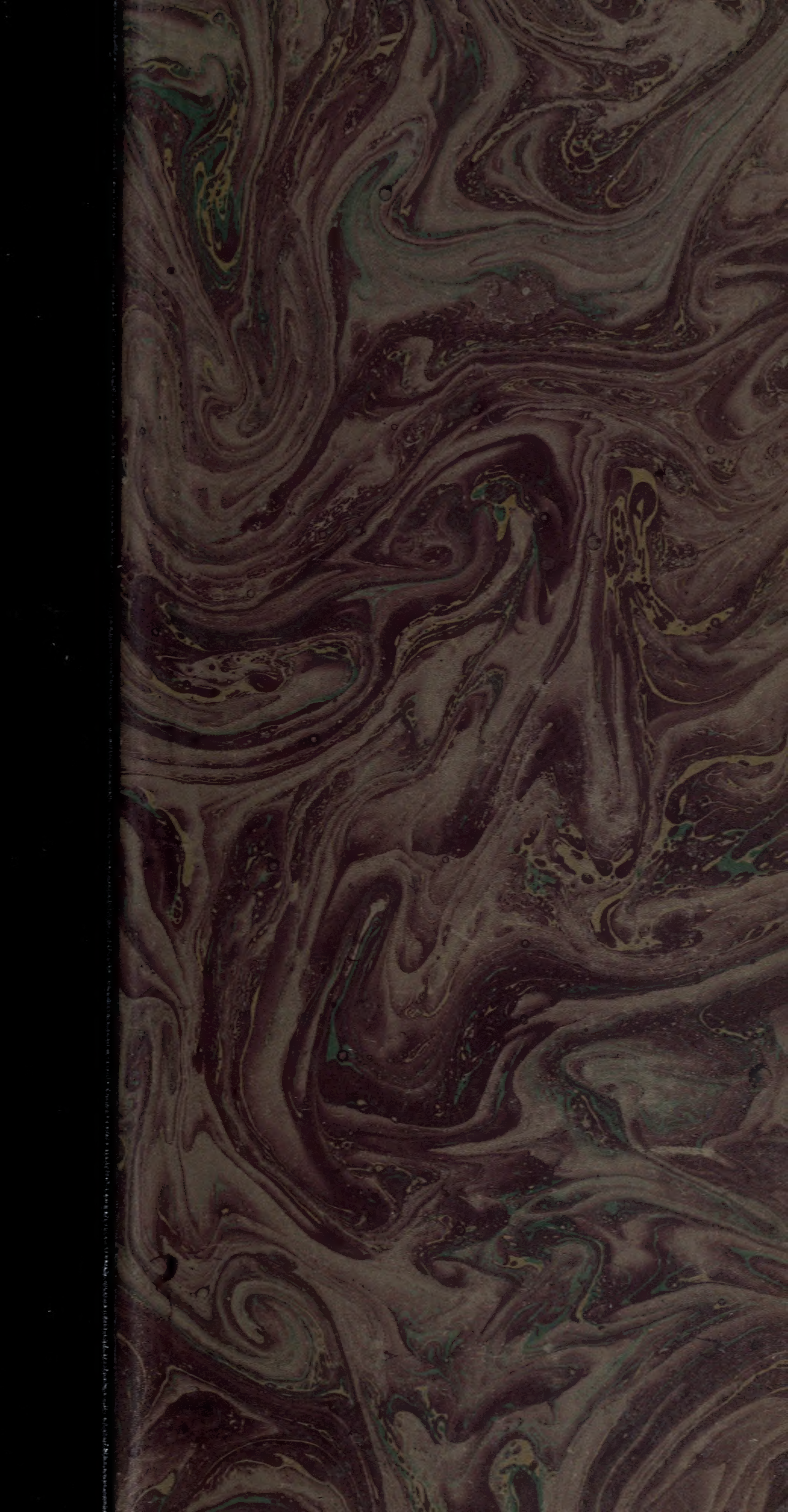






ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

THÉÂTRE — IV

TORQUEMADA
AMY ROBSART
LES JUMEAUX

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5

5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10

40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50

300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

TORQUEMADA, AMY ROBSART, LES JUMEAUX



ALBIN MICHEL - PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXXXIII

TORQUEMADA

TORQUEMADA

DRAME

en

deux Parties

1ère partie. Deux actes.

IIe partie. Trois actes

don Sanche
doña Rose
Gil, marquis de Fuenral
Torquemada
Ferdinand le Catholique, roi
Gucho, bouffon
Isabelle, reine
Alexandre VI, pape
François de Paule

FAC-SIMILÉ DU TITRE ÉCRIT PAR VICTOR HUGO EN TÊTE DU MANUSCRIT DE *TORQUEMADA*.

PREMIÈRE PARTIE

DU MOINE AU PAPE

PERSONNAGES.

TORQUEMADA.
DON SANCHE DE SALINAS.
DOÑA ROSE D'ORTHEZ.
GIL, MARQUIS DE FUENTEL.
FERDINAND, roi.
ALEXANDRE VI, pape.
FRANÇOIS DE PAULE.
GUCHO, bouffon.
LE PRIEUR.
L'ÉVÊQUE DE LA SEU D'URGEL.

MOINES, SOLDATS.

ACTE PREMIER.

L'*IN PACE*.

EN CATALOGNE.

Les montagnes frontières. Le monastère Laterran, couvent de l'ordre des augustins et de l'observance de Saint-Ruf. — L'ancien cimetière du couvent. Aspect de jardin sauvage. C'est le mois d'avril du midi. Fleurs et soleil. Croix et tombeaux dans le gazon et sous les arbres. Sol bossué de fosses. Au fond, la muraille d'enceinte du monastère, très élevée, mais tombant en ruine. Une grande brèche la fend en deux jusqu'à terre, et donne sur la campagne. Près d'un pan de mur qui revient en équerre, une croix de fer plantée sur une fosse. — Une autre croix très haute, avec le triangle mystique doré, est au sommet d'un perron de pierre et domine le cimetière. — Sur le devant, au ras du sol, une ouverture carrée, encadrée de pierres plates de niveau avec l'herbe. A côté, on voit une grande dalle qui semble destinée à boucher au besoin l'ouverture. Dans l'ouverture on distingue les premières marches d'un étroit escalier de pierre qui descend et s'enfonce dans un caveau. C'est un sépulcre dont le couvercle a été enlevé et dont on aperçoit l'intérieur. La dalle qui est auprès, est le couvercle. — Au lever du rideau, le prieur du couvent, en habit d'augustin, est en scène. Au fond du théâtre passe en silence un moine, vieux, vêtu d'une robe de dominicain. Le moine marche lentement, salue en fléchissant le genou toutes les croix qu'il rencontre, et disparaît. Le prieur reste seul.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRIEUR DU COUVENT, puis UN HOMME.

Le prieur, chauve avec une couronne de cheveux gris, barbe blanche, robe de bure.
Il examine le mur d'enceinte et rôde pensif parmi les tombeaux.

LE PRIEUR.

Couvent mal gardé. Ronce et broussaille. Dégât
Que fait dans les lieux saints le temps, vieux renégat.

Il considère la crevasse du mur.

Brèche par où pourrait s'échapper un novice.
On dirait que ce mur refuse le service
Et que, d'être debout trop longtemps, il est las.
Il ressemble à nos droits qui s'écroulent, hélas!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ils ont aussi leur rouille, ils ont aussi leur brèche.
Le vert rameau divin dans nos mains se dessèche.
Les papes à lutter deviennent paresseux.
Ah! chez nous aujourd'hui les princes sont chez eux;
Noirs, ils passent sur nous comme l'ombre des aigles.
Plus d'observance, plus de chartes, plus de règles.
Nous nous courbons toujours plus bas, de peur des coups;
Nous ne sommes pas sûrs de n'avoir pas chez nous
Des intrigues de cour et des scélératesses.
Ils nous font élever de petites altesses,
Obscures, pêle-mêle, et filles et garçons;
Qui sait? bâtards peut-être, et nous obéissons.

Il s'arrête devant l'ouverture du caveau.

S'il s'accomplit chez nous quelque acte de justice,
C'est contre l'un de nous.

Il se remet à regarder la muraille.

Notre vieille bâtisse
Comme nous penche, et Christ saigne, et nous nous sentons
De plus en plus, dans l'ombre et la honte, à tâtons.

Entre par la brèche un homme enveloppé d'un manteau, et le chapeau rabattu sur les yeux. Cet homme s'arrête debout sur le monceau de ruines de la brèche. Le prieur l'aperçoit.

LE PRIEUR.

Homme, va-t'en de là.

L'HOMME.

Non.

LE PRIEUR.

Va-t'en. Sache, rustre,
Que c'est un cimetière.

L'HOMME.

Eh bien?

LE PRIEUR.

Un cloître illustre.

L'HOMME.

Bah!

LE PRIEUR.

Nul n'y vient, hormis, le jour, les moines seuls;
Et les ombres des morts, la nuit, dans leurs linceuls.
Pour quiconque entre ici, pas de miséricorde.
La hache s'il est duc, s'il est manant la corde.
Ceux qui sont du couvent entrent seuls. Gare à toi!
Déguerpis, drôle! —

Riant avec hauteur.

A moins que tu ne sois le roi.

L'HOMME.

Je le suis.

LE PRIEUR.

Vous, le roi!

L'HOMME.

C'est ainsi qu'on me nomme.

LE PRIEUR.

Qui me le prouve à moi?

L'HOMME.

Ceci.

Il fait un signe. Une troupe armée paraît à la brèche. Le roi montre aux soldats le prieur.

Pendez cet homme.

Les soldats pénètrent par la brèche. Ils entourent le prieur. Entrent avec eux le marquis de Fuentel et Gucho. Le marquis de Fuentel, barbe grise, riche habit d'Alcantara. Gucho, nain vêtu de noir et coiffé d'un chapeau de sonnettes. Il tient dans ses deux mains deux marottes, l'une en or, à figure d'homme, l'autre en cuivre, à figure de femme.

SCÈNE II.

LE PRIEUR, LE ROI, LE MARQUIS DE FUENTEL,
GUCHO, ESCORTE DU ROI.

LE PRIEUR, tombant à genoux.

Grâce, monseigneur!

LE ROI.

Soit. — A la condition... —
Qu'es-tu dans ce couvent?

LE PRIEUR.

Prieur.

LE ROI.

Attention.
Tu vas me renseigner sur tout ce qui s'y passe.
Le gibet, si tu mens; si tu dis vrai, ta grâce.

Il laisse le prieur au milieu du groupe des soldats et s'approche du marquis de Fuentel sur le devant du théâtre.

Pour commencer, faisons nos prières, marquis.

Il jette son manteau à un valet derrière lui, et apparaît en petit habit d'Alcantara, avec un gros rosaire au côté. Il égrène en silence ce rosaire pendant quelques instants. Puis il se retourne vers le marquis.

La reine est loin. J'existe. Être seul, c'est exquis.
Être veuf serait mieux. Je ris.

GUCHO, à terre, ses deux marottes dans les bras et pelotonné dans l'encoignure d'une tombe.

A part.

L'univers pleure.

LE ROI, au marquis.

J'ai mes raisons, tu vas les savoir tout à l'heure,
Pour venir regarder de très près ce couvent.
Viens.

Il lui fait signe de le suivre un peu à l'écart, tout près de la tombe où s'est rencogné Gucho.

LE MARQUIS.

J'écoute le roi.

GUCHO, à part.

Moi, j'écoute le vent
Qui murmure au-dessus des choses que vous faites.

LE ROI, au marquis.

Je veux te consulter pour affaires secrètes.

GUCHO, à part.

Bah! pourvu que je mange et dorme, tout est bien.

LE MARQUIS, au roi.

Faut-il chasser Gucho?

LE ROI.

Non. Il ne comprend rien.

A Gucho.

Couchez là.

Gucho se fait le plus petit qu'il peut dans l'ombre derrière le roi. Le roi s'approche du marquis.

Marquis, j'aime affreusement les femmes.
Ceci me plaît de toi que tes mœurs sont infâmes,
Ou le furent. Plus tard, vieux, tu t'es fait dévot.
C'est bien. Ceci me plaît encor. L'homme ne vaut
Que par la foi, qui seule efface nos souillures.

Il fait un signe de croix.

LE MARQUIS.

Ce couvent, dont le roi vient scruter les allures,
Dépend de deux chefs, l'un à Cahors, l'autre à Gand.

LE ROI.

Tu passes pour avoir été fort intrigant.
Tu l'es toujours. On dit que des femmes, jolies,
Ont fait jadis pour toi, bonhomme, des folies.

Que tu puisses avoir été page et charmant,
Cela semble impossible. Et pourquoi pas, vraiment?
Le matin est riant, puis la journée est noire;
Cela se voit. Sais-tu qu'on raconte une histoire
Sur un petit valet de cour qui serait toi?
T'es-tu jamais nommé Gorvona?

LE MARQUIS.

Non. Pourquoi?

LE ROI.

Pour te cacher, dit-on, par ruse et par bassesse,
Et pour une amourette avec une princesse.

LE MARQUIS.

Moi, jamais!

LE ROI.

On m'a fait le récit tout entier
D'un roi stupide auquel tu fis un héritier.
Mais on n'est pas d'accord sur le pays. Pur conte,
Probablement.

LE MARQUIS.

Voilà. Vous m'avez créé comte.
On tâche de me nuire.

LE ROI.

On a raison. Mais moi,
Que ce qu'on dit soit faux ou soit vrai, j'ai pour loi
D'être au-dessus de tout ce que l'homme imagine.
Rien ne m'atteint. Je suis le roi. Ton origine
Mêlée à des laquais, et même à des bouffons,
Tes commencements bas, tortueux et profonds,
Me conviennent. Personne au juste ne peut dire,
Pas même toi, quel fut ton père. Je t'admire
D'être si bien caché, tout en étant public.
Le nid du cormoran, le trou du basilic,
Sont les points de départ possibles d'une vie
Comme la tienne, errante, envolée, asservie.
Je t'ai fait comte, grand de Castille, et marquis;

Vil tas de dignités, bien gagné, mal acquis.
Agir par ruse, ou bien par force, t'est facile;
Tu te prendrais de bec avec tout un concile,
Ou tu le chasserais, le démon en fût-il.
Tu sais être hardi tout en restant subtil.
Quoique fait pour ramper, tu braves la tempête.
Tu saurais, s'il le faut, pour quelque coup de tête
Te risquer, et, toi vieux, mettre l'épée au poing.
Tu conseilles le mal mais tu ne le fais point.
N'être innocent de rien, n'être de rien coupable,
C'est ta propreté, comte, et je te crois capable
De tout, même d'aimer quelqu'un. A ce qu'on dit,
Tu t'es fait de valet brigand, et de bandit
Courtisan. Moi, j'observe en riant tes manœuvres.
J'ai du plaisir à voir serpenter les couleuvres.
Tes projets que, pensif, tu dévides sans bruit,
Sorte de fil flottant qui se perd dans la nuit,
Tes talents, ton esprit, ta fortune, ta fange,
Tout cela fait de toi quelque chose d'étrange,
De sinistre et d'ingrat dont j'aime à me servir.

LE MARQUIS.

Roi, vous avez le Tage et le Guadalquivir,
Et l'Èbre, et votre altesse à la Castille ajoute
Naple, et le roi de France est vaincu dans la joute;
L'Afrique craint mon roi dont, bien souvent déjà,
L'ombre au soleil levant sur Alger s'allongea;
Vous naquîtes à Sos, si près de la Navarre
Que vous avez des droits sur elle, et je déclare
Que votre berceau prit ce pays en dormant,
Vu que jamais un roi ne naît impunément;
Vous avez mis le pied, quoique roi catholique,
Sur l'église où fermente un fond de république;
Le pape, grâce à vous, tremble devant le roi,
Et son clocher se tait devant votre beffroi.
Vos drapeaux, de l'Etna jusqu'à la rive indoue,
Flottent, et vous avez Gonzalve de Cordoue.
Du reste, vous gagnez des batailles tout seul.
Jeune, vous dominez les rois comme un aïeul,
Et quand un prêtre va ramer dans vos galères,
Rome en balbutiant rétracte ses colères.
Ô vainqueur de Toro, roi! devant vous je sens
Tous les mots dans ma bouche expirer impuissants.

Vous êtes la grandeur, je suis la petitesse.
Je vous suis dévoué, seigneur.

LE ROI.

C'est faux.

LE MARQUIS.

Altesse...

LE ROI.

Épargne-moi l'ennui du dévouement, mon cher.
Pour toi je suis obscur, pour moi tu n'es pas clair.
Moi je fais le bon prince et toi le bon apôtre.
Au fond nous sommes pleins de fiel, l'un contre l'autre;
J'exècre le valet, tu détestes le roi;
Tu m'assassinerais si tu pouvais, et moi
Je te ferai peut-être un jour couper la tête.
Nous sommes bons amis à cela près.

Le marquis ouvre la bouche pour protester.

Arrête
Ta dépense de mots, courtisan. Tu me hais,
Je te hais. En moi l'ombre, en toi de noirs souhaits.
Et chacun garde en soi son gouffre.

Nouveau geste du marquis, réprimé par le roi, qui continue.

On se pénètre.
Nous avons l'un sur l'autre une obscure fenêtre,
Et nous voyons nos cœurs sinistres. Ton amour,
Ton dévouement, j'en ris, vieux traître. Jusqu'au jour
Où tu ne pourras plus tirer d'or de ma poche,
Tant que ton intérêt, lien sûr, nous rapproche,
Marquis, je t'emploierai pour conseiller, sachant
Que tu me serviras mieux, étant plus méchant.
A bas ton masque! à bas le mien! je le préfère.
Dire vrai, cet affront qu'on n'ose pas me faire,
Moi je le fais à tous, marquis. C'est bien le moins
Que je sois franc, ayant les fourbes pour témoins.
Si le prince, que fuit la vérité farouche,
Ne l'a pas dans l'oreille, il l'aura dans la bouche,
Et tu constateras dans tes vils bégaiements
Que, roi, je suis sincère et que, laquais, tu mens.
Causons à présent.

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Être roi, quelle chaîne!
Être un jeune homme, plein d'explosions, de haine,
De tumulte, vivant, bouillant, ardent, moqueur,
Avec un tourbillon de passions au cœur,
Être un mélange obscur de sang, de feu, de poudre,
De caprices, pareil au faisceau de la foudre,
Vouloir tout essayer, tout souiller, tout saisir,
Avoir soif d'une femme, avoir faim d'un plaisir,
Ne pas voir une vierge, une proie, un désordre,
Un cœur, sans tressaillir du noir besoin de mordre,
Se sentir de la tête aux pieds l'homme de chair,
Et sans cesse, en la nuit d'un magnifique enfer,
Pâle, entendre une voix qui dit : Sois un fantôme!
N'être pas même un roi! misère! être un royaume!
Sentir un amalgame horrible de cités
Et d'états, remplacer en vous vos volontés,
Vos désirs, vos instincts; et des tours, des murailles,
Des provinces, croiser leurs nœuds dans vos entrailles;
Se dire en regardant la carte : me voilà!
J'ai pour talon Girone et pour tête Alcala.
Voir croître en son esprit, chaque jour moindre et pire,
Un appétit qui prend la forme d'un empire,
Sentir couler sur soi des fleuves, voir des mers
Vous isoler dans l'ombre avec leurs plis amers,
Subir l'étouffement qu'a sous l'onde une flamme,
Et, morne, avoir le monde infiltré dans son âme! —
Et ma femme, ce monstre immobile! je suis
L'esclave de ses jours, le forçat de ses nuits.
Seuls dans une lueur sombre, tant elle est haute,
Nous sommes tout-puissants et tristes, côte à côte.
Nous nous refroidissons en nous touchant. Dieu met
Sur on ne sait quel fauve et tragique sommet,
Au-dessus d'Aragon, de Jaën, des Algarves,
De Burgos, de Léon, des Castilles, deux larves,
Deux masques, deux néants formidables, le roi,
La reine; elle est la crainte et moi je suis l'effroi.
Ah! certe, il serait doux d'être roi, qui le nie?
Si le tyran n'avait sur lui la tyrannie!

Mais toujours s'observer, feindre, être deux pâleurs,
Deux silences; jamais de rire, pas de pleurs;
Urraca vit en elle, en moi revit Alonze.
L'homme de marbre auprès de la femme de bronze!
Les peuples prosternés nous adorent; tandis
Qu'on nous bénit en bas, nous nous sentons maudits,
L'encens monte en tremblant vers nous, et l'ombre mêle
L'idole Ferdinand à l'idole Isabelle.
Nos deux trônes jumeaux confondent leur clarté,
Nous nous apercevons vaguement de côté,
Et, quand nous nous parlons, la tombe ouvre sa porte.
Je ne suis pas bien sûr qu'elle ne soit pas morte.
Elle est cadavre autant que despote, et je dois
La glacer, quand le sceptre entre-croise nos doigts,
Comme si Dieu liait par une bandelette
A sa main de momie une main de squelette.
Je suis vivant pourtant! Ce fantôme pompeux,
Non, ce n'est pas moi, non! non! Aussi, quand je peux,
De toutes ces grandeurs sur nous appesanties
Je m'échappe, et je fais hors du roi des sorties,
Et j'ai, comme un dragon qui se dresse au soleil,
L'épanouissement monstrueux du réveil!
Fou comme la tempête et comme le cyclone,
Je m'évade éperdu, noir prisonnier du trône!
Plus de joug, je me rue ivre à travers le mal
Et le bonheur, ayant pour but d'être animal,
Piétinant mon manteau royal, l'âme élargie
Jusqu'aux vices, jusqu'aux chansons, jusqu'à l'orgie,
Regardant, moi le roi, le captif, le martyr,
Mes convoitises croître et mes ongles sortir;
La femme et sa pudeur, l'évêque avec sa crosse,
M'exaspèrent; je suis furieux, gai, féroce;
Et l'homme qui bouillonne en moi, flamme et limon,
Se venge d'être spectre en devenant démon!

Pensif.

Quitte à redevenir demain ombre et fantôme.

Au marquis.

Le colosse n'est point pénétrable à l'atome,
Et tu ne comprends pas que je m'étale ainsi
Effrontément devant ces hommes que voici;
Mais je sais moi, que tous, quand je me communique,
Sont d'autant plus tremblants que je suis plus cynique,
Et c'est ma joie à moi, qui ris au milieu d'eux,

De les rendre plus vils en m'avouant hideux,
Et, rompant tout respect, tout frein, tout équilibre,
Moi qui n'étais que roi, je sens que je suis libre!
Tu ne me comprends pas. Ta crainte s'en accroît.
C'est bien. En revoyant demain mon regard froid,
Tu trembleras, doutant et prenant pour un songe
L'ivresse où maintenant devant toi je me plonge,
Fournaise où sous tes yeux brûle et bout mon passé,
Mon rang, mon sceptre, et d'où je sortirai glacé!

Il reprend son chapelet.

Maintenant finissons nos prières.

GUCHO, à part, regardant le roi en dessous.

Va! prie.

LE ROI.

Puis j'interrogerai ce moine.

Il se met à dévider son chapelet.

GUCHO, le regardant faire, à part.

Momerie!
C'est par là que ce roi finira. Fourbe et dur,
Il ne croit à rien; mais, quel chaos d'âme obscur!
Quand il dit un pater, il devient imbécile.
Alors il cède au pape, il vénère un concile.
Tout en heurtant le prêtre, il le craint; il se sent
Poussière sous les pieds de ce hautain passant.

Faisant le signe de la croix.

Ainsi soit-il! Il est libertin, fourbe, oblique,
Menteur, cruel, obscène, athée, et catholique.
Et, tant pis, il aura plus tard ce sobriquet.

Le roi remet son rosaire à sa ceinture et fait signe au prieur d'approcher.

LE ROI, au prieur.

Ici.

Le prieur avance, les deux mains en croix sur la poitrine, et les yeux baissés.

Si par malheur la franchise manquait
A tes réponses, gare à toi!

Le prieur salue.

Dis vrai. Prends garde.

Le prieur salue.

Depuis quelques instants le vieux moine vêtu d'une robe de dominicain a reparu au fond du théâtre. Il marche, la tête baissée, inattentif à tout, occupé seulement à saluer toutes les croix des tombeaux devant lesquelles il passe. Il semble murmurer des prières.

Ce passant est remarqué par le roi, qui le montre au prieur.

D'abord, quel est ce moine à figure hagarde,
Pas vêtu comme toi, qui fléchit le genou
Chaque fois qu'il rencontre une croix?

LE PRIEUR.

C'est un fou.

LE ROI.

Comme il est pâle!

LE PRIEUR.

Il veille et jeûne. Il s'exténue.
Il parle haut. Il marche au soleil tête nue.
Il divague, il délire. Il rêve d'aller voir
Les papes, pour leur dire à genoux leur devoir.
Nous devons quand il passe observer le silence.
Il n'est point de notre ordre. Il est en surveillance
Dans ce cloître. On enferme ainsi dans nos couvents
Tous les prêtres qui sont inquiets, les savants,
Les songeurs, qui pourraient prêcher dans la campagne
Autrement que ne veut notre église d'Espagne.

LE ROI.

Quelle folie a-t-il?

LE PRIEUR.

Des visions de feu.
L'enfer. Satan. Il n'est ici que depuis peu.

LE ROI.

Il est vieux.

LE PRIEUR.

Il n'a pas, je crois, longtemps à vivre.

Le moine passe et disparaît sans avoir vu personne

GUCHO, à part, regardant ses marottes.

J'ai deux marottes. L'une est en or, l'autre en cuivre.
L'une s'appelle Mal, l'autre s'appelle Bien.
Et je les aime autant l'une que l'autre. Rien
Est mon but.

Il considère le gazon des fosses.

Là des fleurs, là des feuilles séchées.

LE ROI, au prieur.

Les mœurs dans vos couvents se sont fort relâchées,
Moine.

LE PRIEUR.

Seigneur...

LE ROI.

On voit des femmes très souvent
Dans ce cloître.

LE PRIEUR.

Ce cloître est voisin d'un couvent
D'ursulines, qui sont nos ouailles; nous sommes...

LE ROI.

Boucs gardant des brebis.

LE PRIEUR, saluant.

Seigneur...

GUCHO, à part.

Tout couvent d'hommes
Confesse le couvent de femmes d'à côté,
Fait la faute, et l'absout, avec paternité,
Et, régnant sur ces cœurs dans sa toute-puissance,
Leur ôte la vertu, puis leur rend l'innocence.
Doux miracle. Secret de la confession.

LE PRIEUR, au roi.

Roi, les fils de Lévi, les filles de Sion...

LE ROI.

Font bon ménage. Mais je sévirai. De sorte
Que Rome le saura.

LE PRIEUR, saluant.

Seigneur...

GUCHO, à part.

Lorsqu'à la porte
De leur cloître, où Jésus a cessé de régner,
Le petit dieu payen Cupidon vient cogner,
Le pape Sixte, ayant deux enfants d'une fille,
Ne peut pas trop gronder, s'ils entr'ouvrent leur grille.

LE ROI, au prieur.

Rome est prête à punir, et les temps semblent mûrs.

Regardant fixement le prieur.

L'évêque de la seu d'Urgel est dans vos murs,
J'en ai reçu l'avis.

Le prieur s'incline.

Avec puissance entière
De châtier.

LE PRIEUR, avec une nouvelle révérence.

Seigneur, seulement en matière
De dogme, et pour détruire ou vaincre les erreurs.
Rien au-delà.

LE MARQUIS, bas, au roi.

Vos yeux sont de bons éclaireurs.

LE ROI, bas, au marquis.

Voir me plaît.

L'œil du roi s'arrête sur l'entrée de souterrain qui est béante à quelques pas de lui.

LE ROI.

Qu'est ceci, moine?

LE PRIEUR.

C'est une tombe.
Ouverte.

LE ROI.

Ouverte!

LE PRIEUR.

Oui, roi.

LE ROI.

Pour qui?

LE PRIEUR.

Quand l'homme tombe,
Dieu seul le sait.

LE ROI.

Pour qui cette tombe?

Le prieur se tait. Le roi insiste.

A l'instant
Dis-le, parle, réponds!

LE PRIEUR.

Je l'ignore. Elle attend.

Après un silence.

Pour moi peut-être. Ou bien pour vous.

LE MARQUIS, *à l'oreille du roi.*

Quand dans un cloître
On sent hors du niveau de l'ordre un moine croître,
Soit du côté du mal, soit du côté du bien,
On le supprime.

LE ROI, *bas.*

Au fait, le tuer, bon moyen.

LE MARQUIS.

Point. L'église a l'horreur du sang. Sire, on l'enterre.
Simplement.

LE ROI.

Je comprends.

LE MARQUIS.

L'endroit est solitaire.
Criez, nul n'entendra; résistez, nul passant.

Montrant le trou où l'on distingue un escalier, puis la dalle qui est auprès.

On pousse l'homme ici marche à marche, il descend,
Et quand il est au fond, on lui met cette pierre
Sur la tête, et la nuit lui remplit la paupière
A jamais, et les bois, les hommes, l'eau, le vent,
Le ciel, sont au-dessus de cette ombre. Et vivant...

LE ROI.

Il est mort. — Oui, c'est simple.

LE MARQUIS.

Il meurt s'il veut. L'église
N'a pas versé le sang.

Signe d'approbation du roi.

LE ROI, haut, et regardant dans le jardin du cloître.

Quoique ce moine en dise,
Les femmes...

LE PRIEUR,

N'entrent pas dans nos murs.

LE ROI, au marquis.

Comme il ment!
J'en vois une!

Il regarde dans les profondeurs du jardin, et continue.

Et près d'elle un jeune homme charmant,
Sans barbe encore, enfant presque, œil vif, taille mince...

LE PRIEUR.

Roi, c'est une princesse.

LE ROI.

Et lui?

LE PRIEUR.

Roi, c'est un prince.

LE ROI, bas au marquis.

J'ai bien fait de venir.

LE PRIEUR.

La règle *Magnates*...

Saluant le roi.

— Nous sommes les sujets du vicomte d'Orthez... —

LE ROI.

Et les miens.

LE PRIEUR, continuant.

... Nous permet, roi, d'admettre une altesse.

LE ROI.

Et même deux. Femelle et mâle.

LE PRIEUR, saluant du côté que lui désigne le doigt du roi.

Une comtesse!

LE MARQUIS, bas au roi.

Comme le roi de France, évêque du dehors,
Le vicomte d'Orthez, de Dax et de Cahors,
Est clerc en même temps que laïque, étant prince,
Et, tout en bataillant là-bas dans sa province,
Tout en criant : Soudards! gendarmes! en avant!
Il est cardinal-diacre, abbé de ce couvent.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE ROI, riant.

Homme de guerre en France et d'église en Espagne.

LE MARQUIS, désignant hors du théâtre les deux personnes qu'a aperçues le roi.

Et si ce compagnon trouve ici sa compagne,
C'est lui qui, pour des plans quelconques, dans les fleurs
Et dans l'ombre, met l'un près de l'autre ces cœurs.

LE ROI, sérieux.

Quelconques. Non. Je vois son but. Un mariage.

Au prieur.

Et depuis quand sont-ils ici?

LE PRIEUR.

Dès leur bas âge.

LE ROI, au marquis.

Ils ont grandi tous deux dans ce cloître étouffant.

Au prieur.

Leurs noms?

LE PRIEUR.

Rosa d'Orthez est l'infante.

LE PRIEUR.

Et l'infant?

LE ROI.

Sanche de Salinas.

Mouvement du marquis. Il regarde avidement du côté où le roi a aperçu l'infante et l'infant.

LE ROI, de plus en plus sérieux.

Ils ont par héritage
Elle, Orthez, lui, Burgos.

LE PRIEUR, avec un signe affirmatif.

Ses droits vont jusqu'au Tage.

LE MARQUIS, à part.

Sanche de Salinas! Burgos! Il se pourrait?

LE ROI, au prieur.

Poursuis. Oui, tout cela se construit en secret.
Ce Sanche est mon cousin. Mais je croyais la branche
Éteinte.

LE PRIEUR.

On garde ici secrètement don Sanche.
On l'a fait élever dans ce cloître, en mettant
La nièce du vicomte auprès de lui.

LE MARQUIS, à part.

Pourtant
Je les croyais tous morts. Oh! quelle découverte!
Qu'est-ce que j'entrevois? Cet enfant caché, certe,
C'est lui. Je me sens pris aux entrailles. Voici
Du nouveau.

LE ROI, au marquis.

Ce couvent désert est bien choisi.

LE PRIEUR.

L'infante et l'infant sont fiancés, et vont être
Époux bientôt. Ils ont tous deux le même ancêtre.
Cet ancêtre est un saint qu'ici nous invoquons,
Dont le fils, Loup Centulle, était duc des gascons;
Puis Luc, roi de Bigorre, et Jean, roi de Barège,
Puis le vicomte Pierre, et Gaston cinq...

LE ROI.

Abrège.

LE PRIEUR.

Le cardinal-vicomte, aujourd'hui régnant, veut
Que dans ce coin secret du cloître, autant qu'on peut,
On les tienne cachés.

LE MARQUIS, à part.

Sanche !

LE ROI, montrant au marquis le jeune homme qu'il a aperçu, mais qu'on ne voit pas.

Il est beau ! regarde.

Le marquis regarde, avec une sorte de contemplation et d'effarement, du côté que lui désigne le roi.

LE PRIEUR, regardant aussi du même côté.

Il a droit de mener à sa suite une garde
De cinquante hidalgos que commande un abbé.
Quand il vient à l'église il prend place au jubé,
Et Peñacerrada, sire, est sa capitale.
Mais, comme il semble né sous quelque ombre fatale,
Personne, excepté moi, prieur de ce moutier,
Ne sait qu'il est infant et qu'il est héritier.
Il l'ignore lui-même, et, pour la même cause,
Elle non plus, la nièce infante doña Rose,
Ne se sait pas princesse. On craint quelqu'un.

LE ROI.

Pardieu !
Moi ! le roi ! Je pourrais me fâcher de ce jeu.

Au prieur, et l'œil toujours fixé sur le dehors.

Ils portent comme vous une robe de serge ?

LE PRIEUR.

On les a consacrés tous les deux à la Vierge.
Sans quoi nous ne pourrions les garder au couvent.
Même ils ont fait leurs vœux de novices, devant
Le chapitre.

LE ROI.

Il est moine à peu près, elle est nonne
Presque.

LE PRIEUR.

Oui, mais ils auront les dispenses qu'on donne
Aux princes, et pourront s'épouser.

LE ROI, au marquis.

Moi le loup,
J'entre en la bergerie, et je puis briser tout.

Pensif, à part.

Eh bien, non. Cardinal d'Orthez, va, tu m'arranges,
Vieux démon qui fais croître ensemble ces deux anges !
Enfants, adorez-vous avec un tendre émoi.
Ce complot contre moi, je le tourne pour moi.
Que Rose épouse Sanche ! oui, cela fait mon compte.
En mariant ta nièce à mon cousin, vicomte,
Tu veux par Salinas me dérober Burgos.
C'est bon, je laisse faire. Et nos droits sont égaux.
Et moi, qui comme toi de mon bien suis avare,
Je compte par Orthez te prendre la Navarre.
Moi, je te tiens par elle et tu me tiens par lui.
Donc, que ce mariage ait lieu. Soit. Aujourd'hui
On s'épouse ; demain on s'attaque.

Regardant au dehors.

L'infante
Est belle.

Pensif.

La façon de régner triomphante,
C'est d'employer pour soi, d'un air presque endormi,
Le mécanisme obscur qu'a fait votre ennemi.
L'intrigue retournée entre à votre service ;
Il voulait vous tuer, son bras dévie et glisse ;
Le coup de poignard bête à l'endroit qui vous plaît
Frappe, et votre assassin devient votre valet.

Se tournant vers le dehors.

Que disent-ils? Tâchons d'entendre.

Il se dirige vers le fond du théâtre et disparaît dans les arbres.

GUCHO, *à part, regardant le roi s'en aller.*

Espion.

Dès que le roi est sorti, le marquis fait impérieusement signe au prieur de venir à lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES *moins le roi;* LE MARQUIS, LE PRIEUR, *seuls en aparté sur le devant du théâtre.*

LE MARQUIS.

Prêtre!

LE PRIEUR, *s'approchant avec soumission.*

Humblement.

Il fait une profonde révérence au marquis.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas tout dit au roi.

LE PRIEUR.

Le maître,
C'est Dieu. Ce qu'il apprend par la confession,
Le prêtre ne doit pas le dire.

LE MARQUIS.

Fiction.
Paul deux a déclaré qu'on peut, dans les cas graves,
Tout révéler. Malheur à toi, si tu me braves!
Le roi n'est que mon bras; dis-moi tout à moi!

LE PRIEUR.

Mais
Jurez-moi le secret, vous, si je me soumets,

LE MARQUIS.

Je le jure. Mais, tiens, je fais mieux; je te donne
Un chapeau d'or valant cent marcs pour ta madone,
Et six grands chandeliers d'argent, d'un prix égal.

LE PRIEUR.

Vous saurez tout.

Baissant la voix.

Doña Sancha de Portugal,
Au temps où vous et moi, monseigneur, étions jeunes,
Doña Sancha pour qui nous prions dans nos jeûnes,
Étant femme du roi de Burgos, lui donna
Un fils qu'elle eut d'un page appelé Gorvona.
Le roi se crut le père, ayant en grande estime
Sa femme, et ce bâtard fut de droit légitime.
Il hérita du trône, en eut tous les profits,
Puis se maria, puis mourut, laissant un fils,
Qui, tout enfant, passa pour mort, d'une mort prompte.
Cette mort fut un rapt du cardinal-vicomte
Qui fit prendre et cacher dans ce fief béarnais
Le petit roi don Sanche.

LE MARQUIS, à part.

Oui, je le devinais.

Regardant au dehors, pendant que le prieur marmotte des prières.

C'est mon enfant! le fils de mon fils! Oh! je n'ose
Y croire encor. Je sens s'éveiller quelque chose
Que je ne savais pas avoir en moi, le cœur.
Coup de foudre béni! choc subit et vainqueur!
Moi qui haïssais, j'aime. Ô mon fils! Je m'enivre
D'être père. A présent, c'est la peine de vivre.
Ô délivrance! j'ai rompu mon dur lien.
Je vivais pour le mal, je vivrai pour le bien.
Ma conscience noire errait comme la louve,
Je croyais avoir tout perdu. Ciel! je retrouve
Tout! Je suis père, aïeul! Oh! je puis désormais
D'en bas sourire aux purs et radieux sommets,
Jeter furtivement un regard vers la cime
Où, né de mon fumier, croîtra ce lys sublime,

Et dire : C'est mon fils! et revivre! Essayons.
Je sens que cet enfant, avec tous ses rayons,
Vient d'entrer dans ma brume, et que cette jeune âme
A pris possession de mon vieux cœur infâme,
De sorte qu'à présent j'ai, pour me surveiller,
De l'innocence en moi qui va me conseiller,
Et je suis un autre homme, et je pleure, et j'adore,
Et ma sinistre nuit voit un lever d'aurore!
A moi cette lumière! à moi cet ingénu!
Vous êtes donc clément, ô Dieu, sombre inconnu?
Moi, guide de ce roi marchant sur des victimes,
Clarté de sa noirceur, courtisan de ses crimes,
Je sens une main douce alléger mes forfaits.
Oh! je respire enfin, moi, l'affreux portefaix,
Ma tête se relève, hélas! de remords pleine,
Et du côté du ciel je puis reprendre haleine!
Oh! je ne suis plus seul, je vis, j'aime, ébloui!
Hélas, il n'a que moi comme je n'ai que lui.
Que de gouffres autour de lui! pièges sans nombre!
Oui, mais je veille.

Pensif.

A lui la lumière, à moi l'ombre.
Restons sous ce manteau sur ma tête étendu.
Le père deviné, l'enfant serait perdu.

Il revient vers le prieur.

LE PRIEUR, bas.

Monseigneur m'a promis le secret.

LE MARQUIS.

Sois tranquille.
Quand don Sanche doit-il sortir de cet asile?

LE PRIEUR.

L'enfant qu'on a cru mort est un homme aujourd'hui.
Monseigneur le vicomte-abbé se sert de lui,
Et le déclarera comte et roi, prince, altesse,
Lorsqu'il en aura fait le mari de sa nièce.

Il jette un regard en arrière. Le roi reparaît au fond du théâtre.

Le roi!

LE MARQUIS.

Le roi !

A part, se parlant à lui-même.

Vieillard, cache bien à ce roi
Le cœur inattendu qui vient d'éclore en toi.

LE PRIEUR, *bas.*

Protégez-nous. Pourvu qu'ici rien ne le fâche !

LE MARQUIS, *à part.*

Allons, comédien, reprends ton masque lâche,
Insensible à l'insulte, à la haine, à l'affront,
Et remets-toi ton vil sourire sur le front.

LE PRIEUR.

Monseigneur m'a promis le plus grand secret.

LE MARQUIS, *à part.*

Certes !

Au prieur.

Ne crains rien.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, *à part.*

Épier des âmes entr'ouvertes
M'amuse.

Il regarde du côté par où il vient d'entrer.

Les voici. Partons.

LE MARQUIS.

Vous leur seigneur,
Vous le roi, qu'avez-vous décidé ?

LE ROI.

Leur bonheur.
Je veux les marier.

LE MARQUIS.

Politique profonde.

LE ROI.

L'Espagne, pierre à pierre et pas à pas, se fonde.
Ce mariage fait mes affaires. Je veux
Aider le cardinal d'Orthez, combler ses vœux,
Et, marquis, avant peu j'aurai Dax et Bayonne.

LE MARQUIS, à part.

Ô mon vieux cœur farouche et ténébreux, rayonne !
Mon enfant sera roi !

Sur un signe du roi, l'escorte et toute la suite du roi sortent par la brèche. Le prieur s'approche et salue le roi, les deux bras en croix sur la poitrine.

LE ROI, au prieur.

Je ne suis pas venu
Ici.

LE PRIEUR, s'inclinant.

Roi...

LE ROI.

Tu ne m'as jamais vu.

LE PRIEUR.

Pauvre et nu,
L'humble moine...

LE ROI.

J'aurai l'œil sur cette abbaye.

LE PRIEUR.

Vous y verrez toujours votre altesse obéie.

A part.

Sois maudit, roi!

LE ROI.

Ton chef est en France.

LE PRIEUR.

Oui, seigneur.

LE ROI.

Mais l'évêque d'Urgel est ici.

LE PRIEUR.

Cet honneur,
Nous l'avons, qu'un évêque est chez nous en visite.

LE ROI.

Il ne doit rien savoir de tout ceci.

Don Sanche et doña Rose paraissent au fond du théâtre. Ils ne voient rien de ce qui se passe. Le roi les montre au marquis, et se dirige vers la brèche.

Au marquis.

Viens vite!

Au prieur.

Si ton intention est de vivre, tais-toi.

Au marquis.

Viens.

Le roi sort. Gucho le suit.

LE MARQUIS, regardant don Sanche.

Qu'il est beau! mon doux enfant!

Il sort.

SCÈNE V.

DON SANCHE. DOÑA ROSE.

Don Sanche et doña Rose, l'un et l'autre en habit de novices, lui avec le froc blanc, elle avec le voile blanc, courent et jouent dans les arbres. Elle seize ans, lui dix-sept. Ils se poursuivent, se fuient, se cherchent. Rire et gaieté. Rose tâche d'attraper les papillons. Sanche cueille des fleurs. Il en compose un bouquet qu'il tient à la main.

DOÑA ROSE.

Par ici ! Voi,
C'est plein de papillons.

DON SANCHE.

Moi, j'aime autant les roses.

Il cueille des églantines, les ajoute à son bouquet, et regarde autour de lui.

Oh ! je suis enivré par tant de douces choses !

DOÑA ROSE admirant un papillon.

Vois ! celui-ci qui vole à la pointe des joncs !

DON SANCHE.

Tout est vie et parfums !

DOÑA ROSE.

Écoute, partageons.
A toi les fleurs, à moi les papillons.

DON SANCHE, les yeux au ciel.

Il passe
On ne sait quoi de tendre et de bon dans l'espace.

Il cueille des fleurs pour son bouquet, pendant que doña Rose court après les papillons. Il la contemple.

Rose !

DOÑA ROSE, se retournant et regardant les fleurs que don Sanche a à la main.

A qui ce bouquet, monsieur?

DON SANCHE.

Devine.

DOÑA ROSE.

A moi.

Elle retourne aux papillons, elle tâche de les saisir. Ils lui échappent, elle se dépite. Elle leur parle.

Je vous trouve jolis, et vous fuyez! Pourquoi?

DON SANCHE.

Ils perdront leurs couleurs, Rosa, si tu les touches.

Rêveur, et regardant les papillons voler.

On croit voir des baisers errer, cherchant des bouches.

DOÑA ROSE.

Ils en trouvent. Ce sont les fleurs.

DON SANCHE.

Alors, Rosa,

Puisque vous êtes fleur!

Il la saisit dans ses bras. Elle se débat, il l'embrasse.

DOÑA ROSE.

Monsieur, c'est très mal, ça!

DON SANCHE.

Mais puisque nous serons mariés.

Doña Rose suit des yeux un papillon. Elle le guette. Il se pose sur une fleur.

DOÑA ROSE.

Il s'arrête.

Attrapons-le.

Elle s'approche tout doucement.

A Don Sanche.

Viens.

DON SANCHE la suit de très près.

Chut!

La bouche de don Sanche rencontre la bouche de doña Rose, le papillon s'envole.

DOÑA ROSE.

Ah! tu n'as pas su, bête!
Prendre le papillon!

DON SANCHE.

Mais j'ai pris le baiser.

DOÑA ROSE, contemplant les papillons qui reviennent aux fleurs.

Comme aux pieds de leur dame ils viennent se poser!
Bon! les voilà partis, les petits infidèles!

Elle les regarde voler.

Pourquoi donc s'en vont-ils si loin, si haut? que d'ailes!

Don Sanche survient en arrière doucement et l'embrasse. Elle le repousse.

Avant le mariage, un baiser! Non. Jamais.
Je n'en veux pas.

DON SANCHE.

Alors rends-le-moi.

DOÑA ROSE, souriant.

Non.

DON SANCHE.

Si.

DOÑA ROSE.

Mais...

Je t'aime!

Ils s'embrassent.

Ils viennent s'asseoir sur une tombe. Elle pose la tête sur son épaule. Tous deux, comme en extase, suivent des yeux les papillons.

DON SANCHE.

Oh! la nature immense et douce existe!
Vois-tu, que je t'explique. En hiver, le ciel triste
Laisse tomber sur terre un linceul pâle et froid;
Mais, quand avril revient, la fleur naît, le jour croît;
Alors la terre heureuse au ciel qui la protège
Rend en papillons blancs tous ses flocons de neige,
Le deuil se change en fête, et tout l'espace est bleu,
Et la joie en tremblant s'envole et monte à Dieu.
De là ce tourbillon d'ailes qui sort de l'ombre.
Dieu sous le ciel sans borne ouvre les cœurs sans nombre,
Et les emplit d'extase et de rayonnement.
Et rien ne le refuse et rien ne le dément,
Car tout ce qu'il a fait est bon!

DOÑA ROSE.

Eh bien! je t'aime.

DON SANCHE, éperdument.

Rose!

Il l'étreint dans ses bras. Un papillon passe. Doña Rose s'arrache de l'embrassement de don Sanche et court après le papillon.

DOÑA ROSE.

Ah! qu'il est beau! Viens! prenons-le. Viens!

DON SANCHE.

Dieu sème
Les grâces du printemps pour égayer tes yeux.

Le papillon se pose sur un buisson.

DOÑA ROSE, avançant la main pour le saisir.

Ne faisons pas de bruit.

Le papillon s'envole.

Comme il est ennuyeux!
Il s'en va.

Elle suit le papillon. Don Sanche la suit.

Dans les lys.

Le papillon vole plus loin.

Bon, dans les clématites.

DON SANCHE.

Nos âmes ont toujours vécu, toutes petites,
L'une à côté de l'autre. Ô ma femme!

Le papillon vole plus loin.

DOÑA ROSE.

Il me voit!

Le papillon est sur l'églantine. Elle veut le prendre, elle tend la main, puis la retire vivement.

Oh! le méchant rosier qui m'a piqué le doigt!

DON SANCHE.

Ces roses! cela veut boire du sang des anges!

Le moine en habit de dominicain paraît sous les arbres, parmi les tombeaux. Il ne les voit pas. Doña Rose l'aperçoit.

DOÑA ROSE.

Ah! voilà ce vieux moine aux allures étranges.
Cet homme me fait peur. Viens-nous-en.

Ils sortent du côté des massifs d'arbres. Le moine avance lentement comme ne voyant rien hors de lui.

Le jour commence à baisser.

SCENE VI.

LE MOINE, seul.

LE MOINE.

D'un côté,
La terre, avec la faute, avec l'humanité,
Les princes tout couverts de crimes misérables,
Les savants ignorants, les sages incurables,
La luxure, l'orgueil, le blasphème écumant,
Sennachérib qui tue et Dalila qui ment,
Hérétiques, vaudois, juifs, mozarabes, guèbres,
Les pâles curieux de chiffres et d'algèbres,
Tous, grands, petits, souillant le signe baptismal,
A tâtons, reniant Jésus, faisant le mal,
Tous, le pape, le roi, l'évêque, le ministre...
Et de l'autre côté, l'immense feu sinistre!
Ici l'homme, oubliant, vivant, mangeant, dormant,
Et là les profondeurs sombres du flamboiement!
L'enfer! — O créature humaine abandonnée!
Ô double plateau noir de notre destinée!
Vie et mort. Rire une heure et pleurer à jamais!
L'enfer! O vision! Des caves, des sommets;
La braise dans les puits, sur les cimes le soufre.
Cratère aux mille dents! bouche ouverte du gouffre!
Sous l'infini vengeur, l'infini châtié!
Joie est une moitié; Deuil est l'autre moitié.
Cela brûle. On entend des cris : mon fils! ma mère!
Grâce! et l'on voit tomber en cendre une chimère,
L'espérance; des yeux, des visages, s'en vont,
Puis reviennent, hagards dans le brasier profond;
Sur des crânes vivants le plomb fondu s'égoutte.
Monde spectre. Il torture et souffre; il a pour voûte
Le dessous monstrueux des cimetières noirs,
Piqué de points de feu comme le ciel des soirs,
Plafond hideux percé de fosses pêle-mêle,
D'où tombe dans l'abîme une pluie éternelle
D'âmes, roulant au fond des braises, au milieu
Du supplice, plus loin que le pardon de Dieu.

Nuit, sanglots. Un vent triste, à travers des trouées,
Tord les flammes sans cesse aux flammes renouées,
L'ardente lave enflée emplit les porches sourds,
Et le ciel dit : Jamais! Et l'enfer dit : Toujours!
Et tout ce qui sur terre a, par vice ou paresse,
Mal usé du temps, fait un faux pas dans l'ivresse,
Erré, failli, péché, quiconque chancela,
Ne fût-ce qu'un instant, une minute, est là!
Châtiment! Précipice! En douter, impossible.
Qu'avons-nous là devant nos yeux? L'enfer visible.
Son souffle jusqu'à nous vient pestilentiel!
L'âtre de Bélial fait jusqu'en notre ciel,
Avec la fumée âcre et rouge de la cuve,
Monter sa cheminée horrible. Le Vésuve.
L'Etna. Le Stromboli funèbre. Au nord l'Hékla.
Mais à quoi donc penser si ce n'est à cela?
Nous avons devant nous, béant, sous notre terre,
Crachant la flamme et l'ombre et la mort, ce mystère!
Nous pouvons nous pencher et regarder dedans.
La nuit nous pouvons voir les damnés, les ardents,
Rouler en tourbillons comme des étincelles,
S'enfuir, et retomber, le feu brûlant leurs ailes!
Hélas! pas de sortie et de fuite. Rentrez.
Rentrez dans vos cachots de braise pénétrés.
Redevenez les flots du noir chaos de flamme.
Au-dessus de vous rit Satan, l'immense infâme!
Ils roulent effrayants, rongés de toutes parts,
Tisons vivants, fumée et flamme, affreux, épars,
Dans l'immobilité morne des étendues.
Tous les serpents du feu lèchent leurs mains tordues;
L'huile les mord, le plomb les boit, la poix les fond;
Ils ont sur eux l'énorme aveuglement sans fond,
Et l'infini farouche, à travers tous ses cribles,
Ne laisse rien passer que ces deux mots terribles :
Jamais! Toujours! — Mon Dieu! qui donc aura pitié?
Moi! Je viens sauver l'homme. Oui, l'homme amnistié,
J'ai cette obsession. En moi l'amour sublime
Crie, et je combattrai l'abîme par l'abîme.
Dominique ébaucha, j'achèverai. L'enfer!
Comment faire tomber le couvercle de fer?
Comment sur cette pente épouvantable, ô Rome,
Ô Jésus, arrêter l'écroulement de l'homme?
J'ai trouvé. C'est d'ailleurs indiqué par saint Paul.
Car l'aigle, c'est la joie altière de son vol,

Voit tout, et s'éblouit de tout ce qu'il découvre.
Pour que l'enfer se ferme et que le ciel se rouvre,
Que faut-il? Le bûcher. Cautériser l'enfer.
Vaincre l'éternité par l'instant. Un éclair
De souffrance abolit les tortures sans nombre.
La terre incendiée éteindra l'enfer sombre.
L'enfer d'une heure annule un bûcher éternel.
Le péché brûle avec le vil haillon charnel,
Et l'âme sort, splendide et pure, de la flamme,
Car l'eau lave le corps, mais le feu lave l'âme.
Le corps est fange, et l'âme est lumière; et le feu
Qui suit le char céleste et se tord sur l'essieu,
Seul blanchit l'âme, étant de même espèce qu'elle.
Je te sacrifierai le corps, âme immortelle!
Quel père hésiterait? Quelle mère, voyant
Entre le bûcher saint et l'enfer effrayant
Pendre son pauvre enfant, refuserait l'échange
Qui supprime un démon et qui refait un ange?
Oui, c'est là le vrai sens du mot Rédemption.
Éternelle Gomorrhe, éternelle Sion,
Nul ne fera jamais descendre un peu de joie
De celle qui rayonne à celle qui flamboie,
Mais Dieu permet du moins qu'on sauve l'avenir!
Plus de damnés! la torche auguste vient bénir.
Ah! le temps presse! Hélas, le mal du monde empire;
Une seconde fois Jésus saignant expire;
Tout est méchant, tout est mauvais, tout est penché;
Il pousse d'heure en heure une branche au péché,
Arbre fatal, rameau que Dieu vers lui ramène,
Mais qu'Ève, hélas, courba jusqu'à la lèvre humaine!
Plus de foi. Juifs relaps, moines rompant leurs vœux,
Bégards, nonnes laissant repousser leurs cheveux,
L'un arrache une croix, l'autre souille une hostie.
La foi meurt sous l'erreur comme un lys sous l'ortie.
Le pape est à genoux. Devant qui? Devant Dieu?
Non. Devant l'homme. Il craint César. Rome, avant peu,
Soumise aux rois, sera servante de Ninive.
Un pas de plus, le monde est perdu. Mais j'arrive.
Me voici. Je ramène avec moi les ferveurs.
Pensif, je viens souffler sur les bûchers sauveurs.
Terre, au prix de la chair je viens racheter l'âme.
J'apporte le salut, j'apporte le dictame.
Gloire à Dieu! Joie à tous! Les cœurs, ces durs rochers,
Fondront. Je couvrirai l'univers de bûchers,

Je jetterai le cri profond de la Genèse :
Lumière ! et l'on verra resplendir la fournaise !
Je sèmerai les feux, les brandons, les clartés,
Les braises, et partout, au-dessus des cités,
Je ferai flamboyer l'autodafé suprême,
Joyeux, vivant, céleste ! — Ô genre humain, je t'aime !

Il lève les yeux au ciel, les mains jointes, la bouche béante, en extase. Derrière lui, de la lisière de l'espèce de hallier qui est au fond du cimetière, sort un moine les bras en croix sur la poitrine, le capuchon rabattu. Puis, d'un autre point du taillis, un autre moine, puis un autre. Ces moines, vêtus de l'habit des augustins, viennent se placer en silence, debout et immobiles, à quelque distance, derrière le moine dominicain, qui ne les voit pas. D'autres moines arrivent successivement de la même façon, isolément et en silence, et viennent se ranger à côté des premiers. Tous ont les bras en croix et les capuchons baissés. On ne voit aucun visage. Au bout de quelque temps, c'est une sorte de demi-cercle formé en arrière du dominicain. Ce demi-cercle s'écarte, et l'on voit déboucher de dessous les arbres, la chape sur le dos, la crosse en main et la mitre en tête, un évêque entre deux archidiacres. C'est l'évêque de la Seu d'Urgel. Il avance lentement, suivi du prieur, qui, seul des moines, a le capuchon levé. L'évêque, sans dire une parole, se place au centre du demi-cercle de moines qui se referme derrière lui. Le dominicain ne s'est aperçu de rien. Le jour continue de baisser.

SCÈNE VII.

LE DOMINICAIN, L'ÉVÊQUE DE LA SEU D'URGEL, LE PRIEUR, MOINES.

L'ÉVÊQUE.

Soyez témoins que moi, Jean, évêque, je vais
Juger cet homme ici présent, bon ou mauvais,
Et le questionner d'abord, car la justice
Permet de châtier, mais veut qu'on avertisse.

Le moine s'est retourné. Il considère gravement toute cette apparition.
Il ne semble pas ému. Il regarde l'évêque.

Qu'es-tu ?

LE MOINE.

Frère prêcheur.

L'ÉVÊQUE.

Ton nom ?

LE MOINE.

Torquemada.

L'ÉVÊQUE.

On dit que tout enfant le démon t'obséda
Et que des visions funèbres te poursuivent.
Est-ce vrai ?

LE MOINE.

Devant moi les réalités vivent.

L'ÉVÊQUE.

Fictions.

LE MOINE.

Bornez-vous à dire visions.
Je vois Dieu.

Fixant son regard sur le triangle mystique doré au sommet de la grande croix du cimetière.

Que veux-tu, Seigneur, que nous fassions,
Nous tes prêtres, devant ta lueur éternelle ?
Voir la loi formidable et simple, et ne voir qu'elle,
C'est terrible. Mais moi, qu'y puis-je ?

L'ÉVÊQUE.

On dit, réponds,
Que, selon toi, nous tous, docteurs, nous nous trompons
En détestant l'impie ainsi que la panthère.

LE MOINE.

Vous vous trompez, seigneurs évêques.

L'ÉVÊQUE.

Ver de terre !

LE MOINE.

Il faut aimer l'impie et le sauver.

L'ÉVÊQUE.

On dit
Qu'un faux dogme où Didier le Lombard se perdit

Te tente, et que, d'après ton rêve ou ton principe,
L'enfer dans le bûcher s'éteint et se dissipe;
De sorte que la flamme envoie au ciel les morts,
Et que, pour sauver l'âme, il faut brûler le corps.

LE MOINE.

C'est la vérité.

L'ÉVÊQUE.

Moine, une erreur te fascine.
Le mal, cet arbre triste, a l'erreur pour racine.

LE MOINE.

L'âme hait le contact du corps, vil compagnon.
Brûler, c'est épurer.

L'ÉVÊQUE.

Doctrine affreuse.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Fausse.

LE MOINE.

Vraie. Et j'entends y conformer mes actes.

L'ÉVÊQUE.

Vipère!

LE MOINE.

J'y crois. Oui!

L'ÉVÊQUE.

Si tu ne te rétractes,
Prends garde! Je t'enjoins, moi, de t'en repentir
Et de n'y plus croire.

LE MOINE.

Humble, et ne pouvant mentir,
Je persiste.

L'ÉVÊQUE.

Obstiné !

LE MOINE.

J'ai pour moi le concile
De Latran et le pape Innocent trois.

L'ÉVÊQUE.

Docile,
Tu peux prétendre à tout; rebelle, à rien. Voyons,
Ton erreur peut jeter, fils, de mauvais rayons.
Un schisme en peut sortir. Frappe-toi la poitrine,
Dis : J'ai tort.

LE MOINE.

J'ai raison.

L'ÉVÊQUE.

Renonce à ta doctrine.
Bruno d'Angers, voulant grandir, se repentit.

LE MOINE.

Je ne veux pas grandir, je veux rester petit.

L'ÉVÊQUE.

Orgueilleux !

LE MOINE.

Non, croyant.

L'ÉVÊQUE.

Mais, que prétends-tu faire ?

LE MOINE.

J'irai, pieds nus, à Rome, avertir le Saint-Père.

L'ÉVÊQUE.

C'est lui qui m'a donné l'ordre de te juger,
Chien!

LE MOINE.

L'aboiement du chien réveille le berger.
Moi, je réveillerai le pape. Il doit m'entendre.

L'ÉVÊQUE, aux assistants, montrant le moine.

Fils, cet homme est féroce.

LE MOINE.

Oui, parce qu'il est tendre.
Saint Paul a dit : La foi brûle par charité.

L'ÉVÊQUE.

Tu te méprends au sens d'un texte mal cité.
Sixte quatre, pasteur que le monde révère,
Veut l'autel moins farouche et la foi moins sévère.
L'indulgence est en lui comme la sainteté.
C'est de bonté qu'il veut armer la vérité.
L'inquisition tend à s'adoucir. Le pape,
Quand il lève la main, bénit plus qu'il ne frappe.
A peine on voit encor quelques bûchers fumants.

LE MOINE.

Je suis épouvanté de ces relâchements.
La flamme de l'enfer enfle et monte à mesure
Que celle des bûchers décroît.

L'ÉVÊQUE.

Pauvre âme obscure!
Que veux-tu donc?

LE MOINE.

Sauver le monde simplement.

L'ÉVÊQUE.

Comment?

LE MOINE.

Par le feu.

L'ÉVÊQUE.

Crains ce remède inclément.

LE MOINE.

Le médecin n'est pas le maître du remède.

L'ÉVÊQUE.

Mais, dis, qu'espères-tu?

LE MOINE.

Triompher, si Dieu m'aide.

L'ÉVÊQUE.

Nous verrons.

Il montre au moine l'ouverture du caveau.

Entre là.

LE MOINE.

Qu'est ceci?

L'ÉVÊQUE.

Le tombeau.

LE MOINE.

Bien.

Il se dirige vers le caveau.

L'ÉVÊQUE.

Recule. Il est temps encore.

LE MOINE, marchant au caveau.

Introïbo.

L'ÉVÊQUE.

Réfléchis.

LE MOINE, les yeux au ciel.

Frappe, ô Dieu, ton prêtre et ton prophète,
Et que ta volonté redoutable soit faite.

Il va au caveau et s'arrête sur le bord.

L'ÉVÊQUE.

Tu dois obéissance à ton évêque. Un front
Qui se dresse au milieu du cloître, est un affront.
L'église a le devoir de rendre à la nuit l'homme
Qui la trouble.

LE MOINE, debout au seuil du caveau.

Amen.

L'ÉVÊQUE.

Moine, obéis. Je te somme
D'obéir.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Descends un degré.

Le moine met un pied dans le caveau et descend la première marche.

Par le nom
Du Christ, dédis-toi.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend une deuxième marche.

Abjure.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend la troisième marche.

Je suis l'évêque et le juge. Rétracte
Ta doctrine barbare et fausse.

LE MOINE.

Elle est exacte.

L'ÉVÊQUE.

Cède-moi.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend. On ne le voit plus qu'à mi-corps. L'évêque fait un pas vers lui et s'approche de l'ouverture du souterrain. Il lui montre ce qui est dedans.

Vois cette cruche d'eau,
Ce pain d'orge. On va clore à jamais le rideau
Entre le jour et toi. Les étoiles, l'aurore,
Tout va s'évanouir.

LE MOINE.

Soit.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend. Il n'a plus que la tête hors du sépulcre.

Songe encore.
Tu vas t'éteindre ici sans air comme un flambeau.
La faim. La soif. Mourir, c'est horrible.

LE MOINE.

C'est beau.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine disparaît dans le souterrain.

LA VOIX DU MOINE, dans le caveau.

Je suis au fond.

L'ÉVÊQUE.

Mettez sur lui la pierre.

LA VOIX DU MOINE.

Faites.

Sur un signe de l'évêque, deux moines font glisser la dalle sur l'entrée de l'escalier. Au moment de la fermer tout à fait, ils s'arrêtent, ne laissant qu'un étroit soupirail. L'évêque se penche sur cette ouverture.

L'ÉVÊQUE.

Par Jésus-Christ! par l'anneau de saint Pierre!
Tout à l'heure il sera trop tard, la nuit t'attend.
Te rétractes-tu?

LA VOIX DU MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Tu n'as plus qu'un instant.
Renonce à tes erreurs folles et téméraires.
Dédis-toi.

LA VOIX DU MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Va donc en paix!

Les deux moines poussent la dalle et le sépulcre est fermé.

Prions, mes frères.

Toutes les mains se joignent. Les moines se forment en procession deux à deux et s'en vont à pas lents, l'évêque marchant le dernier. Ils disparaissent sous les arbres. On les entend chanter la prière des morts. Leurs voix vont s'affaiblissant.

VOIX LOINTAINES DES MOINES.

De profundis ad te clamavi, Domine.

LA VOIX, dans le tombeau.

Ayez pitié, Seigneur, du monde infortuné!

VOIX DES MOINES.

Libera nos.

LA VOIX, dans le tombeau.

Mon Dieu, délivrez-moi!

Entrent don Sanche et doña Rose.

SCÈNE VIII.

LE MOINE dans le caveau, DON SANCHE,
DOÑA ROSE.

Don Sanche et doña Rose sortent du taillis. Ils s'arrêtent sur la lisière du bois. Ils se regardent et regardent la solitude autour d'eux. Moment de silence. Il fait presque nuit.

DON SANCHE.

Nos âmes,
Parce que tout enfants, vois-tu, nous nous aimâmes,
Se mêlent, et ma main te cherche, et je ne puis
Dire si je t'entraîne ou bien si je te suis.

Un mystère est sur nous, Rose. Parfois j'y rêve.
Ici, dans ce couvent, ensemble on nous élève.
Qui sommes-nous, sais-tu? Pourquoi nous enfermer?
Mais cela m'est égal, on me laisse t'aimer.
Je suis le chevalier et vous êtes la dame.
Je ne sais pas pourquoi je parle de mon âme,
Mon âme, c'est ton souffle, haleine et feu des cieux;
Elle sort de ta bouche et brille dans tes yeux.
Je n'ai plus d'âme quand tu n'es plus là. — Ton voile
Me gêne. Un baiser?

DOÑA ROSE.

Non.

Elle le lui laisse prendre, puis elle s'appuie sur son bras et lui montre le ciel.

Vois là-bas cette étoile.

Tous deux dans l'extase contemplent la nuit.

LA VOIX, dans le tombeau.

Dieu! grâce pour la terre!

VOIX LOINTAINES DES MOINES.

Ite, pax sepulcris!

LA VOIX, dans le tombeau.

Grâce!

DOÑA ROSE.

Entends-tu des chants?

DON SANCHE.

Non. Mais j'entends des cris.

VOIX DES MOINES.

Elles vont décroissant de plus en plus et s'affaiblissant dans l'éloignement.

Onus grave super caput.

DOÑA ROSE.

Tu vois qu'on chante.
La nuit avec des chants dans l'ombre est plus touchante.

Un chant, c'est de la joie offerte au ciel sacré.
Tout aime sur la terre. Aimons!

VOIX DES MOINES.

Miserere!

LA VOIX, dans le tombeau.

Miserere!

DON SANCHE.

Mais non. C'est un cri. L'on appelle.
J'avais raison. D'où vient ce cri?

DOÑA ROSE.

De la chapelle.
C'est l'hymne du soir.

DON SANCHE.

Non.

DOÑA ROSE.

La nuit, dans la vapeur,
Tout fait illusion.

LA VOIX, dans le tombeau.

Jésus!

DON SANCHE, distinguant la pierre qui ferme le caveau.

C'est là!

DOÑA ROSE.

J'ai peur.

DON SANCHE.

Quelqu'un est là-dessous!

DOÑA ROSE.

Un mort parle!

LA VOIX, dans le tombeau.

O Dieu! Père!

DON SANCHE.

Un homme est enterré vivant sous cette pierre!

DOÑA ROSE.

N'approche pas. Un spectre, un visage d'effroi,
Un mort, te dis-je, va se lever!

DON SANCHE, presque violemment.

Aide-moi!

Il s'agenouille et essaie de déranger la pierre. Elle s'agenouille près de lui et tâche aussi de la soulever. Il se tourne vers elle en souriant.

Si c'est un condamné, qu'il ait par toi sa grâce!

Il se penche sur la pierre et crie :

Est-ce ici qu'on se plaint?

LA VOIX, dans le tombeau.

Est-ce quelqu'un qui passe?
Au secours!

DON SANCHE.

Attendez.

Tous deux font effort sur la dalle du sépulcre.

Rien ne fait dévier
Ni bouger cette dalle. Où trouver un levier?

Il aperçoit à quelques pas la croix de fer qui est sur une tombe près du mur.

Ah! cette croix!

Il se lève et va à la croix.

DOÑA ROSE, l'arrêtant.

Prends garde!

DON SANCHE, regardant le caveau.

Oh! pauvre homme!

DOÑA ROSE.

Ma crainte,
C'est de te voir toucher cette croix, chose sainte.

DON SANCHE.

Elle sera plus sainte après l'avoir sauvé.
Je l'arrache, et Jésus m'approuve.

Il déracine la croix de fer.

DOÑA ROSE, se signant devant la croix.

O crux, ave!

DON SANCHE, examinant la croix qu'il tient des deux mains.

Bonne barre de fer. Maintenant, une pierre.

Il roule un bloc de roche près du tombeau, et en fait le point d'appui du levier. Il introduit la pointe de la hampe de la croix sous la dalle, et tous deux font effort sur la barre.

Ah! la mort n'aime pas qu'on rouvre sa paupière.
C'est difficile.

Tous deux s'interrompent et reprennent haleine.

Un cloître est un étrange lieu.
Il s'y passe parfois des choses sombres.

DOÑA ROSE.

Dieu!
Je tremble.

DON SANCHE, pesant sur le levier.

Cette dalle est bien lourde.

DOÑA ROSE.

Elle cède!
Le bloc s'écarte.

La dalle commence à remuer.

DON SANCHE.

Encore un effort. Un peu d'aide.

Rose appuie sur la barre. Sanche pousse la pierre. Le caveau se rouvre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

DOÑA ROSE, battant des mains.

Bien!

DON SANCHE, regardant dans le trou noir.

Ah! l'affreux caveau, plein d'un hideux brouillard!

Le moine sort lentement de la fosse. Il fixe tour à tour son regard sur don Sanche et doña Rose.

DOÑA ROSE.

Un homme vivant! oui, ce moine, ce vieillard!
Ah! quel bonheur d'avoir été là pour l'entendre!

LE MOINE.

Vous me sauvez. Je jure, enfants, de vous le rendre.

ACTE DEUXIÈME.

LES TROIS PRÊTRES.

EN ITALIE.

Le haut d'une montagne. Une grotte d'ermite. Au fond, l'entrée, ouverte sur l'espace. — A terre, dans un coin, une natte de paille. Dans le coin opposé, un petit autel sur lequel est posée une tête de mort. Dans un creux de rocher, une cruche d'eau, un pain noir, un plat de bois où l'on voit des pommes et des châtaignes. Des pierres pour sièges, une plus grosse pour table. — Horizon de forêts, d'escarpements brûlés et ravinés, de précipices. Au loin, un torrent. Dans la brume, le clocher d'un monastère.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS DE PAULE.

Il prie agenouillé. Il s'interrompt et se lève. Il écoute. On entend un bruit de trompes et de cors et des aboiements confus.

Qu'entends-je là? Je dois me tromper. C'est la cloche.

Il écoute.

Non, c'est le cor. Le cor sonnant de roche en roche!

Il écoute.

Parfois le torrent semble une foule de voix
Que le vent entrecoupe et mêle au bruit des bois.

Il écoute.

Non. On chasse.

Il regarde au dehors.

Oh! devant la meute, la fanfare,
Le hallali, le bois mystérieux s'effare,
Et pour la bête alors, l'homme, c'est le démon.

Il écoute. La rumeur de la chasse est de plus en plus distincte.

Scandale affreux! Depuis Dorothée et Simon,
Dans ce désert béni, fief sacré du Saint-Père,
L'ermite avec le loup partage le repaire;
Sous la fraternité des branchages épais
On s'aime, et la nature et l'homme ont fait la paix.

Personne, prince ou roi, la tiare romaine
Ayant cette montagne auguste pour domaine,
N'a le droit d'amener dans cette âpre forêt
Les chiens, les cors, les cris.

Les aboiements s'éloignent. Le bruit de la chasse va et vient, cesse, puis recommence.

Le pape seul pourrait.
Et ne peut, car il n'est le chasseur que des âmes.
Non, les violateurs même les plus infâmes
Ne viendraient point verser le sang dans ce saint lieu,
Et troubler les oiseaux du ciel, qui sont à Dieu.
Quelqu'un l'ose pourtant! quel est ce téméraire?

Un moine, vieux, un bâton à la main, les pieds couverts de poussière, se présente à l'entrée de la grotte. Il a le rochet de pèlerin par-dessus l'habit de dominicain. C'est Torquemada. Il s'arrête sur le seuil. Il a la barbe grise. François de Paule a la barbe blanche.

SCÈNE II.

FRANÇOIS DE PAULE, TORQUEMADA.

TORQUEMADA.

Salut à toi, vieillard et père!

FRANÇOIS DE PAULE.

Salut, frère.

TORQUEMADA.

Permets-tu qu'un instant je me repose ici?

FRANÇOIS DE PAULE.

Mon frère, entrez.

TORQUEMADA.

Je suis brûlé, je suis transi,
La fièvre et le soleil me dévorent, je marche,
J'entre, indigne passant, chez toi, saint patriarche,

Je suis très las. Je dis : Lamma sabacthani!
Salut! Sois béni, prêtre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Homme, soyez béni.

TORQUEMADA.

Je suis prêtre aussi, moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Puisse Dieu vous conduire!
C'est bien. Vous avez droit de dire ou ne pas dire
Où vous allez et d'où vous venez, car les pas
Viennent tous de l'aurore et vont tous au trépas.
Ce que vous êtes, frère inconnu, nous le sommes.
Fils, le même infini pèse sur tous les hommes,
Et le même voyage est fait par tout mortel.
Nos pieds sont au tombeau, nos genoux à l'autel.

TORQUEMADA.

Je viens de l'Univers et je vais à la Ville.
Je vais à Rome.

FRANÇOIS DE PAULE.

A Rome?

TORQUEMADA.

Oui, moi, tête humble et vile,
J'ai quelque chose à faire, et les temps sont venus.
Je me suis mis en route au hasard, seul, pieds nus,
J'ai marché dans le sable et marché dans la neige.
Ma supplique est déjà parvenue au saint-siège,
Car je connais le pape Alexandre six.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi!
Le nouveau pape?

TORQUEMADA.

Il est espagnol comme moi.

Nous nous sommes connus à Valence. Il s'appelle
Borgia. Mais toi, prêtre en cette âpre chapelle,
Qu'es-tu, vieillard que Dieu dans ce désert guida?
Ton nom?

FRANÇOIS DE PAULE.

François de Paule. Et vous?

TORQUEMADA.

Torquemada.

Il recule avec respect devant l'ermite.

François de Paule! un saint!

FRANÇOIS DE PAULE.

Non.

TORQUEMADA.

Tu rends des oracles!

FRANÇOIS DE PAULE.

Non.

TORQUEMADA.

Mais tu fais, dit-on, mon père, des miracles?

FRANÇOIS DE PAULE.

J'en vois. Tous les matins l'aube argente les eaux,
L'énorme soleil vient pour les petits oiseaux,
La table universelle aux affamés servie
Se dresse dans les champs et les bois, et la vie
Emplit l'ombre, et la fleur s'ouvre, et le grand ciel bleu
Luit; mais ce n'est pas moi qui fais cela, c'est Dieu.

TORQUEMADA.

Père, Jésus nous met l'un en face de l'autre.
Moi qui suis le voyant, je parle à toi l'apôtre;
Écoute. N'as-tu pas quelquefois réfléchi
Au pape, homme à tiare et sépulcre blanchi,
Et ne t'es-tu pas dit qu'un inconnu peut-être,
En présence du faux pontife, est le vrai prêtre,

Et que, tout en restant, par devoir, prosterné
Devant l'altier vicaire, au hasard couronné,
Cet inconnu pensif porte en lui l'âme même
De l'église, dont l'autre a le vain diadème?
Eh bien, que dirais-tu si ce chef de la foi,
Et si cet inconnu suprême, c'était moi?

FRANÇOIS DE PAULE.

Le pape, homme de Dieu, règne. Il n'est pas deux Romes.

TORQUEMADA.

Nul n'est l'homme de Dieu s'il n'est l'homme des hommes.
Je suis cet homme-là. L'enfer et sa noirceur
Attendent l'univers. Je suis le guérisseur
Aux mains sanglantes. Calme, il sauve, et semble horrible.
Je me jette, effrayant, dans la pitié terrible,
Vraie, efficace; et j'ai pour abîme l'amour.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je ne vous comprends pas. Prions.

Il s'agenouille devant l'autel.

TORQUEMADA.

Jadis, un jour,
J'étais jeune, et j'avais depuis peu cette robe,
J'ai vu dans Sainte-Croix de Ségovie un globe
Qui figure le monde avec tous les états;
Les fleuves, les forêts; toute la terre, un tas
D'empires; les pays, les frontières, les villes;
La neige avec ses monts, la mer avec ses îles,
Toutes les profondeurs où remue à grand bruit
Le vaste genre humain fourmillant dans la nuit.
Tu sais, père, il n'est pas d'empereur qui ne tienne
Un globe dans sa main, idolâtre ou chrétienne;
Moi, j'ai sous mon regard eu cette vision,
L'univers; chaque zone et chaque nation;
Europe, Afrique; et l'Inde où l'on voit l'aube naître;
Et j'ai dit : Il s'agit d'en devenir le maître.
Et j'ai dit : Il s'agit de dominer cela
Pour Jésus, qui souvent en songe m'appela.

Il faut prendre la terre et la rendre au ciel. Père,
Oui, la sphère terrestre, avec ses cris, sa guerre,
Ses royaumes, ses chocs, son fracas, son effroi,
C'est mon globe, entends-tu.

FRANÇOIS DE PAULE, se levant, et posant un doigt sur la tête de mort.

Voici ma sphère à moi.
Ce reste du destin qui naufrage et qui sombre,
La méditation de cette énigme, l'ombre
Que fait l'éternité sur ce néant pensif,
Ce crâne hors du gouffre humain, comme un récif,
Ces dents qui gardent, comme en leur aube première,
Le rire, après que l'œil a perdu la lumière,
Ce masque affreux que tous nous avons sous nos fronts,
Cette larve qui sait ce que nous ignorons,
Ce débris renseigné sur la fin inconnue,
Oui, sous ce froid regard sentir mon âme nue,
Penser, songer, vieillir, vivre de moins en moins,
Avec ces deux trous noirs et fixes pour témoins,
Prier et contempler ce rien, cette poussière,
Ce silence, attentifs dans l'ombre à ma prière,
Voilà tout ce que j'ai; c'est assez.

TORQUEMADA, à part.

Un éclair
Traverse mon esprit en l'écoutant. Dans l'air,
Autrefois Constantin, qui de régner fut digne,
A vu le labarum,

Montrant la tête de mort.

Et moi je vois ce signe!
Et je vaincrai par lui, comme Constantin. Oui,
Ce saint ermite montre à mon œil ébloui
L'autre forme du vrai, l'autre clarté chrétienne.
Oui, je garde ma sphère et je lui prends la sienne!
De sorte que l'écueil indiquera le port,
Et que la vie aura pour bannière la mort!

A François de Paule.

Écoute. Dominique a mal compris la flamme.
Elle est sublime, à moins qu'elle ne soit infâme.

Dominique voulait punir, je veux sauver.
Les bûchers sont éteints, je viens les relever.
Comprends-tu maintenant?

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui.

TORQUEMADA.

Je veux sur la terre
Allumer l'incendie énorme et salutaire.
Père, rien de meilleur jamais ne se rêva.
Et j'entends dans ma nuit Jésus qui me dit : Va!
Va! le but t'absoudra pourvu que tu l'atteignes!
Je vais!

François de Paule pose sur la grosse pierre qui sert de table le pain, le plat de bois et la cruche d'eau.

FRANÇOIS DE PAULE.

Voici de l'eau, du pain et des châtaignes.
Buvez à votre soif, mangez à votre faim.
Et quant à vos projets, dont j'entrevois la fin,
Avant que le premier de vos bûchers flamboie,
Je prierai Dieu pour vous, afin qu'il vous foudroie,
Car mieux vaudrait, pour vous et pour le genre humain,
Votre mort, qu'un tel pas, fils, dans un tel chemin!

TORQUEMADA, à part.

Triste affaiblissement d'un esprit solitaire!
Ce pauvre saint n'a pas compris.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'homme est sur terre
Pour tout aimer. Il est le frère. Il est l'ami.
Il doit savoir pourquoi, s'il tue une fourmi.
Dieu de l'esprit humain a fait une aile ouverte
Sur la création, et, sous la branche verte,
Dans l'herbe, dans la mer, dans l'onde et dans le vent,
L'homme ne doit proscrire aucun être vivant.
Au peuple un travail libre, à l'oiseau le bocage,
A tous la paix. Jamais de chaîne. Point de cage.

Si l'homme est un bourreau, Dieu n'est plus qu'un tyran.
L'évangile a la croix, le glaive est au koran.
Résolvons tout le mal, tout le deuil, toute l'ombre,
En bénédiction sur cette terre sombre.
Qui frappe peut errer. Ne frappons jamais. Fils,
Hélas, les échafauds sont d'effrayants défis.
Laissons la mort à Dieu. Se servir de la tombe!
Quelle audace! L'enfant, la femme, la colombe,
La fleur, le fruit, tout est sacré, tout est béni,
Et je sens remuer en moi cet infini
Quand, jour et nuit, rêveur, du haut de cette cime,
Je répands la prière immense dans l'abîme.
Quant au pape, il est pape, il faut le vénérer.
Fils, toujours pardonner et toujours espérer,
Ne rien frapper, ne point prononcer de sentence,
Si l'on voit une faute en faire pénitence,
Prier, croire, adorer. C'est la loi. C'est ma loi.
Qui l'observe est sauvé.

TORQUEMADA.

Tu ne sauves que toi!
Mais les autres, vieillard! Ah! l'éternelle chute
Des âmes, nuit et jour, père, à toute minute,
Dans l'enfer, puits fatal, noir gouffre épanoui!
Dans l'horreur! dans la flamme! Ah! tu te sauves, oui!
Mais qu'est-ce que tu fais de tes frères les hommes?
Tu vis calme, mangeant tes noix, mangeant tes pommes,
Comme Anselme ou Pacôme au désert libyen,
Et cela doit suffire au monde! et tout est bien!
Et rien n'est terrible! Ombre, enfer, âmes maudites,
Qu'est-ce que cela fait, pourvu que tu médites,
Avec ton lit de paille et ta cruche d'eau, seul!
Mais c'est vivre en enfant et non pas en aïeul!
Tu n'as donc pas en toi, comme le Dieu qui crée,
Une paternité formidable et sacrée!
Et la famille humaine, est-ce que ce n'est rien?
Mais on a soin d'un bœuf! mais on guérit un chien!
Et l'homme est en danger! Tu n'as donc pas d'entrailles!
Tu vis sous le ciel comme entre quatre murailles.
Tu ne te sens donc pas lié par mille nœuds
A l'homme épouvantable, impie et vénéneux,
Traînant partout, au fond des antres, sur les cimes,
En tous lieux, son malheur d'où dégouttent ses crimes!

Aucun de tous ces maux épars ne te rejoint!
Quoi! voyant les vivants passer, tu ne sens point
Que tu tiens dans ton ombre à tous ces noirs fantômes!
Ah! tu croises tes mains! Ah! tu chantes des psaumes!
Ah! tu vas et tu viens de l'autel à la croix,
De cet amas de pierre à ce morceau de bois!
Mais c'est l'isolement! Or, quand tout penche, croule
Et périt, le devoir, vieillard, c'est une foule!
Le devoir innombrable, implacable, inclément,
Est dans la conscience un noir fourmillement!
Le devoir vous arrache au cloître, aux solitudes,
Et vous crie : Au secours! pensez aux multitudes!
Pensez au genre humain! ne dormez plus! allez!
Ces petits enfants, ciel! être à jamais brûlés!
Toutes ces femmes, tous ces vieillards, tous ces hommes,
Tous ces esprits, tomber aux hurlantes Sodomes!
Courez, sauvez à coups de fourche ces maudits,
Et faites-les rentrer de force au paradis!
Vieillard, voilà pourquoi nous sommes sur la terre.
Ta loi, c'est la clarté; ma loi, c'est le mystère.
Tu n'es que l'espérance, et je suis le salut.
J'aide Dieu.

Depuis quelques instants un homme est apparu sur le seuil de la grotte. Il est vieux aussi, et barbe grise. Il tient un épieu à la main, et il a au cou une croix à trois branches. Il est vêtu d'un habit de chasse tout en brocart d'or, et coiffé d'un haut bonnet d'or à trois cercles de perles. Il a un cor à la ceinture. Il a entendu les dernières paroles de François de Paule et écouté celles de Torquemada. Il éclate de rire. François de Paule et Torquemada se retournent.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CHASSEUR.

LE CHASSEUR.

Par ma foi, tous mes joueurs de luth
Ne m'amuseraient pas, fils, plus que vous ne faites.
Je viens de vous entendre avec plaisir. Vous êtes
Deux idiots. J'étais en bas, et je chassais.
J'ai planté là les chiens, les pièges, les lacets,
Et j'ai dit : Allons donc là-haut voir ce bonhomme.
J'arrive. Ah! vous m'avez diverti! Mais en somme,

Vivre, ce serait fort ennuyeux, si c'était
Ce que vous dites.

Il avance, croise les bras, et les regarde en face.

Dieu — s'il existe, il se tait, —
Certes, en faisant l'homme, a fait un sot chef-d'œuvre.
Mais la progression du ver à la couleuvre,
Du serpent au dragon, du dragon à Satan,
C'est beau.

Il fait un pas vers Torquemada.

Torquemada, je te connais. Va-t'en.
Retourne en ton pays. J'ai reçu ta demande.
Je te l'accorde. Va, fils. Ton idée est grande.
J'en ris. Rentre en Espagne et fais ce que tu veux.
Je donne tous les biens des juifs à mes neveux.
Fils, vous vous demandiez pourquoi l'homme est sur terre.
Moi, je vais en deux mots le dire. A quoi bon taire
La vérité? Jouir, c'est vivre. Amis, je voi
Hors de ce monde rien, et dans ce monde moi.
Chacun voit un mot luire à travers tous les prismes.

A François de Paule.

Toi, c'est prier; moi, c'est jouir.

TORQUEMADA, regardant alternativement François de Paule et le chasseur.

Deux égoïsmes.

LE CHASSEUR.

Le hasard a pétri la cendre avec l'instant;
Cet amalgame est l'homme. Or, moi-même n'étant
Comme vous que matière, ah! je serais stupide
D'être hésitant et lourd quand la joie est rapide,
De ne point mordre en hâte au plaisir dans la nuit,
Et de ne pas goûter de tout, puisque tout fuit!
Avant tout, être heureux. Je prends à mon service
Ce qu'on appelle crime et ce qu'on nomme vice.
L'inceste, préjugé. Le meurtre, expédient.
J'honore le scrupule en le congédiant.
Est-ce que vous croyez que, si ma fille est belle,
Je me gênerai, moi, pour être amoureux d'elle!

Ah çà mais, je serais un imbécile. Il faut
Que j'existe. Allez donc demander au gerfaut,
A l'aigle, à l'épervier, si cette chair qu'il broie
Est permise, et s'il sait de quel nid sort sa proie.
Parce que vous portez un habit noir ou blanc,
Vous vous croyez forcé d'être inepte et tremblant,
Et vous baissez les yeux devant cette offre immense
Du bonheur, que vous fait l'univers en démence.
Ayons donc de l'esprit. Profitons du temps. Rien
Étant le résultat de la mort, vivons bien!
La salle de bal croule et devient catacombe.
L'âme du sage arrive en dansant dans la tombe.
Servez-moi mon festin. S'il exige aujourd'hui
Un assaisonnement de poison pour autrui,
Soit. Qu'importe la mort des autres! J'ai la vie.
Je suis une faim, vaste, ardente, inassouvie.
Mort, je veux t'oublier. Dieu, je veux t'ignorer.
Oui, le monde est pour moi le fruit à dévorer.
Vivant, je suis en hâte heureux; mort, je m'échappe!

FRANÇOIS DE PAULE, à Torquemada.

Qu'est-ce que ce bandit?

TORQUEMADA.

Mon père, c'est le pape.

DEUXIÈME PARTIE

TORQUEMADA

PERSONNAGES.

TORQUEMADA.
DON SANCHE.
DOÑA ROSE.
LE MARQUIS DE FUENTEL.
FERDINAND, roi.
ISABELLE, reine.
GUCHO.
L'ÉVÊQUE D'URGEL.
LE CHAPELAIN DU ROI.
MOISE BEN HABIB, grand rabbin.
LE DUC D'ALAVA.
UN HUISSIER.

SOLDATS, PAGES, MOINES, JUIFS,
PÉNITENTS BLANCS ET NOIRS.

ACTE PREMIER.

Le patio royal, dit *Condes-reyes,* au palais-cloître de la Llana, à Burgos. — Cour carrée entourée d'une galerie à arcades trilobées. Le devant du théâtre est occupé par un des côtés de cette galerie. La cour a deux grandes portes publiques, ouvertes, qui se font vis-à-vis, et donnent sur la ville au dehors. La galerie qui est au premier plan aboutit à gauche à une porte à deux battants, fermée, exhaussée sur un perron de trois marches. A droite elle communique avec un avant-porche qui est une sorte de réduit. Près de cet avant-porche, on voit sur une estrade une haute chaise de fer, blasonnée, et couronnée d'un pinacle que surmonte une épée, la pointe en l'air. — Sous l'avant-porche, on distingue deux prêtres immobiles qui semblent préposés à la garde d'un coffre posé à terre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON SANCHE, LE MARQUIS DE FUENTEL, puis GUCHO.

Don Sanche est habillé de drap d'or. Il a l'épée au côté.

DON SANCHE.

Mais c'est un rêve!

LE MARQUIS.

Non, c'est réel.

DON SANCHE.

Je suis prince!

LE MARQUIS.

Comte-roi de Burgos.

DON SANCHE.

Moi!

LE MARQUIS.

Dans cette province

IMPRIMERIE NATIONALE.

Vous êtes le premier après notre seigneur
Le roi don Ferdinand.

Il baise la main de don Sanche.

Vous avez tout, bonheur
Et grandeur.

DON SANCHE.

Oui! je vais épouser doña Rose!

LE MARQUIS

Dans une heure. On lui met sa couronne, on dispose
La chapelle, et pour vous on commence à prier.
C'est l'évêque d'Urgel qui va vous marier.
C'est moi qui règle tout pour la cérémonie.
Le roi m'en a chargé.

DON SANCHE.

Vous, notre bon génie!

LE MARQUIS.

Doña Rose, pendant qu'on allume l'autel,
Vous attend dans ce cloître, et moi, Gil de Fuentel,
J'en vais ouvrir la porte et vous livrer passage
Afin que votre altesse aille, selon l'usage,
Chercher sa fiancée et la ramène ici
Pour faire hommage au maître et lui dire merci.
Le roi veut vous parler avant qu'on vous marie.
Tel est l'ordre. Il sera dans cette galerie.

DON SANCHE.

J'aimerais mieux aller droit à l'église.

LE MARQUIS.

Il faut
Obéir, monseigneur. Le roi dira ce mot :
Je consens. Et d'ailleurs, c'est la coutume ancienne,
Votre couronne étant vassale de la sienne.

DON SANCHE.

Soit.

LE MARQUIS.

Il faut vous astreindre aux usages légaux.

DON SANCHE.

Ainsi, mon père?...

LE MARQUIS.

C'est Jorge, infant de Burgos.

DON SANCHE.

Et mon grand-père, c'est...

LE MARQUIS, à part.

C'est moi!

DON SANCHE.

...C'est le roi, père
De l'infant.

LE MARQUIS.

Vous aurez un règne long, prospère... —
Laissez-vous diriger par moi.

DON SANCHE.

Les yeux fermés.
Je ne sais pas pourquoi, je crois que vous m'aimez.
Je ne vous connais pas depuis longtemps. Vous vîntes
Un jour avec un ordre, — oh! j'eus d'abord des craintes —
Nous chercher, Rose et moi, dans notre vieux couvent,
Pour nous conduire auprès du maître. En arrivant
J'eus peur, il nous semblait être presque une proie.
Enfin on nous marie, et je suis plein de joie,
Et je sens près de vous mon cœur en sûreté.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi. Je veux votre félicité,
Et je confie à Dieu votre tête bénie.

5.

Si vous étiez malade en un lit d'agonie,
Et si, comme jadis pour Jean, comte de Retz,
Il vous fallait du sang à boire, j'ouvrirais
Mes veines pour vous voir, au gré de mon envie,
Pendant que je mourrais, renaître de ma vie!
Ô mon prince, mon roi, mon seigneur!

A part.

Mon enfant!

Entre Gucho. Gucho entend les dernières paroles du marquis.

GUCHO, à part, observant le marquis.

Comme il a l'air bon! Comme il a l'air triomphant!
Ah bah! je ne veux rien savoir de ce mystère.
Moi, je suis hors de l'homme. Et je pourrais sur terre
Empêcher tout le mal, produire tout le bien,
En remuant un doigt, que je n'en ferais rien.
Je rampe, je regarde, et je suis inutile.
Telle est ma fonction.

Entre une compagnie de soldats de la garde africaine du roi de Castille, ayant à leur tête leur capitaine, le duc d'Alava.

LE MARQUIS, à don Sanche.

C'est sous ce péristyle
Que le roi tout à l'heure attendra monseigneur.

Il monte les marches du perron et ouvre à deux battants la porte qui donne dans l'intérieur du palais-cloître. Il fait signe à don Sanche de le suivre.

Prince, entrez.

Il aperçoit les soldats et les montre à don Sanche.

Cette garde est pour vous faire honneur.

Il continue de parler à don Sanche qui monte les marches du perron.

Dès que vous entendrez les clairons, votre altesse
Viendra, menant au roi madame la comtesse,
Et vous mettrez tous deux en terre le genou.

Il jette un regard hors de la galerie.

Ah! voici le roi.

Don Sanche entre sous la porte du perron, et après lui le marquis de Fuentel. La porte se referme sur eux. Entre le roi suivi de son chapelain.

SCENE II.

LE ROI, GUCHO, LE DUC D'ALAVA,
UN CHAPELAIN DU ROI.

LE ROI, au duc d'Alava.

Duc, ici.

Le duc s'approche du roi.

Quand de mon cou
J'ôterai ce collier pour le mettre au sien...

LE DUC.

Sire,
J'écoute.

LE ROI, regardant la compagnie des gardes.

Ils sont là. Bien.

Au duc.

Quand vous m'entendrez dire :
— Je te fais chevalier. A partir d'aujourd'hui,
Règne, et que Dieu te garde! — alors, derrière lui,
Duc, vous tirerez tous ensemble vos épées,
Et vous le tuerez.

LE DUC.

Sire, il suffit.

GUCHO, à part.
Serrant ses deux marottes sur son cœur.

Mes poupées
Sont plus en sûreté que les hommes.

Le chapelain se penche à l'oreille du roi, et lui désigne du doigt
le coffre que gardent les deux prêtres debout sous l'avant-porche.

LE CHAPELAIN, bas au roi.

Voici
Les vêtements de bure. Ils sont tout prêts. Ainsi
Que votre altesse en a donné l'ordre.

LE ROI.

Je doute
Qu'ils servent. — C'est égal,

Montrant l'avant-porche.

attendez sous la voûte.

Le chapelain rejoint les deux prêtres sous l'avant-porche.
Le roi se tourne vers le capitaine des gardes.

Toi, duc, sois là.

A part.

Je veux, à tout évènement,
Avoir sous la main l'un et l'autre dénoûment.

La porte du perron se rouvre, donne passage au marquis de Fuentel, puis se referme. Le marquis descend lentement les degrés. Le roi a remarqué la chaise de fer et s'est mis à la regarder.

SCÈNE III.

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à part.

Dans une heure il sera marié, prince et comte!
Chaque instant qui s'écoule est un degré qu'il monte
Du fond de la nuit vers la lumière. A présent
Encore un pas, il est auguste, heureux, puissant!
Oh! l'enfant innocent luit sur l'aïeul infâme!
Et je pleure, ébloui de ce que ma vieille âme,
Sombre, rapetissée et vile, ô Dieu clément,
Peut encor contenir d'épanouissement!

Il essuie ses yeux.

LE ROI, se retournant.

Ah! te voilà, marquis.

LE MARQUIS, s'inclinant.

Seigneur...

LE ROI.

Je suis bien aise

De causer avec toi.

Il lui montre le vieux siège de fer.

Qu'est-ce que cette chaise?
Et pourquoi cette épée au-dessus?

LE MARQUIS.

Roi, ceci
Est le trône où jadis votre aïeul don Garci
S'asseyait, et le glaive est au plus haut du dôme
Comme attribut du roi.

LE ROI.

Certes, dans ce royaume,
Je suis celui de qui vient la vie et la mort.

GUCHO, au roi.

Vous êtes deux.

Depuis quelques instants un cortège vient de déboucher par la porte de droite dans la cour carrée, se dirigeant vers la porte de gauche. Ce sont deux files de pénitents, l'une noire, l'autre blanche. Elles marchent parallèlement, à pas lents, cagoules rabattues. Les pénitents blancs ont la cagoule noire, les pénitents noirs ont la cagoule blanche. Les cagoules ont des trous pour les yeux. En tête des deux files, un pénitent noir à cagoule noire porte une haute bannière noire, sur laquelle on voit une tête de mort au-dessus de deux os en croix. La tête de mort est blanche ainsi que les deux os en croix. Le cortège traverse le fond du théâtre à pas lents et en silence. — Gucho montre au roi la bannière.

LE ROI, à Gucho.

C'est vrai! Ce moine abject!

GUCHO.

D'accord.
Abject, mais grand. Devant Torquemada, tout tremble.
Même vous.

LE MARQUIS.

Quand on voit cette bannière, il semble
Qu'on sent la chair fumante et l'odeur du bûcher.

LE ROI.

Où ces hommes vont-ils, marquis?

GUCHO.

Ils vont chercher
Ceux qui seront brûlés sur la place publique.
Vous êtes un bourgeois quelconque; on vous implique
Dans quelque imbroglio lugubre, à votre insu;
Ou bien, chez vous, sans trop vous en être aperçu,
Vous avez dit un jour quelque sotte parole;
A peine dit par vous, le mot fatal s'envole,
Court vers le saint-office, et va tomber sans bruit
En cette sombre oreille ouverte dans la nuit.
Alors on voit sortir d'un cloître aux tristes dômes
Cette bannière avec ces deux rangs de fantômes,
Et la procession se met en mouvement.
Elle avance au milieu du peuple lentement;
Elle passe à travers tout ce qu'elle rencontre.
Rien ne l'arrête. On fuit sitôt qu'elle se montre.
Ce sont les familiers de l'inquisition.
On se prosterne. On sait que cette vision
Est une main qui va chez lui saisir un homme.
Elle traverse ainsi toute la ville,

Montrant la bannière et les deux files d'hommes à cagoules qui passent au fond de la cour d'honneur.

— comme
En ce moment, — toujours devant elle marchant.
Qu'il fasse jour ou nuit, sans un cri, sans un chant,
Elle va droit au but, muette et redoutable.
Vous, vous êtes chez vous tranquille, assis à table,
Riant, jasant, cueillant des fleurs dans le jardin,
Embrassant vos enfants, et vous voyez soudain
Cette tête de mort venir à vous dans l'ombre.
Oh! que de gens brûlés! on n'en sait plus le nombre.
Quiconque voit marcher cet étendard vers lui
Est perdu.

La procession et la bannière disparaissent par la grande porte de la cour opposée à celle où elles sont entrées.

LE MARQUIS, bas au roi.

Le roi donne au clergé trop d'appui.
Quoi! Torquemada fait un conciliabule
A Rome, parle au pape, et rapporte une bulle,

Cela suffit, le roi s'éclipse! et son pouvoir
Éblouissant, joyeux et doré, devient noir!
Ce moine usurpe. Il a mis, en quelques années,
Son front vil au niveau des têtes couronnées.

Le roi distrait ne semble pas prêter d'attention aux paroles du marquis.

Bas à Gucho.

Le roi n'écoute pas.

GUCHO, bas au marquis.

C'est qu'il a dans l'esprit
Autre chose.

Le roi relève la tête, refoule d'un regard tous les assistants qui reculent au fond de la galerie, et fait signe au marquis de venir à lui. Il l'amène sur le devant du théâtre, de façon à ce que personne ne puisse entendre ce qu'il va lui dire. Gucho les observe.

LE ROI, au marquis.

Toujours j'ai suivi, bien m'en prit,
Tes avis qu'entre tous j'écoute et je préfère.
Je veux te consulter, marquis, sur une affaire
Qu'il faudrait qu'ici même, en hâte, on dépêchât.

Le roi aperçoit Gucho, qui est resté derrière l'estrade du trône de fer. Il le chasse du geste. Gucho s'éloigne.

GUCHO, à part, regardant le roi et le marquis.

Que va-t-il se passer? jeune tigre et vieux chat.

SCENE IV.

LE ROI, LE MARQUIS, seuls sur le devant du théâtre.

Les assistants au fond, hors de la portée de la voix.

LE ROI.

Je suivrai tes conseils. J'en connais la justesse.

LE MARQUIS, à part.

Je sais ce que cela veut dire. Votre altesse
Fera précisément ce que je lui dirai
De ne pas faire.

LE ROI.

Tout marche-t-il à ton gré
En politique? Toi, si profond en intrigue,
Que vois-tu de solide en Europe?

LE MARQUIS.

Une digue.
Cette digue, c'est vous. Vous seul, vous restez droit.
Tout s'abaisse devant la France qui s'accroît.
Seigneur, par un seul point vous êtes vulnérable,
La Navarre; frontière ouverte. L'admirable,
C'est que, bien avant nous, vous avez vu le mal
Et trouvé le remède, et pris au cardinal,
A ce vieux roitelet d'Orthez, l'infant don Sanche,
Et de votre côté la balance enfin penche.
La puissance est en vous, Sanche a le droit en lui.
Vous êtes le colosse, il est le point d'appui.
Vous l'avez, comme l'aigle a l'aiglon dans sa serre.
Le seul homme ici-bas qui vous soit nécessaire,
C'est lui. Tant qu'il vivra, la France est en échec.

LE ROI.

Nécessaire! lui seul m'est nécessaire?

LE MARQUIS.

Avec
L'infante doña Rose.

LE ROI.

Et tu dis qu'il m'importe
Que Sanche vive?

LE MARQUIS.

Certe!

LE ROI.

Eh bien, quand cette porte
Va s'ouvrir tout à l'heure, on va le tuer là.

Mouvement de stupeur terrifiée du marquis.

Rose me plaît. Jamais front plus fier ne mêla
La pudeur au sourire, et jamais une fille
N'accoupla mieux la voix qui charme à l'œil qui brille;
Elle regarde avec un doux air inhumain;
Elle a de petits pieds qui tiendraient dans ma main;
Elle tremble aisément, sa beauté s'en augmente.
Or, puisque, moi le roi, je la trouve charmante,
Sanche est de trop.

LE MARQUIS.

C'est juste.

LE ROI.

Ah! la raison d'état
Voudrait qu'à ses penchants le maître résistât,
Je le sais. Quel parti fallait-il que je prisse?
Cela n'est pas venu tout d'un coup ce caprice.
On hésite longtemps pendant qu'un feu grandit.
Crois-tu que je n'ai pas lutté? Je me suis dit,
Car j'ai dû faire en moi cet ennuyeux triage :
— Diable! elle est bien jolie! oui, mais ce mariage
Est utile, il me faut la Navarre, sans quoi
Je n'ai pas de frontière. Amour, tenez-vous coi!
Mais quels yeux! quelle peau de satin! quelle grâce!
Halte-là, roi! Veux-tu, pour un jupon qui passe,
Perdre en un jour le fruit de dix ans de combats?
Regarde par-dessus les montagnes là-bas,
Le roi d'Espagne fait rire le roi de France.
Allons, marions Sanche et Rose. La Durance
Et l'Adour sont à nous, nos frontières se font,
Soyons un politique admirable et profond,
Qu'ils s'épousent! C'est dit. — Non! quel joug que le nôtre!
Au moment de la voir passer aux bras d'un autre,
Je n'y tiens plus. A bas mon rival! Je la prends.
Suis-je un esclave ayant mes sceptres pour tyrans?
Dois-je me mutiler le cœur fibre par fibre,
Parce que sur la Seine ou le Rhin ou le Tibre
Un tas d'espions rois me regardent, guettant
L'heure où l'ambition distraite se détend!
Être un grand roi, c'est lourd. Le cœur prend sa revanche.
Je suis fâché d'avoir à tuer ce don Sanche,
Et de le tuer là, chez lui, dans son foyer;

Mais on n'est pas sur terre enfin pour s'ennuyer.
Est-ce ma faute à moi si cette fille est belle?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas votre faute en effet.

LE ROI.

Isabelle
Me fatigue. Il me faut une autre femme. Enfin,
J'ai bien le droit d'aimer, moi!

LE MARQUIS.

Le lion a faim.

LE ROI.

Écoute. J'aime, donc je hais. Je me retrace
Leur enfance en commun, ce cloître, elle, sa grâce,
Lui, son audace, l'herbe et le champ de genêt,
Et l'ombre, et les baisers que l'insolent prenait!
Ce don Sanche! oh! j'en suis jaloux! je m'en délivre!
Je me plais à compter dans mon cœur, de rage ivre,
Les sombres battements de la haine, et j'en veux
Sentir l'âpre frisson jusque dans mes cheveux!
Haïr est bon. Tenir son ennemi qu'on broie
Et qu'on foule aux pieds, ah! j'en écume de joie.
Je suis l'abîme, heureux d'engloutir l'alcyon!
Je sens un tremblement d'extermination.
Bien fou qui tenterait de me donner le change!
Pas d'obstacles. J'ai là don Sanche, et je me venge!
Je me venge de quoi? De ce qu'il est aimé.
De ce qu'il est beau. Moi, l'homme obscur et fermé,
J'ai dans l'âme un orage et cent courants contraires.
Le meurtre est mon ami; les Caïns sont mes frères;
Et tandis que j'ai l'air grave, glacé, dormant,
Je sens ma volonté m'emplir affreusement,
Comme le volcan, froid sous la neige farouche,
Sent sa lave aux flots noirs lui monter à la bouche.
Qui voudrait m'adoucir me ferait rugir mieux,
L'essai d'apaisement me rendrait furieux.
Marquis, je briserais Dieu lui-même! — Il existe,
Pour supprimer l'infant, deux moyens.

LE MARQUIS, à part.

Deux!

LE ROI.

L'un triste,
Le cloître; l'autre alerte et rapide, la mort.
Le cloître? Oui. Le tombeau cependant est plus fort!
Il n'entend rien. Son gouffre est sûr. Sa porte est lourde.
Le cloître est un muet, la tombe est une sourde.
Le sépulcre a cela de bon qu'on n'en sort pas.
Un cercle abject, tracé par un hideux compas,
C'est le cloître. A jamais on y tourne. Don Sanche
Verrait sa tête blonde ainsi devenir blanche,
Et, pâle, vieillirait, captif des noirs parvis.
J'ai le choix. — J'aime mieux qu'il meure. — Ton avis?

LE MARQUIS.

Vous avez raison.

LE ROI.

Hein?

LE MARQUIS.

Faites-le mourir, sire.

LE ROI, à part.

Qu'est-ce qu'on était donc venu tout bas me dire.
Que Sanche était son fils? Ce n'est pas vrai!

LE MARQUIS.

Je vois
Comme vous.

LE ROI, à part.

Comme on ment dans l'oreille des rois!

LE MARQUIS, l'observant.

Je vous approuve.

LE ROI.

Donc ton avis est qu'il meure?

LE MARQUIS.

Oui.

LE ROI, à part.

Hé! c'est louche. Il vient d'affirmer tout à l'heure
Que ce don Sanche m'est nécessaire, et qu'il faut
Qu'il vive pour le bien de mon état. Sitôt
Que Sanche est mort, mon droit sur la Navarre expire.
J'ai d'un côté la France et de l'autre l'empire.

Regardant de travers le marquis.

Où veut-il m'entraîner? Ce traître a des projets.

Haut.

Dévorer Sanche est doux, mais si je le rongeais?
C'est l'avoir sous la dent que l'avoir dans un cloître.
Si je le conservais pour le voir là, décroître,
Languir, agoniser, lâche, morne, hébété?
La lenteur en vengeance est une volupté.
Qu'en penses-tu?

LE MARQUIS.

Pourquoi choisir la ligne courbe?
Sire, allez droit au but. Frappez, tuez.

LE ROI, à part.

Le fourbe!
Il était jusqu'ici, dans tous ses entretiens,
Pour don Sanche... — Il l'oublie, oui, mais je m'en souviens.

Observant le marquis qui l'observe.

Double face, où j'épie une lueur soudaine!
Qu'a-t-il à me pousser dans le sens de ma haine?
Diable! comme il a vite été de mon avis!

Haut au marquis.

Le sang...

LE MARQUIS.

Les rois sanglants sont les rois bien servis.
Tuez.

LE ROI, à part.

Il est vendu sous main au roi de France!
Gueux!

Haut.

Mais tu me disais : Sanche est votre espérance.
Il vous est nécessaire, et, tant qu'il vit, la paix
Est sûre du côté des monts.

LE MARQUIS.

Je me trompais.
Vous êtes grand, et nul ne vous est nécessaire.
Pas même Dieu. Tuez.

LE ROI.

Je te sens très sincère.
Mais réfléchis. Le peuple, un tas de mendiants,
Prend mal la politique et ses expédients;
La foule, apitoyée aisément, se chagrine
Pour quelques coups d'estoc trouant une poitrine.
On plaint le mort, surtout s'il était beau garçon.
On me pleure au cercueil, on m'oublie en prison.
Mon cher, défions-nous des choses trop hardies.
Sanche est jeune. On n'a pas le goût des tragédies.
Beaucoup de bonnes gens, vois-tu, me sauraient gré
Qu'il fût dans un couvent tout doucement muré.
C'est si bon la douceur! Qu'en un cloître on le tienne,
Peut-il fuir? Non.

LE MARQUIS.

La tombe est meilleure gardienne.

LE ROI.

Mais un meurtre...

LE MARQUIS, montrant le palais.

Ces murs y sont habitués.

LE ROI, à part.

Traître!

Haut.

Marquis, quel est ton dernier mot?

LE MARQUIS.

Tuez.

Bruit de trompettes.

Les clairons! Les voici.

La porte du palais-cloître s'ouvre à deux battants. Paraissent en haut du perron don Sanche et doña Rose, se tenant par la main. Doña Rose en robe de dentelle d'argent, avec la couronne de perles sur la tête, don Sanche avec le chapeau de comte, surmonté de l'aigrette alumbrado (éclair), mélange de plumes et de pierreries. A la droite du couple marche l'évêque d'Urgel, mitre en tête. Derrière eux, dames, seigneurs, prêtres en chapes brodées.

SCÈNE V.

Les Mêmes, DON SANCHE, DOÑA ROSE, L'ÉVÊQUE D'URGEL.

L'ÉVÊQUE.

Ferdinand de Castille,
Roi, cet homme, don Sanche, épouse cette fille,
Doña Rose, et tous deux descendent des rois goths,
Elle dame d'Orthez, lui comte de Burgos;
Je vais les marier, s'il vous plaît, ô mon maître.
Et Sanche, à vos genoux amené par le prêtre,
Vous présentant sa femme et vous offrant sa foi,
Vient, car il est le comte et vous êtes le roi.

Don Sanche et doña Rose descendent le perron et mettent le genou en terre devant le roi. Le duc d'Alava fait un pas. Le marquis de Fuentel observe haletant.

DON SANCHE.

Je dépose à vos pieds, sire, mes seigneuries.

LE ROI, regardant fixement l'évêque.

Quelle est cette démence, évêque! tu maries,
Prêtre, une nonne avec un moine?

L'ÉVÊQUE.

Seigneur roi!...

LE ROI.

Ignores-tu qu'ils ont fait des vœux? Sans effroi,
Oses-tu consommer ce sacrilège infâme?

L'ÉVÊQUE.

Sire!...

LE ROI.

Un froc à cet homme! un voile à cette femme!

Le chapelain et les deux prêtres sortent de l'avant-porche. L'un des prêtres tient à la main un voile noir, l'autre une robe de bure. Un prêtre jette le froc sur don Sanche, l'autre jette le voile sur doña Rose. Le visage de don Sanche disparait sous le capuchon, et le visage de doña Rose sous le voile. Les soldats les entourent. On arrache à don Sanche son épée. Le roi fait un geste furieux.

Emmenez-les tous deux. Chacun dans un couvent!

DON SANCHE, se débattant sous le capuchon.

Roi!

LE ROI, aux prêtres.

Vous me répondez de cet homme.

LE MARQUIS, respirant.

Vivant!

Les prêtres et les soldats emmènent doña Rose d'un côté
et don Sanche de l'autre.

LE ROI, bas au marquis.

Je saurai la reprendre. On voit parfois, en somme,
Une femme sortir d'un cloître.

LE MARQUIS, à part.

Et même un homme!

IMPRIMERIE NATIONALE.

ACTE DEUXIÈME.

Une salle de l'ancien palais maure, à Séville. Ce palais avait vue sur la Tablada où était le Quemadero. — Cette salle est la salle del consejo (du conseil). Le fond de la salle est de plain-pied avec une galerie à colonnettes arabes qui donne sur le dehors et que ferme un vaste rideau. A gauche, une longue table, aux deux extrémités de laquelle sont placés deux hauts fauteuils à couronnes royales, égaux et se faisant vis-à-vis. Du même côté, dans la tapisserie, une porte masquée, basse, étroite, communiquant à des escaliers dérobés. Du côté opposé, à droite, sur un pan coupé de muraille qui va rejoindre la galerie du fond, une grande porte à deux battants, au-dessus d'un degré de trois marches. — La table est couverte d'un tapis aux armes d'Aragon et de Castille. — Au milieu de la table, sur un grand plat d'argent, sont posées et rangées trente piles d'écus d'or, hautes et épaisses, faisant au centre du plat une sorte de bloc d'or massif, long et carré. — Sur la table, une écritoire de vermeil, parchemins, vélins, cires, cachets. Plumes dorées et peintes dans les trous de l'encrier. — Près de la table une crédence avec tiroirs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE FUENTEL, MOÏSE BEN HABIB, grand rabbin.

Tous deux entrent par la porte dérobée.

LE MARQUIS.

De l'argent, de l'argent, beaucoup d'argent.

Le grand rabbin lui montre le plat chargé d'écus au milieu de la table.
Le marquis examine le tas d'or.

Fort bien.

LE GRAND RABBIN.

Trente piles de mille écus d'or.

LE MARQUIS.

Bon moyen.

LE GRAND RABBIN.

Isabelle est avare.

LE MARQUIS.

Et Ferdinand prodigue.
La vérité se loge au fonds d'un puits, l'intrigue

Dans une mine d'or. On obtient des puissants
Permission de vivre à force de présents.
Pour échapper au maître, au juge qui vous triche,
Au prince, au prêtre, il faut qu'un pauvre homme soit riche.
Les rois sont mendiants. Il faut les supplier
Les mains pleines.

Au rabbin.

Reprends le petit escalier.
Va-t'en, juif. Car le roi me suit de près.

LE GRAND RABBIN.

J'implore
Vos bontés, monseigneur, puisqu'il est temps encore.
Sauvez le peuple juif.

LE MARQUIS.

Le péril est urgent!

Le congédiant.

Va.

LE GRAND RABBIN.

Je compte sur vous.

LE MARQUIS.

Compte sur ton argent.

LE GRAND RABBIN.

Nous sera-t-il permis de venir tout à l'heure,
Toute la pauvre foule au désespoir qui pleure,
Nous jeter aux genoux de la reine et du roi?

LE MARQUIS.

Oui. Soit. — Mais pour l'instant, va-t'en.

LE GRAND RABBIN.

Ô jour d'effroi!
Si le roi ne nous aide, on va, dans cette ville,
Brûler cent vieillards juifs, ici même, à Séville;
Et le reste du peuple, hélas! sera chassé.

LE MARQUIS, pensif.

Oui, pour l'autodafé, dès longtemps annoncé,
Tout est prêt.

LE GRAND RABBIN.

Est-il vrai que ce soir le roi parte?

LE MARQUIS.

Oui. Pour un jour. Demain il reviendra. La charte
De l'ancien roi Tulgas, notre plus vieille loi,
Veut que, le lendemain d'un supplice, le roi
Passe un jour en prière au cloître avec la reine,
Au bourg de Triana.

LE GRAND RABBIN.

L'on n'aurait pas la peine
De prier pour les morts, si l'on ne tuait pas.
Tâchez de nous sauver, monseigneur.

LE MARQUIS.

Parle bas,
Et va-t'en.

Le grand rabbin salue jusqu'à terre et sort par la porte de tapisserie qui se referme sur lui.

LE MARQUIS, regardant la porte par où il est sorti.

A part.

Ce n'est point ta peau de juif, ni celle
De ton peuple, qui fait mon angoisse et mon zèle,
Et qui va me pousser à tout risquer. Hélas,
Quand de l'autodafé j'entends l'horrible glas,
Je frissonne. Don Sanche est dans un monastère,
Refusant d'être moine, obstiné, réfractaire,
On peut à chaque instant le jeter au bûcher.
Je tremble. Ah! cloître affreux! il faut l'en arracher!
Comment?

La grande porte du fond s'ouvre. Entre le roi. Gucho le suit. Les deux battants de la porte retombent dès que le roi est entré. — Le roi est en grand habit d'Alcantara, avec la croix de sinople brodée en émeraudes sur le manteau. Il est coiffé du chapeau de velours vert, sans plume, cerclé de la couronne royale. — Gucho vient s'accroupir derrière un des fauteuils.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE ROI, GUCHO.

Le roi semble ne rien voir. Il est absorbé dans une préoccupation profonde.

LE ROI, à part.

Ne rien brusquer vaut mieux. Je le préfère.

LE MARQUIS, avec une révérence, au roi.

Catastrophe aujourd'hui. Si le roi laisse faire.

Le roi lève la tête. Le marquis lui désigne le dehors du palais caché par le grand rideau de la galerie du fond.

Là, grand autodafé. Force gens brûlés vifs.
En même temps, édit d'expulsion des juifs.
Tout un peuple qu'un moine ôte au roi de Castille.

LE ROI.

Une horde qu'on chasse, un bûcher qui pétille,
C'est là ta catastrophe?

Il aperçoit sur la table le plat chargé d'or.

Ah! de l'argent encor?

Au marquis.

De qui?

LE MARQUIS.

Des juifs.

LE ROI.

Combien?

LE MARQUIS.

Trente mille écus d'or,
Qu'ils vous offrent, seigneur, au nom de trente villes.

LE ROI.

Bien. Que demandent-ils?

LE MARQUIS.

Qu'on les laisse tranquilles.

LE ROI.

C'est beaucoup. Je ne puis laisser tranquillement
Des hommes être juifs.

LE MARQUIS.

Que votre cœur clément
Daigne accepter cet or qu'un peuple non rebelle
Met aux pieds de Fernand comme aux pieds d'Isabelle.
Ils demandent au roi leur seigneur d'empêcher
Qu'aujourd'hui cent d'entre eux meurent sur le bûcher.

LE ROI.

C'est beaucoup.

LE MARQUIS.

Cent?

LE ROI.

Non pas. C'est beaucoup que j'empêche
Un autodafé. J'ai ma femme qui me prêche;
Le pape aussi. Tous deux sont là, très exigeants.
Il faut bien leur laisser brûler un peu les gens.
Sans quoi je n'aurai pas la paix. — Quelle nouvelle?
Que dit-on?

LE MARQUIS.

Rien. On brûle à Cordoue, à Tudèle,
A Saragosse.

LE ROI.

Et puis?

LE MARQUIS.

Le comte Requesens,
Un jour qu'il était ivre, a juré par les saints,

Roi, l'inquisition l'a, malgré sa couronne,
Fait jeter au bûcher dans sa ville, à Girone.
Et, comme aucun valet ne l'avait dénoncé,
La torture et la torche enflammée ont passé
Sur la maison du comte accusé de blasphème,
Et l'on a tout brûlé jusqu'à son bouffon même.

Gucho bondit comme éveillé en sursaut.

GUCHO, à part.

Je me fais familier de l'inquisition,
Sur-le-champ! Peste et fièvre! et j'entre en fonction!
Diable! être brûlé vif, ce n'est pas mon affaire.

LE ROI, regardant le tas d'or.

Produit d'une saignée aux juifs. Peuple aurifère.

GUCHO, à part.

Voir les autres rôtir me suffit.

LE MARQUIS, au roi.

Les hébreux...

LE ROI.

Dis les juifs!

LE MARQUIS.

Les juifs, sire, industrieux, nombreux,
Demandent, prosternés, que le roi les tolère
En Espagne, et les voie à ses pieds sans colère,
Et révoque l'édit qui les exile.

LE ROI.

Alors,
Que veulent-ils?

LE MARQUIS.

Mourir où leurs pères sont morts,
Rester dans leur pays, sire, et je vous présente
Leur rançon. Prenez-la.

LE ROI.

Que la reine consente,
Et je consentirai. Qu'on la fasse venir.

Sur un signe du roi, Gucho va à la porte du fond et l'ouvre. Un officier du palais paraît dans l'entrebaillement. Gucho lui parle bas. L'officier incline la tête et s'en va. La porte se referme. Gucho revient s'accroupir à côté du fauteuil.

LE MARQUIS.

Roi, les juifs passeront leur vie à vous bénir.

LE ROI.

Je veux de leur argent et non de leurs prières.
Leur bénédiction m'insulte.

LE MARQUIS.

Roi, vos pères
Trouvaient bon de régner sur eux. Les juifs chassés,
C'est un peuple de moins dans le royaume.

LE ROI, *impérieusement.*

Assez!
Il s'agit bien d'un peuple! Il s'agit d'une fille.
Depuis qu'entre elle et moi j'ai fermé cette grille,
Je ne dors plus, j'en rêve, il me la faut. Ah çà,
Je suis plus que jamais amoureux de Rosa.
Que viens-tu me parler politique! Je penche
Tout entier du côté de l'amour. Et don Sanche?
Est-il moine enfin?

LE MARQUIS.

Non.

LE ROI.

Les échafauds sont prêts
S'il refuse. Il mourra. Je les ai mis exprès
Tous deux dans deux couvents de la ville où j'habite,
Pour les avoir toujours sous la main. La petite
Au cloître Asuncion, et lui sous les verrous
Du couvent Saint-Antoine, où don Jayme le Roux,

Mon aïeul, enferma jadis son fils rebelle.
Don Sanche sera prêtre, et moi j'aurai la belle.
Je vais reprendre Rose.

LE MARQUIS.

Et le nouvel édit
Sur les couvents?

LE ROI, *étonné.*

L'édit? . . .

LE MARQUIS.

Est déclaré bandit,
Traître et pervers à Dieu, parricide, anathème,
Quiconque ose en un cloître entrer, fût-ce vous-même,
Pour y mettre la main sur qui que ce soit.

LE ROI.

Hein?

Regardant fixement le marquis.

J'entre et suis roi partout. Le moment est prochain
Où je vais ressaisir l'infante. Je diffère,
Mais j'achève. A moi Rose!

LE MARQUIS.

Ah! vous aurez affaire...

LE ROI.

Affaire à qui?

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Dis. Parle.

LE MARQUIS.

A Torquemada.

LE ROI.

Moi, le roi!

LE MARQUIS.

Lui, le grand inquisiteur!

LE ROI.

Oui-dà!

LE MARQUIS.

Seigneur, l'église en lui s'incarne. S'il se fâche...

LE ROI.

Eh bien?

LE MARQUIS.

L'église prend facilement et lâche
Malaisément. Il est l'inquisiteur. Il est
Chargé de maintenir les couvents au complet.
Pas une nonne, pas un moine, que la fraude
Ou la force, lui puisse arracher! Sire, il rôde
Montrant les dents, autour des cloîtres, mordant tout,
Fauve, et tous ces agneaux sont gardés par un loup.
Le roi n'attaque pas le prêtre, s'il est sage.
Sire, Torquemada vous barre le passage.
Il fait échec au roi, bien que vous en ayez.

LE ROI.

Ce n'est rien. C'est un homme à corrompre.

LE MARQUIS.

Essayez.

LE ROI.

S'il me plaît de dompter ce moine...

LE MARQUIS.

Essayez, sire.

LE ROI.

Je puis prodiguer tout ce qu'un homme désire,
Et toujours devant moi le plus fier s'inclina.

Et d'abord, pour venir à bout d'un prêtre, on a...
Les femmes.

LE MARQUIS.

Il est vieux.

LE ROI.

Les dignités, la mitre,
La pourpre, un diocèse, une grandesse, un titre,
Les honneurs.

LE MARQUIS.

Sire, il veut rester moine.

LE ROI.

L'argent.

LE MARQUIS.

Sire, il veut rester pauvre.

LE ROI, *pensif.*

Oui, vieux, humble, indigent,
Cet homme est fort. —

Le roi croise les bras et songe.

Avoir cette pauvreté sombre
Toute-puissante, égale à moi, jetant de l'ombre
Sur mon trône, à côté de moi! Ce compagnon
Toujours auprès du roi!

LE MARQUIS.

Même plus haut.

LE ROI.

Non! non!

LE MARQUIS.

Les femmes, les honneurs, l'argent, n'ont pas de prise.
Pour vous débarrasser de cette robe grise,
Aucun de ces moyens n'est bon.

LE ROI.

J'en trouverais
D'autres, moi. Comprends-tu? hein?

LE MARQUIS.

Non. Lesquels?

LE ROI.

Les vrais.
Comprends-tu?

LE MARQUIS.

Non.

LE ROI.

On a — pourquoi pas ce système? —
Poignardé le vieux prêtre Arbuez sur l'autel même.

LE MARQUIS.

Cela réussit mal. On a fait saint Arbuez.
Voilà tout. Vous régnez et vous distribuez
Comme il vous plaît les biens, les rangs, les coups de hache;
Mais au poing qui l'étreint l'église en feu s'attache.
En la persécutant vous la constituez.
Les prêtres ont cela que si vous les tuez
Ils sont plus vivants. Rien ne les fait disparaître.
D'un tas de prêtres morts naît ce spectre, le Prêtre.
Leur sang est éternel et leurs os sont féconds.
Nous les brisons vivants, morts nous les invoquons.
Ah, roi! vous opprimez l'église. Elle s'en tire
Par des palmes, des chants, des pleurs, et du martyre.
Massacrez ces cafards du cloître ivres de fiel,
Frappez. Bien. Maintenant levez les yeux au ciel,
Le voilà plein de saints, de votre façon, sire!
Joignez les mains, tombez à genoux. Moi, j'admire
L'église. Esclave ou reine, elle a le dernier mot.
Elle fourmille en bas, elle fourmille en haut.
Vous l'écrasez vermine, elle renaît pléiade.

LE ROI, abattu.

Elle est la maladie, et je suis le malade.
Tu dis vrai. Braver Rome! on s'en est repenti.
Il faut se résigner.

LE MARQUIS, à part.

Comme il prend son parti!
Le danger avec lui c'est que, pour en extraire
Une action, il faut conseiller le contraire,
Et, pour qu'il aille au sud, le pousser vers le nord.
Cette fois il me croit. Diable! ma ruse a tort.
Le chemin tortueux, que je croyais utile,
Ne vaut rien. Allons droit au but. Changeons de style.

Haut.

Ah! vous avez laissé grandir le tonsuré,
Le moine, et maintenant il est demesuré.

LE ROI, pensif.

Ce Torquemada...

LE MARQUIS.

Tient l'Espagne. Il est pontife.
Partout où vous posiez votre ongle, il met sa griffe.
Il vous remplace. Altesse, ah! ce n'est plus le temps
Où, quand bon vous semblait, choisissant vos instants,
Vous pouviez dans un cloître entrer avec menace
Et faire lâcher prise à l'église tenace.
Vous pouviez faire pendre un abbé. Maintenant
Ne vous y frottez point. Ah! ce moine est gênant!
Vos potences! toucher aux prêtres! qu'on y vienne!
Votre justice a tout à craindre de la sienne;
Et certes il rirait de vous voir approcher
Le bois de vos gibets du feu de son bûcher.
Duel inégal. Seigneur, la terre est à ce moine.
Ainsi qu'on met le feu dans de la folle avoine,
Sa torche court et change en cendre les vivants.
Les palais consternés ont un air de couvents.
Partout le clergé pousse et croît comme la ronce.
Tout cède au vil sourcil d'un moine qui se fronce.
Sauve qui peut. Les fiers rampent, et les hardis
Tremblent. Qu'est-ce qu'on fait de Tortose à Cadix,
Et d'un bout du royaume à l'autre? On se dénonce.
Le prince de Viane et le marquis Alphonse,
Vos cousins, sont aux fers, et cette âpre main-là,
Sire, a pris au collet l'infant de Tudela.
Jadis, sous don Ramire ou doña Léonore,
Toute ville espagnole était gaie et sonore,

Les grelots gazouillaient sur le peuple dansant.
Aujourd'hui tout se tait. Plus de rire innocent.
Plus de luxe. Un banquet est suspect. Terreur, crainte,
Deuil, et l'immense Espagne est une fête éteinte.
Roi, toutes vos forêts passent en échafauds,
Et le bois va manquer. Crimes vrais, crimes faux,
Se confondent, et tout est bon pour le supplice.
Pour avoir vu quelqu'un passer, on est complice.
Le fils livre son père et le père son fils.
Qui fait sans le vouloir tomber un crucifix
Est brûlé vif. Un mot, un geste, est hérésie.
Ce moine horrible a pris Jésus en frénésie.
Tout est forfait. Songer, jurer par Salomon,
Avoir l'air de parler à voix basse au démon,
Se rayer l'ongle, aller pieds nus les jours de jeûne,
Épouser une femme ou trop vieille ou trop jeune,
Tourner le front d'un mort vers le mur, ne pas fuir
Ceux qui serrent leurs reins d'une corde de cuir,
Mettre un jour de sabbat une nappe à sa table,
A Noël chasser l'âne ou le bœuf de l'étable,
Nommer Dieu plus souvent que Jésus; se cacher;
Tout cela fait monter des hommes au bûcher.
Suivre en disant des vers un cercueil qu'on emporte,
Pleurer assis dans l'ombre et derrière une porte,
Regarder, dans un lieu désert, et loin du bruit,
Se lever la première étoile de la nuit,
Autant de crimes. Roi, le bûcher luit, dévore,
Monte, et, de plus en plus, de cette rouge aurore,
Sire, au-dessus de vous le ciel va s'empourprant.
Ce sang de vos sujets, c'est à vous qu'on le prend.
Vous n'aurez bientôt plus de soldats pour la guerre.
Tout à l'heure, — mais quoi! le roi n'y songe guère,
D'un mot le roi pourrait tout empêcher, mais non! —
Le saint-office a mis l'Espagne au cabanon,
Et le peuple en est presque à ne plus vous connaître.
Aujourd'hui même, ô roi, là, sous votre fenêtre,

Il montre la galerie du fond et le rideau qui la ferme.
Gucho écoute attentivement.

Le bûcher va flamber, monceau de feu, massif
De braise, où, sous les yeux du confesseur lascif,
Des femmes se tordront, d'âpres flammes vêtues.
Aux quatre coins seront droites quatre statues,
Quatre prophètes noirs dressés aux quatre vents,

Bâtis de pierre creuse et pleins d'hommes vivants;
On entendra rugir ces colosses farouches;
On verra frissonner le feu hors de leurs bouches;
Et rien ne restera debout que ces géants;
Et vos peuples hagards, terrifiés, béants,
Verront toute l'Espagne et vous et vos royaumes
Fuir en fumée autour de ces quatre fantômes.
Car toute clarté vient du vil quemadero.
Roi, vous disparaissez dans l'ombre du bourreau.

Le roi s'assied sur un pliant, comme accablé.

LE ROI.

Tout cela c'est le bien de l'église.

LE MARQUIS.

Et la perte
Du trône. La Castille est de charniers couverte,
Et l'épouvante éparse au loin pousse des cris.

Se rapprochant du roi.

Ah! vous vous débattez en vain. Vous êtes pris.
Au-dessus de l'Espagne est tendue une toile
Sombre, à travers laquelle on voit Dieu, vague étoile,
Réseau noir que Satan sur la terre riva
Et tira fil à fil du flanc de Jéhovah,
Piège où l'esprit humain misérable se brise,
Espèce de rosace immense d'une église
Infinie, où l'enfer luit sur le maître-autel;
Là frissonnent l'horreur, la nuit, l'effroi mortel;
Et le monde regarde avec des yeux funèbres
Cette chose qu'il a sur lui dans les ténèbres;
Il songe au vieux Baal qui jadis l'étouffait;
Grandir est un abus, penser est un forfait;
On est hardi de vivre, et c'est un péril d'être.
Au centre de la toile obscure on voit le prêtre
Cette araignée, avec cette mouche le roi.

Le roi baisse la tête. Le marquis l'observe et continue.

Certes, c'est un sujet de surprise et d'effroi
Que ce vil écheveau, vœux, cloître, dogme, règle,
Ait pu faire une toile énorme à prendre un aigle.
Mais c'est fait. L'aigle est pris. L'aigle, à l'heure qu'il est,
N'a plus qu'un tremblement d'ailes dans le filet.

Devant vous le missel, l'évangile, la bible,
Se dressent, et vouloir ne vous est pas possible;
Aimer, vous n'osez point; régner, vous n'osez plus.
Les vieux rois, durs autant que les monts, chevelus
Ainsi que les forêts, étaient d'humeur plus fière.
Ah! plus que le passé, le présent est poussière.
Un roi se laisse prendre une femme, et, clément,
Rampe, sans essayer même un rugissement.
Il n'est plus rien de grand sur la terre qu'un prêtre.
Lui, ce moine — oh! comment l'enfant ose-t-il naître? —
Ce moine règne; il a sous ses sandales vous!
Le roi! Sur l'âme humaine il pousse les verrous;
Il est plus que l'évêque, il est plus que l'abbesse,
Pour le diacre et la nonne; il vient, la loi se baisse,
Le sceptre ploie ainsi qu'un jonc, l'épée a peur.
De ses yeux fixes sort une immense stupeur;
Il a pour but l'empire, il a l'homme pour cible,
Et, penché, couvrant tout de son ombre terrible,
Il guette l'univers, sombre espion de Dieu.

Regardant le roi en face.

L'histoire un jour dira : Ce fut l'âge de feu.
Ce siècle fut un temps d'ombre et de vasselage.
Qu'a-t-il fait? de la cendre. Au glaive de Pélage
La fourche à remuer la braise succéda.
Et comment se nommait le roi? Torquemada.

LE ROI, se levant.

Par la gorge, marquis, tu mens! Le roi se nomme
Ferdinand, et ni moine, et ni pape de Rome,
Ne feront qu'il en soit autrement, et que moi,
Le tigre et le lion, je ne sois pas le roi!
Et je le prouverai par des têtes coupées.
Tu vas m'aller chercher des gens armés d'épées,
Puis marcher droit au cloître Asuncion, saisir
L'infante, et tout fouler aux pieds, c'est mon plaisir!
Et j'entends que tout plie et se courbe et s'efface
Comme si l'on voyait subitement ma face!
Et voici l'ordre écrit.

Il s'approche de la table, prend une plume et une feuille de parchemin, et écrit rapidement.

«Cédez, de par la loi.
Ce que fait le marquis, c'est ce que veut le roi.»

Il signe et remet le parchemin au marquis.

Et, si quelqu'un résiste, alors frappe, foudroie,
Brûle, écrase, extermine, et passe, et qu'on ne voie,
Au lieu maudit où fut ce couvent, tout à coup,
Pas un être vivant et pas un mur debout!

Gucho redouble d'attention.

LE MARQUIS.

Si quelque moine?...

LE ROI.

A mort!

LE MARQUIS.

Quelque reître?

LE ROI.

A la chaîne!
Prends cent coupe-jarrets de ma garde africaine.
C'est assez pour forcer un cloître.

LE MARQUIS, à part.

Et même deux.

Haut.

Quoique venant du roi, ce coup est hasardeux...

LE ROI.

Va!

LE MARQUIS.

Quand j'aurai l'infante, il faut la cacher.

LE ROI.

Certe.

LE MARQUIS.

Où?

LE ROI.

Dans mon parc secret, place obscure et déserte.
Tu sais? je pars ce soir.

LE MARQUIS.

Je le sais. Pour un jour.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE ROI.

Je vais à Triana. Je veux à mon retour
Trouver l'infante...

LE MARQUIS.

Au parc secret.

LE ROI.

Là, je suis maître.

LE MARQUIS.

Mais la clef?

Le roi va à la crédence, et en ouvre un tiroir.

LE ROI.

J'en ai deux, car moi seul j'y pénètre,

Il tire du meuble deux clefs, et en remet une au marquis.

Et je t'en confie une.

Il remet l'autre clef dans le tiroir qu'il repousse. Gucho, derrière le dos tourné du roi, se glisse en rampant sous le meuble, rouvre le tiroir, et y prend la clef que le roi vient d'y mettre.

GUCHO, à part.

Et l'autre, je la prends.

Il referme le tiroir et fourre la clef dans sa poche.

LE ROI.

Ah! les moines sont forts! Ah! les prêtres sont grands!
Ah! Torquemada règne! On verra.

LA VOIX D'UN HUISSIER, du dehors, annonçant.

Son altesse
La reine notre dame.

Entre la reine, tout en jais noir, la tiare royale sur la tête. Elle fait une profonde révérence au roi qui lui fait un profond salut, sans ôter son chapeau. — La reine va à l'un des fauteuils qui sont à l'extrémité de la table, et s'y assied, puis y demeure immobile, et comme ne voyant et n'entendant rien. — Le roi et la reine ont l'un et l'autre le rosaire à la ceinture.

LE ROI, bas au marquis.

En hâte. La vitesse
Est la condition du succès. Marquis, va,
Fais ce que je t'ai dit.

Entre le duc d'Alava. Il se dirige vers le roi.

Qu'est-ce, duc d'Alava?

LE DUC D'ALAVA, saluant tour à tour le roi et la reine.

Les députés des juifs bannis de votre empire
Demandent la faveur de se prosterner, sire
Et madame, aux pieds de vos altesses.

LE ROI.

Soit.
Qu'ils entrent.

Le duc sort.

Bas au marquis.

Cours, reprends l'infante. Va tout droit
Au cloître Asuncion.

LE MARQUIS, à part.

Ensuite, à Saint-Antoine.

LE ROI.

Va!

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Quoi?

LE MARQUIS.

Si le grand inquisiteur?...

LE ROI.

Ce moine!
Il est le ver de terre et je suis le dragon.

Il fait au marquis un signe de tête impérieux. Le marquis salue, et sort par la porte de tapisserie. — Le roi va s'asseoir sur le fauteuil resté vide, vis-à-vis de la reine. — Entrée des juifs.

SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, LES JUIFS.

Par la porte du fond, grande ouverte, arrive une foule effarée et déguenillée entre deux rangs de hallebardes et de piques. Ce sont les députés des juifs, hommes, femmes, enfants, tous couverts de cendre et vêtus de haillons, pieds nus, la corde au cou, quelques-uns, mutilés et rendus infirmes par la torture, se traînent sur des béquilles ou sur des moignons; d'autres, à qui l'on a crevé les yeux, marchent conduits par des enfants. En tête est le grand rabbin Moïse ben Habib. Tous ont la rondelle jaune sur leurs habits déchirés. — A quelque distance de la table, le rabbin s'arrête et tombe à genoux. Tous derrière lui se prosternent. Les vieillards frappent le pavé du front. — Ni le roi ni la reine ne les regardent. Ils ont l'œil vague et fixe au-dessus de toutes ces têtes.

MOISE BEN HABIB, grand rabbin, à genoux.

Altesse de Castille, altesse d'Aragon,
Roi, reine! ô notre maître, et vous, notre maîtresse,
Nous, vos tremblants sujets, nous sommes en détresse,
Et, pieds nus, corde au cou, nous prions Dieu d'abord,
Et vous ensuite, étant dans l'ombre de la mort,
Ayant plusieurs de nous qu'on va livrer aux flammes,
Et tout le reste étant chassé, vieillards et femmes,
Et, sous l'œil qui voit tout du fond du firmament,
Rois, nous vous apportons notre gémissement.
Altesses, vos décrets sur nous se précipitent.
Nous pleurons, et les os de nos pères palpitent;
Le sépulcre pensif tremble à cause de vous.
Ayez pitié. Nos cœurs sont fidèles et doux;
Nous vivons enfermés dans nos maisons étroites,
Humbles, seuls; nos lois sont très simples et très droites,
Tellement qu'un enfant les mettrait en écrit.
Jamais le juif ne chante et jamais il ne rit.
Nous payons le tribut, n'importe quelles sommes.
On nous remue à terre avec le pied; nous sommes
Comme le vêtement d'un homme assassiné.
Gloire à Dieu! Mais faut-il qu'avec le nouveau-né,
Avec l'enfant qui tette, avec l'enfant qu'on sèvre,
Nu, poussant devant lui son chien, son bœuf, sa chèvre,
Israël fuie et coure épars dans tous les sens!
Qu'on ne soit plus un peuple et qu'on soit des passants!
Rois, ne nous faites pas chasser à coups de piques,
Et Dieu vous ouvrira des portes magnifiques.

Ayez pitié de nous. Nous sommes accablés.
Nous ne verrons donc plus nos arbres et nos blés!
Les mères n'auront plus de lait dans leurs mamelles!
Les bêtes dans les bois sont avec leurs femelles,
Les nids dorment heureux sous les branches blottis,
On laisse en paix la biche allaiter ses petits,
Permettez-nous de vivre aussi, nous, dans nos caves,
Sous nos pauvres toits, presque au bagne et presque esclaves,
Mais auprès des cercueils de nos pères; daignez
Nous souffrir sous vos pieds de nos larmes baignés!
Oh! la dispersion sur les routes lointaines,
Quel deuil! Permettez-nous de boire à nos fontaines
Et de vivre en nos champs, et vous prospérerez.
Hélas! nous nous tordons les bras, désespérés!
Épargnez-nous l'exil, ô rois, et l'agonie
De la solitude âpre, éternelle, infinie!
Laissez-nous la patrie et laissez-nous le ciel!
Le pain sur qui l'on pleure en mangeant est du fiel.
Ne soyez pas le vent si nous sommes la cendre.

Montrant l'or sur la table.

Voici notre rançon. Hélas! daignez la prendre.
Ô rois, protégez-nous. Voyez nos désespoirs.
Soyez sur nous, mais non comme des anges noirs;
Soyez des anges bons et doux, car l'aile sombre
Et l'aile blanche, ô rois, ne font pas la même ombre.
Révoquez votre arrêt. Rois, nous vous supplions
Par vos aïeux sacrés, grands comme les lions,
Par les tombeaux des rois, par les tombeaux des reines,
Profonds et pénétrés de lumières sereines,
Et nous mettons nos cœurs, ô maîtres des humains,
Nos prières, nos deuils dans les petites mains
De votre infante Jeanne, innocente, et pareille
A la fraise des bois où se pose l'abeille.
Roi, reine, ayez pitié!

Moment de silence. Immobilité absolue de Ferdinand et d'Isabelle. Ni le roi ni la reine ne tournent les yeux. Le duc d'Alava, qui se tient devant la table l'épée nue, touche du plat de l'épée l'épaule du grand rabbin. Le grand rabbin se lève, et lui et tous les juifs sortent tête basse, à reculons. Les gardes font la haie et les refoulent. La porte reste ouverte après qu'ils sont sortis. — Le roi fait signe au duc d'Alava, qui s'approche.

LE ROI, au duc d'Alava.

Sur l'édit, sur l'arrêt,
La reine et moi voulons nous parler en secret.

Duc, si quelqu'un vient, fût-ce un prince, qu'on l'arrête.
A quiconque ose entrer je fais trancher la tête.
Ferme la porte, va. Garde le corridor.

Le duc baisse l'épée, s'incline, redresse son épée et sort. Les deux battants de la porte se referment. Le roi et la reine restent seuls. — Pendant cette scène, Gucho a disparu sous le tapis de la table où il s'est caché.

SCÈNE IV.

LE ROI, LA REINE, GUCHO, sous la table.

Le roi et la reine se regardent fixement et sans dire un mot. Immobilité et silence. Enfin la reine baisse la paupière et considère l'argent qui est sur la table.

LA REINE.

Trente mille marcs d'or.

LE ROI.

Trente mille marcs d'or.

LA REINE.

Mais ce sont des maudits qui regardent les astres.

LE ROI.

Trente mille marcs d'or font six cent mille piastres,
Qui font vingt millions de sequins.

LA REINE.

De sequins?

LE ROI.

De sequins, qui, changés en besans africains,
Reine, feraient de quoi charger une galère.

LA REINE.

Oui, mais un juif se fait invisible, et s'éclaire
En allumant les doigts du bras d'un enfant mort.

LE ROI.

Sans doute.

LA REINE.

On chargerait un vaisseau ?

LE ROI.

Jusqu'au bord.

LA REINE.

De besans ?

LE ROI.

De besans. Et l'on aurait le double
De ce poids en douros d'argent.

LA REINE.

J'ai l'esprit trouble.
Monsieur, si nous disions un *pater ?*

Elle prend son rosaire.

Moment de silence. Le roi touche aux piles d'or et les remue.

LE ROI, à demi-voix.

Je ferais
La guerre à Boabdil avec cet or, sans frais.

LA REINE, tout en dévidant son chapelet.

Monsieur, si de nous deux je mourais la première,
Jurez-moi de ne point vous remarier.

LE ROI, à demi-voix.

Guerre
A Boabdil, avec cet or...

LA REINE.

Le jurez-vous ?

LE ROI.

Quoi ? — Sans doute.

Pensif.

Cet or paierait tous les frais, tous.
J'aurais Grenade, perle à notre diadème.

La reine, sa prière achevée, pose son rosaire sur la table.

LA REINE.

Monsieur, prenons l'argent, et chassons tout de même
Les juifs, que je ne puis accepter pour sujets.

Le roi lève la tête. La reine insiste.

Chassons les juifs, gardons leur argent.

LE ROI.

J'y songeais.
Oui, mais cela pourrait en décourager d'autres.

LA REINE, regardant l'argent.

Trente mille écus d'or! dans vos mains...

LE ROI.

Dans les vôtres.

LA REINE.

Pourrait-on demander davantage?

LE ROI.

Plus tard.

Il manie les piles d'or.

Je reprendrais Grenade au vil croissant bâtard.
On garderait les juifs, mais en chassant les mores.

LA REINE, hésitant.

Oui.

LE ROI.

Compensation.

LA REINE.

Choix entre deux Gomorrhes.

LE ROI.

Acceptons-nous l'argent?

LA REINE.

Oui.

LE ROI.

Il prend une plume, et se met à écrire sur un vélin quelques lignes en consultant la reine du regard.

Bien. Mise à néant
De l'édit qui bannit ce troupeau mécréant,
Les juifs, et qui du peuple espagnol les sépare;
Défense d'allumer le bûcher qu'on prépare;
Ordre de délivrer tous les juifs prisonniers.

Le roi signe, pousse le vélin vers la reine, et lui passe la plume.

LA REINE, prenant la plume.

C'est dit.

Au moment où la reine va signer, la grande porte s'ouvre à grand bruit et à deux battants. — La roi et la reine se tournent stupéfaits. — Gucho avance la tête. — Paraît sur le seuil, au haut des marches, Torquemada, en froc de dominicain, un crucifix de fer à la main.

SCÈNE V.

LE ROI, LA REINE, TORQUEMADA.

Torquemada ne regarde ni le roi ni la reine.
Il a l'œil fixé sur le crucifix.

TORQUEMADA.

Judas vous a vendu trente deniers.
Cette reine et ce roi sont en train de vous vendre
Trente mille écus d'or.

LA REINE.

Ciel!

TORQUEMADA, jetant le crucifix sur les piles d'écus.

Juifs, venez le prendre !

LA REINE.

Mon père !

TORQUEMADA.

Triomphez, juifs ! comme il est écrit !
Cette reine et ce roi vous livrent Jésus-Christ.

LA REINE.

Mon père !

TORQUEMADA, les regardant tous deux en face.

Sois maudit, roi ! Sois maudite, reine !

LA REINE.

Grâce !

TORQUEMADA, étendant le bras sur eux.

A genoux !

La reine tombe à genoux. Le roi hésite, frémissant.

Tous deux !

Le roi tombe à genoux.

Montrant Isabelle.

Ici la souveraine,

Montrant Ferdinand.

Et là le souverain. Un tas d'or au milieu.
Ah ! vous êtes la reine et le roi !

Il ressaisit le crucifix et l'élève au-dessus de sa tête.

Voici Dieu.
Je vous prends en flagrant délit. Baisez la terre.

La reine se prosterne.

LA REINE.

Grâce !

TORQUEMADA.

Horreur!

LA REINE.

Donnez-nous l'absolution, père!

TORQUEMADA.

Excès d'audace! Ainsi, — c'est ton règne, Antechrist! —
Les juifs rapatriés, l'autodafé proscrit!
On n'allumera point le bûcher secourable!
Ces rois ne veulent pas. Ainsi ce misérable,
Le sceptre, ose toucher à la croix! Ce bandit,
Le prince, ose être sourd à ce que Jésus dit!
Il est temps qu'on vous parle et qu'on vous avertisse.
Le saint-office a droit sur vous. De sa justice
Le pape est seul exempt, les rois ne le sont pas.
Pendant votre sommeil, pendant votre repas,
A toute heure apportant les sévères tristesses,
Notre bannière a droit d'entrer chez vous, altesses!
Toujours les rois, faux dieux, ont donné de l'emploi
Au tonnerre, et le ciel les hait. La vaine loi,
Ô princes, c'est la vôtre, et nous avons la vraie.
Nous sommes le froment et vous êtes l'ivraie.
Un jour viendra la faulx des immenses moissons!
Rois, nous vous subissons, mais nous vous dénonçons.
Nous jetons chaque jour vos noms dans le mystère
Où vous attend la peine obscure et solitaire!
Des crânes des rois morts les lieux noirs sont pavés.
Ah! vous vous croyez forts parce que vous avez
Vos camps pleins de soldats et vos ports pleins de voiles!
Dieu médite, l'œil fixe, au milieu des étoiles.
Tremblez.

LA REINE.

Grâce!

LE ROI, se levant.

Seigneur inquisiteur, le roi
Et la reine, contrits et confessant la foi,
Entendent réparer le mal qu'ils allaient faire.
Les juifs seront bannis, et nous permettons, père,

A vous, au saint-office, à votre saint clergé,
D'allumer le bûcher sur l'heure.

TORQUEMADA.

Est-ce que j'ai
Attendu ?

Il descend les trois marches, va à la galerie du fond et tire violemment le rideau.

— Regardez.

La nuit commence à tomber. — La galerie du fond, large claire-voie toute grande ouverte, laisse voir, dans le crépuscule, la place de la Tablada couverte de foule. Au centre de la place est le quemadero, colossale bâtisse toute hérissée de flammes, pleine de bûchers et de poteaux et de suppliciés en sanbenitos qu'on entrevoit dans la fumée. Des tonneaux de poix et de bitume allumés, accrochés au haut des poteaux, se vident flamboyants sur la tête des condamnés. Des femmes que la flamme a faites nues flambent adossées à des pieux de fer. On entend des cris. Aux quatre angles du quemadero, les quatre gigantesques statues, dites les quatre évangélistes, apparaissent toutes rouges dans la braise. Elles ont des trous et des crevasses par où l'on voit passer des têtes hurlantes et s'agiter des bras qui semblent des tisons vivants. Énorme aspect de supplice et d'incendie. — Le roi et la reine regardent terrifiés. Gucho, sous la table, dresse le cou et tâche de voir. — Torquemada en contemplation repaît ses yeux du quemadero.

TORQUEMADA.

Ô fête, ô gloire, ô joie !
La clémence terrible et superbe flamboie !
Délivrance à jamais ! Damnés, soyez absous !
Le bûcher sur la terre éteint l'enfer dessous.
Sois béni, toi par qui l'âme au bonheur remonte,
Bûcher, gloire du feu dont l'enfer est la honte,
Issue aboutissant au radieux chemin,
Porte du paradis rouverte au genre humain,
Miséricorde ardente aux caresses sans nombre,
Mystérieux rachat des esclaves de l'ombre,
Autodafé ! pardon, bonté, lumière, feu,
Vie ! éblouissement de la face de Dieu !
Oh ! quel départ splendide et que d'âmes sauvées !
Juifs, mécréants, pécheurs, ô mes chères couvées,
Un court tourment vous paie un bonheur infini,
L'homme n'est plus maudit, l'homme n'est plus banni ;
Le salut s'ouvre au fond des cieux. L'amour s'éveille,
Et voici son triomphe, et voici sa merveille !
Quelle extase ! entrer droit au ciel ! ne pas languir !

Cris dans le brasier.

Entendez-vous Satan hurler de les voir fuir!
Que l'éternel forçat pleure en l'éternel bouge!
J'ai poussé de mes poings l'énorme porte rouge.
Oh! comme il a grincé lorsque je refermais
Sur lui les deux battants hideux, Toujours, Jamais!
Sinistre, il est resté derrière le mur sombre.

Il regarde le ciel.

Oh! j'ai pansé la plaie effrayante de l'ombre.
Le paradis souffrait; le ciel avait au flanc
Cet ulcère, l'enfer brûlant, l'enfer sanglant;
J'ai posé sur l'enfer la flamme bienfaitrice,
Et j'en vois, dans l'immense azur, la cicatrice.
C'était ton coup de lance au côté, Jésus-Christ!
Hosanna! la blessure éternelle guérit.
Plus d'enfer. C'est fini. Les douleurs sont taries.

Il regarde le quemadero.

Rubis de la fournaise! ô braises! pierreries!
Flambez, tisons! brûlez, charbons! feu souverain,
Pétille! luis, bûcher! prodigieux écrin
D'étincelles qui vont devenir des étoiles!
Les âmes, hors des corps comme hors de leurs voiles,
S'en vont, et le bonheur sort du bain de tourments!
Splendeur! magnificence ardente! flamboiements!
Satan, mon ennemi, qu'en dis-tu?

En extase.

Feu! lavage
De toutes les noirceurs par la flamme sauvage!
Transfiguration suprême! acte de foi!
Nous sommes deux sous l'œil de Dieu, Satan et moi.
Deux porte-fourches. Lui, moi. Deux maîtres des flammes.
Lui perdant les humains, moi secourant les âmes;
Tous deux bourreaux, faisant par le même moyen
Lui l'enfer, moi le ciel, lui le mal, moi le bien;
Il est dans le cloaque et je suis dans le temple.
Et le noir tremblement de l'ombre nous contemple.

Il se retourne vers les suppliciés.

Ah! sans moi, vous étiez perdus, mes bien-aimés!
La piscine de feu vous épure enflammés.
Ah! vous me maudissez pour un instant qui passe,
Enfants! mais tout à l'heure, oui, vous me rendrez grâce
Quand vous verrez à quoi vous avez échappé!
Car, ainsi que Michel archange, j'ai frappé;

Car les blancs séraphins, penchés au puits de soufre,
Raillent le monstrueux avortement du gouffre;
Car votre hurlement de haine arrive au jour,
Bégaie, et, stupéfait, s'achève en chant d'amour!
Oh! comme j'ai souffert de vous voir dans les chambres
De torture, criant, pleurant, tordant vos membres,
Maniés par l'étau d'airain, par le fer chaud!
Vous voilà délivrés! partez! Fuyez là-haut!
Entrez au paradis!

Il se penche et semble regarder sous terre.

Non, tu n'auras plus d'âmes!

Il se redresse.

Dieu nous donne l'appui que nous lui demandâmes
Et l'homme est hors du gouffre. Allez, allez, allez!
A travers l'ombre ardente et les grands feux ailés,
L'évanouissement de la fumée emporte
Là-haut l'esprit vivant sauvé de la chair morte!
Tout le vieux crime humain de l'homme est arraché;
L'un avait son erreur, l'autre avait son péché,
Faute ou vice, chaque âme avait son monstre en elle
Qui rongeait sa lumière et qui mordait son aile;
L'ange expirait en proie au démon. Maintenant
Tout brûle, et le partage auguste et rayonnant
Se fait devant Jésus dans la clarté des tombes.
Dragons, tombez en cendre; envolez-vous, colombes!
Vous que l'enfer tenait, liberté! liberté!
Montez de l'ombre au jour. Changez d'éternité!

ACTE TROISIÈME.

Il est nuit. — Une terrasse du parc secret dit *Huerto del Rey,* à Séville. — La terrasse est large. Elle communique à droite et à gauche avec des allées d'arbres. Au fond, elle se coupe brusquement à un escalier dont on ne voit pas les marches, et par lequel on monte des profondeurs du jardin à cette terrasse. Cet escalier occupe toute la longueur de la terrasse. Ceux qui arrivent par cet escalier apparaissent d'abord par le haut du corps, puis on les voit grandissant jusqu'à ce qu'ils soient de plain-pied avec la terrasse. — Sur la terrasse il y a un banc de marbre. — Le bas du jardin se perd dans l'obscurité derrière la coupure de la terrasse. Tout au fond, paysage de montagnes. Solitude. — La lune se lève pendant l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

TORQUEMADA, GUCHO.

Ils entrent par l'allée de droite, Gucho conduisant Torquemada. Gucho serre d'un bras contre sa poitrine ses deux marottes, et de l'autre présente une clef à Torquemada.

GUCHO.

Daignez vous souvenir, monseigneur, que c'est moi
Qui vous livre la clef du parc secret du roi,
Moi Gucho, le bouffon dudit roi notre sire.
Quel crime y fera-t-on? Je ne saurais le dire.
Je ne m'y connais pas. Je trouve qu'il est mieux
Que vous soyez ici pour tout voir par vos yeux.
Il s'agit des saints droits du cloître, et d'une fille
Que le roi veut forcer, bien que par sa famille
Elle soit fiancée à son jeune cousin;
C'est tout ce que je sais de ce méchant dessein.
Je suis le fou du roi. C'est moi qui le fais rire.

Torquemada prend la clef des mains de Gucho.

Gucho, à part.

Dénoncer, c'est mal; mais être rôti, c'est pire.
Mon choix est fait. Bonsoir. Je ne suis point coiffé
Du bonheur de briller dans un autodafé.
Brillons comme un esprit, non comme une chandelle.
Question. A cette heure à qui suis-je fidèle?
A moi. Cela suffit. Niais qui m'avez cru
Un héros, un vaillant hardi, cassant, bourru,

Un martyr souhaitant la mort, vous vous trompâtes.
Que va-t-il arriver? Je m'en lave les pattes.
D'ailleurs, si je brûlais, le roi resterait froid.
Ce vieux bonhomme-ci n'a qu'à lever le doigt,
Et l'on verra tomber son altesse à plat ventre.
Donc dénonçons. Tant pis. Ne songeons qu'à moi, diantre!
Je retire du jeu mon épingle. Et m'en vais.

TORQUEMADA, considérant la clef. A part.

A peine absous, ce roi recommence. Mauvais
Et lâche.

Gucho est allé au fond de la terrasse. Il jette un regard dans la profondeur obscure du jardin.

GUCHO, à part.

J'aperçois un groupe sous un arbre.
Je crois qu'ils vont monter par l'escalier de marbre.
Ils sont trois! Pourquoi trois? Laissons là ce pourquoi,
Sauvons-nous, et que tout croule derrière moi!

TORQUEMADA, à part, regardant le jardin.

Donc c'est le parc secret. La cachette des vices.

Il sort à pas lents par l'allée d'arbres à gauche.

GUCHO, à part, regardant dans l'escalier.

Voilà qu'on vient. Partons.

Il sort du côté par où il est entré. On voit monter et arriver par l'escalier le marquis de Fuentel d'abord, puis don Sanche et doña Rose en habits de novices comme au premier acte. Le marquis les introduit le doigt sur la bouche, en regardant autour de lui avec précaution.

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE FUENTEL, DON SANCHE, DOÑA ROSE.

LE MARQUIS.

Vos robes de novices,
S'il faisait jour, seraient un péril. Mais le lieu
Est désert, il fait nuit, nul ne nous voit. Mon Dieu!

Vous voilà délivrés. Personne ne se doute
Que vous êtes ici, j'ai pris une autre route
Que la route ordinaire et nul ne m'a suivi,
J'ai renvoyé les gens dont je m'étais servi,
Mais rien n'est fait encore, et je tremble. Il faut vite
Des habits, des chevaux, partir, prendre la fuite.
Nous n'avons que jusqu'à demain pour y songer.

Regardant les allées solitaires du parc.

Oh! j'ai bien refermé la porte. Nul danger.
Le roi seul peut entrer. Mais il est absent.

A don Sanche.

Prince,
Madame, fiez-vous à moi. Pour que j'en vinsse
A vous tirer de là, tout ce qu'il a fallu
De peine, est effrayant, mais je suis résolu,
Et devant le péril je sens ma force croître.
J'ai dévoué ma vie à vous deux. Hors du cloître,
C'est le premier pas; hors d'Espagne est le second.
Hélas! je ne suis point d'un esprit infécond,
Mais comment ferons-nous pour passer la frontière?
Torquemada se dresse et tient l'Espagne entière,
Et de l'abaissement du roi fait sa hauteur.
J'ai forcé deux couvents. Le grand inquisiteur
Va me poursuivre. Ici rien ne nous trouble encore.
Mais il nous faut un autre asile avant l'aurore.
Le roi peut survenir. Ah! que faire? Où trouver
Quelqu'un qui vous abrite et veuille vous sauver?
Il faudrait pour cela quelque moine. Les prêtres
Sont tout-puissants. Je vais chercher. Mais ils sont traîtres.
Parfois un prêtre vend ceux qui l'ont acheté.
Oh! que je vous voudrais en France en sûreté!
J'ai de plus un souci que je ne puis vous taire,
C'est que ce parc secret, bien que fort solitaire,
Est voisin des palais du saint-office, au point
Que sa muraille au mur des prisons se rejoint.
Je vous quitte un instant. Fuir ou mourir ensemble?
Oui! — Je vais vous chercher un refuge. Ah! je tremble.
C'est égal, vous voilà vivants. Soyez bénis.

DON SANCHE.

Ah! nous vous devons tout!

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE MARQUIS.

Ô mes pauvres bannis,
Il faut trouver moyen d'échapper aux poursuites.
Attendez-moi.

DON SANCHE.

Comment vous remercier, dites?

LE MARQUIS.

En étant heureux.

Il sort du côté par où est sorti Gucho.

SCÈNE III.

DON SANCHE, DOÑA ROSE.

DON SANCHE.

Ah! je frémis. Te revoir
C'est le ciel. Mais trembler pour toi, quel désespoir!

DOÑA ROSE.

Dieu nous réunit, Dieu nous sauvera.

Elle le regarde avec ivresse.

Je t'aime!

Ils se jettent éperdûment dans les bras l'un de l'autre.

DON SANCHE, regardant la nuit au-dessus de sa tête

Oh! de cette hauteur étoilée et suprême,
Est-ce qu'il ne va pas descendre un immortel
Qui vienne te couvrir de son ombre? Le ciel
N'a-t-il plus d'ange, et l'ange, hélas, n'a-t-il plus d'aile?

DOÑA ROSE.

Nous avons un ami, ce pauvre homme fidèle.

DON SANCHE.

Hélas! il est lui-même effrayé. Le danger
Est partout.

Paraît Torquemada. Il est dans l'obscurité des arbres. Il a entendu ces dernières paroles. Il écoute et regarde. Il considère dans la pénombre don Sanche et doña Rose avec une sorte de surprise croissante. Ni l'un ni l'autre ne le voient. Don Sanche prend la main de doña Rose, et lève les yeux au ciel

Oh! qui donc viendra te protéger?

TORQUEMADA.

Moi.

Tous deux se retournent, stupéfaits.

SCÈNE IV.

DON SANCHE, DOÑA ROSE, TORQUEMADA.

TORQUEMADA.

Je vous reconnais.

DOÑA ROSE.

Ce vieillard!

TORQUEMADA.

Je suis l'homme
Condamné par Gomorrhe et frappé par Sodome,
Que vous avez aidé, vous, enfants inconnus.
J'étais dans le sépulcre et vous êtes venus.
Vous m'avez délivré. Vous êtes la colombe
Et l'aigle qui m'avez retiré de la tombe.
Vous êtes ceux à qui je dois de voir le jour.
Ah! vous m'avez sauvé, maintenant c'est mon tour!

DOÑA ROSE.

C'est ce vieillard!

TORQUEMADA.

Je vois à vos robes de serge
Que vous êtes tous deux consacrés à la Vierge.

Je vous retrouve tels que je vous vis d'abord.
Je n'étais plus vivant et je n'étais pas mort;
Vous m'êtes arrivés d'en haut comme deux anges;
Vous m'avez sauvé. Dieu, par des routes étranges,
Me ramène aujourd'hui, moi, dans votre chemin.
Vous appelez à l'aide et je vous tends la main.
Dieu, pour les surveiller, penche saint Dominique
Sur Pierre deux, et moi sur Fernand, prince inique.
Je passe, et vous entends. Vous semblez en péril.
Êtes-vous prisonniers? Quel secours vous faut-il?
Dieu, pour faire un devoir quelconque, me procure
L'entrée en ce palais suspect, caverne obscure,
Je vous y trouve en peine, et ne m'étonne pas
Puisque Dieu nous conduit vous et moi pas à pas.
J'étais dans le tombeau, vous vîntes. Toi captive,
Toi captif, vous tremblez dans ce lieu noir. J'arrive.
Sans moi vous péririez. Sans vous j'étais perdu.
Vous fûtes imprévus, je suis inattendu.
Comment donc êtes-vous ici? Comment y suis-je?
Vous fûtes le miracle et je suis le prodige.
Dieu sait ce qu'il fait.

DON SANCHE, à doña Rose.

Oui, c'est lui!

TORQUEMADA.

Ne craignez plus.
Je suis là. J'entrevois quelque piège. Reclus
Et moine, je connais les hommes. Je vous aime,
Et je vous défendrai contre le roi lui-même.

DON SANCHE.

Vous êtes donc auprès du roi même?

TORQUEMADA.

Au-dessus.

DON SANCHE.

Qui donc êtes-vous?

TORQUEMADA.

Rien par moi. Tout par Jésus.

DON SANCHE.

Comment vous nommez-vous?

TORQUEMADA.

Mon nom est Délivrance.
Je suis celui qui voit l'affreuse transparence
De la terre, et l'enfer dessous; et mes regards
Poursuivent les démons consternés et hagards,
Et j'aperçois en bas le gouffre qu'il faut craindre,
Le feu sombre, et je tiens l'urne qui doit l'éteindre.
Mais vous, dites-moi donc les noms que vous portez.

DON SANCHE.

Sanche, infant de Burgos.

DOÑA ROSE.

Rose, infante d'Orthez.

DON SANCHE.

Nous sommes fiancés.

TORQUEMADA.

Vous n'avez fait, je pense,
Que des vœux qu'on délie avec une dispense.
Mais comment se fait-il que vous soyez ici?

DON SANCHE.

Le roi m'a mis de force au couvent. Elle aussi.
Nous nous sommes enfuis.

TORQUEMADA.

Vous paierez une amende.
Le roi paiera plus cher, sa faute étant plus grande.
Que le cloître de Dieu soit la prison du roi,
C'est un crime, et nul n'entre au couvent malgré soi.
Vous êtes libres. Rose, espère! Sanche, espère!
Que voulez-vous encor?

DON SANCHE.

Nous marier, mon père.

TORQUEMADA.

Soit. Je vous marierai moi-même.

DOÑA ROSE.

Ô monseigneur!

Elle veut se jeter à ses pieds. Torquemada, d'un geste, l'en empêche.

TORQUEMADA.

Aux morts le paradis, aux vivants le bonheur;
Voilà ce que j'apporte, et je tiens, humble et calme,
D'une main une torche et de l'autre une palme.
Soyez heureux!

DON SANCHE.

Ô joie! oh! je ne sais pourquoi,
Quand je suis près de vous, je ne crains plus le roi.
Si je craignais quelqu'un, ce serait vous. Vous êtes
Comme une providence étrange sur nos têtes.
Je vous sens formidable et suprême.

TORQUEMADA.

Rosa,
Comme Rachel qui vit Jacob et l'épousa,
Vous épouserez Sanche, et la grâce divine
Déjouera les projets du roi, que je devine.
Oui, je vous sauverai tous les deux. Comptez-y.

DOÑA ROSE.

Oh! qui que vous soyez, prêtre, évêque, merci!
Père, soyez béni. Ce fut une heure auguste
Que celle où Dieu permit, ô vieillard saint et juste,
Que nous entendissions vos cris dans le tombeau!

DON SANCHE.

Je m'en souviens, j'y suis encore, il faisait beau,
On était en avril, moi je cueillais des roses,

Elle courait après les papillons, les choses
Que nous disions tout bas se mêlaient au soleil;
Le soir vint, tout à coup j'entends un cri, pareil
A l'appel d'un mourant, et je vois une pierre,
Et j'écoute...

DOÑA ROSE.

Et tu dis : Un homme est sous la terre!
Sauvons-le! Mais la pierre était trop lourde, hélas!

DON SANCHE.

Rose, une croix de fer était tout près...

DOÑA ROSE.

Tu l'as
Arrachée.

Mouvement d'épouvante de Torquemada.

DON SANCHE.

Oui, j'ai pris la croix, bon levier, certe,
Et grâce à cette croix la tombe s'est ouverte.
Et vous êtes sorti du sépulcre, vivant.

TORQUEMADA, à part.

Ô ciel! ils sont damnés!

DON SANCHE.

A nous deux, moi levant
La pierre, elle pesant sur la barre, et penchée,
Nous ouvrîmes la fosse.

TORQUEMADA, à part.

Une croix arrachée!
Sacrilège majeur! Le feu, l'éternel feu
Sous eux s'entr'ouvre! ils sont hors du salut. Grand Dieu!
Les voilà hors de l'ombre immense du calvaire!
Malheureux! ce n'est plus au roi qu'ils ont affaire,
C'est à Dieu.

A don Sanche et à doña Rose.

Ce levier de fer, êtes-vous sûrs
Que c'était une croix?

DON SANCHE.

Certe; au pied des vieux murs,
Elle était là debout dans de l'herbe séchée,
Je l'ai prise en mes poings.

TORQUEMADA, à part.

Une croix arrachée!
Une croix! — C'est égal. Sauvons-les. — Autrement

Il leur fait de la main un signe d'adieu.

A tout à l'heure.

DON SANCHE.

Ici, dans ce sombre moment,
Nous n'avons pas d'amis, nous n'avons pas d'asiles;
Notre salut, c'est vous, seigneur.

TORQUEMADA.

Soyez tranquilles.
Oui, je vous sauverai.

Il sort par le fond, et on le voit lentement s'enfoncer et disparaître dans la descente de l'escalier.

SCÈNE V.

DON SANCHE, DOÑA ROSE.

DOÑA ROSE.

Rendons grâce à genoux.
Secours d'en haut! Dieu fait des miracles pour nous.
Comme on espère vite! est-il pas vrai, don Sanche?
Et comme on se reprend n'importe à quelle branche!
L'homme sauvé par nous est dans cette maison
Et nous sauve! Oui, j'ai foi, j'espère. Ai-je raison?
Trouves-tu?

DON SANCHE.

Certe! espère, ange! Il nous doit la vie,

Il nous la rend. Espère! Ah! j'ai l'âme ravie,
Je suis comme ivre.

Il l'attire à lui.

Viens! viens! respirons enfin!
Oh! cette ombre que fait l'aile du séraphin,
Je la sens sur nos fronts après tant de désastres.
Une main est ouverte entre nous et les astres

DOÑA ROSE.

Oui, c'est la main de Dieu qui nous protège.

DON SANCHE.

Oh! dis,
Entends-tu s'approcher des voix du paradis?

Lui montrant le parc et les massifs d'arbres.

Toute cette nature est comme un bruit de lyre.

DOÑA ROSE.

Ah! quand on se revoit, tout ce qu'on veut se dire
Vous arrive à la fois aux lèvres, le passé,
Le présent, ce qu'on a souffert, voulu, pensé,
Tant de nuits sans sommeil, Dieu, sa miséricorde,
Les hommes, si méchants... Enfin l'âme déborde,
On dit : Je t'aime! alors on voit qu'on a tout dit.
Ami, j'ai bien pleuré! Quand l'espoir se perdit,
Quand je me vis au fond de ce cloître emmenée,
Oh! quand je vis le fil de notre destinée
Se rompre, et nos deux cœurs l'un de l'autre arrachés,
Et les projets du roi vaguement ébauchés,
Horreur! je me sentis tendre, invincible, forte,
Fière, et j'ai souhaité bien des fois être morte.

Un vague clair de lune commence à se mêler aux perspectives obscures de l'horizon.

DON SANCHE.

Et moi, si tu savais!.. Mais, Rose, oublions tout.
Le cœur seul est vivant, l'amour seul est debout.
Tout le reste s'écroule et meurt. Nous allons être,
Oui! mariés, sauvés! Moi, je crois en ce prêtre.

Il nous rend ce qu'il a reçu de nous. Aimons!
Vivons! Vois se lever la lune sur les monts,
Vois ces eaux, vois ces bois qu'emplit une âme immense;
Toute cette beauté, Rose, est de la clémence.
Toute cette douceur éparse en ce beau lieu
Nous ordonne de croire et nous répond de Dieu.
Ne crains plus rien, belle âme innocente apaisée!
La douleur, c'est le lys, l'espoir, c'est la rosée.
La douleur s'ouvre, et Dieu d'en haut pleure attendri,
Et c'est là l'espérance. Oui, nos deuils, notre cri,
L'ont ému. Des gardiens inconnus nous préservent.
Je vois autour de nous des ombres qui nous servent.
Que te dire? Je t'aime! Ah! nous sommes vainqueurs,
Et tout le bleu profond du ciel entre en nos cœurs.
Espérons!

DOÑA ROSE.

Oui, je sens que quelqu'un nous délivre.
Oui, j'espère. Espérer, c'est naître.

DON SANCHE.

Aimer, c'est vivre.

DOÑA ROSE.

Qu'avais-je dans l'esprit? Ah! voilà! je voudrais
Te dire que je t'aime!

DON SANCHE.

Approche alors.

Elle approche.

Tout près.

Elle approche. Tous deux tombent sur le banc, doña Rose dans les bras de don Sanche.

DOÑA ROSE, le contemplant.

O don Sanche! ô mon roi! quel beau front que le vôtre!

DON SANCHE.

Rose, nous allons être à jamais l'un à l'autre.
Rose, comme c'est vrai! Dieu vient quand vous priez.

Oh! comprends-tu ce mot céleste, mariés!
Beauté, pudeur, ton corps sacré, ta chair bénie,
— Oh! les rêves du cloître! oh! l'ardente insomnie! —
Être l'époux! saisir l'ange éperdu qui fuit!
Te voir à chaque instant, te parler jour et nuit,
Tous les mots du bonheur, t'entendre me les dire,
Tremblante, et les venir baiser sur ton sourire!
Avoir le paradis pour joug et pour devoir!
Et, qui sait? bientôt, Rose, oh! ne rougis pas! voir
Entre ses petits doigts adorés un doux être
Presser ton sein charmant, moi l'amant, lui le maître!
L'entendre bégayer de ses lèvres de miel :
Mère!

DOÑA ROSE, avec adoration.

Il te dira : Père, ô mon bien-aimé!

Pendant leur extase, au fond, en arrière et au-dessous de la coupure de l'escalier, apparaît le haut d'une bannière noire. La bannière monte lentement. On la voit tout entière. Au centre il y a une tête de mort et deux os en croix, blancs sur le fond noir. Cela grandit et approche. — Don Sanche et doña Rose se retournent pétrifiés. — La bannière continue de monter. On voit apparaître la cagoule du porte-bannière et à droite et à gauche les cagoules de deux files de pénitents blancs et noirs.

DON SANCHE.

Ciel!

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT

DE

TORQUEMADA.

Le manuscrit, déposé à la Bibliothèque Nationale, en 1926, mesure 40 centimètres de hauteur sur 29 de largeur et se compose, pour le texte même, de 125 feuillets de papier de Hollande et 14 feuillets de papier glacé pour les titres. Le drame est paginé par lettres alphabétiques : la première série, de A à Z, épuisée, une seconde et quelquefois une troisième suivent. Ainsi, pour le premier acte, le numérotage va de A à B^3 et le dernier feuillet du cinquième acte est chiffré O^5. Chaque acte est daté en tête et à la fin. Le texte couvrant, selon l'habitude prise en exil, le recto seulement et la moitié de la page, laisse l'autre moitié libre pour les intercalations ou les modifications.

Après le drame sont reliées plus de cent quarante notes. Elles étaient autrefois dans une chemise qui portait ce titre :

Torquemada. — Variantes.
Quædam extrahenda.

Ces notes, prises sur des papiers de tous formats et de tous genres : enveloppes, fragments de bandes de journaux, larges feuilles semblables à celles du manuscrit même, circulaires, cartes de visite, versos de gravure, comptes-rendus, etc., contiennent, pêle-mêle, prose et vers, des plans, des ébauches, des scènes entièrement rédigées puis abandonnées, des variantes, des indications de références, des préfaces, qui nous initient au travail préparatoire; nous publierons intégralement, acte par acte, tous ces *copeaux*.

Remarquons seulement que, dans la plus ancienne de ces notes (l'écriture date de 1836-1838), le nom de Torquemada était venu sous la plume de Victor Hugo, mais pour un but fort différent de celui qu'il a réalisé :

TORQUEMADA, comédie.

La belle fille, éclatante, passe au fond du théâtre.

CHŒUR DES GUSTAVES ET DES ARTHURS.

... Rien qu'en la regardant,
bûcher
Elle vous change un homme en un tison ardent.
Son sourire aux passants met le feu. Cette almée
A brûlé tant d'humains que nous l'avons nommée
Torquemada.

Le manuscrit même, fort travaillé, a ceci de particulier que presque tout le texte de premier jet a été conservé; une scène était-elle commencée et se présentait-il un développement, Victor Hugo barrait largement l'ébauche, la modifiait sur un autre feuillet et utilisait le reste de la page en partie barrée pour continuer. On peut ainsi reconstituer une scène entière dans sa première version.

Sur le coin de la page, en marge du début du premier acte, cette note :

Commencé le 1er mai 1869.
(Pendant le moment de la publication de l'*Homme qui rit.*)

PREMIÈRE PARTIE. — ACTE PREMIER. — *L'IN PACE.*

SCENE PREMIÈRE. — Le Prieur du couvent, un Homme.

LE PRIEUR.

Couvent mal gardé. Ronce et broussaille. Dégât
Qu'inflige aux cloîtres [1]
Que fait dans les lieux saints le temps, vieux renégat.

Ces deux vers sont venus remplacer ceux-ci, rayés :

Terre impie! aujourd'hui la mort, l'enfer demain.
Oh! qui te sauvera, lugubre genre humain!

Puis le dialogue s'engageait aussitôt entre le Prieur et l'Homme, que le manuscrit ne désigne pas. Jusqu'à la fin du drame, Victor Hugo, tant qu'il n'a pas jugé son texte définitif, a laissé, entre chaque réplique, le blanc nécessaire pour inscrire le nom des personnages. Pour la clarté de cette description, nous ajouterons les noms, mais entre crochets.

[LE PRIEUR.]

Homme, Va-t' en de là.

[L'HOMME.]

Non.

[LE PRIEUR.]

Va-t' en. Sache, rustre,...

Ce bas de feuillet rayé, une page intercalée continue le monologue du prieur où nous relevons ces quelques variantes :

LE PRIEUR.

Notre loi, c'est : Toujours plus bas, de peur des coups!
de plus en plus
Nous nous courbons toujours plus bas, de peur des coups.

. . . .

[1] Les variantes en italiques sont rayées dans le manuscrit.

Ils nous font élever de petites altesses
Obscures, pêle-mêle, et filles et garçons;
Et, vu que ce n'est pas permis, nous le faisons.
Cela ne se peut sans fauter, nous le faisons.
Et nous nous indignons,
Qui sait? bâtards peut-être, et nous obéissons.

Dans la variante suivante, la menace du roi au prieur différait un peu de celle publiée :

LE PRIEUR.

... Vous, le roi! *Qui me le prouve, en somme,*
A moi?

L'HOMME.

Cent coups de verges à cet homme.
Ceci : Qu'on mette aux galères cet homme.
Et les galères.

Les soldats pénètrent par la brèche. Ils entourent le prieur. Entrent avec eux le marquis de Fuentel et Gucho. Gucho, nain vêtu de noir, portant deux marottes dans ses bras.

SCÈNE II. — Le Prieur, le Marquis de Fuentel, Gucho, Escorte du roi.

LE PRIEUR, tombant à genoux.

Grâce!

LE ROI.

A la condition... —
Qu'es-tu dans ce couvent?

LE PRIEUR.

Custode.
Prieur.

LE ROI.

Attention.
Tu vas me renseigner sur tout ce qui s'y passe.
Le bagne
Le gibet, si tu mens; si tu dis vrai, ta grâce.

Le dialogue entre le roi et le marquis a subi plusieurs remaniements et n'a été établi qu'à la quatrième reprise. Voici comment il débutait :

Pour commencer, faisons nos prières, marquis.

[LE MARQUIS.]

ivre
J'ose être plein d'amour pour vous. Je suis conquis

IMPRIMERIE NATIONALE.

Par votre grandeur, moi qui suis la petitesse.
Je vous suis dévoué, seigneur.

[LE ROI.]

C'est faux.

[LE MARQUIS.]

Altesse...

[LE ROI.]

Épargnons-nous des dévouements
Epargne-moi l'ennui du dévouement, mon cher.
Pour toi je suis obscur, pour moi tu n'es pas clair.

Trois pages plus loin (feuillet H), autre fragment, biffé, de cette scène :

[LE ROI.]

Tes commencements bas, tortueux et profonds,
j'observe à loisir tes manœuvres.
Me conviennent; je suis du regard ta manœuvre.
serpenter des couleuvres.
J'ai du plaisir à voir ramper une couleuvre.
Ton destin
Tes projets que, pensif, tu dévides sans bruit,
Sorte de fil flottant qui se perd dans la nuit,
Tes talents, ton esprit, ton cœur que rien ne touche,
Tout cela fait de toi quelque chose de louche,
De sinistre et d'ingrat dont j'aime à me servir.

[LE MARQUIS.]

Ô mon roi, je me sens conquérir et ravir
Par votre grandeur, moi qui suis la petitesse!
Je vous suis dévoué, seigneur.

[LE ROI.]

C'est faux.

[LE MARQUIS.]

Altesse...

[LE ROI.]

Épargne-moi l'ennui du dévouement, mon cher.
Pour toi je suis obscur, pour moi tu n'es pas clair.

Enfin le feuillet J débute par de nouvelles variantes, biffées, de ce passage :

[LE MARQUIS.]

J'ai tous les dévouements pour vous, seigneur.

[LE ROI.]

C'est faux.
Tu mens.

Disons-nous nos défauts.
Cela ne sert à rien, d'ailleurs, les dévouements.
Marquis, épargnons-nous l'ennui des dévouements.

Dans les deux feuillets E, G (le feuillet F manque), ces quelques variantes :

[LE ROI.]

La reine n'est pas là. Cet air libre est exquis.
La reine est loin. J'existe. Être seul, c'est exquis.
Je ris. Autour de moi, tout rit.
Être veuf serait mieux. Je ris.

[GUCHO.]

Et l'homme pleure.
L'univers pleure.

....

LE MARQUIS, au roi.

Si nous écartions Glob?
écarter Glob?
Mucho
Faut-il chasser Gucho?

LE ROI.

Lui! pourquoi? c'est mon chien.
Non. Il ne comprend rien.

....

Que tu puisses avoir été page et charmant,
Toi, ce vieux! c'est étrange!
Cela semble impossible.

....

On fait
Il court je ne sais quelle histoire.
Cela se voit. Sais-tu qu'on raconte une histoire...

....

vaillant
Tu sais être hardi tout en restant subtil.
aimant à
Quoique fait pour ramper, tu braves la tempête.
fort bien risquer ta tête,
Tu saurais, s'il le faut, pour quelque coup de tête
Et mettre éperdûment, toi vieux,
Te risquer, et toi vieux, mettre l'épée au poing.

....

grandesse,
noblesse,
Tes talents, ton esprit, ta fortune, ta fange,
Tout cela fait de toi quelque chose d'étrange,
De lâche et de hardi
D'habile et de douteux
d'obscur
De sinistre et d'ingrat dont j'aime à me servir.

LE MARQUIS.

Roi, vous avez le Tage et le Guadalquivir,
l'Aragon
Et l'Èbre, et votre altesse à la Castille ajoute...

....

bon
Vous avez mis le pied, quoique roi catholique,
Sur l'église où fermente un fond de république.
Les prêtres, tremblent
Le pape, grâce à vous, tremble devant le roi,
leur
Et son clocher se tait devant votre beffroi.
Vos flottes, de Cadix
Vos drapeaux, de l'Etna jusqu'à la rive indoue,
Règnent
Flottent...

....

LE ROI.

Nous faisons semblant de vivre en paix,
Je te hais. En moi l'ombre, en toi de noirs souhaits.
Bien. Chacun garde en lui
Et chacun garde en soi son gouffre. On se pénètre.
sombre
Nous avons l'un sur l'autre une obscure fenêtre,
tragiques.
Et nous voyons nos cœurs sinistres.

....

terrible
Etre sinistre à ciel ouvert,
A bas ton masque! à bas le mien! je le préfère.
Dire vrai, cet affront qu'on n'ose pas me faire,
le roi, je le fais à tous.
Moi, je le fais à tous, marquis. C'est bien le moins
Qu'on soit sincère,
Que je sois franc, ayant les fourbes pour témoins.
Ah! tu n'oses jamais, ô vérité farouche,
les rois, que veut fuir
Si le prince, que fuit la vérité farouche,
Entrer dans mon oreille, eh bien, sors de ma bouche!
Ne l'ont pas dans l'oreille, ils l'auront dans la bouche,
Ne l'a pas dans l'oreille, il l'aura dans la bouche,

Et tu constateras, dans tes vils bégaiements,
terrible
Que, roi, je suis sincère et que, laquais, tu mens.
Ah! c'est dur d'être roi d'Espagne! quelle chaîne!
Causons à présent.

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Être roi, quelle chaîne!
de feu, d'amour,
Être un jeune homme, plein d'explosions, de haine,
volonté,
De tumulte, vivant, bouillant, ardent, moqueur,
Avec un tourbillon de passions au cœur,
d'esprit,
chair, de sang,
Être un mélange obscur de sang, de feu, de poudre,
De caprices, pareil au faisceau de la foudre...

A partir d'ici, huit vers rayés, et développés en marge :

Se sentir de la tête aux pieds l'homme de chair,
Et s'entendre, en la nuit d'un magnifique enfer,
Dire par une voix : Tu seras un fantôme!
Misère! être un royaume!
N'être plus même un roi! devenir un royaume!
horrible
Sentir un amalgame étrange de cités
Et d'états, remplacer en vous vos volontés,
Voir croître en son esprit, destin hideux des princes!
Des appétits, prenant des formes de provinces!

....

sonder
Vouloir tout essayer, tout souiller, tout saisir...

....

un bonheur,
une orgie,
Ne pas voir une vierge, une proie, un désordre...

....

Léon
Au dessus d'Aragon, de Jaën, des Algarves,
Léon, d'Alava,
De Burgos, de Léon, des Castilles, deux larves,
Deux masques, deux néants formidables, le roi,
le deuil,
La reine; elle est la crainte, et moi je suis l'effroi.

....

Elle est cadavre autant que despote, et je dois
Glacer son âme dès qu'il faut croiser
La glacer, quand le sceptre entrecroise nos doigts.

. . . .

Et j'ai, comme un dragon qui se dresse au soleil,
splendide
sauvage
L'épanouissement monstrueux du réveil!
Fou comme la tempête et comme le cyclone,
Ô fauve évasion du prisonnier du trône!
Je m'évade, éperdu, noir prisonnier du trône!
frein, *éperdu, dans le mal*
Plus de joug, je me rue ivre à travers le mal
Et dans la joie,
Et le bonheur, ayant pour but d'être animal,
Piétinant mon manteau royal, l'âme élargie
fureurs,
Jusqu'aux vices, jusqu'aux chansons, jusqu'à l'orgie...

. . . .

La femme et sa pudeur, l'évêque avec sa crosse,
Me font rire,
M'exaspèrent...

. . . .

nœud,
Et, rompant tout respect, tout frein, tout équilibre,
Tout frein, je me sens plus que roi, je me sens libre!
Moi qui n'étais que roi, je sens que je suis libre!

. . . .

GUCHO.

s'aplatira. C'est sûr.
C'est par là que ce roi finira. Fourbe et dur...

. . . .

flatte un
Alors il cède au pape, il vénère un concile.
Tout en heurtant le prêtre, il le craint; il se sent
sombre
Poussière sous les pieds de ce hautain passant.
louche
Ainsi soit-il! Il est libertin, fourbe, oblique,
Lascif, impie,
Menteur, cruel, obscène, athée, et catholique.

. . . .

A partir de l'entrée de Torquemada, un passage rayé :

[LE ROI,] au Prieur.

Approche, et réponds-moi.

[LE PRIEUR.]

Seigneur...

[LE ROI.]

Dis vrai, prends garde.
D'abord quel est cet homme à figure hagarde,
Qui passe là, farouche et pliant le genou
Chaque fois qu'il rencontre une croix?

[LE PRIEUR.]

C'est un fou.

[LE ROI.]

Il prie.

[LE PRIEUR.]

Autour de lui nous faisons le silence...

Ce texte, modifié, est développé en marge :

LE ROI.

Il est bien pâle.
Comme il est pâle!

LE PRIEUR.

Il veille et jeûne. Il s'exténue.
De l'aube au soir, il marche
Il parle haut. Il marche au soleil tête nue.
C'est un pauvre insensé. Son rêve est d'aller voir
Il divague, il délire, il rêve d'aller voir
Le pape, pour lui dire à genoux son devoir.
Les papes, pour leur dire à genoux leur devoir.
....
On enferme ainsi dans nos couvents
songes,
font des rêves,
Tous les prêtres qui sont inquiets, les savants...

Cinq vers plus loin, Gucho, qui semblait avoir compris le sort réservé au vieux moine «fou», disait, en regardant les fosses et les talus du cimetière :

Que de morts et de fleurs dans ces sombres tranchées!

Cette réflexion démentait peut-être trop tôt l'insouciance affectée de Gucho; elle est rayée.

A la page suivante, feuillet P, un début de dialogue qui, par son enchaînement, supprimait l'apparition de Torquemada :

LE ROI.

Approche.

MUCHO, regardant les fossés
et les talus coupés à pic dans l'herbe du cimetière.

Que de morts dans ces sombres tranchées!

Ce premier vers biffé s'enchaînait à l'admonestation du roi au prieur :

Les mœurs dans vos couvents se sont fort relâchées.
. . . .

LE PRIEUR.

Ce cloître est voisin d'un couvent
brebis, et nous sommes
D'Ursulines, qui sont nos ouailles, nous sommes
Leurs gardiens...

Cette variante supprimée et restée inachevée a permis de faire reprendre l'image par le roi :

Boucs gardant des brebis.

Quelques vers plus loin, un vers biffé fait présumer que l'idée de l'*in pace* ne s'était pas présentée tout de suite à l'esprit de l'auteur. Voici l'enchaînement :

GUCHO.

les sœurs
Et, régnant sur ces cœurs dans sa toute-puissance,
Leur ôte la vertu, puis leur rend l'innocence.

LE PRIEUR, au roi.

Nulle femme, seigneur, n'entre ici.

LE ROI.

Comme il ment!

Après avoir biffé ce vers, Victor Hugo en a recopié la dernière réplique trois feuillets plus loin, ces trois feuillets intercalaires annoncent l'*in pace.*

LE PRIEUR.

Roi, les fils de Lévi, les filles de Sion
Charment Dieu.

Ce début de vers, barré, n'a pas de suite.

GUCHO.

Innocent Huit,
Le pape Sixte, ayant deux enfants d'une fille,
Ne peut pas trop gronder s'ils entr'ouvrent leur grille.

LE ROI, au prieur.

Pourtant, le pape semble ému, les temps sont mûrs,
On veut punir pourtant,
Rome est prête à punir et les temps semblent mûrs.

....

Autre version de l'explication donnée au roi par le marquis :

LE MARQUIS.

...On le supprime. *Un homme était là! Paix! plus rien.*
Il a disparu.

LE ROI, bas.

Quoi! tué!

LE MARQUIS.

Point. On l'enterre.
Simplement.

LE ROI.

Quoi! vivant!

LE MARQUIS.

L'endroit est solitaire.
silence, aucun
Criez, nul n'entendra; résistez, nul passant.

....

LE ROI.

Je le savais.
J'ai bien fait de venir.

LE PRIEUR.

Selon la règle
La règle *Magnates*...
— ...Nous sommes les sujets du vicomte d'Orthez — ...

LE ROI.

Et les miens.

LE PRIEUR, continuant.

Un couvent peut admettre une altesse.
...Nous permet, roi, d'admettre une altesse.

....

LE MARQUIS, à part.

se pourrait-il?
Sanche de Salinas! Burgos! il se pourrait?

LE ROI, au prieur.

Continue. Oui, ce plan est sagace et subtil.
complote
combine
Poursuis. Oui, tout cela se construit en secret.

En marge du feuillet V sont indiqués, pour la première fois, les sentiments du marquis pour Don Sanche; dans le premier texte rien ne les faisait pressentir :

LE MARQUIS, pensif.

Pourtant
Je les croyais tous morts. Deux fiancés!

LE PRIEUR.

Pour être
Époux bientôt.

....

LE ROI, montrant au marquis
le jeune homme qu'il a aperçu et qu'on ne voit pas.

Il me plaît!
Il est beau! regarde.

....

Les dix vers dits par le prieur et commençant ainsi :

Il a droit de mener à sa suite une garde...

étaient d'abord attribués au roi, ce qui justifie d'ailleurs le mot rayé :

Personne excepté moi, *seigneur* de ce moutier...

Le roi continuait :

...On craint quelqu'un.
Se touchant la poitrine de l'index.
Le roi.
Ce complot contre moi,

Ce vers inachevé est complété plus loin par :

Je le tourne pour moi.

Mais, ici, il est simplement biffé ainsi que ces deux autres :

Eh bien, non, cardinal d'Orthez, va, tu m'arranges.
Bien, vieux démon! Fais croître ensemble ces deux anges.

Après avoir substitué le nom du prieur à celui du roi, Victor Hugo a reporté plus loin les deux derniers vers biffés.

LE ROI.

La façon de régner triomphante
Est
C'est d'employer pour soi, d'un air presque endormi,
Toute la trahison que fait
Le mécanisme obscur qu'a fait votre ennemi.
Gouvernez bien, un piège a toujours quelque vice;
L'intrigue retournée entre à votre service;
Il voulait vous tuer; son bras dévie et glisse;
frappe
Le coup de poignard bête, à l'endroit qui vous plaît,
Et votre meurtrier
Frappe, et votre assassin devient votre valet.

SCÈNE III. — Le Marquis, le Prieur.

Cette scène a été fort travaillée. Une page reliée parmi les notes (feuillet 156) semble indiquer que le roi n'a fait que s'éloigner pour épier les deux jeunes gens, mais sans sortir, pendant que le marquis interroge en peu de mots le prieur.

Rétablissons le premier texte, qui d'ailleurs ne portait pas l'indication d'une nouvelle scène.

LE ROI, se tournant vers le fond du théâtre.

Tâchons d'entendre un peu ce qu'ils se disent.

[LE MARQUIS], fait impérieusement signe au prieur de venir à lui.

Prêtre!
Vite! ici. Tu n'as pas tout dit au roi.

LE PRIEUR.

Le maître,
C'est Dieu. Ce qu'il apprend par la confession,
Le prêtre ne doit pas le dire.

LE MARQUIS.

Fiction.
Paul deux [1] a déclaré qu'on peut, dans les cas graves,
Tout révéler. Malheur à toi, si tu me braves!
Le roi n'est que mon bras; dis-moi tout à moi!

LE PRIEUR.

Mais,
Seigneur, me jurez-vous que, si je me soumets,
Vous ne redirez rien de ce que je vais dire?

LE MARQUIS.

Je le jure.

LE PRIEUR.

Alors, soit. Vous saurez tout.

Baissant la voix.

Elvire,
Femme du comte-roi de Burgos, lui donna
Un fils qu'elle eut d'un page appelé Gorvona.
Le roi se crut le père, ayant en grande estime
Sa femme, et ce bâtard fut de droit légitime.
Il hérita du trône, en eut tous les profits,
Puis se maria, puis mourut, laissant un fils,
Qui, tout enfant, passa pour mort, d'une mort prompte.
Cette mort fut un rapt du cardinal-vicomte
Qui fit prendre et cacher dans ce fief béarnais
Le petit roi don Sanche.

LE MARQUIS, à part.

Oui! je le devinais.
C'est l'enfant de mon fils! et je suis l'aïeul sombre [2].
Oh! taisons-nous. A lui la lumière, à moi l'ombre.

[LE PRIEUR.]

L'enfant qu'on a cru mort est un homme aujourd'hui.
Monseigneur le vicomte-abbé se sert de lui,
Et le déclarera comte et roi, prince, altesse,
Lorsqu'il en aura fait le mari de sa nièce.
Mais vous me garderez le secret, monseigneur.

(1) Victor Hugo avait d'abord écrit : Paul quatre.
(2) Ici commence la page rayée entièrement et reliée à la fin du manuscrit.

[LE MARQUIS,] à part.

Certes!

Que veut le roi mon maître?[1].

[LE ROI.]

Leur bonheur.

[LE MARQUIS.]

Politique profonde.

[LE ROI.]

Elle au milieu des vierges,

suivi des parmi
Lui parmi les barons, avec l'encens, les cierges,
Les chapes d'or, je veux les marier. Je veux
Aider le cardinal d'Orthez, combler ses vœux,
Et dans un an, j'aurai Cahors, Dax et Bayonne.

[LE MARQUIS,] à part.

Ô mon vieux cœur farouche et ténébreux, rayonne!

[LE ROI.]

Ils viennent.
Les voici. Partons.

Cette première version abandonnée, Victor Hugo, tout en conservant quelques vers, en a fait une scène entière et nous éclaire sur le nouvel état d'âme du marquis par ce monologue où nous glanons quelques vers biffés :

LE MARQUIS.

... Ciel! je retrouve
Tout! *Je retrouve Dieu! je me retrouve, moi!*
Je sens que cet enfant, fait d'amour et de foi,
Vient d'entrer dans ma vie, et que cette jeune âme...

....

J'aime, je vis! je suis père, grand-père, aïeul![2]
je renais,
Oh! je ne suis plus seul! je vis, j'aime, ébloui!

[1] Rien n'indique dans le manuscrit que le roi se rapproche.
[2] Cette variante est restée sans rime.

SCÈNE IV. — Les Mêmes, le Roi.

LE ROI.

… Épier des âmes entr'ouvertes
Ces enfants s'aiment.
M'amuse. Les voici. Partons.

LE MARQUIS.

Vous leur seigneur,
Qu'a décidé le roi mon maître?
Vous le roi, qu'avez-vous décidé?
. . . .

LE ROI.

ta prétention
Si ton intention est de vivre, tais-toi.

Quelque hésitation dans la fin de cette scène :

[LE ROI.]

Si tu veux vivre, sois muet!
Silence absolu!
Viens, marquis!

Il fait signe au marquis de le suivre. Avant de sortir le marquis se retourne.

[LE MARQUIS.]

Mon doux enfant!
Qu'il est beau!

SCÈNE V. — Don Sanche, Doña Rose.

Quelques vers biffés presque au début de la scène :

[DOÑA ROSE.]

Ces églantines sont toutes fraîches écloses.

[DON SANCHE.]

J'en prends pour mon bouquet.

[DOÑA ROSE.]

Ton bouquet est à moi.

[DON SANCHE,] avec passion.

Oui!

[DOÑA ROSE.]

Les beaux papillons!

Elle tâche d'en prendre un. Tous s'enfuient.

Ils se sauvent.

A don Sanche.

Pourquoi?

....

DON SANCHE.

Mais puisque nous serons mariés.

DOÑA ROSE suit des yeux un papillon.

Pas encore.

Il s'arrête.

Cette variante est restée sans rime.

....

DOÑA ROSE.

C'est charmant de les voir fuir et se disperser!
Comme aux pieds de leur dame ils viennent se poser.

....

DON SANCHE.

l'abîme
Le deuil se change en fête, et tout l'espace est bleu.

....

tache
Dieu sous le ciel sans borne ouvre les cœurs sans nombre…

....

DOÑA ROSE.

la méchante fleur
Oh! le méchant rosier qui m'a piqué le doigt!

DON SANCHE se baisse, lui prend la main et presse sur sa bouche le doigt blessé.

C'est une occasion! boire
Ces roses! cela veut boire du sang des anges!

SCENE VI. — LE MOINE, seul.

Dès le début de la scène VI, un passage entouré et biffé :

Visions,
Laissez-moi! que veux-tu, Seigneur, que nous fassions,
Nous tes prêtres, devant ta lueur éternelle?
Voir la loi formidable et simple, et ne voir qu'elle!

je vieillis.
C'est terrible. Et je dois me hâter, je suis vieux.
Oh! quelle obsession, le devoir!

Ces vers ont été modifiés et repris dans la scène suivante.

....

bégards, *mahométans,*
Hérétiques, vaudois, juifs, mozarabes, guèbres...

....

aimant
A tâtons, reniant Jésus, faisant le mal...

....

chantant,
buvant, *riant,*
Ici l'homme, oubliant, vivant, mangeant, dormant...

....

Braise dans les bas-fonds,
La braise dans les puits, sur les cimes le soufre.
monstrueux!
Cratère aux mille dents! bouche ouverte du gouffre!

....

Monde spectre.
Cela brûle. On entend des cris : Mon fils! ma mère!
Grâce! Et l'on voit tomber en cendre une chimère,
L'espérance; des yeux,
La pitié; des regards, des visages s'en vont,
rongés par le brasier
hagards
Puis reviennent, pleurant dans l'abîme profond.
l'ombre hurle; *un vent par*
Nuit, sanglots; un vent triste, à travers les trouées,
Tord les flammes sans cesse aux flammes renouées,
L'ardente lave enflée emplit les porches sourds,
Et le ciel dit : Jamais! et l'enfer dit : Toujours!

Les quatre derniers vers de ce passage, largement barrés ici, ont été repris plus loin, dans le monologue.

....

dit des mots imprudents,
Erré, failli, péché, quiconque chancela,
est là dedans![1]
Ne fût-ce qu'un instant, une minute, est là!

....

vivants?
sous les yeux, ici?
Qu'avons-nous là, devant les yeux? l'enfer visible.

[1] Le début de la variante est illisible.

Son souffle jusqu'à nous vient pestilentiel!
L'âtre de Satan fait jusque dans notre ciel
Le brasier de Satan
L'âtre de Bélial fait jusqu'en notre ciel,
noire
Avec la fumée âcre et rouge de la cuve...

....

vivants, sur
Nous avons devant nous, béant sous notre terre,
le feu, la mort et la nuit,
Crachant la flamme et l'ombre et la mort, ce mystère!

....

dans ce cratère
Comment sur cette pente épouvantable, ô Rome,
Arrêter l'éternel écroulement
Ô Jésus, arrêter l'écroulement de l'homme?

....

auguste
Car l'aigle, c'est la joie altière de son vol...

....

cendre
Le corps est fange et l'âme est lumière; et le feu
Qui suit le char céleste et se tord sur l'essieu,
guérit
Seul blanchit l'âme, étant de même espèce qu'elle.

....

l'homme malade
Ah! le temps presse! Hélas, le mal du monde empire...

....

s'allumer
Lumière! et l'on verra resplendir la fournaise!

....

Je ferai flamboyer l'autodafé suprême,
superbe.
Joyeux, vivant, céleste.

Sur un des fragments reliés à la fin du manuscrit, nous trouvons une partie du brouillon de la scène VI; donnons-en ce que nous pouvons déchiffrer :

D'un côté
La terre avec la faute, avec l'humanité,
Les savants ignorants, les sages incurables,
princes
Les hommes tout couverts de crimes misérables,
Le mensonge, le vol, le blasphème écumant,
Le mal, l'homme qui tue et la femme qui ment,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Hérétiques, bégards, juifs, mahométans, guèbres,
Ceux qui mêlent leur feu... [1] *aux algèbres*
Les sombres curieux de chiffres et d'algèbres, [2]
De l'autre c'est... [3] *et la flamme. L'enfer.*

Les sept péchés.
L'un arrache une croix, l'autre souille une hostie,
La foi l'erreur
Le bien meurt sous le mal comme un lys sous l'ortie,
Que de nonnes laissant repousser leurs cheveux!
L'autre, moine, s'enfuit du cloître et rompt ses vœux,
Que de moines jetant le froc, rompant leurs vœux!

SCÈNE VII. — Le Dominicain, l'Évêque de la Seu d'Urgel, le Prieur, Moines.

LE MOINE.

Rien de plus.

L'ÉVÊQUE.

Fictions.

....

LE MOINE.

C'est vrai. Vous vous trompez, messeigneurs.
Vous vous trompez, seigneurs évêques.

L'ÉVÊQUE.

Que l'erreur
Qu'un faux dogme où Didier le lombard se perdit...

....

LE MOINE.

Brûler, c'est épurer. *L'ange, une flamme au poing,*
L'esprit souffre au contact du corps, son
L'âme hait le contact du corps, vil compagnon.
Sauve l'homme.
Brûler, c'est épurer.

L'ÉVÊQUE.

Doctrine affreuse, et de tout point
Doctrine affreuse.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Fausse.

(1) Mot illisible.
(2) Quelques rimes en regard de ce vers : algèbres, guèbres, ténèbres, vertèbres.
(3) Mot illisible.

Dans la même scène, deux passages rayés :

[LE MOINE.]

Je persiste.

[L'ÉVÊQUE.]

Je vais sévir.

[LE MOINE.]

Frappe. Je t'aime!
Mon évêque, mon père!

[L'ÉVÊQUE.]

Où prends-tu ton système?

[LE MOINE.]

Saint Paul a dit : la foi brûle par charité.

[L'ÉVÊQUE.]

Ta méprise corrompt un texte mal cité.

Second passage :

[LE MOINE.]

Saint Paul a dit : La foi brûle par charité.

[L'ÉVÊQUE.]

Tu te méprends au sens d'un texte mal cite.
Fais ton mea culpa.

[LE MOINE.]

Je frappe ma poitrine,
Et je dis : j'ai raison.

[L'ÉVÊQUE.]

Renonce à ta doctrine.
Saint Paul, quand il voulut grandir, se repentit.

L'ÉVÊQUE.

Gnaphus, quand il voulut
Bruno d'Angers, voulant grandir, se repentit.

. . . .

L'ÉVÊQUE, aux assistants, montrant le moine.

On te dit féroce.
Tu n'es que féroce.
ton âme est féroce.
Fils, cet homme est féroce.

LE MOINE.

Oui, parce que je suis tendre.
Oui, parce qu'elle est tendre.
Oui, parce qu'il est tendre.

....

L'ÉVÊQUE.

homme bon
Sixte quatre, pasteur que le monde révère,
l'église plus douce
plus riant
Veut l'autel moins farouche et la foi moins sévère.
La tendresse
L'indulgence est en lui comme la sainteté.
douceur
C'est de bonté qu'il veut armer la vérité.

....

LE MOINE.

effrayé
Et je suis consterné
Je suis épouvanté de ces relâchements.

....

L'ÉVÊQUE.

abject,
Moine, obéis. Je te somme
D'abjurer.
D'obéir.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

une marche[1]
Descends un degré. Par le nom
abjures-tu?
Du Christ, dédis-toi.

....

[1] *Un degré* est écrit sur *une marche* qui eût donné un faux vers.

insensée
Ta doctrine barbare et fausse.

. . . .

sois pénitent.
l'ombre
mort
Tout à l'heure il sera trop tard, la nuit t'attend.

SCÈNE VIII. — LE MOINE, dans le caveau, DON SANCHE, DOÑA ROSE.

En marge du feuillet Y[2] les quatorze premiers vers de cette scène qui, dans la première version, débutait ainsi :

[DON SANCHE.]

Ton voile
Me gêne. Un baiser.

[DOÑA ROSE.]

Non. Vois là-bas cette étoile.

. . . .

DON SANCHE.

C'est de bon fer. La barre est solide.
Bonne barre de fer. Maintenant, une pierre.
Ah! la mort n'aime pas qu'on rouvre sa paupière.
malaisé. Le
C'est difficile. Un cloître est un étrange lieu.

. . . .

Premier texte rayé :

[DON SANCHE.]

C'est bien lourd.

[DOÑA ROSE.]

Ce tombeau ne fait pas ce qu'il doit.
Un ange ouvre un sépulcre avec le bout du doigt.
Celui-ci
Ce tombeau te résiste.

[DON SANCHE.]

Ah! le voilà qui cède!
Le bloc s'écarte. — Encore un effort. — Un peu d'aide!
Bien.

Au bas de ce feuillet, sous le dernier vers, la date : *17 mai.*

Examinons maintenant les «copeaux» du premier acte, en le suivant scène par scène; indépendamment de quelques larges feuillets semblables au manuscrit et réservés aux projets complètement rédigés, les ébauches, les vers, écrits au hasard de l'inspiration, se croisent en tous sens sur la même page, et appartiennent à des actes différents; nous ne pourrons donc suivre l'ordre de cette partie du manuscrit.

Nous avons inséré et complété ici les six notes données par l'édition *ne varietur*.

NOTES ET VARIANTES

RELIÉES À LA FIN DU MANUSCRIT.

Voici d'abord un projet d'exposition fort différent du début publié, le marquis de Fuentel, averti, venait, seul, au cloître où il supposait caché son petit-fils :

Aucun doute. C'est bien certainement ici.
Au fond de ce désert l'endroit est bien choisi.
Sorte de monastère amphibie entre Espagne
Et France; ici les monts, et là-bas la campagne.
Pas un être vivant à perte de vue. Oui,
Ce cloître semble plein du temps évanoui.
Vrai lieu mystérieux. C'est ici qu'il importe
De peser mot à mot la lettre de la morte.
Quel désert! Relisons ce qu'elle m'écrivait :

Écoute
«Gorvona, j'ai la mort debout à mon chevet.
Vieille et sombre, j'envoie un suprême message
A toi que j'aimai tant!»
Oui, je fus un beau page!
Et maintenant je suis un hideux vieillard, vil,
Couvert de crimes. Soit. Décembre après avril.

«Dans le cloître où m'a fait enfermer ma famille,
en crédit
Je te sais très puissant près du roi de Castille.»

Il s'interrompt et hoche la tête.

Très puissant?

Il reprend la lecture du parchemin.

«C'est à toi qu'en mourant j'ai recours.
«Tu sais que notre fils, l'enfant de nos amours,
«Dont mon mari, le comte André, se crut le père,
«Régna, puis à son tour mourut, laissant sur terre
«Pour régner après lui, mais faible et sans soutien,
«Un enfant orphelin, mon petit-fils, le tien.

« Cet enfant disparut. Il s'appelait don Sanche.
« Retrouve-le. »

Il déploie un autre parchemin.

Voici son testament.

Il lit.

« Moi, Blanche,
« Veuve du comte roi de Burgos, André trois,
« Déclare que don Sanche, héritier de nos droits,
« Mon petit-fils, cru mort dans ses jeunes années,
« Vit caché dans un cloître au pied des Pyrénées,
« Pour l'accomplissement d'on ne sait quel dessein
« Qu'a sur lui le seigneur d'Orthez, notre cousin. »

Il s'interrompt.

prince et grand feudataire,
qui trama
Le vicomte d'Orthez, qu'on sent dans ce mystère,
A justement parmi ses fiefs ce monastère.

Il se remet à lire.

« Sachez tous, si don Sanche est retrouvé plus tard,
« Qu'il est le comte-roi légitime. »
Et bâtard.
Car je suis son aïeul. Mais qu'importe ! on l'ignore.
Oh ! dans ma triste nuit voir un lever d'aurore,
Me voir revivre, moi ! dans un front ingénu !
Voir entrer dans ma vie un doux front ingénu.
Vous êtes donc clément, ô Dieu, sombre inconnu !
Cet enfant que je n'ai jamais vu, qui demeure
Au fond de l'ombre, là ! je vais le voir. — Je pleure.
Car certe il est ici. J'en suis sûr. J'ai l'instinct
Et le frisson du but mystérieux atteint.[1]
Il doit avoir tout près de dix-sept ans.
Je n'ose
Franchir ce mur.
Je sens s'éveiller quelque chose
doux,
De terrible et de bon, d'étrange et de vainqueur,
Que je ne savais pas avoir en moi, le cœur.
Ainsi moi, le ministre habile, impénétrable,
Fameux, puissant, profond, moi le vieux misérable,
— Dis-moi mes vérités, conscience. — Ainsi moi
Qui suis grand, qui fais peur, même à côté du roi,

[1] Ces deux derniers vers étaient déjà proposés en marge.

Moi guide de ses pas marchant sur des victimes,
Moi clarté des noirceurs, moi courtisan des crimes,
Conseiller de Fernand roi de Castille! moi!
Me voilà désormais imbécile! Pourquoi?
Parce que je suis père, aïeul, grand-père. Une âme
Tendre, palpite en moi qui me croyais infâme!
Oh! sois béni, doux être innocent, qui me fais
Respirer enfin, moi le sombre portefaix!

Voici un fragment qui semble logiquement faire suite à la scène précédente : le marquis commence son enquête; le second vers indique une intervention préalable du roi.

[LE PRIEUR.]

Viens-nous en aide, ô Christ!

[LE MARQUIS.]

A part.

Ceci, c'est le prieur.
Le roi s'est abattu sur un inférieur.
Le vrai chef, le voici.

[LE PRIEUR.]

Sous un maître implacable,
Nous plions. Le pouvoir séculier nous accable.
Dieu, vois ton sanctuaire en deuil, et submergé
D'amertume!

[LE MARQUIS.]

Opprimer à ce point le clergé,
Au fait, c'est un scandale.

[LE PRIEUR.]

Ah! monseigneur!...

[LE MARQUIS.]

Mon père,
Vous êtes, j'en suis sûr, — pauvres? (pauvre)

[LE PRIEUR.]

Ce monastère
Est indigent.

[LE MARQUIS.]

Prenez cette bourse.

[LE PRIEUR.]

Pour moi,
Non, mais pour Dieu.

[LE MARQUIS,] à part.

Qui, certe, en a besoin.

[LE PRIEUR.]

Le roi
Vous amène avec lui ?

[LE MARQUIS.]

escorte.
Je suis de son cortège.

[LE PRIEUR.]

Mais vous êtes bon, vous. Le roi, — que Dieu protège !
Nous l'aimons. C'est le roi. D'ailleurs c'est un vaillant.
seigneur, rassuré par votre œil
Mais, puisque vous m'aidez d'un regard bienveillant,
Je vous ouvre mon cœur. Pour nous, l'homme sinistre,
le fourbe
C'est ce gueux, le marquis de Fuentel, son ministre.

[LE MARQUIS.]

Le marquis de Fuentel, c'est moi. Parlez toujours.

[LE PRIEUR.]

Monseigneur !

[LE MARQUIS.]

Parlez donc.

Silence effaré du prieur.

Je viens à ton secours,
Et j'aide tes secrets à sortir. Moine, écoute.
Et vois si je suis bien informé.

Montrant le cloître.

Cette voûte
Est un couvercle obscur d'intrigues. Soit. C'est bien.
Faites. Le roi croit tout savoir, et ne sait rien.

Et quant à toi, tu sais ce que je vais te dire
Par la confession.

[LE PRIEUR.]

Seigneur...

[LE MARQUIS.]

Écoute. Elvire,
Femme du comte-roi de Burgos, lui donna
Un fils qu'elle eut d'un page appelé Gorvona.
Le roi se crut le père, ayant en grande estime
Sa femme, et ce bâtard fut de droit légitime.
Il hérita du trône, en eut tous les profits,
Puis se maria, puis mourut, laissant un fils
Qui tout enfant passa pour mort de mort subite.
Cet enfant n'est pas mort. C'est ici qu'il habite.
Vous le cachez au fond de ce cloître, et je sais
Pour quels projets.

[LE PRIEUR.]

Des faits depuis longtemps passés
Revivent... — Je croyais, s'il faut que je le dise,
Savoir seul le secret de cette bâtardise,
Et des amours du
Dont l'auteur fut ce page infâme Gorvona.

[LE MARQUIS.]

Le page Gorvona, c'est moi.

Stupeur nouvelle et effarement du prieur.

Le nom qu'on a
Pour commencer, plus tard on le jette dans l'ombre.
vécu.
Depuis j'ai vieilli.

Le fragment suivant, dont une partie est barrée, semble placer la première scène non dans un cimetière, à ciel ouvert, mais dans un lieu fermé puisqu'on parle d'une porte.

Le roi aurait intérêt à n'être vu de personne.

[LE ROI.]

m'aperçoive
Il importe que nul ici ne me rencontre.

[LE PRIEUR.]

— Homme, que fais-tu là? Va-t'en! Sauve-toi vite!

[LE ROI.]

Ah! cet homme m'a vu. C'est malheureux pour lui.

[LE PRIEUR.]

Tel doit mourir demain qui l'ignore aujourd'hui.

[LE ROI.]

— Je le sais.

[LE PRIEUR.]

— Tremble.

[LE ROI.]

— Non.

[LE PRIEUR.]

— Va-t'en.

[LE ROI.]

— Non.

[LE PRIEUR.]

— Sache, rustre...

Sur la même page, la même scène ébauchée, et biffée :

[LE PRIEUR.]

— Homme! que fais-tu là? Va-t'en! vite!

[LE ROI] sans l'entendre.

Il importe
Que nul ne m'aperçoive ici. Veille à la porte.

[LE PRIEUR.]

Drôle! à la porte! (1)
Sors!

[LE ROI.]

— *Cet homme m'a vu. C'est malheureux pour lui.*

---

(1) Cette réplique vient en variante aux quatre mots dits par le roi : *Veille à la porte.*

Va-t'en, moine.

tu meurs.

Maintenant, si tu dis que tu m'as vu, la mort.
Si tu veux vivre, il faut te taire.

On retrouve un écho de ce dialogue dans cet autre fragment :

Personne ici ne doit connaître qui je suis.
C'est malheureux pour lui qu'il m'ait vu. Je ne puis
Lui faire grâce. Il faut qu'il meure.

Au-dessous de ces trois lignes, deux vers destinés à être dits par Torquemada, mais ce nom a été rayé :

Cloîtres sans célibat ! cœurs sans Dieu ! mœurs infâmes !
Permettre aux chevaliers d'Alcantara des femmes !

Puis beaucoup de noms pris en note :

Fabeto. — Guatabasco. — Verapaz. — Soledad. — Rosario. — Iglesia. — Galamanzon. — Guribe. — Don Pio. — Patricio. — Grahumada. — Alumbrados. — Don Nicasio. — Don Demetrio.

Les juifs. — Les illuminés. — A Tolède l'hérésie mozarabique.

[SCÈNE II.]

Approche.
Viens, causons. Ces parfums de(1) *sont exquis.*
Avant d'interroger cet homme, un mot, marquis.
Je suis libertin. J'aime affreusement les femmes.

Et tes commencements sont troubles et confus.
On m'a conté de toi je ne sais quelle histoire
Fausse probablement car j'aurais peine à croire
Qu'une reine ait jamais pu s'éprendre de toi.
Bref, elle aurait donné, dit-on, un fils au roi,
L'infâme, et ce serait toi qui serais le père.
Tous ces gens là sont morts. L'enfant aussi, j'espère.
On n'a pas même pu me dire leurs noms. Bah!
C'est un conte.
Ce n'est pas vrai. Le jour où ma faveur tomba
Sur ta tête, parmi tant de ducs et de comtes,
La cour me fit sur toi toutes sortes de contes.
C'est tout simple. Et pour moi je n'en crois rien du tout.

---

(1) Un mot illisible.

Ce n'est pas surprenant, mais personne n'a pu
royaume
Me dire en quel pays eut lieu cette aventure.
C'est à Murcie, ou bien à Dax. On conjecture.
Nul ne sait le lieu vrai ni le nom tout entier
Du roi stupide auquel tu fis un héritier.
C'est pourquoi je ne crois pas un mot de ce conte.
...[1] *mon plaisir t'a fait marquis et comte,*
On tâche de te nuire, on a raison. Mais moi,
Que ce soit faux ou vrai, peu m'importe. Ma loi
Est au-dessus de tout ce que l'homme imagine.

Pour que votre altesse
...n'ait pas une tristesse
Pour que vous régniez grand, heureux, victorieux,
Je m'ouvrirais les entrailles.

Ami, cartes sur table.

— *J'ai tous les dévouements pour vous, seigneur.*
— *Tu mens.*
Cela ne sert à rien d'ailleurs les dévouements.

....

Je te ferai peut être un jour couper la tête.
Nous étant pénétrés tous deux, la paix est faite.
Et chacun garde en soi son gouffre. Je te hais,
Tu me hais. Bons amis du reste, à cela près.

....

Tant que ton intérêt avec le mien s'accorde,
Marquis, je te choisis pour conseiller, sachant
Que tu me serviras mieux étant plus méchant.

Arrête
superflus
Ta dépense de mots, courtisan. Je te hais,
Nous faisons semblant de vivre en paix.
Tu me hais. En moi l'ombre, en toi de noirs souhaits.

Ô mon maître!

[1] Deux mots illisibles.

Tant que nos intérêts seront d'accord, vieux traître,
Cher marquis, je t'aurai pour conseiller, sachant
Que tu me serviras mieux, étant plus méchant.

Et constate à travers tes louches bégaiements
Et cette différence est entre nos serments
Que roi je suis terrible et que laquais, tu mens.

Plan des vers dits par le roi sur la reine :

Sans geste, sans parole, sans rire, sans pleurs,
immobile, impassible.
Momie, statue, marbre, cadavre,
larve, à côté d'Isabelle, cette ombre.
L'étiquette, ce cérémonial glacé
Alors j'ai des furies
Asturies.

Oh! quel accablement d'être à jamais fantôme!
Quitte à redevenir demain ombre et fantôme.

---

je le dis.
Il faut qu'il meure, nous verrons.
Maintenant,
Mais d'abord un secret qu'il faut que je te dise.
Cet enfant est bâtard et d'une bâtardise
Qui le fait mon cousin. — Raison de plus alors.
Il est prince.
Cela m'est égal
Sa mère en Portugal.

Si l'on éloignait Glob?
— Il est idiot.

Variantes des vers dits par Gucho, mais attribués d'abord au roi :

J'ai l'air, moi, de ne croire à rien. Eh bien, vois-tu,
La momerie a-t-elle une obscure vertu,
me sens
Quand j'ai dit un pater je deviens imbécile.
Un pape me fait peur, je vénère un concile,

En somme, j'ai l'effroi des prêtres, je me sens
Poussière sous les pieds de ces sombres passants.
Je suis libertin, fourbe, inexorable, oblique,
Louche, incrédule, impie, athée, et catholique.
Et, tant pis, j'en aurai plus tard le sobriquet.

Les Bernardines sont fort près d'ici. Nous sommes
Voisins de leur couvent, seigneur.

Comme le roi de France, évêque du dehors,
Le vicomte d'Orthez, de Dax et de Cahors,
Est clerc en même temps que laïque, étant prince,
Et, tout en bataillant là-bas, dans sa province,
La masse d'arme au poing et la bannière au vent,
Il est cardinal-diacre abbé de ce couvent,
Homme de guerre en France et d'église en Espagne.

Est-il papable? — non — mais il est prince souverain
comme vous, seigneur.

Sire, a droit sur
Sanche de Salinas est comte de Burgos
Doña Rose infante de Navarre
Rosaria d'Orthez a droit sur la Navarre.

Ils ont le même aïeul.
Cet
Son aïeul, Loup Centulle, était duc de Gascogne.

Le comte Salinas a une garde de cinquante ballasteros, tous hidalgos, et dont le capitaine s'appelle l'*abbé* (el abad) des cinquante. Ils suivent le comte partout, même chez le roi, et ont pour chef-lieu la ville de Peña-Arrada, qui est dans les états du comte (de Salinas).

Cette note a été mise en vers, acte Ier, scène II (voir p. 20) et nous les retrouvons, mot pour mot, plus loin.

Ce complot contre moi, je le tourne pour moi.
Que Rose épouse Sanche. Oui, cela fait mon compte.
En mariant ta nièce à mon cousin, vicomte,

Tu veux par Salinas me dérober Burgos.
C'est bon, je laisse faire. Oui, nos droits sont égaux.
Et moi qui comme toi de mon bien suis avare,
Je compte par Orthez te prendre la Navarre.

Après ces vers, une note :

Torquemada entend et dit :

Scandale horrible!

[SCÈNE VII.]

— Cette doctrine est fausse de tout point.
— Elle est vraie, et j'entends y conformer mes actes.
— Moine, il faut qu'à l'instant ici tu la rétractes.
Évêque, je ne puis.
— Non, j'y crois. — Je t'enjoins, fils, de t'en repentir
Et de n'en plus rien croire. Un schisme en peut sortir.
— Évêque, j'y persiste. — Ah! prends garde!

[SCÈNE VIII.]

Ah! c'est vous! qu'êtes-vous, enfants? — Deux fiancés.
Soyez bénis!
— Vous êtes ces enfants qu'on élève en ce cloître
Par ordre du vicomte-abbé.

LA CROIX ARRACHÉE.

— O ciel! ils sont damnés!
— Sans vous j'étais mort. Je vous dois la vie.

Dans ce projet, Torquemada connaissait tout de suite le sacrilège. Plus tard, Victor Hugo a résolu de *garder le récit de l'arrachement de la croix pour la fin*. (Voir p. 198.)

TORQUEMADA.

Vous avez bien fait
De me sauver. Je sens que je puis être utile.
ou :
Vous avez bien fait de me sauver, enfants.
Je sens que je puis être encore utile aux hommes.

[Écriture 1859 environ.]

Au-dessous des vers cette note :

Le diable. Ange forçat.

La note suivante, écrite pourtant sur une page remplie de plans suivis et de vers publiés, semble laisser le marquis dans l'ignorance de sa paternité :

Oh! si j'avais un fils!　　*Non hélas!*
ou du moins je l'ignore.
Je ne serais plus seul sur cette sombre terre!
J'aurais le cœur moins noir et j'aimerais quelqu'un.

ACTE II. — LES TROIS PRÊTRES.

En regard du titre : Acte deuxième, une remarque écrite à l'encre rouge :

(Cet acte, nécessaire au développement de l'idée, devant probablement être supprimé à la représentation, je le numérote à part.)

Il est en effet numéroté à l'encre rouge de *a* à *l* (la lettre *j* manque) et remplit 11 pages.
A droite, la date : 1er juillet.

SCÈNE PREMIÈRE. — FRANÇOIS DE PAULE.

Après le quatrième vers, nous lisons, sous une rature, celui-ci, inachevé :

J'ai quelque illusion de ce genre.

. . . .

Dans ce désert, domaine auguste
Dans ce désert béni, fief sacré du saint-père...

. . . .

Non, les violateurs même les plus infâmes
N'oseraient
Ne viendraient point verser le sang...

. . . .

Mais alors quel est donc ce chasseur téméraire?
le fait
Quelqu'un l'ose pourtant! quel est ce téméraire?

SCÈNE II. — FRANÇOIS DE PAULE, TORQUEMADA.

TORQUEMADA.

m'accablent et (1)
La fièvre et le soleil me dévorent, je marche,
Et j'entre, passant vil,
J'entre, indigne passant, chez toi, saint patriarche.

. . . .

(1) Le premier mot, très difficile à lire sous la rature, est douteux.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Comme toi, je suis prêtre.
Je suis prêtre aussi, moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui, je le vois[1].
Puisse Dieu vous conduire!

. . . .

TORQUEMADA.

L'Univers a besoin de parler à la Ville.
Je viens de l'Univers et je vais à la Ville.

. . . .

Et j'arrive. J'ai[2]
Ma supplique est déjà parvenue au Saint-Siège.

. . . .

Nous avons été clercs dans la même chapelle,
Nous nous sommes connus à Valence. Il s'appelle
Rodrigue Lanzoli.
Borgia. Mais toi, prêtre en cette âpre chapelle,
de sa grâce inonda
Qu'es-tu, vieillard que Dieu dans ce désert guida?

. . . .

FRANÇOIS DE PAULE.

luit sur
J'en vois. Tous les matins l'aube argente les eaux...

. . . .

La table universelle aux affamés servie
S'étale
Apparaît
Se dresse dans les champs et les bois, et la vie
les monts, les lacs, les antres, le ciel bleu,
Emplit l'ombre, et la fleur s'ouvre, et le grand ciel bleu...

. . . .

TORQUEMADA.

faux pontife
Au pape, homme à tiare et sépulcre blanchi...

. . . .

(1) Le vers, sous cette forme de variante, est resté inachevé.
(2) Variante restée inachevée.

humblement
Et que, tout en restant, par devoir, prosterné
le chef quelconque,
Devant l'altier vicaire, au hasard couronné...

. . . .

éperdu
Je me jette, effrayant, dans la pitié terrible...

. . . .

fatal
du superbe
Moi, j'ai vu la rondeur de l'immense univers,
Moi, j'ai sous mon regard eu cette vision,
Tropiques, pôles, rois, peuples, climats divers;
peuples, rois; Thèbes, Rome, Sion.
idole
L'univers; chaque zone et chaque nation...

. . . .

ce globe, le monde
Oui, la sphère terrestre avec ses cris, sa guerre,
Ses royaumes, ses chocs, son fracas, son effroi,
ma sphère
C'est mon globe, entends-tu.

FRANÇOIS DE PAULE.

mon globe,
Voici ma sphère, à moi.

. . . .

obscur
Ce masque affreux que tous nous avons sous nos fronts,
Ce fantôme
Cette larve qui sait ce que nous ignorons...

. . . .

yeux
Avec ces deux trous noirs et fixes pour témoins...

. . . .

TORQUEMADA.

Cet ermite fait voir
Ce saint ermite montre à mon œil ébloui...

. . . .

plus grand
Père, rien de meilleur jamais ne se rêva.

. . . .

FRANÇOIS DE PAULE.

On ne doit opprimer aucun
L'homme ne doit proscrire aucun être vivant.

. . . .

pensif
Quand, jour et nuit, rêveur, du haut de cette cime...

. . . .

TORQUEMADA.

Tant pis! tout est parfait,
Qu'est-ce que cela fait, pourvu que tu médites...

. . . .

Après ce vers :

Mais c'est vivre en enfant et non pas en aïeul!

viennent huit vers ajoutés en marge, puis entourés, biffés et recopiés, toujours en marge, mais augmentés de six nouveaux vers.

. . . .

Ah! tu vis face à face avec la nuit, priant
pleurer
penser
Sans vouloir, plus ou moins tourné vers l'orient!

Ces deux vers n'ont pas été maintenus dans le texte publié où ils ont été remplacés par ceux-ci que ne donne pas le manuscrit :

Ah! tu vas et tu viens de l'autel à la croix,
De cet amas de pierre à ce morceau de bois!

. . . .

voici les
Et vous crie : Au secours, pensez aux multitudes!

SCÈNE III. — Les Mêmes, le Chasseur.

LE CHASSEUR.

appeaux
J'ai planté là les chiens, les pièges, les lacets...

. . . .

Dieu — s'il existe, il se tait, —
pauvre
Eût, en faisant cela, fait un triste chef-d'œuvre.
Certes, en faisant l'homme, a fait un sot chef-d'œuvre.

. . . .

L'idée est fausse et grande.
Je te l'accorde. Va, fils. Ton idée est grande.

. . . .

vous le dire, en deux mots. Pourquoi
Moi, je vais en deux mots le dire. A quoi bon taire...

....

erreurs
Voici ma loi : railler les doutes et les schismes.
Chacun voit un mot luire à travers tous les prismes;
Bien boire et bien manger, rire.
Toi, c'est prier; moi, c'est jouir.

....

Ah! je serais stupide
lent
D'être hésitant et lourd quand la joie est rapide...

....

.....[1] *j'ai de l'esprit*
Avant tout, être heureux.

Un ajouté marginal de douze vers à partir de celui-ci :

Ah ça! mais je serais un imbécile. Il faut...

....

Soyons des sages
Ayons donc de l'esprit. Profitons du temps. Rien...

....

Tout est bien, si je suis puissant, riche et prospère.
Vivant, je suis en hâte heureux; mort, je m'échappe!

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'est-ce que ce bandit?

TORQUEMADA.

C'est le pape, mon père.
Mon père, c'est le pape.

C'est le texte des deux dernières variantes qui figure seul dans le manuscrit. Les deux vers publiés, page 61, n'existent que sur les épreuves. Victor Hugo aura voulu finir l'acte sur le mot : *pape.*

Tout à fait en bas et à gauche du dernier feuillet de cet acte, la date *: 4 juillet.*

---

[1] Le premier mot de la variante est illisible.

PLAN ET VARIANTES DU DEUXIÈME ACTE,

RELIÉS À LA FIN DU MANUSCRIT.

Comment vous nommez-vous? — Torquemada. — Vous êtes
Religieux de Saint-Dominique? — En Jésus,
Oui, monseigneur.

[FRANÇOIS DE PAULE.]

[*refuse*]
Je prierai Dieu pour vous afin qu'il vous foudroie.

. . . .

[TORQUEMADA.]

desseins
Quelle idée as-tu donc de mes projets?

[FRANÇOIS DE PAULE.]

Confus. —
Mais terribles. — Je plains le monde en vous voyant.

[TORQUEMADA.]

Je déborde d'amour.
— Mais je suis tout amour!

[FRANÇOIS DE PAULE.]

Vous êtes effrayant.

. . . .

Car avant d'avoir fait un pas dans cette voie,
Avant d'avoir perdu votre âme, il vaudrait mieux
Pour la terre et pour vous, que vous fussiez mort!

[TORQUEMADA,] à part.

Vieux,
Et faible d'esprit. Pardonnons-lui.

Au verso d'une enveloppe datée *24 juin 1869.*

Je connais le nouveau pape.
Je suis espagnol comme lui et un peu son ami.
Je l'ai vu dans Valence.
Que cet ordre chassé...... s'y réfugia
Roderic Lanzoli surnommé Borgia.

J'ai fait remettre une supplique
Au nouveau pape. Il est espagnol comme moi.
Nous avons été clercs dans la même chapelle.
Nous nous sommes connus dans Valence. Il s'appelle
Roderic Lanzoli, dit Borgia. Je vais
Tâcher de lui parler à Rome.

Sur cette même page où sont jetés, en tous sens, des vers, quelques rimes sont proposées sous cette réplique du pape :

... J'étais en bas et je chassais.
Lacets — excès, succès, procès.

Ton nom?
— Torquemada. — Mon frère, as-tu soif? as-tu faim?
Mange et bois. Je prierai Dieu pour toi, frère, afin
Qu'il ne t'accorde pas ce que tu lui demandes.

Comment vous nommez-vous? — Torquemada. — Mon frère,
Avez-vous soif? buvez, mangez. Avez-vous faim?
Et quant à vos projets dont j'entrevois la fin,
Je prierai Dieu pour vous afin qu'il vous refuse.

...Mais vous, qu'avez-vous dans l'esprit? — L'univers.
Je te l'ai dit.

Deux Romes.
...Je suis l'homme des hommes.
— Voici de l'eau, des noix, des pommes.

Tu ne sauves que toi.

---

idiot.
Vieux et faible d'esprit, saint, mais imbécile.

Ce que c'est qu'être seul! il ne voit plus le vrai!
Son esprit baisse.
Il ne sait ce qu'il dit. Pardonnons-lui.
C'est l'affaiblissement d'esprit des solitaires.
Triste.

Vivre seul affaiblit l'esprit. Ce saint divague.
Pauvre saint homme.

Nous sommes sur la terre pour croire, aimer, obéir. Nous soumettre aux puissances.
Secourir les pauvres et les faibles.
Ne pas faire de mal à une fourmi. Douceur, charité, piété, pauvreté.

Torquemada : vous ne sauvez que vous, inutile.
Nous sommes sur la terre pour sauver les hommes, fût-ce violemment.
Douceur, non. Force. — Mais vie âpre et pauvre, c'est aussi mon avis.
Penser aux autres, pas seulement à nous.

A. 6. [Alexandre six.]

Nous sommes sur la terre pour jouir
(Développer. Vices, crimes et joies.)

Torquemada, regardant F. et B.
Deux égoïsmes.

Ah! pardieu! j'ai laissé ma suite en bas. J'avais la curiosité de vous voir de près, ermite.
Et toi, je te connais, Torquemada.
J'ai fait ce que tu désirais, tu dois être content de moi.
Je viens de vous entendre avec plaisir. Vous êtes deux imbéciles.

Je viens de vous entendre avec plaisir. Vous êtes
Deux idiots.

... Allez donc demander au gerfaut,
A l'épervier, à l'aigle auguste dont l'œil brille,
A l'aigle, à l'épervier, si cette chair qu'il broie
Si la cible est leur sœur, si la proie est leur fille.
Est permise, et s'il sait de quel nid sort sa proie.

DEUXIÈME PARTIE. — ACTE PREMIER.

La pagination du manuscrit reprend ici à C[1]. En tête la date : *20 mai.*

SCÈNE PREMIÈRE. — DON SANCHE, LE MARQUIS DE FUENTEL, puis GUCHO.

L'indication du costume porté par don Sanche est en partie rayée, les détails suivants ont été supprimés :

Le chapeau de comte surmonté de l'aigrette Alumbrar (éclair) mélange de plumes et de pierreries.

Trois vers barrés au début de la scène et développés en marge :

LE MARQUIS.

..... on dispose
La chapelle, on allume en ce moment l'autel.
Elle attend dans ce cloître, et moi, Gil de Fuentel,
J'en vais ouvrir la porte
Je vais le faire ouvrir et vous livrer passage...
....

DON SANCHE.

J'obéirai.
Soit.

LE MARQUIS.

Cela remonte au temps des Goths.
Il faut vous astreindre aux usages légaux.
....

LE MARQUIS.

conseiller
Laissez-vous diriger par moi.

DON SANCHE.

Les yeux fermés.
sens
Je ne sais pas pourquoi, je crois que vous m'aimez.
Je ne vous connais pas depuis longtemps. Vous vîntes
Une nuit, l'autre année,
Un jour avec un ordre — oh! j'eus d'abord des craintes...
....

LE MARQUIS, lui baisant la main.

Oui, fiez-vous à moi [1].
Votre Altesse a raison
Comptez sur moi. Je veux votre félicité.
....

[1] Ces deux variantes laissent le vers inachevé.

GUCHO, à part, observant le marquis.

Je crois deviner...

(*Regardant le marquis.*)

comme il a l'air triomphant!

Le vieux comte *du noble infant!* [1]

Comme il a l'air bon! comme il a l'air triomphant!

. . . .

Que m'importe! Voici ma loi : tout voir, tout taire.

Ah bah! je ne veux rien savoir de ce mystère.

LE MARQUIS.

cloches

Dès que vous entendrez les clairons, votre altesse...

. . . .

SCENE II. — Le Roi, Gucho, le Duc d'Alava, un Chapelain du Roi.

GUCHO, serrant ses deux marottes sur son cœur.

Mes poupées

Sont plus en sûreté que les hommes. *Pourtant,*

Disons vrai, je les casse aussi, moi.

Le roi aperçoit le vieux trône et le considère. Rentre le marquis de Fuentel.

Après avoir rayé la fin de la réflexion de Gucho et l'indication qui suit, Victor Hugo a continué la scène en retardant l'entrée du marquis.

SCÈNE III. — Les mêmes, le Marquis

LE MARQUIS, à part.

Chaque instant qui s'écoule est un degré qu'il monte

Vers la gloire, la joie et le bonheur!

Du fond de la nuit vers la lumière.

. . . .

mon fils

Oh! l'enfant innocent luit sur l'aïeul infâme!

stupéfait

Oh! je suis ébloui de ce qu'une vieille âme

songe,

Et je pleure, ébloui de ce que ma vieille âme,

Comme la mienne, sombre et basse,

Sombre, rapetissée et vile, ô Dieu clément...

. . . .

[1] Une partie de la variante est illisible.

LE MARQUIS.

Roi, ceci

le roi
Est le trône où jadis votre aïeul don Garci...

....

LE ROI.

Je suis celui de qui vient la vie et la mort,

Immédiatement après ce vers venait l'indication suivante, barrée :

Entrent en scène deux files de pénitents. — Cagoules.

....

GUCHO.

Nommez
Abject, mais grand. Devant Torquemada, tout tremble.
Même vous.

LE MARQUIS.

Quand on voit cette bannière, il semble
brûlée
Qu'on sent la chair fumante et l'odeur du bûcher.

LE ROI.

Où ces spectres vont-ils?
Où ces hommes vont-ils, marquis?

— GUCHO.

Altesse, ils vont chercher
Ils vont chercher
Chez eux, n'importe où, fût-ce en votre basilique,
Ceux qui seront brûlés sur la place publique.

Après ces vers venaient ces deux lignes, biffées :

Quiconque voit venir cette bannière à lui
Est perdu.

Deux pages plus loin, on retrouve la suite :

aux prêtres
Le roi donne au clergé trop d'appui.
Ce moine usurpe. Il a mis en quelques années
à côté
Son front vil au-dessus des têtes couronnées.

Victor Hugo a biffé ce début de page et ajouté trente-deux vers sur un feuillet intercalaire (J[3]). Cet ajouté lui-même est fort travaillé et offre, en marge, quelques variantes.

GUCHO.

surgir, parmi les sombres foules,
Alors on voit sortir d'un cloître aux tristes dômes
cagoules
Cette bannière avec ces deux rangs de fantômes.

. . . .

passe
Elle avance au milieu du peuple lentement,
Faisant tout fuir devant son ombre épouvantable.

Ce dernier vers rayé, neuf vers sont ajoutés en marge; le neuvième reprend la même rime.

Fuite et terreur partout
Rien ne l'arrête. On fuit sitôt qu'elle se montre.

. . . .

On sait que cette vision
Va tout à l'heure
On sait qu'elle va prendre en sa maison
Est une main qui va chez lui saisir un homme.

. . . .

Elle va droit au but,
Qu'il fasse jour ou nuit, sans un cri, sans un chant,
Faisant tout fuir devant son haillon redoutable.
vision
Elle va droit au but, muette et redoutable,
au lit,
Vous, vous êtes chez vous, tranquille, assis à table...

LE MARQUIS.

Quoi donc! aller à Rome en conciliabule,
Quoi! Torquemada fait un conciliabule,
Parler au pape, et puis rapporter une bulle,
Parle au pape, revient et rapporte une bulle,
le roi cède et votre
l'éclipse est faite! et le
Cela suffit, le roi s'éclipse, et son pouvoir...

SCENE IV. — Le Roi, le Marquis.

LE MARQUIS.

suzerain
petit roi
A ce vieux roitelet d'Orthez...

. . . .

Le pouvoir
La puissance est en vous.

. . . .

Lorsque le roi annonçait subitement au marquis sa résolution de tuer don Sanche, le pauvre grand-père poussait un cri : *Seigneur!*

Victor Hugo, jugeant sans doute que ce cri trahissait l'angoisse du marquis, s'en est tenu à l'indication :

Mouvement de stupeur terrifiée du marquis.

LE ROI.

On est froid quelque temps
On hésite longtemps pendant qu'un feu grandit.

. . . .

Don Sanche au néant!
Je n'y tiens plus. A bas mon rival!

. . . .

Après ces mots du marquis : Le lion a faim, un passage rayé résumait vingt-quatre vers développés en marge :

LE ROI, avec explosion.

Ce don Sanche! oh! j'en suis jaloux! je m'en délivre!
Je me plais à compter dans mon cœur, de rage ivre,
Les sombres battements de la haine, et j'en veux
Sentir l'âpre frisson jusque dans mes cheveux!
Haïr est bon. Jaloux! moi jaloux!

Se rapprochant du marquis.

Il existe...

. . . .

le gouffre,
Je suis l'abîme, heureux d'engloutir l'alcyon.

. . . .

Je suis un gouffre en proie à cent
J'ai pour âme un chaos plein de courants
J'ai dans l'âme un orage et cent courants contraires,
Mais tous les vieux Caïns du trône
Le meurtre est mon ami; les Caïns sont mes frères;
pensif, calme,
Et tandis que j'ai l'air grave, glacé, dormant...

. . . .

m'apaiser
Qui voudrait m'adoucir me ferait rugir mieux.
Et l'adoucissement
L'essai d'apaisement me rendrait furieux.

. . . .

sûr
Le cloître; l'autre alerte et rapide, la mort.
étouffe
Le cloître avilit; mais le sépulcre
Le cloître? Oui. Le tombeau cependant est plus fort.

En tournant la page, on lit sous les ratures trois vers faisant suite :

Il a cela de bon qu'on n'en sort pas. Don Sanche
S'éteint, sous le froc noir ou sous la robe blanche,
Front vil perdu parmi tous ces fronts asservis.

Sept vers en marge remplacent le passage rayé.

fatal
Un cercle abject, tracé par un hideux compas...

....

LE ROI, à part.

Ce vieux traître vient
... Hé! c'est louche. Il vient d'affirmer tout à l'heure...

....

Ce fourbe a des projets. Me trahirait-il? (1)
En me poussant ainsi, ce fourbe
Où veut-il m'entraîner? Ce traître a des projets.

....

pâle,
Languir, agoniser, lâche, morne, hébété?

....

Comprends cela.
Qu'en penses-tu?

....

Oui, mais vois ma misère.
Je te sens très sincère.

Mais réfléchis. Le peuple, un tas de mendiants,
Est bête, et juge un prince à
Prend mal la politique et ses expédients...

....

C'est si bon la douceur! qu'en un cloître on le tienne,
N'est-il pas mort?
Et tout est dit.
Cela suffit.
Peut-il fuir? Non.

SCÈNE V. — LES MÊMES, DON SANCHE, DONA ROSE, L'ÉVÊQUE D'URGEL.

L'ÉVÊQUE.

Et don Sanche, à vos pieds
Et Sanche, à vos genoux amené par le prêtre...

....

LE ROI, bas au marquis.

compte
Je saurai la reprendre.

Daté : *28 mai.*

(1) Variante inachevée.

Peu de chose à glaner dans les fragments pour cet acte. Nous y trouvons pourtant, ébauché, le conseil donné par le marquis au roi :

Seigneur, vous êtes un grand politique, ce jeune homme vous est nécessaire. Sa vie est le garant de votre trône, de votre royaume. Dans l'état de vos affaires avec la France et l'empire, par lui [ce jeune homme] *vous êtes sûr d'avoir la Navarre, sans lui votre frontière est découverte.*

Et mon avis
Est de faire tuer sur-le-champ ce jeune homme.
— Pourquoi?

Je vais le faire moine et plus tard on verra.
Elle, religieuse de son côté.

J'aimerais mieux qu'elle ne fût à personne...
Et la perdre pour moi que de la lui laisser.

Sur une page du Reliquat du *Théâtre en Liberté* nous trouvons ces fragments :

... Que veut dire ceci? quelle est cette audace!
Marier une nonne avec un moine! horreur!

Aujourd'hui
Au moment de la voir passer aux bras d'un autre,
Je n'y tiens plus. Tant pis. Je la veux. Je la prends.

Ce serait de bonne politique,
Mais on n'est pas sur terre, enfin, pour s'ennuyer.

Bah? j'ai fait ce que j'ai pu.
J'ai lutté.
Cela n'est pas venu tout d'un coup, ce caprice.
... Quel parti fallait-il que je prisse?
Crois-tu que je n'ai pas lutté? je me suis dit :

...Et jamais une femme
N'eut un plus charmant rire à vous désoler l'âme.

Voici encore, après le texte, deux vers inutilisés :

Vous n'êtes plus Rosa, l'infante de Navarre,
Vous êtes désormais la sœur Rosario.

Puis, pour la fin de l'acte, quelques variantes auxquelles Victor Hugo a renoncé, préférant brusquer le dénouement. D'ailleurs, le marquis, dans son anxiété, ne pouvait penser qu'à don Sanche.

[LE MARQUIS.]

Cloîtrée, elle est sous l'œil de Dieu. Désormais, sire,
Torquemada la tient, et ce moine inclément
Après qu'il a saisi lâche malaisément.

[LE ROI.]

Nous verrons. Je suis maître.
— Je suis roi. Patience! On voit parfois, en somme,
Une femme sortir d'un cloître.
— Et même un homme.

C'est fait. Il sort d'ici vaincu, captif.
— Vivant!

Oui, c'est mieux : le couvent!
Il sort d'ici captif, découronné.
— Vivant!

DEUXIÈME PARTIE. — ACTE II.

En tête, la date : *1er juin.*

Dans les indications, quelques modifications insignifiantes : le tapis de table était un *riche* tapis *de velours* et le grand plat d'argent un *large et long plat d'or.*

SELLUM
SCÈNE PREMIÈRE. — LE MARQUIS DE FUENTEL, MOÏSE[1] BEN HABIB, grand rabbin.

LE MARQUIS.

Sûr
Bon moyen.

. . . .

LE MARQUIS.

C'est d'une mine d'or que doit sortir l'intrigue.

Cette ligne biffée est modifiée en marge par une addition de cinq vers donnant ces variantes :

La vérité se loge au fond d'un puits, l'intrigue
A la cour, se tirer des griffes des puissants,
Dans une mine d'or. On obtient des puissants

[1] Le nom : MOÏSE, venu en premier jet et rayé trois fois, a été maintenu.

Vivre, échapper au prêtre, affreux dans tous les sens,
Permission de vivre à force de présents.
Au soldat qui vous broie,
Pour échapper au maître, au juge qui vous triche,
C'est difficile.
Au prince, au prêtre, il faut qu'un pauvre homme soit riche.

Au milieu de la page qui donne la fin de la première scène, viennent trois vers entourés et largement barrés; on les lit au début de la scène suivante :

Catastrophe aujourd'hui. Si le roi laisse faire.

Après l'hémistiche suivant :

Compte sur ton argent,

Cette indication rayée mettait fin à la scène :

Sort le rabbin. Le marquis pensif regarde le tas d'or, remuant les piles d'écus.

Produit d'une saignée aux juifs. Peuple aurifère.

Ce vers sera repris pour la scène suivante, mais dit par le roi.

LE MARQUIS.

Venez.
Oui. Soit. Mais pour l'instant, va-t'en.

LE RABBIN.

Ah ! quel effroi !
O jour d'effroi !

Ah ! jour terrible !
Journée affreuse !
Ah ! tout à l'heure, on va, si le roi ne nous aide,
Si le roi ne nous aide, on va, dans cette ville,
à Tolède,
Brûler cent vieillards juifs, ici même, à Séville,
Et le reste du peuple, hélas, sera chassé.

Après ce vers, une indication rayée :

Le marquis congédie du geste le rabbin. Le rabbin sort par la porte de tapisserie. Le marquis referme la porte.

Dès la sortie du juif, le marquis, resté seul, disait les quatre vers, reportés plus loin, sur don Sanche :

Ah ! don Sanche est dans un monastère, etc.

Puis le roi entrait avec Gucho.

L'intérêt de ce passage entouré et biffé, c'est que, chevauchant sur les vers, une ligne, barrée aussi, nous apprend l'arrivée d'un personnage inattendu et que Victor Hugo a renoncé à faire intervenir :

Jésus ! viens-nous en aide !
Dieu ! venez-nous en aide !
Ah ! voici le prieur.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SCENE II. — LE MARQUIS, LE ROI, GUCHO.

Nous retrouvons, sur un grand feuillet relié à la fin du manuscrit, tout le début de cette scène qui, dans cette première version, était beaucoup plus courte, car elle ne comprenait pas le plaidoyer du marquis en faveur des juifs :

[LE MARQUIS.]

Catastrophe aujourd'hui. Si le roi laisse faire.
Là, grand autodafé. Force gens brûlés vifs.
En même temps édit d'expulsion des juifs.
prêtre
qu'un moine ôte au
Tout un peuple perdu pour le roi de Castille.

[LE ROI.]

Il s'agit bien d'un peuple, il s'agit d'une fille.
Je ne m'arrête pas, certe, à moitié chemin.
Le moment est venu de remettre la main
Sur Rose et de l'ôter du cloître. Je diffère,
Mais j'achève.

Avec triomphe.

A moi Rose!

[LE MARQUIS.]

Ah! vous aurez affaire...

[LE ROI.]

Affaire à qui?

[LE MARQUIS.]

Mais...

[LE ROI.]

Dis. Parle.

[LE MARQUIS.]

A Torquemada.

[LE ROI.]

Moi le roi!

[LE MARQUIS.]

Lui le grand inquisiteur!

[LE ROI.]

Oui-dà!

[LE MARQUIS.]

Seigneur, l'église en lui s'incarne. S'il se fâche... —

[LE ROI.]

Eh bien?

[LE MARQUIS.]

L'église prend facilement, et lâche
Malaisément. Il est l'inquisiteur.

[LE ROI.]

Eh bien?
Qu'est-ce? Un homme à corrompre après tout. Ce n'est rien. —
dompter
S'il me plaît de mater ce moine...

[LE MARQUIS.]

Essayez, sire.

[LE ROI.]

Je puis prodiguer tout ce qu'un homme désire.

L'ébauche s'arrête ici.

Reprenons les variantes du manuscrit :

LE MARQUIS.

Des payens
Là, grand autodafé! Force gens brûlés vifs

Quelques vers rayés, repris et développés en marge :

LE ROI.

... C'est beaucoup que j'empêche
ma femme
Un autodafé. J'ai le pape qui me prêche.
Le pape qui m'ennuie [1].
Ma femme aussi. Tous deux sont là, très exigeants.
les
Il faut bien leur laisser brûler un peu les gens.
Je n'aurai pas la paix sans cela. Par la ville

[1] Ce vers est resté inachevé.

Après les vers que nous venons de citer et dont le dernier est resté sans rime, vient un passage, rayé également, qui n'offre pas de variantes et que nous passerions sous silence, s'il n'indiquait qu'en l'écrivant, l'auteur n'avait pas encore trouvé le mobile qui fera agir Gucho, le poussera à prévenir l'inquisiteur et facilitera le dénouement. C'est la crainte d'être brûlé qui fait de Gucho un traître. Or, dans la première version, il n'était pas question d'un bouffon brûlé :

Les juifs, sire,
en son
Demandent que le roi les garde dans l'empire
Et révoque l'édit qui les exile.

[LE ROI.]

Alors
Que veulent-ils?

[LE MARQUIS.]

Mourir où leurs pères sont morts,
Rester dans leur pays, sire, et je vous présente

La rime de ce dernier vers se trouve deux pages plus loin. Après avoir rayé le passage qu'on vient de lire, Victor Hugo a intercalé un feuillet contenant l'incident du comte Requesens dont tous les gens ont été brûlés... jusqu'à son bouffon même.

Sur le feuillet intercalaire, nous trouvons la rime au vers cité p. 179 et finissant ainsi :

Par la ville,

LE ROI,

Que dit-on?

LE MARQUIS.

Tudèle
Rien. On brûle à Cordoue, à Séville,
A Saragosse.

LE ROI.

Et puis?

LE MARQUIS.

L'infant de
Le comte Requesens...

....

LE ROI.

Et don Sanche?

prêtre
Est-il moine enfin?

LE MARQUIS.

Non.

LE ROI.

Les supplices
Ah! les bourreaux
Les échafauds sont prêts,
fait
S'il refuse. Il mourra. Je les ai mis exprès
Mettre
Tous deux dans deux couvents de la ville où j'habite,
tous deux *Au plus vite*
Pour les avoir toujours sous la main. La petite
reprendre Rose.
Je veux ravoir l'infante.
Au cloître Asuncion.

LE MARQUIS.

Et le nouvel édit
Sur les couvents?

[LE ROI.]

L'édit?

Les derniers vers, biffés, sont modifiés et développés en marge.

Au feuillet suivant (B[4]) et pour la troisième fois, le début de la scène est écrit, puis rayé, quoique se rapprochant plus que les deux autres du texte publié.

Nous le répéterons pour qu'on puisse se rendre compte de l'importance de l'intercalation :

Catastrophe aujourd'hui. Si le roi laisse faire.
Là grand autodafé. Force gens brûlés vifs.
En même temps, édit d'expulsion des juifs.
Tout un peuple qu'un moine ôte au roi de Castille.

[LE ROI.]

Une horde qu'on chasse, un bûcher qui pétille,
C'est là ta catastrophe?

[LE MARQUIS.]

En outre, sire, édit
Sur les couvents, Altesse.

Là s'arrêtent les ratures et le texte se soude à la page précédente :

Est déclaré bandit,
rebelle
Traître et pervers à Dieu, parricide, anathème,
Quiconque ose en un cloître entrer, fût-ce vous même,

Sans la permission de l'inquisiteur.
Pour y mettre la main sur qui que ce soit.

. . . .

Et toutes ces brebis ont pour gardien un loup.
Fauve, et tous ces agneaux sont gardés par un loup.
Vous le rencontrerez vous barrant le passage.
Le roi n'attaque pas le prêtre, s'il est sage.

. . . .

LE ROI.

Mais ne peut-on mater ce moine?
S'il me plaît de dompter ce moine...

. . . .

Après la réplique du roi :

Cet homme est fort.

Le texte s'enchaînait ainsi :

Se rapprochant du marquis, bas.

Malgré sa chasuble et sa crosse,
On a tué le prêtre Arbuez à Saragosse.
Marquis, c'est un moyen.

[LE MARQUIS.]

Ça n'a pas réussi.
On a fait saint Arbuez, voilà tout.

Ces quelques vers rayés, le texte, développé, continue à la page suivante.

LE ROI.

Avoir cette pauvreté sombre,
faisant
Toute-puissante, égale à moi, jetant de l'ombre
Sur ma splendeur, toujours près de moi, toujours là![1].
Sur mon trône, à côté de moi! Ce compagnon
Toujours auprès du roi.

. . . .

LE MARQUIS.

[*Cette espèce de monstre au meurtrier est traître.*]
Ils reviennent vivants. Roi, la mort les fait naître.
Ils sont plus vivants. Rien ne les fait disparaître.

[1] Variante restée sans rime.

Et les prêtres tués font revivre le prêtre.
D'un tas de prêtres morts naît ce spectre, le Prêtre.
Oui, foulez sous vos pieds ces moines [1]
Foulez aux pieds ces gens d'église ivres de fiel
Broyez tous
Massacrez ces cafards du cloître ivres de fiel...

. . . .

Elle est la maladie...

Cet hémistiche rayé, Victor Hugo l'a recopié plus bas pour le faire dire par le roi, puis, en marge, il a inscrit les huit vers donnant l'*a parte* du marquis changeant de tactique.

LE MARQUIS.

Le danger avec lui, c'est que pour en extraire
souhaite
Ce qu'on désire
Une action, il faut conseiller le contraire,
Et pour qu'il aille au sud, le pousser vers le nord.
m'écoute, et mon adresse a tort.
Cette fois il me croit. Diable! ma ruse a tort.

. . . .

Affreux pontife!
Il est pontife.

. . . .

Quoi! vos potences! pendre un prêtre!
Vos potences! toucher aux prêtres! qu'on y vienne!

. . . .

Comme une braise allume un champ de
Ainsi qu'on met le feu dans de la folle avoine,
fait flamber le monde aux quatre vents.
passe
Sa torche court et change en cendre les vivants...

. . . .

Tout tremble, les plus fiers *les plus*
Sauve qui peut. Les fiers rampent, et les hardis
Tremblent. Qu'est-ce qu'on fait de Tortose à Cadix
D'un bout de la Castille
de l'Espagne
Et d'un bout du royaume à l'autre? on se dénonce.

. . . .

Pelage
Jadis, sous don Ramire ou doña Léonore,
Toute ville espagnole était gaie et sonore;

[1] Cette variante est restée inachevée.

frissonnaient
chuchotaient
Les grelots gazouillaient sur le peuple dansant.

. . . .

Deuil et crainte
Plus de luxe. Un banquet est suspect. Terreur, crainte,
Partout!
Deuil, et l'immense Espagne est une fête éteinte.

. . . .

Nommer trop souvent
Tout est forfait. Songer, jurer par Salomon...

Après l'énumération des crimes «vrais ou faux» quatre vers rayés, puis modifiés plus loin après un développement :

Autant d'attentats, sire! Ah sire, aujourd'hui même,
Oui, tout à l'heure, à moins que d'angoisse suprême,
Vous ne fassiez obstacle au supplice, ici, roi,
Sous vos yeux...

Sous ces vers rayés et sous quelques-uns des suivants, on distingue quelques mots illisibles, tracés à l'encre rouge.

Un mot ferait obstacle au supplice, mais non!
D'un mot le roi pourrait tout empêcher, mais non!

. . . .

La fournaise va poindre et s'allumer, enfer
Le bûcher va flamber, monceau de feu, massif
D'échafauds, de poteaux et de barres de fer
De braise, où, sous les yeux du confesseur lascif,
Faites par le brasier difformes et tortues.
Des femmes se tordront d'âpres flammes vêtues...

. . . .

hurler
On entendra rugir ces colosses farouches...

. . . .

A ce vers :

Roi, vous disparaissez dans l'ombre du bourreau.

succédaient immédiatement les quatre derniers vers dits par le marquis et la réponse du roi.

Ce bas de page rayé, Victor Hugo a ajouté deux nouveaux feuillets qui donnent le texte définitif.

Le premier de ces deux feuillets est en partie une mise au net de la page reliée à la fin du manuscrit et qui contient seize vers à partir de celui-ci :

Ah! vous vous débattez en vain. Vous êtes pris.

. . . .

LE MARQUIS.

Moloch
Mammon
Réseau noir que Satan sur la terre riva...

. . . .

Revenons au manuscrit :

LE MARQUIS.

infinie
Espèce de rosace immense d'une église
Formidable,
Infernale, où la Mort se dresse au
Infinie, où l'enfer luit sur le maître-autel.

. . . .

Aimer
Vouloir *penser*
Grandir est un abus, vouloir est un forfait,
C'est un risque de vivre
On est hardi de vivre, et c'est un péril d'être.
affreuse
Au centre de la toile obscure on voit le prêtre...

. . . .

stupeur
Certes, c'est un sujet de surprise et d'effroi...

. . . .

Devant vous le missel, l'évangile, la bible
S'étalent
Se dressent...

. . . .

rocs
Les vieux rois, durs autant que les monts, chevelus
lions
Ainsi que les forêts...

. . . .

proie
Un roi se laisse prendre une femme, et, clément,
et n'ose essayer
Rampe, sans essayer même un rugissement.

. . . .

LE ROI.

, entrer et ressaisir
Puis marcher droit au cloître Asuncion, saisir
L'infante...

. . . .

hésite et résiste,
Et, si quelqu'un résiste, alors frappe, foudroie...

....

Je pars ce soir pour être absent au moins un jour.
Tu sais? je pars ce soir.

LE MARQUIS.

Je le sais. Pour un jour.

SCENE III. — Le Roi, la Reine, les Juifs.

SELLUM
MOÏSE BEN HABIB.

profond
Le sépulcre pensif tremble à cause de vous.

....

Qu'on nous laisse murés
Nous vivons enfermés dans nos maisons étroites...

....

l'hébreu
Jamais le juif ne chante et jamais il ne rit.
Rois, nous payons l'impôt,
Nous payons le tribut, n'importe quelles sommes.

....

Tout est bien
Gloire à Dieu!

....

Seize vers ajoutés en marge pour le discours du rabbin.

Laissez-nous sous nos toits, et nous [1]
Les nids dorment heureux sous les branches blottis...

....

Souffrez-nous, vers de terre, à vos pieds, dans
Ne soyez pas le vent si nous sommes la cendre.

SCÈNE IV. — Le Roi, la Reine, Gucho.

Ajouté marginal de quatre vers, puis modifications aux vers dont voici les variantes :

LA REINE.

Sire, prenons l'argent, et chassons tout de même
Les juifs que je ne puis accepter pour sujets.

[1] Variante inachevée.

LE ROI.

Bonne idée. Et moi-même à l'instant j'y songeais.

. . . .

LA REINE.

ordres
Vous êtes notre époux. Vos avis sont les nôtres.
Trente mille écus d'or! dans vos mains...

LE ROI.

Dans les vôtres.

SCENE V. — Le Roi, la Reine, Torquemada.

TORQUEMADA.

Repentez-vous.
Excès d'audace!

. . . .

Nous vous obéissons.
Rois, nous vous subissons, mais nous vous dénonçons.

. . . .

LE ROI.

Seigneur inquisiteur, le roi
le cœur plein de
Et la reine, contrits et confessant la foi...

. . . .

TORQUEMADA.

et pardon
Délivrance à jamais!

. . . .

saint
Ouverture du libre et
Issue aboutissant au radieux chemin,
l'ulcère
Guérison de la plaie au flanc du
Porte du paradis rouverte au genre humain.

. . . .

amour,
Autodafé, pardon, bonté, lumière, feu,
Sombre
Vie! éblouissement de la face de Dieu!

. . . .

Il rugit d'être seul
Sinistre, il est resté derrière le mur sombre.

. . . .

le mal
J'ai posé sur l'enfer la flamme bienfaitrice.

. . . .

C'est fini. Je suis là.
Plus d'enfer. C'est fini. Les douleurs sont taries.

. . . .

mystérieux
Pétille ! luis, bûcher ! prodigieux écrin...

. . . .

anges,
Les âmes, hors des corps comme hors de leurs voiles...

. . . .

Purification
Transfiguration suprême !

. . . .

délivrant
Lui perdant les humains, moi secourant les âmes...

Le dernier feuillet de l'acte débute par ces deux vers rayés :

Sur lui les deux battants hideux : Toujours ! Jamais !
C'est fini. Je suis là. Non, tu n'auras plus d'âmes.

Ceci nous montre que le feuillet précédent a été intercalé puisque le premier des deux vers rayés s'y répète. — Un ajouté de neuf vers, en marge des ratures, se termine par le dernier hémistiche :

Non, tu n'auras plus d'âmes.

Date : *16 juin.*

PLANS ET VARIANTES DU DEUXIÈME ACTE. DEUXIÈME PARTIE.

Plan :

Tragédie aujourd'hui. Si le roi laisse faire.
Il explique. — Le bûcher est là, tout prêt.
Ainsi pour aujourd'hui brûlement d'hérétiques...
En même temps décret d'expulsion des juifs.

Détails. — Le roi d'abord distrait écoute, s'échauffe... puis éclate. Fureur. Ordre d'enlever Rosa du couvent.

Avant de s'enfermer avec la reine, le roi ordonne que personne n'entre.
Quiconque entrera le paiera de sa tête.
Aura la tête tranchée.

Sur quoi la porte s'ouvre à deux battants. Torquemada paraît, en bure. Un crucifix de fer à la main qu'il jette sur la table.

Sur la table monceaux d'or. 30 piles de chacune mille écus d'or.

Trente piles sont là de mille écus d'or chaque.
C'est bien. — C'est d'une bonne attaque.

SCÈNE II :

Les femmes? — Il est vieux. — L'or? — Il veut rester pauvre.

Les dignités. — Il veut rester simple moine.
Évêque? Cardinal? — Prêtre.
Le meurtre. — Le tuer?

Sire, en tuant Arbuez, on n'a pas réussi.
Arbuez mort, son fantôme a régné. C'est ainsi.
C'est de la mort d'Arbuez que vit le St-Office.

Par la gorge tu mens, marquis! Le roi s'appelle
Fernand — Oui mais la reine, hélas, est Isabelle.
— Tu mens, te dis-je! Écoute, et vois si je suis roi.

Ordre d'aller violer le couvent de ...... où Rose est.

SCENE II :

QUEMADERO.

... Les femmes dans la flamme
Sous l'œil du
Et hurlantes, devant le confesseur lascif,
Dans
Sous cette gaze ardente elles se tordent nues.

Deux rimes proposées au-dessous de : lascif :

massif.
convulsif.

SCENE III.

Sur une grande feuille blanche et dans tous les sens, les supplications des juifs sont ébauchées, éparses; quelques fragments sont inédits; quand les vers se suivent dans l'ordre de la scène publiée, nous les passons :

Ayez pitié de nous.
C'est pourquoi le Seigneur aura pitié de vous.
de vos petits enfants.

Et cachés dans les lieux épais de la forêt.

Donnant
Sa maison pour un bœuf et son champ pour un âne.

Nous savons que la terre est obscurcie à cause
De la fureur de Dieu, mais

---

un pavé des rues.
Et nous sommes foulés comme l'herbe des routes.

Nous obéissons
Nos lois sont très simples et très droites
Tellement qu'un enfant les mettrait en écrit.

---

avec sa chèvre,
Avec l'enfant qui tette, avec l'enfant qu'on sèvre.

Et Dieu vous ouvrira des portes magnifiques.

---

d'un homme assassiné
Comme les vêtements de ceux qu'on a tués.

Ainsi qu'une couvée est chassée de son nid.

Soyez sur nous, mais non comme les anges noirs,
Soyez les anges doux et bons, car l'aile sombre

Et l'aile blanche, ô rois, ne font pas la même ombre.
Par vos aieux sacrés
Infante Jeanne.
lèvre
Par vos petits enfants dont la bouche est pareille
A la fraise des bois où se pose l'abeille.

Faut-il donc que la mère avec son nouveau-né,
Avec l'enfant qui tette, avec l'enfant qu'on sèvre,
Faut-il qu'avec son bœuf, et son âne, et sa chèvre,
Israël fuie et meure épars dans tous les sens.

---

les os de nos pères palpitent.
précipitent.

Le sépulcre profond tremble à cause de vous.

Et voici l'épouvante du soir.

Dieu peut récompenser comme il peut châtier
Et changer le figuier sauvage en cèdre altier.

Sur les monts où s'abat l'aile des aquilons.

SCÈNE V.

A genoux! — Les deux altesses s'agenouillent.
Nous sommes les puissants
... et de notre justice
Le pape est seul exempt, les rois ne le sont pas.
Pendant votre sommeil, pendant votre repas,
sa divine tristesse
son aide avec
A toute heure, apportant à vos fronts sa tristesse,
Notre bannière a droit d'entrer chez vous, altesse.

Obtenez votre grâce en livrant ces maudits.
— Qui n'entend pas sa voix renonce au paradis,
Obéissons.

Le fer rouge guérit, la braise cautérise.

Au verso d'un journal : *l'Indépendance d'Haïti,* Victor Hugo a écrit : *A brûler.* Cette page est couverte de notes :

Ô l'amour ! quel abîme !
Aimer le genre humain !

D'un côté l'enfer, de l'autre l'homme.
Seul moyen de salut : le bûcher.
Brûler une heure pour ne pas brûler éternellement.

La lueur éternelle !
Voir l'ombre et ne voir qu'elle !
Voir la loi formidable et simple et ne voir qu'elle !
Oh ! quelle obsession, le devoir ![1]

Déclaration d'amour au genre humain { le vrai frère c'est moi.

Genre humain, je t'aime ! Homme ! mon frère !

Il entend les cris des damnés, il les voit se tordre dans la braise ardente.

Juifs, hérétiques, arracheurs de croix dans les églises et dans les cimetières.

Des rimes proposées : lourde - sourde.

Des notes :

Peine du San-benito perpétuel.

Agapito, évêque de Lisbonne.

---

[1] Ces derniers vers ont été publiés au premier acte.

Puis cette appréciation, étrangement placée au milieu de ces notes :

M. Laurent Pichat a peu de talent. Tous ses malheurs viennent de là.

Oh! vous étiez couverts de fautes et de cendre,
Je vous sauve — je vous aime. Rendons grâce au bûcher purificateur.
Envolez-vous, âmes heureuses,
L'épouvantable enfer frémit de vous voir libres.
Je pleure d'attendrissement en songeant à l'éternité changée.
Paradis pour enfer. Ciel bleu.

Peinture céleste du bonheur suprême des âmes.

Cris — rugissements — Jésus!
Miséricorde! Jéhovah!
Grâce! Sabaoth!

Mucho sous la table : Comme j'ai bien fait!

Cette dernière ligne fait supposer que c'est Gucho qui a prévenu Torquemada. Pourtant, dans le texte publié, Gucho ne quitte pas la scène.

Tous, hérétiques, juifs, ô mes douces couvées,
Passez dans cette flamme ailée, âmes sauvées!
achète
Un court moment vous paie un bonheur infini.
L'homme n'est plus maudit, l'homme n'est plus banni.
Un sourire est au fond des cieux, l'amour s'éveille
Et voici son triomphe, et voici sa merveille.
Ce bonheur, cette peine admirable du feu(1),
C'est la miséricorde aux caresses sans nombre,
l'immense
C'est le divin rachat des esclaves de l'ombre.

les *leur* *Hélas!*
Je vous aime! Je suis votre père! Oh! sans moi

... Chaque âme avait un monstre en (2)
Qui rongeait sa lumière et qui mordait son aile
Le corps, la chair, les sens, l'appétit, le péché,
L'ange en proie au démon expirait.

(1) Pas de rime à ce vers.
(2) Une partie de la page est arrachée.

IMPRIMERIE NATIONALE

Que l'éternel forçat pleure en l'éternel bouge.
Je pousse de mes poings l'énorme porte rouge
Et je la fais tourner sur ses gonds, et j'en mets
Sur lui les deux battants hideux : Toujours ! jamais !
L'entendez-vous hurler ? Non ! tu n'auras plus d'âmes ![1]

Désespère, Satan !

Le partage se fait dans la clarté des tombes.

Il est curieux de voir qu'avant d'avoir écrit la dernière scène, Victor Hugo en avait trouvé les derniers vers :

Hydres, démons, dragons,
Évanouissez-vous ! envolez-vous, colombes !
Vous que l'enfer tenait, liberté ! liberté !
Allez de l'ombre au jour ! Changez d'éternité !

DEUXIÈME PARTIE. — ACTE III.

En tête, la date : *16 juin.*

Dans la description du décor deux lignes barrées indiquent que le lieu choisi n'avait pas été tout d'abord un jardin. On lit, fort difficilement :

A droite une petite chapelle[2]*... des quatre côtés avec autel au centre.*

Au-dessus des ratures, l'indication : une terrasse du parc secret, etc., a été ajoutée.

SCENE PREMIÈRE. — TORQUEMADA, GUCHO.

GUCHO.

fou de cour près du roi
Moi Gucho, le bouffon dudit roi, notre sire.

Après cette variante le texte s'enchaînait immédiatement à l'*a parte* de Gucho : Dénoncer, c'est mal...

Un ajouté de sept vers vient en marge, puis quatre vers encore au bas du feuillet.

(1) Au verso de cette page, un titre de *l'Homme qui rit :* Première partie, *l'Enfant.*
(2) Quelques mots illisibles.

Le feuillet suivant (B[5]) débute par un passage rayé qui confirme l'indication relative au décor :

TORQUEMADA.

A peine absous, ce roi recommence. Mauvais
Et lâche.

Regardant autour de lui.

C'est ici la cachette des vices.
Le parc secret.

(Il aperçoit la chapelle.)

Prions.

Puis cette variante, barrée énergiquement :

La porte était ouverte.

(Il entre et on le voit à genoux devant l'autel, absorbé et se frappant la poitrine.

Ce texte rayé et modifié en marge, les sorties de Torquemada et de Gucho sont indiquées.

SCÈNE II. — LE MARQUIS, DON SANCHE, DONA ROSE.

LE MARQUIS.

Vos robes de novices,
terribles.
S'il faisait jour seraient un péril. Mais ce lieu
nous pouvons respirer. Ah !
Est désert, il fait nuit, nul ne nous voit. Mon Dieu !
Vous voilà délivrés. Mais je tremble. Il faut vite...

Ce dernier vers rayé donne lieu à une intercalation de quatre vers en marge.

. . . .

C'est bien.
Hélas ! je ne suis point d'un esprit infécond,
Et j'ai, pour aviser, cette nuit tout entière.
Mais comment ferons-nous pour passer la frontière ?
Demain vous passerez tous les deux la frontière,
Torquemada se dresse et tient l'Espagne entière,
J'en réponds. Vous serez en France, en sûreté.
Et de l'abaissement du roi fait sa hauteur.

. . . .

recueille
protège
Quelqu'un qui vous abrite et veuille vous sauver...

. . . .

On peut être vendu par un prêtre acheté.
Parfois un prêtre vend ceux qui l'ont acheté.

Un ajouté de quatre vers en marge prépare et explique l'arrivée de la bannière du Saint-office à la fin de l'acte :

J'ai de plus un souci..., etc.

....

Je le veux! où trouver
Oui! je vais vous chercher un refuge. Ah! je tremble.
je vous vois
C'est égal, vous voilà vivants. Soyez bénis.

DON SANCHE.

Vous nous sauvez!
Ah! nous vous devons tout!

LE MARQUIS.

Hélas!

....

SCÈNE IV. — DON SANCHE, DOÑA ROSE, TORQUEMADA.

Peu de ratures dans cette scène, évidemment recopiée.
Intercalation marginale presque au début de cette scène, à partir de :

Dieu, pour le surveiller, pencha Saint Dominique...

Dans le premier texte, la révélation du sacrilège était faite par don Sanche, seul :

La pierre était trop
Mais la pierre était lourde! oh! j'étais désolé!
Mais une croix de fer était tout près. Je l'ai
Arrachée au milieu de la grande herbe verte,
Et, grâce à ce levier, la tombe s'est ouverte,
Rosa poussant la pierre, et moi la soulevant,
de cette ombre,
Et vous êtes sorti du sépulcre, vivant.

Ces vers, rayés, ont été modifiés et morcelés, en marge.

TORQUEMADA.

Vous l'avez arrachée!
(A part.) Une croix arrachée!
Ô terreur!
Une croix!

SCÈNE V. — DON SANCHE, DOÑA ROSE.

La scène débutait par sept vers reportés plus loin :

... Viens! respirons enfin!

Victor Hugo les a rayés et recopiés après avoir fait huit nouveaux vers.

DOÑA ROSE.

C'est le sauveur.
du ciel!
Secours d'en haut!

....

suspend
Et comme on se reprend n'importe à quelle branche!

....

Et nous protège, et Dieu bénit nos âmes.
Oui, c'est la main de Dieu qui nous protège. Dis...

....

ces tyrans!
Les hommes, si méchants!

....

Ah! comme j'ai pleuré!
Ami, j'ai bien pleuré! Quand l'espoir se perdit,
des ténèbres traînée,
Quand je me vis au fond de ce cloître emmenée...

....

DON SANCHE.

Toute cette douceur éparse en ce beau lieu
commande de vivre
Nous ordonne de croire et nous répond de Dieu.
Espérons! espérons!
Ne crains plus rien, belle âme innocente apaisée.

Cette dernière variante se retrouve au feuillet suivant, mais cette fois, le vers est terminé par cet hémistiche, complété lui-même ainsi :

Ta parole m'enivre,
Oui, j'espère. Espérer, c'est naître. Aimer, c'est vivre.

Après la rature, sept nouveaux vers ajoutés.

....

DON SANCHE.

... Oui, nos deuils, notre cri,
Notre prière, il a tout entendu[1]
L'ont ému. Des gardiens inconnus nous préservent...

....

terrestre pour devoir!
Avoir le paradis pour joug et pour devoir!

....

[1] Vers inachevé.

ROSE.

Je suis heureuse,
... Il te dira : Père, ô mon bien-aimé !

. . . .

Les indications finales sont un peu modifiées. Elles étaient plus précises encore à partir d'ici :

Cela grandit et approche. Le porte-bannière en cagoule met le pied sur la terrasse, et en même temps, à sa droite et à sa gauche, s'avancent lentement deux files de pénitents, d'hommes en robes et en cagoules, les blancs d'un côté, les noirs de l'autre. Don Sanche et doña Rose se retournent pétrifiés. La bannière s'avance vers eux.

Sous la date : *21 juin 1869*, on lit :

Il y a quarante ans, en ce même mois de juin (1829) j'écrivais *Marion Delorme*(1).

PLAN DU DERNIER ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Plan écrit au crayon bleu au *verso* de vers adressés à Victor Hugo et datés : *7 mai 1869 :*

Effarement
Rien n'est fait. Les couvents violés.
On est à notre poursuite.
Le roi recule.
On dit le grand inquisiteur plus que jamais en crédit.

Le roi peut survenir. Danger pressant. Je vais aviser. Ce qu'il faudrait, c'est un prêtre. Un prêtre qui se dévouerait. Ils ont tant de ressources. Pourrait vous sauver. Mais où le trouver ?
Il faut trouver un autre asile. Avant l'aurore.
Attendez-moi. Je vais aviser. Je reviendrai.

D'après ce plan de la scène IV, Victor Hugo aurait d'abord pensé à faire révéler à Torquemada, au premier acte, de quelle façon il avait été sauvé. Puis il se serait ravisé :

Garder le récit de l'arrachement de la croix pour la fin. — C'est nous qui vous avons sauvé. — Vous étiez dans un caveau avec une pierre sur la tête.
— Comment avez-vous fait pour soulever la pierre ?

(1) Contre son habitude, Victor Hugo écrit : *Delorme* en un mot.

— J'ai arraché d'une tombe une croix de fer, elle m'a servi de levier, et à nous deux, elle et moi, nous avons pu lever la dalle. — Vous êtes sorti.

— Une croix! vous avez arraché...

— D'une tombe voisine une croix.

— Une croix! ô ciel ils sont damnés!

— En outre, ils etaient religieux. Elle nonne. Lui moine. Ils avaient fait des vœux. Ils les ont enfreints.

— Sauvez-nous. — Soyez tranquilles.

Au verso de notes et de vers de la deuxième *Trouvaille de Gallus,* cet autre plan de l'avant-dernière scène, vers et prose mêlés :

Lui. C'est lui.
— C'est ce vieillard! — Je viens vous aider. Je vous aime.
Et je vous défendrai contre le roi lui-même.
J'entrevois quelque piège et quelque impiété,
Ce jardin est le lieu secret et redouté
Où le roi fait le mal. Mais je suis là. Je veille.

Un mot sur les frocs.
Mais qu'est-ce que ce froc et qu'est-ce que ce voile?
Et d'abord donnez-moi les noms que vous portez.
— Sanche, infant de Burgos. — Rose, infante d'Orthez.
— Nous sommes fiancés. — Vous n'avez fait, je pense,
Que des vœux qu'on délie avec une dispense.
— Vœux de novices. Rien de plus...(1)
— Bien. On vous mariera.

Joie.

— Mais comment se fait-il que vous soyez ici?
— Le roi m'a mis de force au couvent. Elle aussi.
Nous nous sommes enfuis. — Vous paîrez une amende.
Le roi paîra plus cher, sa faute étant plus grande.
Le cloître de Dieu n'est pas la prison du roi,
Et nul ne doit entrer
Et nul n'entre au couvent malgré soi.

Que le cloître de Dieu soit la prison du roi,
C'est un crime, et nul n'entre au couvent malgré soi,
Vous êtes libres.

Effusion et joie.

---

(1) Deux mots illisibles.

Mais qui donc êtes-vous ? — Je suis l'église.
Je suis puissant.

On sent dans ce qu'il dit la puissance.

Confiance.
Je me confie
A cette providence inattendue et sombre.

Vous étiez sous la terre,
Comment faire, ai-je dit, pour soulever la pierre ?
Une tombe était là,
Et j'ai déraciné la grande croix de fer.

Dans un coin de la page, quelques phrases de la lettre *au Rappel*, publiée en 1869.

Une inquiétude prenait Rose en voyant Torquemada changer après la révélation du sacrilège :

Vous êtes tout à coup devenu sombre, ô père !
Qu'avez-vous ?
— Rien.
— N'est-ce pas, vous nous sauverez ?

Avez-vous prononcé des vœux définitifs ?
— Non. — Jamais.
Mais il peut survenir un obstacle.
— Ah ! du pape ! En payant on a tout ce qu'on veut.

Ébauche qui semble indiquer que don Sanche et doña Rose découvraient à Torquemada le secours que le marquis tentait de leur porter :

Il voulait nous sauver la vie.

TORQUEMADA.

Eh bien, enfants,
Venez.

A part.

Je ferai mieux. Je leur sauverai l'âme.

Fragment inutilisé :

Nous vivons dans ce bois...[1]
C'est ma petite femme et je suis son mari.
— Ces enfants sont damnés.

---

charmante *noir.*
Je te trouve jolie avec ce voile blanc,
Et pourtant, je le hais.

Charmante, même avec ce voile, que je hais.[2]

Universel.
Je suis une âme heureuse, ô mon bien-aimé! — Ciel!

Faites nous donner des chevaux,
un sauf-conduit.

Torquemada | Soyez tranquilles | ?
je vous sauverai.

[Verso d'enveloppe timbrée 1859].

SCÈNE DERNIERE. — Escalier au fond.

Amour. Joie. Espérance.
La bannière du St-Office.

Papillons. Jardin. Tombe rouverte. Souvenirs.

TORQUEMADA.

Oui, je vais vous sauver. Soyez tranquilles.

En s'en allant.

Ciel!

Prends ces âmes!

(Scène paradisiaque d'amour.)

Au dessous de ce plan, la bannière à tête de mort est dessinée.

---

[1] Deux mots illisibles.

[2] Ces vers n'ont pas été utilisés. Don Sanche ne pouvait en effet remarquer ce voile que doña Rose avait toujours porté.

PLANS INUTILISES.

Voici le plan d'une scène rédigée plus tard et définitivement abandonnée. Nous ferons suivre ce plan de sa mise au net.

Le roi aurait paru au dernier acte et une lutte se serait engagée entre lui et Torquemada, comme semble le faire prévoir ce titre :

L'EXCOMMUNICATION.

« — Un moine veut ce soir vous parler, seigneur roi,
Dans le jardin secret du palais.» — Sur ma foi,
Un moine me prévient qu'il me donne audience!
C'est fort! dans mon jardin secret! Chez moi! — Je pense
Que vous obéirez, seigneur. —

LE ROI, froissant la lettre.

Moine, je te prendrai
Moi, je pendrai
Pour orner une croix
Ce gueux sur une croix de Monsieur Saint André!
— Non. — L'insolent!
Prêtre insolent!
Moins haut, sire. On peut vous entendre
— Seigneur, moins haut. On peut entendre.
Vous n'avez que le sceptre. Il a le sac de cendre.
Le plus puissant des deux, c'est lui.
— Ce compagnon
N'a pas même signé sa lettre de son nom.
C'est le premier venu des moines. Il n'importe.
... — Soit, mais prêtre.
— Il ouvre ma porte.

Ce n'est pas le premier venu. J'en suis certain.
Le prêtre est aujourd'hui le spectre du destin.

Le moine est un fourreau dont la lame est le prêtre.
Sire, soyez prudent.

(*Explosion.*)

Quoi! moi qui, etc.

Ah! vous avez laissé grandir le St Office.
C'est fini.

De plus aujourd'hui même,
Ce soir, vous me verrez, seigneur, car mon devoir
Étant de vous parler, je vous l'ai fait savoir.

J'ai prévenu le roi par lettre que ce soir
J'aurais à lui parler dans ce jardin.

Sur deux feuillets semblables à ceux du manuscrit, même scène, mise au net :

[LE ROI,] lisant.

«Un moine, vieux, ayant charge d'âmes[1], humble esclave
«De Jésus, dont le sang nous rachète et nous lave,
«Veut ce soir vous parler sans témoins, seigneur roi,
«Dans le jardin secret du palais.»

Levant la tête.

Sur ma foi,
Un moine me prévient qu'il me donne audience.
C'est fort.

[LE MARQUIS.]

Dans le jardin secret.

[LE ROI.]

Chez moi!

[LE MARQUIS.]

Je pense
Que vous obéirez, seigneur.

[LE ROI.] froissant la lettre.

Je te pendrai,
Moine, aux clous d'une croix de Monsieur Saint André!

[LE MARQUIS.]

Non.

(1) Victor Hugo a, par inadvertance, employé le pluriel.

[LE ROI.]

L'insolent!

[LE MARQUIS.]

Moins haut, sire, on peut vous entendre.
Vous n'avez que le sceptre, il a le sac de cendre.
Le plus puissant des deux, c'est lui.

[LE ROI.]

Ce compagnon
N'a même pas signé sa lettre de son nom!
C'est le premier venu des moines. Il n'importe!
Un inconnu. Ce gueux, pieds nus, ouvre ma porte,
vêtu de
Entre et s'assied, drapé dans sa toile à torchon;
Et s'il ne daigne pas lever son capuchon,
Je subirai *odeur,* *message,*
J'aurai subi son froc, son sermon, son passage
sermon,
Et son odeur, sans même avoir vu son visage!

[LE MARQUIS.]

Ce n'est pas le premier venu, soyez-en sûr.
Puisqu'il est hors du cloître, eût-il un nom obscur,
Il a des fonctions, redoutables peut-être.
Le moine est le fourreau dont la lame est le prêtre.
Sire, soyez prudent.

[LE ROI.]

Explosion.

C'est donc là que j'en suis!

Au crayon, sur un verso d'enveloppe, ce plan :

Immense terreur avant l'arrivée de T. — Pleurs. — Pathétique. — Juifs. — Argent. Bijoux. 300.000 marcs d'or. Scène crucifix (les deux rois).

Place publique. Bûcher allumé. Passe la bannière du St Office, entrent des hommes qui vont mourir. T. survient. Il les interroge. Ses assassins. Plus endurcis et plus menaçants et plus hérétiques que jamais. Il leur fait grâce. — *Allez! damnés!* Seul il tombe à genoux, demande pardon à Dieu d'avoir cédé à la vengeance et envoyé ces hommes à l'enfer en leur épargnant le bûcher. *Bon mouvement.* — Qu'on

les reprenne! On court après. — On ne les trouve pas. On ramène le couple. Sujet du drame. Joie de Torquemada. Il les reconnaît. Il les aime. Son effusion.

Une autre note sur le même sujet :

Placer ici *la scène des assassins*. La calotte de fer. Il les renvoie, puis se ravise, les trouvant trop punis, puisque les voilà damnés. Et, pour leur faire grâce, il les fait jeter au bûcher, à un brasier qui brûle encore.

Dans un fragment du *Théâtre en Liberté* (Reliquat), nous trouvons ce passage qui semble se rapporter au plan précédent :

Il ne mérite pas la mort. Qu'il soit damné.
Je lui fais grâce. Va.

Torquemada.

(Navires.)

là-bas, dans la brume,
L'un des vaisseaux au fond de l'espace est visible;
L'autre, meilleur marcheur, a déjà disparu.

Torquemada, 2e acte.

— Quelle heure est-il, pilote?

ciel
Pour le dire il faudrait que le temps fût plus clair.
L'ombre cache l'horloge. On trouve l'heure en mer
Par l'observation de la hauteur des astres.

A moi! brûlez! coulez à fond
Ce navire. Il est plein de juifs et d'hérétiques.

(Reliquat du *Théâtre en Liberté*.)

TORQUEMADA.

Le quemadero. La grande place. Les bûchers et les cadavres s'éteignent.
Torquemada à genoux au milieu.

... Soyez sauvées,
Âmes. Je vous sauvais. Vous étiez réprouvées;
Vous voilà maintenant dans l'éternel ciel bleu
Avec les saints, avec les anges, avec Dieu!
L'exil vous attendait. Je vous rends la patrie.
Ô morts
Âmes, priez pour moi comme pour vous je prie![1].

---

[1] Nous n'avons pu retrouver l'original de cette note donnée par Paul et Victor Glachant dans leur *Essai critique sur le Théâtre de Victor Hugo*.

SATAN.

Et sur ces flammes
Penche éternellement son urne pleine d'âmes.

Précipice.
Et comment sur ce bord épouvantable, ô Rome!
Arrêter l'éternel écroulement de l'homme?
Dominique a trouvé le remède en son sang.

Au verso de vers anglais datés 1860, cette ébauche :

Le roi vise l'infant.

— Que voulez-vous, seigneur?
— Le tuer. Tout simplement.

NOTES.

Vérification faite, les deux enfants que j'ai attribués à Sixte IV dans *Torquemada* sont d'Innocent VIII. Rendons à Dieu ce qui est à Dieu et à Innocent ce qui est à Innocent.

Rectifions un détail en terminant :

Vérification faite, les *deux enfants* attribués par le vers de la 1re scène à Sixte IV appartiennent à Innocent VIII. N'en faisons pas tort à ce pape et restituons-lui ses deux enfants bâtards. Rendons à César ce qu'on doit à César et à Innocent ce qu'on doit à Innocent.

Deux papes à la fois, Clément sept, Urbain six, et les dominicains se partagent, et St Dominique est comme martelé par ces deux papes.

Le pape et les évêques exempts de la juridiction de l'inquisition, mais pas les rois.

L'évêque (obligé) prêtait sa prison.

Force armée.

Greffiers. — Alguazils. — Ste Hermandad. — Familiers.

Les familiers ou *milice du Christ.*

---

de Portugal
Alphonse d'Altraon inquisiteur d'Algarve (1422).

La Catalogne. — Perpignan. — Le Roussillon. — Les Baléares sont à l'Aragon. Ferd. prend la Navarre à Jean d'Albret.

---

le livre
Brûler les livres comme on a fait pour le marquis Henri d'Aragon ne suffit pas. Il faut brûler l'homme.

Crimes à punir.

Hérésie. — Schisme. — Apostasie. — Jurements. — Blasphèmes. — Ivresse blasphémante. — Sorcellerie. — Magie. — Baptiser un mort. — Rebaptiser un enfant. — Profanation des hosties. — Arrachement des croix. — Emploi des vases sacrés aux usages profanes. — Parler aux démons, leur demander quoi que ce soit. — Jurer par la clavicule de Salomon. — Être excommunié un an sans demander grâce et sans se soumettre. — Être errant n'importe comment.

Punition des morts dénoncés et diffamés. — Brûlement des squelettes.

SCANDALES !

On voit des juifs rentrer chez eux quand il fait nuit !
Serrer ses reins avec une corde de cuir.
Ceux qui serrent leurs reins d'une corde de cuir.

---

il
Et quand un enfant naît, on regarde les astres.
pilastres.
Désastres.

Il a tourné le front d'un mort vers la muraille.

Il a sur un tombeau récité des vers tristes.
Il s'est assis derrière une porte en pleurant.

Ces notes sont utilisées dans l'acte II de la deuxième partie (voir p. 94) et sont énumérées comme «crimes» méritant le bûcher.

Les quatre notes suivantes sont collées au verso d'une adresse significative dans sa brièveté : *Signor Vittor Hugo. Inglettera. Hauteville house.* Un cachet indique la provenance de la lettre : SOCIETA MAGNETICA D'ITALIA. BOLOGNA.

Les brûlements commencent le 14 janvier 1481, par 6 condamnés, puis le 26 mars 17, puis 298 le 4 novembre (Séville) puis 2.000 (Cadix). Voir Mariaña.

Quemadero des quatre Évangélistes bâti à Séville dans le champ Tablada.
En pierre. Statues creuses.

(Impossible de se reconnaître [avec le mode particulier de dater des papes] dans les dates de la collection de Lumbreras.)

La philosophie de l'histoire doit passer avant.
Importe plus que l'histoire.

Fuentel | Saz.

Un inquisiteur
| Don | Cristoval Calvez scandalise Valence.

P. Thomas de Torquemada
nommé grand inquisiteur
le 2 août 1483.
meurt en 1498.
Juifs chassés en 1492.

Sur la carte de visite de Mlle E. Saint Omer :

Sixte IV
Th. de Torquemada
Tomaso
janvier 1481
Prêtre du couvent de Ste Croix de Ségovie
de l'ordre des frères prêcheurs
(Dominicain)

Inquisition. Maison du majorat de Caceres à Ségovie.

A l'article de la mort tourner le visage du côté du mur, raconte Ezéchi...
C'est être juif.

La doctrine de Torquemada avait fini par être tellement admise que le 29 juin 1654, à l'autodafé de Cuença où figurèrent 57 condamnés, un des religieux dominicains confesseurs disait au juif Balthazar Lopez, de Valladolid, sellier des écuries du roi, un de ceux qui allaient mourir : *Juif, tu vas aller en paradis sans qu'il t'en coûte rien.*

Zurra de rueda. (Fouet du cercle). Le condamné est frappé de verges par tous les moines rangés en rond.

En 10 ans, 10.000 brûlés vifs.
7.000 en effigie.
En 1483
rien qu'en Andalousie, 5.000 maisons vides.

Suie humaine dans les statues creuses des quemaderos de Séville et de Barcelone (?)[1].

Au verso d'un papier ayant servi à faire un envoi de musique, des noms et des notes qui semblent ne pas avoir de rapport avec *Torquemada :*

Goiburu roi des sorciers (basques).

Le pré Aquelarre (mot basque qui signifie *pré du bouc*) s'appelle aussi *Berroscoberro.*

Micer (messire) Gabriel Juan, seigneur de Mayorque. — Seigneur de Calasans. — Claravalle d'Argabieso. — Ramadi. — Gruciana. — Nechea. — Juancho. — Isnatorafe. — Iodar. — Piedrahita. — Abab-la-Sierra.

Ceux de Gomorrhe
Ceux qui dansent
Qui vont danser au son de la trompette maure.

Ceux-ci ont invoqué l'*ange-loup.*
Ceux-là en regardant le ciel la nuit et en frappant la terre d'un coup de couteau
astres
ont percé des étoiles dans le ciel.

Nous retrouvons plus loin cette note, mise en vers :

Les juifs. Les sorciers.

... La nuit, agenouillés, soulevant leur manteau,
Ils regardent un astre, et d'un coup de couteau
En frappant sur la terre ils vont percer l'étoile.
— Horreur! crimes affreux que l'obscurité voile!
— Et de cette façon ils poignardent le ciel.

---

(1) Le point d'interrogation suit dans le manuscrit le nom de Barcelone.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Cloîtres sans célibat! cœurs sans Dieu! mœurs infâmes!
Permettre aux chevaliers d'Alcantara des femmes!

Le roi de Perse écrit au roi d'Espagne :

— A l'homme ayant le soleil pour chapeau.

On pouvait être condamné à la tête voilée.
(Homme le capuchon, femme le voile)
à jamais et sans cesse.
Avec une croix jaune sur le capuchon ou le voile.

Le comte d'Arcos, le duc de Medine-Sidonia et le marquis de Cadix ont donné asile chez eux dans leurs états aux persécutés.

... les biens des juifs me serait agréable [1].
Sur la demande des rois I. et F. au pape Sixte IV, Sixte IV expédie la bulle fondant le S[t] Office.

Légende des Siècles
ou
Torquemada.

Défiance.

Ami, crains ce regard sinistrement rêveur.
L'homme peut être chat. Le traître a sa lueur.
Et quand l'œil est du feu, la pensée est de l'ombre.

Quand les yeux sont du feu, les projets sont de l'ombre.

Glob [2], le nain du roi. Sans âge. Jeune ou vieux, pour bonnet un énorme grelot de cuivre doré. Vêtu d'une peau de singe. Une marotte à la main.

Mucho joue à la poupée — habille et déshabille un petit mannequin.

---

[1] Le premier mot manque, le papier étant déchiré. Nous supposons que ce pouvait être le mot : *prendre* ou *garder*.

[2] Nous avons vu que *Glob* et *Mucho* étaient les variantes du nom de *Gucho*.

Torquemada.
Tour brûlée.

Un inquisiteur fameux s'appelait Grillandus.

Torquemada.

Lui-même au besoin entre et va dans les maisons.
L'alcade en le voyant abaisse sa baguette,
Et lui, sous son froc vil cachant la foudre, il guette.

Sire, en votre palais,
Chez vous, car c'est chez vous, s'il vous plaît, qu'il habite,
Vous avez ce tyran, monstrueux cénobite.

Pauvres enfants!
— L'anathème est lavé.
— Qu'en sais-tu?
Mon père
Je sais tous les secrets de ce monde terrible
Je suis l'œil sombre ouvert.

Si vous n'étiez pas saint vous seriez hérétique.

Épîtres
ou
Le Spleen.

Torquemada! bourreau! sinistre incendiaire!
Sa calotte semblait le cul d'une chaudière;
Car elle était de fer, et, par l'enfer durci,
crâne misérable
Son misérable cœur était de fer aussi.

PRÉFACES.

Parmi ces notes, nous relevons plusieurs ébauches de préfaces, et tout d'abord cette déclaration :

Pour toute préface, citer les textes sans réflexion.

Préface possible.

Les opinions des historiens sont partagées sur Torquemada. Pour les uns, c'est un sanguinaire, le bourreau par nature; pour les autres, c'est le visionnaire, le bourreau par pitié.

Entre ces deux données, l'auteur a choisi celle qui lui a paru, au point de vue humain, la plus philosophique, et, au point de vue littéraire, la plus dramatique.

(Meilleure.)

Quand un homme, qui a laissé sa marque aux institutions et aux évènements, est resté pour l'histoire à l'état d'énigme et a disparu sans dire le secret de sa conscience, ce secret, le philosophe, l'historien et le poëte ont-ils le droit de le chercher? l'explication, ont-ils le droit de la donner? l'interprétation, ont-ils le droit de la faire?

L'auteur l'a pensé. De là *Torquemada.*

Le Torquemada de ce drame, le visionnaire dans le bourreau, n'a, du reste, rien
lire
de contraire à la réalité possible. Il suffit pour s'en convaincre de méditer ces deux lignes :

(Ici la citation.)

Cette citation nous la retrouvons sur un autre fragment de papier :

Torquemada s'appuyait sur ce verset de Saint Paul :

«... Qu'un tel homme soit livré à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus.»

Épître aux Corinthiens, V. 5, chap. v.

Est-ce en effet de ce texte énigmatique de St Paul *la foi brûle par charité* qu'est sorti Torquemada?

Question.

Texte mal lu selon...
bien lu selon...

La foi. Blason du moine *Dominique.*

Deux mains jointes d'où sort une flamme.

Voir Moreri.)

Les deux livres de sang tirées et brûlées à un roi d'Espagne.

Foi brûle par charité
(*Fides per charitatem operatur*)
2 mains d'où sort une flamme.

Devise et armes adoptées par le dominicain *de Soto* (16[e] siècle).

Ce livre est une tentative.

(Eschyle. Les 7 chefs devant Thèbes)

Est-il possible de ramener à la grande critique (du reste si admirablement exprimée aujourd'hui par des talents de premier ordre) cette partie de la critique arriérée qui en est encore à faire la guerre aux mots, et qui, comme il y a deux siècles, condamnerait Molière pour *tarte à la crême,* et Corneille pour : *on parle d'eau, de Tibre* [1].

La philosophie de l'histoire doit passer avant.
Importe plus que l'histoire.

Rapprocher cette pensée de la citation suivante que nous trouvons, copiée de la main de Victor Hugo, dans un dossier en partie inédit, intitulé : *Feuilles paginées.*

Il n'y a point à proprement parler de personnages historiques en poésie; seulement quand le poëte veut représenter le monde moral qu'il a conçu, il fait à certains individus qu'il rencontre dans l'histoire l'honneur de leur emprunter leurs noms, pour les appliquer aux êtres de sa création.

(GŒTHE. — UEBER KUNST UND ALTERTHUM. [*Sur l'art et l'antiquité.*])

Il y a connexité entre Borgia et Torquemada.
De là, un anachronisme dans ce drame.
Quoique cette proposition soit bizarre à énoncer, nous la croyons vraie : en art la philosophie de l'histoire doit passer avant l'histoire.
Le fait est le serviteur de l'idée. S'il se présente incomplet, le devoir du philosophe est de le compléter. De cette obéissance du réel à l'idéal, but de l'art, résulte la vérité suprême.

---

[1] Ces derniers mots sont presque illisibles.

Torquemada.

PRÉFACE.

La réserve sied à la vieillesse et à certain moment de la vie on ne peut guère faire
On
représenter de pièces nouvelles, mais on peut en faire imprimer. Je publie celle-ci.
mettra l'auteur
L'accueil qu'elle recevra me mettra à même de juger si le public désire en connaître d'autres.

[Écriture de 1870-1872.]

Nous avons relevé dans ces fragments quelques indications de sources :

Joseph Levallée. — *Histoire d'Espagne,* II[e].
R. Saint-Hilaire. — *Histoire d'Espagne,* VII[e].
Reinoldi. — *Annales ecclésiastiques.*
Burcard (vérifier le nom). — *Journal de Rome.*

Pour l'envoi des prêtres aux galères, voir Philippe Lünborch.

Enfin treize pages de copie extraites de la Biographie universelle de Michaud et un numéro, daté 29 avril 1860, de la revue : *Le Causeur,* contenant un article de Léopold Derosme intitulé : *Frère Thomas de Torquemada.*

Il y a quelque différence, dans l'ordre des actes, entre le manuscrit et les deux éditions publiées du vivant de Victor Hugo. Le manuscrit divise le drame en deux parties : Première partie : Acte I, l'*In pace.* Acte II, Les trois Prêtres. Les trois actes de la deuxième partie se suivent sans titres.

L'édition originale suit un autre ordre : un prologue : l'*In Pace,* et quatre actes, sans division en deux parties et sans titres. Par une étrange anomalie, l'acte intitulé dans le manuscrit *Les trois prêtres,* vient, dans cette édition, après l'acte dont l'action se passe à Burgos ; or, dans cet acte, bien que Torquemada ne paraisse pas, on y parle de lui en tant que grand inquisiteur ; il ne peut l'être tant qu'il n'aura pas eu l'autorisation du pape : Torquemada ne voit le pape que dans la grotte de François de Paule.

L'édition illustrée, parue en 1883 et sans doute revue par Victor Hugo, publie les cinq actes dans l'ordre du manuscrit, mais sans diviser le drame en deux parties ; le titre : Prologue, disparaît.

L'édition *ne varietur,* tout en supprimant aussi le titre Prologue, se conforme, tant pour les divisions que pour la succession des actes, au manuscrit.

Nous nous y sommes conformés aussi.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *TORQUEMADA*.

Il paraît certain que Victor Hugo conçut le projet d'un drame sur Torquemada vers 1859. Le 6 février, hanté par la figure du redoutable dominicain, il intitule une division de *la Légende des Siècles : l'Inquisition*, et fait dire au volcan du Momotombo :

Quand j'ai pu voir comment Torquemada s'y prend
Pour dissiper la nuit du sauvage ignorant,
Comment il civilise, et de quelle manière
Le Saint-Office enseigne et fait de la lumière...

D'autre part, sur une page contenant des notes prises en vue de *la Fin de Satan* (partie rédigée en 1859-1860), nous trouvons ce projet, vers et prose mêlés :

Ô noir Torquemada, qu'est-ce donc que tu fais?
Que coupes-tu là avec ta cognée?

et Torquemada répond :

charpentier
Je suis le bûcheron, je coupe du bois pour le bûcher.
Et quel bois coupes-tu? — La croix de Jésus-Christ.

Dans une lettre adressée à Paul Meurice, Victor Hugo précise ses intentions :

Dimanche 24 juillet [1859].

Pouvez-vous aller passer deux heures pour moi dans les bibliothèques, lire dans quelque *dictionnaire de conversation* ou encyclopédie les articles biographiques sur Torquemada, faire copier (à mes frais, bien entendu) le mieux fait, le plus détaillé, et me l'envoyer? Lire aussi les articles d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand? En outre vous informer s'il y a quelque monographie, histoire spéciale du dit Torquemada, et en ce cas me l'acheter et me l'envoyer. En outre, voir si *l'Histoire de l'Inquisition* de Llorente contient sur cet être quelque chose de détaillé et de curieux, et m'envoyer ce quelque chose; enfin faire comme pour vous, cher poëte, si vous aviez un drame en tête sur Torquemada [1].

Enfin, le 22 août 1859 il donne à Noël Parfait, qui corrigeait à Bruxelles les épreuves de *la Légende des Siècles*, des instructions pour les volumes devant être annoncés sur la couverture : *Torquemada* en faisait partie.

Quels furent donc les préoccupations, les travaux qui retardèrent jusqu'en 1869 la mise au point du drame? Nous essaierons d'en noter les principaux au cours de cette étude.

Nous ne ferons pas état des manifestes, déclarations, discours, qui au jour le jour et principalement dans la période de l'exil, eussent presque suffi à remplir une existence et sont réunis sous le titre : *Actes et Paroles*; laissant de côté la politique, nous nous en tiendrons à l'œuvre littéraire.

D'abord, du 22 août au 23 octobre, Victor Hugo écrit, outre la préface de *la Légende des Siècles* et quelques poésies qui prirent place dans la nouvelle série, quarante *Chansons des Rues et des Bois*; puis, le 16 novembre, nous apprennent ses carnets, il se remet à *la Fin de Satan*; en avril 1860, il commence la lecture de son manuscrit des *Misérables*, interrompus par la révolution de 1848, et leur consacre tout son temps jusqu'en juin 1862.

Pourtant, l'auteur dramatique n'avait pas abdiqué : une note écrite vers 1860

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

et reliée à la fin du manuscrit de *Torquemada*, nous le prouve :

Préface des Drames
à publier.

représenté
Mon répertoire n'ayant pas été joué à Paris depuis huit ans[1], il est évident que le théâtre m'est fermé, je prends le parti de publier mes pièces.

V. H.

Toujours de 1860, ce vers que nous lisons sur un petit carnet de poche, appartenant à M. Godoy qui a bien voulu nous le communiquer :

Le quemadero noir avec sa suie humaine
ou
L'affreux quemadero noirci de suie humaine.

Dans une lettre du 21 mai 1862[2], Paul Meurice demandait à Victor Hugo s'il n'ajouterait pas, sur la couverture du tome X des *Misérables*, l'annonce de *Torquemada* et des *Jumeaux* à celle des *Chansons des Rues et des Bois*. Ce fut fait.

Tout de suite après *les Misérables*, Victor Hugo songea à écrire *Quatrevingt-treize*. Il demanda même à Paul Meurice de lui envoyer des documents; il consulta et annota plusieurs ouvrages sur la Révolution.

Mais une circonstance imprévue vint retarder la réalisation de ce projet.

En juin 1863, il se forma à Londres un comité pour célébrer le trois-centième anniversaire de la naissance de Shakespeare; Victor Hugo écrivit, pour présenter au public la traduction que son fils François-Victor publiait, une *Introduction à une nouvelle traduction de Shakespeare*[3]; puis, emporté par son sujet, le grand poète français consacra au grand poète anglais tout un livre : *William Shakespeare*.

A ce moment, l'éditeur des *Misérables*, Albert Lacroix, était en pourparlers pour obtenir *les Chansons des Rues et des Bois* et manœuvrait habilement pour s'assurer la propriété des œuvres présentes et futures. Il insiste, en vain d'ailleurs, dans une lettre du 7 novembre 1863, pour que Victor Hugo «fixe son prix pour *Torquemada, les Jumeaux*, etc.»[1].

Le 30 mars 1864, Victor Hugo donne à Auguste Vacquerie, qui surveillait la publication en France de *William Shakespeare*, ses instructions pour annoncer au dos de la couverture *Torquemada*. Il n'avait pourtant encore que des notes, des projets; pas une seule scène rédigée. Et, le 4 juin, il commence *les Travailleurs de la mer* qui le mènent jusqu'au 29 avril 1865.

Tout en revisant son manuscrit qui ne sera mis au point que le 27 décembre suivant, il se remet au théâtre; il ne s'agit pas de *Torquemada*, son carnet indique :

24 juin 1865. — Je finis aujourd'hui la petite comédie *la Margrave*[2].

Du 21 août au 27 septembre il achève, en voyage, *les Chansons des Rues et des Bois*, mises en vente le 25 octobre 1865. Au dos de la couverture, *Torquemada* était annoncé pour «paraître en mai 1866».

A la vérité, l'intention de Victor Hugo semblait bien arrêtée, cette fois, puisque nous lisons dans le carnet de 1866 :

Aujourd'hui jeudi 1er février je tire de ma réserve les deux rames de papier Bichard 1831, doré sur tranche. C'est sur ce papier que, selon toute apparence, D.V. j'écrirai les deux

[1] Au verso d'une enveloppe timbrée par la poste : 2 septembre 1859.

[2] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

[3] Bien que datée sur le manuscrit *mai 1864*, cette introduction nous semble, d'après l'écriture, être 1863, et revisée en mai 1864.

[1] *Les Chansons des Rues et des Bois*, historique. Édition de l'Imprimerie nationale.

[2] Titre définitif : *la Grand'mère.*

drames : *Cinq cents francs de récompense*[1] (prose) et *Torquemada* (vers). Je mets sous presse sous ma grosse Bible le premier fascicule.

Mais du 5 février au 29 mars c'est *Mille francs de récompense* qu'il écrit, ce qui ne l'empêche pas d'annoncer encore *Torquemada* sur la couverture des *Travailleurs de la mer,* publiés le 12 mars 1866.

Pour la création d'un nouveau journal, fondé par Albert Millaud et dont Paul Meurice et Auguste Vacquerie auraient été les directeurs littéraires, Paul Meurice demande à Victor Hugo la primeur d'une de ses œuvres :

Jeudi 15 mars [1866].

... Mais pour lancer le succès, il faudrait frapper un grand coup. Voyons. Si vous cédiez à Millaud pour le journal une de vos comédies? *La Grand'mère,* par exemple, titre excellent. Il vous donnerait bien 10, 12, ou même 15.000 francs. On ne morcellerait pas la pièce, on la donnerait entière, *en prime,* à tout abonné. Vous auriez encore comme nouveauté, pour le volume, *Torquemada,* le gros morceau, et *Margarita,* l'autre comédie; *la Grand'mère* seule aurait été publiée et ne ferait, j'en suis sûr, qu'amorcer le lecteur après avoir attiré les abonnés. N'êtes-vous pas resté à peu près libre pour ce volume de théâtre? Est-il absolument engagé à Lacroix? Millaud vous en offrirait certes 50.000 francs et laisserait au besoin la vente à Lacroix[2].

Ce projet fut abandonné, voici pourquoi : Victor Hugo venait de refuser un demi-million, craignant de nuire à son roman *les Travailleurs de la mer,* si le *Gaulois* le publiait en feuilletons; Lacroix, lui, n'eut pas les mêmes scrupules, accepta une proposition analogue que lui fit Albert Millaud, et lui vendit, sans même prévenir Victor Hugo, le droit de publier en feuilleton, dans *le Soleil, les Travailleurs de la mer.* C'était d'autant plus grave que Lacroix avait été mis au courant par une lettre du 27 février 1866, et des propositions du *Gaulois* et du refus de l'auteur[1].

Après cette trahison, une combinaison dans laquelle aurait dû entrer Lacroix était difficile.

Le 14 mai 1866, une comédie en un acte, *l'Intervention,* est terminée, puis le Carnet de 1866 nous apprend que *Quatrevingt-treize* n'est pas abandonné :

25 mai. — J'ai pris dans la caisse envoyée de Paris la première rame de papier Montgolfier (pour le livre *93*).

Mais, pas plus que le papier acheté en 1831 n'avait servi pour écrire *Torquemada,* celui-ci ne servira pour *Quatrevingt-treize,* puisque le 21 juillet, étant à Bruxelles, Victor Hugo commença *l'Homme qui Rit,* interrompu par l'*Introduction au livre Paris-Guide*[2], publié à l'occasion de l'exposition universelle de 1867; au début de 1867, c'est la comédie : *Mangeront-ils?* qui occupera le poète jusqu'à fin avril.

Lacroix attendait toujours le volume de théâtre, annoncé depuis si longtemps; il prie François-Victor, qui habitait Bruxelles une partie de l'année avec sa mère, d'écrire à Guernesey. En février 1867, Victor Hugo reçoit de son fils la lettre suivante :

Bruxelles, dimanche [février 1867].

Cher père,

Lacroix est venu hier dîner avec nous. Il demande quand tu pourras livrer à l'impression ton volume de théâtre qui est déjà annoncé dans une foule de journaux belges, qu'il nous a montrés. Si tu veux que ce volume paraisse avant l'ouverture de l'exposition, c'est-à-dire avant le 1er avril, il est grand

[1] Titre définitif : *Mille francs de récompense.* Nous publierons ce drame dans le prochain et dernier volume de théâtre.

[2] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

[1] *Les Travailleurs de la mer,* historique. Édition de l'Imprimerie nationale.

[2] Cette *Introduction* fut réunie aux œuvres complètes sous le titre *Paris.* Dans cette édition elle est publiée à la fin de *Choses vues,* t. II.

temps que tu livres le manuscrit. Sinon la publication devrait être rejetée au 1er mai. Lacroix souhaite ardemment la date la plus rapprochée. Il trouve la minute actuelle excellente, et il a raison. Mais peux-tu réaliser son vœu? Voilà la question.

Nous n'avons pas la réponse de Victor Hugo, mais une nouvelle lettre de François-Victor, lettre collée dans le carnet de 1867, nous en donne le sens :

17 février.

Cher père,

Malgré l'impatience générale, tu as peut-être raison d'ajourner la publication de ton volume de théâtre. L'apparition du *Paris-Guide* et l'ouverture de l'exposition universelle vont préoccuper l'attention publique pendant deux mois. Quand les journaux auront épuisé leurs articles sur ces deux sujets, le moment sera excellent pour le lancement de ta nouvelle œuvre dramatique. Serait-il vrai que tu renonces à *Torquemada* et que le drame que tu achèves en ce moment est un drame tout moderne? C'est ce qu'affirment plusieurs carrés de papier parisiens[1].

Je ne serais pas surpris que quelque directeur de théâtre te fît prochainement des propositions pour obtenir de toi une pièce inédite. Si le ministère Ollivier se faisait, tu pourrais peut-être accéder à cette requête sans t'exposer à une cabale impérialiste, trop possible aujourd'hui. (Tu sais que Rouher et Baroche, si souvent nommés dans les *Châtiments*, t'exècrent tout particulièrement.)

En tous cas, je te verrais avec peine renoncer à la charmante préface[2] dont tu nous parlais.

La «cabale impérialiste» n'était pas à redouter si nous en croyons les bruits rapportés par cette lettre de Mme Victor Hugo :

Bruxelles 10 mars [1867].

Cher grand ami,

J'ai causé longuement avec Auguste[3] sur la question que tu sais... La dernière lettre d'Auguste t'arrivera en même temps que la mienne. J'y ajoute, sans autorisation de sa part, quelques détails curieux qui ont été l'occasion de la résolution prise par le Théâtre Français de jouer *Hernani*.

Très récemment Eugénie se faisait lire de tes vers. Elle s'est récriée sur leur beauté. Elle a demandé pourquoi on ne reprenait pas ton théâtre. Un officieux, qui était présent, lui a fait observer que tu étais le principal ennemi de l'empire. — Qu'importe, a-t-elle dit, il n'en est pas moins le plus grand poëte du temps. — Doucet[1], qui se trouvait là, a dit à Eugénie : — Votre Majesté a raison, sans Victor Hugo, la littérature est décapitée. Là-dessus, Doucet, plus qu'encouragé, a vu Thierry et lui a dit que le moment était venu de te rouvrir les théâtres. Auguste a su tout cela par Doucet lui-même qu'il a rencontré au théâtre et qui lui a dit la chose, se réservant d'aller lui parler chez lui, au cas où ils ne se seraient pas rencontrés. Au récit de Doucet, et des raisons qu'il a données pour te jouer, Vacquerie a répliqué : — Je crains que Victor Hugo ne voie un piège dans la proposition que vous lui faites par mon entremise. — Doucet s'est récrié, d'abord au point de vue de sa probité, et a ajouté qu'il était dans l'intérêt de l'empire, au moment de l'exposition, de donner aux étrangers ce que le théâtre avait de plus beau. Pour avoir une plus grande assurance de l'opportunité de la reprise de ton théâtre, Doucet avait été trouver le préfet de police qui lui avait déclaré que dans sa conscience il n'y aurait aucun danger ni pour l'empire ni pour l'auteur, à reprendre *Hernani*, et que le Théâtre Français pourrait donner à cette reprise tout l'éclat qu'il voudrait. Je te raconte cela sous le sceau du secret. Cette lettre est donc absolument personnelle, à ce point que je ne voudrais pas qu'Auguste la connût. Tu en tiendras le compte que tu voudras. Toutefois tu connais la véracité d'Auguste, et, dans son entretien avec Doucet, il n'a dit que l'absolue vérité. Auguste m'a dit plus d'une fois qu'il fallait choisir, ou de te résigner à ne pas voir ton théâtre joué tant que durera l'empire, ou de dire *oui* maintenant, ce qu'il te conseille, parce que le moment, absolument opportun, ne se représentera plus. Je te

(1) Ces carrés de papier se trompaient quant à la date, le drame moderne *Mille francs de récompense* était achevé depuis mars 1866.

(2) *Prologue*, publié en tête du *Théâtre en liberté*.

(3) Auguste Vacquerie.

(1) Directeur des Théâtres.

recommande de ne prononcer aucun nom propre dans ta réponse à Auguste. Il y verrait une infidélité de ma part.

Hernani est la pièce choisie entre toutes comme étant la plus consacrée. Si tu désirais la reprise d'une autre pièce, tu n'aurais qu'un mot à dire.

Victor Hugo ne croyait pas facilement à cette aménité subite, et malgré l'avis de Paul Meurice qui lui écrivait : « Sous ce régime-ci, la situation ne sera jamais plus favorable pour votre théâtre, policièrement parlant[1] » il demeurait fort hésitant. Autour de lui on le poussait à publier un volume de théâtre dont *Torquemada* aurait fait partie. François-Victor lui écrit :

[Fin avril 1867.]

... Je ne puis partager ton inquiétude. Un volume considérable, renfermant deux drames et deux comédies, n'a pas besoin d'être défendu, quand il est signé de toi. Tu n'as pas fait de théâtre depuis *les Burgraves* et je suis sûr que cette explosion de quatre œuvres dramatiques aurait un succès énorme. Le théâtre a, comme le roman, un intérêt d'action que n'a pas la poésie lyrique, et *Torquemada* sera certainement plus compris des masses que ne l'ont été *les Chansons des Rues et des Bois*. Donc c'est notre avis, à Charles et à moi, écris *Torquemada*, publie-le avec les trois autres pièces, et ne te préoccupe pas du reste.

Au lieu d'écrire *Torquemada*, Victor Hugo, le 1er mai, reprend *l'Homme qui rit*.

Le succès d'*Hernani* au Théâtre Français, l'interdiction de *Ruy Blas* à l'Odéon, avaient ému partisans et adversaires et l'on s'agitait autour des œuvres annoncées; les journaux, voulant paraître informés, publiaient des renseignements inexacts; François-Victor transmet à son père cet extrait de l'*Étoile Belge* :

[Juillet 1867.]

Il n'est point question, comme l'ont dit plusieurs journaux, de la présence à Paris de M. Victor Hugo. Le poète travaille, dit-on, à un grand drame intitulé *la Grand'mère* et au *Torquemada* que nous promettait la couverture des *Travailleurs de la mer*.

Quelques personnes se rappellent avoir vu cette pièce annoncée sur les éditions des premiers ouvrages de M. Hugo, avec cette mention : Sous presse : *Torquemada*, drame.

Voilà ce qui s'appelle être bien informé! *Le grand drame intitulé : la Grand'mère* était une comédie en un acte achevée depuis juin 1865 et *Torquemada* n'existait encore qu'à l'état de notes fort confuses.

Néanmoins, ces bruits alarmaient Lacroix qui n'avait rien obtenu depuis février; ses affaires allaient mal; sa maison, lancée par le succès des *Misérables*, était alors un peu compromise; il avait été condamné à un an de prison et 1.500 francs d'amende pour avoir publié *les Évangiles annotés* de Proudhon dont il avait fait paraître ensuite les œuvres complètes[1]; il n'en avait sans doute retiré ni grand honneur ni grand profit. Quoi qu'il en soit, il désirait vivement se rapprocher de Victor Hugo; il écrit à François-Victor :

Paris, 20 mars 1868.

Mon cher ami,

Croyez-vous que votre père publiera quelque chose avant l'été, et jugez-vous utile que je lui écrive en ce cas, pour lui demander de m'entendre avec lui dès maintenant pour son prochain volume et son volume de théâtre?

Traiterait-il dès à présent?

François-Victor transmet la lettre en y joignant le mot suivant :

[Mars 1868.]

Lacroix commence à s'apercevoir qu'il a fait fausse route, et il veut revenir sur ses pas. Ses dernières publications n'ont pas été heureuses, et il comprend enfin qu'il est difficile de remplacer un homme de génie. On aura beau faire. Le public ne prendra jamais

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

[1] *Les Travailleurs de la mer.* Historique. Édition de l'Imprimerie nationale.

des vessies pour des lanternes, ni du Proudhon pour du Victor Hugo. Quoi qu'il en soit, voilà Lacroix qui revient. Faut-il lui tenir rigueur? Je ne le crois pas. Dis-moi ce que je dois lui répondre.

La réponse se fait attendre; néanmoins, le 27 septembre, Lacroix obtenait un traité qui lui assurait non-seulement *l'Homme qui rit,* mais «un, deux ou trois volumes de théâtre ou de poésie», et, pour être sûr de tenir au moins le premier de ces trois volumes, il s'engageait à le payer d'avance le jour de la publication de *l'Homme qui rit.*

Le 27 août 1868, Victor Hugo fut cruellement frappé : Mme Victor Hugo mourait. Il resta quelque temps encore à Bruxelles et rentra le 9 octobre à Guernesey.

Nous trouvons, sous le n° 193, dans le catalogue-fiches que la veuve d'Etienne Charavay a bien voulu mettre à notre disposition, l'extrait d'une lettre de Victor Hugo à Ballande.

Ballande, fondateur des *Matinées littéraires,* caressait sans doute le projet d'inaugurer un théâtre par une œuvre de Victor Hugo, et comme il se faisait fort d'obtenir du gouvernement l'autorisation nécessaire, il s'attira cette réponse :

Hauteville house, 24 octobre[1].

Je subis un ostracisme politique. L'interdiction de mon répertoire à Paris fait partie de la politique petite et sournoise qui règne depuis tout à l'heure dix-huit ans; le coup d'état qui a été le triomphe de cette politique m'a exilé de deux façons, de France, comme citoyen, du théâtre, comme poëte. L'avenir jugera : moi, j'attends. — Je n'ai rien à demander et personne ne doit rien demander en mon nom. Ce pouvoir me persécute, mais je ne le connais pas. — Je me trompe; je le connais; mais comme historien en ce moment, comme juge plus tard. D'ici là, patience.

Dès son retour à Guernesey, Victor Hugo s'était mis à la revision de *l'Homme qui rit,* tout en écrivant la première des *Deux trouvailles de Gallus*[1], *Margarita,* achevée le 4 janvier 1869; puis il commence *l'Épée*[2], terminée le 24 février suivant; le 1er mars il se remet aux *Deux trouvailles de Gallus* et, le même jour, il inscrit sur son carnet :

1er mars. — Promenade au Moulin Cassé en songeant à *Torquemada.*

L'Homme qui rit allait paraître, Vacquerie demande des instructions pour les ouvrages à annoncer sur la couverture; il reçoit cette réponse :

21 mars 1869.

L'annonce de mes futures œuvres, je vous l'envoie dès à présent. Elle se borne à ces simples lignes :

Pour paraître prochainement :

Le Théâtre en Liberté (drames et comédies), *Dieu* (poëme). — *La Fin de Satan* (poëme)[3].

On remarquera que, cette fois, *Torquemada* n'est pas annoncé; peut-être Victor Hugo songeait-il déjà l'englober dans le *Théâtre en Liberté.*

Trois jours après, une nouvelle lettre à Auguste Vacquerie contenait ce *post-scriptum :*

J'achève en ce moment une chose qui, je crois, est bien.

Le 3 avril, en effet, *les Deux trouvailles de Gallus* étaient terminées.

[1] Le catalogue Charavay indique entre parenthèses le millésime 1866, ce qui, d'après le texte même, est une erreur : ... *tout à l'heure dix-huit ans de cette politique.* Cela daterait la lettre de 1869; d'autre part, nous verrons plus loin que, le 24 octobre 1869, Victor Hugo était à Bruxelles. Nous plaçons donc, sous toutes réserves, cet extrait en 1868.

[1] Publiées dans *les Quatre Vents de l'Esprit.* Livre dramatique.

[2] *Théâtre en Liberté.*

[3] Cette annonce parut en effet sur la couverture du tome Ier de *l'Homme qui rit.*

Quelques jours avant, Paul Meurice avait écrit à Victor Hugo pour lui faire part de l'étrange combinaison de Lacroix qui annonçait «l'Homme qui rit pour rien» *à tout acheteur de cent francs de livres choisis dans le catalogue de la librairie.* Manière inattendue d'écouler son fonds de librairie, mais que Victor Hugo n'apprécia pas. Que faire? Un procès? Sous l'empire, il était perdu d'avance. Il répond à Paul Meurice le 4 avril 1869 :

> Ce qui complique encore cette sotte affaire Lacroix, c'est qu'aux termes de mon traité, j'ai plus de trois volumes, ou au moins un, à lui livrer. *Livrer* est le mot. Qu'en fera-t-il?[1]

Nous avons suivi, dans l'historique de *l'Homme qui rit* les diverses phases de cet incident; Victor Hugo offrit, pour recouvrer sa liberté, de rembourser à Lacroix le volume payé d'avance; nous verrons plus loin que l'éditeur avait refusé. Il fallait donc s'exécuter; heureusement l'époque de la «livraison» n'étant pas spécifiée, on avait le temps d'y réfléchir.

Le 1er mai, Victor Hugo commence à écrire *Torquemada* et le 21 juin, nous lisons dans son carnet :

> Aujourd'hui 21 juin 1869, à 11 heures du matin, je viens de finir *Torquemada,* commencé le 1er mai.

L'été de 1869 fut très mouvementé, la politique préoccupait tous les esprits, *le Rappel,* paru depuis peu, voyait tomber sur lui avertissements, amendes, suspensions; Victor Hugo y publiait des vers pour maintenir le succès du journal et l'aider à payer les notes que l'empire lui présentait. Plusieurs poésies parues plus tard dans *les Années funestes,* sont de cette époque.

Puis le Congrès de la paix s'ouvrit à Lausanne et Victor Hugo alla le présider; il en profita pour revoir les principales villes de Suisse qu'il avait visitées trente ans auparavant et gagna le Rhin[1].

A son retour à Bruxelles, sur les instances de Paul Meurice, venu exprès de Paris pour l'entendre, il lut *Torquemada.*

> [Carnet 1869] *24-25 octobre.*
>
> J'ai lu aujourd'hui et hier *Torquemada.* Présents : Meurice, mes fils, Mme Drouet, Mme Charles[2].

Le soir même, Paul Meurice repartait pour Paris, emportant la copie du drame qu'on avait décidé de publier tout de suite.

Dans sa lecture, Victor Hugo avait omis volontairement l'acte des *Trois prêtres,* sans doute pour juger de l'effet au cas où il le supprimerait à la représentation; il l'indique d'ailleurs sur le manuscrit[3].

Le 26 octobre, il lit *les Trois Prêtres* à sa famille, puis en envoie immédiatement copie à Paul Meurice avec cette page, actuellement reliée au manuscrit :

> PREMIÈRE PARTIE.
>
> ACTE DEUXIÈME.
>
> LES TROIS PRÊTRES.
>
> Bruxelles, 26 octobre, 3 heures.
>
> Cher Meurice, auditoire unanime. Cet acte est acclamé, et déclaré unanimement nécessaire.
>
> Je vous l'envoie. Mettez-le à son rang dans le manuscrit. Lisez, et remettez-le tout à notre cher Auguste. Vous êtes mes providences.
>
> *Tuissimus.*

Donc, voici le titre définitif :

> *TORQUEMADA.*
>
> Drame en deux parties.
>
> 1re partie. — Deux actes.
>
> 2e partie. — Trois actes.

(1) *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*

(1) Voyages, tome II. Édition de l'Imprimerie nationale.

(2) Mme Charles Hugo.

(3) Voir page 161.

Par retour du courrier, Paul Meurice lui envoie son impression et y ajoute des considérations fort intéressantes :

[27 octobre 1869.]

Je joins mon acclamation à celles de vos auditeurs d'hier. Ce second acte est le plus prodigieux de tous. Comme tableau, comme pensée, comme beauté suprême de forme, il est complet, il est nécessaire.

Nécessaire aussi en ce sens qu'avec ce second acte et par ce second acte, le drame arrive juste à son heure. Il faut le publier au commencement de décembre, au moment où vont s'ouvrir à la fois le concile œcuménique de Rome et le libre concile de Naples. Alors, c'est vous encore qui, dans cette grande occurence, direz par *Torquemada* le mot vrai, le mot juste, le mot suprême, au monde du dogme en même temps qu'au monde de la pensée. Cette minute est due à votre génie, votre génie se doit aussi à cette minute. Vous avez là de quoi payer, et richement. Sans compter que le succès moral devant la critique et le succès matériel de la vente seront décuplés par l'opportunité.

J'ai réfléchi depuis avant-hier, — je ne pense qu'à *Torquemada,* — je trouve qu'il serait mieux de lire la pièce au Théâtre-Français. Il est certain que la censure, dans les conditions absolues où *Torquemada* lui sera présenté, refusera la représentation. Il importe donc que la lecture soit aussi solennelle et aussi sérieuse que possible. Un directeur, et surtout Raphaël Félix, semble toujours plus ou moins au public un homme d'affaires, qui fait une affaire. Le comité du Théâtre-Français laisse intacts l'intérêt d'art et la question littéraire.

Il faut que cette lecture ait un grand succès d'émotion et d'admiration. Elle l'aura, elle ne peut pas ne pas l'avoir. Voulez-vous seulement me permettre, puisque vous êtes si bon et si indulgent pour moi, la licence et la hardiesse d'une observation. Elle ne porte pas sur l'œuvre elle-même, que je trouve parfaite et accomplie, et où je ne voudrais pas changer, retrancher ou ajouter un mot. Mais vous savez mieux que moi qu'au théâtre l'œuvre et l'effet de l'œuvre ne sont pas tout à fait la même chose. Au théâtre, il faut compter avec le spectateur, avec l'acteur, enfin avec l'optique particulière à la scène. Mon observation n'a trait d'ailleurs qu'au dernier acte. Je viens de le relire en relisant tout le drame. Dans le dernier acte ne croyez pas que je méconnaisse l'admirable effet de simplicité et de rapidité que vous avez conçu. C'est concis et effrayant comme l'éclair de la hache qui tombe. Mais j'ai peur justement que cette brièveté ne surprenne, je veux dire ne prenne en sursaut, ne prenne au dépourvu le public. Dans *la Légende des Siècles,* dans le poëme, vous feriez le récit et le tableau de cette bannière qui apparaît, grandit, monte et approche, des deux enfants éperdus, de la sinistre procession qui entoure et enserre les deux oiseaux comme un filet, et ce serait splendide.

Au théâtre, la bannière pourra être gauchement portée, les porte-bannières seront des comparses, les deux enfants ne seront pas des acteurs de premier ordre, et il faudrait qu'ils le fussent. Il me semble donc qu'il serait bon, non-seulement que les deux files de pénitents entrassent en scène, mais que Torquemada lui-même, le héros, le Dieu de la machine, parût, dût-il ne pas dire un mot, mais se borner à faire à deux inquisiteurs un signe. Alors, l'esprit a le temps de s'habituer, de comprendre, et de frémir devant ce démon du ciel, arrachant les pauvres amoureux à leur paradis terrestre.

C'est très beau aussi, — dans le livre, — que Torquemada, apprenant le sacrilège de la croix arrachée pour le sauver, se parle à lui-même, et ne dise pas un mot au couple qu'il juge irrémédiablement perdu. Mais, à la scène, ce sera plus froid, et, s'il leur adressait quelques-unes de ses paroles entrecoupées, ce serait plus dramatique et plus émouvant que l'*a parte,* d'autant qu'il peut toujours finir en les rassurant lugubrement. *Je vous sauve. Autrement... soyez tranquilles!* Enfin, puisque je me suis mis à abuser, dernier *desideratum.* La figure du roi est si puissamment posée, lubrique et tyrannique, sans frein, sans règle, éperdûment, qu'on regrette de ne pas la voir, en action, au dernier acte, dans la péripétie suprême, ne fût-ce que dans une courte scène, dans le rugissement du tigre mettant sa griffe sur sa proie. Vous avez une si magnifique maîtrise d'évocation réelle et superbe, vous faites vos créations si vivantes et si belles qu'on veut les revoir, qu'on les attend, qu'on les exige jusqu'à la fin, et qu'il y a déception et mécontentement quand elles ne reviennent pas. Le

couple monstrueux de ce roi et de cette reine, aussi inouïs qu'Alphonse d'Este et Lucrèce, ne font que passer ensemble dans la sublime scène de la convoitise. La jalousie annoncée d'Isabelle est comme espérée à la fin, et on s'étonne que le marquis n'y ait pas recours. Le tout vaincu, broyé par un de ces éclats de foudre et de sceptre dont vous avez armé le Ferdinand. Je ne sais pas du tout par quel secret vous faites sortir des situations tout ce qu'elles contiennent de passion et de terreur. Parce que le marquis, parce qu'Isabelle elle-même seraient anéantis par la furie amoureuse du maître, la souveraine grandeur de Torquemada resterait au moins aussi tranquillement supérieure et invincible, — tant que ses protégés n'ont affaire *qu'au roi*. Mais quand c'est à Dieu!...

Je vous soumets humblement et timidement mes rêves, — non sur ce qui est et ce qui est accompli, — mais sur ce, qu'affamé par vous-même, je voudrais de plus dans cette œuvre unique, incomparable. Je vous écris tout ça vite, au hasard, et sans avoir le temps de me développer et de m'expliquer. Je n'ai rien dit à Vacquerie. Je lui remettrai aujourd'hui seulement, le manuscrit complet. Il est bien possible que son jugement si net, si sûr donne tort à mon impression. En ce cas, j'aurai été stupide. Mais vous me pardonnerez une fois de plus, sachant à quel point de toute mon âme, de tout mon cœur, de toute ma vie, je suis

Votre

Paul M. [1]

On a pu voir, par les notes publiées pages 202 et 203, que Victor Hugo avait songé un moment à faire intervenir le roi au dernier acte; puis, dans l'avant-dernière scène, une réplique de doña Rosa semble faire prévoir que les enfants sont inquiets du soudain changement de leur sauveur (voir p. 200). Ces projets n'ont pas été maintenus, mais il est curieux de voir que les désirs de Paul Meurice s'étaient rencontrés avec les ébauches abandonnées.

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

Victor Hugo répond courrier pour courrier :

Bruxelles, 28 octobre [1] [1869].

Vous êtes un admirable esprit, et pour que je vous résiste, il faut que je sois terriblement convaincu, car ma pente est de vous céder en tout. Eh bien, non, écoutez-moi, mon doux et patient ami; le cinquième acte, soyez-en sûr, est absolument ce qu'il doit être. Il faut cette chose douce et sombre après l'éclair sinistre du quatrième acte, il faut ce clair de lune après cette fournaise. Le père et les amants doivent respirer et espérer ensemble, tout en tremblant. Isabelle doit rester la momie avare; le roi ne doit pas reparaître. Aucun choc entre lui et Torquemada n'est possible après le choc définitif qui l'a brisé au quatrième acte. Quant à Torquemada, une seule chose est plus grande que lui, c'est son fantôme, et ce fantôme c'est la bannière à tête de mort montrant et prenant les amants. Cet acte a toujours dominé toute l'œuvre dans mon esprit pendant l'incubation et pendant l'exécution. En y réfléchissant je suis sûr que vous me donnerez raison.

Quant au théâtre, s'il y a succès, cet acte le couronnera, et d'éclatant, le fera profond. S'il y a chute, la pièce sera tombée avant le cinquième acte, et il subira la tempête comme le reste, quitte à se relever ensuite avec tout le drame.

Je vous écris ceci en hâte et sans développer, mais je suis convaincu, et en creusant mes raisons avec votre puissance qui voit le fond de tout, j'ai la ferme espérance que vous comprendrez que ce que je dis là est vrai. Quant au Théâtre-Français, ce que vous ferez sera bien fait. Littérairement, je me moque du Théâtre-Français. La littérature est où nous sommes. Vous étiez hier à la Porte-Saint-Martin, j'y étais avant-hier. Du reste tenez conseil tous les deux, et décidez souverainement.

Cher Meurice, je vous aime comme un frère et comme un fils. Vous êtes la lumière, ne vous découragez pas de me conseiller. Tout mon vieux cœur est à vous. Si l'on pouvait paraître en même temps que le concile, ce serait excellent, en effet. Comme vous voyez tout!

[1] Lettre datée par erreur 23 octobre dans la *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

Je pars lundi pour Guernesey. Le gros temps me retient encore un jour ou deux. Si M. Lacroix[1] comprend et conclut, il faudra qu'il mène rondement l'impression.

On peut m'envoyer à Hauteville-House trois ou quatre feuilles par jour; elles seront renvoyées corrigées le jour même.

Et je vous serre dans mes bras[2].

Samedi 30 [Octobre 1869.]

Mon cher grand maître,

Tout ce que vous me dites est absolument juste, grand et profond. *Torquemada,* je vous le répète, est, à mon humble avis, votre œuvre la plus idéale peut-être et la plus accomplie. Je ne vous ai parlé qu'au point de vue scénique de la représentation et du succès. J'ai une si ardente passion du succès pour vous, pour votre pensée et pour votre œuvre, que je me préoccupe, plus qu'il ne faudrait sans doute, des moyens et des conditions de la réussite devant un public déshabitué de la grande poésie et de la grande idée. Vous, cela vous est à peu près égal, vous ne regardez que l'art absolu. Vous avez cent fois raison, et j'ai cent fois tort. Pardonnez-moi.

J'ai vu hier soir Raphaël Félix. Je me suis arrangé pour le rencontrer hors de chez lui, sur un terrain neutre, à une première représentation de l'Ambigu, et nous avons, pendant un acte, causé au foyer. Raphaël Félix est très entêté. Il vous a demandé *Ruy Blas,* il tient à *Ruy Blas,* et pour cette année il ne veut entendre qu'à *Ruy Blas.* Il croit — et avec raison — pour *Ruy Blas* à un immense succès, et *Torquemada* pour lui c'est l'inconnu. J'y ai usé ma plus belle diplomatie. Je lui ai dit que si on lui refusait *Torquemada,* ce serait une raison pour lui accorder *Ruy Blas.* Il répond qu'il est sûr d'avoir *Ruy Blas* et que l'affaire de *Torquemada* lui serait une complication. Pas moyen de le faire sortir de là, — et j'ai pensé qu'il ne fallait pas insister plus que de raison.

Il ne faut pas songer à Chilly, plus difficile encore pour d'autres motifs. Reste donc la lecture au Théâtre-Français. Auguste n'y voit pas d'inconvénients. J'aurais seulement à exiger de Thierry, en la lui *accordant,* qu'il s'engageât à envoyer tout de suite le drame à la censure, et je suppose bien qu'en le menaçant de la Porte Saint-Martin, il y consentirait. Si vous voulez vous opposer ensuite à la représentation, vous n'aurez, par exemple, qu'à vouloir Beauvallet, le seul, en effet, qui puisse jouer Torquemada, et qu'ils ne laisseront plus jamais jouer rue Richelieu.

J'ai vu aussi M. Lacroix. Il refuse, comme je le prévoyais, la juste réparation que vous réclamez de lui. La condition de ne vendre le volume de vers que 2 francs rend, dit-il, pour lui l'affaire impossible. Il éditerait plus volontiers *Torquemada,* — tout de suite — séparément, au prix de 5 francs; mais alors il vous demande de compléter l'ouvrage, comme volume de librairie, par une pièce ou deux du *Théâtre en liberté,* qu'il pourrait vendre ensemble dans un temps donné, qu'il vous laisse libre de fixer. Autrement cet animal s'oppose à ce que vous éditiez *Torquemada* dans une autre maison que la sienne, vu que vous lui devez la première chose que vous publierez. A moins qu'il ne vous plaise de résilier son traité et de lui rembourser les 40.000 francs, ce qui serait, je crois, pour lui, d'une extrême suavité, vu qu'il me paraît fort gêné et qu'il avait l'air assez inquiet de sa fin de mois.

Voilà les choses, résumées, d'après un entretien fort long.

Et je vous prie de m'en écrire le plus tôt possible et avant votre départ.

Paul M.[1]

Pendant que cette lettre partait de Paris, Victor Hugo écrivait, de Bruxelles, à Auguste Vacquerie :

Samedi 30 oct. Bruxelles [1869.]

Votre lettre me charme. Je crois en effet avoir bien fait. Et vous, voyant de l'art, vous me dites oui. Un oui de vous, c'est une gloire et c'est une force. Je vous écris en hâte mon émotion et ma joie d'être applaudi par vous deux, mes boussoles et mes providences, par vous deux qui tâtez le pouls de Paris et qui savez l'heure de l'avenir.

[1] Les pourparlers étaient repris pour le volume que Victor Hugo devait, par traité, à Lacroix. Il y a, dans la correspondance avec cet éditeur, une lacune.

[2] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

Dans ce vers du monologue de *Torquemada* (1er acte) :

Au-dessus de vous rit Satan, l'immense infâme.

Je crois que le mot *rit* est oublié dans la copie. Voulez-vous être assez bon pour l'y restituer. J'attends votre avis sur la question Théâtre-Français ou Porte St-Martin. Thierry ou Raphaël, jésuite ou juif, entre les deux mon soupçon balance. Pourtant je penche vers la Porte St-Martin, pays des *Funérailles de l'honneur*, de *Fanfan la Tulipe* et de *Marion de Lorme*. Vous déciderez, et si je suis de votre avis, j'aurai raison; si je n'en suis pas, j'aurai tort.

Quelle charmante, hautaine et superbe préface vous avez faite à l'*Almanach du Rappel*. Je crois la manœuvre des *inassermentés* peu pratique. On risquerait de perdre à Paris la bataille des élections et de démentir juin par décembre. Ici encore, vous êtes juges suprêmes tous les deux, et je vous suivrai.

— Je pars lundi, et je ne vous aurai pas embrassé, hélas!

A vous. A vous. A vous.

4 h. J'ajoute un mot, cher Auguste, que vous soumettrez à notre cher Meurice. Notre groupe d'ici vient de causer, à ma demande, sur les deux théâtres. L'opinion unanime est pour la Porte St-Martin, ou, à son défaut, et *à regret*, pour l'Odéon. Le Théâtre-Français semble un piège permanent. Thierry se ferait un saint devoir de faire tomber *Torquemada*, et peut-être la censure préférerait-elle cela. Excepté Bressant, tous les acteurs des Français ont trahi *Hernani*. Donc là aucun appui. A la Porte St-Martin on aurait le peuple, et à l'Odéon les écoles. Chilly est suspect, mais Thierry est clair, c'est *le traître*. Raphaël juif serait de cœur (?) [1] avec nous. Donc la conclusion d'ici serait *Porte St-Martin*.

Décidez, ô mes deux arbitres!

Je suis dans mon petit for intérieur pour la Porte St-Martin.

Voici la réponse à la dernière lettre envoyée par Paul Meurice le samedi 30.

In haste, dimanche 31 octobre. [1869.]

Raphaël et Chilly étant impossibles, je crois qu'il serait imprudent de se jeter dans cette gueule de loup qu'est Thierry. Cher doux ami, vu ces bizarres complications, le mieux est d'attendre un peu avant de prendre une décision. Rien ne presse absolument. Mettez *Torquemada* sous clef, et avisons le public purement et simplement, en déclarant que les théâtres me sont fermés vu l'interdiction flagrante de mon répertoire, c'est peut-être la vraie solution. M. Lacroix publierait, et plus tard je pourrais lui donner une comédie, *La Grand mère*, un acte, pour compléter le volume.

Tout ceci est à examiner.

Soyez assez bon pour dire à M. Lacroix qu'il est trop tard pour défaire un traité gâté par lui et violé par lui; que si tout était à refaire, et s'il pouvait me rendre *l'Homme qui Rit*, je lui rendrais avec bien de l'empressement ses *deux cent mille francs*. Aujourd'hui puisque c'est commencé, il faut en finir. J'ai les trois volumes de poésie qu'il me demande avec instance dans le traité, je vais examiner s'il me convient de les lui donner. Ce serait quatre-vingt mille francs qu'il me redevrait.

Je reviens à Thierry. *Torquemada* serait diffamé d'avance, colporté en détail, peut-être permis, avec toute la police pour le siffler et le faire tomber, trahi à coup sûr. La publication pure et simple et la constatation du théâtre fermé pour moi, pour mon répertoire interdit, n'êtes-vous pas d'avis que cela vaudrait mieux?

Voici les élections, un hourvari énorme; ajourner *Torquemada* a plus d'avantages que d'inconvénients [1].

Voilà donc la question de représentation définitivement réglée : tant que durera l'empire, l'ajournement. Reste la question d'édition. Lacroix ne veut pas lâcher prise :

14 novembre 1869.

«... J'ai revu Lacroix pour *Torquemada*. Du moment que vous lui fourniriez de quoi compléter ce qu'il appelle un volume de librairie normal, il éditerait avec empressement *Torquemada*. Il le publierait même d'abord séparément si vous le désiriez. Il est tout prêt aussi à prendre et à *payer* un ou deux autres volumes du *Théâtre en liberté*. Mais vraiment je

[1] Le point d'interrogation est dans la lettre originale.

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

frémis de vous voir dans ses pattes. Si je trouvais quelqu'un qui se substituât à lui en le remboursant, accepteriez-vous la substitution ?

Paul M. (1)

Nous n'avons pas la réponse à cette dernière question et les quelques lignes faisant allusion à *Torquemada* dans la suite de la Correspondance concluent à l'ajournement.

En rentrant à Guernesey, Victor Hugo inscrit sur son carnet cette triste constatation :

6 novembre [1869]. L'allée de figuiers de mon jardin, où cet été j'ai écrit *Torquemada*, a été emportée par l'ouragan du 14 septembre, et je n'en retrouve rien que quelques troncs de figuiers brisés.

On a vu, dans la dernière lettre de Paul Meurice, (14 novembre) que Lacroix était prêt à prendre et *à payer* un ou deux *autres* volumes du *Théâtre en Liberté*. *Torquemada* aurait donc, dans la pensée de Victor Hugo, fait partie du premier volume du *Théâtre en Liberté*.

Voici trois notes qui viennent à l'appui de cette hypothèse. Retrouvées après la publication, dans cette édition, du *Théâtre en Liberté*, elles sont actuellement reliées avec le Reliquat de cette œuvre.

Première note, en tête du manuscrit :

Pour paraître prochainement :

LE THÉÂTRE EN LIBERTÉ,
PAR VICTOR HUGO.

Le *Théâtre en Liberté* sera publié par livraisons successives et contiendra des drames et des comédies.

Le tome 1er contiendra : SLAGISTRI (2), drame en cinq scènes. — LES TROUVAILLES DU DUC GALLUS : Première trouvaille, *Margarita*, comédie en un acte ; deuxième trouvaille : *Esca*, drame en deux actes. — MANGERONT-ILS ? comédie en deux actes. — LA GRAND MÈRE, comédie en un acte. — L'INTERVENTION, comédie en un acte. — PEUT-ÊTRE UN FRÈRE DE GAVROCHE, comédie en un acte. — TORQUEMADA, drame en cinq actes. — LES JUMEAUX, drame en cinq actes. — MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE, drame en quatre actes. — MADAME LOUIS XIV, comédie *en cinq actes* (1). — LE DIABLE EN CINQ ACTES, comédie.

Et, en marge, ces quatre lignes d'annonce :

Pour paraître prochainement :

LE THÉÂTRE EN LIBERTÉ, 2 vol.
LA FIN DE SATAN, 2 vol.
DIEU, 1 vol.

Ce projet de publication a dû, d'après l'écriture, être établi vers la fin de 1869. On remarquera que Victor Hugo a oublié d'indiquer où s'arrêtait le tome I et ce qui devait constituer le tome II ; il était impossible qu'un seul volume contînt les trente-trois actes énumérés.

Nous n'avons pas les manuscrits de *L'Intervention* et de *Peut-être un frère de Gavroche*. Comme il n'en reste qu'une copie ne portant aucune annotation de la main de Victor Hugo, la famille du poète a décidé de ne pas publier.

Madame Louis XIV et *Le Diable en cinq actes* sont restés à l'état de projets.

A remarquer aussi que, dans l'annonce, deux volumes étaient prévus pour *la Fin de Satan*.

Deuxième note (fol. 420).

Tome Ier.

TORQUEMADA.

—

LA GRAND MÈRE.

—

Tome II.

LES DEUX TROUVAILLES DE GALLUS
1. MARGARITA.
2. ESCA.

—

MANGERONT-ILS ?
SLAGISTRI.

(1) *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

(2) Titre définitif : *L'Épée.*

(1) Ces trois derniers mots sont largement barrés.

Sous cette liste quelques lignes de plan :

La situation est bizarre. Je suis roi, j'ai là, (à moi), sous les yeux, mon royaume et pas un sou dans ma poche et j'ai faim.

Expliquez cela.

Au verso, un vers :

terrible
Ah mais, elle est étrange à force d'être belle.

L'écriture de ces deux notes semble dater de 1869.

Troisième note :

THÉÂTRE EN LIBERTÉ.

(Toutes ces pièces sont copiées à l'exception du *frère à Gavroche*. La copie de *Torquemada* est entre les mains de Paul Meurice.)

Manuscrit contenant :

1° LA GRAND MÈRE, comédie.
2° L'INTERVENTION, comédie
3° MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE, drame.
4° L'ÉPÉE, drame.
5° WELF, *castellan d'Osbor*.
6° TORQUEMADA, drame.
8°[1] MANGERONT-ILS? comédie.
9° PEUT-ÊTRE UN FRÈRE DE GAVROCHE, comédie.

Les deux *Trouvailles de Gallus* forment le livre dramatique[2] des *Quatre Vents de l'esprit*.

(12 août 1870).

Le grand succès de *Lucrèce Borgia* reprise au théâtre de la Porte Saint-Martin le 2 février 1870 avait réveillé les convoitises des directeurs de théâtre et, hélas! les réclamations de Lacroix; Paul Meurice expose les unes et les autres à Victor Hugo :

[Fin février 1870].

... Vous allez voir arriver un de ces jours à Guernesey, Blum, ambassadeur de Roqueplan. Il vont vous supplier de sauver le beau théâtre du Châtelet. Ils voudraient *Torquemada*. Malgré la splendeur du spectacle, nous ne croyons pas que *Torquemada* serait à sa place au Châtelet, nous ne le voyons qu'à l'Odéon. Mais Blum alors vous demandera de faire pour eux, cet été, quelque drame historique à large brosse comme les *Chroniques* de Shakespeare, quelque épisode de la Révolution, par exemple, qui, signé de vous, attirerait Paris, la France et l'Europe et ferait quinze cent mille francs de recette. Mais vos œuvres commencées vous laisseront-elles le temps de celle-là?

... A propos de *Torquemada*, vous recevrez aussi probablement une lettre de M. Lacroix. L'autre jour, il m'a abordé au Vaudeville, me demandant quand vous lui livreriez son volume, et disant qu'il allait, si vous ne vous décidiez, faire régler par les tribunaux les délais et les termes de cette livraison. Je lui ai dit de s'adresser à vous directement. Je ne sais s'il osera le faire. Si vous aviez un volume de vers prêt, vous devriez le livrer à ce monsieur. Un volume de vers est toujours ce qui se vend le moins, quelle que soit la beauté du livre : voyez *la Légende des Siècles*.

Après l'éclatant succès de *Lucrèce Borgia*, un volume de vers, en avril ou mai, serait admirablement accueilli, et vous libérerait envers Lacroix.»[1]

Victor Hugo répond :

6 mars [1870].

... Ne pensez-vous pas qu'avant de donner des pièces nouvelles il convient d'épuiser les reprises de mon répertoire? Autrement, ne serais-je pas le premier à diminuer par la curiosité des pièces nouvelles la curiosité des pièces anciennes? En d'autres termes je m'amuserais à m'éclipser moi-même.

Qu'en dites-vous?[2]

Tous ces projets furent ajournés; les bruits de guerre circulaient; Victor Hugo rentra dans Paris assiégé; la première œuvre qui s'empara de lui, ce fut le récit des misères, des héroïsmes, des révoltes qu'il avait sous les yeux : il commenca l'*Année terrible*.

Mais, élu représentant de Paris, il dut suivre en février 1871 l'Assemblée nationale qui se réunissait à Bordeaux; un nouveau deuil l'y attendait : son fils Charles y mourut le 13 mars; Victor

[1] La liste passe du 6° au 8°.

[2] C'est en 1870 que *Trouvailles de Gallus* ont été placés dans *les Quatre Vents de l'Esprit*.

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*. — [2] *Idem*.

Hugo ramena le corps à Paris le jour même où la Commune, triomphante, l'occupait; nouveaux faits douloureux à consigner dans l'*Année terrible,* qui parut le 20 avril 1872.

Heureusement un sujet moins sombre s'offrait; Victor Hugo avait près de lui ses petits-enfants, Georges et Jeanne, il avait l'âme et les yeux remplis d'eux; les carnets donnent force détails de leur existence, ces notes se transformaient aussitôt en vers exquis, et c'est ainsi que de 1872 à 1876 fut écrit *L'Art d'être Grand père.*

Cela n'empêchait pas le poète de continuer entre deux strophes, entre un sourire de Jeanne et une chanson de Georges, le roman conçu en exil : *Quatrevingt-treize.*

Dès que les troubles intérieurs et extérieurs furent apaisés, les théâtres reprirent le répertoire de Victor Hugo, mais, comme il l'avait décidé, il ne donna rien d'inédit.

Après la publication de son dernier roman (février 1874), il revint à la poésie et, tout en continuant *l'Art d'être Grand-père,* il acheva la seconde série de *la Légende des Siècles;* il faut dater aussi de cette période, 1874 à 1877, nombre de poésies qui figureront dans *les Quatre Vents de l'Esprit,* dans *Toute la lyre, les Années funestes, Dernière Gerbe.*

Puis il y eut un temps d'arrêt dans cette floraison de poèmes, et la politique fit encore, pendant quelques mois, tort à la poésie.

En 1877, le seize mai fit redouter à Victor Hugo un nouveau coup d'état, il crut utile de publier le plus tôt possible le livre commencé en 1852, et le premier volume de l'*Histoire d'un Crime* parut le 1er août 1877, le second le 15 mars 1878.

Puis il publia successivement : *le Pape* (1878), *la Pitié suprême* (1879), *Religions et religion* et *l'Ane* (1880), enfin *les Quatre Vents de l'Esprit* (1881).

Il semblait avoir oublié les comédies et les drames annoncés depuis si longtemps, lorsqu'un cri d'angoisse, venant de la Russie, se fit entendre en France : *le Rappel* publia, en mai 1881, un article d'Auguste Vacquerie, dénonçant les atrocités commises contre les juifs, massacres, incendies, séquestration des biens, supplices; pendant un an les journaux furent pleins de ces récits. Victor Hugo accepta la présidence d'un comité de secours pour les victimes et s'inscrivit en tête de la liste de souscription; peut-être cette persécution le décida-t-elle à rappeler celle de l'inquisition espagnole; il semble bien qu'il y eut corrélation entre le massacre des juifs en Russie et la publication de *Torquemada* (3 juin 1882), car le 19 juin, Victor Hugo faisait paraître dans *le Rappel* une véhémente protestation qui n'a pas été réunie à l'œuvre, mais qui prendra place dans le Reliquat d'*Actes et paroles.*

Si nous ne nous trompons pas, il faudrait rattacher à ce cri de pitié pour les juifs persécutés la publication du dernier drame de Victor Hugo.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Torquemada fut si diversement jugé qu'il faudrait, dit Henri de Bornier, un volume pour reproduire les opinions contradictoires qui l'accueillirent. Certains critiques y virent une œuvre de la vieillesse de Victor Hugo et s'émerveillèrent de la puissance de ce génial octogénaire; d'autres, croyant le drame contemporain de la première *Légende des Siècles,* voulurent y reconnaître la veine d'où jail-

lirent les plus beaux poëmes épiques; plusieurs ont reproché au poète d'avoir idéalisé et réhabilité le grand inquisiteur en lui prêtant un but que l'histoire dénie; d'autres, s'appuyant sur les chroniques du XVe siècle, l'ont loué d'avoir ressuscité, dans son intégrité historique, cette sombre figure; peu de journaux catholiques firent au drame l'honneur de l'analyser; ceux dont nous reproduisons les articles s'attaquèrent plutôt à l'homme politique qu'au poète et se bornèrent à l'injurier, s'insurgeant surtout contre la présentation du pape Alexandre VI qui n'aurait jamais été inceste et athée que dans l'imagination de Victor Hugo. *La Gazette de France* ne formula aucune opinion littéraire, elle ne cita *Torquemada* que pour s'en faire une arme politique. Enfin quelques critiques — et non des moindres — ont si peu compris, qu'ils ont vu dans ce drame une apologie de Torquemada.

En somme, l'opinion presque unanime classa *Torquemada* au rang des plus belles œuvres de Victor Hugo.

Le Temps.

1er juin 1882.

(Non signé.)

Dans l'œuvre de Victor Hugo, ce drame prendra une des premières places. Il est terrible et il est humain. L'amour, une idylle exquise, les juvéniles amours du petit don Sanche de Salinas pour doña Rosa d'Orthez (elle seize ans, lui dix-sept) se mêlent aux cris effroyables que poussent, dans leurs *san benito,* les juifs brûlés sur le bûcher.

... Le drame, commencé près d'un *in pace,* finit sur l'apparition de la bannière noire de Torquemada.

... L'effet est saisissant, la pièce est superbe. Et j'oublie l'acte le plus beau de ce poëme dramatique : Torquemada allant à Rome, pieds nus, pour rappeler au devoir le pape Alexandre VI, et, en chemin, rencontrant François de Paule dans sa grotte, le saint tout amour, l'apôtre du bûcher tout fanatisme, l'un prêchant la pitié, l'autre la poix et le supplice. Et le pape Borgia, entre ces deux hommes, riant, les prenant pour des fous. La conception est admirable et le choc de ces trois hommes a dicté à Victor Hugo des vers aussi beaux que ses plus beaux, des vers d'airain faits pour braver le temps.

Il y a aussi là un bouffon, un Triboulet railleur, sceptique, narquois, Gucho, qui nage politiquement entre deux eaux, ou entre deux feux.

... Ainsi raillait un autre fou, dans *Cromwell.* Et *Torquemada,* poëme autant que drame, me rappelle en effet *Cromwell.* C'est un *Cromwell* sans préface, les préfaces n'étant bonnes qu'aux heures de combat, et Victor Hugo planant depuis des années au-dessus de la mêlée. C'est un *Cromwell* plus profond de conception, plus terrible, plus farouche, d'une langue plus ferme, d'une élévation plus haute, — un *Cromwell* qui a l'énergie du premier drame avec je ne sais quel rayonnement auguste. Quel tableau ! Désormais *Torquemada* est inoubliable comme l'histoire, éternel comme notre langue.

La Gazette de France.

2 juin 1882.

(Non signé.)

Victor Hugo est déiste, chacun sait cela Il faut croire que les matérialistes, les libres-penseurs lui ont porté sur les nerfs et qu'il a cherché à leur jouer un mauvais tour.

Ce mauvais tour il l'a trouvé : c'est de faire du personnage le plus odieux de son nouveau drame un *libre-penseur,* un *matérialiste* avoué, qui commet tous les crimes ou se donne pour fin de les commettre tous, et cela parce qu'il est libre-penseur, parce qu'il est matérialiste.

Suit la citation de la tirade du pape.

En faisant du pape «ce bandit», Victor Hugo était sûr qu'il ferait avaler sa tirade par les libres-penseurs, et de fait les plus enragés matérialistes avalent la tirade.

... C'est très amusant, et Victor Hugo doit bien rire !

... Ce qu'il y a de piquant, c'est que pas un journal matérialiste n'a compris que Vic-

tor Hugo venait, par ces vers, de flageller, de main de maître, l'œuvre des Ferry, des Gambetta, des Rochefort.

Le Mot d'Ordre.

2 juin 1882.

E. Lepelletier.

Je ne répéterai pas ici ce que l'on sait déjà sur ce *Torquemada* du poète, que je mets au niveau d'*Eviradnus,* c'est tout dire.

Il me suffira de résumer en quelques courtes lignes pleines d'un respect qui n'exclut pas la sincérité, l'impression ressentie à la lecture du plus récent chef-d'œuvre de celui qui en compte tant.

Victor Hugo a laissé dans l'ombre le Torquemada politique, ce brûleur d'hérétiques voulant conserver l'Espagne à la foi; il a considéré seulement l'aliéné sublime et épouvantable, le monstre atteint de la folie de la croix, l'homme qui brûle parce qu'une demi-heure de supplice dans les flammes terrestres fera échapper le pécheur à l'éternité des flammes infernales.

Ce sentiment-là est à la fois grandiose et vrai. C'est la résultante même de cette déviation du cerveau qu'on appelle la foi. Torquemada n'est pas un imposteur. Il ne jongle pas avec les articles du dogme. C'est un croyant. C'est un sincère. Il porte en lui la flamme de la religion, comme Ruy Gomez de Silva portait la flamme de la parole jurée, comme Cimourdain portait en lui la flamme de la Révolution. Ces croyants-là sont au-dessus de nous, hors de nous, et, voyant de plus haut, visent plus loin quand ils veulent atteindre ce qu'ils ont vu. Torquemada, persuadé que l'enfer existe et que son autodafé évitera l'immortalité du bûcher à ceux qu'il jette dans la fournaise temporelle, Torquemada punisseur d'un instant, sauveur pour toujours, est non seulement logique, mais bon, admirable, bienfaisant. Il a la sauvagerie salutaire du chirurgien amputant un membre pour sauver le corps entier, et François de Paule est un radoteur qui a tort ou un non-croyant qui épilogue.

C'est ce caractère, non pas sympathique, certes, mais logique, vrai, simple et grand, que Victor Hugo a taillé, à larges coups de génie, dans le bloc résistant de sa majestueuse poésie. Torquemada, c'est la bonté et le devoir, pris à contre-sens. Deux enfants, Rose et Sanche, lui ont sauvé la vie, mais ils ont commis un sacrilège; donc ils doivent mourir. C'est sa façon à lui d'être reconnaissant. Il a été sauvé et il croit sauver à son tour. En donnant la mort il restitue la vie. C'est là, il faut l'avouer, non seulement une superbe conception dramatique, mais aussi une exacte et précise conception de l'âme espagnole à la fin du xve siècle.

Victor Hugo affectionne d'ailleurs ces luttes héroïques entre le sentiment et le devoir, où ce dernier a le triomphe assuré. Torquemada est le frère puîné des Hernani, des Silva, des Javert, des Gilliatt, des Cimourdain. Ainsi Victor Hugo, qui a pour ainsi dire commencé avec l'Espagne, continue, car nous ne voulons pas dire finit, son œuvre surhumaine avec l'Espagne. Le faîte, comme il l'avait annoncé lui-même, est du même style architectural que le portail.

Torquemada, c'est une autre Espagne que celle d'*Hernani* ou de *Ruy Blas,* mais sous le rapport de la puissance de la composition, de l'intensité du drame, du relief de l'expression, de la hauteur historique et philosophique de l'œuvre, il n'y a nulle différence entre l'œuvre de la jeunesse féconde et celle de la vieillesse aussi féconde, plus virile peut-être. Je parlais d'Eviradnus tout à l'heure, — quand on élévera au milieu de ce Paris si plein de son nom et de sa gloire la statue que nous avons votée à Victor Hugo, il ne me déplairait pas de voir les soubassements du piédestal supportés par ces deux grandes figures de son œuvre : à un angle le Grand champion d'Alsace, visière baissée, lance en arrêt, à l'autre angle, le sombre tourmenteur de Tolède brandissant la torche et comblant le puits de l'Enfer avec des cadavres d'hérétiques.

Le National.

2 juin 1882.

P. Foucher.

Quand on parcourt, dans les œuvres des dominicains du xve et du xvie siècle, la vie des personnages marquants de leur ordre, on est frappé de trouver que ces bourreaux sont présentés comme des tourmenteurs par amour. S'ils torturent et déchirent le corps, c'est pour sauver l'âme.

... La mère de saint Dominique vit en songe, pendant qu'elle était grosse, un chien qui portait une torche dans sa gueule, et qui, avec cette torche, enflammait le monde. Torquemada, comme saint Dominique, fut le chien de la foi. Il voulait faire de l'humanité le brasier des âmes. Tel il surgit de l'histoire, et tel il se dresse, terrible, dans le nouveau drame de Victor Hugo.

Le Gil Blas.
3 juin 1882.

Paul GINISTY.

Quel étrange courant d'idées, en ce siècle de scepticisme, a fait agiter de nouveau la question de l'Inquisition? Il n'y a pas un mois, un ancien moine, M. Loyson, réfutait les doctrines d'un autre moine, le P. Monsabré, qui, au nom de l'église actuelle, osait approuver les autodafés et les bûchers des siècles mornes où le prêtre était tout-puissant et représentait la Lumière — par le feu.

Combien ces discussions paraissent pauvres et mesquines devant la grande voix qui s'élève aujourd'hui, devant le puissant et prodigieux tableau que trace Victor Hugo, interrogeant la conscience de l'histoire sur la sombre figure que résume et qu'incarne l'Inquisition! Ce drame immense, écrit autrefois à Guernesey, arrive donc à un moment opportun. Il est la leçon donnée par le génie aux misérables hostilités des partis acharnés.

L'œuvre est formidable; et, par un contraste cher au poète qui a toujours souri aux enfants et aux humbles, une douce et fraîche idylle se mêle à la rumeur sourde des cris d'angoisse et des *braseros* qui s'allument, Torquemada prêche la mort et le supplice, et don Sanche et dona Rose échangent, dans l'horreur même du couvent, les premières confidences de l'amour, comme une envolée céleste au milieu du déchaînement éperdu des haines fanatiques.

Analysant tout le drame et arrivant à la scène finale, Paul Ginisty cite quelques-uns des plus beaux vers dits par don Sanche et termine ainsi :

Et ce qui est la merveille de l'art, c'est de sentir dans ce débordement même de vie quelque chose de l'*au-delà* si proche, quelque chose du paradis qui va s'ouvrir, éternel, pour ces amants indissolublement réunis.

Le Petit Parisien.
3 juin 1882.

Jean FROLLO.

Un chef-d'œuvre encore! Et le plus puissant peut-être de tous ceux que nous devons à Victor Hugo.

Je viens de lire ce drame et je reste ébloui.

Quelle profondeur de pensée! Quelle sublime grandeur! Quelle tendresse et quelle grâce aussi! Je pensais qu'aucune épopée dramatique ne pouvait surpasser *les Burgraves;* c'est que je n'avais pas vu le moine Torquemada descendre les marches de l'*in pace.*

Je pensais que la grandeur suprême avait été atteinte dans *Hernani,* par la rêverie de don Carlos devant le tombeau de Charlemagne; c'est que je ne connaissais pas la scène où Torquemada et François de Paule opposent l'une à l'autre ces deux sphères : le globe impérial et la tête de mort.

Je croyais que toutes les exquises douceurs de l'amour avaient été murmurées par ces divins amoureux, Otbert et Régina; c'est que je n'avais pas vu Sanche et Rosa courir dans le cimetière du cloître, elle après les papillons, lui après les baisers!

... Je n'ai pas à raconter le drame, varié, multiple, tendre, ardent, railleur, passionné, terrible, épique comme *la Légende des siècles,* plus poignant que *Ruy Blas!* J'ai voulu vous montrer seulement Torquemada, cet homme sinistre et presque auguste cependant à force d'amour et de bonne foi. Aucun type, créé par l'esprit humain, n'est plus puissant, plus horriblement énorme; et comme, en lisant Victor Hugo, on songe à Eschyle, il me semblait que je voyais grandir devant mes yeux, dans ce tortureur, philanthrope à sa façon, et qui se sert aussi du feu sacré, à sa manière, je ne sais quel magnifique et épouvantable Prométhée!

L'Intransigeant.
3-7-10 juin 1882.

GRAMONT.

L'apparition d'un nouveau livre — d'un nouveau chef-d'œuvre — de Victor Hugo, — voilà l'évènement du jour.

... Dans *Torquemada,* il y a deux choses : une œuvre dramatique, une œuvre philosophique.

... De ce drame resplendissant et sombre, deux idées se dégagent.

D'abord il complète et corrobore tout d'œuvre de Victor Hugo. Le maître s'est toujours refusé à croire qu'il existât des monstres absolus, des scélérats pour le plaisir, des créatures foncièrement et uniquement mauvaises, des êtres n'ayant pas l'ombre d'un bon instinct. Ainsi il a montré un père dans le bouffon Triboulet, dans l'infâme Lucrezia Borgia une mère. De là son Torquemada.

C'est un monstre — mais un monstre convaincu... Il est exécrable, il n'est pas criminel!

Et ceci prouve — et c'est la haute morale philosophique de l'ouvrage, — la seconde et la grande idée qui en ressort, — ceci prouve l'épouvantable danger des fanatismes. Jamais livre n'aura plus superbement condamné la folie furieuse d'une croyance meurtrière que le *Torquemada* de Victor Hugo. Les fanatiques ont ceci d'effrayant que rien ne les détourne de leur but souvent absurde; que pour y arriver, s'il faut tuer, ils tuent, — si brûler, ils brûlent, si égorger des peuples, ils les égorgent. Pas de prise sur eux. Ils sont incorruptibles. Torquemada est vieux, humble, indigent, chaste, désintéressé. Il n'a ni ambition ni désirs. Il ne veut que tuer les gens pour les sauver. Tels sont tous les fanatiques. Plus ils sont sincères, plus redoutables ils sont.

... Magnifique unité des conceptions du génie, ce nouveau livre, égal à ses aînés, respire et inspire les mêmes sentiments qu'eux. Il est rempli d'hommes sombres accomplissant d'horribles besognes, et c'est, d'un bout à l'autre, un livre de pitié, de clémence et d'amour.

Beaumarchais.

4 juin 1882.

Émile Blémont.

Il se mêle toujours une bonne part d'étonnement à l'admiration que nous ressentons devant un nouveau livre de Victor Hugo. Nous attendions tous *Torquemada* avec une rêveuse impatience. Chacun s'était fait son idée. L'un se rappelait *les Burgraves,* l'autre *Ruy Blas,* celui-ci *le Roi s'amuse,* celui-là *Marion de Lorme.* Selon ses préférences on aimait à supposer que le drame prochain se rapprochait de tel ou tel d'entre ces chefs-d'œuvre. Or, voilà le drame qui paraît; et il ne ressemble à rien de connu, il a une personnalité aussi distincte, aussi originale entre les œuvres de Victor Hugo, que Victor Hugo lui-même entre les poètes de sa taille.

D'abord, ce n'est pas un drame, au sens étroit qu'on attribue aujourd'hui à ce mot. C'est plus. Il y a là les horizons grandioses et le souffle majestueux de l'épopée. C'est un fleuve encore par la force et la direction du courant, et c'est l'océan déjà par la puissante largeur des lames et la vaste profondeur des eaux. C'est, à vrai dire, un drame épique. On y sent autant d'humanité que dans n'importe quelle création scénique, et l'on y voit autant de ciel que dans n'importe quel poème national ou religieux. C'est du théâtre, comme Eschyle et Shakespeare en voudraient faire s'ils ressuscitaient maintenant; c'est du théâtre, comme aucun des habiles directeurs, légués par l'Empire à la République, n'osera jamais en hasarder sur ses honorables planches; c'est du théâtre gigantesque et naïf, à la façon d'un bon titan; du théâtre qui, d'un haussement d'épaules, brise tous les fils et toutes les ficelles de l'art lilliputien; du théâtre maladroit comme le génie et empoignant comme le destin; du théâtre naturel et merveilleux comme le cœur d'un enfant, comme l'esprit d'un héros, comme la verdeur séculaire d'une forêt vierge; du théâtre en pleine vie, en pleine âme, en pleine liberté.

L'œuvre s'explique par les circonstances de sa conception. *Torquemada* a été commencé, il y a vingt-cinq ans, à Guernesey, en exil, après la lutte acharnée pour la justice et pour la patrie, après le sombre et glorieux naufrage, loin des tréteaux, loin des administrateurs courtisans et des comédiens jaloux, sur la plage blanche et sonore où la tempête avait jeté les débris de la République, au vent du large, devant la mer et le ciel infinis. L'auteur prévoyait-il alors M. Perrin ou M. de la Rounat? Non. Pas même M. Larochelle. Ce n'est pas pour eux, ce n'est pas pour le public choisi des mardis ou des jeudis, pas même pour le franc et bon peuple des dimanches, qu'il a entrepris sa création. C'est

pour lui, pour sa conscience, pour le ciel et la mer et pour la conscience de la nature éparse autour de lui dans l'immensité. Et il ne s'est pas plus occupé de qui la lirait ni de ce qu'en penserait le lecteur, que l'arbre rude à la sève généreuse ne se soucie de qui cueillera sa fleur épanouie et son fruit mûr. C'est bien simple, mais ce n'est pas à la portée de tout le monde. Je le regrette, car le procédé est excellent, et donne, comme on peut s'en convaincre, des résultats supérieurs.

Laissons donc les éplucheurs à l'œil myope analyser les scories à la loupe; négligeons hardiment les objections secondaires de toutes sortes qu'on peut faire avec le plus correct pédantisme, l'érudition la plus impeccable et la plus impassible sagesse. Mettons autant d'ingénuité à admirer, que le poète en a mis à travailler.

Suit l'analyse du drame.

Torquemada sera-t-il représenté? Est-il bon qu'il le soit? Les avis semblent très divers sur ce point. Le drame, nous l'avons dit, n'a pas été fait en vue de la scène. Nous y avons gagné des développements lyriques et épiques de la plus haute valeur. Mais ces développements doivent-ils interdire à la pièce l'accès du théâtre? on peut ne pas le croire. Les sorcières de *Macbeth*, le spectre de *Hamlet*, les fantômes de *Richard III* répondraient certainement, si on les pouvait interroger, que *Torquemada* est jouable et doit être joué. Ce qu'on vient d'en lire ne produirait-il pas un prodigieux effet? Les directeurs de Paris auront peut-être peur. Il arrivera alors ceci : que *Torquemada*, traduit, arrangé, dérangé, adapté (horreur!), remplira de ses feux et de ses flammes tous les théâtres d'Europe, d'Amérique et d'Australie, sauf les théâtres de France. On applaudira partout à outrance. Et les Parisiens pensifs diront en écoutant l'écho de ces applaudissements : «Que serait-ce s'ils entendaient et si nous entendions le monstre lui-même?»

Le Parlement.

5 juin 1882.

Paul Bourget.

M. Victor Hugo a publié en librairie, cette semaine, son drame dès longtemps annoncé de *Torquemada*. Cette œuvre présente ce caractère à part, entre les productions dramatiques de l'auteur d'*Hernani*, qu'elle est essentiellement psychologique et que l'élément pittoresque s'y trouve relégué au second plan. C'est là l'examen, sous forme d'épopée dialoguée, de cette question si angoissante pour la conscience humaine, du fanatisme et de ses crimes vertueux, si l'on peut dire. A travers l'histoire, des figures énigmatiques apparaissent, de place en place, auxquelles nous ne savons quelle place assigner dans l'échelle de la vie morale.

... Le jugement hésite devant ces sublimes fléaux de leurs semblables. Faut-il les plaindre ou les condamner? Les auteurs de ces tragédies sanguinaires étaient-ils des apôtres ou des scélérats? L'esprit les absout. Le cœur crie vengeance contre eux; et les connaisseurs en âmes humaines qui se piquent de ne rien absoudre et de ne rien blâmer, parce qu'ils prétendent tout expliquer, demeurent anxieux devant ces ambigus et louches héros d'une guerre édictée par le sophisme, exécutée par l'orgueil, et sinon légitimée, au moins justifiée par la foi.

Plus d'une fois ce problème a hanté l'imagination de M. Victor Hugo, et, pour ne citer qu'un nom, le personnage de Javert, le policier des *Misérables*, tout ensemble redoutable comme la bête fauve et rigide comme la Loi, a été conçu sous l'influence de cette hantise. Voici qu'aujourd'hui le poète appelle à sa barre le moine dont le seul nom résume devant la légende tous les au-to-da-fé mystiques de l'Inquisition : Torquemada. C'est son caractère qu'il s'agit de peindre, et à son propos, l'occasion s'impose d'exécuter une analyse magistrale sur cette dépravation du sens de l'humanité qui pousse un homme, fils de la femme, à faire brûler d'autres hommes, ses semblables, sans un pleur dans les yeux.

... Il y avait, semble-t-il, deux grandes manières de traiter ce superbe sujet : l'une était la manière historique, et c'est évidemment celle que Stendhal eût employée, celle qu'il a employée, en effet, lorsque dans ses «Chroniques italiennes» il s'est trouvé en présence des superstitions meurtrières du moyen âge finissant. Elle consiste à rendre comme palpable l'atmosphère de préjugés où vit l'âme superstitieuse. La pression du milieu est alors si forte que les pires excès deviennent comme

naturels. Mais cette méthode a ses inconvénients, elle ne fait pas entrer complètement dans l'intérieur de la pensée qu'il s'agit d'élucider. Les préjugés ont beau accabler de leur poids une créature humaine; ne s'élève-t-il pas au fond du cœur de cette créature, une voix de la Chair et du Sang qui proteste contre ces préjugés? N'y a-t-il pas une humanité immortelle qu'aucun dogme n'étouffe sans un combat? C'est ici que l'histoire cède la place à la psychologie. Pour cette dernière, le problème se ramène à ce combat dans le silence de la conscience des deux influences contraires, et c'est ainsi que M. Victor Hugo pose son drame. Il était à prévoir, pour tous les connaisseurs de la marche de son génie, qu'il ferait saillir ce contraste au moyen d'une antithèse saisissante; de fait, il n'y a pas manqué; mais cette antithèse s'est trouvée ici correspondre si parfaitement à la réalité, que l'étude psychologique en a été rendue plus lumineuse. Certains visages ne peuvent être rendus qu'au moyen de l'eau-forte et le visage du grand moine espagnol est de ceux-là.

Après avoir cité la partie du premier acte où Torquemada, exposant sa profession de foi, termine par ce cri :

O genre humain, je t'aime !

Paul Bourget poursuit :

Toute l'interprétation nouvelle du caractère de l'Inquisition tient dans ce dernier cri. Torquemada est un bourreau par humanité, un brûleur de chairs par passion pour les âmes, et le vaste drame est distribué de façon à jeter le jour sur les traits divers de cette bizarre et monstrueuse créature, en qui la tendresse aboutit à l'embrasement et la pitié à la sauvagerie. Il ne faut pas chercher dans la fable de ce Mystère espagnol des qualités d'intrigue serrée ou de grand mouvement scénique. Ces qualités n'ont jamais été celles de M. Victor Hugo. Mais il a pu les poursuivre quelquefois; ici, rien de pareil. Il n'y a d'action que juste ce qu'il en faut pour mettre à nu l'arrière-fond d'une âme pieuse et redoutable, désespérément tendue dans l'extase d'une unique chimère, et tour à tour sublime d'héroïsme résigné ou terrible de férocité invincible.

Après l'analyse du drame, le critique conclut :

Le volume fermé, on ne sait quelle angoisse vous serre le cœur; — et l'impression de puissance est si forte, que la critique y perd ses droits. Il y a certes des défaillances, des gaucheries de scènes, très probablement des erreurs de doctrine catholique, mais comment y songer devant l'intensité de la vision de terreur évoquée par le poète ?

L'Univers.

5 juin 1882.

L. Nemours Godré.

M. Victor Hugo vient de publier son *Torquemada*, un drame qui dormait en ses tiroirs et qui lui paraît appelé à obtenir quelque vogue dans le moment. Ce n'est point, paraît-il, la dernière flèche de son carquois; le poëte a déclaré à ses amis qu'il avait bon nombre d'autres productions dans son petit meuble d'érable, et qu'il laisserait après lui plus de vers et de prose qu'il n'en avait fait imprimer. Si ces économies poétiques de M. Victor Hugo valent son *Torquemada*, dont toutes les feuilles rouges et bon nombre de feuilles conservatrices nous ont servi de bonne tranches depuis quelques jours, elles n'augmenteront pas la gloire du maître. Il reste à se demander pourquoi M. Hugo donne aujourd'hui son *Torquemada* plutôt qu'autre chose.

On comprendrait que le poëte, traitant un sujet à l'ordre du jour, se mît à son pupitre et nous servît toute jaillissante et toute chaude l'œuvre d'hier. On comprend moins Olympio choisissant en son tiroir une production moisie plutôt que telle autre, pour en régaler le public. Mais le maître est ainsi fait. Il éprouve le besoin de lancer de temps à autre son pétard pour faire du bruit, pour

Voltiger, nom ailé, sur les lèvres des hommes,

et c'est pour cela, qu'à défaut d'autre chose qui réponde mieux aux préoccupations du jour, il nous jette son *Torquemada* à la tête.

On savait d'avance l'accueil que ferait la presse anticatholique au drame de M. Hugo. M. Hugo est l'idole de la libre-pensée française, qui mérite bien le châtiment de ce culte ridicule pour avoir méprisé et outragé les nobles traditions littéraires de la patrie.

Mais il y a lieu d'être étonné de la timidité avec laquelle des journaux, qui se font un légitime honneur de lutter contre l'invasion de nos modernes barbares, formulent de discrètes réserves sur les fantaisies dernières de M. Victor Hugo. On dirait que M. Hugo, l'homme qui a publié et enjolivé le plus de calomnies et d'infamies contre la religion de nos pères et la nôtre, et contre les gloires de la France, est un être divin auquel nul ne peut toucher sans se montrer coupable d'une sacrilège témérité.

... M. Hugo aurait volontiers accepté d'être ministre de Napoléon III; traité en poëte plus qu'en homme politique, il se vengea en «sauvage ivre» sur tous, particulièrement sur l'Église, de ses poses d'exilé. Depuis cette époque de sa vie, il n'a pas écrit en prose ou en vers une page qui n'ait été contre l'église, contre le prêtre, contre le «clérical», un cri de haine et de colère, un blasphème ou une calomnie.

Torquemada ne sort pas de cette note; c'est une longue et grossière calomnie contre la Papauté et la royauté. Un admirateur roué ou naïf de M. Victor Hugo, et qui croit à «l'apaisement», dont nous parle *Paris-Journal,* s'extasie sur la façon supérieure dont M. Hugo a traité le caractère de *Torquemada,* lequel, dit-il, au lieu d'être un monstre altéré de sang devient un illuminé grandiose et doux qui brûle les hérétiques par milliers pour les sauver. Nos lecteurs savent combien M. Hugo excelle en cet art de transfigurer à sa fantaisie de grands personnages de l'histoire et de feindre pour eux des circonstances atténuantes, afin de les rendre plus monstrueux que ne pourrait le faire une brutale et nette calomnie. Sous ce rapport, le grand inquisiteur brûlant les hérétiques pour les sauver d'eux-mêmes est une de ces formidables machines auxquelles le public ordinaire de M. Hugo ne prend pas garde, et qui sont aussi ridicules qu'odieuses.

Notre intention n'est pas d'analyser aujourd'hui le drame de M. Hugo, sur lequel nous reviendrons, peut-être, pour en signaler les principales curiosités. Il nous suffira de dire que l'ouvrage est un long tissu de calomnies et d'invraisemblances, contre la papauté, représentée par Alexandre VI, et contre la royauté catholique d'Espagne, représentée par la glorieuse Isabelle la Catholique et par le roi Ferdinand. Ce glorieux couple de souverains, qui a délivré l'Espagne des Maures, qui a fait la patrie libre et grande, devient un couple haïssable et mal assorti, auquel M. Hugo prête des propos de portière impatiente de la loi Naquet.

... Nous en avons assez dit pour que le lecteur connaisse le plan et le but de l'œuvre de M. Hugo. Notre obscurité, dont nous avons conscience, ne nous empêche pas de ressentir et de dire du mieux que nous le pouvons, l'indignation et le mépris que nous cause ce mauvais drame de M. Hugo, qui est certainement une des actions les plus ignobles de sa fructueuse carrière d'apostat. Mais nous sommes sûr d'être l'écho de milliers de lecteurs et de millions de catholiques en stigmatisant ce misérable et dernier exercice d'Olympio. Pourquoi ne l'ajouterions-nous pas? Nous éprouvons quelque satisfaction à voir l'orgueilleux poëte de la Révolution tombé au rôle de calomniateur sans pudeur, entre M. Loyson, qui prodigue ses réclames, et M. Léo Taxil, le repris de justice, qui prodigue ses affiches sang de bœuf, et qui, dans cette guerre à l'Église, l'emporte à peine sur M. Hugo en cynisme et en ignominie.

Le Charivari.

5 juin 1882.

Pierre Véron.

On l'annonçait depuis longtemps, cette grande œuvre enfantée par le génie du maître et tenue en réserve comme pour ménager les étapes de notre admiration.

De quelques murmures qu'elle ait été précédée elle n'a pas déçu l'attente.

Victor Hugo — et c'est là le but de toute sa vie littéraire comme de toute sa vie politique, — s'est voué à la réhabilitation des déshérités et des persécutés.

Dans *Torquemada,* estimant sans doute que ceux qui font le mal sont plus à plaindre encore que ceux qui le subissent, il réhabilite le persécuteur.

Vous savez la légende de l'homme qui change en or tout ce qu'il touche. Victor Hugo, de même, purifie et métamorphose jusqu'à Torquemada, cet ivrogne du sang.

Il n'inspire plus l'horreur quand on a lu les vers du poëte. Il inspire presque la compassion. Le tortionnaire imaginé par le drame est, si le calembour ne paraissait irrespectueux en

un tel sujet, ce qu'on pourrait appeler *le bourreau bienfaisant.*

Il explique qu'il a entrepris contre Satan un duel à coups de fourche. Flammes contre flammes. Par les bûchers terrestres, il croit enlever leur proie aux bûchers infernaux.

Cela dans une superbe scène avec François de Paule. Et aussi dans cette apostrophe terrible qu'il adresse à l'autodafé :

. . . .

... L'idée maîtresse de l'œuvre est là. Torquemada devient un monomane sublime dans sa hideur.

Prodigieux tour de force exécuté par la poésie toute-puissante de Victor Hugo, que cette invraisemblable purification!

... Nous nous réservons de revenir, dans une analyse détaillée, sur ce grand drame aux allures quasi-surhumaines. Nous ne voulons, pour aujourd'hui, que saluer l'apparition d'un poëme théâtral qui ajoute un joyau de plus à notre couronne littéraire.

Journal des Débats.

5 juin 1882.

C. Caraguel.

On a joué cette semaine quelques pièces de peu d'importance dans deux ou trois théâtres; j'en parlerai lundi prochain. Il ne peut être, cette fois, question que de l'événement littéraire du jour : la publication du *Torquemada* de Victor Hugo. Toutes les voix de la forêt se taisent devant le rugissement du lion.

Et jamais le mot du vieux Shakespeare : « Bien rugi, Lion! » ne fut autant de circonstance. *Torquemada* est, à mon avis, le chef-d'œuvre dramatique du Maître. Même dans *les Burgraves,* il ne s'était pas élevé aussi haut, et l'on reste saisi d'admiration devant ce poème colossal. Il y a d'abord un prologue qui est une merveille.

... Il est tout plein de beautés de premier ordre, et le troisième acte seul peut lui être comparé.

... Au troisième acte, écoutons leur prière (la prière des Juifs) : c'est le grand rabbin qui parle à genoux. Il faudrait pouvoir tout citer. Jamais lamentation plus touchante ne sortit d'une poitrine humaine, et jamais la poésie ne parla un plus beau langage.

... Puis, (entre le roi et la reine) quelle admirable scène de haute comédie, et comme elle est bien dans les mœurs du temps! A ce moment apparaît Torquemada menaçant et terrible. Eh quoi! on oserait lui enlever ses victimes! quelle audace! « A genoux! » s'écrie-t-il. Ferdinand et Isabelle terrifiés se prosternent, en promettant de réparer le mal qu'ils allaient faire. Les Juifs seront bannis et le Saint-office pourra sur l'heure allumer ses bûchers. — Est-ce que j'ai attendu? Regardez! dit froidement Torquemada. C'est encore plus orgueilleux que le : « J'ai failli attendre » de Louis XIV. Un rideau tiré violemment laisse voir la place du Palais couverte de bûchers en flammes... Torquemada, transporté d'enthousiasme, prononce un magnifique dithyrambe en l'honneur de l'autodafé et du feu rédempteur...

Après avoir analysé le dernier acte, le critique conclut :

... Ainsi l'Inquisition prend tout, détruit tout, dévore tout : l'amour, la beauté, la jeunesse, le courage, l'industrie, le commerce, la puissance royale. On peut dire d'elle, comme on disait des Turcs, que l'herbe ne repousse plus là où elle a passé. Elle va ruiner l'Espagne, et lui faire au flanc une profonde blessure qui même aujourd'hui n'est pas encore cicatrisée.

Voilà le tableau tracé par Victor Hugo, avec une vigueur de pinceau, une énergie de dessin, une richesse de couleur qui rappellent ce qu'il y a de plus grand dans la poésie de tous les siècles.

... Nous n'avons en fait d'inspiration poétique rien à envier aux pays qui ont produit Eschyle, Dante et Shakespeare, puisque nous avons l'auteur de *Torquemada.*

Le XIXe Siècle.

6 juin 1882.

Henry Fouquier.

... L'œuvre est par-dessus tout épique, et quoique Victor Hugo soit arrivé aujourd'hui à un tel degré de gloire que le succès d'un drame de lui ne puisse faire doute, j'estime qu'il a montré un sens très droit en imprimant *Torquemada* au lieu de le faire jouer. La belle couleur légendaire de l'œuvre ne gagnerait pas à la réalité du théâtre. Ce n'est pas qu'il n'y

ait en *Torquemada* un drame intéressant et des situations tragiques.

... Il y a, dans la conception de *Torquemada,* une incontestable grandeur, grandeur que soulignent encore le lyrisme de la forme, le grand mouvement de la phrase, un style pétri d'antithèses et d'images, puissant et gracieux, puissant surtout. Cependant l'œuvre n'est pas sans causer quelque étonnement à notre esprit. Les personnages sont hors de l'humanité, sans proportions avec la vie réelle. Il semblerait qu'on ait devant les yeux une fresque gigantesque représentant des hommes de vingt pieds de haut dans une action mystérieuse. L'esprit reste plus frappé que le cœur ne se sent ému. Peut-être sommes-nous hantés à notre insu par l'idée que la doctrine du poète, allant à un pardon général, excusant le mal comme un malentendu, n'est pas sans danger, et renverse trop souvent la notion ordinaire de la morale. Je trouve là une sorte de mysticisme particulière au poète et qui confine de très près à la doctrine de la grâce, telle que l'ont entendue certains docteurs catholiques. Déjà, dans *la Légende des Siècles,* nous avons vu un scélérat, couvert du sang de vingt peuples, innocenté et pardonné, pour avoir pris pitié d'un porc égorgé que piquaient les mouches. Voici le frénétique Torquemada, et avec lui l'Inquisition tout entière, excusés parce que, derrière leurs fureurs, apparaît l'idée grandiose, mais contestable, d'un désir sincère du salut éternel de leurs victimes.

... C'est un rêve splendide, mais qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre. L'indulgence supérieure et finale ne saurait nous faire abandonner nos idées de justice actuelle, et, même dans l'histoire, il ne faut pas oublier que l'enfer est pavé de bonnes intentions, et que les Torquemada et les tyrans de tout temps ont toujours voulu être les sauveurs des peuples et des âmes qu'ils ont opprimés!

L'Évènement.
6 juin 1882.

Charles Monselet.

Je ne veux pas savoir à quelle époque, ni dans quelles circonstances, ni dans quel pays a été écrit *Torquemada.* Il est signé Victor Hugo, cela me suffit. Donc, il n'a pas de date, pas de pays, pas d'origine. Il est de lui, voilà tout. Il a poussé comme ont poussé *Cromwell, Hernani, le Roi s'amuse, Marie Tudor,* on ne sait pas comment, mais on sait pourquoi. Il n'est ni plus petit ni plus grand que les autres, il n'a ni plus de taches ni plus d'éclat; il est le même.

Cependant, il ne manque pas de gens, depuis quatre jours, qui vont demandant à ceux qui ont lu *Torquemada :* « Eh bien! Victor Hugo est-il en progrès? est-il en décadence? » Ni l'un ni l'autre. Il continue.

Il continue avec son imperturbable sérénité. Ce nouveau drame ne sera probablement pas compris de tout le monde; il remue des idées hors nature et parle un langage disparu ou non encore avenu. Il s'agite au milieu de mœurs exceptionnellement féroces. On y tue comme on y respire. Quelques-uns des personnages sont affreux à ce point qu'on doute de leur existence. Quand ce ne sont pas des spectres, ce sont des pantins sanglants. Tous les grands personnages symboliques de l'humanité y ont un rôle : voici le roi, voici la reine, voici le pape, voici le fou, voici le moine. Tous se valent comme horreur. L'œuvre à laquelle ils participent est une œuvre abominable.

Drame à la façon de Calderon et des Autos sacramentales; drame noir, lugubre, fanatique.

Comme dans toute œuvre, la critique a à se préoccuper, dans *Torquemada,* de l'idée et de la forme.

L'idée, extra-humaine, comme dans toutes les pièces de Victor Hugo est celle-ci : Torquemada adorait le genre humain. Il l'adorait, et, pour le précipiter plus vite vers les voluptés célestes, il lui faisait prendre le chemin du bûcher.

Est-ce admissible? Victor Hugo croit que cela a été, il veut que cela ait été. Il met une âme dans le corps d'un monstre, et il se charge d'expliquer ce monstre.

... Voilà l'homme, et voilà le paradoxe; ils sont à prendre ou à laisser. Prenons-les. J'admets que ce n'est pas plus le Torquemada de l'histoire que Lucrèce Borgia, Triboulet, Frédéric Barberousse ne sont les personnages de l'histoire. C'est le Torquemada de Victor Hugo. Les hanteurs de dictionnaires auront beau jeu à rétablir la vérité biographique. Je vois d'ici la *Revue des Deux-Mondes* protester par l'organe de ses Brunetière et de ses Soury. — O Brunetière! ô Soury! vous avez raison à l'avance, mais vous n'avez que raison.

Victor Hugo s'est emparé de Torquemada, comme il se serait emparé de Laubardemont ou de tout autre scélérat, parce que ce scélérat avait un nom facile à retenir et déjà déshonoré. A quoi bon le lui reprocher, puisqu'il a plaidé la cause de ce bandit, puisqu'il a cherché à montrer un cœur dans cette enveloppe de fer?

Jamais plus beau thème n'avait tenté plus audacieux génie.

La question de forme.

Ce serait une banalité de dire que Victor Hugo, dans *Torquemada,* se maintient au degré de perfection où il est arrivé depuis longtemps. C'est un objet perpétuel d'étonnement et d'éblouissement. Tous les mots lui obéissent; de là sa lutte fréquente avec l'infini, avec l'inconnu, avec l'invisible.

Redescend-il sur terre, il a plus de précision et d'esprit que personne.

... Qu'il n'y ait un peu — et parfois beaucoup — de cauchemar dans *Torquemada,* je ne chercherai pas à le nier. Mais n'y a-t-il pas du cauchemar dans l'*Enfer* de Dante et dans *Macbeth* de Shakespeare? Quelquefois l'esprit se débat, oppressé, et se révolte; quelquefois l'autodafé flambe trop rouge. Le roi a l'ineptie géante, le moine devient enragé. Mais empêchez donc Victor Hugo d'aller trop loin. Autant vaudrait le supprimer d'un coup.

Le Voltaire.

7 juin 1882.

E. Bergerat.

Guidé par la rayonnante bonté qui est le fanal de son génie, Victor Hugo publie *Torquemada* à l'heure même où la persécution des juifs par les chrétiens justifie Néron, Dioclétien, et lave leurs mémoires.

Et cela arrive afin qu'il soit dit que le plus grand des poètes n'aura fait défaut à aucune des causes généreuses de son temps, et que, pareil à Hercule, il aura accompli ses douze tâches.

Oh! quelle superbe figure d'homme, dans l'humanité, que celle du Maître de nos maîtres! Tout le siècle s'abat à ses pieds, car il a l'effroyable clémence de ceux qui portent la massue et marchent revêtus de la peau des lions. Que de monstres n'a-t-il pas déjà abattus, sur les terres de l'Idée, où les hydres ont cent têtes renaissantes et comme la besogne des plus forts manieurs de peuples est chétive auprès de la besogne héroïque de ce Titan du Verbe!

En vérité je vous le dis, frères et camarades, il ne faut pas nous enorgueillir de nos maigres conquêtes; car les meilleurs d'entre nous n'auront de gloire, chez les neveux, que d'avoir travaillé dans l'ombre du grand athlète. Le fils de cette Alcmène qu'on appelle la Révolution française diminue tous les colosses de notre âge et la Liberté n'a encore trouvé que lui dont le front fût à la hauteur de son baiser.

... L'existence de Victor Hugo, avec son caractère rassurant de longévité, est le bonheur même du siècle où nous vivons. Le bonheur, dis-je, et l'honneur. Les faibles, les opprimés, les rêveurs de bien, ont ce recours contre leurs persécuteurs, le génie universel d'un homme. Cette royauté est à eux et pour eux. Elle exerce nuit et jour, promulgue et décrète sans arrêt l'espérance.

... Si Torquemada pouvait être représenté en ce moment en Russie, il n'y aurait plus de persécution juive, et une fois encore la Poésie triompherait là où la Diplomatie avorte. Le cri de revendication est d'ailleurs d'une éloquence farouche, et l'on se demande à quelle force persuasive il serait arrivé s'il avait eu pour porte-voix le talent d'un Frédérick Lemaître. *Torquemada* a été écrit, en effet, pour ce comédien superbe et hardi, et sa mort a rendu le rôle irréalisable. J'ai d'ailleurs entendu demander si *Torquemada* était du théâtre. A ceux-là il faut simplement répondre :

— Oui *Torquemada* est du théâtre, si le *Jugement dernier,* de Michel-Ange, est de la peinture décorative. Et de fait, on ne songe pas sans un frisson à l'effet que ce drame produirait sur la scène et à l'horreur tragique dont il l'emplirait.

Tout le monde sait, à l'heure qu'il est, quelle conception extraordinaire c'est que le *Torquemada* de Victor Hugo et par quel éclatant tour de force le poète l'a arraché à l'histoire pour le donner à la philosophie. Il nous serait plus aisé, à vous et à moi, de trouver la raison d'être d'un tigre ou d'un chacal que d'exprimer de l'amour de Torquemada le monstre des monstres. Mais Victor Hugo est un invincible extracteur de bonté, et il en

découvre dans l'Inquisition. Il lui semble impossible qu'il se soit trouvé un être à face humaine pour brûler ainsi cent mille hommes, fils de la femme comme lui, sans que quelque raison mystérieuse explique sa furie. Il se penche sur ce fou, et il ramène de l'ombre un exalté prodigieux du catholicisme, terrifié par la peur de l'enfer et abruti par une commisération effrayante pour les menacés du diable.

... Si la conception est belle, artistiquement, il n'y a pas à le dire; elle est sublime. Elle vous enlève encore à la réflexion. Il n'y a pas de plus belle création dans l'horreur; il n'y en a peut-être pas d'aussi belle. Œdipe et Macbeth pâlissent auprès de ce Torquemada sauveur d'âmes. Mais philosophiquement elle est logique. Le poète ne charge ni n'exagère, et le catholicisme aboutit forcément à ce type. L'enfer donne cela, mathématiquement. Il n'est pas du tout impossible, il est même probable que la véritable explication de Torquemada soit celle proposée par le plus humain des génies. Et la preuve c'est que personne encore n'en a pénétré le mystère sinistre.

... Voulez-vous savoir comment est conçu le drame et de quelle manière il se compose? Il n'y a qu'Eschyle qui puisse vous renseigner. Êtes-vous curieux de connaître le secret d'un style surhumain, qui charrie l'or et les pierreries, et par instants tonne comme la foudre, puis chuchote et soupire comme la brise, demandez ce secret à Shakespeare. S'il sort de sa tombe, il vous le révélera. Et Dante aussi est nécessaire pour la critique que vous désirez avoir; lui seul a vu l'enfer, et seul, jusqu'à présent, il en était revenu.

Moi, je me borne à me taire, n'ayant d'autre opinion sur ce chef-d'œuvre que celle dont vous relirez l'expression au début de cet article. Gloire au génie et sachons nous estimer heureux de vivre dans un temps où la pensée domine et dirige le monde, aidée de la bonté et guidée par la Liberté.

Le Soleil.
7 juin 1882.

Jean de Nivelle.
(Charles Canivet.)

... Ce drame, qu'on se plaisait à rêver farouche, ***Torquemada,*** étonne par sa mansuétude même. C'est d'une grandeur sans pareille, non une œuvre de combat, mais de douceur et de sérénité, l'œuvre d'un homme qui plane, dans sa verte et féconde vieillesse, au-dessus des misères de ce monde et qui pense que le pardon est la loi suprême, et que, pour juger les hommes, il faut les voir de haut.

... Le grand pourvoyeur des bûchers de l'Inquisition n'est pas autre chose, dans le poëme, qu'un illuminé, de proportions démesurées, si démesurées qu'il serait difficile, je pense, sinon impossible, de lui faire revêtir, au théâtre, les traits d'un homme. A cette époque superstitieuse comme il n'en fut jamais, sinon touchée de folie, où les supplices éternels hantent toutes les imaginations et où les flammes de l'Enfer apparaissent comme la conclusion même, la fin de l'humanité, Torquemada se donne pour mission de sauver les âmes. Ce n'est pas un bourreau, c'est un rédempteur : feu contre feu, voilà sa doctrine, et il a la prétention d'étouffer les foyers éternels sous la pincée de cendres qui reste des victimes immolées. Telle est l'idée mère du drame et je ne crains pas de dire qu'elle est grandiose. La preuve en est cent fois faite, par les effets qu'elle provoque et les scènes qu'elle engendre, dans ce drame où, suivant la méthode et l'habitude du poète, l'idylle la plus suave côtoie les plus sombres épisodes et marche de pair avec eux.

Le théâtre s'appropriera-t-il ce drame? j'en doute. Les rôles ne sont pas taillés pour des humains. Ce sont des êtres au-dessus de l'humanité, plus grands qu'elle dans le bien comme dans le mal, qui s'agitent dans le cadre de ces trois actes et de ce prologue, et laissent, même après simple lecture, dans les esprits étonnés, comme une impression de colosses.

Le Figaro.
7 juin 1882.

Philippe Gille.

C'est avec le respect dû à soixante ans de gloire littéraire qu'il faut ouvrir le dernier livre de Victor Hugo, et la plus grande marque qu'on puisse donner au maître de ce respect c'est une entière franchise dans la louange et dans la critique. Ce n'est point à un vieillard débile, c'est au poète dans toute

l'intensité de sa gloire et de sa virile intelligence qu'on parle, et le moins qu'on lui doive c'est la vérité de sa pensée!

(Suit l'analyse du drame.)

... Tel est le résumé, bien écourté, de ce drame qui, on le voit rien qu'à l'analyse, renferme de fortes et puissantes situations, mais qui, comme ses aînés, contient des parties que leur grandeur même rend hors de proportion.

De même que Victor Hugo a cherché à intéresser au monstre physique dans Quasimodo de *Notre-Dame de Paris*, il a voulu aussi forcer la pitié pour le monstre moral dans *Torquemada*; la cause du sonneur bossu est plus que gagnée aujourd'hui, celle de l'inquisiteur tortionnaire ne le sera probablement jamais, quelle que soit la puissance de la parole de son avocat.

En résumé, ce maniaque de feu, cet enragé d'autodafés, qu'il soit ou ne soit pas du nombre des monomanes, des aliénés, des hystériques, restera toujours un monstre de cruauté au même titre que les Robespierre et les Troppmann sans que le fanatisme de la religion, de la République ou de l'argent puissent jamais préserver ces tueurs de l'horreur et de l'exécration. Ce sont des fous, rien que des fous, leur cerveau n'est pas construit selon la loi de la nature, et l'homme ne vaut justement que quand son équilibre est parfait. Cette exception pathologique est certainement intéressante à étudier, mais je ne crois pas que le héros d'un cas maladif puisse être celui d'un drame; au théâtre on demande des passions et on a raison, mais les passions elles-mêmes sont soumises à des lois; leur équilibre peut être troublé, mais il ne doit pas être rompu et c'est de leur jeu, de leur lutte que naît l'intérêt d'une action. Les grands héros de nos tragédies et de nos drames perdent souvent la raison, c'est vrai, mais pour la retrouver. Ruy Blas en est là, tandis que Torquemada est fou tout le temps; c'est un phénomène, un mouton à trois pattes, par bonheur aussi extraordinaire moralement que celui-ci physiquement et les phénomènes ne sont pas du domaine de la comédie ni de la tragédie.

Est-ce à dire que le drame de *Torquemada* soit inférieur à ses aînés, non! et heureux du succès qui vient d'accueillir l'œuvre du maître, je dois au contraire y reconnaître encore les marques de son génie et de son étonnante puissance de conception; je ne parlerai pas de certains détails de la pièce proprement dite, par exemple de l'uniformité de présentation des personnages, ce sont là de petites questions que la simple mise en scène modifierait et que je signale sans y insister. Pour revenir au poète il faut dire, critiques faites, qu'on le retrouve dans l'étendue de son œuvre avec toute la grandeur et le charme des plus beaux jours; je ne sais pas si *Torquemada* ajoutera beaucoup à sa gloire, mais je puis affirmer qu'il n'en retranchera rien.

Nouvelle Revue.
15 juin 1882.

H. DE BORNIER.

Un des signes du génie, c'est la fécondité unie à la variété. Un grand poète doit non seulement éviter l'ornière d'autrui, mais sortir de ses propres ornières; le bon laboureur ne se borne pas à un sillon sur lequel il passe et repasse.

Cette fécondité puissante, cette incessante variété, comment ne pas les reconnaître dans l'œuvre déjà immense de M. Victor Hugo? On les retrouve tout particulièrement dans son théâtre. *Hernani* ne ressemble point à *Lucrèce Borgia*, qui ne ressemble point aux *Burgraves*. Après le long silence qui suivit cette trilogie eschylienne, Victor Hugo nous a donné *les Deux trouvailles de Gallus*, idylle, comédie et drame; après *Gallus*, il nous donne *Torquemada*, tragédie politique et religieuse, étude de la plus terrible des folies humaines : le fanatisme.

Pour se restreindre à écrire un plaidoyer rétrospectif contre l'Inquisition, ce ne serait pas la peine d'être Victor Hugo! L'illustre poëte, en pénétrant dans cette cour d'assises éternelle qui se nomme l'Histoire, a vu un homme chargé de toutes les exécrations, de toutes les malédictions, de toutes les haines, et il s'est dit : Cet accusé, ce criminel, ce monstre, n'est pas coupable : il est fou! Mais d'où vient cette folie? C'est le sujet de *Torquemada*.

La folie peut avoir deux causes : une idée fausse, ou la déviation d'une idée juste. C'est la dernière qui est la plus redoutable.

L'idée juste, c'est que le salut de l'âme est préférable au salut du corps; la déviation de cette idée, c'est de croire qu'en tuant le corps on sauve l'âme. La doctrine religieuse et chrétienne enseigne, au contraire, que l'âme n'est sauvée que par le repentir.

Torquemada ne l'entend pas ainsi : ce sombre et implacable rêveur s'est imaginé que la mort de l'impie, de l'idolâtre, du renégat, de l'hérétique, en faisait immédiatement un élu.

... Oui, Torquemada est un fou; mais telle est la puissance de ce style vertigineux, que l'on se demande quelquefois si c'est bien un fou, en effet, et s'il n'a pas effroyablement raison dans ce mépris de la vie terrestre, de la chair vile, de la guenille humaine, des six pieds d'ombre que le plus grand des hommes fait en marchant au soleil!

Non, non; c'est François de Paule qui est le sage, c'est Torquemada qui est le fou. Il est fou comme tous ceux qu'un fanatisme quelconque a saisis et mordus au cœur, fanatisme religieux ou politique. Torquemada, le moine, est fou comme Cimourdain, le farouche héros de *Quatrevingt-treize*. Folies non point pareilles, mais égales. Victor Hugo a voulu que Cimourdain sacrifiât à son idée politique son fils, le fils de sa pensée; Victor Hugo a voulu aussi que Torquemada sacrifiât à son fanatisme religieux ses deux enfants, les deux enfants de son cœur. Et, ici, nous touchons à la pensée terrible de ce drame.

Don Sanche et doña Rosa : l'une fille d'une reine, l'autre fils d'un roi... Ouvrons une parenthèse, et arrêtons-nous un moment sur une observation assez curieuse : Victor Hugo, qui n'aime point les rois, aime en revanche les enfants des rois; vous souvient-il de *la Rose de l'infante,* du *Petit roi de Galice* et de *l'Épopée du lion?* Quand il s'agit des rois, Victor Hugo semble faire, dans son cœur, deux parts égales : de haine pour les pères, de tendresse pour les fils. L'éclair s'éteint dans une larme. De là les deux ravissantes scènes d'enfants dans le drame d'aujourd'hui.

Don Sanche et doña Rosa sont si jeunes encore qu'ils n'ont pas même l'égoïsme de l'amour, ils ne songent pas uniquement à s'aimer et à se le dire, ils trouvent le temps de sauver un malheureux. Ce malheureux, c'est Torquemada que l'évêque — je pardonne volontiers à cet évêque, — a fait enfermer et murer dans l'*in pace* du monastère Laterran. Sanche et Rosa courent en cueillant des fleurs et en s'embrassant, dans le jardin où est l'ouverture de l'*in pace,* ils entendent la voix de Torquemada dans cette tombe, et, sans même savoir qu'ils sont généreux, ils se mettent à soulever la pierre sépulcrale; mais la pierre est lourde, il leur faut un levier, et ils arrachent une croix qui peut leur en servir. Torquemada n'a pas vu la croix arrachée, mais il a vu le service.

Eh bien, au dénouement, quand Torquemada va marier lui-même Sanche et Rosa, les deux seuls êtres qui lui soient chers et qui lui ont sauvé la vie, il apprend par hasard que, pour le sauver, ils ont arraché une croix, et il les livre au bûcher, comme Cimourdain livre Gauvain à l'échafaud.

Voilà la folie, la déviation d'une idée juste. Torquemada ne se dit point qu'il ne saurait y avoir faute là où il n'y a pas intention, il ne voit que le fait matériel : la croix arrachée! Ici la folie devient stupide, le fanatique féroce se complique de l'imbécile. Il ne reste plus qu'à dire à Torquemada, comme François de Paule :

Avant que le premier de vos bûchers flamboie,
Je prierai Dieu pour vous, afin qu'il vous foudroie

Tel est l'enseignement de ce drame grandiose et terrible : le fanatique insensé condamné par le saint!

N'y cherchons pas autre chose, Torquemada, dans la pensée très évidente du poète, ce n'est ni un moine, ni un soldat, ni un politique, ni un homme du XV[e] siècle, ni un homme d'aujourd'hui : c'est un type; le type de ces âmes effrénées en qui le bien engendre le mal, la vertu le vice, la lumière l'ombre; sectaires qui commencent par la froideur de la logique et terminent par les hurlements de la folie.

Le poète, aussi généreux que grand, — trop généreux peut-être, — peut plaider pour eux les circonstances atténuantes, mais il ne songe pas à les absoudre, et il les emprisonne à jamais dans la camisole de force du drame.

... On a beaucoup discuté, d'un côté comme de l'autre, sur la portée historique du nouveau drame; il faudrait un volume pour reproduire les opinions contradictoires sur ce point. Pour être juste, reconnaissons que M. Victor Hugo, en témoignant de son hor-

IMPRIMERIE NATIONALE.

reur pour l'Inquisition, n'accuse pas l'Église tout entière. Il sait que la cour de Rome a souvent lutté contre l'Inquisition espagnole pour lui arracher quelque victime; il sait que, même dans le clergé espagnol, l'Inquisition rencontra de vives résistances. On s'est étonné que l'évêque de la Seu d'Urgel, dans le drame de Victor Hugo, combattît avec tant de rigueur Torquemada lui-même. Il est facile sur ce point de défendre le poète. On n'a qu'à lire, dans l'*Histoire de saint Pie V*, par M. de Falloux, le récit détaillé de la lutte que Rome soutint pour sauver des prisons du Saint-Office don Barthélemy de Corranza, archevêque de Tolède. M. Victor Hugo connaissait sans doute ce curieux chapitre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que M. Victor Hugo et M. de Falloux, placés aux deux pôles contraires de la religion et de la politique, se réunissent dans une pensée commune. M. de Falloux termine ainsi l'histoire de don Barthélemy de Corranza : «Appliquons donc la même indulgence à son persécuteur en nous gardant de tout expliquer par la méchanceté d'un homme, et réservant une juste part à l'entraînement du zèle.»

Ne pas tout expliquer par la méchanceté d'un homme... C'est l'idée fondamentale du drame de M. Victor Hugo, et il m'a semblé utile de la signaler dans une page de M. de Falloux.

Cela prouve une fois de plus que les grands poètes ont souvent à un degré supérieur l'intuition historique; c'est qu'ils étudient l'humanité en fouillant dans leur propre cœur, et l'on pourrait appliquer à l'illustre maître de la poésie moderne le mot de Cicéron : *Mentis acies se ipsam intuens!*

Le Midi (Nîmes).
23 juin 1882.

E. des Essarts.

Par un phénomène prodigieux et qui fait l'honneur du siècle en même temps que la gloire d'un homme, Victor Hugo, presque seul parmi les grands poètes de l'humanité, a triomphé de cette loi du déclin qui, jusqu'à présent, s'était imposée à tous les maîtres. La vieillesse qui, pour Corneille, Milton et tant d'autres, précipitait la décadence, n'est pour lui qu'une ascension continue vers un idéal toujours plus haut. Non content de rester égal à lui-même, il semble que cet homme unique produise des chefs-d'œuvre supérieurs aux chefs-d'œuvre précédents; à lui seul il aura été donné de se surpasser en augmentant sans cesse dans ses créations la profondeur de la pensée et la puissance de l'imagination. Le lyrique latin disait de lui-même : *Sublimi feriam sidera vertice.* Le génie de Victor Hugo a, depuis longtemps, atteint les astres les plus reculés et les plus mystérieux : il habite l'immensité, il embrasse l'infini!

En effet, la donnée de ce drame épique ouvre des abîmes dans le cœur humain; elle éclaire d'un déchirement soudain les contradictions de la nature de l'homme, et comme eût dit Pascal, le «chaos» de sa destinée. Quoi de plus étrange et de plus réel pourtant, que cette juxtaposition des faiblesses perverses et des énergies faussées? Un petit nombre d'entre nous savent ce qu'ils veulent et agissent avec droiture et simplicité. Combien font ou laissent faire le mal, comme la plupart des personnages de ce drame, par lâcheté complaisante ou déviation de logique! Il en est même qui peuvent devenir des scélérats, des bourreaux par une exagération de l'idée du bien, un affolement de l'amour, une exaspération de la charité. Tel est le personnage qui imprime son nom sur l'œuvre de Victor Hugo, le Grand Inquisiteur Torquemada, homicide en vertu de sa compassion pour l'homme, anthropophage par philanthropie.

...Dans ce poème immortel, Victor Hugo, selon son habitude, ne donne pas seulement un modèle de haute poésie, mais une direction à l'esprit humain. Une fois de plus, il fait passer dans la plénitude de la forme la quintessence de l'idée. Ici l'enseignement qu'il nous présente et dont il est temps de se pénétrer, si nous ne voulons périr dans l'agonie des Byzance et des Sybaris, se résume en ces termes définis : croyance à la responsabilité, dévouement fraternel entre les hommes, abandon de toutes les préférences égoïstes à la loi du devoir. Telle est d'ailleurs la doctrine des grands esprits à travers les âges, mais de nos jours elle a été tellement obscurcie, que le génie de Victor Hugo n'est pas de trop pour la remettre en lumière. Aussi peut-on dire encore en cette occasion que le maître, dans toute la suite de son œuvre, manifeste non seulement le génie le plus artiste, mais le plus moral de notre littérature contemporaine, et

que cet enchanteur de notre imagination demeure jusqu'au bout l'apôtre inspiré du vrai, du juste et du bien, l'imperturbable auteur d'une sublime déclaration des Droits de l'Ame!

Le Constitutionnel.
26 juin 1882.

G. Ohnet.

Les œuvres que Victor Hugo publie aujourd'hui dans sa vieillesse, sont les économies de son âge mûr. Les livres admirables dont nous a gratifiés, dans ces derniers temps, l'illustre poète, il les avait écrits il y a quelques années. On en connaissait les titres; on en parlait avec une émotion recueillie; on attendait avec une vive curiosité l'heure de leur publication. C'est ainsi que nous avons vu apparaître successivement : *Religions et Religion, l'Ane, Quatrevingt-treize, les Quatre Vents de l'Esprit, Torquemada* et que nous aurons *Toute la Lyre, les Jumeaux,* etc.

Victor Hugo a toujours été un laborieux. Son cerveau, prodigieusement fécond, a trouvé à son service une activité de corps admirable; et non seulement le poète a été un des écrivains les plus puissants qui aient jamais vu le jour, mais encore un de ceux qui ont le plus produit.

Torquemada, le drame que nous venons de lire, a été sur le point d'être représenté. Des instances avaient été faites auprès du grand poète. On l'avait même pris par le côté le plus facilement vulnérable chez lui : on lui avait dit qu'il s'agissait d'une œuvre de charité. On voulait, sinon tout le drame, qui eût nécessité des études considérables et d'énormes dépenses, du moins un fragment, afin que le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur servissent d'appât puissant à la curiosité du public. M. Worms devait jouer un des principaux rôles. On avait failli enlever l'affaire d'assaut et réussir. Un dernier scrupule empêcha Victor Hugo d'autoriser la représentation incomplète de son drame, et *Torquemada* fut seulement publié.

Peut-être vaut-il mieux qu'il en ait été ainsi. L'ouvrage, dans son ensemble, est plutôt un poème philosophique qu'un ouvrage dramatique. La conception en est surhumaine et l'exécution gigantesque. Le public eût peut-être été plus étonné qu'entraîné, et quelque admiratif que fût son étonnement, il n'aurait pas remplacé le simple et chaleureux enthousiasme qu'excite l'interprétation de *Ruy Blas* ou d'*Hernani.*

Nous ne croyons pas que jamais Victor Hugo se soit élevé plus haut que dans *Torquemada;* mais comme *les Burgraves,* dont il a les proportions formidables, le drame nouveau serait trop large et trop grand pour pouvoir être jugé dans son ensemble et dans ses détails au jour mesquin de la rampe.

Il faut à cette œuvre le recueillement de la lecture. Là, rien ne passe inaperçu, et la méditation permet de se rendre compte des intentions profondes de l'écrivain. Le drame est tellement terrible que nous ne savons pas si on en pourrait supporter la représentation sans des cris d'épouvante. Et nous ne croyons pas que jamais effets aussi grandioses et aussi saisissants aient été portés sur la scène française. Il y a, au troisième acte, une scène d'auto-da-fé qui donne la chair de poule à la lecture. Jugez de ce qu'elle pourrait être si on la voyait au théâtre, dans toute sa sauvage splendeur.

L'Express.
20-27-30 juin 1882.

A. Étiévant.

La publication d'une œuvre inédite de Victor Hugo est un événement littéraire d'une telle importance, qu'il est impossible, au milieu des enthousiasmes et des éblouissements de la première heure, de formuler une opinion définitive.

Telle est la puissance du génie de Victor Hugo, tel est le pouvoir fascinateur qu'il exerce sur nous, qu'au premier abord, la pensée hésite, comme si elle avait peine à se reconnaître. L'esprit ne se dégage que peu à peu du trouble des sensations et des émotions éprouvées pour se recueillir et asseoir enfin son jugement. L'imagination s'étonne : on est entraîné, subjugué, et ce n'est qu'après avoir plusieurs fois relu le chef-d'œuvre, que l'enthousiasme du premier moment fait place à un sentiment d'admiration plus calme et plus réfléchi.

Qu'on n'attende pas de nous une analyse approfondie de *Torquemada;* tout au plus formulerons-nous quelques observations générales. De pareilles œuvres dominent de trop

haut leur époque pour ne pas échapper, en partie du moins, aux jugements de la critique contemporaine; c'est à la postérité, c'est au temps qu'il est réservé de les commenter et de les juger plus dignement.

... Sans doute, *Torquemada*, par sa contexture, par son ampleur poétique, qui rappelle les plus belles pages de *la Légende des Siècles*, est avant tout une œuvre épique et je conviens que si ce drame colossal était représenté aujourd'hui sur un théâtre, il ébaubirait considérablement les gens qui s'amusent au *Monde où l'on s'ennuie*, mais qu'est-ce que cela prouve encore une fois, si ce n'est qu'à l'heure présente, la scène française n'est pas mûre pour les chefs-d'œuvre de cette envergure? La gloire n'a jamais tort, a-t-on dit. Ce sera l'honneur de l'avenir de venger Victor Hugo des erreurs du présent.

Après avoir donné l'analyse du prologue, Alfred Étiévant termine ainsi :

Tel est le prologue magistral qui ouvre le drame. Le poëte y atteint des hauteurs tragiques qui n'ont jamais été dépassées.

Dira-t-on que ce n'est pas du théâtre?

Un deuxième article consacré au troisième acte finit ainsi :

... Cet acte magistral restera comme un des monuments les plus grandioses de la littérature française. Victor Hugo y atteint des sublimités lyriques qui ne seront jamais dépassées. De la première scène à la dernière, l'émotion ne cesse de grandir, poignante à la scène des juifs, formidable et terrible à la scène finale de l'acte.

Il a fallu toute l'audace et toute la puissance du génie de Victor Hugo pour restituer, comme il l'a fait, à l'épouvantable figure de Torquemada sa vérité humaine, en nous montrant, sous la férocité inconsciente du monstre, la frénésie de miséricorde et d'amour de l'apôtre.

Ah! je comprends que certains esprits hésitent devant les conceptions colossales du poète et se demandent si vraiment ce troisième acte serait possible à la scène.

Où trouverait-on, en effet, parmi nos pygmées du théâtre actuel, des artistes capables de représenter aux yeux de la foule les géants issus de la pensée du maître?

Un dernier article, après l'analyse du dernier acte, conclut sur l'ensemble de l'œuvre.

... Il semble que dans ce drame immense, le poète ait pris à tâche de faire vibrer une à une toutes les cordes de la sensibilité humaine. Il a tour à tour évoqué la pitié, la terreur, la tendresse amoureuse comme l'amour paternel, et ce n'est pas tout : l'étude des caractères ne le cède en rien à la peinture des passions. Avec quelle vigueur de touche, avec quelle énergie de relief le roi Ferdinand, par exemple, libertin, avare, incrédule et superstitieux tout à la fois, se détache-t-il des ombres du tableau! Quant à Torquemada, on peut dire que Victor Hugo a définitivement fixé dans le bronze cette figure dont jusqu'ici la philosophie et l'histoire n'avaient saisi qu'imparfaitement les traits et que le poète a subitement illuminée de l'éclair de son génie.

... Certains lilliputiens de la critique se sont effarés comme de simples Nisard des sublimes audaces, des tours extraordinaires, des images colossales dont fourmille *Torquemada*. Les mots au panache flottant dont parle Aristophane, « les expressions solidement charpentées comme le pont d'un navire, que le poète tire de sa poitrine avec le souffle d'un géant », n'imposent pas, je le sais, à certains doctrinaires qui parlent de l'enthousiasme et de la poésie en aveugles jugeant des couleurs, et qui trouvent commode de nier ce qu'ils ne sont à même ni de sentir ni de comprendre.

... Il semble que le génie de Victor Hugo plane sur la nature : c'est au fracas des éléments, au tumulte, au déchaînement des forces naturelles qu'il emprunte ses images gigantesques, de même qu'il évoque les catastrophes de l'Histoire, les épopées sinistres, les drames vertigineux de la passion humaine pour créer ces âmes héroïques ou formidables qui s'appellent *les Burgraves, Eviradnus, Torquemada.*

... Victor Hugo, — c'est Eschyle, multiplié par Shakespeare.

Revue des Deux-Mondes.

1er juillet 1882.

L. Ganderax.

Torquemada, par Victor Hugo, en 1882, ce devait être un spectacle des cruautés de l'an-

cien régime à peine trois siècles avant la révolution, un pamphlet dialogué contre les crimes du saint-office, une diatribe théâtrale contre le cléricalisme, un « musée des horreurs » fait pour animer le peuple à la haine des congrégations.

Or il se trouve que ce drame est une apologie de Torquemada; — combien singulière, nous le verrons tout à l'heure, mais courageuse et nette jusqu'à la témérité, jusqu'à l'invraisemblance.

... Eh bien! voyez en esprit l'homme qui a le plus torturé les hommes, et voyez du même coup la cause de sa cruauté; voyez que cette cause est contradictoire à son effet, et que cet homme n'a jamais été cruel, sinon par amour... O le beau contraste, et combien utile! Le beau triomphe que celui de ce paradoxe! Il aura réconcilié Torquemada et l'humanité! Le vieux poète, qui ne veut haïr personne, se réjouira tout à l'aise dans la paix de son imagination; Torquemada lui-même n'est pas exclu de sa clémence; comme ces damnés roulant parmi les braises

> plus loin que le pardon de Dieu;

Torquemada se rencontre dans la mémoire attendrie du poète avec Vincent de Paul, Jésus, Çakya-Mouni, tous ces représentants de la charité qui s'y croisent, comme en un lieu de béatitude, « vêtus de leur lumière propre »!... Après celui-là, qui donc restera dans les ténèbres extérieures?

Torquemada brûlant les corps par amour des âmes, torturant les hommes par amour des hommes, voilà cette fois le *monstre:* cruauté, charité sont les deux faces de l'abstraction décorée de ce nom terrible; elles sont accolées pour la gloire de l'idée d'humanité. Cette vision est-elle conforme à l'histoire? Il est peut-être inutile d'établir qu'elle la contredit. L'inquisition s'était donné pour tâche, non de racheter l'esprit par la souffrance de la chair, mais d'établir l'unité religieuse en exterminant les hérétiques. En les jetant au bûcher, elle supprimait un scandale et ne s'inquiétait nullement d'assurer leur salut. Comment l'aurait-elle fait? L'interprétation du poète, si éloignée qu'elle soit de la vérité historique, l'est encore plus de la vraisemblance humaine: elle est justement contraire à la psychologie du chrétien. Comment un chrétien pourrait-il croire qu'en brûlant un hérétique, il le sauvera contre son gré? Pour que la douleur de la chair profite à l'esprit, il faut que l'esprit l'accepte et l'offre au Seigneur, le supplice n'a pas la valeur morale du martyre, et le ciel n'admettra pas ce racheté malgré lui.

Donc ce Torquemada n'est ni vrai, ni possible; les figures qui l'entourent ne le sont pas davantage. On connaît le procédé d'évocation du poète. Sans cesse hanté par l'hallucination du contraste, il imagine d'ordinaire les êtres moraux par couples; chacun, nous l'avons dit, n'est le plus souvent qu'une abstraction double; mais chacun aussi n'est que le contraire, ou du moins le pendant d'un autre. Torquemada est le personnage central du drame: les autres, disposés autour de lui, n'empruntent que de lui leur raison d'être, et, s'ils déterminent à leur tour deux ou trois comparses, c'est de lui seulement qu'ils en tiennent le pouvoir.

Représentant de l'idée religieuse, il a par ici ce pendant: le Roi, — Ferdinand doublé d'Isabelle, représentant de l'idée monarchique. Représentant de la terreur dans le drame, il a par là ce pendant, le représentant de la pitié: le couple candide et gracieux de don Sanche et de doña Rosa, — deux enfants qui l'ont sauvé lorsqu'il était condamné à périr au fond d'un *in pace,* qu'il a juré de sauver à son tour, et qu'il sauve en effet, à sa manière, en les livrant au feu parce qu'ils ont pour forcer son cachot employé le fer d'une croix. Représentant de la cruauté catholique, il a de ce côté ce pendant, le représentant de la mansuétude chrétienne: François de Paule. Entre les deux, convaincus également, il faut un sceptique: ce sera un pape; un pape: ce sera Borgia.

Voyez-vous les contrastes, — entre les personnages, et dans l'âme de tel ou tel? Don Sanche et doña Rose, pour les rattacher au roi, auront un grand-père, vieux coquin recuit dans tous les poisons de la vie de cour: du jour où ce démon se connaît un petit-fils, il devient un ange:

> Je vivais pour le mal, je vivrai pour le bien!

Le drôle est contemporain de *Lucrèce Borgia:* il y paraît.

... Le drame, dans *Torquemada,* s'il en existe un, reste à l'état d'ébauche, et d'ébauche informe. On le devine à voir ce prologue de 78 pages pour quatre actes qui,

ensemble, n'en comptent que 125. A peine si, dans le premier acte et dans le troisième, l'amour inquiet du vieux courtisan pour son petit-fils menacé par le roi fournit une apparence de situation dramatique. Cependant Victor Hugo, s'il a moins que jamais l'imagination psychologique, laquelle seule enfante le drame proprement dit, garde encore cette imagination théâtrale qui produit de beaux effets de mise en scène : la descente de Torquemada dans l'*in pace*, devant les moines assemblés, et la visite des juifs, le grand rabbin en tête, à Ferdinand et Isabelle, fourniraient de magnifiques motifs à un impresario d'opéra. Mais, j'y reviens, c'est l'expression épique ou lyrique des idées qui fait la valeur de l'ouvrage. La langue, d'une richesse qui exclut souvent le choix, mais aussi d'un éclat et d'une solidité incomparables, au moins dans plusieurs passages; le rythme aussi, d'une magnificence et d'une sûreté prodigieuses, au moins dans ceux-là, indiquent nettement que ce drame ne date pas de ces dernières années, mais qu'il doit être resté, depuis un quart de siècle environ, dans les cartons du poëte comme une grandiose esquisse : il est postérieur de peu, s'il l'est en effet, à la première *Légende des Siècles.* La méditation de Torquemada dans le prologue, son entretien avec François de Paule au deuxième acte; au troisième, son prône effrayant devant le bûcher, — autant de morceaux marqués de la marque du bon temps, auxquels notre admiration ne sera pas marchandée.

Paris vécu.

1883.

Théodore de Banville.

Inventer un drame immense et formidable comme *Torquemada,* certes Hugo seul le pouvait; mais il l'a pu tant de fois que nous ne comptons plus avec lui. Vous le savez, le poète des *Contemplations,* des deux *Légendes des Siècles,* des *Quatre Vents de l'Esprit* est brûlé d'une charité, d'un amour sans bornes, dévoré par un immense besoin de pardon, de pitié et d'apaisement. Il n'admet ni le châtiment irrémédiable, ni l'abaissement sans recours; où tous les juges condamnent, lui, il absout; il ne voit que des malheureux, là où la Vengeance et le Mépris cherchent des coupables. Il se promène à travers le bagne de la vie et il relève la prostituée, le laquais, le bouffon, ravivant l'étincelle qui reste en eux de la flamme céleste; il pénètre dans le sombre bagne de l'Histoire, et il lave, il rend à leur blancheur première, pourvu qu'il leur soit resté quelque chose d'humain, les vainqueurs, les assassins, les bourreaux vautrés dans le sang et couverts de crimes. Cette fois, il a choisi le plus horrible monstre, celui qui de tous a le mieux fait bon marché de la vie humaine, celui qui sans trêve a martyrisé, torturé, brûlé les créatures, et qui s'est enivré de l'odeur des chairs grillées et du sang fumant, l'inquisiteur Torquemada; il n'a pas voulu que même celui-là fût un monstre; dans sa toute-puissance de génie créateur, il lui a accordé la circonstance atténuante d'une héroïque démence; il a ordonné que Torquemada fût bourreau, tourmenteur et exterminateur à force d'amour. En effet, l'Inquisiteur implacable, tel que l'a deviné, vu et ressuscité le poète, guérit le feu par le feu, l'enfer par l'autodafé, la damnation par le supplice, brûle les corps pour purifier les âmes, oppose à la fourche de Satan la fourche avec laquelle lui Torquemada avive ses brasiers, et au lieu de haïr ceux qu'il tue et consume avec ses torches embrasées, les adore.

Assurément, pour rendre possible poétiquement ce sauveur effréné, ce guérisseur furieux, ce monstre de pitié, il fallait lui donner comme contre-poids ce qu'il y a de plus divin, de plus suave, de plus extraterrestre sur la terre, c'est-à-dire l'amour de deux enfants innocents et vermeils comme l'aurore. Et quoique l'idée de cette antithèse soit une idée de génie, elle devait venir à l'esprit naturellement; un autre que Hugo pouvait la trouver; mais, pour l'exécuter, ce n'était pas trop de sa prodigieuse puissance. Car y pensez-vous, après avoir allumé les brasiers et les fournaises dans l'âme de Torquemada, mettre dans la grâce, dans la joie, dans le clair épanouissement de deux tendres âmes enfantines qui s'éveillent, assez d'intensité pour que les rayons de ce lever de soleil ne soient pas effacés par les rouges flamboiements de l'incendie, c'était le problème inouï, la chose impossible, le dernier effort du plus audacieux des Prométhées. C'est là qu'il n'y avait pas le choix! Victor Hugo seul est le poète assez inspiré, l'artiste assez grand, uni-

versel et divers pour réaliser de semblables merveilles. Et vous avez pu le remarquer déjà en lisant et relisant son œuvre, de tous les poètes présents et passés, il est exactement le seul qui se montre aussi fort et robuste en célébrant la gloire d'une rose, par exemple, qu'en peignant les combats, les martyres et les horreurs. C'est en cela surtout qu'il est unique.

...Une scène d'amour, c'est le dernier mot de l'art, et le poète doit la créer de toutes pièces et transporter dans le Verbe ce qui dans la réalité n'est que balbutiements, soupirs, regards furtifs et délicieux; l'amour dans la réalité bégaye, et ne parle que chez le poète qui, par une inversion magique, transpose dans la voix humaine ce qui se passe dans les âmes. Tour de force tellement effrayant qu'en général tous les auteurs et même les poètes dramatiques y renoncent, et à ce moment-là se bornent à la pure convention, se dérobant à une lutte qu'ils jugent impossible. Au contraire, cette lutte, Hugo s'y jette avec la plus folle bravoure, avec la plus furieuse témérité; car non seulement il entreprend de faire parler d'amour deux enfants purs, bénis, radieux, dont l'un a seize ans et l'autre dix-sept; mais assez fort pour ne douter de rien, trempé trois fois dans les eaux du Styx, et accomplissant une chose plus hardie que de se planter nu en face d'une mitrailleuse, il ose montrer les deux amants cueillant des fleurs et courant après des papillons, comme les héros de monsieur Scribe!

Oui, c'est à dessein et avec réflexion que j'ai écrit ici le nom de monsieur Scribe. C'est là, dans la donnée même où le vaudeville trouverait son thème le plus banal et où la romance verserait ses pleurs les plus bêtes, que le poète de *Torquemada* prend son couple divin et l'entraîne dans une amoureuse églogue qui passe en beauté celle de Théocrite. Écoutez-les parler, les amants; leur voix a des murmures de ruisseau, leurs lèvres ont des rougissements de roses, leurs baisers sont chastes, ils poursuivent les papillons d'un pas si léger qu'ils semblent, eux aussi, voler parmi l'herbe frissonnante; leurs rêves sont si purs qu'ils peuvent se les raconter l'un à l'autre, et en se regardant de tout près, ils voient dans leurs claires prunelles le reflet de leurs âmes pleines de ciel. Ils sont dans les bras l'un de l'autre, protégés par leur innocence, par leur ignorance, caressés par la calme et rafraîchissante nature qui s'extasie et s'enivre de leur joie. Et maintenant, quoi? Comment terminer une pareille scène, et que peuvent faire ces deux êtres palpitants et ravis, sinon de s'envoler dans le ciel? Et c'est ce qu'ils font en effet, car la charité c'est le ciel encore, c'est le ciel visible; tout ruisselants de beauté, de grâce, de joie heureuse, ils sauvent une vie humaine; avec une croix de fer arrachée sur une tombe, ils soulèvent la dalle de l'*in pace* dans lequel Torquemada a été enfermé vivant, et ils lui rendent la liberté, l'espace, l'azur et le vaste enchantement de la lumière.

...Donc elle viendra les chercher et les prendre, l'horrible procession de pénitents blancs et noirs cachés sous des cagoules, que précède la bannière noire sur laquelle se détachent la tête de mort et les os en croix; mais pour que ce dénouement ait toute son horreur grandiose et tragique, il faut qu'elle les prenne en pleine extase, en pleine ivresse, au milieu des plus célestes voluptés du radieux espoir. C'est-à-dire qu'après la scène d'amour du premier acte, qui dépasse les bornes de l'art, plane dans le monde idéal et donne à la précision du langage parlé les plus délicates suavités de la musique, le poète a dû imaginer pour les deux mêmes personnages une seconde scène d'amour supérieure à la première et plus forte, où cette fois les deux cœurs sont mêlés, confondus, rafraîchis dans la même source adorable, et qui, de même que la première se terminait par un acte de charité, se terminera par les angoisses et les délices de la mort, car rien de terrestre n'est plus possible, pas même le bonheur, pour ces deux êtres qui ont épuisé en une minute la coupe de diamant de l'absolue félicité. Eh bien! cette seconde scène, écrite en vers qui ne seront pas égalés, le poète l'a trouvée comme la première, et sans plus d'effort.

Sa pensée, qui a traversé les rouges brasiers, plane blanche et sereine en plein azur, et guide les pieds blancs de doña Rosa à travers les floraisons de lys et d'étoiles. Et voilà ce que fait cet ouvrier de quatre-vingts ans qui n'est jamais las, et qui plus que jamais a la force d'être doux, de baiser les plaies vives et de toucher tendrement aux plus atroces blessures.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Torquemada. — Paris, Calmann-Lévy, rue Auber, n° 3 (imprimerie Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7), 1882, in-8°. Couverture imprimée. Édition originale, publiée à 6 francs.

Enregistrée dans la *Bibliographie de la France* du 17 juin 1882.

Torquemada... — Édition collective illustrée. Théâtre (II). Paris, Eugène Hugues, éditeur, rue Thérèse, n° 13 (imprimerie P. Mouillot) [s. d.] (1883), grand in-8°. Couverture illustrée. A paru d'abord en six livraisons à 10 centimes, avec *Amy Robsart.* Prix du volume : 6 francs.

Torquemada... — Édition définitive. Drame (V). Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18; A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye) [s. d.], 1889, in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Torquemada. — Petite édition définitive Hetzel-Quantin, in-16 (s. d.), 1891. Prix : 2 francs le volume.

Torquemada. — Édition nationale. Drame (V). Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 18 (typographie G. Chamerot et Renouard), 1893, in-4°. Deux compositions hors texte. Prix du volume : 30 francs.

Torquemada. — Édition à 25 centimes le volume. Deux volumes in-32. Jules Rouff et Cie, rue du Cloître-Saint-Honoré, Paris.

Torquemada. — Collection Nelson. Paris, rue Saint-Jacques, n° 89, et à Londres, Édimbourg et New-York (s. d.), in-12. Couverture illustrée. Publiée à 1 fr. 25 le volume.

Torquemada. — Édition de l'Imprimerie Nationale. Paris, Paul Ollendorff. Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, 1933, grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

Regardez! (frontispice), dessin de Maillart, gravé par Méaulle. Edition Hugues, 1883.

Regardez! (deuxième partie, acte II, scène v), dessin de F. Flameng, gravé à l'eau forte par R. de Los Rios, 1886.

A genoux! (deuxième partie, acte II, scène v); *O fête! ô gloire! ô joie!* (deuxième partie, acte II, scène v); dessins de Fritel, gravés à l'eau forte par Ch. Courtry. Édition nationale, Testard, 1893.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

VICTOR HUGO

TORQUEMADA

DRAME

Couverture de l'Édition originale

[redacted]

Dieu nous donne l'appui que nous lui demandâmes
et l'homme est hors du gouffre.. [redacted] allez, allez, allez!
À travers l'ombre ardente et les grands feux ailés,
[redacted] l'évanouissement de la fumée emporte
là-haut l'esprit vivant sauvé de la chair morte!
Tout le vieux crime humain de l'homme est arraché;
l'un avait son erreur, l'autre avait son péché,
Faute ou vice, chaque âme avait son monstre en elle
qui rongeait sa lumière et qui mordait son aile;
l'ange expirait en proie au démon. Maintenant
Tout brûle, et le partage auguste et rayonnant
se fait [redacted] devant Jésus dans la clarté des tombes.
Dragons, tombez en cendre, envolez-vous, colombes!
Vous que l'enfer tenait, liberté! liberté!
montez de l'ombre au jour. changez d'éternité!

16 juin

Fac-similé du Manuscrit. (Deuxième partie, acte II. — Voir page 110.)

l'insolent !

moins haut, sire ! on peut vous entendre.
Vous n'avez que le sceptre, il a le sac de cendre.
Le plus puissant des deux, c'est lui.

ce compagnon
N'a pas même signé sa lettre de son nom !
c'est le premier venu des moines. il n'importe !
un inconnu. ce gueux, pieds nus, ouvre ma porte,
entre et s'assied, drapé dans [redacted] sa toile à torchon ;
et s'il ne daigne pas lever son capuchon,
j'aurai subi [redacted] son froc, son sermon [redacted], son passage,
son odeur, son message,
et son odeur, sans même avoir vu son visage !
sermon

Ce n'est pas le premier venu. soyez-en sûr.
Puisqu'il est hors du cloître, eût-il un nom obscur,
Il a des fonctions, redoutables peut-être.
Le moine est le fourreau dont la lame est le prêtre.
Sire, soyez prudent.

explosion

C'est donc là que j'en suis !

Fac-similé d'un Fragment inédit. (Deuxième partie, acte III. — Voir page 204.)

AMY ROBSART

IMPRIMERIE NATIONALE.

Amy Robsart

Acte premier

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo en tête du manuscrit d'*Amy Robsart*.

PERSONNAGES.

DUDLEY, COMTE DE LEICESTER.
RICHARD VARNEY.
SIR HUGH ROBSART.
FLIBBERTIGIBBET.
ALASCO.
LORD SUSSEX.
LORD SHREWSBURY.
FOSTER.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre.
AMY ROBSART.
JEANNETTE.

Seigneurs, Dames, Gardes, Pages.

1575.

AMY ROBSART.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande chambre à fenêtres en ogives avec des meubles dégradés. A droite un grand fauteuil, de forme gothique, fort riche et neuf, recouvert d'un dais que surmontent les couronnes de comte et de comtesse. Quatre pans de velours à franges d'or cachent les pieds de ce fauteuil. — Plusieurs larges carreaux de damas à terre. — Une glace à gauche dans un riche cadre orné d'arabesques d'or.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE LEICESTER, VARNEY.

Le comte, enveloppé d'un manteau et coiffé d'un chapeau à plumes rabattu, entre suivi de son confident. Le jour commence à paraître.

LEICESTER.

Je me le répète encore pour m'affermir dans ma résolution, tu as raison, Varney, quoique tes conseils ne soient peut-être pas ceux de ma conscience. Tout découvrir à la reine est impossible!.. En d'autres circonstances, j'aurais tout bravé, j'aurais tout quitté. C'eût été mon devoir et mon bonheur. Qu'est-ce que la faveur royale près de la félicité domestique? qu'est-ce que la disgrâce d'Élisabeth près de la reconnaissance d'Amy?.. mais impossible, impossible!

VARNEY.

Il devrait suffire pour exciter la reconnaissance de mylady, d'entendre le noble comte de Leicester établir ce parallèle le jour même où il a l'honneur de recevoir la reine dans son château de Kenilworth.

LEICESTER.

Hélas!

VARNEY.

Un soupir d'amour, mylord! Le comte de Sussex croirait bien plutôt votre seigneurie occupée à étudier pour la reine quelque soupir d'ambition.

LEICESTER.

Tais-toi. Le comte de Sussex! le comte de Sussex!.. Je t'ai dit, Richard, que je ferai tout ce que tu veux, tout ce qu'une situation impérieuse me commande. Et s'il arrive quelque malheur, si Élisabeth découvre sans moi... ce que tu m'empêches de lui découvrir moi-même...

VARNEY.

Soyez tranquille, mylord. Cette partie ruinée du château ne sera visitée de personne. Elle est éloignée des bâtiments neufs et passe pour déserte. Et en vérité, si elle ne renfermait la colombe mystérieuse de votre seigneurie, on pourrait, même en y laissant notre vieux concierge, ne la dire habitée que par les chouettes et les hiboux.

LEICESTER.

Ma tendre Amy!.. Je vais attendre son réveil, et lui dire adieu, car pendant le séjour de la reine, je ne pourrai sans doute la voir... — Varney, pose sur cette table ma cassette d'acier et mes pistolets. Laisse-moi seul un moment.

SCÈNE II.

LEICESTER, seul.

Il s'approche lentement d'une des croisées gothiques.

Pas un nuage dans le ciel! chaque étoile parcourt brillante la carrière qui lui est assignée, et moi!.. Ah! s'il est vrai que nos destins puissent être soumis à l'influence des astres qui étincellent sur nos têtes, la protection des corps célestes ne me fut jamais plus nécessaire qu'en ce moment. Ma route sur la terre est incertaine et voilée, et je ne sais quelle misérable superstition s'est emparée de mon esprit. — Cet homme, que Varney m'a amené...

Il s'assied près de la table, ouvre la cassette d'acier et en tire un petit parchemin marqué de signes cabalistiques.

Je ne puis détacher mes regards des signes mystérieux tracés par la main d'Alasco. Renferment-ils pour moi une révélation de l'avenir? Dois-je en effet me fier à leurs orgueilleuses prédictions?.. — Que dirait l'Angleterre si elle savait qu'à cette heure le noble comte de Leicester, le tout-puissant favori d'Élisabeth, cherche comme un enfant à lire sa destinée dans les calculs d'un alchimiste, dans les lignes symboliques d'un astrologue?.. Ah! ma faiblesse a été partagée par tous ceux qui ont nourri dans leur cœur l'ambition d'un trône. Les destinées vulgaires n'ont pas d'horoscope. Mais

César avait plus d'une fois consulté les prophétesses des Gaules avant de passer le Rubicon.

Il s'approche vivement de la muraille du fond, ouvre une porte basse et masquée, et jette autour de lui un coup d'œil rapide en criant d'une voix sourde :

Alasco! Démétrius Alasco!..

Un petit vieillard descend lentement un escalier étroit et obscur qui aboutit devant la porte et paraît. Il est vêtu d'une robe grise flottante. Sa barbe est très blanche, ses sourcils noirs et sa tête chauve.

SCÈNE III.

LEICESTER, ALASCO.

ALASCO.

Me voici à vos ordres, mylord.

LEICESTER, après avoir réfléchi un moment.

Hé bien, vieillard! parlez, dites-moi ce que je veux savoir.

ALASCO.

Quand je ne viendrais pas de lire dans les cercles brillants des constellations, il me suffirait de voir l'air de santé du noble comte, pour être convaincu que la maison de la vie de sa seigneurie n'est pas attaquée...

LEICESTER, l'interrompant.

Si je n'avais souci que de ma santé, ce n'est certes pas à vous que je m'adresserais. Parlez-moi de ma destinée.

ALASCO.

Il faut en effet que la destinée d'un homme soit bien importante pour m'avoir fait interrompre un instant l'étude sombre et profonde du grand *arcanum* qui doit changer les destinées du monde. Oui, comte de Leicester, votre ambition est grande, mais votre fortune sera plus grande que votre ambition.

LEICESTER.

Comment! expliquez-vous, vieillard! quel avenir?..

ALASCO.

Peut-être?.. dois-je le dire? un trône... le premier trône du monde... —

LEICESTER se détourne violemment agité.

Un trône!..

ALASCO.

Vous voulez la vérité; on ne dit pourtant pas toujours la vérité aux princes...

En ce moment le regard de Leicester rencontre l'œil faux et perçant du vieillard fixé sur lui. Il s'élance vivement sur ses pistolets.

LEICESTER.

Misérable! tu me trompes! De par la foi de mes aïeux, tu te joues de ma crédulité!

Il s'approche brusquement du vieillard, en le menaçant de ses pistolets.

Avoue-le, vieux imposteur, oui, avoue que je suis ta dupe insensée, ou, par la tête de Dudley mon père, je jure que la tienne...

ALASCO, comprimant une légère émotion.

Noble comte... — Mon fils, ma vie est dans vos mains, comme votre avenir dans mes révélations.

LEICESTER.

Oses-tu encore, vieillard impudent?..

ALASCO.

Je le disais, la vérité ne se dévoile pas sans péril aux princes. — Ce qu'il plaît à Dieu se fera.

LEICESTER.

Ah! c'est trop!.. tu te railles de moi!

ALASCO, d'une voix forte.

Railler! Convient-il de railler à celui qui a l'œil fixé sur le ciel et le pied sur la tombe? — Mon fils, écoutez. N'est-ce pas aujourd'hui?.. oui, c'est aujourd'hui le jour de la pleine lune rousse dans le grand arc chaldéen. Il m'a été révélé que ce jour-là votre indigne serviteur courrait un grand danger — mais qu'il en sortirait. — Il est en votre pouvoir, mon fils, de faire mentir cet oracle.

LEICESTER.

Oui, de par les anges! je le ferai. Ta candeur affectée ne m'abuse pas. Ton regard faux m'a seul dit la vérité.

ALASCO.

Je suis vieux, faible et sans défense; vous êtes jeune, fort et armé. Mais j'aurai plus de confiance que vous dans ce qui a été prédit. Je le répète sans hésiter, de grandes, de magnifiques destinées vous attendent, quoique je n'ignore pas, mon fils, en vous annonçant ce royal avenir, quels obstacles lui oppose le passé.

LEICESTER, troublé.

Comment! quels obstacles? que veux-tu dire?.. qui t'a dit?..

ALASCO.

La voix qui m'a tout dit n'est pas de celles que fait taire un homme, même un puissant ministre. Elle passe au-dessus des têtes qui sont au-dessus de tout sur la terre. — Souvenez-vous, mon fils, que vous m'avez fait prendre comme une bête fauve dans ma retraite ignorée; qu'une voiture fermée à tous les regards m'a conduit hier à ce donjon isolé de toutes les demeures des hommes; que nulle parole vivante n'a frappé mon oreille depuis vingt-quatre heures; que, privé d'aliments et de sommeil, comme le prescrit la loi cabalistique, j'étudie pour vous de mes sombres yeux, du fond de cette étroite tourelle, le grand livre qui n'a point de pages. Maintenant, interrogez-vous, et cherchez si quelque moyen humain a pu m'apprendre que cette ruine n'est point déserte comme on le croit, et qu'elle cache au monde une habitante...

LEICESTER.

Dieu! Dieu! Arrêtez, vieillard. — Il a raison. Comment a-t-il pu savoir?.. Je suis confondu d'étonnement et d'épouvante. — Varney est sûr comme moi-même. — Alasco! juste ciel! Quel démon lui a dévoilé ces terribles secrets?

ALASCO.

Il tire un parchemin de son sein et paraît le considérer attentivement.

L'inégalité des zones stellaires indique que la naissance de la jeune fille, bien qu'honorable, est inférieure au rang du noble comte; cependant le croisement des lignes annonce un légitime mariage, lequel est tenu secret comme le prouve le voisinage de la nébuleuse *Chormith;* mais ce mariage ne peut manquer de se dissoudre, car la pâle étoile de la jeune lady disparaîtra dans la chevelure de la grande comète méridionale, laquelle entraîne dans son tourbillon le bel astre du glorieux comte, et représente... Mylord, vous paraissez agité.

LEICESTER.

Achève, achève, malheureux!

ALASCO.

Sa seigneurie l'exige?

LEICESTER.

Hâte-toi, je l'ordonne.

ALASCO.

Je ne suis qu'un vieillard impuissant, ce que dit ma bouche n'a point été conçu dans mon esprit.

LEICESTER.

Oh! parle, parleras-tu?

ALASCO.

La grande comète couronnée représente une haute et puissante dame qui viendra du sud.

LEICESTER.

Juste ciel! que dit-il? Vieillard, sais-tu quel sens cachent tes mystérieuses paroles? Dis-moi, quelle est?.. Quand arrive cette... princesse?

ALASCO.

Princesse, en effet, vous l'avez dit, noble seigneur. Elle arrive aujourd'hui même dans ce château.

LEICESTER.

Plus de doute! Oh! quelle est cette infernale puissance qui lui a tout révélé?.. Explique-toi, de grâce, clairement.

ALASCO.

Elle arrive pour jouir des fêtes que lui offre son illustre favori et pour réconcilier deux puissants ennemis, le comte de Leicester et le comte de Sussex. Le comte de Leicester veut dérober dans ce donjon ruiné aux regards jaloux de la vierge-reine la fille du vieux chevalier Robsart, la jeune Amy, qui, enlevée il y a quelques mois par son écuyer Varney, a disparu de sa famille pour devenir l'épouse ignorée du plus éclatant seigneur de l'Angleterre, votre épouse, mon fils... La tête du comte et celle, qui lui est bien plus chère, de la comtesse, sont en danger si ce secret est dévoilé. La souveraine

apporte à Kenilworth une tendresse vague qui pourra s'y développer... et peut-être... qu'est-ce que l'amour devant l'ambition? on ne refuse pas une main qui donne un sceptre... le maître de ce château n'est point accoutumé à s'arrêter dans la carrière des grandeurs, et... quel plus glorieux hymen pourrait tenter l'orgueil d'un homme?.. d'ailleurs, le bonheur de l'Angleterre... l'intérêt de l'état...

LEICESTER.

Vieillard, arrêtez. Vous me parlez de l'avenir et cependant votre voix trouble mon âme comme celle du remords. Arrêtez.

ALASCO.

Je vous obéissais, mylord. Votre seigneurie doute encore peut-être...

LEICESTER.

Que ne puis-je douter encore! Cependant, va, ta science ténébreuse ne peut pénétrer l'âme de Dudley.

ALASCO.

Peut-être le noble lord désire-t-il que j'entre dans de nouveaux détails?..

LEICESTER.

Il suffit.

ALASCO.

Mais si pourtant sa seigneurie ne croit pas...

LEICESTER.

Tais-toi. Je te consulterai quand il sera temps. Alasco, si ta vie t'est précieuse, aie ceci toujours présent, que lorsqu'on peut tout savoir, il faut savoir aussi tout taire. Je récompenserai généreusement tes paroles, mais ton silence plus généreusement encore.

Il lui jette une bourse d'or.

Sois muet comme la mort, si tu es aussi sage que savant.

Il referme la cassette d'acier et la met sous son manteau.

Holà, Varney!

Varney rentre portant un panier où l'on aperçoit des provisions de bouche.

SCÈNE IV.

LEICESTER, ALASCO, VARNEY.

LEICESTER.

Richard, je vous confie ce vieillard. Veillez sur lui, qu'il ne manque de rien. Vous aurez pour lui, Varney, les égards dus à son âge — et à sa science.

VARNEY, s'inclinant.

Mylord, il suffit.

SCÈNE V.

ALASCO, VARNEY.

VARNEY.

Il laisse le comte s'éloigner, puis jette un regard soigneux autour de lui et s'approche en riant d'Alasco.

Hé bien! vieux fils du serpent d'enfer, mon maître et le tien est donc ta dupe? Le lion royal de l'Angleterre est pris dans tes rêts?

ALASCO.

Vous pourriez, mon fils, vous exprimer plus dignement. Oui, tout va à souhait. Il est bien vrai que sans quelque science, sans quelque adresse...

VARNEY.

Oui, ta science! ton adresse!.. Allons, jette donc au moins le masque avec moi qui connais ta face. As-tu, dis-moi, eu besoin de la lunette de Satan pour apercevoir les signaux que je t'ai faits là-bas, de la tourelle de Mervyn, et t'a-t-il fallu beaucoup de science pour lire dans les astres ce que j'avais écrit sur le parchemin que je t'ai glissé dans la main hier à ton arrivée?..

ALASCO.

Vous oubliez, monsieur l'écuyer, les égards que vient de vous recommander votre maître.

VARNEY.

En vérité! respectez donc le sublime savoir de monsieur le magicien! N'est-ce pas moi qui t'ai créé sorcier? Qu'aurais-tu fait avec ta nécromancie et ta chiromancie toutes seules? Crois-tu que sans moi tu aurais fasciné le noble comte de tes grimaces cabalistiques?

ALASCO.

Oh! ma patience enfin...

VARNEY, riant toujours.

Va, va, fâche-toi. Je ne crains, mon vieux drôle, ni le pouvoir infernal de ta boule étoilée, ni les danses de tes lutins familiers parmi lesquels j'ai bien gagné ma place, ni les cercles magiques de ta baguette qui saurait bien mieux chasser les mouches qu'évoquer les fantômes...

ALASCO.

Suis-je assez humilié! Ce misérable valet, traiter ainsi Démétrius Alasco, le père de la science universelle, le maître futur de la nature occulte! Encore un pas, et j'aurai pénétré jusqu'au sein du grand laboratoire de la création, et je tiendrai dans mes mains la semence de l'or, la toute-puissante panacée, l'élixir de la vie; encore un pas, et ma route jusqu'ici tortueuse et obscure comme celle d'un ver de terre sera vaste et lumineuse comme celle d'un aigle; encore un pas, et je m'élèverai au-dessus des favoris et de leurs favoris, dont je suis aujourd'hui l'esclave!

VARNEY.

Ha! ha! mais voilà de l'enthousiasme!

ALASCO.

Il ose rire, cet aveugle insensé qui est fait pour rester toujours dans sa nuit, même au sein de la lumière! et c'est de moi qu'il rit, de moi, dont le nom prononcé à Varsovie, à Prague, à Amsterdam sera salué de mille têtes graves et profondes, de moi devant lequel les plus vénérables docteurs de la loi judaïque essuieraient de leurs barbes blanches les degrés de la synagogue pour les rendre plus dignes de mon passage! et c'est lui, ce frêle adorateur d'une puissance éphémère qui insulte à la science éternelle!

VARNEY.

Là, là, monsieur Alasco, ne nous brouillons pas, voyez-vous? Je crois

tellement à votre science que si je perdais vos bonnes grâces, je me nourrirais pendant deux mois d'œufs frais, afin d'être sûr...

ALASCO.

Méprisable bouffon d'un grand seigneur, veux-tu que je te le prouve, ce savoir dont tu ris?..

VARNEY, l'interrompant.

Non pas, s'il vous plaît, je connais le pouvoir de vos cornues et de vos alambics, je sais votre talent pour les breuvages et les philtres...

ALASCO.

Malheureux! mes philtres et mes breuvages! crois-tu que je les perdrais sur toi? Crois-tu que je dépenserais pour ta misérable vie ces redoutables élixirs, quintessences sublimes des substances les plus primitives, des végétaux les plus rares, des minéraux les plus purs! ces compositions si subtiles, qu'elles exhalent la mort comme un parfum, et qu'il suffit de les respirer pour en mourir? Ces poisons, enfin, où se concentrent tant d'éléments précieux que le domaine d'un comte n'en paîrait pas une fiole, et que pour être digne d'en boire, il faut être empereur ou roi? Va, sois tranquille, Richard Varney. Je ne travaille pas pour des drôles de si bas étage que toi. Quoiqu'on puisse, certes, extraire de ton corps plus de venin que d'une vipère, tu ne vaux pas une goutte de mes poisons!

VARNEY.

Voilà ce que jusqu'ici tu m'as dit de plus rassurant.

ALASCO.

Il se promène comme violemment agité, puis s'arrête brusquement et fixe ses yeux perçants sur Varney.

Tu ne crois donc à rien, Richard Varney?

VARNEY.

Si vraiment. Je crois à ce que tu viens de me dire. Si je vaux six livres et si ton poison en coûte douze, je crois que tu ne m'empoisonneras point.

ALASCO.

C'est tout? — Oui, ris, Varney, oui, applaudis-toi. — Tu restes donc invinciblement enfermé dans le cercle des jouissances brutales et des craintes matérielles? Rien ne t'apparaît au delà de cette limite stupide où tu emprisonnes ton esprit?.. Tu ne crois ni aux prévisions de l'avenir, ni aux visions

sorties des tombes, ni aux révélations de l'autre monde, ni aux intelligences secrètes des âmes?..

VARNEY.

Bah!

ALASCO.

Ça, veux-tu que je te prouve d'un mot toutes ces choses surhumaines? Veux-tu que je pénètre au fond de ton cœur pour en arracher tes secrets diaboliques? — Le mariage de ton maître que tu veux rompre... — c'est par intérêt pour lui, dis-tu, c'est pour qu'il ne s'arrête pas dans son éclatante carrière?..

VARNEY.

Allons, et peut-être aussi un peu pour échanger la livrée d'écuyer d'un gentilhomme contre le manteau d'écuyer d'un roi, j'en conviens. Quel mal y a-t-il à cela?

ALASCO.

Va, je vois plus loin, je vois ce que tu veux me cacher dans les ténébreuses profondeurs de ton âme... Cette passion désordonnée pour la comtesse que tu brûles d'assouvir...

VARNEY.

Chut!

A part.

Mais cet homme est dangereux! Comment diable a-t-il deviné... Deviné! c'est-à-dire, appris.

Ici Varney s'arrête et réfléchit, pendant que l'alchimiste fixe sur lui un regard pénétrant.

La jeune lady le sait, mais elle est trop généreuse pour en parler, et même trop hautaine pour y songer. D'ailleurs, le magicien ne l'a jamais vue. Qui donc?.. Il y a bien ce petit drôle, laid, malicieux, agile et intelligent, qui doit faire le rôle du diable dans la comédie que le comte veut donner à la reine, et que j'avais chargé de dérober certaine clef... — Ce lutin aurait-il pénétré mon secret, et l'aurait-il pu dire à ce sorcier? Sachons cela.

Il se tourne vers Alasco.

Tenez, mon cher Alasco, signons la paix. Je ne voulais pas vous offenser. D'ailleurs nos intérêts sont communs.

ALASCO.

Voilà bien le courtisan. Son miel est amer et son amertume est mielleuse. Va, va, je suis un vieux drôle, un vieux charlatan...

VARNEY.

Alasco, mon ami, songez que mylord vous fait étrangler vif, s'il apprend la manière dont vous l'avez joué. Croyez-moi, réconcilions-nous. Rappelez-vous que si nos plans réussissent, il est à Cumnor un beau domaine où vous aurez un laboratoire, des fourneaux et des boules étoilées qu'un ancien prieur y a laissées, et où vous pourrez fondre, amalgamer, multiplier, souffler, resouffler, calciner, vaporiser, volatiliser tout à votre aise jusqu'à ce que le dragon vert se change en oie dorée.

ALASCO.

Soit. Mais, de grâce, que faut-il faire pour que ces belles promesses se réalisent?

VARNEY.

Vous expliquer franchement sur mon compte. Me dire comment vous avez su ce que vous prétendez savoir.

ALASCO.

A quoi bon te raconter cela? tu ne crois pas aux apparitions possibles des esprits?

VARNEY, à part.

Apparitions! Esprits! Veut-il me donner le change, à moi aussi? me prend-il pour un Leicester? Voyons pourtant ce qu'il chante.

Haut.

Raison de plus pour me conter la chose. Si je n'y crois pas, voilà une belle occasion de me convaincre.

ALASCO.

Tu as raison. Et de si peu de valeur que soit un homme, c'est un devoir de l'éclairer quand on le peut. — Regarde-moi donc, Richard.

VARNEY, le regardant en face.

Hé bien!

ALASCO.

Comment me trouves-tu?

VARNEY.

Hideux.

ALASCO, *secouant la tête.*

Oui, — c'est qu'à la pâleur naturelle à ce front ridé par les veilles s'est jointe la lividité de la terreur. — J'ai eu cette nuit une apparition.

VARNEY.

Vraiment? — Tu es en effet aussi blême que si tu avais soupé avec le diable, je n'entends pas un être comme toi ou moi, malgré nos prétentions fondées à ce titre, mais un vrai Satan bien ensoufré, muni de ses cornes longues de douze coudées, et de sa queue qui fait autant de tours sur elle-même que l'escalier en spirale du vieux clocher de Saint-Paul de Londres.

ALASCO.

Ne ris pas, Varney, et parle plus bas, c'est sérieux. — Oui, cette nuit, j'ai reçu la visite d'un spectre, d'un démon... — oui, spectre et démon tout à la fois, — qui m'a parlé de moi, et de toi aussi, Varney.

VARNEY.

Quoi! le diable t'a conté mes secrets! Au fait, il doit les savoir. — Où l'as-tu vu?

ALASCO.

Dans cette tourelle.

VARNEY.

A quelle heure?

ALASCO.

A minuit.

VARNEY.

Voilà qui est curieux.

ALASCO.

Curieux! Toujours les paroles de ce monde pour les choses de l'autre! — Écoute donc. Et si ton incrédulité ne cède pas à la confidence que je vais te faire, va, tu es incurable. Ton aveuglement ne se dissiperait pas même à la lumière de l'enfer!

VARNEY.

J'écoute.

ALASCO.

Richard Varney, j'ai eu dans ma vie un domestique, un élève, un disciple...

VARNEY.

Oui, ce que le profane vulgaire appelle un compère.

ALASCO.

Paix! Trève! — C'était un être bizarre, malin et capricieux, le visage d'un gnome, l'esprit d'une salamandre, la vive agilité d'un sylphe, une espèce de nain, qui ressemblait plus à un enfant qu'à un homme, plus à un lutin qu'à un enfant. — Au reste, qu'importe? — Cet élève pénétra mes secrets, il fallut me débarrasser de lui.

VARNEY.

Oh! là-dessus! je m'en repose sur toi.

ALASCO.

Silence donc! — Un jour, je disparus de la ville que j'habitais, laissant à mon élève pour héritage mon laboratoire, mes ustensiles et mon fourneau, sous lequel j'avais eu soin d'oublier un baril de poudre bien caché.

VARNEY.

Touchante attention!

ALASCO.

J'étais donc parfaitement tranquille, espérant que le dépositaire de mes secrets ne viendrait pas de l'autre monde me troubler dans celui-ci. — Richard, je me trompais. — Cette nuit, à l'heure où mes yeux lassés commençaient à ne plus suivre qu'à travers des éblouissements la clarté des astres que je contemplais, une figure étrange s'est montrée à moi sous l'ogive de la tourelle. J'ai reconnu mon élève défunt!

VARNEY.

En vérité? — Et que vous a-t-il dit?

ALASCO.

Des choses terribles, des choses que l'enfer, la mort et lui pouvaient seuls savoir. Il m'a reproché avec un rire affreux ce qu'il nommait son assassinat.

J'étais, moi, à demi évanoui de terreur. Je l'ai pourtant entendu mêler distinctement ton nom à ses imprécations.

VARNEY.

Mon nom?

ALASCO.

Il parlait de ta luxure, de tes infâmes espérances, d'une clef que tu aurais voulu dérober, de la clef d'un escalier secret qui mène à la chambre à coucher d'Amy Robsart...

VARNEY.

Comment! tais-toi! Parle moins haut! Cela est sérieux en effet.

A part.

Damnation!

Haut.

Et quel était ce démon?

ALASCO.

Je te le dis, c'était feu mon disciple, sorti pour me poursuivre du sépulcre que je lui avais creusé. C'était Flibbertigibbet.

VARNEY.

Vrai nom de lutin en effet.

ALASCO.

J'étais hors de moi, je suis tombé mourant dans mon fauteuil. Quand je suis revenu à moi, il avait disparu.

VARNEY.

Et sous quelle forme s'est-elle présentée à toi, l'ombre de Flibbertigibbet?

ALASCO.

Sous la forme noire et velue d'un diable de l'enfer.

VARNEY.

La seule que puisse avoir l'ombre d'un élève d'Alasco.

A part.

C'est, à coup sûr, mon maudit petit comédien. Son costume de diable a été pris au sérieux par la bonne conscience d'Alasco. Le petit drôle aura

voulu effrayer son ancien maître. Mais pénétrer mes secrets et les divulguer Il faut que je le cherche et qu'il me paie ses curiosités et ses indiscrétions.

ALASCO.

Hé bien! Richard, que dites-vous de tout cela?

VARNEY.

Mais n'est-ce pas un rêve plutôt qu'une vision?

A part.

Bah! pourquoi le détromper? Laissons à ce vieil insensé ses superstitions risibles.

ALASCO, hochant la tête.

Varney! Varney! Les puissances infernales se mêlent de nos affaires. Prenons garde à nous.

VARNEY.

Bon conseil. J'y vais prendre garde en effet. — Mais, mon cher sorcier, séparons-nous de peur d'être surpris ensemble. Tu es libre dans ce donjon pourvu que tu t'arranges de façon à n'être vu que de tes astres et de tes diableries.

Il lui montre le panier posé à terre.

Voici tes provisions.

Il fait quelques pas, puis revient vers Alasco pensif.

Un dernier mot! N'oublie pas ceci : c'est la double condition de ta vie et de ta fortune : — Dire ce que je te dirai et taire ce que je ferai.

ALASCO.

Bien. Adieu, Richard Varney.

A part.

Cet infâme coquin me fait horreur.

VARNEY.

Adieu, Démétrius Alasco.

A part.

Ce vieux scélérat fou me dégoûte.

SCÈNE VI.

ALASCO seul, puis FLIBBERTIGIBBET.

ALASCO.

Cet homme n'a pas de conscience! — Il ne croit pas seulement à l'enfer.

Alasco reste un moment rêveur et silencieux.

Tout à coup une voix aigre crie du dehors de la salle :

Doboobius!

ALASCO, tressaillant.

Dieu! qui m'appelle sous ce nom?

LA VOIX.

Docteur Doboobius!

ALASCO, de plus en plus épouvanté.

O ciel! c'est le nom sous lequel je suis proscrit! C'est la voix du spectre! — Où fuir? — C'est lui!

Il se prosterne la face contre terre en joignant les mains.

LA VOIX.

Moi-même. Flibbertigibbet vient rendre visite à son ancien maître Doboobius!

ALASCO, toujours prosterné.

Oui, tu as été ma victime et tu es maintenant mon bourreau. — Grâce!

LA VOIX.

Grâce! Et dans quel moment! A l'heure même où tu médites sans doute quelque nouvelle action, comme celles qui ont depuis si longtemps dévoué ton corps aux feux des bûchers et ton âme aux flammes de l'enfer.

ALASCO.

Laisse-moi!

A part.

Essayons de la formule de l'adjuration.

Haut. Il se soulève à demi en étendant les mains comme pour repousser le spectre.

Par les sept-puissances, par les influences lunaires, par le grand Schahmazin des rabbins, par les drachmes d'or du prophète, par le Sinaï et par le Golgotha! — Arrière! Esprit, retire-toi! — *Vade retro, Satanas!*

LA VOIX.

Ta mémoire te sert mal. Tu oublies d'invoquer les vertus de l'élixir Alchabert Samech. — Je ne t'obéirai pas.

ALASCO, retombant la face contre terre.

Que faire? qui me sauvera? — Esprit, que t'ai-je fait?

LA VOIX.

Ta mémoire est décidément mauvaise. Tu oublies le baril de poudre, si charitablement caché par toi sous ton fourneau.

ALASCO.

Oh! grâce! Pitié! Pardon!

LA VOIX.

Hé bien! soit! A une condition.

ALASCO.

Laquelle? parle! Que veux-tu pour me laisser en repos? pour me délivrer de tes apparitions?

Flibbertigibbet saute par la croisée ouverte au fond de la salle et paraît. Costume de diable. Longue queue, longues griffes. Cheveux rouges en désordre.

FLIBBERTIGIBBET, montrant le panier de provisions.

Un morceau de ce pain, un coup de ce vin.

ALASCO, se relevant avec surprise.

Quel langage pour une ombre!

Il considère Flibbertigibbet, qui s'est jeté sur le panier et mange avidement un gros morceau de pain qu'il en a tiré.

Mais tu n'es donc pas mort?

FLIBBERTIGIBBET, mangeant.

Si fait vraiment. De faim et de soif.

ALASCO, le touchant de la tête aux pieds.

Mais c'est qu'il est réellement vivant, ce pauvre Flibbertigibbet!

FLIBBERTIGIBBET, continuant de manger.

Il n'y a toujours pas de ta faute. — Vois-tu? je n'aurais pas mieux demandé que de te faire mourir de peur, pour me venger à mon tour. Mais il y avait bientôt dix-huit heures que le spectre n'avait mangé, et mon estomac n'est malheureusement pas l'estomac d'une ombre. J'ai donc jeté le masque, et je mange. Il faut que tout le monde vive, même les fantômes.

Il boit une gorgée de vin et poursuit.

D'ailleurs, vois-tu bien, mon pourpoint d'esprit infernal est décousu en plusieurs endroits, et un Belzébuth en guenilles ne peut faire illusion que la nuit, encore n'est-ce qu'à de vieux fanatiques imbéciles comme vous, mon maître.

ALASCO, à part.

Diable! ceci est-il heureux ou fâcheux? Voilà un nouveau camarade qui sera bien gênant. C'est pis qu'un revenant.

Haut.

Tu as donc échappé par miracle à l'explosion du baril que j'avais oublié par hasard?..

FLIBBERTIGIBBET, mangeant.

C'est-à-dire, placé exprès. — Mais voyez-vous bien, mon docteur, si vous êtes adroit, je suis fin. Après votre disparition, je n'ai pas été si sot que de mettre du feu dans votre fourneau, sans avoir d'abord retourné votre boutique sens dessus dessous. C'est ainsi que j'ai découvert votre mine et privé votre seigneurie du plaisir d'entendre dire que votre maître Satan avait emporté votre élève Flibbertigibbet dans un globe de feu.

ALASCO.

Je te jure, enfant...

FLIBBERTIGIBBET.

Tenez, ne jurez pas. A quoi bon? Nous nous connaissons. — Je vous craignais autrefois, maintenant je sais vos secrets, et je ne vous crains plus. Que m'importe ce que vous me dites?

ALASCO, à part.

Maudit lutin!

Haut.

Flibbertigibbet, tu doutes de mon attachement, et cependant je veux encore te servir. Que fais-tu maintenant? pourquoi ce bizarre déguisement? Exerces-tu toujours l'état?

FLIBBERTIGIBBET.

L'état de sorcier? Non. Après votre départ, j'ai été inquiété par les archers et j'ai pris la fuite. Je suis devenu comédien ambulant. Je joue les diables dans les mascarades de Shakespeare et de Marlow.

ALASCO.

Tu fais sans doute partie de la troupe de bateleurs qui doit figurer dans les fêtes que le comte de Leicester donne à la reine?

FLIBBERTIGIBBET.

Précisément. Et quoique arrivé à peine depuis deux jours à Kenilworth, j'ai déjà exercé mon talent pour débrouiller et embrouiller les intrigues. Je sais tous les secrets de ce grand coquin de Varney, presque tous les mystères de ce château. Cette nuit en rôdant sur les gouttières du donjon, j'ai remarqué la lumière de votre tourelle, je vous ai reconnu, docteur Doboobius, et je me suis diverti à vous effrayer.

ALASCO, à part.

Singe! je me vengerai de toi! En attendant, si je le lâche, il me nuira, si je le garde, il peut me servir.

Haut.

Lutin, aimes-tu ton nouveau métier?

FLIBBERTIGIBBET.

De comédien? Non. On est mal nourri. Et puis, je m'ennuie de faire toujours les mêmes grimaces sur les mêmes planches.

ALASCO.

Veux-tu revenir avec moi?

FLIBBERTIGIBBET.

Pourquoi pas? c'est un changement.

ALASCO.

C'est une fortune.

FLIBBERTIGIBBET.

Une fortune. Oui. Pourvu que le pain ne vous manque pas tandis que vous ferez de l'or.

ALASCO.

Sois tranquille. — Es-tu à moi?

FLIBBERTIGIBBET.

Je vous dis que oui, en attendant que je sois au diable.

ALASCO.

Hé bien! commence ton service tout de suite. J'en voudrais savoir sur le comte de Leicester et sur sa jeune comtesse plus que Varney ne veut m'en dire. Tous deux vont venir ici. Cache-toi dans quelque coin, et écoute leur conversation. Tu me la rediras.

FLIBBERTIGIBBET.

Cela vous aidera pour vos horoscopes, je conçois. — Mais où me blottir?

ALASCO, lui montrant le grand fauteuil.

Sous ce fauteuil.

FLIBBERTIGIBBET.

Je veux bien. Je serai charmé pour moi-même d'entendre roucouler la colombe et le faucon.

ALASCO.

Hé bien, dépêche-toi. J'entends venir quelqu'un.

Il aide Flibbertigibbet à se tapir sous le fauteuil. A part :

Si on pouvait le surprendre là et le pendre aux gouttières du château. Quel débarras!

FLIBBERTIGIBBET, sous le banc.

On vient. Rentrez, docteur Doboobius.

ALASCO.

Oui, mais ne me nomme plus Doboobius. Je suis maintenant Démétrius Alasco.

FLIBBERTIGIBBET sous le fauteuil, à part.

Bon! Le serpent a fait peau neuve!

Alasco rentre dans sa tourelle.

SCÈNE VII.

LEICESTER, AMY, FLIBBERTIGIBBET, caché sous le fauteuil.

La comtesse entre appuyée sur le comte. Elle est en déshabillé du matin.

LEICESTER.

C'est ici, mon Amy, qu'il faut nous quitter.

AMY.

Déjà! Oh! non, Dudley, à peine m'as-tu embrassée! Tu resteras un moment encore, car tu m'as promis de me venir voir dans ton costume de prince, et tu ne partiras pas avant que je l'aie admiré. Je veux t'ôter moi-même ton manteau.

LEICESTER, souriant.

Mais vous êtes comme toutes les femmes, Amy. La soie, les diamants, les plumes, sont plus pour elles que l'homme qu'ils parent. Plus d'une mauvaise lame brille dans un fourreau de velours.

Pendant ces paroles, il lutte doucement contre la comtesse, qui enlève le manteau et laisse voir le comte revêtu de son grand costume et chargé de tous ses ordres. Il est vêtu tout en blanc, chausses de mailles de soie blanche, pourpoint de satin blanc, ceinture de cuir blanc brodé en argent, manteau de velours blanc brodé en argent et décoré de l'étoile de la Jarretière.

AMY.

Ce n'est pas de toi qu'on peut dire cela, noble comte! Va, laisse-moi te contempler ainsi; mais ne pense pas qu'Amy puisse aimer le grand person-

nage que décèle ce costume glorieux plus que l'inconnu qui se cachait sous un manteau brun grossier, dans les bois de Devon.

LEICESTER.

Chère Amy! c'est toi qui es faite pour être servie et admirée. Jette un regard sur ce miroir.

AMY.

Ne me parlez pas de moi, mylord. Je ne sais pas comment cela se fait, mais je ne pense pas à moi quand je vois mon Dudley se réfléchir dans la glace. Ah! tu fais encore un mouvement pour me quitter! ne me refuse pas, laisse-moi un moment te considérer à mon aise, afin d'apprendre comment se mettent les princes. Assieds-toi là, comme un être devant qui tous les autres doivent s'incliner.

Elle conduit le comte au grand fauteuil. Il s'y assied.

LEICESTER.

Mais viens donc prendre ta place près de moi.

AMY, s'asseyant sur un carreau devant le comte.

J'y suis.

LEICESTER.

Ta place est à mon côté.

AMY.

Non, à tes pieds. — Laisse-moi maintenant, cher lord. Commencez par me dire quelle est cette courroie brodée?

LEICESTER.

Il faut faire tout ce que vous voulez, Amy. La courroie brodée, comme tu la nommes, qui entoure mon genou est cette jarretière anglaise que le roi est fier de porter. Vois-tu? ici est l'étoile qui lui appartient, et le diamant Georges, le bijou de l'ordre. Tu as entendu conter comme le roi Édouard et lady Salisbury...

AMY, rougissant.

Oui, je sais comment de la jarretière d'une dame ce roi fit la première décoration de la chevalerie d'Angleterre.

LEICESTER.

Précisément. C'est avec le duc de Norfolk, le marquis de Northampton et le comte de Ruthland que j'eus la gloire de recevoir cet ordre. J'étais

moins élevé en dignité que ces trois nobles seigneurs, mais celui qui veut monter ne doit-il pas commencer par le premier échelon?

AMY.

Et qu'est-ce que ce beau collier, si richement travaillé, qui supporte un bijou semblable à un mouton suspendu par le milieu du corps?

LEICESTER.

C'est le signe d'un ordre respectable qui jadis appartenait à la maison de Bourgogne, l'ordre de la Toison d'or. Les plus belles prérogatives y sont attachées; le roi d'Espagne lui-même, héritier de la maison de Bourgogne, ne peut, sans l'assistance et le consentement du grand chapitre, juger un chevalier de l'ordre. Quoique bon protestant, j'ai dû accepter, par politique, l'honneur que m'a fait Philippe d'Espagne en me conférant sa première chevalerie. D'ailleurs cet ordre de la Toison d'or appartient proprement à la Flandre. Le comte d'Egmont, le prince d'Orange sont fiers de le voir briller sur le cœur d'un anglais...

AMY.

Vous savez ce que vous devez faire, mylord.

LEICESTER.

Il fait un mouvement pour se lever.

Maintenant, Amy, vous voilà satisfaite, et...

AMY.

Oh! encore un mot, mylord : quel est cet autre collier?

LEICESTER.

Mais tu n'y penses pas, tu ne sais pas quels devoirs m'appellent.

AMY.

Mon noble seigneur, je vous en supplie, un moment de plus avec votre pauvre femme délaissée. Dites-moi seulement à quel souverain appartient ce beau joyau?

LEICESTER.

A un bien malheureux. C'est, ma chère amie, l'ordre de Saint-André, rétabli par Jacques, le dernier roi d'Écosse. On me le conféra à l'époque où l'on croyait que la jeune douairière de France et d'Écosse, cette infortunée

Marie Stuart, ne refuserait pas d'épouser un baron breton. — Mais ne vaut-il pas mieux être libre et comte d'Angleterre que de partager avec une femme ce triste royaume des rochers du Nord?

AMY.

Je pense comme mon noble Leicester. J'aurais toujours préféré la main de Dudley obscur à celle de tous les souverains de la terre.

LEICESTER, se détournant.

Hélas!

AMY.

Qu'as-tu, cher ami? Est-ce que tu crois que l'amour d'une reine serait plus tendre et plus ardent que l'amour de ton Amy?

LEICESTER, mettant la main sur ses yeux.

Dieu!

Il s'approche d'Amy et la serre sur son cœur.

Non, rien ne t'arrachera de mes bras, rien!.. Tu es à moi, tu es mon épouse, mon épouse bien-aimée!

AMY.

Eh, sans doute! Dudley, je suis à toi! sans doute, je suis ton épouse! c'est bien légitimement que la fille d'un obscur gentilhomme campagnard est pressée sur ce sein glorieux chargé des signes de toutes les illustres chevaleries de l'Europe. Mylord, qu'avez-vous? qui peut vouloir nous séparer quand le monde ignore même que nous sommes unis? Hélas! quand donc enfin...

LEICESTER.

Malgré tout mon bonheur près de vous, il faut vous dire adieu, chère amie. Vos désirs sont remplis, vous avez vu votre vassal dans tout l'appareil que permet le costume d'un cavalier, car les couronnes et les robes ne se portent que dans le salon des rois ou dans les cérémonies de l'État.

AMY, après avoir un moment rêvé.

Hé bien, vous allez vous récrier, mon cher comte, cependant cela n'a rien qui doive vous étonner dans le cœur d'une femme, ce souhait accompli en a fait naître un nouveau.

LEICESTER, d'un ton de reproche.

Ah!

AMY.

Vous m'écouterez, mon Dudley. Un preux chevalier peut-il repousser une jolie femme qui l'implore pieds nus et en robe du matin?

LEICESTER.

Et qu'est-ce que j'aurais la force de te refuser? parle, mon Amy.

AMY.

Maintenant que mylord a selon mes désirs visité cette humble retraite sous sa parure de grand dignitaire, il me tarde d'être assise, moi, avec ma couronne de comtesse, dans un magnifique salon de la cour et de te voir entrer vêtu de bure comme lorsque tu gagnas le cœur de la pauvre fille, Amy Robsart.

LEICESTER, troublé.

Amy! que demande-t-elle?.. — C'est un vœu bien simple, demain, si tu veux, tu me reverras vêtu de bure.

AMY.

Mais moi, pourrai-je aller voir avec vous comment la richesse de votre palais répondra à la grossièreté de votre habit?

LEICESTER.

Si c'est un palais que tu désires, parle, Amy, et ma puissance n'aura pas plus de bornes que mon amour. Ce donjon sera transformé à l'instant en séjour royal.

AMY.

Peut-être avez-vous raison, mylord, de me traiter comme une faible enfant ou une femme frivole. Croyez pourtant que ce ne sont ni les parures, ni les châteaux des comtesses que je désire, mais la gloire d'être reconnue aux yeux de tous comme l'épouse légitime du plus noble pair d'Angleterre. Hélas! que fait, que dit maintenant mon malheureux père? Quelle désolation dans ses foyers le jour où il se leva sans recevoir à son réveil le baiser accoutumé de son Amy! Mon pauvre père! Et quand il a su que c'était ce Varney, votre écuyer, qui m'avait enlevée, peut-être a-t-il pensé que sa fille avait descendu jusqu'à... Grand Dieu! non, il n'a pu penser cela. Cette idée m'est insupportable. Cependant il ne te connaît pas, mon Leicester, il ne t'a jamais vu, et si jamais il n'a pu abaisser sa fille jusqu'à Varney, jamais aussi il n'a pu l'élever jusqu'à toi. Cher ami, noble Dudley, permets-

moi enfin de voler vers lui, de le détromper, de lui rendre, à ce vieillard, sa fille chérie, et de la lui rendre épouse de l'illustre comte de Leicester.

LEICESTER.

Un jour, oui, un jour, Amy, ce vœu aussi sera accompli. Crois-moi, tu ne peux aspirer à ce jour plus ardemment que moi. Quelle joie quand je pourrai consoler les vieux ans de ton vénérable père, et, jetant les ennuis du rang et les gênes de la puissance, passer tous mes jours à tes pieds, aux pieds de ma charmante Amy! Hélas! maintenant il faut encore attendre et se contenter d'espérer. Ces entrevues furtives, si courtes et si chères, sont tout ce que je peux donner à la plus adorable, comme à la plus adorée de celles de son sexe.

AMY.

Mais pourquoi cela? Qui l'entrave donc encore, cette union que vous désirez, dites-vous, et que les lois humaines et divines prescrivent également? Ah! si vous la souhaitiez seulement un peu, rien n'oserait s'y opposer, car jamais une puissance plus grande n'aurait servi une plus juste volonté.

LEICESTER, baissant la tête.

Qu'il vous est facile de parler ainsi, Amy! vous ne connaissez pas ma position. Pourquoi faut-il que vous me fassiez de telles demandes le jour même où je voulais vous recommander de vous tenir dans cette ruine, cachée plus que jamais? Vous ne savez pas, Amy, vous ne savez pas que la reine m'a demandé à visiter ce château et qu'aujourd'hui même elle arrive...

AMY.

La reine, mylord, hé bien, quelle occasion plus facile de lui déclarer votre mariage!

LEICESTER.

Malheureuse enfant, que dites-vous? vous ignorez à quoi tient la faveur. Cette déclaration nous perdrait tous deux. Mais confie-toi à moi, ma bien-aimée Amy. Un temps plus heureux viendra, ou je l'amènerai. En attendant n'empoisonne pas ces adieux par une prière que ton intérêt même me défend de satisfaire.

Il se lève pour embrasser Amy, et en se levant repousse le fauteuil qui recule brusquement et laisse Flibbertigibbet à découvert.

LEICESTER, apercevant Flibbertigibbet.

Qu'est cela?

Il s'arrache des bras d'Amy étonnée et se précipite sur le lutin.

Que fait là ce drôle?

FLIBBERTIGIBBET, levant hardiment la tête.

Vous le voyez, gracieux seigneur. J'assistais *incognito,* comme le jaloux Odragonal, aux entretiens du beau Mériandre et de la belle Indamira. J'écoutais.

LEICESTER.

Oui? — Eh bien, tu auras écouté aux dépens de tes oreilles.

FLIBBERTIGIBBET.

C'est ce qui me paraît probable.

LEICESTER.

Qui es-tu?

FLIBBERTIGIBBET.

Ce qu'il vous plaira. Un mort ou un vivant, un mort, si tel est le bon plaisir de votre poignard; sinon, un vivant, et un vivant qui aime mieux la fin d'un repas que le commencement d'une dispute.

LEICESTER.

Impudent railleur! Tu joues avec la corde de ton gibet.

FLIBBERTIGIBBET.

Faute de la pouvoir couper.

LEICESTER, violemment agité.

C'est quelque émissaire de lord Sussex et de mes ennemis! — Va, ton audace sera punie à faire trembler tous tes pareils.

FLIBBERTIGIBBET.

Ils sont rares. — Au reste, mylord comte, vous pouvez faire trois choses de moi, à votre choix. Comme voleur, me pendre à la plus haute branche de la forêt; comme espion, me clouer à la plus grande porte du château; comme sorcier, me renvoyer à l'enfer dans la flamme d'un fagot.

LEICESTER.

L'effronterie est peu commune! Il faut pourtant que je sache qui l'avait envoyé là. — Écoute, maraud, tu as mérité tous ces supplices et plus

encore. Hé bien, tu peux les éviter et obtenir merci en me disant de qui tu es ici le misérable instrument.

FLIBBERTIGIBBET.

Pour sauver ma vie? — Ce serait une lâcheté.

LEICESTER.

Je puis pour toi plus encore que te donner la vie. On te paie sans doute pour faire ce métier d'espion, dis-moi combien, et si tu ajoutes qui, je te donnerai le centuple de ce qui t'est promis. Apprends-moi pour le service de qui tu t'es caché ici, ta fortune est assurée; révèle-moi cette misérable intrigue...

FLIBBERTIGIBBET.

Pour faire ma fortune? — Ce serait une bassesse.

LEICESTER.

Quoi, toujours! menaces et promesses ne peuvent rien sur toi, la force aura peut-être plus d'effet. Qui t'a fait cacher là? Dis-le moi, obéis...

Il le secoue rudement par le bras.

FLIBBERTIGIBBET.

Je me soucie de vous le dire ou de vous le taire comme des sept branches de la lampe merveilleuse, et, si vous l'aviez demandé autrement, je vous aurais répondu. Celui qui m'a jeté dans ce mauvais pas est même un drôle dont j'eusse été ravi de me venger; mais j'aime encore mieux vous taquiner. Je vous dirai à mon tour, haut et puissant lord, qu'il me plaît de me taire. C'est le seul pouvoir qui me reste devant vous. Je serais bien dupe de l'abdiquer. Vous pouvez me faire écorcher vif, non me faire parler.

LEICESTER.

Ah! c'est trop!

Il tire son poignard.

Traître! tu mourras!

FLIBBERTIGIBBET.

A votre aise. Le secret mourra avec moi. Qu'est-ce que cela me fait?

IMPRIMERIE NATIONALE.

AMY, retenant avec effroi le bras du comte.

Mylord! mon Dudley! qu'allez-vous faire? Terminer notre douce causerie d'amour par un meurtre!

LEICESTER, le poignard levé.

Oui, afin qu'elle ne se termine pas par une catastrophe plus sinistre encore.

AMY.

Ah! grâce pour ce malheureux, mylord!

FLIBBERTIGIBBET, à part.

Elle est charmante!

LEICESTER.

Amy, ne me retenez pas, ce drôle est un espion!

AMY.

Non, mylord. Voyez cet accoutrement ridicule, c'est quelque baladin, ou tout au plus un fou.

FLIBBERTIGIBBET.

C'est cela, défendez-moi, noble dame, il y a une parenté entre nous, je suis fou comme la lune et vous êtes belle comme le soleil.

AMY, souriant.

Vous voyez bien qu'il est insensé. — Allons, mylord, poignarderez-vous, sous les yeux de votre Amy, ce malheureux sans défense? Ah! ce serait d'un vassal, mais non d'un noble comte. — Grâce! pitié! je réclame de votre chevalerie la merci des dames. Accordez-moi cette pauvre vie. Allons! allons!

Elle prend le poignard des mains du comte qui la regarde en souriant tristement et ne lui oppose qu'une faible résistance.

Donnez ce vilain poignard, monsieur, et qu'il cesse d'occuper une place près d'un cœur qui est tout à moi.

Elle jette la dague par la fenêtre ouverte.

FLIBBERTIGIBBET, à part.

Vilain poignard! peste! et par la fenêtre! une véritable miséricorde de Tolède damasquinée en or!

LEICESTER.

Vous êtes une enfant, Amy. — En épargnant cette vie, vous sacrifiez peut-être la vôtre, et la mienne...

AMY, vivement.

Ne le croyez pas. Une action de clémence ne saurait porter malheur. D'ailleurs, comment le sort de l'aigle pourrait-il dépendre du sort de...

Elle hésite.

FLIBBERTIGIBBET.

De la chauve-souris. Laissez-moi choisir moi-même l'animal.

AMY.

Allons donc, mylord, qu'il ne soit pas dit que vous m'ayez tout refusé aujourd'hui.

Leicester la serre dans ses bras. Elle se tourne vivement vers le lutin.

Tu as ta grâce.

LEICESTER.

Oui, drôle. Mais non ta liberté. Je dois m'assurer de toi, en attendant que je sache qui tu es.

FLIBBERTIGIBBET.

Un diable, beau sire; mais un bon diable et un pauvre diable.

LEICESTER.

Tais-toi! — Ta langue de serpent détruirait ce que la bouche de cet ange a fait pour toi. — Holà, Varney, Foster! Jeannette! Quelqu'un!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VARNEY; FOSTER, pourpoint de velours et bas jaunes; JEANNETTE.

Ils accourent en tumulte.

VARNEY.

Que veut mylord?

Apercevant Flibbertigibbet. A part.

Mon petit traître de comédien! Qu'est ceci?

LEICESTER.

Concierge Foster! vous faites bien négligemment votre service. Qui a laissé entrer cela?

FLIBBERTIGIBBET.

Ne grondez pas ce lourdaud, seigneur. J'ai fait ici mon entrée à la manière de nous autres diables, par le trou de la serrure.

LEICESTER.

Qu'on mette cet Arlequin dans la prison du château.

VARNEY, à part.

Je respire! Il ne m'a point vendu!

FOSTER.

Dans la tour des oubliettes, mylord? — C'est entendu.

Au lutin.

D'où viens-tu donc, démon aux crins rouges?

FLIBBERTIGIBBET, riant et regardant le costume du concierge.

Des marais, — où j'ai appris l'art d'attraper des oies aux larges pattes et aux pieds jaunes.

FOSTER, se mordant les lèvres.

Prends garde que ces oies ne se changent en vautours.[1]

LEICESTER.

Qu'on tienne ce prisonnier étroitement renfermé. Qu'il ne puisse communiquer avec personne; mais qu'il ne manque de rien et qu'on ne lui fasse pas de mal. Allez.

Le concierge et Varney veulent entraîner Flibbertigibbet. Il se dégage de leurs mains et court s'agenouiller devant Amy.

[1] Réplique barrée sur la copie du théâtre.

FLIBBERTIGIBBET.

Un moment, mes maîtres.

A genoux devant Amy.

Vous êtes si bonne que vous pourriez vous passer d'être belle. Le lutin vous doit la vie, Madame, mais vous ne vous en repentirez pas.

Deux serviteurs du comte l'entraînent.

VARNEY, *à part.*

Te voilà en mon pouvoir, petit damné. Nous avons un compte à solder.

Tous trois sortent.

AMY, *à Leicester.*

Vous voyez bien qu'il est plus fou que méchant.

LEICESTER.

Ah!.. voilà un incident qui me fait craindre des malheurs. C'est le point noir qui annonce la tempête. La solitude de cette demeure est violée. Que deviendra tout cela? — Adieu, Amy, je te laisse avec Jeannette.

Ils s'embrassent.

AMY.

Vous reverrai-je aujourd'hui, mylord?

LEICESTER.

Oui, les devoirs que m'impose la présence de la reine...

AMY.

A quelle heure vous reverrai-je?

LEICESTER.

Quand tu entendras la grosse cloche du château sonner le retour de la reine dans ses appartements, je profiterai de ce moment de répit.

AMY.

Je vous attendrai, mon Dudley. Mais adieu, vous me laissez une douce

espérance dans un amer regret. La reine d'Angleterre est bien heureuse! elle vous possède plus que votre femme.[1]

Leicester soupire profondément. Il l'embrasse, la quitte et revient encore.

LEICESTER.

Adieu, adieu.

Il sort.

SCENE IX.

AMY, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Mylady, mylady, vous ne savez pas...

AMY.

Quoi?

JEANNETTE.

Il y a beaucoup d'hommes et de chevaux dans l'autre partie du château, la partie neuve et habitée, on entend de grands bruits, on prépare de belles fêtes, et nous ne les verrons pas, et l'on dit que la reine vient, et nous ne la verrons pas...

AMY.

Hé bien, je sais tout cela. Hélas! dans toute cette fête, ce n'est pas la reine que je voudrais être libre de voir.

JEANNETTE.

Ah! vous savez! Alors votre seigneurie sait peut-être aussi...

AMY.

Quoi encore?

JEANNETTE.

Ce que c'est que ce vieillard qui paraît, comme vous, ne se soucier nullement de la fête, et qui se borne à rôder continuellement autour de ce donjon.

[1] Ces sept mots sont soulignés au crayon et barrés sur la copie du théâtre.

AMY, *vivement.*

Comment! quel vieillard?

A part.

Je suis folle, on ne me parle pas d'un vieillard que je ne pense à mon père.

JEANNETTE.

Oui, mylady, et qui a une barbe blanche bien vénérable. Il s'assied souvent sur la colline parmi les broussailles et puis il cache sa tête dans son grand manteau brun, ou il la lève vers la tour comme un chasseur qui attend que l'oiseau s'envole.

AMY, *vivement émue.*

Et, dis-moi, Jeannette, sait-on quel est ce vieillard? d'où il vient? ce qu'il veut?

JEANNETTE.

Mon père a d'abord pensé que c'était quelque mendiant, mais en ce cas il ferait bien mieux de s'adresser à l'autre porte du château.

AMY.

Comment! un mendiant! ton père est un insolent.

JEANNETTE.

Quoi qu'il en soit, ce vieux rôdeur gêne fort mon père, et comme les ordres de mylord sont positifs et que nous voulons conserver la place de concierge, mon père a pensé que c'était un espion de ce lord Sussex, comme l'est sans doute ce prisonnier qui vous a dit de si belles choses, et a délibéré s'il ne prendrait pas quelque moyen expéditif de s'en débarrasser...

AMY, *l'interrompant.*

Grand Dieu, Jeannette, sur la tête de ton père, défends-lui de tourmenter ce vieillard! — Dépêche-toi, conduis-moi sur-le-champ à une fenêtre d'où je puisse le voir.

JEANNETTE, *regardant vers la fenêtre ouverte.*

Mais, mylady, il n'est sans doute plus sur la colline.

AMY, *vivement.*

N'importe! obéis.

Elles sortent.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un magnifique salon gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISABETH, LEICESTER.

La reine vêtue d'un superbe habit de voyage entre suivie du comte en grand costume et en manteau court.

ÉLISABETH.

Je suis bien curieuse, mylord, de voir votre réconciliation avec lord Sussex. En vérité, ce domaine ne le cède en rien à nos domaines de Windsor, et l'accueil que vous nous faites est digne d'un chevalier, — digne même d'un roi...

LEICESTER, à part.

D'un roi!

Haut et s'inclinant profondément.

Tout ce que votre majesté daigne honorer ici d'un coup d'œil est dû à votre majesté, et je ne fais en le mettant à vos pieds, madame, que vous faire hommage de vos propres dons.

ÉLISABETH.

Comment, comte, c'est à moi que vous devez tout ce que j'admire dans ce château, tout ce que je suis presque tentée d'envier!..

LEICESTER, soupirant.

Ce que Leicester est tenté d'envier ici, madame, n'est pas ce dont il peut se dire le possesseur.

ÉLISABETH.

Et quoi donc, mylord? il nous semble qu'ici tout vous appartient.

LEICESTER.

Tout m'appartient ici, madame!..

ÉLISABETH, souriant.

Mylord, il y a de l'audace parmi votre respect. Il me semble qu'en ce moment même où vous baissez si humblement votre front, vous élevez votre pensée bien haut.

LEICESTER, à part.

A quoi suis-je entraîné?

Haut.

Je vois avec douleur que ma témérité vous offense, madame...

ÉLISABETH.

M'offense!.. Je n'ai pas dit cela, Leicester. Seulement, près d'Élisabeth, on oublie quelquefois la reine, n'est-ce pas, pour ne se rappeler que la femme?

LEICESTER.

Madame!

A demi-voix et se détournant.

Que je suis malheureux!

ÉLISABETH.

Malheureux! vous vous dites malheureux, noble comte! et vous le dites près de votre reine, dans cette même demeure où tout atteste votre puissance et ma... — et notre faveur! Que faut-il donc encore, pour nous assurer votre attachement, à cette ambition que rien ne satisfait?

LEICESTER.

Grand Dieu, madame! que votre majesté connaît peu l'âme de Leicester! Otez à votre indigne serviteur ses châteaux, sa couronne de comte, sa robe de pair d'Angleterre, dépouillez-le de tout ce dont vous l'avez revêtu; ne laissez à Dudley, redevenu pauvre gentilhomme, que l'épée de son père et le donjon de ses aïeux, et ce cœur que vous méconnaissez conservera, dans l'exil et dans l'oubli, la même reconnaissance, le même amour profond et fidèle à sa reine, à sa bienfaitrice...

ÉLISABETH, à part.

Amour!

Haut.

Prenez garde, mylord, car même en abdiquant vos grandeurs, il vous échappe des paroles qui révèlent votre ambition.

LEICESTER.

Mon ambition!

ÉLISABETH, souriant.

Oui, en déposant à mes pieds votre couronne de pair, ne pensez-vous pas à une autre couronne plus belle?

LEICESTER, à part.

Que lui répondre, ô ciel!

ÉLISABETH, doucement.

Vous vous taisez, Leicester, craindriez-vous d'être deviné?

LEICESTER.

Je crains, madame...

ÉLISABETH.

Allez, vous pourriez être deviné et n'avoir pourtant rien à craindre.

LEICESTER.

Ah! madame, croyez que ce n'est pas la couronne...

ÉLISABETH.

Arrêtez, mylord. Laissez-moi croire que ce n'est que de l'ambition.

LEICESTER.

Si j'osais, si mon âme était à nu devant votre majesté, elle ne m'affligerait pas de ce langage injuste.

ÉLISABETH.

Eh bien oui, je vois votre émotion et j'en suis touchée. Je pénètre cette âme que vous n'osez me dévoiler. Et pourquoi, Leicester? suis-je donc votre ennemie?..

LEICESTER.

J'ai un secret, en effet, madame... tant de bonté devrait m'enhardir...

ÉLISABETH, troublée.

Cessez, vous dis-je. — Non, mylord, non, Dudley — ne me pressez plus. — Tous les liens qui font le bonheur d'une femme obscure sont interdits à la reine. — Je lis votre cœur dans vos regards. — Si j'étais, comme tant d'autres, libre de consulter mes propres penchants, alors vraiment...

LEICESTER.

Madame...

A part.

Où suis-je, grand Dieu!

ÉLISABETH.

Mais cela est impossible. Ne m'en reparlez plus, je suis faible. Non, cela ne peut être. C'est une folie à laquelle vous ne penserez plus désormais, mylord. Élisabeth d'Angleterre ne doit être l'épouse et la mère que de son peuple.

Après ces derniers mots prononcés d'une voix ferme, elle s'assied.

LEICESTER.

Madame, vous aurais-je offensée?

ÉLISABETH, avec empressement.

Non encore une fois, Dudley; mais ce sont de douces chimères, n'en parlons plus. — Dites-moi donc pourquoi vous ne voulez pas que je visite ce donjon ruiné qui fait un si bel effet dans le parc? serait-ce que vous l'en jugez indigne?

LEICESTER, violemment agité.

Ce donjon... Je ne sais...

ÉLISABETH.

Remettez-vous donc de votre trouble, mon cher lord. Calmez-vous. Voici la porte qui s'ouvre.

SCÈNE II.

ÉLISABETH, LEICESTER. Un Huissier.

L'huissier ouvre la porte du fond, s'arrête devant le seuil, et s'incline profondément.

ÉLISABETH.

Hé bien?

L'HUISSIER.

Un vieillard, qui dit avoir une plainte à soumettre à votre majesté, demande la grâce d'un moment d'audience secrète.

ÉLISABETH.

Ce vieillard use à son aise de nos moments.

L'HUISSIER.

C'est ce que je lui ai dit, mais il implore cette faveur avec des instances si vives...

ÉLISABETH à Leicester.

Mylord, l'étiquette de Kenilworth n'est pas celle de Windsor; nous ne sommes ici que votre hôtesse. Si vous le permettez nous accorderons un instant d'entretien particulier à ce vieillard qui se plaint.

LEICESTER, à part.

Grâce à Dieu, je respire.

Haut.

Madame, je me retire.

Il salue la reine et sort par une des portes latérales.

ÉLISABETH.

Huissier, faites entrer ce vieillard.

L'huissier sort.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, seule.

Pourquoi suis-je reine? Pauvre Leicester! — Malheureuse Élisabeth! — Je suis une insensée. De reine devenir esclave! La fille de Henri huit, épouse de Dudley! cela ne se peut. — Mais il est si beau, si grand, si noble, son regard est si tendre et si fier; cependant l'épouser, c'est abdiquer. — Que dis-je? n'est-ce pas lui qui règne?

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, SIR HUGH ROBSART.

La porte du fond s'ouvre. Sir Robsart, en grand deuil, se précipite aux genoux de la Reine, qui se détourne d'un air surpris et mécontent.

SIR HUGH ROBSART.

Justice, madame! justice!

ÉLISABETH, d'une voix irritée.

Monsieur, relevez-vous. Oubliez-vous que vous abordez votre reine? Que signifie cela? Sortez sur-le-champ.

SIR ROBSART.

Non, madame! non, je ne quitterai pas vos sacrés genoux que vous ne m'ayez entendu. Votre majesté ne me refusera pas l'auguste et dernier appui qui me reste. Elle ne me réduira pas au désespoir, elle ne repoussera pas un vieillard en cheveux blancs, un ancien serviteur qui a versé son sang et tiré son épée de gentilhomme pour elle, un père outragé qui vient près de la vierge-reine réclamer sa fille enlevée et séduite!

ÉLISABETH, d'un ton radouci.

On vous a enlevé votre fille, vieillard!.. Allons, relevez-vous, maintenant que je consens à vous entendre et à oublier la brusque rusticité de votre abord. On vous a enlevé votre fille, dites-vous? Et qui donc se permet

d'enlever les filles dans ce royaume d'Angleterre, que protègent Dieu et les saints?

SIR ROBSART.

Il n'est que trop vrai, madame. Je suis Hugh Robsart, de Lidcote-Hall.

ÉLISABETH.

Le descendant de ce Roger Robsart qui servit si vaillamment notre aïeul Henri sept à la bataille de Stoke?

SIR ROBSART.

Et qui mit en déroute lord Géraldin, le comte de Lincoln, et les irlandais et les flamands que la duchesse de Bourgogne avait soudoyés pour soutenir ce faux comte de Warwick, ce faux Édouard VI.

ÉLISABETH.

Oui, le cuisinier Lambert Simnel. Votre nom et vos services me sont connus, sir Robsart. Parlez en assurance, et croyez que nous sommes aussi bonne justicière que vous êtes loyal sujet.

SIR ROBSART.

Je n'avais qu'une fille, madame, et il est permis à un vieux père qui va mourir de mettre toute sa joie et tout son orgueil dans sa fille. Hé bien, madame, un infâme séducteur s'est introduit comme un ami dans ma retraite, il a fait parler sa langue de serpent, et mon Amy l'a suivi.

ÉLISABETH.

Comment la nommez-vous? Amy? Est-ce un nom de la légende?

SIR ROBSART.

Madame...

ÉLISABETH.

Vraiment! je vous plains. Nous ne savons, nous qui sommes reine couronnée, comment une femme peut se laisser prendre aux séductions d'un homme. Mais il paraît que cela est possible, puisque c'est votre histoire. Et quel est, mon brave chevalier, le nom du ravisseur?

SIR ROBSART.

C'est... Madame, c'est un homme qui a une puissante protection.

ÉLISABETH.

Eh bien, cette protection est-elle plus puissante que la nôtre?

SIR ROBSART.

Pardon, madame. Je suis peu habitué au langage des cours et j'ignore de quel poids y sont les paroles. Ce ravisseur est un écuyer du noble comte de Leicester.

ÉLISABETH.

De Leicester! L'homme le plus chaste de l'Angleterre a un séducteur dans sa maison! Et quel est le nom de ce misérable écuyer?

SIR ROBSART.

Ce lâche qui suit la robe des filles et fuit l'épée des hommes s'appelle Richard Varney.

ÉLISABETH.

Richard Varney. Bien. Amy Robsart, n'est-ce pas? Et qu'a-t-il fait de votre fille?

SIR ROBSART.

Hélas! madame, elle est ici, ici même. Je l'ai aperçue à l'une des fenêtres du donjon en ruine qui est au milieu du parc.

ÉLISABETH.

Comment! lord Leicester m'a dit que cette ruine était inhabitable et par conséquent inhabitée. Êtes-vous sûr de ce que vous dites? Vous n'avez pas essayé d'entrer dans ce donjon?

SIR ROBSART.

La porte m'en est restée fermée. C'est sans doute parce que ce bâtiment passe pour désert que cet infâme Varney y a caché ma malheureuse Amy.

ÉLISABETH.

Vieillard, nous vous ferons rendre justice. Par la mort de Dieu! nous sommes la mère et la protectrice née de toutes les filles anglaises. Un vil écuyer, un indigne valet, suborner l'héritière d'un honorable baronnet! Lord Leicester sera furieux quand il apprendra cette œuvre d'iniquité. Nous vous promettons, chevalier, notre appui près de lui contre ce Varney, dont vous

craignez le crédit. En attendant, voici notre sauf-conduit devant lequel toutes les portes s'ouvrent, et qui vous servira à vous assurer si votre Amy, comme vous dites, est réellement dans ce donjon. — Je vous congédie, car la cour attend qu'on l'introduise. Huissiers de ma chambre!

Un huissier paraît.

Conduisez ce vieillard et faites entrer les deux lords avec leur suite.

Sir Robsart sort par une porte latérale, tandis que celle du fond s'ouvre et laisse le passage libre à toute la cour.

SCÈNE V.

ÉLISABETH, LEICESTER, SUSSEX, VARNEY;
DAMES, EVÊQUES, PAIRS ET OFFICIERS DE LA REINE. CHEVALIERS, PAGES ET GARDES DE LA SUITE DES DEUX COMTES.

Les deux lords entrent en même temps par la grande porte ouverte à deux battants, ils saluent la reine et vont se ranger avec leurs partisans chacun d'un côté de la scène. Le milieu est occupé par la suite de la reine.

ÉLISABETH.

Mylords, qu'est-ce que cela veut dire? Nous vous appelons tous deux pour daigner vous réconcilier, et en notre présence vous vous divisez, pour parler de même que mes poëtes, comme les eaux du fleuve Alphée et de la fontaine Aréthuse. — Allons, rapprochez-vous et joignez vos mains, que la haine ne doit pas désunir quand mon service les unit.

Les deux comtes s'inclinent et restent en silence à leurs places.

Ratcliffe, comte de Sussex, Dudley, comte de Leicester, hé bien, nous avez-vous entendue? qu'est-ce que cette immobilité? qu'est-ce que ce silence insolent? Aucun de vous ne veut faire le premier pas?

LEICESTER.

Madame...

A part.

Un rustre de soldat!

SUSSEX, à part.

Un damoiseau! un parvenu!

Haut.

Votre majesté...

ÉLISABETH.

Je sais que c'est ainsi qu'on m'appelle, et c'est parce qu'on m'appelle ainsi que vous m'obéirez, nobles comtes.

A Leicester.

Dudley, vous êtes le plus jeune et il est votre hôte, c'est à vous de le prévenir.

A Sussex.

Mylord de Sussex, pour me plaire vous voleriez à une bataille et vous reculez devant une réconciliation.

LEICESTER, immobile.

Il n'est rien que je ne fasse avec joie pour satisfaire mon auguste souveraine; mais...

SUSSEX, immobile.

Je suis un soldat et ne sais qu'obéir; cependant madame, je serais charmé que lord Leicester voulût bien me dire en quoi j'ai pu l'outrager; car il n'est rien dans ce que je fais ou dans ce que je dis que je ne sois prêt à soutenir, à pied ou à cheval.

LEICESTER.

Et moi, sous le bon plaisir de sa majesté, j'ai toujours été prêt à justifier mes faits et gestes, autant que qui que ce soit du nom de Ratcliffe.

Les deux comtes se regardent fièrement.

ÉLISABETH.

Quel est celui de vous, mylords de Sussex et de Leicester, qui veut goûter de notre pain de la Tour de Londres? Nous sommes ici l'hôtesse de l'un de vous; mais, par la mort de Dieu! il se pourrait qu'avant peu l'un de vous fût notre hôte. Pour la dernière fois, obéissez et donnez-vous cordialement la main.

D'une voix impérieuse.

Comte de Sussex, je vous en prie.

D'une voix douce.

Lord Leicester, je vous l'ordonne.

SUSSEX.

C'en est fait, voilà ma disgrâce décidée.

IMPRIMERIE NATIONALE.

VARNEY, bas à Leicester.

Votre triomphe est complet, mylord.

Les deux comtes s'avancent et se serrent la main

LEICESTER, s'inclinant.

Noble lord Sussex, c'est avec un vrai plaisir...

A part.

Ce traître qui me fait espionner dans mon château.

SUSSEX, s'inclinant.

Comte de Leicester, je suis heureux...

A part.

Ce félon qui attache des empoisonneurs à mon chevet.

ÉLISABETH.

Bien, comtes. Abjurez vos jalousies et vos ressentiments. Que désormais mes deux plus fidèles serviteurs soient en même temps deux sincères amis. Mylord de Leicester, nous voulons signaler la gracieuse visite dont nous vous honorons par quelques promotions. Quel est celui d'entre vos officiers que vous jugez le plus digne du titre de chevalier?

SUSSEX, à part.

Elle ne me parle pas des miens; ma défaveur est certaine.

ÉLISABETH, brusquement.

A propos, comte de Leicester, n'y a-t-il pas parmi vos écuyers un nommé Richard... — Richard... Ah! mon Dieu! quel est son nom déjà?...

VARNEY, vivement à Leicester.

C'est moi sans doute, mylord. La reine va me faire chevalier.

LEICESTER.

Si j'ose aider la mémoire de sa majesté, n'est-ce pas Richard Varney?

ÉLISABETH.

Précisément. Mylord, que pensez-vous de ce Varney?

LEICESTER.

C'est, madame, un serviteur fidèle de son maître, un sujet dévoué de votre majesté. L'élévation de son âme et la pureté de ses sentiments le placent vraiment au-dessus de son état, et si...

ÉLISABETH.

Est-il ici ?

LEICESTER.

Sans doute, Madame. — Varney !

VARNEY, avec empressement.

Me voici aux pieds de sa majesté.

ÉLISABETH.

Eh bien, mylord, je ne suis pas fâchée de vous détromper sur le compte d'un traître, d'un lâche, d'un fourbe, qui souille votre noble maison. Cet hypocrite, que vous me vantez avec tant de bonne foi, n'est qu'un indigne séducteur, qu'un odieux ravisseur. Croiriez-vous qu'il a osé, lui, ce valet, suborner et enlever la fille d'un respectable gentilhomme, de sir Hugh Robsart ?

LEICESTER, avec un cri de terreur.

Qu'entends-je ?... Grand Dieu, madame !...

A part.

Voilà le fruit des menées de l'espion de Sussex !...

ÉLISABETH.

Je partage votre indignation, et je l'accroîtrai encore en vous apprenant que ce scélérat a eu l'audace de cacher sa victime dans cette même demeure où vous recevez aujourd'hui votre reine.

LEICESTER, consterné.

Juste ciel, madame, croyez...

A part.

Je suis perdu.

SUSSEX, à part.

Oui-dà, que signifie ceci ? il me semble que ce beau dameret favori est singulièrement pâle dans son triomphe.

ÉLISABETH.

Mylord, vous paraissez bien frappé...

LEICESTER.

Je suis étonné, madame...

VARNEY.

Il s'agenouille devant la reine, croise les mains et baisse la tête.

Madame...

ÉLISABETH.

Qu'as-tu à dire? confesses-tu ton crime?

A part.

Comme Leicester paraît troublé!

Haut à Varney.

As-tu enlevé cette fille? Est-elle cachée ici? Réponds.

VARNEY.

Oui.

LEICESTER.

Scélérat!

Il veut se précipiter sur Varney. La reine l'arrête.

ÉLISABETH, avec humeur.

Mylord comte, si vous le permettez, nous instruirons seule cette affaire. Elle est de notre ressort. Nous n'avons pas terminé l'interrogatoire de votre officier.

A part.

Que veut dire tant d'émotion?

Haut, à Varney.

Ton maître, le comte de Leicester, savait-il cette intrigue? Dis-moi la vérité, contre quelque tête que ce soit, et ne crains rien. La tienne est sous notre sauvegarde.

VARNEY.

Votre majesté veut la vérité. La voici tout entière, en face du ciel. Tout cela s'est fait par la faute de mon maître.

LEICESTER, à part.

Dieu! le traître!

Haut.

Infâme! qu'oses-tu dire?

ÉLISABETH, les yeux enflammés.

Taisez-vous, comte!... Continue, Varney! Nul ne commande ici, que moi.

VARNEY.

Et je vous obéirai comme tous, madame. Mais je ne voudrais pas confier les affaires de mon maître à d'autres oreilles que les vôtres.

LEICESTER.

Pour me trahir à ton aise, serpent!

ÉLISABETH.

Les affaires de ton maître?..

VARNEY.

Oui, madame; si j'osais élever une parole, je supplierais votre majesté de m'accorder un moment d'audience secrète. Je donnerais à mon auguste souveraine des explications qui la satisferaient peut-être, mais dont l'honneur d'une respectable famille pourrait souffrir, si elles étaient publiques. Ces matières sont délicates.

ÉLISABETH.

J'y consens; mais si tu cherches aussi à me tromper, par l'esprit de mon royal père Henri huit, le peuple de Londres verra se dresser ta potence. Qu'on nous laisse seuls un instant.

LEICESTER, à part.

Je suis perdu!

Toute la cour se retire, ainsi que Leicester, qui paraît violemment agité.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, VARNEY.

La reine s'assied et paraît méditer un moment, tandis que Varney reste à genoux.

ÉLISABETH.

Allons, drôle, relève-toi et parle. Qu'as-tu à dire pour ta défense? Je vous demande un peu, voilà un cavalier de bonne mine et de haut rang pour séduire les filles de notre royaume!

VARNEY.

Je conviens, madame, que je serais un grand misérable, un odieux scélérat, si, abusant indignement de la faiblesse d'une jeune héritière, je l'avais séduite sans pitié, enlevée sans scrupule et déshonorée sans pudeur comme sa glorieuse majesté me fait l'injure de le croire.

ÉLISABETH.

Et que me font ta pitié, tes scrupules et ta pudeur? Dans le fait, n'as-tu pas séduit, enlevé et déshonoré miss Robsart, ou bien, Richard Varney, est-ce que je suis mal instruite? Serait-ce un autre que toi?

VARNEY.

Non. La reine est bien instruite, mais sa majesté n'est pas instruite de tout. Miss Robsart n'est point déshonorée; à moins qu'il ne soit déshonorant d'être l'épouse d'un écuyer de mylord comte de Leicester.

ÉLISABETH.

Comment! tu l'as épousée! Miss Amy Robsart est ta femme légitime?

VARNEY.

Elle est ma femme légitime. Cela est vrai, n'en déplaise à sa majesté.

ÉLISABETH.

Prenez garde de me tromper, monsieur. Si vous l'avez épousée, pourquoi alors accuser le noble comte? Quelle faute lui imputez-vous? Il ignorait peut-être tout.

VARNEY.

Lord Leicester ignore tout, en effet. Mais, je le répète, il est la cause de tout le mal. Que votre majesté en juge elle-même. — Depuis longtemps, le noble comte, cet honneur de la cour d'Angleterre, a renoncé au mariage. Des ennuis secrets, dont nul n'ose pénétrer la cause, lui font fuir toutes les femmes. On dit que mon infortuné maître... Dois-je, madame, répéter ce que l'on dit?

ÉLISABETH.

Parlez, parlez.

VARNEY.

On dit que mylord nourrit au fond de son âme une passion ardente et ignorée dont l'objet est tellement au-dessus de lui qu'il ne lui est pas permis d'espérer.

ÉLISABETH.

Quoi! mais il me semble qu'il n'est point de femmes auxquelles votre noble seigneur ne puisse hautement prétendre.

VARNEY.

Hélas! votre majesté doit savoir qu'il en est encore au-dessus de lui.

ÉLISABETH.

Que dites-vous? que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas, mon cher Varney.

VARNEY.

Toutes conjectures sont téméraires. Mon pauvre maître, souvent, quand il croit n'être point vu, baise en pleurant une boucle de cheveux... Il faudrait lever mes regards bien haut pour en voir de pareils.

ÉLISABETH.

C'est bien, c'est bien. Vous disiez donc que votre maître?..

VARNEY.

Je disais que mylord s'étant voué au célibat...

ÉLISABETH.

Malheureux Dudley!

VARNEY, continuant.

Ne voulait entendre parler de mariage ni pour lui, ni même pour aucun des gens de sa maison.

ÉLISABETH.

Infortuné Leicester !

VARNEY, continuant.

C'est pour cela qu'étant devenu éperdument amoureux de miss Robsart, j'ai cru, madame, devoir cacher notre mariage, afin de n'être pas remercié par mylord. J'avais donc raison de dire que tout ce mystère avait eu lieu par la faute de mon maître.

ÉLISABETH.

Ah ! ce pauvre et noble comte !

VARNEY, continuant.

Je n'attendais qu'une occasion favorable pour le lui déclarer, et si maintenant votre majesté daigne lui dire quelques mots pour moi, je ne doute pas qu'il ne m'accorde ma grâce, en me maintenant dans ma charge, et en me laissant ma femme.

ÉLISABETH.

Puisque Amy Robsart est votre femme, en effet, Varney, je vous promets d'apaiser la colère de votre maître.

A part.

Cher Leicester !

VARNEY, s'inclinant.

Madame, ma reconnaissance....

ÉLISABETH.

Et nous allons tout arranger pour que sir Hugh ne rougisse pas de son gendre.

VARNEY, saluant plus profondément.

Les bienfaits de votre majesté me pénètrent...

ÉLISABETH.

Oui, Varney, je suis contente des explications que vous m'avez données, et je vais à l'instant même plaider votre cause près de votre maître. Nous satisferons ensuite le beau-père. — Huissier, qu'on fasse rentrer la cour.

SCÈNE VII.

ÉLISABETH, VARNEY, LEICESTER, SUSSEX, TOUTE LA COUR.

LEICESTER, à part.

L'orage va éclater. Préparons-nous à recevoir la foudre.

ÉLISABETH, après un moment de silence.

Comte de Leicester, donnez-moi votre épée.

LEICESTER, à part.

C'est cela. L'épée d'abord, la tête ensuite.

SUSSEX, à part.

Quoi donc? est-ce que le favori est disgrâcié?

Leicester détache son épée et la présente à la reine en fléchissant le genou.

ÉLISABETH.

Richard Varney, avancez et mettez-vous à genoux.

Varney obéit. Elle tire l'épée du fourreau.
Mouvement de surprise dans l'assemblée et d'effroi parmi les dames.

LEICESTER et SUSSEX.

Que va-t-elle faire?

ÉLISABETH.

Elle considère l'épée avec complaisance pendant que les dames s'en détournent d'un air de terreur.

Si j'eusse été homme, nul de mes pères n'eût aimé autant que moi une bonne épée. J'aime à contempler de près les armes; je ressemble à cette fée Morgane du poëme italien... Si Harrington, mon filleul, était ici, il nous rappellerait le passage et le nom de l'auteur... N'importe! Si le ciel m'avait douée de quelque beauté, c'est dans de pareils miroirs que j'aimerais à étudier ma parure. D'ailleurs, n'est-ce pas, mon cousin de Sussex? nous autres filles, nous manions bien l'épée; et la vierge-reine d'Angleterre

— ne m'appelle-t-on pas ainsi dans les ballades? — eût valu peut-être dans le métier des soldats cette pucelle guerrière d'Orléans, qui du reste a été justement brûlée pour le crime de magie.

Elle continue à admirer l'épée.

LA DUCHESSE DE RUTHLAND, détournant les yeux.

Oh! que la reine a de courage!

LEICESTER, à part.

Comment finira tout ceci?

ÉLISABETH.

Vous êtes folle, Ruthland! — Richard Varney, au nom de Dieu et de saint Georges, nous vous faisons chevalier.

Elle le frappe du plat de l'épée sur l'épaule.

Soyez fidèle, brave et heureux. — Sir Richard Varney, levez-vous.

Étonnement dans l'assemblée.

LEICESTER, à part.

Quoi! récompense-t-elle la trahison de Varney avant de punir la mienne?

ÉLISABETH.

La cérémonie des éperons d'or et les autres formalités se feront demain dans la chapelle. Varney, voilà votre fortune commencée, mais sachez modérer vos désirs; car — c'est, je crois, ce fou de William Shakespeare qui dit cela — «l'ambitieux se marque son but, mais c'est toujours au delà qu'il tombe». Allez!

Varney fait un profond salut. La reine se retourne vers Leicester.

Eh bien! comte de Leicester, éclaircissez donc votre front soucieux. Le mal qui a été fait est réparé.

LEICESTER, à part.

Qu'aura-t-il dit?...

Haut.

Je ne sais encore...

ÉLISABETH.

Oui, mylord, vos intentions ont été méconnues; mais l'honneur de votre noble maison n'a point été terni.

LEICESTER.

Je ne puis comprendre, madame, comment...

ÉLISABETH.

C'est moi qui vais vous en instruire; mais promettez-moi d'abord de m'accorder une grâce.

LEICESTER.

C'est m'en faire une grande que m'adresser une semblable prière.

A part.

Je brûle...

ÉLISABETH.

Vous me promettez donc, mylord, la grâce de votre écuyer Varney qui, sans votre aveu, a épousé Amy Robsart.

LEICESTER.

Lui!.. a épousé Amy Robsart!..

Il s'élance vers Varney.

Misérable! qu'as-tu fait?

ÉLISABETH.

Comte, modérez votre indignation. Puisqu'il a été assez fou pour s'en éprendre et assez coupable pour l'enlever, il était juste au moins qu'il en fît son épouse légitime.

LEICESTER.

Insolent drôle, as-tu bien osé?..

VARNEY, baissant la tête.

Mon maître et seigneur, il n'y avait que ce moyen de réparer un grand malheur, de sauver ce qui était perdu.

ÉLISABETH.

Sans doute.

LEICESTER.

Je ne puis me contenir. Il valait mieux tout perdre. Cette témérité, Varney, sera payée cher.

ÉLISABETH.

Mylord, nous vous avons demandé sa grâce.

LEICESTER.

Madame... Oh! comment a-t-il eu l'impudence de me faire cet affront?

ÉLISABETH.

L'affront qu'il faisait à sir Hugh Robsart était bien plus cruel encore, noble comte.

LEICESTER.

Non, madame, je vais tout vous dire. Hélas! vous ne savez pas...

VARNEY, *précipitamment.*

Sa majesté sait tout, mylord. Elle connaît votre invincible répugnance pour le mariage, répugnance telle que vous ne pouvez le souffrir même dans vos serviteurs, elle sait que votre âme brûle en secret d'une passion mystérieuse...

ÉLISABETH, *vivement.*

Tais-toi, Varney!

A Leicester doucement.

Mylord, ne démentez-vous pas cette passion secrète qu'il a l'audace de vous supposer?

LEICESTER.

C'est ce que je voulais dire à la reine. Il est trop vrai, madame, qu'un amour ignoré...

ÉLISABETH.

Noble comte, cessez.

A demi-voix et s'approchant de lui.

Quoi, Leicester, devant toute ma cour! Ah! cher Dudley, croyez que je vous comprends, que je vous plains. Songez que si, comme reine, je suis plus libre que vous de dire ma pensée, comme femme, je le suis moins. Cher Dudley, soyez heureux.

LEICESTER, *à part.*

O supplice!

Haut.

Je ne puis vous peindre, madame, l'état où me mettent ces trop gracieuses paroles.

ÉLISABETH.

Mylord, je laisse Varney s'expliquer avec vous. Songez que sa faute lui est pardonnée. Sir Richard Varney, nous désirons que votre épouse Amy Robsart nous soit présentée aujourd'hui même, à notre cercle.

LEICESTER, à part.

Dieu!

VARNEY.

Sa majesté sera obéie. Une telle faveur honore ma femme et moi.

LEICESTER, à part.

L'impudent!

SUSSEX, à part.

Ce qui aurait renversé vingt autres favoris n'a fait que replacer ce Leicester un peu plus haut. Ses écuyers vont être admis à la cour, maintenant. Et si l'un de mes serviteurs avait agi ainsi!..

ÉLISABETH.

Mylords, venez. Allons jouir des divertissements que la courtoisie du noble comte nous a préparés.

SCÈNE VIII.

LEICESTER, VARNEY.

LEICESTER.

Hé bien! insolent drôle, misérable fourbe, c'est donc ainsi, en couvrant mon nom d'opprobre et d'humiliation, en dégradant jusqu'à toi ma noble épouse, c'est donc ainsi que tu me sers?

VARNEY.

Certes, mylord, il est difficile que mon dévouement aille plus loin que d'encourir pour vous, non seulement la vengeance implacable de la reine, mais ce qui est bien plus encore la colère de mon vénéré maître et seigneur.

LEICESTER.

Tais-toi. Crois-tu réparer un sanglant outrage par de viles flatteries?

VARNEY.

Réfléchissez, mylord; et des expressions de reconnaissance vont bientôt peut-être remplacer ces paroles de ressentiment.

LEICESTER.

De la reconnaissance, de la reconnaissance pour toi!.. Mon Amy, ma bien-aimée Amy! elle aura été crue un moment la victime et l'épouse de cet odieux faquin!

VARNEY.

Seigneur, ce que vous dites ici est-il généreux? Pour qui me suis-je exposé? dans l'intérêt de qui ai-je fait tout ce que vous me reprochez? Qui allait être perdu? Qui fallait-il sauver? Était-ce moi, mylord, moi, pauvre et obscur écuyer, qui n'ai pas de grands revers de fortune à craindre, parce que je n'en ai pas reçu de grandes faveurs? Pour qui ai-je tout sacrifié jusqu'ici? A qui me suis-je toujours, partout et tout à fait dévoué?.. Vous baissez la tête, mylord. Daignez y songer. Si votre intérêt n'était ma loi impérieuse, aurais-je agi ainsi? Quelle récompense pouvais-je attendre de ma témérité autre que votre colère, qui est pour moi le plus cruel des châtiments?

LEICESTER.

Vous pourriez avoir raison, Richard. Seulement si vous n'aviez pas été jusqu'à dire qu'elle était votre femme...

VARNEY.

Fallait-il donc laisser passer mylady pour ma maîtresse? Afin qu'on l'enlevât de vos bras et qu'on la remît à son père, déshonorée et flétrie dans l'opinion de tous?

LEICESTER.

Arrêtez, arrêtez, Varney. Il fallait... il aurait fallu...

VARNEY.

Quoi, mylord?

LEICESTER.

Oui, plutôt un danger qu'un affront. Il eût mille fois mieux valu tout découvrir.

VARNEY.

Tout découvrir! Que votre seigneurie me pardonne la comparaison, elle est comme l'alchimiste Alasco qui abandonne toutes les idées les plus

fécondes pour son idée favorite, laquelle est une chimère. Tout découvrir! y pensez-vous, mylord? La plus haute destinée de l'Europe abattue d'un seul mot; le grand chêne qui ombrageait l'Angleterre élagué, ébranché, mutilé, si toutefois lord Sussex consent à ne pas le déraciner.

LEICESTER.

Lord Sussex! lord Sussex!

VARNEY, continuant.

Le peuple trompé dans ses espérances, la postérité dans son admiration; le comte de Leicester, celui qui donne les pairies, nomme les généraux, distribue les épiscopats, convoque et dissout les parlements, ce jeune et glorieux ministre que les ballades populaires appellent à la plus auguste union, maintenant promu à la dignité de gentilhomme campagnard, conduisant ses meutes, chassant le daim et le renard, buvant la bière forte avec son pasteur et ses écuyers, et passant ses vassaux en revue à l'ordre du grand shériff...

LEICESTER.

Varney, prenez garde.

VARNEY, continuant.

Le tout pour avoir voulu jouir librement un peu trop tôt de deux jolis yeux brillants qui deviennent tendres en se tournant vers sa seigneurie, et n'avoir pas souffert qu'une noble dame gardât pendant quelques jours l'incognito sous le nom d'un honnête et fidèle écuyer.

LEICESTER.

Non, de par Dieu, je ne le souffrirai pas. Cette idée me rend toute ma résolution. J'aime certes, bien mieux, vivre avec ma douce Amy, paisible et ignoré campagnard comme tu dis...

VARNEY.

Paisible! je n'ai pas dit cela, mylord. Et d'ailleurs que de choses encore auxquelles je n'avais pas réfléchi! Allez maintenant, allez trouver la fille de Henri huit qui vous aime et se croit aimée; déclarez-lui votre mariage au moment où elle songe peut-être à vous offrir sa royale main; révélez à cette reine, quand elle pense à faire un roi d'Angleterre, qu'il existe une comtesse de Leicester. Allez, mylord, apprendre à Élisabeth Tudor qu'elle a une rivale, livrez votre tête, livrez une tête adorée à sa toute-puissance furieuse...

LEICESTER.

Amy! mon Amy en péril!.. Varney, c'est assez. Tout ce que tu as fait est bien.

VARNEY.

Non, mylord, non. Il vaut mieux dévoiler tout.

LEICESTER.

De grâce, Richard, n'abuse pas de ma position. J'avais en effet oublié que la vie d'Amy était peut-être compromise. Je suis bien malheureux.

VARNEY.

Si votre seigneurie croit...

LEICESTER.

Mon parti est pris, te dis-je. Elle passera pour cela près de la reine. Je consens à tout.

VARNEY.

Cela ne suffit pas, mylord. Il faut encore que la comtesse daigne consentir.

LEICESTER.

Elle!.. que dis-tu là? et pourquoi?

VARNEY.

Votre seigneurie a oublié que la reine entend que ma prétendue épouse lui soit présentée aujourd'hui.

LEICESTER.

Il est vrai. Dieu! ô Dieu!

VARNEY.

Pensez-vous que mylady puisse vaincre sa répugnance à porter quelque temps mon nom?

LEICESTER.

Jamais!

VARNEY.

Cela est un peu dur.

LEICESTER.

Amy Robsart est aussi fière dans sa vertu qu'Élisabeth d'Angleterre dans sa puissance. Si nous cherchons à lui faire oublier qu'elle est épouse de lord Leicester, elle se rappellera qu'elle est fille de sir Hugh Robsart.

VARNEY.

Mais ne suis-je pas maintenant sir Richard Varney?

LEICESTER.

Bah!

VARNEY.

Vous sentez, d'ailleurs, mylord, combien il est important de la fléchir et pour vous et surtout pour elle. Votre ascendant sur mylady est bien grand.

LEICESTER.

Mon ascendant, Varney, ne l'amènera pas à un déguisement qu'elle considérera comme indigne et déshonorant, elle qui brûle d'être reconnue à la face du soleil comme l'épouse de son mari. Que veux-tu, Richard, que je lui dise? Jamais je n'alarmerai son amour en lui parlant de ce fatal penchant de la reine. Ce serait donner le coup mortel à cette tendre et craintive Amy. Que lui dire? réponds?

VARNEY, souriant.

Sa seigneurie sait mieux que moi comme on persuade une femme. Parlez de votre rang, de votre faveur, de vos dangers, mylord, que peut répliquer une jeune fille à des raisons d'état?

LEICESTER.

Elle me parlera de sa tendresse, et je serai plus faible qu'un enfant. Écoute, Varney, épargne-moi cette douloureuse et pénible scène. Parle-lui en mon nom.

VARNEY.

Mais ajoutera-t-elle, mylord, quelque foi à mes paroles?

LEICESTER.

Je te donnerai une lettre pour elle. J'aurai du courage dans une lettre, mais je ne pourrais soutenir un de ses regards. Je lui dirai de croire tout ce

IMPRIMERIE NATIONALE.

que tu lui diras, de faire tout ce que tu lui prescriras. Je te donnerai plein pouvoir.

VARNEY, à part.

Plein pouvoir!

LEICESTER.

Dis-lui que tu tiens de moi le droit de la conjurer de consentir à passer pour ta femme, de le lui ordonner même; que son intérêt l'exige... — Et si elle s'y refuse obstinément, Varney?

VARNEY.

Hé bien, mylord...

LEICESTER.

Si la reine exige qu'on la lui présente, comment faire?

VARNEY.

Nous enlèverons de nouveau mylady, et nous la conduirons à votre domaine de Cumnor. On dira à la reine que ma femme est malade.

A part.

Ceci est du domaine d'Alasco.

LEICESTER.

Tu as raison. — Je me confie, Varney, en ta fidélité. Adieu, je vais rejoindre Elisabeth. O Leicester, quelle situation! que deviendra ton avenir, entre deux femmes dont l'une a tout le pouvoir et l'autre tous les droits?

Il sort.

SCÈNE IX.

VARNEY.

Bon, Varney, la bourrasque qui devait engloutir ta nacelle, l'a poussée dans le port. Vous demandez ce que vous deviendrez, mylord, eh! pardieu! votre seigneurie deviendra votre majesté, nous casserons votre mésalliance, et votre douce colombe aux yeux noirs ne sortira des serres de l'aigle que pour tomber dans les griffes du faucon. Lady Leicester peut bien se changer en lady Varney, car l'écuyer Varney est aujourd'hui sir Richard. Sir Richard! bravo, mon ami l'écuyer, vous les aurez dupés tous et tous vous auront

récompensé. Que ferons-nous de ce vieux Alasco? — Ah! c'est un instrument, et un instrument se brise. Allons, lady Amy, abaissez un peu vos beaux yeux dédaigneux, et ces bras blancs comme le cou d'un cygne qui ne se sont encore attachés qu'au cou de l'heureux Leicester. Vous allez être mylady Varney, et tout cela sera à Varney — bientôt peut-être, car, quand on a le titre de mari on n'est pas loin d'en avoir les droits.

Il sort.

ACTE TROISIÈME.

La chambre gothique du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

VARNEY, ALASCO.

Varney enveloppé d'un grand manteau. Il frappe trois coups à la porte masquée. Au troisième coup, Alasco en sort.

ALASCO.

Hé bien, comment tout cela va-t-il?

VARNEY.

Bien et mal.

ALASCO.

Bien et mal?

VARNEY.

Oui. Bien et mal. — Est-ce que cela ne te suffit pas? C'est pourtant une parole qui n'engage à rien, une explication qui n'explique rien, une véritable réponse d'astrologue.

ALASCO.

Incurable insensé! Toujours rire des choses sacrées!

VARNEY.

C'est aussi par trop fort. Il n'est pas permis au compère du sorcier de se moquer d'une science dont il fournit les éléments, d'un édifice dont il est la base?

ALASCO.

Tais-toi, profane! et ne ravale pas jusque dans ta sphère le monde ineffable des intelligences! Crois-tu que les constellations gravitent autour de toi? Prends-tu les astres pour tes satellites?

VARNEY.

Peu m'importe! Mais si je n'avais pas joué auprès d'eux le rôle du souffleur dans les tragi-comédies, ces pauvres astres auraient à coup sûr dit bien des sottises.

ALASCO.

Malheureux! qui ne vois rien hors de toi! Je conviens que tu ne m'as pas été inutile. Mais tu n'es que la matière sur laquelle opère l'esprit. C'est en combinant tes confidences terrestres avec les sublimes révélations des planètes que ma science s'est élevée à la hauteur de l'avenir. Des trivialités de tes entretiens, ma pensée a tiré des résultats resplendissants, comme la fournaise de Saint-Ildefonse qui change un sable vil en cristal éclatant.

VARNEY, riant.

Voilà! Vous avez allumé votre soleil à ma chandelle. — Fort bien, mon cher docteur de l'université stygienne; mais laissons, je vous prie, cet entretien mystique et scientifique, qui ne prouve à mes yeux qu'une chose, c'est que vous êtes fou, ou que vous me croyez imbécile. J'étais pourtant disposé à espérer que votre risible méprise de cette nuit vous aurait détrompé de vos croyances surnaturelles. Prendre un comédien de la foire pour le diable! Crispin pour Satan!

Il rit.

C'est drôle!

ALASCO, se parlant à lui-même.

Méprise étrange!.. en effet. Je ne sais comment cela s'est fait, — mon esprit préoccupé... — ces lassitudes qui vous saisissent au milieu des hallucinations de l'âme...

VARNEY.

Eh bien! oui. Tu as été dupe une fois pour toutes celles où tu dupes les autres.

ALASCO, sans paraître l'entendre.

Il faut bien être homme par quelque côté... — D'ailleurs, le grand enchanteur Altormino ne prit-il pas pour une procession de fantômes, des linges qu'une blanchisseuse de Biscaye avait mis à sécher au clair de lune?

VARNEY.

Et l'autre grand sorcier *Don Quijote de la Manca* ne prit-il pas des moulins pour des géants? — Mais parlons sérieusement, monsieur Alasco de la lune,

et puisque nous sommes sur le compte de ce lutin de Flibbertigibbet, dis-moi, qu'en penses-tu?

ALASCO.

Ce que j'en pense, Richard Varney. C'est qu'après Démétrius Alasco, il n'est pas un être plus instruit dans les sciences occultes et cabalistiques, pas un qui sache mieux préparer les élixirs de vie et de mort, pas un qui possède plus à fond la formule de l'évocation et celle de l'adjuration, pas un qui puisse monter plus rapidement tous les degrés de l'échelle céleste, ou parcourir plus savamment toutes les notes de la gamme stellaire...

VARNEY.

Là, là, je t'ai dit de parler sérieusement.

ALASCO.

Hé! crois-tu que ce soit pour exciter ton rire stupide que je t'entretiens de la puissance d'Alasco et de son élève Flibbertigibbet, les deux êtres les plus savants parmi ceux qui portent une face humaine?

VARNEY.

Face humaine! Tu es bien honnête pour ton élève et pour toi. — Mais, voyons, en laissant de côté le grand *arcanum* et le haut *magisterium*, penses-tu que Flibbertigibbet puisse être bon à quelque chose dans les simples et basses affaires de cette vie?

ALASCO.

Son adresse égale son intelligence. Franchir un fossé, escalader un mur, forcer une porte, ce sont des jeux pour lui. Il nous l'a bien prouvé cette nuit et ce matin. Il est aussi puissant de corps que d'esprit. C'est un singe quand ce n'est pas un diable.

VARNEY.

Voilà une apologie! et presque aussi bon empoisonneur que toi! Il doit être bien fier de ton suffrage. *Nil notabilius quam notari viro notato.*

ALASCO.

Sa subtilité est telle que je doute qu'il soit encore dans la prison du château à l'heure qu'il est.

VARNEY.

Va, va. Cette prison est plus forte qu'il n'est habile. Elle n'a qu'une issue, et cette issue donne sur la galerie des oubliettes; en sorte que, si je

voulais me débarrasser de ton disciple, au lieu de fermer la porte, je la lui ouvrirais, et en ayant soin d'abord d'ouvrir également le verrou de la chausse-trape, je l'enverrais bien vite effrayer les caves du château d'une visite en ligne perpendiculaire.

ALASCO.

Vraiment?

VARNEY.

Oui, mais d'après le portrait que tu en fais, ce serait dommage. A quoi bon détruire ce qui peut être utile? Alasco, la présence à Kenilworth des deux femmes qui se disputent notre maître nous obligera peut-être à bien des tours de passe-passe. Prenons Flibbertigibbet à notre service.

ALASCO.

Je crois que pour se tirer de la position où il est, il ne s'y refuserait point. — Mais comment pénétrer jusqu'à lui? Le comte a, devant toi, défendu à Foster de le laisser communiquer avec qui que ce soit, et sa prison, dis-tu, n'a qu'une porte.

VARNEY.

Oui, qu'une porte visible. — Mais écoute; il en est une autre, masquée comme celle-ci, qui communique par un couloir secret de cette prison à la tourelle même qui te sert de laboratoire. — Ah! je connais seul tous les détours de ce château.

ALASCO.

Comme Belzébuth seul connaît tous les détours de ton âme.

VARNEY.

C'est possible. Mais ne nous amusons pas. Voici la clef de la porte secrète dont je te parle. Va trouver Flibbertigibbet. Fais-lui nos propositions; s'il les accepte, enrôle ton lutin dans notre bande de damnés. S'il les refuse, profite de ta visite pour mêler à son eau pure...

ALASCO.

C'est bon, c'est bon. Est-ce là tout?

VARNEY.

Pas encore. J'ai gardé le plus important pour la fin. Il faut que tu prépares à l'instant un breuvage soporifique, une potion qui, administrée, dans un cas donné, à une personne... à une femme, par exemple, puisse l'endormir

sur-le-champ, et si profondément que ladite... — personne, — se laisse enlever en voiture, toute une nuit, sans se réveiller et, par conséquent, sans crier et sans résister.

ALASCO.

C'est entendu. Et pour qui est cette boisson?

VARNEY.

Demande-le aux planètes.

ALASCO.

Je comprends. Faut-il s'arrêter au sommeil?

VARNEY.

Vieil empoisonneur! je te commande une boisson innocente, entends-tu? innocente! Comprends-tu ce mot-là?

ALASCO.

Bien. Ainsi, il n'est pas nécessaire que la maison de la vie soit attaquée.

VARNEY.

Garde-t'en bien, sur la propre maison de ta propre vie, à toi. Mais ce ne doit pas être une maison, tout au plus une baraque. — M'as-tu compris, alchimiste de malheur? Si ta composition n'est pas aussi inoffensive qu'un verre d'eau, j'en jure sur mon âme, je te ferai subir autant de morts que tu as de cheveux sur la tête. — Tu ris, vieux spectre?

ALASCO, ôtant sa mitre.

Sans doute. Comment tremblerais-je de ta menace? Je suis chauve, et tu jures sur ton âme.

VARNEY.

Allons, va-t'en. J'entends marcher dans la galerie. — Va faire ta mixture léthargique, — innocente, surtout! entends-tu, apothicaire du diable?

Il le pousse dans l'escalier et referme la porte.

Maintenant tout obstacle est prévu. Allons vite chercher la lettre du noble comte.

Il sort.

SCÈNE II.

AMY, JEANNETTE.

La comtesse entre à demi vêtue. Jeannette la suit, portant une riche robe de velours et un écrin ouvert dans lequel on distingue une couronne de comtesse.

AMY.

Viens, Jeannette. — Je veux achever ma toilette devant cette glace que m'a donnée mon seigneur, devant cette glace qu'a effleurée tant de fois son image bien-aimée!

JEANNETTE.

C'est une glace d'Espagne, mylady, on dit que cela coûte des montagnes d'or et qu'on n'en voit de pareilles que chez la reine.

AMY.

Ce n'est pas là ce que la comtesse de Leicester lui envierait, Jeannette! — Passe-moi ma robe.

JEANNETTE.

Beau velours, ma foi, et doublé de taffetas moiré, couleur de gingembre avec une broderie de scorpions de Venise.

Elle passe la robe à la comtesse.

AMY.

Crois-tu que je lui plaise avec ce costume? — Mon collier? mes bracelets?

Jeannette lui attache le collier et les bracelets.

JEANNETTE, admirant les parures d'Amy.

Ces perles sont blanches, mais ce bras est encore plus blanc qu'elles. Elles sont bien belles, pourtant! je gagerais que chacune d'elles a coûté plus de cent shellings!

AMY.

Fi, Jeannette! Tous les galions de Portugal ne pourraient les payer! C'est lui qui me les a données. — Maintenant, comment me trouves-tu?

JEANNETTE, avec une révérence.

Charmante!

AMY.

Puisse-t-il penser comme toi, enfant! Hélas! si j'avais quelque beauté, elle a subi de rudes épreuves! Mes pauvres yeux ont bien pleuré, depuis que j'ai quitté mon père. — Et dis-moi, Jeannette, ce vieillard que mes yeux ont inutilement cherché sur ta colline, a-t-il reparu? l'a-t-on revu?

JEANNETTE.

Pas depuis ce matin.

On entend le bruit sourd de la cloche du donjon.

AMY.

Ce pauvre vieillard!

Elle essuie une larme.

Il est comme moi peut-être, il attend. — Mais, Jeannette, n'est-ce pas la cloche du château, la grosse cloche?

JEANNETTE.

Oui, s'il plaît à votre seigneurie.

AMY.

S'il me plaît? — Je crois bien qu'il me plaît! C'est le signal. La reine rentre dans ses appartements. Mon noble comte va venir. — Que je suis heureuse! — Vite, Jeannette! achève de m'habiller. Que je me montre à lui belle et parée de tous ses dons.

JEANNETTE, la regardant de la tête aux pieds.

Que manque-t-il donc à mylady?

AMY, lui montrant l'écrin.

Comment! cette couronne. Hélas! tu as raison, Jeannette, j'aurai beau la mettre, elle me manquera encore, puisque je ne puis m'en montrer parée aux yeux du monde entier, aux yeux de mon père. Oh! quand finira cette contrainte!

Elle met la couronne.

Qu'il me tarde d'être à la face du soleil avouée et proclamée dame comtesse de Leicester!

Entre Tony Foster.

Que veut le concierge Foster?

FOSTER.

Madame, un inconnu est là, qui demande à vous voir...

AMY, à part.

Au moment où mon Dudley va venir!

Haut.

Et ne connaissez-vous pas, monsieur Foster, les défenses de mylord?

FOSTER.

Oui, mylady, mais il présente ce parchemin.

Il montre un parchemin à Amy qui s'en empare.

AMY.

Le sauf-conduit de la reine! que veut dire ceci? — Allons, il faut introduire cet inconnu, Foster. S'agît-il du sang et de la vie, il n'est pas de porte en Angleterre qui ne doive s'ouvrir devant ce parchemin.

FOSTER.

Il suffit, madame!

Il se tourne vers la galerie.

Entrez, monsieur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SIR HUGH ROBSART.

Sir Hugh Robsart s'arrête sur le seuil de la porte. Amy pousse un cri.

AMY.

Dieu! mon père! — Sortez, Foster, sortez, Jeannette.

Les deux serviteurs sortent.

Amy tombe à demi suffoquée dans un fauteuil. Sir Hugh reste immobile, croise les bras et garde un moment le silence. Enfin il le rompt avec effort.

SIR HUGH.

Oui, Dieu et votre père. — Votre père, qui est ici devant vous, et Dieu, qui l'y a conduit.

Amy se lève et court à lui, les bras étendus. Il recule.

AMY, s'arrêtant.

Mon père!

SIR HUGH.

Madame... — Mais commencez d'abord par me dire de quel nom je dois vous nommer, êtes-vous dame ou damoiselle? Ou...

Il s'arrête.

N'êtes-vous ni l'une, ni l'autre?

AMY.

Ah! mon père, mon vénérable père! quelles dures paroles! Nommez-moi votre fille.

SIR HUGH.

Pas avant de savoir si vous l'êtes encore.

AMY.

Ah! toujours! je l'ai toujours été. Vous êtes toujours mon père.

SIR HUGH.

Votre juge, Amy.

AMY.

Oh! ne me tuez pas de ce regard froid, de cette voix glacée, sir Hugh! — Si vous saviez...

SIR HUGH.

Quoi? parlez. Je ne vous condamnerai pas sans vous entendre.

AMY.

Je ne puis vous dire cela... non, pas encore... — Ces secrets ne sont pas seulement les miens.

SIR HUGH.

Oui, oui, c'est cela. Les secrets de la fille ne sont plus ceux du père, votre cœur n'a plus d'épanchement pour le mien, le détestable ravisseur s'est placé comme un mur d'airain entre vous et moi. Qu'importe! — Le sacrifice est fait. — Je ne sais ce que vous avez à me taire, voici ce que j'ai, moi, à vous dire. — Amy Robsart, vous descendez d'une honorable et noble lignée; depuis Édouard le Confesseur jusqu'à la vierge-reine, le sang des Robsart a été transmis pur par les pères aux enfants. Peu de gentilshommes ont été autant que nos pères l'honneur de l'épée qu'ils portaient;

peu de dames ont égalé nos mères en chasteté, en vertu, en sainteté. Un Robsart figurait dans le combat des Trente sous le chêne breton de Ploërmel, un Robsart a disputé à Talbot la gloire de mettre le pied le premier sur les créneaux d'Orléans. C'est un Robsart de Lidcote-Hall qui a décidé le gain de la fameuse bataille de Stoke. C'est une Robsart qui soutint les derniers pas de la malheureuse reine Anne Boleyn sur l'échafaud. C'est une Robsart encore qui fut l'ange de Londres dans la grande peste de 1516. Je vous rappelle ces souvenirs afin de vous faire retomber de plus haut sur vous-même. Jusqu'ici, dans les cours, dans l'austérité des cloîtres, dans le tumulte des camps, dans la retraite des châteaux, les membres de cette famille ont vécu et sont morts, les hommes sans blâme, les femmes sans soupçon. L'honneur de leur nom s'était conservé intact entre tous les noms de la monarchie d'Angleterre. Eh bien! il manquait une tache parmi tant de splendeurs, une honte parmi tant de gloire. Cette lacune est désormais comblée; les Robsart ont à présent comme tous leur souillure à cacher, et cette souillure, Amy, c'est vous!

AMY.

Juste ciel, mon père!.. Ne me flétrissez pas ainsi sur des conjectures...

SIR HUGH.

Des conjectures! Amy, ceux de notre famille avaient coutume de lever la tête en prononçant leur nom, il faudra maintenant qu'ils la baissent, et c'est à vous qu'ils le devront.

AMY.

Vous m'accablez, sir Hugh... que ne m'est-il permis...

SIR HUGH.

Expliquez-vous. Suis-je en proie à quelque vertige? Ne suis-je pas ici à Kenilworth? N'y suis-je pas venu chercher une malheureuse fille séduite? N'avez-vous pas quitté votre père pour suivre ici un détestable ravisseur, cet écuyer de lord Leicester, ce?.. — Que me répondrez-vous?

AMY.

Oui, mon père, un rêve possible vous abuse... les apparences...

SIR HUGH.

Rêve! apparences! — Voyez mes habits de deuil, voyez vos habits de fête, — sont-ce là des rêves? Ah! je ne veux pas d'autres preuves de mon malheur, d'autres témoins de votre honte. — Eh mais! ma fille, dites-moi donc? que signifie cette couronne de comtesse sur votre tête? serait-elle là pour remplacer l'autre couronne, celle de vierge que vous avez perdue?

Ah! malheureuse! jouez-vous avec votre misère! Qu'est-ce que cela? parlez, je l'exige, de qui êtes-vous la maîtresse ou la favorite?

AMY.

Mon père!.. — Mon père, je suis mariée.

SIR HUGH.

Mariée! — Mariée! N'est-ce point là le rêve? — Et à qui donc, madame?

AMY.

Dieu! ce nom ne doit pas sortir encore de ma bouche... j'ai promis... mon seigneur et père, je ne puis vous le dire...

SIR HUGH.

Je doute d'un mari que sa femme légitime ne peut nommer à un père.

AMY.

Vous doutez, mon père! Autrefois, vous eussiez cru ma première parole...

SIR HUGH.

Oui, autrefois.

AMY.

Eh bien! je ne puis vous le nommer, mais je puis vous le faire voir. — Vous me croirez alors, mon noble père, et vous excuserez ma faute qui n'a jamais été un crime. — Connaissez-vous, pour les avoir vus, quelques-uns des seigneurs de la cour d'Elisabeth?

SIR HUGH.

Je suis plus empressé à servir ma reine dans les camps qu'à la courtiser dans ses palais. Je connais pourtant plusieurs de ces gentilshommes, lord Hunsdon, le comte de Sussex, le duc de Ruthland, lord Shrewsbury...

AMY.

Est-ce là tout?

SIR HUGH.

J'ai vu aussi, ce matin, le jeune marquis de Northampton... et, j'oubliais, — le propriétaire de ce château, le ministre favori de la reine, le maître de votre séducteur, lord Leicester... — Mais à quoi bon toute cette revue de grands seigneurs quand je vous demande le nom de votre mari?

AMY.

Elle conduit sir Hugh à la porte d'une galerie vitrée au fond de la salle.

Venez, mon père. Entrez dans cette galerie. Le premier homme que maintenant vous verrez entrer ici, c'est l'homme que je ne puis vous nommer, c'est l'époux noble et honoré de votre Amy.

SIR HUGH, d'un ton radouci.

Allons. Il faut se prêter à vos folies, ma fille.

AMY.

Vous ne vous en repentirez pas, mon père.

SIR HUGH.

Dieu le veuille!

AMY.

La volonté de Dieu est déjà faite sur ce point. Un dernier mot, mon noble père.

SIR HUGH.

Quoi?

AMY.

Je vais avoir un entretien avec mon mari. Ses secrets peuvent s'y mêler, et votre présence serait de ma part une trahison envers lui. Promettez-moi donc de vous placer ici de façon à tout voir, mais à ne rien entendre, quoi qu'il arrive. — Me le promettez-vous?

SIR HUGH.

Il suffit, Amy. — Vous en avez ma foi de chevalier.

Il entre dans la galerie. Amy referme la porte vitrée.

SCÈNE IV.

AMY, seule.

Dudley tarde à venir! — Que mon père va être étonné! Mon noble père! Ce que je fais est-il bien? Ai-je le droit d'éluder ainsi les défenses de mon mari? Ah! ne dois-je pas aussi quelque chose à mon père? Fallait-il lui cacher ma gloire pour lui laisser croire à mon déshonneur? Fallait-il lui laisser baisser la tête quand il peut la lever si haut? Il sera consolé, et je serai

pleinement heureuse. Quel mal d'ailleurs cela peut-il faire? — Cependant Leicester attache tant de prix au secret, ses raisons sont graves sans doute, si j'allais compromettre... — Ah! que la position d'une pauvre femme est difficile, quand ses devoirs d'épouse luttent avec ses devoirs de fille! — Il en sera ce qu'il plaira à Dieu. — Mylord se fait bien attendre aujourd'hui. Il était plus exact aux rendez-vous du bois de Devon... — Je me reproche cette mauvaise parole. Il faut de l'indulgence. La présence de la reine lui ôte sans doute sa liberté. Qu'elle est heureuse, cette reine, qu'elles sont heureuses les nobles dames qui la suivent à ces fêtes! Elles peuvent voir à toute heure ce Leicester, qui m'appartient et qu'elles possèdent plus que moi! Mais je crois qu'on vient, c'est lui, oui, c'est lui...

Entre Richard Varney, enveloppé d'un manteau, son chapeau rabattu sur le visage.

SCÈNE V.

AMY, VARNEY.

AMY.

Elle court à Varney les bras ouverts pour l'embrasser.

Mon Dudley!..

Elle s'arrête en le reconnaissant.

Ha! ce Varney!..

Elle se détourne comme désagréablement surprise.

Qui vous amène, monsieur?

VARNEY.

Mylady, l'ordre exprès de mon maître.

AMY.

C'est lui-même que j'attendais.

VARNEY, lui présentant une lettre à laquelle pend un cachet attaché à des fils de soie.

Il m'a chargé de vous remettre ce message.

AMY, douloureusement.

Il ne viendra pas!

VARNEY.

En effet, des soins importants... ses devoirs près de l'hôtesse illustre...

AMY.

C'est bien, monsieur. C'est à sa lettre que je veux demander des explications.

Elle cherche avec impatience à briser les fils de soie. Ils lui résistent.

Des ciseaux! Jeannette, des ciseaux!

VARNEY, lui présentant son poignard.

J'ai éloigné Jeannette. Elle serait de trop dans l'entretien que je dois avoir avec mylady. — Cette lame pourrait rendre le même office à votre seigneurie.

AMY, repoussant le poignard.

Non, monsieur Varney, avec votre permission, votre poignard ne dénouera pas mon nœud d'amour.

VARNEY, à part.

Qui sait?

Il remet le poignard dans sa ceinture.

AMY.

Ah! voici mes ciseaux!

Elle prend une paire de petits ciseaux en or sur une table.

A part, et en ouvrant la lettre.

Il a éloigné Jeannette! cet homme cherche toujours à me surprendre sans témoins. Il a de ténébreux projets dans le cœur. Heureusement j'ai là mon père.

Elle ouvre la lettre et à mesure qu'elle lit, son visage prend l'expression d'un vif mécontentement. Varney l'observe avec attention.

Allons! je ne le verrai pas aujourd'hui. — Que veut dire ceci?

Haut à Varney en repliant la lettre.

Monsieur Varney, je vous fais compliment, mylord m'annonce que sur sa demande, sa majesté a daigné vous élever au rang de chevalier.

VARNEY, à part.

Sur sa demande! il y a bien un peu de mon adresse aussi. Ces grands seigneurs rapportent tout à eux.

Haut.

Mais est-ce qu'il ne dit rien de plus?

IMPRIMERIE NATIONALE.

AMY, continuant.

Mylord m'annonce en outre que vous avez une communication à me faire de sa part. Je vous écoute.

VARNEY, à part.

Diable! n'aurait-il pas osé s'expliquer même par lettre? C'est bien là mylord Leicester!

Haut.

Oserai-je supplier mylady de me lire la partie de la lettre de mon maître qui concerne l'entretien que je dois avoir avec votre seigneurie?

AMY.

La voici.

Elle lit.

«... J'ai un sacrifice à vous demander, Amy, et le plus grand que mon «amour puisse attendre du vôtre. De graves circonstances obligent souvent «les fortunes les plus hautes aux plus obscurs déguisements. Au reste ce ne «sera qu'un moment, et de ce moment dépendent ma vie, et la vôtre, «Amy, qui m'est bien plus chère. Varney a reçu mes intentions, il vous en «fera part. Considérez ce fidèle serviteur comme moi-même. Il ne vous dira «rien que par mes ordres, il ne fera rien qui ne lui ait été prescrit par «moi.». — Maintenant, parlez, monsieur Varney.

VARNEY.

Mylord est trop bon pour moi.

A part.

C'est cela! Il me laisse tout à faire. Profitons de la latitude qu'il me donne. Travaillons à la fois pour lui et pour moi. C'est le moment d'essayer, ou jamais.

Haut.

Ce que j'ai à dire offensera peut-être mylady.

AMY.

Monsieur Varney, rien de ce qui vient de mylord ne peut m'offenser. — Parlez librement, monsieur Varney.

VARNEY, à part.

Elle ne daignera pas me dire une seule fois sir Richard.

Haut.

Je suis chargé, madame, de vous préparer à de tristes changements de fortune.

AMY, pâlissant.

Quels nouveaux malheurs! que voulez-vous dire? parlez, parlez donc vite!

VARNEY.

J'obéis, madame. Votre seigneurie a sans doute ouï parler de la reine d'Angleterre?

AMY.

Sans doute. Et quel anglais ne porte dans son cœur cette glorieuse Élisabeth, qui a fait vœu devant tout son peuple de vivre et mourir vierge et reine?

VARNEY.

Si ce double titre est le seul qui la recommande à vos yeux, mylady, votre admiration pour la reine aura lieu bientôt de diminuer de moitié. — On parle du mariage de sa majesté.

AMY.

En effet, il y a eu, je crois, des princes d'Espagne et de France sur les rangs. N'a-t-on pas nommé le roi Philippe? le duc d'Anjou? Ou n'est-ce pas le duc d'Alençon?.. Que sais-je, moi?

VARNEY.

Votre seigneurie est en effet mal informée. — La reine, qui pouvait choisir parmi les plus belles couronnes royales de l'Europe, a daigné arrêter ses yeux sur un sujet.

AMY.

Comment! le duc de Norfolk, peut-être?..

VARNEY.

Mylady est peu au courant des affaires politiques. Le duc de Norfolk est mort sur l'échafaud par la sentence de la reine.

AMY.

Alors, le duc de Lincoln?

VARNEY, souriant.

Il est catholique.

AMY.

Serait-ce le duc de Leinster?

VARNEY.

Un irlandais!

AMY.

Je ne vois guère, en ce cas, que le duc de Ruthland...

VARNEY.

Il est marié. — Au reste, votre seigneurie a raison, ce ne serait pas un obstacle.

AMY.

Qu'osez-vous dire là, monsieur?

VARNEY.

Une triste vérité politique, mylady. Les princes ne sont point sujets à la loi commune, et les mariages qui gênent les trônes, se cassent.

AMY.

Comment, monsieur Varney! Le trône n'est que le trône, et le mariage, c'est l'autel. Voilà de singuliers principes pour un écuyer du vertueux comte de Leicester.

VARNEY.

Ces principes viennent de plus haut que moi.

AMY.

Si le duc de Ruthland quitte sa femme pour sa reine, il est déshonoré.

VARNEY.

Vous êtes sévère, madame.

AMY.

Non. — D'ailleurs, que m'importe le mariage de la reine?

VARNEY.

Plus que vous ne pensez, mylady. — Au reste, lord Ruthland n'est pas celui dont il s'agit. Parmi tous les seigneurs anglais, ce n'est pas même à

une couronne ducale que la reine veut associer la sienne, mais à une simple couronne de comte.

AMY, pâlissant de plus en plus et violemment agitée.

De comte! de comte! Vous m'annoncez des changements de fortune, des malheurs! La reine est à Kenilworth, mon mari lui donne des fêtes, mon époux est son favori... — Dieu! se pourrait-il?

VARNEY.

Il se pourrait, madame.

AMY.

Juste ciel! Dudley m'abandonner! épouser la reine! — Mais n'est-il pas déjà mon époux, à moi? notre mariage!

VARNEY.

Je disais tout à l'heure à votre seigneurie que ce n'était point là un obstacle.

AMY.

Ô Dieu! ô mon Dieu! que t'ai-je fait? ce coup est trop fort pour une faible femme. — Abandonnée! répudiée! qui sait? — Non, Varney, tu me trompes ou l'on t'a trompé, un gentilhomme! un chevalier! un pair d'Angleterre! Dudley! — C'est impossible! — Tu mens.

VARNEY.

Je n'ai rien dit, madame.

AMY.

Non, mais tu m'as tout fait entendre. — Qui trahis-tu ici?

VARNEY.

Je disais bien que mes paroles offenseraient mylady, et cependant je ne suis qu'un serviteur qui obéit à son maître. Cette commission est trop pénible pour moi, que mylord en charge un autre. Je me retire.

AMY, l'arrêtant.

Non, ne t'en va pas, Richard Varney! — Restez, monsieur. Dites-moi tout. Je veux tout savoir...

VARNEY.

Madame, j'en ai déjà trop dit. Mon maître ne m'avait pas autorisé à tout vous dévoiler, bien au contraire. Mon dévouement pour vous m'entraînait

trop loin. Ma mission était de vous faire connaître les déterminations de mylord, mais non les raisons de ses déterminations. J'ai voulu vous servir en vous éclairant sur votre position; mais ma franchise est trop punie par le déplaisir de votre seigneurie...

AMY.

Que dites-vous? Leicester voulait me cacher... Parlez, Varney, de grâce, révélez-moi...

VARNEY.

Je manquerais à mon devoir, mylady, mettez que je n'ai rien dit.

AMY.

Oh! par pitié, ne me laissez pas dans l'horrible incertitude où vos demi-confidences m'ont jetée. Tuez-moi, ou dites-moi tout!

Elle pose sa main sur celle de Varney et lui dit d'un ton doux et suppliant :

Je vous en conjure, Varney.

VARNEY.

Si vous me parlez comme cela, je ne puis rien vous refuser. Vous me traitez souvent bien durement, madame, et cependant je donnerais tout mon sang pour une douce parole de votre bouche.

Il s'approche d'Amy qui recule.

AMY, à part.

Quel ton prend cet homme! pourquoi ai-je besoin de lui?

Haut.

La comtesse de Leicester vous écoute, monsieur.

VARNEY.

Hélas! mylady, personne n'eût plus ardemment que moi désiré de lui voir porter longtemps ce titre.

AMY.

Que voulez-vous dire? De grâce, expliquez-vous.

VARNEY.

Apprenez-donc tout, mylady. — Élisabeth d'Angleterre aime mylord de Leicester, mon maître, votre mari. Elle l'aime d'amour.

AMY, *anéantie.*

Elle l'aime! Et lui?

VARNEY.

Lui, madame? Que voulez-vous? L'Angleterre désire ce mariage, la France l'appuie, l'Espagne le laisse faire, l'Europe l'attend. Le peuple le chante dans ses ballades, les astrologues le lisent dans le ciel, les courtisans dans les yeux de la reine...

AMY.

Et la reine, achevez... dans les yeux de Leicester.

VARNEY.

Je n'ai point parlé de mylord.

AMY.

Je vous en parle, moi. — Je vous demande ce que pense, ce que fait le comte de Leicester?

VARNEY.

Ce qu'il pense? Madame, Dieu seul le sait. Ce qu'il fait? lui-même le sait à peine encore... Cependant l'amour d'une reine, et d'une reine qui peut faire un roi!.. la nécessité de toujours monter quand on a mis le pied sur l'échelle de l'ambition!.. tout perdre ou tout acquérir! le trône ou un abîme! — Et puis refuse-t-on de partager un lit que surmonte un dais royal?

AMY.

J'entends.

Elle tombe accablée dans un fauteuil.

Voilà le sacrifice qu'il exige de moi. C'est lui, c'est son cœur, c'est sa main qu'il me redemande, qu'il me reprend! Casser notre union! en a-t-il le droit? — Leicester, pourquoi ce sacrilège? A quoi bon offenser Dieu par un divorce et les hommes par un parjure? Ne suffisait-il pas de m'annoncer que je n'avais plus ton amour? Pouvais-je survivre à cette nouvelle? Va, je serais morte assez vite, même pour l'impatience de ton ambition!

VARNEY, *à part.*

La chose est en bon chemin!

AMY, toujours pâle et accablée.

Et mon père! mon père que je me promettais si follement de consoler par mon éclatante fortune! sur les cheveux blancs duquel je voulais poser la couronne de comte que je croyais partager! Mon père qui attend, et à qui au lieu d'une fille heureuse, fière, aimée de son noble époux, je rendrai son Amy perdue, abandonnée, délaissée, répudiée! Qui sait? chassée peut-être sans avoir jamais été reconnue femme légitime!

VARNEY.

Je ne puis cacher à mylady que ce dernier malheur est à craindre.

AMY, se levant à demi.

Ne le dis-tu pas, Varney? Oui, chassée comme une servante, comme une courtisane, comme une concubine! Grand Dieu! La comtesse légitime de Leicester, en proie aux risées, au dédain, à la pitié! — Et c'est là où Dudley me réduit sur sa foi de comte et de gentilhomme! Ce Dudley que j'aimais comme un ange, que j'admirais comme un dieu! — Ô saints du ciel, donnez-moi la force de ne pas vous blasphémer, donnez-moi celle de ne pas le maudire. — La comtesse de Leicester redevient donc Amy Robsart, pas même Amy Robsart! Que serai-je aux yeux de mon père, aux yeux du monde? Quelque chose de honteux, de misérable, de déshonoré, qui n'a de nom que dans le mépris des hommes!

VARNEY, avec une timidité affectée.

Si j'osais hasarder une parole, je dirais à sa seigneurie qu'il existe un moyen pour elle d'éviter l'humiliation de cette position fausse et équivoque. Mylady pourrait cesser d'être comtesse de Leicester sans perdre pourtant le titre d'épouse légitime.

AMY.

Comment? J'avoue que je ne vous comprends pas. De quel moyen parlez-vous?

VARNEY.

Puisque mylady l'exige, je l'en entretiendrai. Mais sa seigneurie n'oubliera pas que c'est mon zèle pur, mon dévouement désintéressé pour sa personne...

AMY.

Monsieur Varney, pour ne me souvenir que de cela, il faut que j'oublie quelque chose...

VARNEY, embarrassé.

Madame...

AMY.

Dites-moi ce que vous me vouliez dire, et je vous donne ma foi de comtesse que je mesurerai la reconnaissance au service.

VARNEY, à part.

Tant pis. Elle ne m'en devra guère, en ce cas.

Haut.

J'obéis à vos ordres, madame.

Il s'approche d'Amy.

Mylady, si au moment où mylord de Leicester, entraîné plus loin qu'il ne devrait sur cette pente irrésistible des grandeurs, va quitter votre main pour le sceptre d'Angleterre et vous priver d'un époux pour vous donner un roi, si, à l'heure où mon ambitieux maître abandonne pour les vaines pompes du trône...

Il s'approche de plus en plus d'Amy.

un trésor bien au-dessus de toutes les royautés de la terre, le trésor d'amour et de beauté que le trop heureux comte possède et que son trop infortuné serviteur a sous les yeux en ce moment...

AMY, reculant.

Parlez-moi d'un peu plus loin, monsieur, et venez au fait.

VARNEY.

Pardon! Madame, si donc maintenant que vous allez être publiquement rejetée loin de la maison de mon maître aux dérisions et aux malignités, maintenant que sans avoir jamais été reconnue l'épouse d'un grand seigneur, vous allez sortir de sa couche comme une faible victime ou comme une maîtresse dont on est las...

AMY.

Monsieur Varney!

VARNEY, continuant.

Pardon encore!.. — Hé bien! si en ce moment irrévocable dans votre destinée, un homme, moins éclatant que le noble comte, mais plus sûr, plus solide, plus fidèle, si cet homme se présentait à vous, et qu'au lieu de l'opprobre d'un abandon injurieux il vous offrît non plus un rang illustre

et un mariage secret, mais une fortune honorable et une publique union, au lieu du cœur volage et égoïste qui vous échappe, un amour ardent, exclusif, profond; si cet homme, qui préférerait un de vos regards à tous les sourires des rois et des reines de la terre, brûlait depuis longtemps pour vous d'une flamme d'autant plus dévorante qu'elle a dû être plus concentrée dans son sein; si cet homme, dis-je,

Il s'approche de nouveau d'Amy.

si cet amant, ce mari, était devant vous, — était à vos pieds!

Il se jette aux genoux d'Amy qui demeure immobile et comme pétrifiée.

AMY, blanche de terreur et à voix basse.

Dieu!

VARNEY, toujours à genoux.

Parlez, madame. — Forcée de renoncer au titre de comtesse de Leicester, hésiteriez-vous à accepter, à porter le nom modeste, mais honnête, mais légitime, du serviteur dévoué...

AMY, avec une amère et douloureuse ironie.

C'est cela, madame Varney!

VARNEY.

Non, mylady Varney. C'est le titre que portera l'épouse de sir Richard, non plus écuyer d'un comte, mais chevalier libre du royaume d'Angleterre.

Voyant Amy toujours immobile de stupeur, il cherche à l'attirer à lui en l'enlaçant dans ses bras.

Lady Varney n'a-t-elle rien à me répondre?

Le geste de Varney rappelle Amy à elle, elle se dégage de ses bras, fait violemment un pas en arrière et fixe sur Varney toujours agenouillé des regards fiers et étincelants d'indignation.

AMY, d'une voix tremblante de colère.

Va-t'en, Satan!

VARNEY, interdit.

Madame...

AMY, éclatant.

Relève-toi, Varney! Cesse de ramper à mes pieds, serpent! et de m'envelopper de tes replis empoisonnés! Relève-toi, te dis-je!

Varney se relève.

Est-ce que tu l'as bien pu penser, présomptueux drôle! Moi, ta femme! Amy Robsart, ta compagne! Lady Leicester, madame Varney! Pour qui me prends-tu? pour qui te prends-tu? Y a-t-il rien au monde qui soit si vil et si bas que toi? N'es-tu pas un valet?

VARNEY, blessé.

Madame!..

AMY.

Un valet!

VARNEY.

Ainsi, madame, vous refusez ma main et mon nom...

AMY, l'interrompant avec un mépris hautain.

Moi, avec toi!

VARNEY.

Il la saisit rudement par le bras et l'attire à lui, effrayée et furieuse.

Eh bien! j'en suis fâché, madame, mais vous m'appartenez!

AMY, se débattant.

Je t'appartiens, misérable! La femme de ton maître! oses-tu porter la main sur l'épouse de lord Leicester?

VARNEY.

Vous invoquez mal à propos ce nom. Car c'est lord Leicester lui-même qui m'a chargé de vous ordonner de porter désormais mon nom, le nom de mylady Varney, ou madame Varney, si vous l'aimez mieux. Vous avez le choix.

AMY.

Scélérat! tu calomnies Leicester. Je vois maintenant le but de tes mensonges, car il n'y a rien dans ce que tu viens de me dire ici qui n'ait été odieusement inventé par toi! Tu espérais ainsi en venir à tes fins. Tu me peignais mon Dudley infidèle pour me rendre infidèle moi-même. Tu nous trahissais tous deux. Hé bien! tu t'es trompé, Richard Varney, je ne te crois pas. Ce mariage du comte et de la reine, cet abandon dont tu me menaçais doucereusement, tout cela est faux! Tu as déchiré toi-même le bandeau que tu avais épaissi sur mes yeux.

VARNEY.

Madame, je ne vous ai rien dit qui ne fût vrai, car c'est l'ordre exprès de mon maître que vous preniez mon nom.

AMY.

Ton nom!

VARNEY.

Et que vous soyez présentée à la reine qui désire vous voir aujourd'hui même, comme ma femme.

AMY.

Ta femme! — Et présentée à la reine de cette façon! — Mensonge! invention! calomnie! Comme tout le reste!

VARNEY.

Vous obéirez pourtant, madame, ou sinon...

Il la regarde fixement.

AMY, tressaillant et secouant son bras.

Lâchez-moi, monsieur Varney!

VARNEY, la retenant toujours.

Obéirez-vous, madame? consentez-vous?...

AMY.

Jamais! — Mais lâchez-moi donc!

VARNEY.

Vous êtes à moi.

Il veut l'enlever dans ses bras.

AMY, résistant.

Si vous ne me laissez, j'appelle...

VARNEY.

Nous sommes seuls.

AMY.

Mon père! mon père! Comment ne voit-il pas que j'ai besoin de son secours? — Mon père!

VARNEY, la retenant toujours.

Je crois que sa raison se trouble. S'imagine-t-elle que l'écho de Kenilworth est à Lidcote-Hall?

AMY.

Mon père!

Elle se débat dans les bras de Varney.

VARNEY, essayant de lui fermer la bouche.

Ne criez pas ainsi, madame! On ne vous fait point de mal.

AMY.

Mon père! Tony Foster! Jeannette! — Quelqu'un! A mon secours, au nom du ciel! — Mon père!

Les deux portes opposées s'ouvrent à la fois. Entrent Foster, Jeannette d'un côté, Sir Hugh de l'autre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FOSTER, JEANNETTE, SIR HUGH ROBSART.

AMY.

Ah! vous voici enfin, mon père!

Elle se dégage des bras de Varney étonné, et court à son père.

VARNEY.

Son père! — Mais c'est bien lui! ici!

JEANNETTE et FOSTER.

Madame...

SIR HUGH.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, ma fille?

AMY.

Mon père ! soyez témoin... Vous êtes témoin ! vous avez vu...

SIR HUGH.

Je n'ai rien vu. Vous m'aviez recommandé de me placer de façon à ne rien entendre. Je n'ai pas cru de mon côté qu'il convînt que je visse tout... Vous étiez avec votre mari.

AMY.

Mon mari !

SIR HUGH.

Ne m'avez-vous pas dit que le premier homme que je verrais entrer près de vous, c'était votre mari ? N'ai-je pas en effet reconnu l'homme de votre choix, votre séducteur, votre ravisseur, Richard Varney ? Je bénis le ciel qu'au moins il vous ait épousée.

VARNEY, saluant sir Hugh.

Oui, noble chevalier Robsart...

A part.

Il est tombé des nues et moi j'en tombe aussi.

AMY, l'interrompant.

N'écoutez point ce misérable, mon père. Je ne suis point sa femme !

SIR HUGH.

Vous n'êtes point sa femme ! Et que me disiez-vous donc ? Se serait-il refusé ?...

Il se tourne fièrement vers Varney.

Tête et sang ! Monsieur ! une fille que vous avez séduite ! une damoiselle de noble lignage ! une Robsart ! Vous réparerez votre insulte, vous l'épouserez ou vous m'en rendrez raison par la dague et par l'épée.

AMY.

Mon père, où descendez-vous ? L'insulte dont vous parlez est déjà réparée.

VARNEY.

Oui, sir Hugh, ce que vous désirez est fait.

SIR HUGH.

Eh bien! que me dites-vous donc? Avez-vous perdu la raison, Amy? Je puis vous pardonner, ma fille, puisque votre faute est effacée. Mais vivez du moins en paix avec Varney, puisqu'il est votre mari et puisque vous l'avez voulu.

AMY.

Mon père! je vous le dis, ce n'est point là mon mari.

SIR HUGH.

Encore! Mais qui donc est votre époux?

AMY, violemment agitée.

C'est...

VARNEY, vivement et bas à l'oreille d'Amy.

La tête de lord Leicester est dans vos mains, madame.

AMY, laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

Je ne puis rien dire.

SIR HUGH.

Vous êtes donc folle, ma fille!

VARNEY, bas à sir Hugh tandis qu'Amy semble absorbée dans une triste rêverie.

Ne la tourmentez pas, mon père. — Vous êtes tombé parmi nous un mauvais jour. Lady Varney a parfois des accès d'humeur sombre, où elle méconnaît tout le monde, jusqu'à moi, vous voyez? Il faut la laisser revenir d'elle-même. Votre présence l'agite et la trouble.

AMY, à demi-voix.

Que je suis malheureuse!

SIR HUGH, avec douceur.

Oui, tu es malheureuse, chère enfant. Tu renies maintenant le mari pour lequel tu as abandonné ton père. C'est pourtant l'homme de ton cœur, ma fille. Je t'aurais voulu donner un autre époux, mais il peut entrer sans déshonneur dans la famille Robsart, maintenant qu'il est chevalier et qu'il peut s'élever encore par la faveur de ce puissant comte de Leicester qui demain peut-être sera époux d'Elisabeth et roi d'Angleterre.

AMY, à part.

Qu'entends-je ? Il serait donc vrai ! J'espérais que Varney avait menti ! Ô Dieu !

SIR HUGH, embrassant Amy.

Adieu, ma fille. Tu es pâle et froide comme une statue dans un sépulcre.

AMY.

Oh ! ne me quittez pas, mon père, je vous en conjure.

SIR HUGH.

Calme-toi. Je reviendrai dans un meilleur moment. Je te laisse aux soins de ton mari.

AMY.

De Varney ! Restez, oh ! restez encore un instant !

VARNEY, bas à sir Hugh.

Si vous prolongez cet entretien, l'accès va la reprendre.

SIR HUGH.

Je ne puis, Amy, tu me reverras bientôt. Adieu.

Il l'embrasse et sort.

AMY, suivant d'un œil fixe son père qui sort.

Il m'abandonne aussi !

SCÈNE VII.

Les Mêmes, excepté SIR HUGH ROBSART.

VARNEY, à part.

Allons ! voilà déjà la chose arrangée pour le père, et vraiment cela a été tout seul.

Il s'approche d'Amy et lui parle à voix basse.

Vous le voyez, madame, en dépit de vous-même ou de votre plein gré, vous êtes lady Varney, vous ne pouvez désormais vous soustraire à ce nom...

AMY, l'interrompant d'une voix haute.

C'est encore toi, infâme! Retire-toi! — Foster, Jeannette, venez ici, et sachez que ce hardi misérable a osé lever les yeux et porter la main sur la femme de votre maître, sur moi! Vous ouvrez des yeux étonnés, vous ne pouvez croire à ce que je vous dis. Cela est pourtant. Oui, c'est bien de lui que je vous parle, de cet homme qui ose m'appeler sa femme, de ce valet qui n'est bon qu'à séduire les filles de taverne avec les vieux pourpoints de son maître, rehaussés de rosettes neuves.

VARNEY, furieux.

Madame!... devant vos gens!

AMY.

Va-t'en, Varney! — Aussi bien, voici l'heure où lord Leicester rentre de la chasse. Va, les bottes de ton maître ont besoin de ton service, et la plume de ta toque de chevalier n'est pas trop noble pour en essuyer la poussière. — Va-t'en!

VARNEY, grinçant des dents, à part.

Comme elle me traite! Quel raffinement de mépris! Elle me le paiera cher! Adieu donc, belle dame, vous boirez la potion de l'alchimiste et vous irez cuver votre orgueil à Cumnor. — Allons sur-le-champ trouver Alasco.

Haut.

Venez, Foster, venez, Jeannette.

Tous trois sortent.

SCÈNE VIII.

AMY, seule.

Elle tombe dans le fauteuil, et reste longtemps immobile et muette, la tête cachée dans ses deux mains. Enfin elle la soulève lentement et promène autour d'elle des yeux égarés.

Est-ce que réellement je ne rêve pas? Ce que me disait ce Varney, c'est donc vrai! Le crime du comte m'est confirmé par la voix de mon père! Ah! pourquoi ai-je quitté en fugitive et en coupable la maison paternelle?

IMPRIMERIE NATIONALE.

Je suis si peu de chose dans le monde maintenant, ma place y est si ignorée, que l'on parle devant moi de ce qui me déchire les entrailles comme d'une chose indifférente! — ou même heureuse. — Voilà ce que la pauvre fille Amy Robsart a gagné à sa couronne de comtesse! Ainsi, demain, oui, demain peut-être, sans que la mort ait visité Kenilworth, il n'y aura plus de lord ni de lady Leicester! Lui, sera le roi d'Angleterre, et moi, la femme de Varney! — La femme de Varney! Vivre avec Varney! Non, — plutôt la mort et l'enfer!

Entre Jeannette portant un gobelet d'argent sur un plateau de vermeil.

SCENE IX.

AMY, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Madame...

Elle fait quelques pas. La comtesse demeure immobile.

Mylady!

AMY, se détournant brusquement.

Que me veut-on? laissez-moi!

Elle reconnaît Jeannette et reprend avec douceur.

Ah! c'est toi, Jeannette! pardon.

JEANNETTE.

Que vous êtes bonne, madame, pour être si malheureuse!

AMY.

Ah oui, bien malheureuse, chère enfant! — Mais que m'apportes-tu là?

JEANNETTE.

Une potion calmante que Foster m'a remise pour vous. Un breuvage qui doit vous rendre quelque repos après toutes vos souffrances. Ceci vous fera retrouver le sommeil.

AMY.

Le sommeil, Jeannette. Il n'en est plus pour moi que dans la tombe. Mais pose ceci sur cette table, et laisse-moi. J'ai besoin d'être un instant seule.

JEANNETTE, à part.

Comme elle est pâle, pour une comtesse !

Elle pose le plat sur la table près d'Amy, fait une révérence profonde, et sort.

SCÈNE X.

AMY, puis FLIBBERTIGIBBET.

AMY, seule.

Esprits simples, qui s'imaginent que les plaies de l'âme peuvent se guérir avec les remèdes du corps, et qu'on peut rendre le sommeil à des yeux qui ne peuvent plus même pleurer ! Comme si le désespoir n'était qu'une maladie ! Comme si l'on pouvait garder la santé quand on a perdu le bonheur ! A quoi bon boire ceci ?

Elle semble réfléchir un moment.

Mais ces bons serviteurs qui m'ont préparé ce breuvage, qui se sont dit : «Cela fera du bien à notre pauvre maîtresse !» Repousserai-je leurs soins ? Tromperai-je leur espoir en refusant le cordial qu'ils m'ont destiné ? Allons ! Il n'y a plus au monde que ces deux cœurs qui s'intéressent à moi, il n'y a plus que ce concierge et cette servante qui aient pitié de la comtesse de Leicester, je leur dois au moins, puisqu'ils daignent me soigner, de me laisser faire. — Buvons.

Elle prend le gobelet et le porte à ses lèvres.

En ce moment une voix aigre crie, comme de l'intérieur des murs :

UNE VOIX.

Ne buvez pas !

Amy s'arrête tremblante.

AMY.

Qui me parle ?

La porte d'Alasco s'ouvre et donne passage à Flibbertigibbet, qui se place d'un bond en face de la comtesse.

FLIBBERTIGIBBET.

Moi, noble dame. — Ne buvez pas.

AMY, *étonnée.*

Vous ! qui êtes-vous ?

FLIBBERTIGIBBET.

Un lutin, mais un lutin à qui vous avez sauvé la vie et qui cherche à s'acquitter en sauvant la vôtre à son tour.

AMY.

Je vous reconnais. Vous êtes le malheureux que mylord ce matin...

FLIBBERTIGIBBET, *saluant.*

Oui, belle dame, l'histoire du poignard. Ce pauvre poignard, soit dit en passant, vous l'avez jeté par la fenêtre, et c'est le seul tort que je vous connaisse. Il eût été bien beau pour jouer Méphistophélès dans le *Faust* de Marlow, ou sir Pandarus de Troie...

AMY.

Mais ne vous avait-on pas mis en prison? Comment en êtes-vous sorti? Comment êtes-vous entré ici? Et que voulez-vous me dire?

FLIBBERTIGIBBET.

Bien des questions à la fois, noble comtesse; et pour peu que j'eusse la faconde d'un prédicateur presbytérien, je pourrais faire aisément de ma réponse un sermon en trois points; mais je tâcherai d'être bref, et de remplacer autant que possible les *verumenimvèro* par des *sed* tout court, dût mon éloquence y perdre un peu. — Hum! — Je vous dirai donc, madame, qu'en sortant d'ici ce matin, on m'a gracieusement conduit dans ce qu'on appelle la prison du château. C'est une vieille tourelle fort élevée à laquelle on arrive par une galerie dont le parquet sonne diablement creux, et m'a l'air, pour n'en dire qu'un mot, d'un système de chausse-trapes. On m'a jeté là dedans — non dans les chausse-trapes, mais dans la tourelle — avec une cruche d'eau et... Mais que vous importe? Je commençai d'abord par tenter une évasion, genre dans lequel j'excelle; mais ne voyant à ma prison qu'une fenêtre fort bien grillée et une porte fort bien close, je commençais à désespérer de ma liberté quand tout à coup, il y a une heure environ, je vois

se démasquer dans ma cellule une porte pareille à celle-ci et paraître le docteur Doboobius, autrement dit Démétrius Alasco. Si vous me demandez ce que c'est qu'Alasco, je vous dirai, gentille dame, que c'est un alchimiste, un sorcier, ou un astrologue, à votre choix, ou, si vous l'aimez mieux, et ce serait une triste recommandation près de quelqu'un dont j'aurais l'honneur d'être connu, Alasco est un de mes amis. La preuve, c'est qu'il a essayé de m'envoyer voyager dans l'autre monde à cheval sur un baril de poudre. — Mais pardon pour ces niaiseries. — Alasco est donc un empoisonneur. J'étais fort surpris de le voir, mais mon étonnement a cessé quand dans l'entretien qui s'en est suivi, j'ai vu qu'il avait besoin de moi. Il m'a fait des propositions fort acceptables, et j'ai accepté. Du nombre était ma liberté. Il faut vous dire que ma tourelle communiquait à la sienne par le moyen de la susdite porte cachée. J'ai donc quitté ma prison pour son laboratoire, c'est-à-dire le purgatoire pour l'enfer. Or, à peine arrivé dans cet enfer, j'ai été témoin d'un entretien entre lui et Richard Varney, l'autre démon de Kenilworth. Ce Varney, autant que j'ai pu comprendre ses paroles fort entrecoupées de regards significatifs, venait chercher une boisson commandée à Alasco par mylord Leicester et destinée à la comtesse Amy. — Cette boisson, la voilà.

AMY.

Et qu'est-ce que cette boisson?

FLIBBERTIGIBBET.

Vous me le demandez, noble dame. Ne sort-elle pas de la cuisine d'Alasco? qu'est-ce que cela peut être, sinon du poison?

AMY.

Du poison! — Et c'est Leicester qui me l'envoie!

FLIBBERTIGIBBET.

C'est lui qui a commandé ce breuvage pour vous.

AMY.

Grand Dieu, pardonne-moi!

Elle reprend le gobelet et le porte précipitamment à ses lèvres.

FLIBBERTIGIBBET, l'arrêtant.

Que faites-vous, madame? ne m'avez-vous pas entendu? c'est du poison.

AMY.

Et que veux-tu que j'en fasse? Puisque c'est Leicester qui me l'envoie, ce poison, il faut bien que je le boive. C'est à la fois une blessure et un remède.

Elle porte de nouveau le verre à ses lèvres. Le lutin le lui arrache.

FLIBBERTIGIBBET.

Non, gentille dame. Je vous dois la vie, il faut, bon gré mal gré, que je paie ma dette. Il ne sera pas dit que j'aie manqué la seule bonne action où je me sois jamais aventuré. D'ailleurs cela fera si bien enrager mes deux amis!

Il jette le gobelet à terre.

Au diable cette liqueur du diable! Vous verrez qu'avant une heure ce plancher sera aussi noir que s'il avait été brûlé par le triple souffle de Cerbère.

AMY, l'œil fixé sur le breuvage répandu.

Qu'avez-vous fait? Que vais-je devenir maintenant que je n'ai plus de poison?

FLIBBERTIGIBBET.

Ce que vous deviendrez, noble jeune dame. De par Shakespeare! Entre un époux qui vous empoisonne en guise de divorce et un Varney qui vous convoite, il n'est qu'un parti d'usage immémorial dans toutes les tragédies, comédies et mascarades, — fuir.

AMY.

Fuir? Où? Comment?

FLIBBERTIGIBBET.

Comment? par cette croisée qui est presque de plain-pied avec le parc, et qui m'a bien l'air de n'avoir été faite que pour cela. — Où? N'avez-vous point quelque tante? quelque frère? quelque père? ce que vous autres nobles personnes appelez des parents, car pour moi pauvre diable, je n'ai jamais eu que mes folles idées pour famille et pour compagnie, le ciel étoilé pour dais de lit, et une pierre pour oreiller.

AMY.

Je cours trouver mon père. Tu as raison. Cette fenêtre... crois-tu?

FLIBBERTIGIBBET.

Je vous aiderai à descendre. Pur enfantillage, madame.

AMY.

Mais seule...

FLIBBERTIGIBBET.

Est-ce que je ne suis pas là? est-ce que je ne vous appartiens pas, sang et cervelle, os et chair, corps et âme? Je serai votre guide, votre défenseur, votre valet.

AMY.

Vous me serviriez ainsi! Qu'ai-je donc fait pour tant de dévoûment?

FLIBBERTIGIBBET.

Vous m'avez sauvé la vie, et, belle dame, si peu de chose que ce soit, c'est tout pour moi qui n'ai que cela. D'ailleurs, je ne suis pas fâché de vous donner un échantillon de mon talent naturel pour les évasions. — Mais hâtons-nous, je vous supplie, puisque la résolution est prise.

AMY.

Un dernier moment.

Elle se met à une table et écrit quelques mots sur un papier qu'elle plie.

Comment sceller cette lettre? Ah! une boucle de mes cheveux!

Elle coupe une boucle de ses cheveux et en attache la lettre.

Ce sera à la fois un adieu et un souvenir de celle qu'il a voulu empoisonner. Dépouillons-nous encore de cette fatale couronne, — et partons.

Elle ôte sa couronne et la pose sur la table avec la lettre.

FLIBBERTIGIBBET.

Tout est-il fait? Venez, madame.

AMY.

A la garde de Dieu!

Flibbertigibbet l'aide à franchir la croisée derrière laquelle elle disparaît.

FLIBBERTIGIBBET, *la suivant du regard.*

Bien... c'est cela... vous y voilà. — Je vous suis.

Il revient vers la table.

Un dernier coup d'œil ici. N'oublions-nous rien?

Il regarde ce qu'Amy a laissé sur la table.

Cette couronne? des perles fines, vraiment! Allons, n'y touchons pas, je suis honnête homme pour le quart d'heure. Cette lettre? On l'interceptera. Il vaut mieux que je m'en charge.

Il prend la lettre.

Quant à la couronne, elle pourrait nous être utile, si le voyage est long par hasard. D'ailleurs on l'intercepterait aussi. Allons!

Il prend la couronne. Apercevant un autre papier sur la table.

Qu'est-ce que ce parchemin?

Il l'examine.

La passe de la reine! Comment! Munissons-nous de cela. Cela manquerait dans ma collection. Allons, je crois que j'ai bien tout. Elle m'attend. Descendons. La charmante aventure! J'ai l'air d'un singulier Médor à enlever ainsi des Angéliques!

Il saute par la croisée.

ACTE QUATRIÈME.

Le parc de Kenilworth. A gauche, quelques tours de la partie ruinée du château. Au fond des arbres, au-dessus desquels s'élèvent dans l'éloignement le donjon et les toits découpés ou crénelés du château neuf.

SCÈNE PREMIÈRE.

VARNEY, seul.

Il paraît chercher avec attention.

Qu'est-elle devenue?.. Je ne sais en vérité où la retrouver. Voilà bien un de ces retours de fortune!.. Ce qui devait nous perdre tantôt nous a sauvés, et ce qui devait nous sauver à présent nous perd. Qui peut prévoir les suites de cette disparition de la comtesse? On a trouvé la fenêtre ouverte, elle aura fui par là dans le parc. Aussi, quelle idée de femme et de folle! Aller s'imaginer que l'innocent breuvage anodin préparé par cet honnête Alasco est du poison, au moyen duquel le comte veut se débarrasser d'elle et épouser la reine! Si mon pauvre maître savait quelle bonne opinion a maintenant de lui son Amy!.. — D'un autre côté, si vos affaires s'arrangeaient, mon cher Varney, si vous pouviez ressaisir sans bruit la belle fugitive, il est probable que l'horreur dont elle doit voir à présent un époux qui a voulu (du moins elle le croit) l'empoisonner, il est probable, dis-je, que cette horreur, ce mépris, et tous les autres sentiments favoris des honnêtes gens en colère, empêcheraient la jeune lady de s'opposer à la cassation du mariage, faciliteraient vos vues sur elle et celles de la reine sur le noble comte... — Holà, si ce nouvel incident fâcheux allait tourner à bien? Richard Varney, vous êtes encore plus heureux qu'adroit, et ce n'est pas peu dire. — Mais suis-je fou? ne voilà-t-il pas un beau moment pour me féliciter que celui où la fuite de la comtesse va peut-être dérouler et déchirer toute la trame? Mon esprit s'est-il envolé comme ma proie? Je suis bien maladroit et bien malencontreux... Mais voici ce vieux Alasco qui s'est mis comme moi à la recherche de l'oiseau échappé, et qui, si j'en juge à sa mine, ne paraît pas avoir été plus heureux que moi.

SCÈNE II.

VARNEY, ALASCO.

VARNEY.

Hé bien?

ALASCO.

Eh bien!

VARNEY.

Ainsi, mon cher docteur en diablerie, la brebis a dupé deux loups?

ALASCO.

J'ai cherché dans tout le parc et je n'ai rien vu, rien trouvé qui ressemblât à une robe blanche et à des cheveux épars.

VARNEY.

Aussi, monsieur Alasco, quelle idée d'aller présenter un philtre soporifique à une jeune fille évaporée qui aurait peur d'un verre d'eau!

ALASCO.

Allons, va-t-il maintenant s'en prendre à moi de ce que j'ai travaillé d'après ses intentions?

VARNEY.

Je vous demande un peu si ce n'était pas la plus insigne folie que de s'imaginer qu'elle boirait cela quand sa fenêtre sans barreaux donne presque de plain-pied sur le parc et que la fille dont nous nous servions pour lui offrir le breuvage est bien plus dans les intérêts de la comtesse que dans les nôtres?

ALASCO.

Hé! mais! c'était à vous de penser à tout cela. Pouvais-je, moi, prévoir ce qui arriverait?

VARNEY.

Et pourquoi donc es-tu ici, vieux sorcier? n'es-tu pas payé pour prévoir et prédire?

ALASCO.

En vérité, les intérêts de trois ou quatre vers de terre, voilà de dignes sujets d'études pour une âme absorbée dans les calculs célestes!..

VARNEY.

Tant pis pour les calculs célestes, s'ils vous rendent incapable de combinaisons terrestres. En ce cas, demandez aux astres un domaine de Cumnor, un laboratoire d'abbé...

ALASCO.

Vous n'avez pas compris ce que je voulais dire, sir Richard...

VARNEY.

Allons, allons. Tu veux nous réconcilier, rien de plus aisé; nous n'étions pas brouillés, et jamais nous ne le serons. Nous nous connaissons tous deux trop à fond pour pouvoir nous dire de ces vérités qui surprennent désagréablement et coupent brusquement une vieille liaison.

ALASCO.

Cela est vrai.

VARNEY.

Ne perdons pas de temps. Lady Amy est certainement encore dans le parc, les murs de clôture sont élevés. Cherchons-la bien. Je crois la reine, le comte et toute la cour prêts à partir pour la chasse. Hâtons-nous. Et séparons-nous pour mieux chercher.

Ils sortent chacun d'un côté du théâtre.

SCÈNE III.

AMY, FLIBBERTIGIBBET.

Au moment où Varney et Alasco sortent, Flibbertigibbet se glisse sur le théâtre à travers les branches d'un massif de verdure, èt fait signe à Amy de le suivre.

FLIBBERTIGIBBET.

Les chats-huants sont envolés, madame; vous pouvez sortir en toute sûreté de votre citadelle de houx et de broussailles; mais prenez garde à vos beaux yeux, car je n'ai jamais vu de branches plus disposées à vous caresser les paupières de leurs épines.

Amy paraît.

AMY.

Voilà donc les serviteurs du comte de Leicester!

FLIBBERTIGIBBET.

Dignes de leur maître, madame. Car je vous le répète, et ce sont mes deux oreilles qui l'ont entendu, ce breuvage, ce poison était commandé par lui, pour vous.

AMY.

Par lui! pour moi! — Je ne sais où j'en suis. Ce matin, il me serrait tendrement dans ses bras, quelques heures après, il m'envoie un breuvage empoisonné! — Oui, ma vie l'importune, il est si près du trône! — Une barrière l'en sépare; il ne la peut franchir, il veut la briser. Leicester, si tu m'avais demandé ma vie pour prix d'un peu d'amour, Dieu sait avec quelle joie je te l'aurais donnée. Mais l'immoler lâchement à l'ambition! Qui m'eût dit cela de mon généreux Leicester?

FLIBBERTIGIBBET.

Pardon si je vous interromps, noble dame. Ce que vous dites là est fort bien dit : vous n'avez que trop de raisons pour parler ainsi et bien autrement encore. Mais moi, qui n'ai rien à dire, à quoi vous suis-je bon ici, si vous ne me donnez rien à faire? Je suis là devant vous comme la lanterne qui écoute si patiemment la glose de Sosie dans l'*Amphitryon* de Plaute, ou mieux encore comme l'urne à laquelle Hamlet adresse ses terribles soliloques.

AMY.

Que désirez-vous de moi, mon ami?

FLIBBERTIGIBBET.

Que vous m'employiez, mylady. Vous n'êtes pas en si belle position que je puisse rester près de vous les bras croisés, vous faisant de temps en temps un signe de tête, comme un confident de tragédie. J'ai des talents faits exprès pour vous aider dans l'embarras où vous vous trouvez. Mettez-les à profit. Voyons : vous plaît-il que je vous pratique une issue à travers les grands murs de ce maudit parc, ou que je vous aille chercher votre père?

AMY.

Mon père! oh oui, mon père! Si tu pouvais le trouver et me l'amener, je serais sauvée.

FLIBBERTIGIBBET.

Il suffit, gracieuse dame. Attendez-moi ici. Vous y pouvez continuer paisiblement votre monologue. Ceux qui vous cherchent en sortent et ne s'aviseront pas d'y revenir. Adieu. Je reviens dans peu, et comptez que votre père me suivra de près.

Il fait un signe de la main à la comtesse, franchit le taillis d'un saut et disparaît.

SCÈNE IV.

AMY, seule.

Mon père! Oui, je veux vous demander pardon avant de mourir, car je mourrai, Leicester le veut. Je n'ai point cherché à éviter la mort, mais à lui épargner un crime. — C'est lui, ce matin, qui me serrait dans ses bras, qui me disait : *Amy, rien ne nous séparera, rien!* Oui, mon père, c'est lui qui, après vous avoir si longtemps privé de votre Amy, vous l'enlève maintenant à jamais. Hélas! j'ai donc été bien criminelle pour être si cruellement punie! Non, je n'aurais pas cru cela même de ce Varney, de ce misérable dont la seule vue me fait horreur... — Si... grand Dieu! Si ce n'était pas d'après l'ordre de mon Leicester... — Ah! malheureuse! il est capable de tout, celui qui a osé proposer à sa légitime épouse de passer pour la femme d'un de ses valets, d'un vil écuyer! Il a pu une lâcheté, il peut un crime. — Que faire? où fuir? comment trouver mon père? mon père, où est-il? mon père, venez, vous que j'ai abandonné, me protéger contre l'époux que j'ai suivi! ses infâmes serviteurs me cherchent, comment leur échapper? Ce parc est fermé. A qui m'adresser? Ce sauveur que le hasard m'a donné, cette espèce de bon génie qui a favorisé mon évasion, m'abandonnerait-il aussi? Ou bien lui serait-il arrivé quelque malheur? Quoi, tout, jusqu'à ce roseau, se romprait sous moi! A quoi suis-je réduite, grand Dieu! la fille du chevalier Robsart, la comtesse de Leicester protégée par un bateleur! Voilà ce que m'a fait le grand comte, le noble Dudley! Tout est fini maintenant; il n'y a plus dans mon âme une étincelle d'amour et de dévoûment pour lui. Le mépris a tout éteint. Je ne le hais même pas.

Elle s'assied pâle et immobile sur un piédestal placé près d'une fontaine, à l'un des côtés du théâtre, et rêve profondément, tandis que la reine apparaît au fond du théâtre et s'avance lentement.

SCÈNE V.

AMY, ÉLISABETH.

ÉLISABETH, *sans voir Amy.*

Les paroles tendres de cet infortuné comte me jettent dans un trouble!.. J'avais besoin d'être seule. Il y a tant de séduction dans l'amour d'un homme tel que Leicester...

AMY, *à part et comme réveillée en sursaut.*

Leicester!.. Quel nom ai-je entendu?

Elle lève les yeux sur la reine.

Dieu! Quelle est cette femme?..

ÉLISABETH, *continuant.*

Ses regards fiers et timides, ses demi-aveux, ce secret toujours prêt d'échapper de ses lèvres... Oh! que ne puis-je faire mon bonheur et celui de mon Dudley!

AMY, *à part.*

Qu'entends-je? son Dudley!.. leur bonheur!.. Juste ciel! Je frémis de comprendre...

ÉLISABETH, *poursuivant.*

Elle serait bien heureuse, l'épouse de Leicester!

AMY, *à part.*

Hélas!

ÉLISABETH, *toujours sans voir Amy.*

Pourquoi moi-même me créer des obstacles? Qui pourrait empêcher cette union? Dudley est libre...

AMY, *toujours à part.*

Le malheureux la trompe aussi — ou peut-être se croit-il libre à présent. Oh! que je souffre!

ÉLISABETH.

Oui, Dudley est libre, et moi, je suis toute-puissante. Est-ce que je ne puis pas ce que je veux? Est-ce que je ne suis pas la reine?

AMY.

La reine! ô ciel! Il est trop vrai! La reine! c'est la reine! Malheureuse que je suis!

ÉLISABETH, se détournant.

Qu'est cela? Qui ose?.. Femme, que faites-vous ici?

AMY.

Votre majesté... Je passais, je me retire...

ÉLISABETH.

Non, parlez. Vous paraissez troublée et prête à défaillir. Jeune fille, rassurez-vous. Vous êtes devant votre reine.

AMY.

C'est pour cela, madame, que je tremble...

ÉLISABETH.

Rassurez-vous, vous dis-je. Avez-vous quelque grâce à obtenir? Que demandez-vous?

AMY.

Votre protection, madame.

Elle tombe aux genoux de la reine.

ÉLISABETH.

Toutes les filles de notre royaume y ont droit lorsqu'elles la méritent. Relevez-vous et reprenez vos sens, que notre présence a si fort troublés. Qui êtes-vous? Pourquoi et en quoi notre protection vous est-elle nécessaire?

AMY.

Madame...

A part.

Que puis-je dire?

Haut.

Madame, hélas! je n'en sais rien.

ÉLISABETH.

Voilà qui ressemble à de la démence. Savez-vous que nous ne sommes pas accoutumée à répéter aussi souvent une question sans obtenir de réponse?

AMY.

Je vous supplie — j'implore votre majesté, votre gracieuse protection est ici mon seul recours. Daignez ordonner qu'on me rende à mon père.

ÉLISABETH.

Eh mais! il faudrait que je le connusse d'abord, ce père. Qui êtes-vous? qui est-il?

AMY.

Je suis Amy, fille de sir Hugh Robsart.

ÉLISABETH.

Robsart! En vérité, je ne suis occupée que de cette famille depuis ce matin. Le père me demande sa fille, la fille me demande son père. Vous ne me dites pas encore tout ce que vous êtes. Vous êtes mariée?..

AMY, à part.

Mariée!.. Ciel! saurait-elle le secret de Leicester?..

Haut.

Oui, madame, il est vrai... Pardonnez! Oh! pardonnez-moi! Au nom de votre auguste couronne, grâce!

ÉLISABETH.

Vous pardonner, ma fille? et qu'ai-je à vous pardonner? C'est l'affaire de votre respectable père que vous avez trompé. Je sais, vous le voyez, toute votre histoire; votre rougeur la confirme. Vous vous êtes laissée séduire, et enlever...

AMY, fièrement.

Oui, madame, mais celui qui m'a séduite et enlevée m'a épousée.

ÉLISABETH.

En effet, je sais que vous avez réparé votre faute en épousant votre ravisseur, l'écuyer Varney.

AMY.

Ce Varney! Non, madame, non, comme il existe un ciel sur nos têtes, je ne suis pas la misérable créature que vous croyez voir en moi! Je ne suis pas la femme de cet odieux scélérat, de ce vil esclave! je ne suis point l'épouse de Varney! J'aimerais mieux être celle de Satan!

ÉLISABETH.

Que veut dire ceci? Dieu merci, femme, on n'a pas besoin de vous arracher les paroles quand le sujet vous convient.

A part.

De qui suis-je le jouet ici? Il se trame quelque mystère indigne.

Haut.

Eh! dis-moi, Amy Robsart, qui donc as-tu épousé? De par le jour qui nous luit, je saurai de qui tu es la maîtresse ou la femme. Dis, parle, et sois prompte, car tu risquerais moins à te jouer d'une lionne qu'à tromper Elisabeth d'Angleterre.

AMY, anéantie.

Le comte de Leicester sait tout!

ÉLISABETH.

Leicester! Le comte de Leicester! femme, tu le calomnies, il n'entretient pas des créatures telles que toi. Qui t'a poussée à cet odieux mensonge? Qui t'a soudoyée pour outrager le plus noble lord, l'homme le plus vertueux de ce royaume? Viens sur-le-champ avec moi; mais le voici lui-même avec notre cour. Tant mieux; nous fût-il plus cher que notre main droite, tu seras confrontée avec lui, tu seras entendue en sa présence, afin que je sache qui est assez insensé en Angleterre pour mentir à la fille de Henri huit!

SCÈNE VI.

AMY, ELISABETH, LEICESTER, VARNEY, TOUTE LA COUR

Élisabeth, les yeux fixés sur Leicester. Amy, pâle et défaillante, appuyée sur le piédestal.

LEICESTER, avec un mouvement de terreur, à part.

Ciel! Amy avec la reine!

VARNEY.

Qu'est cela?

IMPRIMERIE NATIONALE.

ÉLISABETH, à part.

Comme il pâlit!

Haut.

Mylord de Leicester, connaissez-vous cette femme?

LEICESTER, d'une voix basse.

Madame...

ÉLISABETH, avec force.

Mylord de Leicester, vous connaissez cette femme!

LEICESTER.

La reine daignera-t-elle me permettre d'expliquer...

A part.

Malheureux! tout est perdu!

ÉLISABETH.

Leicester, est-ce moi que vous avez osé tromper? moi, votre bienfaitrice, votre confidente, votre trop faible souveraine et maîtresse? Votre trouble confesse votre perfidie. S'il y a quelque chose de sacré sur la terre, j'en jure par cela, déloyal comte, votre fourberie abominable sera dignement récompensée.

LEICESTER, abattu.

Je n'ai jamais voulu vous tromper, madame.

ÉLISABETH.

Taisez-vous! Votre tête, mylord, court maintenant les mêmes chances que courut jadis celle de votre père.

AMY, à part.

Ô Dieu!

LEICESTER, se relevant et d'une voix ferme.

Reine, ma tête ne peut tomber que par le jugement de mes pairs. C'est à la barre du parlement impérial d'Angleterre que je plaiderai ma cause et non devant une princesse qui récompense de la sorte un dévoué serviteur. Le sceptre de votre majesté n'est pas une baguette de fée pour dresser en un jour mon échafaud.

ÉLISABETH.

Vous tous, mylords, qui m'entourez, vous entendez. Eh quoi! on nous défie, ce nous semble, on nous brave dans le château même que cet homme superbe tient de notre royale bienveillance! Mylord de Shrewsbury, vous êtes comte-maréchal d'Angleterre, attaquez ce rebelle en haute trahison.

AMY, à part.

Juste ciel!.. Je tremble... Je ne croyais plus tant l'aimer.

ÉLISABETH.

Ne levez pas ainsi fièrement le front, Dudley, comte de Leicester. Notre illustre père, Henri huit, faisait tomber les têtes qui ne se courbaient pas. Allons! mon cousin lord Hunsdon, que les gentilshommes pensionnaires de notre suite se tiennent prêts; mettez cet homme en lieu de sûreté. Qu'il donne son épée, et qu'on se hâte, quand j'ai parlé.

Au moment où les gardes s'avancent vers Leicester calme et immobile, Amy se précipite mourante aux pieds de la reine.

AMY.

Épargnez-le, madame, grâce! justice! Il n'est pas coupable! non, il n'est pas coupable, nul ne peut accuser en rien le noble comte de Leicester!

ÉLISABETH.

Vraiment, ma fille. Ceci est nouveau. N'est-ce pas vous qui l'accusiez tout à l'heure, vous l'avez donc calomnié?

AMY.

L'ai-je accusé, madame? Oh! si je l'ai accusé, certainement je l'ai calomnié. Je suis seule digne de votre colère.

ÉLISABETH.

Prenez garde, insensée que vous êtes. Ne disiez-vous pas à l'instant que le comte savait toute votre histoire?

AMY.

Je ne sais ce que je disais, madame; on avait menacé ma vie, je me trompais, ma raison était troublée...

ÉLISABETH.

Quel est votre maître ou votre amant, femme, si, comme vous l'affirmiez tout à l'heure, vous n'êtes pas l'épouse de Varney?

LEICESTER, s'avançant.

Je dois avouer à sa majesté...

ÉLISABETH.

Mylord, laissez parler cette femme.

AMY.

Madame!

A part.

Ô ciel!..

Haut.

Oui, Madame, je suis l'épouse de Varney!

LEICESTER, à part.

Trop généreuse Amy!

ÉLISABETH.

Vous avouez donc, jeune femme, que tout le désordre dont vous venez d'être témoin est né de vos mensonges insolents et de vos absurdes impostures? Vous convenez que vous avez été soudoyée pour noircir et perdre dans notre estime l'illustre comte de Leicester?

AMY.

Il faut bien que j'en convienne.

LEICESTER, à part.

Tant de noblesse et de dévoûment me déchirent.

Haut.

Que votre majesté daigne à présent m'écouter...

ÉLISABETH, souriant.

Un instant encore, comte. De grâce, laissez-nous le plaisir de voir votre innocence éclater d'elle-même. Vos ennemis ont suscité contre vous cette malheureuse. Laissez-nous l'interroger.

VARNEY.

Madame, ma femme n'est pas aussi coupable qu'elle le semble à votre majesté. J'espérais que sa maladie aurait pu rester cachée, mais la reine a dû s'apercevoir que l'esprit de lady Varney... qu'une maladie mentale... sa raison se dérange souvent... Daigne sa majesté l'excuser.

LEICESTER, à part.

Misérable!

AMY, à part.

Il faut soutenir le sacrifice jusqu'au bout.

ÉLISABETH.

En vérité. Moi, monsieur Varney, je penche bien plutôt à croire que les rivaux de votre maître se sont servis de votre femme comme d'un instrument pour ébranler un crédit qu'ils n'ont fait qu'affermir. Cette créature l'avoue elle-même. En tous cas, qu'on l'emmène dans la prison du château; là, son cerveau se calmera, en attendant que nous disposions d'elle. Lord Hunsdon! c'est vous que je charge de cette prisonnière. Qu'elle soit étroitement gardée, et donnez au geôlier l'ordre que nul, quel qu'il soit, ne puisse pénétrer auprès d'elle s'il n'est muni d'un sauf-conduit signé de notre propre main. Vous entendez, mylord?

Lord Hunsdon s'incline. — On entraîne Amy.

LEICESTER, à part.

Ô douleur! ô rage! ma bien-aimée Amy!

AMY, en sortant, à part.

Au moins, si je meurs maintenant, ce sera pour lui!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, excepté AMY.

ÉLISABETH.

Lord Leicester, c'est avec franchise que nous vous adressons la première des paroles de réconciliation.

LEICESTER.

Madame...

ÉLISABETH.

Peut-être vous semble-t-il que les impostures de vos ennemis ont un facile accès près de nous? Peut-être craignez-vous de voir s'ébranler encore une faveur qui vous est pourtant plus assurée que jamais? Peut-être même doutez-vous que cette femme, l'instrument de leur basse envie, soit punie comme elle le mérite?

LEICESTER.

Ah! madame, bien au contraire, si j'ai une grâce à demander à votre majesté...

ÉLISABETH.

Soyez tranquille. Je vous promets que son châtiment sera exemplaire. Nous apprendrons à vos adversaires qu'Élisabeth d'Angleterre venge les injures d'un fidèle sujet comme les siennes propres. D'ailleurs, où l'on ne voit encore que de méprisables menées, il se trouvera peut-être une vaste conspiration. Voici les affaires d'État : l'instant des divertissements est passé. Je repars ce soir pour Londres. Le procès de cette femme s'y instruira. — Messieurs mes gentilshommes pensionnaires, en selle! Nous partons dans deux heures. — Adieu, mylord de Leicester, nous vous attendons pour nous tenir l'étrier; et votre reste de ressentiment contre nous aura sans doute eu le temps de s'évanouir. C'est par la punition éclatante d'Amy Robsart que je vous prouverai mon inaltérable affection. — Voici notre main.

Elle lui tend sa main que Leicester baise en s'inclinant profondément.

SCÈNE VIII.

LEICESTER, VARNEY.

Pendant cette scène des troupes de masques en désordre passent de temps en temps au fond du théâtre.

LEICESTER, se croyant seul.

C'en est fait! me voilà décidé, et cette résolution me soulage. — Un moment de plus, et j'éclatais. Oui, mon Amy, ma douce, ma dévouée Amy, ton mari sera digne de toi. Je dévoilerai tout, j'exposerai tout pour te sauver. Qu'ai-je à ménager maintenant, maintenant qu'elle est en péril?

VARNEY.

Mylord...

Leicester se détourne brusquement.

LEICESTER.

Que fais-tu là?

VARNEY.

Mylord, au moment où votre seigneurie va peut-être tout perdre, je venais lui offrir...

LEICESTER.

Quoi?

VARNEY.

Mylord, si au lieu de prendre un parti extrême et périlleux, votre seigneurie daignait se servir de l'idée que j'ai déjà fait pressentir à la reine?..

LEICESTER.

Que veux-tu dire?

VARNEY.

Si l'on persuadait à la reine que la raison de sa prisonnière est dérangée?..

LEICESTER.

Ah! je te retrouve donc, odieux serpent! Va, mon aveuglement a cessé. Je te connais maintenant. Oui, voilà un abominable conseil, digne de toi!

VARNEY.

J'ai lieu de m'étonner, après les services que j'ai rendus à votre seigneurie...

LEICESTER.

Tes services, scélérat! Oui, parle de tes services! C'est à toi que je dois mon malheur, ce malheur bien affreux puisqu'Amy le partage. C'est d'après tes avis que j'ai laissé croire à la reine que je répondais à son fatal penchant; c'est toi qui as nourri dans mon cœur toutes mes funestes ambitions; c'est toi qui m'entretenais du trône, et qui me faisais oublier que j'étais chevalier et homme d'honneur pour me faire sentir que je pourrais être roi; c'est toi qui m'as fait cacher mon mariage, par des raisons où il se mêlait trop de motifs ambitieux; c'est par toi, misérable! que j'ai été amené à proposer à ma noble épouse de porter ton odieux nom; c'est toi qui as voulu m'avilir et me dégrader en elle, et c'est toi qui oses encore me conseiller maintenant de faire passer cette généreuse victime pour folle et privée de sa raison. Va, tu me fais horreur! Va!

Il le repousse violemment.

VARNEY, tranquillement, à part.

Que serait-ce donc, s'il savait tout!

Haut.

Je vous quitte, mylord. La douleur vous rend injuste, et c'est en vous servant encore malgré vous que ma fidélité répondra à vos reproches.

A part.

Pourquoi ma fortune est-elle liée à celle de cet insensé!

Il salue profondément le comte, et sort.

SCÈNE IX.

LEICESTER, puis FLIBBERTIGIBBET.

LEICESTER, seul.

Va-t'en, Richard Varney! J'ignore ce que tu as dans le cœur; mais c'est toi qui as mêlé un mauvais sort à ma destinée. Amy était mon ange : tu as été mon démon.

Le comte s'assied rêveur sur le piédestal en ruine. Entre Flibbertigibbet.

FLIBBERTIGIBBET, accourant vers Leicester, que lui cache une touffe de verdure.

Madame! mylady! voici votre sauveur! Il me suit. Je vous l'annonce...

Il s'arrête brusquement à l'aspect du comte.

Ce n'est pas mylady, c'est mylord.

LEICESTER, se retournant.

Qui me parle? — Oh! encore toi, drôle! Qui viens-tu espionner ici? Qui t'a mis dehors?

Amèrement.

Ha! je devine. Tu embarrassais la prison. Il n'y avait point place pour deux. — Ô mon Amy!..

FLIBBERTIGIBBET.

Foi de lutin, mylord comte, vous n'avez sans doute pas compris grand' chose à mes paroles, et moi, je ne comprends rien aux vôtres. Vous me parlez de prison, et moi, je ne m'occupe que de liberté. Depuis que je vous ai vu, j'ai déjà pratiqué deux évasions, la mienne, et celle de... — d'une

autre. Ah! c'est que, voyez-vous, noble seigneur, je suis un peu sylphe de ma nature. Il n'y a pas de prison close pour moi.

LEICESTER, *vivement.*

Dis-tu vrai? Es-tu aussi habile que tu le prétends à ouvrir une prison?

FLIBBERTIGIBBET.

Ma présence ici, beau sire, vous le prouve assez, ce me semble.

LEICESTER.

Hé bien, écoute. Tu connais le cachot de Mervyn?

FLIBBERTIGIBBET.

La tour des oubliettes!.. Sans doute, et c'est même à votre seigneurie que je dois cette agréable connaissance. Un bel intérieur de tourelle normande, pardieu, et où l'on pourrait jouer au naturel la scène du comte Ugolin.

LEICESTER, *lui prenant la main.*

Si tu parviens à faire évader de cette prison quelqu'un... une femme qu'on vient d'y renfermer, mille souverains d'or pour toi! Entends-tu, mon ami?

FLIBBERTIGIBBET.

Mon ami! Et le mot *drôle* était trop doux tout à l'heure. On voit bien que l'épervier a besoin du moineau franc.

LEICESTER.

Mille souverains d'or. Acceptes-tu?

FLIBBERTIGIBBET.

Mille souverains! Ce serait gagner plus d'or en un jour que tous les Alasco du globe n'en feraient en vingt siècles. — Et dites-moi, mon roi des souverains d'or, faudrait-il se mettre bientôt à l'œuvre?

LEICESTER.

Tout de suite, ce soir, à l'instant même.

FLIBBERTIGIBBET, *faisant une pirouette et une révérence.*

En ce cas, je suis bien votre serviteur, mylord, mais je ne puis vous servir.

LEICESTER.

Quoi?

FLIBBERTIGIBBET.

J'ai quelque chose de plus pressé à faire. Je suis pour le moment au service d'une noble dame, d'une chevalière errante à laquelle je sers d'écuyer, de page, et de bouffon; dont je suis le guide et le défenseur.

LEICESTER.

Plaisant guide et plaisant défenseur! Te ris-tu de moi?

FLIBBERTIGIBBET.

Non, mon bon lord. Je n'ai point envie de rire, car je suis fort inquiet. Ce n'est pas vous que je cherchais ici; et il faut que je vous quitte pour me mettre en quête de ma dame.

LEICESTER.

Que veut dire cela? Et que te donne cette dame pour te faire dédaigner mille souverains?

FLIBBERTIGIBBET.

Elle me donne de temps en temps un sourire triste, et je suis payé.

LEICESTER.

Quelque comédienne comme toi! quelque aventurière de ta sorte!

FLIBBERTIGIBBET.

Plût à Dieu pour son bonheur qu'il en fût ainsi!

LEICESTER.

Cessons cet entretien ridicule. — Une dernière fois, acceptes-tu mes propositions?

FLIBBERTIGIBBET.

Une dernière fois non, glorieux comte. — Mais adieu, car ma maîtresse me réclame sans doute, et elle a besoin de mon secours dans ce labyrinthe où tout est pour elle dragon, griffon et salamandre.

Au moment où il se dispose à sortir, entre sir Hugh Robsart.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SIR HUGH ROBSART.

Sir Hugh arrive pâle et hors de lui. En apercevant le comte, il s'arrête brusquement, puis fait vivement quelques pas vers lui, et met la main sur la garde de son épée. Flibbertigibbet, qui se disposait à sortir, reste en observation dans le fond du théâtre.

SIR HUGH, à Leicester.

Quoique je ne vous aie vu qu'une fois du milieu de la foule, je vous reconnais. Vous êtes lord Leicester?

LEICESTER.

Oui, monsieur. Que voulez-vous de moi?

SIR HUGH.

Votre vie, mylord.

Il tire son épée.

Défendez-vous.

LEICESTER, étonné.

Monsieur, vous vous méprenez. Je ne vous connais pas.

SIR HUGH, sombre et sévère.

Et moi, je vous connais trop. — Défendez-vous, vous dis-je.

LEICESTER, haussant les épaules.

Passez votre chemin. Adressez-vous ailleurs. — Je n'ai pas de temps, pauvre insensé, à perdre à vos folies.

SIR HUGH.

Très haut comte de Leicester, seriez-vous aussi lâche avec les hommes qu'avec les femmes?

LEICESTER.

Lâche! Des injures! Et que veut donc ce furieux?

SIR HUGH.

Moins de paroles, mylord, et plus de promptitude à saisir l'épée.

LEICESTER.

Vous voulez vous battre avec moi? Et pourquoi?

SIR HUGH.

Votre seigneurie a mis une tache sur mon nom; et si je ne puis la laver, je veux du moins l'ensanglanter.

LEICESTER.

Voilà qui est étrange! Mais ce nom, quel est-il, du moins?

SIR HUGH.

Je vous le dirai, mylord, quand je vous tiendrai le pied sur la gorge et l'épée sur le cœur.

Il secoue son épée.

Allons!

LEICESTER, amèrement.

Sur ma foi de chevalier, monsieur, je me soucie de votre vie comme le vent se soucie de la girouette. Mais je ne suis pas assez heureux à l'heure qu'il est pour être patient. Je vous prends seulement à témoin que c'est vous qui vous heurtez à moi, et puisque cela vous fait plaisir, je vous tuerai pour que vous me laissiez tranquille.

Il tire son épée et se met en garde.

SIR HUGH.

A la bonne heure. Enfin!..

Ils croisent le fer et luttent quelque temps, sir Hugh avec plus d'emportement, Leicester avec plus d'adresse. Enfin Leicester désarme sir Hugh, le renverse sur un banc de mousse et lui met le genou sur la poitrine.

LEICESTER, l'épée haute.

Vous n'êtes plus assez jeune pour hasarder de ces folies, monsieur. Maintenant, que voulez-vous que je fasse de vous?

SIR HUGH.

Frappez, mylord.

LEICESTER.

Vous frapper! Je ne le ferai, certes, pas sans savoir votre nom.

SIR HUGH.

Que vous importe! Vous l'avez assez souillé pour que je le cache. Frappez donc!

LEICESTER.

Mais, malheureux, vous ne m'avez point fait de mal.

SIR HUGH.

Et vous m'en avez trop fait, vous, pour m'épargner. Frappez, vous dis-je. Ce sera le seul service que vous m'ayez jamais rendu. Vous vouliez empoisonner la fille; à présent, égorgez le père.

LEICESTER.

Empoisonner la fille, égorger le père! C'est décidément un fou.

SIR HUGH.

Pas plus fou, mylord, que vous n'êtes loyal.

LEICESTER.

Ah! trêve d'insultes, si vous tenez à la vie. Je sens que mon sang-froid s'en va.

SIR HUGH.

Mylord, vous êtes un traître, un misérable et un félon!

LEICESTER, furieux.

Ah! c'est toi qui le veux! Hé bien! meurs donc et ferme ta bouche de malheur!

Au moment où il va frapper, Flibbertigibbet lui retient le bras.

FLIBBERTIGIBBET, l'arrêtant.

Arrêtez, beau seigneur! C'est sir Hugh Robsart, de Lidcote-Hall.

LEICESTER, pétrifié, laissant tomber son épée.

Sir Hugh Robsart!

Il se précipite sur le vieux chevalier et le serre dans ses bras.

Mon père!

SIR HUGH, se relevant, à part.

Son père ! Que dit-il ?

Haut.

Mylord, n'ajoutez pas une dérision à vos perfidies...

LEICESTER, l'interrompant.

Je suis votre gendre, sir Hugh. Votre fille est ma femme.

SIR HUGH.

Votre femme !

FLIBBERTIGIBBET, à sir Hugh.

A propos, c'est ce que j'avais oublié de vous dire. Je suis si habitué aux mariages bohémiens, que je ne prends pas garde à ces choses-là. D'ailleurs, vous venez d'apprendre cela d'une manière plus dramatique, ce qui vaut mieux.

SIR HUGH.

Ma fille, votre femme ! Mon Amy, comtesse légitime de Leicester !

LEICESTER.

Oui, sir Hugh. Comme Élisabeth est reine légitime d'Angleterre. — Mais quoi, ne me pardonnerez-vous pas maintenant, n'embrasserez-vous pas votre gendre ?

SIR HUGH.

Dieu m'en garde, mylord. Votre crime n'en est que plus horrible à mes yeux. Vous autres grands seigneurs, vous avez coutume de trouver tout moyen bon pour vous débarrasser d'une maîtresse ou d'une concubine, mais en user de la sorte avec une épouse légitime !

LEICESTER.

Que voulez-vous dire ?

SIR HUGH.

Hé ! quoi ! N'avez-vous pas aujourd'hui même tenté de l'empoisonner ?

LEICESTER.

L'empoisonner ! Mon Amy ! Tout autre que vous, chevalier Robsart...

SIR HUGH, lui présentant une lettre.

Ne vous hâtez pas de nier, mylord comte. — Lisez cette lettre.

Leicester saisit avidement la lettre.

FLIBBERTIGIBBET, pendant qu'il la déploie.

Aussi bien, mon cher seigneur, c'est à vous qu'elle est adressée. J'en étais porteur, et si je l'ai remise d'abord à monsieur, c'est que j'ai crû devoir courir au plus pressé.

LEICESTER.

Une lettre de mon Amy, à moi!

Il la baise et lit.

«Adieu, mon Dudley. Tu as voulu me livrer à l'infâme amour de ton «Varney, tu as voulu m'empoisonner, et tout cela pour être roi! Mais je te «pardonne. Pardonne-moi aussi de n'être pas encore morte. Je le serai bientôt. «Ce n'est pas moi qui ai jeté le poison que tu m'envoyais. — Ton Amy.» Dieu! que d'horreurs! Mon Amy! mon Amy! Et elle a pu croire!.. Exécrable Varney!

Mettant la main sur son épée.

Où est-il, ce misérable?

FLIBBERTIGIBBET.

Allons! le Varney avait travaillé sans ordre. Cela n'est pas beau pour un confident.

SIR HUGH, à Leicester.

Ce n'est donc pas vous...

LEICESTER.

Ne revenez plus sur cette idée, sir Hugh. Elle me brise. Dieu! Varney amoureux de ma femme! Varney empoisonneur de mon Amy!

SIR HUGH.

Ce n'est donc pas par votre ordre que je l'ai vu entraîner tout à l'heure...

LEICESTER.

Ah! ne m'imputez pas aussi les colères de la reine. Je vous dirai cela. Mais le temps presse, mon père. Mon Amy languit sans espoir dans un

cachot! Venez aviser avec moi aux moyens de la sauver. C'est en la délivrant au prix de ma tête et de mon sang que j'achèverai de me justifier à vos yeux et aux siens.

Il sort avec sir Hugh.

FLIBBERTIGIBBET, seul.

A votre aise, messieurs! — Pauvre dame! Entre quels ennemis te voilà, la reine qui peut tout, et le Varney qui ose tout! Il est vrai que ton père et ton mari s'entendent maintenant pour ton salut, mais que vont-ils faire de bon? Ils ne m'ont pas jugé digne d'assister à leur conférence. Là, pendant qu'ils arrangent les grands moyens, combinons les petits. Il serait curieux que deux seigneurs pussent moins qu'un baladin de la foire. Allons! courage. La dent du rat vaut quelquefois mieux que l'ongle du lion.

Il sort.

ACTE CINQUIÈME.

Intérieur de la tour ronde des oubliettes. Vieille architecture normande. On voit naître au-dessus des murs le cône intérieur du toit. Au fond et au milieu, une porte de fer. A droite de cette porte, une petite fenêtre grillée. A gauche, un lit gothique à sculptures de bois. — Une grande poutre, qui sert de contrefort à la base du toit, traverse diamétralement la tour dans sa partie supérieure.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMY, seule.

Elle est vêtue de blanc, et quand la toile se lève, on la voit assise sur le lit, pâle, et les cheveux épars.

Le sacrifice est fait! Plus d'espoir de bonheur, plus d'espoir même de vie. Oui, plus d'espoir! Car je ne sais comment, avec des fautes d'amour, je suis devenue presque une criminelle d'état. La reine est ma rivale! la reine! et sa colère dévorante ne m'aura sans doute pas touchée en vain. Aujourd'hui la prison, demain l'échafaud. Ainsi, encore une nuit pour songer à mon Dudley. Il voulait prendre ma vie; ne vaut-il pas mieux que ce soit moi qui la lui donne! Oh! que le dévoûment est doux, même quand il est désenchanté, et quoique le Leicester de Kenilworth ressemble si peu au Dudley des bois de Devon! — Que fait-il en ce moment? Il sourit ambitieusement à la reine, il m'a sans doute déjà oubliée; et cette prison lui a ouvert le trône en m'ouvrant le tombeau! — Adieu donc! Qu'il reste à cette Élisabeth, qu'il soit son amant, qu'il soit son époux, qu'il lui appartienne, moi je n'ai plus que Dieu. — Ah oui, il lui appartiendra! Idée affreuse! Elle brûlera d'amour près de lui, tandis que je tressaillerai glacée sur la froide couche du sépulcre. Ô supplice! et que la jalousie est douloureuse et poignante, quand on va mourir!

Elle cache sa tête dans ses mains et pleure. En ce moment on voit s'ouvrir à droite, dans la muraille, une porte masquée par des sculptures; elle roule silencieusement sur ses gonds, donne passage à Flibbertigibbet, et se referme sans bruit d'elle-même. — Flibbertigibbet fait lentement quelques pas et se place en face d'Amy, qui poursuit sans lever les yeux.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SCÈNE II.

AMY, FLIBBERTIGIBBET.

AMY.

Qu'y puis-je faire? Ce cachot n'est-il pas une mort? N'y suis-je pas hors du monde vivant? Qui voudrait me secourir, et qui le pourrait? où est l'oreille qui pourrait entendre ma voix? Où est la main qui pourrait atteindre à ma main?

FLIBBERTIGIBBET, sans changer de position.

Ici.

AMY, tressaillant et levant les yeux, étonnée.

Qui est là? — C'est vous?

FLIBBERTIGIBBET.

Moi-même, comme on dit dans les tragédies.

AMY.

Vous? Et vous êtes donc réellement fée ou lutin pour avoir pu entrer dans cette impénétrable prison, et Dieu vous le pardonne, sans que la porte se soit ouverte!

FLIBBERTIGIBBET.

Dieu n'a malheureusement rien de ce genre à me pardonner, noble dame, car je vous avoue franchement que je donnerais bien la meilleure moitié de mon âme pour avoir en effet le secret d'entrer dans les maisons sans ouvrir les portes.

AMY.

Eh! si vous n'avez pas ce secret, comment donc êtes-vous entré ici?

FLIBBERTIGIBBET.

Comme vous en sortirez, madame.

AMY.

Je ne puis comprendre...

FLIBBERTIGIBBET.

Je veux dire que ma porte de fée ou de lutin va vous laisser passer en ma compagnie sans la moindre difficulté.

AMY.

Mais qu'êtes-vous donc, un diable ou un ange?

FLIBBERTIGIBBET.

Je me contenterais d'être un diable; mais c'est un bonheur qui ne peut m'arriver qu'après ma mort.

AMY.

Ne parlez pas ainsi, vous tenteriez Dieu.

FLIBBERTIGIBBET.

Vous voulez dire Belzébuth. Mais ne perdons pas les paroles, mylady, et s'il plaît à votre gracieuse seigneurie, nous allons nous hâter; car la première chose que nous ayons à faire ici, c'est de sortir d'ici.

AMY.

Il faut bien que je croie à la possibilité d'en sortir, puisque vous y êtes entré; mais cependant je ne vois pas...

FLIBBERTIGIBBET.

Tenez, lady Amy, je ne veux pas vous laisser croire plus longtemps à ma sorcellerie, et je vais agir avec vous comme les charlatans avec leurs compères.

Il désigne du doigt l'entrée masquée.

Il y a ici une porte.

AMY.

Vraiment? Et où mène-t-elle?

FLIBBERTIGIBBET.

Je vous l'ai déjà dit dans une autre occasion, mais, vous autres grandes dames, vous n'êtes guère frappées de ce qui nous occupe, nous autres pauvres diables. Cette porte mène, par un escalier secret, au laboratoire d'Alasco, et de là à la grande chambre d'où vous vous êtes déjà évadée une fois, et d'où, grâce à Dieu ou au diable, vous vous évaderez encore une

seconde. Mais dépêchons-nous, le vieil Alasco qui est allé chercher des simples dans le parc pour ses décoctions d'enfer ne peut tarder à rentrer, et le passage deviendrait difficile. Ainsi, madame...

Il fait un pas vers la porte secrète.

AMY.

Je te remercie, mon pauvre ami. Mais je ne puis te suivre.

FLIBBERTIGIBBET.

Comment? voilà que vous m'étonnez à votre tour. Venez donc vite.

AMY.

Non. Hâte-toi de fuir, toi, si l'on te surprenait ici...

FLIBBERTIGIBBET.

Bah!.. C'est bien de moi qu'il s'agit.

AMY.

Je reste.

FLIBBERTIGIBBET, frappant du pied.

Ha! ha! est-ce que vous croyez que je suis venu ici pour m'en aller comme je suis venu? Est-ce que vous croyez que moi, votre chien et votre valet, je vous laisserai ici dans une atmosphère humide et froide, avec des hiboux et des chauves-souris, des araignées autour de votre lit et des geôliers à votre porte, tandis qu'il y a hors d'ici un air pur et libre, des plaines, des fleuves et des forêts? Si vous vouliez rester dans ce cachot, il ne fallait pas me sauver la vie. Vous viendrez avec moi.

AMY.

Je ne puis, pauvre ami. Ne suis-je pas condamnée à mort, par celui à qui mon souffle et mon âme appartenaient? Que ferais-je de la vie, dis-moi, quand j'aurais la liberté? Dudley ne m'est-il pas infidèle? Dudley ne m'a-t-il pas voulu empoisonner? Dudley ne m'abandonnait-il pas à son Varney? Dudley ne va-t-il pas épouser Élisabeth?

FLIBBERTIGIBBET.

Ta, ta, ta! c'est vieux, cela, madame. La décoration a changé. Nous n'avons guère le temps de faire une exposition dans les règles. Je vous conterai cependant sommairement que votre Dudley n'est pas infidèle, qu'il n'a point tenté de vous empoisonner, qu'il ne vous livrait pas à son écuyer

Satan-Varney, et que loin d'épouser la reine, il s'occupe en ce moment d'un acte de haute trahison contre elle, c'est-à-dire de votre délivrance.

AMY, joignant les mains.

Serait-il possible? Dis-tu vrai?

FLIBBERTIGIBBET.

C'est Varney seul qui a tout tramé, tout imaginé, tout supposé, et tout fait. — Seul, tout!

AMY.

Ah! ce fut ma première pensée, et la chose devait être ainsi. — Ô mon Dudley, que je suis coupable envers toi!

FLIBBERTIGIBBET.

Vous lui demanderez pardon ailleurs. Je vous dirai encore que votre père sait votre mariage, qu'il s'est réconcilié avec votre mari, non sans s'être d'abord battu avec lui.

AMY.

Grand Dieu!

FLIBBERTIGIBBET.

Rassurez-vous. J'étais là, et le sang n'a point coulé.

AMY.

Vous êtes notre providence.

FLIBBERTIGIBBET.

Une providence qui aurait quelquefois besoin d'un pourvoyeur! — Mais convenez, ma jeune reine, qu'il fallait que votre digne père fût fou de s'aller attaquer à la meilleure lame d'Angleterre avec ses vieux bras qui ne sont plus guère bons qu'à bénir et à embrasser?

AMY.

Mène-moi vite près de lui, vite près de mylord...

FLIBBERTIGIBBET.

Enfin!.. voilà le verrou tiré. Vous voulez bien sortir maintenant, et vous avez raison. Dépêchons-nous. Suivez-moi.

Il court à la porte masquée et cherche à la r'ouvrir. Elle résiste. Il tente de nouveaux efforts. Ils sont inutiles. La porte ne s'ébranle, ni ne s'ouvre. Il revient consterné vers Amy qui le regarde faire en tremblant.

FLIBBERTIGIBBET.

La porte est fermée!.. Alasco et Varney seront rentrés et les soupçonneux drôles l'auront verrouillée en dedans.

Il essaye encore vainement d'ouvrir la porte.

C'est fini. Fermée! — Pourquoi ne m'avez-vous pas suivi tout de suite, ma noble dame?

AMY.

Ah! vous avez raison. Accablez-moi de reproches. Vous voilà perdu avec moi pour m'avoir voulu sauver. Je vous entraîne dans ma ruine. Malheureuse que je suis! ma mauvaise fortune est contagieuse.

FLIBBERTIGIBBET.

Ne me parlez donc plus de moi, par miséricorde et pitié! Qu'importe ma personne de trois pieds et demi de haut! Qu'ai-je à perdre en tout ceci? Suis-je riche, noble, aimé et heureux? Ils me pendront. Eh! j'aurai encore la chance que la corde se casse; et d'ailleurs quand je resterais pendu six semaines à leur gibet, en plein air et en plein soleil, serai-je beaucoup plus sec pour cela?

Il rit.

AMY.

Ne riez pas ainsi, vous me feriez pleurer.

FLIBBERTIGIBBET.

Est-ce que je vaux une de vos larmes, mylady? Gardez-les pour vous, pour vous qui perdez tout!

AMY, se rasseyant sur le lit et joignant les mains douloureusement.

Me voilà donc retombée dans la nuit de mon cachot, et retombée avec un compagnon qui est ma victime. La dernière lueur d'espérance est éteinte.

FLIBBERTIGIBBET.

La dernière? Non pas, chère noble dame. Il ne faut pas désespérer si vite. Nous avons encore plusieurs coups à jouer. Votre père et votre mari s'occupent, à cette heure même, de votre salut. D'ailleurs le désespoir n'est bon à rien, pas même à mourir. Il inspire aux poëtes de grandes phrases qu'on ne sait comment débiter sur les planches, et voilà tout. A ce sujet, ma noble camarade de prison, je vous dirai, puisque nous avons du loisir, que les comédiens diffèrent tous dans leur manière de représenter le désespoir.

Mac Thovelan de Glascow regarde le ciel; O'Nor, de Dublin, regarde la terre. Le Gorju, le parisien, se met du tabac dans les yeux pour se faire pleurer. Hannibal Sharp croise les bras et pousse de gros soupirs. Will Shakespeare se frappe le front de cette main qui écrivit *Henri huit* et garda les chevaux des seigneurs à la porte du théâtre... — Mais pardon, je vous ennuie, ou ce qui est mieux, vous ne m'écoutez pas. Nourrissons-nous donc chacun de notre côté de nos pensées, puisque nous n'avons pas de meilleur souper. Pendant ce temps-là, je vais, moi, me mettre en sentinelle à cette fenêtre, afin de voir s'il ne se passe rien de nouveau autour de nous.

Il approche une escabelle de bois de la croisée, y monte et se hausse sur la pointe des pieds pour voir au dehors.

Bon! — D'abord reconnaissons les lieux. C'est cela. Le parc. Le château habité là-bas; le château en ruine, ici. — Le soleil se couche, nous n'avons plus guère qu'une demi-heure de jour. Il descend derrière les arbres, — c'est très beau! — Le voilà couché. J'en suis charmé pour les chouettes, nos voisines. Elles nous régaleront tout à l'heure de quelque concert nocturne. Vous ne serez pas fâchée cette nuit d'avoir ma bavarde compagnie, madame. Vous auriez eu bien peur! — Si vous ne dormez pas, je vous réciterai les plus beaux passages de mes rôles; c'est moi qui fais *le lion* dans *Une nuit d'été;* c'est moi qui dis : *Hoh!*.. — Attention!.. Voilà deux hommes enveloppés de manteaux qui se dirigent vers notre tourelle; ils s'arrêtent au pied du mur, ils le mesurent des yeux... — Madame, mylady, ce sont eux!

AMY.

Eux! Qui, eux?

FLIBBERTIGIBBET.

Et qui voulez-vous que ce soit, sinon votre père et votre mari?

AMY.

Mon mari! mon père! Ne vous abusez-vous pas? Laissez-moi voir!

FLIBBERTIGIBBET, il saute à bas de la fenêtre. Amy monte sur l'escabelle.

Voyez, madame.

AMY, à la fenêtre.

Ah! Dieu, oui, le voilà! c'est bien lui, mon Dudley! Ce sont eux! Qu'on voit mal à travers ces barreaux! Mon père! mylord!

FLIBBERTIGIBBET.

La tour est trop haute pour qu'ils vous entendent, madame. Mais qu'importe! Vous devez être tranquille maintenant. Ils viennent pour vous délivrer.

AMY.

Me délivrer!

FLIBBERTIGIBBET.

Ne secouez pas ainsi la tête, lady Amy. Le succès est sûr. Quels geôliers résisteraient à lord Leicester? Il a du pouvoir et de l'or.

AMY.

Cela ne lui suffira pas aujourd'hui. Il n'entrera pas dans la tour. Vous ne savez pas, tu ne sais pas, mon pauvre ami, quels ordres la reine a donnés. Personne ne peut pénétrer ici sans être muni d'un sauf-conduit signé de sa propre main. Personne!..

FLIBBERTIGIBBET.

Personne... personne!.. Le comte de Leicester, le favori...

AMY.

Lui, moins que tout autre.

FLIBBERTIGIBBET, se grattant la tête.

En vérité!

AMY.

Il faut un sauf-conduit royal, et la reine, dont la jalousie est peut-être éveillée au fond, n'en délivrera sans doute à qui que ce soit.

FLIBBERTIGIBBET, fouillant dans sa poche.

A propos!.. — Hé mais! un sauf-conduit royal! cela est donc si difficile à trouver! Voilà un bel obstacle!

AMY.

Êtes-vous fou?

FLIBBERTIGIBBET.

Madame, sont-ils encore là?

AMY.

Oui, ils paraissent se concerter, et désespérer.

FLIBBERTIGIBBET, lui présentant un parchemin qu'il tire de sa poche.

Jetez-leur ceci.

AMY, prenant le parchemin.

Ceci? Qu'est-ce donc?

FLIBBERTIGIBBET.

Un sauf-conduit royal.

AMY.

Elle déploie précipitamment le parchemin.

En effet! — La signature de la reine! — Tu es sorcier.

FLIBBERTIGIBBET.

C'est sur votre propre table que j'ai pris ce talisman.

AMY.

Ah! oui, je me rappelle. Le sauf-conduit de mon père.

FLIBBERTIGIBBET.

Vous voyez que j'ai bien fait de ne pas l'oublier comme lui. Mais jetez vite ce parchemin à vos libérateurs. Ne laissons pas échapper cette dernière chance de salut.

AMY, jetant le sauf-conduit par la croisée.

A la conduite de Dieu!

FLIBBERTIGIBBET.

Suivez-le des yeux, suivez-le, madame. — Que devient-il?

AMY.

Il descend, il tournoie, le voici à la hauteur des arbres...

FLIBBERTIGIBBET.

Pourvu qu'il ne s'y niche pas!

AMY.

Non, il tombe toujours. Le voilà à terre, devant eux.

FLIBBERTIGIBBET.

L'ont-ils?

AMY.

Ils l'ont. Dieu soit béni!

FLIBBERTIGIBBET.

Nous sommes délivrés!

AMY.

Mon Dudley baise le parchemin, il me fait signe. Hélas! c'est à la croisée qu'il fait signe : il ne peut m'apercevoir. — Les voilà qui se dirigent tous deux vers la poterne : l'angle du mur me les dérobe; je ne les vois plus.

FLIBBERTIGIBBET.

C'est pour les revoir bientôt, et de plus près, noble dame.

AMY, descendant de la fenêtre.

Dieu soit béni!

Elle regarde sa toilette négligée.

Il va venir. En quel état vais-je le recevoir? Ces cheveux épars, cette robe noire de poussière; je suis à faire peur.

FLIBBERTIGIBBET.

C'est cela. Maintenant que la mélancolie a sauté par la fenêtre avec le royal parchemin, voici la coquetterie qui arrive. — Mais je crois entendre marcher.

Il va écouter à la porte de fer.

On vient en effet, ce sont des pas d'hommes. Que le plancher de ce corridor sonne creux!

On entend le bruit d'une clef dans la serrure.

On ouvre, madame, on ouvre. La vertu du sauf-conduit a opéré.

La porte du fond s'ouvre. — Entrent sir Hugh et Leicester, enveloppés de manteaux.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LEICESTER, SIR HUGH.

AMY, se précipitant dans les bras de Leicester.

Mylord!

LEICESTER, la serrant sur son cœur.

Mon Amy!

FLIBBERTIGIBBET.

Elle était tout à l'heure pâle comme une morte, la voilà à présent rose comme une fiancée. Ces jeunes filles d'Ève changent de couleur plus souvent et plus vite que l'étoile Aldebaran.

LEICESTER.

Tu dois bien m'en vouloir, Amy. Comment effacerai-je jamais mes torts? Pardonne-moi, tu me pardonnes, n'est-ce pas?

AMY, toujours dans ses bras.

Ah! c'est de toi, mon noble comte, que tous les pardons doivent venir. De quoi ne vous ai-je pas soupçonné, mylord? Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais...

FLIBBERTIGIBBET.

Si fait, madame. La seigneurie du noble comte sait tout. Je lui ai remis votre lettre d'adieu.

AMY.

Ah! qu'as-tu fait?

LEICESTER.

Il m'a rendu service. Cette lettre a déchiré le bandeau que Varney avait su épaissir sur mes yeux. — Mais, à propos, lutin, comment diable te trouves-tu ici?

FLIBBERTIGIBBET.

Mon noble seigneur oublie que je suis le bon démon de mylady, et que je passe aisément par le trou des serrures.

AMY.

Je lui dois plus que la vie, mylord. Vous voyez qu'il est toujours profitable de pardonner.

A Sir Hugh.

Et vous, mon père, m'avez-vous pardonné? me pardonnerez-vous?

SIR HUGH, les serrant tous deux dans ses bras.

Ma fille!.. mon enfant!

FLIBBERTIGIBBET.

Moi qui n'ai ici ni père, ni mari, ni femme, ni fille, ni beau-père, ni gendre, je vous rappellerai à tous que ce n'est point l'heure des embrassades, ni le lieu des attendrissements. Cette porte est ouverte. Que tardons-nous?

LEICESTER.

Il a raison, chère Amy. Le temps est précieux.

AMY, l'embrassant.

Ah! cette prison est un palais quand mon noble seigneur l'habite!

LEICESTER.

Cette prison qui s'est refermée sur toi me fait horreur. — Mais écoute : tout est prêt pour ton évasion, pour la mienne. Dans une heure une voiture nous attendra dans le bois. Des amis sûrs, Fortescue, Strathallan, le comte de Fife protégeront notre fuite. Un brick prêt à faire voile pour la Flandre nous recevra sur la côte; et avant peu d'heures nous voguerons ensemble vers le bonheur, l'indépendance et le repos, toi loin de ta prison, moi loin de la cour, délivrés tous deux.

AMY.

Quoi, mylord, vous quittez pour moi honneurs, rang, faveur, fortune, et ce théâtre éclatant où l'Europe vous admire! Que de sacrifices vous faites à une pauvre femme!

LEICESTER.

Cette pauvre femme, comme tu dis, en a fait bien d'autres pour moi.

AMY.

Vous vous condamnez à l'exil!

LEICESTER.

... N'est-ce pas toi qui es ma patrie?

AMY.

Dudley, tu renonces à tout.

LEICESTER.

A rien, puisque toi seule es tout pour Dudley.

AMY.

Qui sait? à un trône peut-être?

LEICESTER.

Un trône? Va, mon Amy, en quittant la reine pour te suivre, quelque chose me dit que je ne renonce qu'à la chance de monter, un matin, non les marches d'un trône, mais l'échelle d'un échafaud. Élisabeth en termine ordinairement de la sorte avec ses favoris : la vierge-reine a plutôt coutume de leur demander leur tête que de leur donner sa couronne.

FLIBBERTIGIBBET.

Pour la deuxième fois, mylord comte, je ne vois pas ce que perdraient ces belles paroles à être dites sur le brick dont vous nous parliez tout à l'heure, en pleine mer et par un bon vent de nord-ouest.

LEICESTER.

C'est juste. — Adieu, Amy.

AMY.

Hé quoi! vous me quittez, vous ne m'emmenez pas?

LEICESTER.

Pas encore, ange! pas encore. La reine part dans une heure de Kenilworth. En ce moment, sa suite encombre encore le château, et ta fuite serait impossible. Je vais lui tenir l'étrier; et, dès qu'elle sera partie, je reviens; Kenilworth sera désert, et, à la faveur de la nuit, je t'enlève de cet horrible cachot.

AMY, souriant.

Ce sera la seconde fois que vous m'aurez enlevée, mylord... Ah! pardon, mon père!

LEICESTER, à Flibbertigibbet.

Toi, lutin, suis-nous. Je te prends à mon service désormais, et ton adresse m'est nécessaire en un pareil moment.

FLIBBERTIGIBBET.

Ah! c'est heureux!

AMY.

Vous allez donc me dire encore adieu, mylord?

LEICESTER, la serrant dans ses bras.

Pour quelques instants.

AMY.

Ce mot d'adieu me serre toujours le cœur. Je vais donc rester seule!

LEICESTER.

Une heure, tout au plus.

AMY, suspendue à son cou.

Vous souvient-il, mylord, dans les premiers temps de nos amours, c'est le son de votre cor qui m'annonçait votre présence au bois de Devon. Hé bien! il faut que ce soir vous m'annonciez votre retour de la même manière.

LEICESTER.

Je te le promets. Sois heureuse et tranquille. Adieu.

AMY.

Adieu.

Ils s'embrassent, et le comte sort avec Sir Hugh et Flibbertigibbet.

SCENE IV.

AMY, seule.

Adieu!.. Il y a quelque chose de saisissant dans ce mot. C'est comme si l'on se renvoyait à l'éternité.

Elle s'assied sur le lit et rêve.

Ils s'éloignent; je n'entends plus leurs pas... Me voilà seule! Absolument seule dans ce sinistre cachot. Je ne sais pourquoi des idées tristes reviennent

m'assaillir. Ne suis-je pas, ne vais-je pas être heureuse? Ne vais-je pas être libre, libre de le voir, de l'entendre, libre de l'aimer? — J'ai la tête et le corps fatigués; les émotions de cette journée m'ont accablée, tour à tour femme de Dudley, femme de Varney, compagne fugitive d'un baladin, prisonnière d'Élisabeth, et enfin comtesse légitime et avouée de Leicester! Je crois qu'il faudrait prendre quelque repos au moment d'entreprendre ce voyage.

Elle se couche sur le lit.

Ce voyage qui va me mener au bonheur!

Peu à peu sa voix devient plus faible et son esprit semble s'appesantir.

Ô mon Dudley, quel ravissant avenir! — Un exil, mais un exil où tu seras; — quelque retraite bien obscure, et de longues journées près de toi, à tes côtés, et une vie toute de délices, d'abandon et d'amour... Pourvu que ce ne soit pas un rêve!

Elle s'endort.

SCÈNE V.

VARNEY, ALASCO.

Au moment où Amy s'endort, on voit s'entr'ouvrir la porte masquée, Varney passe la tête et s'assure, du regard, que la comtesse est endormie; puis il entre, conduisant par la main Alasco, qui paraît le suivre avec impatience.

VARNEY, à Alasco.

Viens, elle dort. — C'est donc fait, tout est perdu pour moi, tout échappe à la fois de mes mains!..

ALASCO, posant sur l'escabelle une lampe de cuivre allumée.

Tu veux dire, de tes griffes? — Mais voyons, sir Richard, jusques à quand me traînerez-vous ainsi à la remorque? Mon temps n'est pas si frivole que je puisse le perdre à écouter aux portes avec vous. Quel besoin avez-vous de moi? Dites promptement et laissez-moi aller. Je suis en ce moment occupé des plus hautes recherches. J'ai trois cornues sur le fourneau et pleines d'une substance si redoutable que la moindre goutte qui tomberait dans le feu jetterait bas la tourelle et incendierait le château. Je travaille au grand œuvre.

VARNEY.

Alasco, j'ai besoin de toi. Tu vas me conseiller.

ALASCO.

Vous conseiller, Richard! J'entre donc en partage avec Satan. Il aura une oreille, et moi l'autre.

VARNEY.

Alasco, tu viens d'entendre?

ALASCO.

Je n'ai pas écouté.

VARNEY.

Le comte de Leicester fuit, il fuit avec sa femme que tu vois, qui dort ici.

ALASCO.

Si elle voit des anges dans son sommeil, c'est qu'elle a les yeux bien fermés.

VARNEY.

Dans peu d'heures, si cette fuite s'accomplit, le favori sera un exilé, la femme qui devait être à moi me sera enlevée pour jamais. Je me retrouverai seul et nu, ancien serviteur d'un proscrit, obligé de recommencer ma fortune, vu du mauvais œil, retombé du point où j'étais monté plus bas que le point d'où j'étais parti. Toutes mes espérances seront évanouies. Mon arbre sera coupé par la racine.

ALASCO.

Que m'importe?

VARNEY.

Que t'importe? Les biens du comte seront confisqués. Le domaine de Cumnor sera mis sous le séquestre avec le reste. Adieu ton laboratoire, ton cabinet, ton officine, ton observatoire, ta pharmacie de philtres, ta cuisine de poisons! Tu vois qu'il t'importe?

ALASCO.

Hé bien! à quoi tiennent tous ces malheurs? A l'évasion de cet oiseau. Va prévenir Élisabeth, et la cage ne s'ouvrira pas.

VARNEY.

Mieux que cela. Elle s'ouvrira pour recevoir le comte. Élisabeth l'enverra consommer sur l'échafaud sa noce avec Amy. Et qu'aurai-je gagné à cela?

ALASCO.

La reine te saura gré de l'avoir détrompée sur le compte de son favori.

VARNEY.

Elle m'en saura gré? Je lui ferai horreur. Le meilleur qui puisse m'arriver, c'est qu'on me jette peut-être une somme d'argent, comme un os à un dogue. Puis tout sera dit. Adieu ambition, rang, pouvoir, dignités! Si je ne suis pas puni pour mes bons offices, je serai oublié.

ALASCO.

Alors, ne lui dis pas que c'est le comte qui trame l'évasion de sa femme.

VARNEY.

Alors, il reste puissant et favori, Elisabeth ne le soupçonne pas, et son projet n'est que retardé. Tandis que moi, tôt ou tard, sous un prétexte ou sous un autre, je suis atteint par sa vengeance.

ALASCO.

Hé bien! Si tous les partis sont mauvais, que prétends-tu faire?

VARNEY.

Tous les partis ne sont pas mauvais. Écoute, Démétrius Alasco, tu connais le cœur humain quoique tu fasses semblant de n'y lire qu'à travers les étoiles.

Il se rapproche d'Alasco et baisse la voix.

Si une destinée frappait cette femme, cette Amy, qui fait faire au comte tant de folies et à moi tant de crimes, si elle disparaissait du monde, si elle mourait, — naturellement, — que penses-tu que deviendrait Leicester?

ALASCO.

Il l'oublierait. — Il resterait l'heureux ministre, le tout-puissant favori, l'hôte brillant des reines et des princes, le grand comte qui donne des fêtes et des spectacles aux belles dames.

VARNEY.

Et nous, Alasco, nous continuerions paisiblement notre route à sa suite, avançant à mesure qu'il avancerait, et nous trouvant comtes ou barons le jour où il s'éveillerait roi.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ALASCO.

Comme tu dis, le baron Varney, le prince Démétrius Alasco.

VARNEY.

Ainsi l'existence de cette femme est notre seul obstacle.

ALASCO.

A peu près. — Hé bien, que veux-tu faire?

VARNEY, s'approche d'Alasco et lui dit à l'oreille :

La tuer.

ALASCO.

Comme tu voudras.

Varney se frappe le front, saisit son poignard, et marche droit au lit d'Amy.

VARNEY, le poignard levé sur Amy.

Oui, la voilà! celle que j'aurais disputée à toutes les puissances de l'enfer, celle qui fait mon malheur dans ce monde et ma perdition dans l'autre! la voilà! — Elle dort, elle sourit, elle sourit à un poignard! — Oui, rêve de ta fuite, de ton bonheur, de ton Leicester, je vais te faire un sommeil éternel. — Meurs, puisque tu ne vis pas pour moi!

ALASCO, l'arrêtant.

Varney! Varney! que fais-tu? — Tu te perds. — Un coup de poignard, du sang répandu, un assassinat. On verra que c'est toi.

VARNEY.

Tu as raison.

ALASCO.

Il faut lui faire une mort naturelle.

VARNEY.

Oui, eh bien! n'as-tu pas?.. N'as-tu pas quelque élixir, quelque poison dont on meure dès qu'on le respire?

ALASCO.

Un empoisonnement! On dira que c'est moi.

VARNEY.

Quel parti prendre! conseille-moi donc.

ALASCO.

Ma foi, Richard, agis comme il te plaira. Je ne veux pas me mêler de cette affaire. — Une femme, une femme qui dort!

VARNEY.

Tu es un lâche.

ALASCO.

D'ailleurs, je te l'ai déjà dit, mes fourneaux m'attendent.

VARNEY.

Tu es un fou.

Il semble méditer quelques instants.

Comment faire? Comment arriver à ce but sans laisser trace de mon passage? — Mais à propos! une idée, Alasco! D'où vient que je n'y ai pas songé plus tôt? Nous sommes sauvés. Cette tour n'est-elle pas la tour des oubliettes? Alasco, le plancher du corridor étroit qui sert d'issue à ce cachot est coupé devant le seuil même de la porte par une trappe.

ALASCO.

Hé bien?

VARNEY.

Il suffit de toucher un ressort, et les supports qui soutiennent cette trappe en dessous s'écartent.

ALASCO.

Hé bien?

VARNEY.

Elle reste alors adhérente au plancher qui l'entoure, et n'offre à l'œil rien qui l'en puisse faire distinguer; mais il suffit de la plus légère pression pour la précipiter dans l'abîme qu'elle recouvre.

ALASCO.

Hé bien?

VARNEY.

Cet abîme est effrayant. Il plonge de toute la hauteur de cette tourelle dans les plus profondes caves du château.

ALASCO.

Eh bien?

VARNEY.

Je vais presser le ressort qui enlève à cette trappe ses supports.

ALASCO.

Et puis?

VARNEY.

Attends-moi un instant, et veille sur la prisonnière, de peur qu'elle ne s'éveille. — Le comte a précisément laissé cette porte ouverte.

Il sort par la porte qui est restée ouverte et qui se referme à demi de manière à cacher le corridor au spectateur.

ALASCO, seul.

Mes élixirs qui se consomment là-haut! — Eh bien, Varney, as-tu fini?

VARNEY, rentrant.

C'est fait. — Maintenant, malheur à qui mettra le pied sur cette trappe, eût-il la légèreté d'un sylphe, il descendrait avec elle dans les souterrains.

ALASCO.

Est-ce que tu vas maintenant prendre la prisonnière et la jeter dans ce gouffre?

VARNEY.

Quelle brutalité me supposes-tu là? Je ne toucherai pas à la prisonnière.

ALASCO.

En ce cas, je n'y comprends rien.

VARNEY, bas à Alasco.

Alasco, n'as-tu donc pas entendu que le comte a promis à sa femme de lui annoncer son retour par le son du cor?

ALASCO.

Bon. Après?

VARNEY.

Après? — Lorsque la captive entendra résonner ce cor, crois-tu que, voyant cette porte ouverte, elle ait la patience d'attendre que son mari soit monté jusqu'ici? crois-tu qu'elle se refuse au plaisir de l'embrasser quelques instants plus tôt? crois-tu qu'elle hésite à courir au-devant de lui? Eh bien, si elle franchit étourdiment cette porte, si les supports vermoulus de la trappe des oubliettes se brisent sous elle, si elle tombe... Qu'y puis-je faire? Y aura-t-il de ma faute? Ce sera un malheur.

ALASCO.

Trouver dans son amour le moyen de sa mort! — Varney, tu ferais bouillir l'agneau dans le lait de sa mère.

VARNEY.

Retirons-nous. Nous ne sommes plus bons à rien ici, et il ne faudrait pas qu'elle nous y trouvât en s'éveillant. Le comte ne peut tarder. Retourne, si tu veux, à ta chimie de damné. Moi, je resterai en observation derrière la porte masquée.

Ils sortent tous deux par la porte secrète.

SCÈNE VI.

AMY, seule.

Elle est endormie sur le lit. Un profond silence règne dans le cachot, qui n'est que faiblement éclairé par la lampe de cuivre, oubliée par Alasco sur l'escabelle. — Après quelques instants de ce silence et de ce sommeil, le son du cor se fait entendre du dehors : Amy se réveille en sursaut.

Quel bruit m'a réveillée? N'est-ce pas le cor? n'est-ce pas lui?

Elle écoute.

Rien, que le vent qui siffle dans les brèches du donjon. C'est peut-être ce qui m'a réveillée. Tant mieux, d'ailleurs, je faisais un rêve affreux...

On entend de nouveau le son du cor.

Mais oui, je ne me trompais pas, c'est bien le cor, voilà le signal...

Elle court à la croisée.

Des torches, des chevaux, des hommes armés, oui, voilà mon Dudley, oh! que je le reconnais bien! Il descend de cheval, il aide mon père à descendre... Qu'il est beau, mon Dudley! Ah! cette porte est justement restée ouverte, courons à sa rencontre, il m'attend, épargnons-lui de rentrer dans cette prison...

Elle s'enveloppe de son voile et s'agenouille.

O mon Dieu, c'est à toi que je nous recommande maintenant!

On entend une troisième fois le cor.

Dudley, je suis à toi!

Elle prend la lampe sur l'escabelle, pousse la porte et disparaît. Au moment où la porte retombe, on entend un grand cri et un grand bruit, pareil à la chute d'un madrier pesant. A ce bruit, la petite porte s'entr'ouvre et Varney paraît, pâle et décomposé.

SCÈNE VII.

VARNEY, seul.

Il entre à pas lents et d'un air égaré.

Est-ce fait?.. Oui, j'ai entendu le bruit... Personne ici... — C'est fait. Eh bien, c'est fini. Est-ce que tu as peur, Varney?

Avec un ricanement affreux.

La brebis est tombée dans la fosse au loup, est-ce un sujet de trembler? — Si j'allais voir?..

Il s'avance vers la porte, puis recule, et revient sur le devant du théâtre en riant et en se tordant les mains.

Ha! ha! Voir? à quoi bon? J'ai entendu, cela suffit. J'étais fou pourtant, je l'aimais, cette femme. Il était dans sa destinée d'être ma proie ou ma victime. Ma victime!.. Du courage, allons, Richard Varney! L'obstacle a disparu, rien ne t'arrête plus désormais, nul ne peut te soupçonner, le comte pleurera deux semaines, puis on le fera roi et il saura gré dans son cœur à l'heureux hasard qui le débarrasse de son fardeau conjugal. Réjouis-toi, Richard, ta fortune et ta liberté datent de ce moment...

Ici on entend tout à coup un bruit affreux derrière la porte masquée, elle s'ouvre avec violence, une lueur rouge et tremblante s'en échappe et Alasco, blême et hideux, se précipite avec un cri d'horreur sur le théâtre.

SCÈNE VIII.

VARNEY, ALASCO.

ALASCO.

Enfer! malédiction!

VARNEY.

Quel est ce bruit? Alasco! qu'as-tu donc?

ALASCO.

Malédiction sur nous!

VARNEY.

Quoi?

ALASCO.

Damnation! Varney, mon alambic a fait explosion, la tourelle est à demi-écroulée, le feu est au château!

VARNEY.

Que dis-tu, misérable? Le feu au château!

ALASCO.

Regarde.

La lueur devient de plus en plus ardente. On entend au dehors comme un sifflement de flammes.

VARNEY.

Grand Dieu!

ALASCO.

Nous n'avons pas de temps à perdre. L'incendie marche. Fuyons.

VARNEY.

Fuyons.

Ils courent à la porte de fer, Alasco la pousse et recule épouvanté devant le gouffre ouvert sur le seuil.

ALASCO.

Démons! quel est cet abîme?

VARNEY.

Ne le sais-tu pas? n'est-ce pas ton conseil qui me l'a fait ouvrir?

ALASCO.

Mon conseil, Richard! N'as-tu pas tout trouvé dans ta tête de damné? Ah! qu'allons-nous devenir? Un gouffre qu'on ne peut franchir! Toute fuite, tout salut est impossible. Là, l'incendie, ici l'abîme. Il faut mourir!

VARNEY.

C'est ta faute, empoisonneur!

ALASCO.

C'est la tienne, assassin!

VARNEY.

Je porte la peine de tes folies, de tes rêves, de tes visions.

ALASCO.

Je suis puni de ta jalousie, de ton ambition.

VARNEY, lui montrant l'embrasement.

Qui a mis le feu là?

ALASCO, lui montrant la trappe ouverte.

Qui a ouvert ce précipice?

L'incendie fait des progrès, les flammes arrivent par la porte masquée, le toit se crevasse, le mur se lézarde, une pluie de feu commence à tomber du faîte de la tour.

VARNEY.

Faut-il donc périr ici misérablement? Vieux monstre d'alchimiste, tu mourras encore de ma main.

ALASCO.

Scélérat!

Tous deux s'étreignent violemment et cherchent à se précipiter dans la trappe. En ce moment Flibbertigibbet passe par une crevasse du toit et paraît debout sur la charpente transversale.

SCÈNE IX.

VARNEY, ALASCO, FLIBBERTIGIBBET

FLIBBERTIGIBBET.

Varney, Alasco!

VARNEY, levant la tête.

Qui nous appelle? Est-ce l'enfer?

FLIBBERTIGIBBET.

Il se contente de vous attendre. Ne vous reprochez rien l'un à l'autre. C'est moi qui ai causé l'explosion de l'alambic. C'est moi qui vous châtie.

ALASCO.

Ah! lutin damné!

VARNEY.

Nain de Satan!

FLIBBERTIGIBBET.

Je me ris de vous, je suis hors de vos atteintes. Allez, misérables! tordez-vous l'un sur l'autre comme deux serpents dans un brasier. Vous êtes pris au piège par vos propres crimes. Varney, regarde dans ce gouffre, vois-y palpiter ta victime, elle t'appelle, elle t'attire, et c'est elle qui du fond de ce tombeau t'entraîne avec elle. Adieu, Alasco! adieu, Varney! démons de cet ange que vous avez assassinée. Suivez-la dans ce gouffre. Vous ne la suivrez pas plus loin.

Il disparaît par une crevasse du toit qui s'écroule et ensevelit Varney et Alasco.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT
D'AMY ROBSART.

On compte pour ce manuscrit, déposé à la Bibliothèque nationale le 26 janvier 1926, soixante-quatre feuillets remplis, sauf les pages de titres, au recto et au verso; on y distingue deux sortes de papier et deux écritures différentes, l'une, la plus ancienne, large, écrasée et enjolivée d'arabesques, pour les actes I, II et IV, papier d'un blanc jaune, taché çà et là par l'humidité et mesurant 33 centimètres de hauteur sur 22 de largeur; les feuillets intercalaires, les ajoutés des actes I, II et IV et les actes III et V sont d'une écriture renversée et menue toute semblable à celle du manuscrit de *Cromwell,* daté de 1826; le papier, pour les actes III et V et les pages de titres, est identique à celui employé pour *Cromwell.* Victor Hugo date généralement ses drames, quelquefois même au début et à la fin de chaque acte; pour le manuscrit *d'Amy Robsart,* aucune date; pourtant les lettres que nous citons à l'Historique nous permettent de situer les actes I, II et IV en 1822, les actes III et V et les intercalations fin 1826, ou première moitié de 1827; on trouvera à l'album de gravures le fac-similé d'une page où les deux écritures voisinent.

Madame Victor Hugo, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* dit que le jeune poète avait, à dix-neuf ans, écrit, en vue d'une collaboration avec Alexandre Soumet, les trois premiers actes du drame; il en aurait, en réalité, écrit quatre; la Bibliothèque nationale ne possède, de la version de 1822, que les actes I, II et IV, mais le début de l'acte IV indique clairement qu'un acte III avait été écrit en même temps; cet acte III, ne s'accordant plus, en 1826-27, avec la version définitive, a-t-il été anéanti par l'auteur?

De plus, dans un dossier intitulé : *Feuilles paginées,* actuellement relié, nous avons trouvé au verso d'une page de pensées et de notes, le titre, signé, de l'acte IV; nous le reproduisons page 469.

Dans les actes I, II et IV, si l'on veut faire abstraction des ajoutés, on suit facilement la version de 1822, non seulement par l'écriture, mais par la substitution du nom d'Amy à celui d'Émilia, nom adopté pour l'héroïne par les deux collaborateurs et conservé ensuite par Soumet, qui en fit le titre de son drame; le personnage de Flibbertigibbet n'existait pas dans la première rédaction, ce qui privait cette pièce sombre du rayon de gaîté qui l'illumine d'un bout à l'autre. Étudions cette première version, forcément bien plus courte que le texte définitif, et donnons l'enchaînement des scènes tel qu'il existait en 1822.

Çà et là des traits au crayon indiquent les passages ou les mots à modifier ou à supprimer; nous les mentionnerons au fur et à mesure.

ACTE PREMIER.

L'indication du décor se bornait d'abord à ces deux lignes :

> Le théâtre représente une chambre à fenêtres en ogives avec des meubles gothiques et dégradés.

SCÈNE I. — Le Comte de Leiceister [1], Varney.

LEICESTER.

Je te le répète encore pour m'affermir dans ma résolution, tu l'emportes, Varney, mais tes conseils ne sont pas ceux de ma conscience. J'aurais dû tout briser, j'aurais dû tout quitter. C'était mon devoir, et mon bonheur [2].

Après ces cinq lignes, remplacées en marge par le texte qu'on a lu page 262, l'acte se poursuit jusqu'à la scène v sans autres modifications que celle du nom d'Émilia laissé pourtant par inadvertance une fois.

SCÈNE V. — Varney, Alasco.

Au feuillet 6, première intercalation importante allant de ces mots :

Malheureux! mes philtres et mes breuvages!

jusqu'à ceux-ci :

C'est pour qu'il ne s'arrête pas dans son éclatante carrière?

Cette intercalation était résumée en ces trois lignes :

ALASCO, continuant.

Veux-tu que je pénètre au fond de ton âme pour en arracher tes secrets diaboliques? Le mariage de ton maître que tu veux rompre... c'est par intérêt pour lui, dis-tu, c'est pour qu'il ne s'arrête pas dans son éclatante carrière?

En marge du feuillet 6, verso, une intercalation où il est pour la première fois fait allusion à « ce petit drôle, laid, intelligent et malicieux » (voir p. 271).

Voici comment se terminait cette scène, bien plus courte que dans la version définitive, puisqu'il n'y était pas question de Flibbertigibbet :

ALASCO.

Que faut-il faire pour que ces belles promesses se réalisent?

[1] Le nom de Leicester est partout, dans le manuscrit, écrit avec un *y* : *Leycester*.

[2] Le texte en italique est biffé sur le manuscrit.

VARNEY.

Dire ce que je te dirai et taire ce que je ferai[1]. *Du reste, tu es libre dans ce donjon pourvu que tu t'arranges de façon à n'être vu que des astres et de tes diableries. — J'entends quelqu'un, séparons-nous, de peur d'être vus ensemble.*

ALASCO.

Adieu, Richard Varney. (A part.) *Cet infâme coquin me fait horreur.*

VARNEY.

Adieu, Démétrius Alasco. (A part.) *Ce vieux scélérat fou me dégoûte.*

SCÈNE VI[2]. — LEICESTER, ~~ÉMILIA~~, AMY.

Un ajouté en marge (verso du feuillet 10) remplace cette indication scénique biffée :

Elle conduit le comte à un grand fauteuil et s'assied sur un pliant près de lui.

L'ajouté prend fin à ces mots :

Elle conduit le comte au grand fauteuil. Il s'y s'assied[3].

Le second ajouté de cette scène (feuillet 11) commence à ces mots :

Quoique bon protestant...[4]

et remplace ces deux lignes biffées :

Maintenant, mon Émilia, vous voilà satisfaite, et...

(*Le Comte fait un mouvement pour se lever.*)

Plus de modifications jusqu'au moment où Flibbertigibbet est découvert[5]. La scène finissait ainsi :

LEICESTER.

Malheureuse *amie,* que dites-vous? Vous ignorez à quoi tient la faveur. Cette déclaration nous perdrait tous deux. *Mais confie-toi à moi, ma bien-aimée Émilia. Un temps plus heureux viendra, ou je l'amènerai. En attendant, n'empoisonne pas ces adieux par une prière que ton intérêt même me défend de satisfaire. Voici Jeannette. Je te laisse avec elle. Compte que je te reverrai bientôt, aussitôt que d'importants devoirs me le permettront.*

Ce texte biffé est en tête du feuillet 14.

Toute la scène ajoutée tient sur le feuillet 13 recto et verso et remplit la marge du feuillet 14.

(1) On trouve la suite de ce texte au feuillet 10, sous un ajouté collé sur l'ancienne version.

(2) Cette scène VI est devenue la scène VII, quand est intervenu le dialogue d'Alasco et de Flibbertigibbet.

(3) Voir p. 283.

(4) Voir p. 284.

(5) Voir p. 287.

ACTE II.

SCENE IV. — Elisabeth, Sir Hugh Robsart.

Au verso du feuillet 18, en face du texte dit par sir Hugh Robsart et commençant ainsi :

Je n'avais qu'une fille...

on lit cette remarque, très effacée, écrite au crayon, probablement par Soumet :

Un récit pathétique... ... [1] *demande un torrent de larmes. On doit s'intéresser vivement à Sir Robsart.*

La réplique d'Elisabeth :

Comment la nommez-vous? Amy? Est-ce un nom de la légende?

a été ajoutée en marge, après le changement de nom de l'héroïne.

SCÈNE V. — Élisabeth, Leicester, Sussex, Varney, etc.

Nouvelle observation, au crayon, en regard de cette phrase dite par la reine (feuillet 20) :

Quel est celui d'entre vos officiers que vous jugez le plus digne du titre de chevalier?

Leycester doit nommer Varney et doit le désigner à la reine comme méritant le titre de chevalier.

Au feuillet 21, un important ajouté marginal prenant à partir du moment où Varney s'agenouille devant la reine jusqu'à ces mots :

Les affaires de ton maître?

Deux autres intercalations (feuillets 22 verso et 23) contiennent l'incident de la nomination de chevalier. Le texte de 1822 n'indiquait qu'une vague promesse :

...peut-être par la suite, si nous sommes satisfaite de vous, vous élèverons-nous au rang de chevalier.

SCÈNE VIII. — Leicester, Varney.

En marge du feuillet 26, une intercalation donnant plus d'étendue aux pouvoirs de Varney; la première version ne l'armait pas suffisamment vis-à-vis d'Amy; voici l'ancien texte :

LEICESTER.

Elle me parlera de sa tendresse, et je serai plus faible qu'un enfant. *Cependant, Richard, je te promets de la conjurer de consentir à passer pour ta femme, de le lui ordonner*

[1] Deux mots illisibles.

même au besoin. Son intérêt l'exige. Tu la prépareras à cette lutte douloureuse et nécessaire. Adieu, je vais rejoindre Élisabeth [1].

Dans le monologue final de Varney, quelques mots rayés :

Car l'écuyer Varney *n'est pas loin d'être* sir Richard.

ACTE III.

Le troisième acte est écrit presque sans rature. Sur la page de titre, trois lignes qui semblent n'avoir aucun rapport avec le sujet :

Autant que qui que ce soit qui ait jamais démontré à des écoliers la distinction qui existe entre *soy* et *estoit*.

Et quand je n'en vois pas, j'en rêve.

ACTE IV.

Avec l'acte IV, nous reprenons l'ancienne version.
L'indication du décor se bornait à ceci :

le parc
Le théâtre représente les jardins de Kenilworth.

SCÈNE I. — VARNEY.

Trois lignes biffées en marge supposaient, comme dans le roman de Walter Scott, la complicité de Jeannette pour l'évasion d'Amy.

VARNEY.

On a trouvé la fenêtre ouverte, elle aura fui par là dans le parc, *et sa Jeannette qui lui a présenté la boisson, cette Jeannette qui fait l'innocente, aura sans doute aidé son évasion.*

Dans le même monologue de Varney, un coup de crayon souligne : l'innocent breuvage *anodin* et condamne : *la cassation* du mariage [2].

Rétablissons le premier texte tel qu'il était avant les intercalations :

SCÈNE II. — VARNEY, ALASCO.

VARNEY.

... Je crois la reine, le comte et toute la cour *encore occupés aux divertissements de la pièce d'eau. Le ...* [3] *si nous pouvons reprendre celle qui passe pour ma femme, le moment est favorable, je l'enlève,... désintéresse de la prisonnière sur son mari qu'elle croit son assassin, le mariage est cassé secrètement. Le comte devient roi, et lady Leicester devient...*

ALASCO.

Lady Varney, n'est-ce pas?

(1) Voir p. 321-322. — (2) Voir p. 361. — (3) Un mot illisible et quelques mots douteux dans ces trois lignes.

IMPRIMERIE NATIONALE

VARNEY.

Silence. Hâtons-nous et séparons-nous pour mieux chercher. *Silence, silence.*

Ils sortent chacun d'un côté du théâtre.

SCÈNE III [1]. — ÉMILIA.

ÉMILIA.

Elle paraît au fond de la scène au moment où Varney et Alasco se séparent.

Voilà donc les serviteurs du comte de Leicester!... Grand Dieu! ce matin, il me serrait tendrement dans ses bras, quelques heures après, il m'envoie un breuvage empoisonné! Je ne sais où je suis. — Oui, ma vie l'importune, il est si près du trône. — Une barrière l'en sépare, il ne peut la franchir, il veut la briser. Et moi je croyais mon Dudley le plus noble des hommes, je le croyais, il a tenté de m'assassiner! — Pourquoi ne suis-je point morte, hélas! avant que l'illusion se soit évanouie devant la hideuse réalité! O Leicester, si tu m'avais demandé ma vie pour prix d'un peu d'amour, Dieu sait avec quelle joie je l'aurais donnée; mais l'immoler lâchement à l'ambition!... Qui m'eût dit cela de mon généreux Leicester! Mon père! oui, je veux vous demander pardon avant de mourir. (Voir p. 364.)

Dans le même monologue (feuillet 45), un ajouté en marge, écrit en 1826, fait allusion à Flibbertigibbet :

Le sauveur que le hasard m'a donné... (Voir p. 365.)

Une réplique de Flibbertigibbet, dans le texte ajouté en marge, se terminait ainsi :

Or, je ne me soucie pas de jouer le rôle d'une lanterne, parce que je ne suis pas jaloux de brûler pour éclairer, ni le rôle d'une urne, parce qu'une urne ressemble trop à une cruche.

Dans la scène entre Élisabeth et Amy un coup de crayon souligne ces mots dits par la reine :

Il n'entretient pas des créatures telles que toi. (Feuillet 48.)

A la scène suivante, nouveau coup de crayon :

Ne disiez-vous pas à l'instant que le comte *savait toute votre histoire?* (Verso du feuillet 48.)

Quelques remaniements dans la fin de l'acte, dont nous rétablissons ici le texte primitif :

SCÈNE VII. — LES MÊMES, excepté ÉMILIA.

ÉLISABETH.

Hé bien, lord Leicester, votre œil reste fixé à terre et votre bouche muette. Est-ce que vous ne nous pardonnerez pas le mouvement de colère qu'une erreur nous a fait concevoir contre vous?

[1] Cette scène III est devenue la scène IV, quand le dialogue entre Flibbertigibbet et Amy a été ajouté en marge. (Verso du feuillet 44.)

LEICESTER.

Votre majesté n'ignore pas quelle fidélité je lui ai toujours conservée.

ÉLISABETH.

Allons, mon cher comte, ce n'est point encore là un oubli cordial. Nous vous laissons un instant afin que vous reveniez à nous quand ce petit ressentiment se sera évanoui. Soyez sûr que nous vous sommes plus que jamais affectionnée, nous abaisserons vos ennemis, et nous vous donnerons une preuve de notre bonne volonté en punissant exemplairement la malheureuse qu'ils ont envoyée pour calomnier le noble lord Leicester, l'honneur de notre cour.

Tout ce début est rayé, ainsi que l'indication *Scène septième,* et la scène VII commence telle qu'on l'a lue page 373.

Dans la même scène, quelques répliques plus loin, nouvelles ratures après ces mots d'Élisabeth :

Nous apprendrons à vos adversaires qu'Élisabeth d'Angleterre venge les injures d'un fidèle sujet comme les siennes propres.

LEICESTER.

Madame, bien au contraire, si, pour réparer de cruelles accusations, votre majesté daignait m'accorder une grâce, c'est le pardon de cette infortunée que j'oserais implorer. Ordonnez qu'on la rende à la liberté... à son époux...

ÉLISABETH.

Je vois que vous nous gardez encore rancune, mylord, car cette prière sans doute ironique montre que vous doutez de notre justice. Non, certes, mon cher Dudley, je ne pardonnerai pas votre outrage.

LEICESTER.

Madame, je vous en conjure... peut-être n'est-elle pas coupable...

ÉLISABETH.

Quand vous êtes l'objet d'aussi viles manœuvres, cette generosite est deplacée.

LEICESTER, à part.

Hélas! où est-elle, la générosité?

Haut.

Faut-il vous supplier à genoux?

ÉLISABETH.

Non, mylord, non, vous dis-je. Vous me pardonnerez ma vivacité à toute autre condition. Je vous quitte un moment afin de laisser votre reste de ressentiment s'evanouir.

Pour la fin de l'acte, plusieurs hésitations et ratures, même dans un ajouté important.

Quelques lignes seules subsistent, nous indiquerons les pages où on les a lues.

SCENE VIII. — LEICESTER, VARNEY.

LEICESTER.

... Qu'ai-je à ménager maintenant, maintenant qu'elle est en péril? *Que le ciel*
mon
tombe s'il veut, je n'en lèverai pas moins la tête en sauvant, en avouant ma noble épouse. Déplorable ambition! Où m'a-t-elle conduit? J'ai voulu m'élever aux suprêmes grandeurs et
je me réveille
me voilà dans un abîme. N'avais-je pas au fond de l'âme, même dans les bras d'Émilia, je ne
désir
sais quelle vague ambition du trône? Misérable! Comment, avec tant d'amour, ai-je pu conserver un seul instant cette ambition fatale? Le seul chemin par lequel j'aie jamais pu monter à ce trône m'est ouvert à présent et je recule d'horreur. Je m'endormais sur la foi de ma fortune, et maintenant le remords et le malheur m'éveillent de ce sommeil coupable. Oui, brisons tous les liens, excepté ceux qui sont sacrés. Émilia, tu seras délivrée ou je me nommerai ton époux pour
mourir *déchirant*
périr avec toi, avec le cruel regret d'avoir causé ta mort. Mon Émilia!...

VARNEY[1].

Mylord...

Leicester se retourne brusquement.

LEICESTER.

Que fais-tu là?

VARNEY.

Mylord, au moment où votre seigneurie va peut-être tout perdre, je venais lui offrir *un moyen de salut moins violent que ceux auxquels elle veut se livrer.*

LEICESTER, à part.

cet homme, auteur de tout le mal.
J'ai peine à me contenir. Que veut dire ce misérable?

Haut.

Parle. Je t'écoute.

VARNEY.

Mon noble maître, en embrassant le parti désespéré que vous semblez vouloir prendre, avez-
danger qu'il présente.
vous bien réfléchi aux difficultés d'enlever myl[2].

LEICESTER.

Le geôlier de ma pauvre Émilia m'est dévoué...

VARNEY.

Soit, mylord. Si les difficultés s'abaissaient, avez-vous songé aux dangers? Votre tête..

[1] Voir p. 374.
[2] Le mot est resté inachevé.

LEICESTER.

brebis à la tuerie.
Non, je ne serai point, ainsi que Norfolk, traîné à l'échafaud comme une victime à l'autel. Je fuirai avec elle de ce château. J'ai des amis, des partisans nombreux. Je ne serai point fait prisonnier dans mon propre domaine de Kenilworth.

Ici commence l'ajouté marginal, biffé aussi, qui développe et répète le texte qu'on vient de lire :

VARNEY.

Si les dangers ne sont rien pour vous, avez-vous songé aux difficultés? Vous fuirez avec la comtesse, dites-vous, mylord? mais pourrez-vous seulement parvenir jusqu'à sa prison?

LEICESTER.

Sa prison est celle de mon propre château, et le geôlier m'est dévoue.

VARNEY.

Soit, mylord. Mais quel que soit son dévoûment pour votre seigneurie, peut-il délier cet homme de l'obéissance qu'il doit à sa majesté? Avez-vous entendu l'ordre qu'a donné la reine?

LEICESTER.

Quel ordre?

VARNEY.

L'ordre de ne laisser pénétrer qui que ce soit près de la prisonnière sans le laissez-passer de sa majesté.

LEICESTER.

Il a raison. Que faire? la soupçonneuse Élisabeth...

A la fin de la scène VII, c'était Leicester qui sortait et Varney finissait, seul, l'acte :

SCÈNE VIII.

VARNEY.

Voilà qui est dit. Il ne me reste plus qu'à prendre aussi ma résolution. Allons tout dévoiler
Qu'il en soit comme
à la reine. C'est vous, mylord, qui avez détaché votre fortune de la mienne. Ainsi soit-il. Peut-
vous le voulez.
être ces révélations me feront-elles obtenir un peu plus tôt le rang de chevalier.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

La version définitive remplit les feuillets 52, 53, 54, recto et verso, par les scènes entre Leicester et Flibbertigibbet, puis Sir Hugh Robsart.

Le dernier acte n'offre que peu de ratures et encore les lignes biffées sont-elles reportées plus loin. A la fin du manuscrit une lettre de J.-B.-A. Soulié, rédacteur à *la Quotidienne,* constatait l'échec de la première représentation et conseillait, avec quelques suppressions, le maintien d'*Amy Robsart* sur l'affiche de l'Odéon. On en trouvera le texte page 438.

Pour compléter ce travail, il nous faut décrire le manuscrit d'une copie faite pour la représentation au théâtre de l'Odéon. Sur cette copie, retrouvée aux Archives nationales par M. Henry de Curzon et que nous avons été consulter, Victor Hugo a, de sa main, modifié complètement certaines scènes, opéré certaines coupures; c'est la mise au point définitive.

Au haut de la première page, sous le titre, on lit :

Reçue le 18 8bre 1827.
Odéon.
Autorisée le 15 8bre 1828(1).

ACTE PREMIER.

Quelques détails insignifiants modifiés dans les indications du décor.

A noter pourtant que le mot : *confident* aura paru trop classique à Victor Hugo, qui lui a substitué le titre plus exact : *écuyer.*

SCÈNE I. — LE COMTE DE LEICESTER, RICHARD VARNEY, portant un panier de provisions et une cassette d'acier.

Le comte s'avance lentement et semble indiquer du geste et du regard les appartements d'Amy.

LEICESTER.

Elle dort : laissons-la dormir. — Le jour et les inquiétudes viendront assez tôt.

A Varney.

Mets sur cette table ma cassette d'acier.

Varney obéit. Leicester tire de sa ceinture une petite clef d'or, ouvre la cassette et en extrait une grosse clef de fer et un parchemin marqué de signes cabalistiques. Montrant du doigt à Varney une porte basse et masquée au fond de la salle.

Est-il toujours là?

VARNEY.

Comment pourrait-il en être sorti? La tourelle où il est renfermé n'a que cette issue et vous en avez gardé vous-même la clef.

LEICESTER.

Il n'a parlé à qui que ce soit, depuis son arrivée?

(1) Il y a là une erreur. *Amy Robsart,* ayant été jouée le 13 février 1828, n'a pu être autorisée le *15 octobre* 1828.

VARNEY.

A qui aurait-il pu parler dans cette inaccessible retraite, si ce n'est aux chouettes et aux hiboux, dont il doit, du reste, entendre à merveille la langue?

LEICESTER.

Il n'a vu personne?

VARNEY.

Seul, captif dans un étroit observatoire à deux cents pieds de hauteur, qui d'autre aurait-il pu voir, que les nuages et les astres?

LEICESTER.

Bien. Ainsi, il n'a vu âme qui vive, il n'a parlé à personne ici?

VARNEY.

Vous le savez mieux que moi, mon honoré maître. C'est vous-même qui, déguisé et masqué, avez enlevé cet homme de sa retraite ignorée; c'est vous qui, dans le plus profond silence, l'avez fait jeter de vive force dans une voiture fermée à tous les yeux; vous avez vous-même empêché qu'il communiquât avec personne durant la route; et lorsqu'hier soir, à la nuit tombante, il est débarqué, escorté par vous-même, à cette partie déserte du château, vous lui avez fait bander les yeux; et on l'a conduit, en votre présence et sans répondre à ses pressantes questions, dans cette tourelle, dont vous-même avez fermé la porte et emporté la clef. Certes, il était impossible d'employer plus de précautions pour l'isoler de tout commerce humain. Vous avez même, en cette circonstance, dérogé à la confiance dont vous m'honorez; vous n'avez pas voulu me charger de cette expédition. Vous avez pris mon rôle.

LEICESTER.

J'avais mes raisons. Je n'eus jamais plus besoin qu'en ce moment des conseils de mon étoile. Ma route sur la terre se couvre de tant de ténèbres que je crains de m'y perdre si les constellations ne l'éclairent. La renommée de cet astrologue est venue jusqu'à moi. J'ai désiré le consulter. Mais, afin d'éviter des déceptions, si ce n'est qu'un charlatan, j'ai dû prendre mes précautions et j'ai voulu éprouver sa science avant de m'y confier. — Maintenant, laisse-moi et tiens-toi dans la galerie voisine.

Varney s'incline et sort.

Dès qu'il a disparu le comte s'approche vivement de la porte masquée et l'ouvre avec la clef de fer. Cette porte entr'ouverte laisse apercevoir les premières marches d'un escalier en spirale. Leicester, à demi penché sous la voûte, appelle d'une voix sourde :

Alasco! Démétrius Alasco!

ALASCO, de l'intérieur de la tourelle.

Que me veut-on?

LEICESTER.

Sors!

On entend des pas dans l'escalier. Un petit vieillard hideux paraît, une lampe à la main, sur le seuil de la porte basse. Barbe blanche. Front et tête absolument chauves. Simarre de bure grise. Tiare chargée de lettres hébraïques.

SCÈNE II. — Leicester, Alasco.

ALASCO, à Leicester.

Que me voulez-vous?

LEICESTER.

Écoute. — Hier à minuit, six hommes armés, masqués et muets, t'ont arraché
demeure
de ta cellule isolée; une voiture fermée t'a reçu, elle a roulé tout le jour sans approcher d'aucune habitation humaine; le soir, elle s'est arrêtée; on t'a bandé les yeux, et l'on t'a jeté sans proférer une parole dans cette tourelle dont la porte s'est refermée sur toi. — Où es-tu?

ALASCO.

Dans le château de Kenilworth.

LEICESTER, à part.

Dieu! qui a pu lui apprendre?... Bah! quelque blason sculpté dans la voûte, quelque inscription gravée sur le mur de la tourelle!

Se tournant vers le vieillard.

Et à qui parles-tu?

ALASCO, prenant la main du comte qu'il examine.

A Dudley, comte de Leicester.

LEICESTER, à part.

Juste Dieu!... — Mais du nom du château au nom du seigneur il n'y a pas bien loin et l'un donne l'autre...

Haut.

Qui t'a dit tout cela?

Alasco se détourne en silence et lui montre du geste les étoiles, qu'on voit à travers la croisée du fond scintiller sur un ciel noir. En ce moment l'œil du comte rencontre le sourire sardonique de l'astrologue fixé sur lui.

joues
Tu me trompes, misérable! Tu te ris de moi! Il n'y a ici ni puissant comte, ni savant astrologue; mais une dupe et un charlatan.

ALASCO.

Je ne suis qu'un vieillard débile. Ce que dit ma bouche n'a point été conçu dans mon esprit.

LEICESTER.

Ah! ta candeur affectée ne m'abuse pas. Sais-tu bien à qui tu parles?

ALASCO.

Oui, au roi d'Angleterre.

LEICESTER, vivement agité.

Au roi d'Angleterre! — Ah! c'en est trop, vieillard. Tu te railles de moi!

Mettant la main sur son poignard.

Sais-tu que ta raillerie pourrait bien n'être amère que pour toi?

ALASCO.

Je suis vieux, faible et sans défense. Vous êtes jeune, fort et armé. Ce qu'il plaît à Dieu se fera.

LEICESTER, lui présentant la lame de sa dague.

Oui, de par les anges, il se fera! Et il plaît à Dieu que tu meures!...

ALASCO.

Parlez moins haut, mon fils, vous pourriez éveiller quelqu'un.

LEICESTER.

Quelqu'un! que veux-tu dire? Ta science qui te révèle tout ne t'a donc pas appris que cette partie du château est ruinée, inhabitée, déserte?...

ALASCO, hochant la tête.

Déserte! pas absolument, mon fils.

LEICESTER, comme pétrifié, à part.

Saurait-il?

Haut.

Déserte! te dis-je.

ALASCO.

Oui, le monde le croit. Mais, moi, ne sais-je pas que cette ruine dérobe à tous les yeux un être...

LEICESTER, à part.

Dieu! comment a-t-il découvert?... — Ah! il aura vu de sa tourelle la lumière
fenêtres
des croisées. Mettons sa perspicacité à l'épreuve [1].

Haut.

de quel sexe
Et quel est cet être mystérieux?

ALASCO.

C'est une femme.

LEICESTER, de plus en plus agité.

Une femme! une femme!

A part.

Le hasard l'aura bien servi. Embarrassons le devin [2].

Haut.

Et le nom de cette femme?

ALASCO.

Amy Robsart.

LEICESTER, avec un cri d'effroi.

Il sait tout! Cette fois je ne puis douter de sa science. Encore un mot. Le nom d'Amy Robsart est-il le seul que cette femme ait le droit de porter?

ALASCO.

Quelques-uns lui donnent aussi, mais bien bas, le nom de comtesse de Leicester.

LEICESTER.

Tais-toi! tais-toi! Je suis confondu d'étonnement et d'épouvante. Quelle science que celle qui lui a dévoilé ce redoutable secret!

ALASCO, méditant sur un parchemin couvert de lignes symboliques, qu'il a tiré de sa ceinture.

Oui, le croisement des lignes stellaires annonce légitime mariage, lequel est tenu secret, comme l'indique cette tache au centre de l'étoile de la jeune lady. Mais ce
viendra du Sud
mariage ne peut manquer de se dissoudre. Un astre flamboyant dévorera cette pâle constellation... — Mon fils, vous semblez agité...

(1) Cette dernière phrase est soulignée au crayon. — (2) *Idem.*

LEICESTER.

Achève, achève, malheureux!

ALASCO.

Oui, comte de Leicester, votre ambition est grande, mais votre fortune sera plus *tout-puissant* grande que votre ambition. L'astre victorieux représente une haute et puissante dame qui viendra du Sud.

LEICESTER.

Juste Dieu! que dit-il? Vieillard, sais-tu quel formidable sens cachent tes paroles? Dis-moi... Quelle est... quand arrive cette... princesse?...

ALASCO.

Vous l'avez dit, et la première des princesses, Élisabeth d'Angleterre.

....

A partir de : «Que ne puis-je douter encore!» jusqu'à : «Mais si pourtant sa seigneurie ne croit pas...,» le texte, barré, offre pourtant une réplique d'Alasco, réplique barrée également :

ALASCO.

Je puis me tromper. D'ailleurs, je suis plutôt alchimiste qu'astrologue. On ne fait pas de l'or avec les étoiles, et je vise au solide. Si le noble lord désire pourtant que j'entre dans de nouveaux détails...

SCÈNE III. — LEICESTER, ALASCO, VARNEY.

LEICESTER, à Alasco.

Un dernier mot.

Il lui présente le parchemin cabalistique qu'il a tiré de la cassette d'acier.

Ceci est mon horoscope, tiré par mon défunt astrologue Malatesta. Confrontez ses calculs avec les vôtres. Vous m'en direz le résultat. C'était un savant homme, mais je crois qu'il me trompait.

SCÈNE IV. — ALASCO, VARNEY.

VARNEY.

... As-tu, dis-moi, eu besoin de savoir le chaldéen et le syriaque pour comprendre les instructions que je t'ai données cette nuit, en bon anglais, grâce au couloir secret et connu de moi seul qui conduit de la prison du château à ton laboratoire, et t'a-t-il

fallu beaucoup de science pour lire dans les astres ce que j'avais écrit sur le parchemin que je t'ai laissé afin d'aider ta mémoire?

....

VARNEY, à part.

... Il y a bien ce jeune coquin...[1].

VARNEY.

Alasco, mon ami, songez que mylord vous fait écorcher vif...

La fin de cette réplique : *«jusqu'à ce que le dragon vert se change en oie dorée...»* est rayée sur la copie.

....

VARNEY.

... et par diable, j'entends un vrai Satan bien ensoufré, muni de ses cornes et de sa queue, et non pas simplement un être comme toi ou moi, quelles que soient nos prétentions fondées à ce titre.

....

ALASCO.

Il parlait de tes vices...

ALASCO.

... Quand j'eus repris mes sens, il avait disparu.

SCÈNE VI. — ALASCO, seul, puis FLIBBERTIGIBBET.

La formule d'adjuration proférée par Alasco est coupée, depuis ces mots : *«Essayons la formule de l'adjuration,»* jusqu'à : *«Je ne t'obéirai pas.»*
En marge, deux répliques venant à l'appui de notre note :

ALASCO.

C'est bien toi! comme tu as grandi!

FLIBBERTIGIBBET.

Oui, le nain a disparu; mais le lutin est resté.

....

[1] Pour désigner Flibbertigibbet, partout le mot *petit* est, dans cette copie, supprimé ou remplacé par un autre adjectif, ce qui suppose que l'acteur désigné pour ce rôle ne devait pas avoir la taille d'un enfant.

FLIBBERTIGIBBET.

... Je serai charmé pour moi-même d'entendre roucouler la colombe du fameux Leicester.

SCÈNE VII. — LEICESTER, AMY, FLIBBERTIGIBBET.

A partir de ces mots dits par le comte :

... que j'eus la gloire de recevoir cet ordre.

le texte est rayé jusqu'à :

AMY.

... à quel souverain appartient ce beau joyau?

Un peu plus loin autre rature de trois lignes dans le rôle d'Amy après ces mots :

Ah! si vous la souhaitiez seulement un peu!

....

A la page suivante, important ajouté marginal prenant à partir de :

Cette déclaration nous perdrait tous deux.

AMY.

Nous perdrait! et pourquoi?

LEICESTER.

Vous le saurez et vous le comprendrez plus tard, Amy. En attendant, écoutez-moi. Il faut que vous m'accordiez précisément le contraire de ce que vous me demandiez.

AMY.

Quoi?

LEICESTER.

Promettez-moi, pour aujourd'hui surtout, de garder plus que jamais renfermé au fond de votre cœur le secret de notre union. Quoi qu'il arrive, quelle que soit la personne qui puisse vous interroger, promettez-moi que le nom de votre mari ne sortira pas de votre bouche. Me le promettez-vous?

AMY.

Encore! Et moi qui me croyais à la veille d'être avouée et reconnue! Ah! quand finiront ces contraintes? Qui peut vous forcer?...

LEICESTER.

Ne m'interrogez plus. Tout ce que je fais, vous le savez, chère ange, est pour votre bien. Ma fortune est la vôtre; votre vie et la mienne dépendent de la promesse que j'attends de vous. Me la faites-vous?

AMY.

Oui, mon Dudley. Hélas! je te promets tout comme je t'ai tout donné[1], aveuglément.

LEICESTER.

Bien. Confie-toi à moi, ma bien-aimée Amy. Merci, et n'empoisonne plus nos
m'interdit
adieux par des prières que ton intérêt même me défend de satisfaire.

. . . .

Ajouté en marge après ces mots : «Je vous aurais répondu» :

FLIBBERTIGIBBET.

D'ailleurs, je jouais les grands sentiments pour en essayer.

Les paroles superbes me gênent quand je les ai dans la bouche. Je suis trop petit pour de si grands mots.

ACTE II.

SCÈNE IV. — Élisabeth, Sir Hugh Robsart.

Dans toute cette scène le nom : *Sir Robsart* est remplacé par Sir Hugh.

SCÈNE V. — Élisabeth, Leicester, Sussex, Varney, etc.

Quatre lignes barrées, commençant par : «Car il n'est *rien dans ce que je fais...*» sont remplacées en marge par ces mots :

SUSSEX.

J'ai plutôt appris à demander raison qu'à demander merci.

. . . .

ÉLISABETH.

... Je le dis pour la dernière fois, donnez-vous cordialement la main. (D'une voix

[1] Ces quatre derniers mots sont soulignés au crayon.

impérieuse.) *De grâce,* Comte de Sussex, *c'est mon plaisir.* (D'une voix douce.) Lord Leicester, c'est ma volonté.

. . . .

ÉLISABETH.

... Dis-moi la vérité, compromets quelque tête que ce soit...

SCÈNE VI. — ÉLISABETH, VARNEY.

ÉLISABETH, souriant.

C'est bien, c'est bien. Vous êtes un hardi coquin. Vous disiez donc que votre maître?...

SCÈNE IX. — VARNEY, seul.

Quelques lignes coupées vers la fin du monologue de Varney donnent cet enchaînement :

Allons, lady Amy, abaissez un peu vos beaux yeux dédaigneux. Vous allez être mylady Varney. Et quand on a le titre de mari, on n'est pas bien loin d'en avoir les droits.

ACTE III.

Fort peu de changements dans cet acte.

SCÈNE PREMIÈRE, une ligne rappelant la modification du premier acte, relative au couloir secret qui a permis à Varney d'instruire Alasco :

VARNEY.

Oui, qu'une porte visible. Mais as-tu donc oublié qu'il en est une autre masquée comme celle-ci, qui communique par un couloir secret de cette prison à la tourelle même qui te sert de laboratoire?

Dans la SCÈNE V, la coupure d'un passage barré et souligné au crayon, arrête cette réplique de Varney à ces mots :

Vous allez être rejetée de la maison de mon maître aux dérisions et aux malignités...

Et enfin dans la dernière scène, Flibbertigibbet remplace « Sir Pandarus de Troie » par : Don Juan dans *le Festin de Pierre.*

ACTE IV.

Dans la SCÈNE V, quelques mots jugés dangereux à la représentation ont été effacés; ceux-ci dans le rôle de la reine :

Il n'entretient pas des créatures telles que toi.

Scène viii, une large coupure dans les injures dites par Leicester à Varney réduit ce passage à ces quelques mots :

Tes services, scélérat! Va, tu me fais horreur, va!

Dans la scène x, sir Hugh ne prononce plus le mot *concubine*.

Quelques mots seulement changés dans le dernier acte, aux deux dernières scènes :

ALASCO.

ta luxure.
Je suis puni de ta jalousie, de ton ambition, de tes crimes.

Plus loin, Varney appelle Flibbertigibbet : Bouffon de Satan.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE D'*AMY ROBSART.*

Une lettre du 16 février 1822, adressée à Adèle Foucher, «la fiancée», nous renseigne sur l'époque où Victor Hugo se mit à l'œuvre :

Au premier janvier, le même ami [1] est venu me proposer de tirer une comédie de l'admirable roman de *Kenilworth,* que tu as lu. Cet ouvrage pouvant rapporter plusieurs milliers de francs, j'ai accepté d'y coopérer, et, au moment où je te parle, j'en ai terminé les deux premiers actes. Si Soumet était moins occupé par sa tragédie de *Clytemnestre,* notre comédie, dont je fais trois actes et lui deux, pourrait être finie dans un mois et jouée dans six. Mais elle resterait anonyme. Je n'ai consenti à faire cet ouvrage, mon amie, que pour toi, et afin de prouver à tes parents que les lettres sont bonnes à quelque chose.

Mme Victor Hugo nous apprend que lorsque Victor Hugo lut, en 1822, à son collaborateur les trois actes terminés, Soumet n'en fut qu'à moitié content.

Les deux collaborateurs ne s'entendant pas, s'étaient séparés à l'amiable, chacun avait repris ses actes et son indépendance et complété sa pièce comme il avait voulu [2].

Dans une très intéressante étude sur *Amy Robsart* [3] M. G. Ascoli présume que Victor Hugo, après s'être séparé de Soumet, *dut achever assez vite la pièce comme il la concevait.* J'inclinerais bien plutôt à croire, d'après l'étude du manuscrit, que, un peu découragé, il laissa dormir les actes terminés, puisque le seul but qu'il se proposait : «gagner plusieurs milliers de francs» pour épouser sa fiancée, était, pour le moins, ajourné. Il lui fallait prouver d'une autre façon à ses futurs beaux-parents «que les lettres étaient bonnes à quelque chose.»

Il prépara et publia en juin 1822 son premier volume d'*Odes,* ce petit volume «si mal fagoté» qui attira pourtant sur lui l'attention du roi et lui valut une pension de mille francs grâce à laquelle il put se marier, enfin, après trois ans d'attente!

Il essaya ensuite de faire jouer, au *Panorama dramatique,* son premier drame : *Inez de Castro,* qui fut reçu par le comité de ce petit théâtre (le baron Taylor était du comité) puis interdit, déjà! par la censure. Déçu une seconde fois par le théâtre, il revint à sa chère poésie et prépara une deuxième édition, augmentée, de ses *Odes et poésies diverses;* cette édition parut en janvier 1823, quelques semaines avant la publication de *Han d'Islande.* Tout en enrichissant de poésies nouvelles une troisième édition des *Odes,* il collabora activement à *la Muse française* fondée en 1824 et dont Alexandre Soumet, A. Guiraud, E. Deschamps étaient,

[1] Alexandre Soumet.
[2] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*
[3] *Revue des Cours et Conférences,* 30 mai et 30 juin 1931.

IMPRIMERIE NATIONALE.

avec lui, les principaux écrivains; entre temps, il présentait un *Choix moral des lettres de Voltaire* et un recueil de *Lettres de Mme de Sévigné.*

La célébrité arrivait, sinon la richesse; il fut invité au sacre de Charles X, décoré en même temps que Lamartine; l'ode qu'il fit à l'occasion de cette cérémonie eut grand succès.

Puis il reprit et développa une nouvelle écrite en 1819 et en fit unvéritable roman : *Bug-Jargal,* publié en mars 1826. La même année, en novembre, les *Odes et Ballades* parurent.

Victor Hugo, depuis le mois d'août 1826, s'était mis à écrire *Cromwell* tout en composant *les Orientales.*

Ce dut être vers la fin de 1826 ou le début de 1827 que Victor Hugo parla à son jeune beau-frère, Paul Foucher, d'un drame inachevé qu'il comptait autrefois faire jouer sans nom d'auteur; Paul Foucher, âgé de dix-sept ans à peine, était tourmenté du démon du théâtre, les lauriers de son glorieux beau-frère étaient un puissant stimulant; il fut convenu que Paul Foucher signerait *Amy Robsart;* en cas de succès, le jeune auteur serait, d'un coup, connu et lancé dans le monde des lettres.

Victor Hugo compléta et remania *Amy Robsart;* puis lut lui-même les trois premiers actes *de son beau-frère* à M. Sauvage, nommé le 2 juin 1827 directeur de l'Odéon; le 26 juillet, Victor Hugo avait achevé le drame; il écrit aussitôt :

A Monsieur Sauvage,
Directeur de l'Odéon.

Ce jeudi matin 26 juillet [1827].

Je viens de recevoir de la campagne les deux derniers actes d'*Amy Robsart.* Je m'empresse d'en faire part à Monsieur Sauvage et de lui demander quel jour il pourrait en entendre la lecture chez lui ou chez moi. M. Sauvage sait combien il y a de raisons pour que l'ouvrage soit monté le plus tôt possible.

Je le prie de croire au vif désir que j'ai d'entretenir avec lui des relations cordiales.

Son bien dévoué,

Vor Hugo[1].

Il vient de recevoir de la campagne...

Le directeur de l'Odéon semble n'avoir pas été dupe de cette petite supercherie; et la preuve, c'est que, le 15 octobre 1827, dans son rapport au vicomte de la Rochefoucauld, il annonce qu'il a, pour l'année théâtrale 1827-1828, «trois grands ouvrages, en cinq actes, de MM. Ancelot, Merville et Victor Hugo[2]».

Le *Journal des Débats* publia, le 1er septembre 1827, cet entrefilet :

On vient de recevoir à l'Odéon un drame en cinq actes que l'on attribue à M. Victor Hugo. Il est intitulé : *Kenilworth.* Le sujet est le même que celui d'*Émilia,* qui paraîtra demain à la Comédie-Française sous les traits de Mlle Mars.

Voilà bien l'une des raisons, et probablement la plus grave, qui faisaient, en juillet, désirer à Victor Hugo que l'ouvrage fût «monté le plus tôt possible». Il avait espéré qu'*Amy Robsart* passerait avant *Émilia.*

Paul Foucher voulut revendiquer son titre d'auteur : une rectification parut dans le *Journal des Débats* du 5 septembre :

Monsieur,

Dans votre feuille du 1er septembre, vous annoncez qu'un drame attribué à M. Victor Hugo et intitulé : *Kenilworth,* vient d'être reçu à l'Odéon. Permettez-moi de rectifier cette annonce. Le drame que monte en ce moment l'Odéon a pour titre : *Amy Robsart,* et n'est pas de M. Victor Hugo. C'est moi qui en suis l'auteur. A la vérité, M. Victor Hugo, mon beau-frère, s'est chargé de le lire au comité et d'en suivre les répétitions, ce qui explique naturellement votre erreur. Veuillez me permettre encore de profiter de cette occasion

[1] D'après une copie provenant de chez M. Paul Meurice.

[2] Archives nationales, carton O3, 1792.

pour avertir le public de quelque ressemblance inévitable entre mon drame et l'*Émilia*, qui vient d'obtenir aux Français un succès si éclatant et si mérité.

Un autre journal trop bienveillant pour *Amy Robsart* a publié que cette pièce avait été reçue *avec enthousiasme et acclamation!* Je dois à la vérité de déclarer que mon drame a été reçu en effet, mais sans acclamations et sans enthousiasme.

P. F.,
Auteur d'*Amy Robsart*.

Paris, 2 septembre.

Amy Robsart entra en répétitions.

Eugène Delacroix en dessina les costumes; sur sa demande, Victor Hugo lui envoya les indications que voici :

Élisabeth, reine d'Angleterre. Magnifique habit de cour, petite couronne royale.

Leicester. Riche costume de satin blanc brodé en or; manteau de velours, écarlate ou noir, avec l'étoile de la Jarretière, les colliers de saint André, de la Toison d'or, de la Jarretière. Chapeau à haute forme et à bord étroit, plume blanche; gants de diamant. Au premier acte, il entre couvert de la tête aux pieds d'un long manteau brun.

Amy Robsart. Robe blanche, simple, sur laquelle, au troisième acte, elle passe une robe de velours violet, richement brodée.

Varney. En noir, vêtement collant de la tête aux pieds; manteau court, petite épée. Toque avec une fine plume de coq.

Alasco, alchimiste.

Flibbertigibbet, diable couleur de feu, cheveux rouges, vêtement collant.

Sir Hugh Robsart, vieux gentilhomme en deuil.

Sussex, habit militaire.

Lord Shrewsbury, comte-maréchal d'Angleterre.

Lord Hunsdon, capitaine des gentilshommes pensionnaires.

Jeannette, jeune fille puritaine.

Quatre pages de la reine.

Tony Foster, concierge du château; pourpoint et chausses de velours rouge, bas jaunes.

Un huissier de la chambre.

Gardes, pertuisaniers, mousquetaires, etc.

... Voilà les personnages, avec les pauvres indications que mon esprit ose présenter au vôtre.

C'est vous qui donnerez le caractère à la pièce, et, si *Amy Robsart* réussit, mon frère Paul vous le devra.

Présentez bien toutes mes admirations à Sardanapale, à Faliers, à l'évêque de Liège, à Faust, à tout votre cortège enfin.

Victor.

Dès qu'il eut reçu les dessins, Victor Hugo s'empressa de les adresser au directeur de l'Odéon avec la lettre suivante :

[6 octobre 1827.]

J'ai l'honneur d'envoyer à M. Sauvage la majeure partie des costumes que je reçois à l'instant de Delacroix. Ils me paraissent d'un caractère admirable. Ce n'est point là l'élégance toute mignarde d'un peintre vulgaire, c'est le trait hardi et sûr d'un homme de génie. Ils sont en outre d'une rare exactitude, ce qui en rehausse encore la rare poésie.

Je suis convaincu que le goût intelligent de Monsieur Sauvage se joindra à moi pour faire en sorte que les acteurs et les costumiers altèrent le moins possible ces belles indications.

Son bien cordialement dévoué,

Victor H.

Ce lundi matin.

Delacroix m'écrit qu'il m'apportera le reste de Mantes sous très peu de jours. Je garde Amy Robsart pour laquelle il paraît que je lui avais donné des indications incomplètes et qui est à refaire[1].

Il avait dû se produire, au dernier moment, quelque froissement entre l'au-

[1] D'après une copie provenant de chez M. Paul Meurice. Nous datons cette lettre du 6 octobre à cause de l'indication suivante donnée par le catalogue Charavay : N° 103 : le 6 octobre 1827, Victor Hugo envoie au directeur de l'Odéon une note sur la nature et la couleur des costumes d'*Amy Robsart*. — Victor Hugo date : lundi; le 6 octobre était un lundi.

teur véritable et l'auteur supposé, car Paul Foucher qui, le 2 septembre, on l'a vu, avait revendiqué publiquement la paternité d'*Amy Robsart*, envoie à Victor Pavie cette lettre plutôt étrange si l'on considère les soins apportés par Victor Hugo à une œuvre qu'il ne signait pas.

Janvier 1828.

Dans quelques jours on donne cette malencontreuse *Amy Robsart*, qui n'aura d'autre fruit pour moi que de me faire passer pour l'homme de paille ou le prête-nom de l'affaire. Il y a des gens qui ont du malheur. Toutefois j'espère que la médiocrité de l'ouvrage détrompera le public, car je me trouve dans une si agréable situation que le talent que j'aurais (en supposant qu'on m'en trouvât) tournerait encore à mon désavantage[1].

Amy Robsart fut jouée le 13 février 1828 et, nous dit le *Témoin*[2], « fut extrêmement sifflée ». Sifflée, même avant le lever du rideau, constate un journal impartial, *la Pandore*. Ce n'était pas la pièce elle-même, paraît-il, qui avait provoqué ces véhémentes protestations, mais certains mots, certaines phrases déchaînèrent des tempêtes de rire; les spectateurs les plus joyeux, les critiques les plus choqués avaient, selon la remarque très juste de M. Ascoli, oublié que ces phrases, ces expressions se trouvaient mot pour mot dans le roman, que ces invraisemblances étaient empruntées à Walter Scott; mais les défenseurs du bon goût et de la saine littérature avaient-ils eu le temps, avant d'aller siffler *Amy Robsart*, de relire *le Château de Kenilworth?*

Quoi qu'il en soit, *Amy Robsart* n'eut que cette seule et houleuse représentation et, dès le lendemain, disparut de l'affiche.

[1] *Revue Hebdomadaire*, 14 mars 1903.
[2] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* (Mme Victor Hugo.)

Victor Hugo fit alors passer cette note dans les journaux :

Paris, 14 février 1828.

Monsieur le Rédacteur,

Puisque la réussite d'*Amy Robsart*, début d'un jeune poëte dont les succès me sont plus chers que les miens, a éprouvé une si vive opposition, je m'empresse de déclarer que je ne suis pas absolument étranger à cet ouvrage. Il y a dans ce drame quelques mots, quelques fragments de scènes qui sont de moi, et je dois dire que ce sont peut-être ces passages qui ont été le plus sifflés.

Je vous prie, Monsieur, de publier cette réclamation dans votre numéro de demain et d'agréer, etc.

Victor Hugo.

P.-S. L'auteur a retiré sa pièce.

A la fin du manuscrit d'*Amy Robsart* est reliée une lettre de J.-B.-A. Soulié, rédacteur à la *Quotidienne*, lettre qui prouve que l'on avait peut-être eu tort de s'avouer vaincu avant de tenter au moins une seconde expérience :

Mon cher ami,

J'ai un feuilleton tout prêt sur trois pièces nouvelles depuis trois jours, *Amy Robsart* comprise, et j'aurais inséré votre lettre à la suite du compte-rendu si les Chambres n'envahissaient le journal. Je m'empresse de prévenir la surprise que vous pourriez éprouver de ne pas trouver votre réclamation dans la feuille d'aujourd'hui.

Il est à craindre que cet encombrement dure jusqu'à dimanche, de sorte que vous aurez le temps de changer peut-être de détermination au sujet de votre lettre.

Je voudrais pouvoir vous persuader qu'il n'y avait point de cabale montée, j'étais bien placé pour observer le parterre et je n'ai entendu pendant les entr'actes que des voix amies non seulement de l'auteur, mais des doctrines nouvelles, et qui ont souvent réussi à étouffer quelques rires isolés, en expliquant ou en justifiant ce qui les avait excités.

Paul a de quoi prendre sa revanche, et je suis même fâché que vous l'ayez décidé à retirer la pièce. Vingt coups de plume auraient

remédié à ce qui a le plus effarouché et prévenu l'explosion de la fin. La longueur du spectacle a été aussi un puissant auxiliaire pour les opposants.

J'espère causer avec vous de tout cela.

... Tout à vous de cœur.

J.-B.-A. Soulié.

Paul Foucher ne s'était pas résigné aussi facilement que Victor Hugo. Il semble même qu'il ait fait agir indirectement près du directeur de l'Odéon pour obtenir quelques représentations; ce fut peine perdue et *sa* pièce fut irrémédiablement enterrée. Toute la fureur, toute la déception éprouvées par ses dix-sept ans éclatent dans cette lettre adressée à Victor Pavie :

Paris, 3 mars 1828[1].

Pardon, si j'ose toutefois le demander, de mon retard, cher ami, mais l'épouvantable chute d'*Amy Robsart* m'a tellement consterné que j'en ai eu, pour ainsi dire, les bras et les jambes coupés. Ils ont sifflé en moi l'Histoire et Walter Scott indistinctement, et les journaux, à part quelques feuilles courageuses qui n'ont pas été au secours des vainqueurs, m'ont traité avec l'inimitié la plus implacable. Ils ont proscrit dans *Amy Robsart* le premier essai d'un genre qui, nonobstant leurs sifflets, expulse de jour en jour le vieux goût, et dont l'échec de *mon* ouvrage n'a fait que différer le triomphe. Ils ont proscrit en moi le beau-frère de Victor Hugo, ne pouvant proscrire Victor Hugo lui-même, comme ils l'espéraient. Qu'ils sachent du moins que leurs injures ne sont pas de ces choses que l'on craigne, et que mon beau-frère, qui m'aurait laissé toutes les louanges, n'a pas voulu que j'eusse à moi seul l'honneur d'être insulté par eux. Que n'êtes-vous ici, mon ami! Que ne puis-je vous lire mon ouvrage, et que vos consolations ne peuvent-elles me venger des cris des barbares! Car il ne sera plus question d'*Amy Robsart.* Le directeur, quoique, le soir de la représentation, il fût dans le ferme dessein de rejouer la pièce en l'écourtant et en éteignant tout ce qu'il y avait de hardi et de sifflé, c'est-à-dire de mieux, le directeur, dis-je, poussé par une actrice qui est sa maîtresse, et qui n'a pas eu de succès dans l'ouvrage, n'a pas voulu la redonner, malgré tout ce qu'on lui a dit. Quant à l'imprimer, j'y penserais, si la pièce n'était pas tirée d'un roman; mais, comme Walter Scott est pour moitié dans mon drame, on aimera toujours mieux lire le roman. Quoi qu'il en soit, je ne me décourage pas, mais je sens qu'il faut au public des pièces bêtes comme lui, et nul mieux que moi ne pourra le satisfaire sous ce rapport, si je le veux.

Le découragement du jeune auteur fut d'ailleurs de courte durée, car nous avons trouvé trace, dans le catalogue-fiches de Charavay, sous le n° 104, d'une lettre écrite, le 28 juin 1837, par Victor Hugo au baron Taylor, au sujet d'une pièce de Paul Foucher, dont il devait donner lecture à la Comédie-Française.

Paul Foucher, dans *les Coulisses du Passé,* rappelle, en 1873, l'échec fameux de 1828. Parlant des diverses Élisabeth d'Angleterre mises en scène à l'époque même où fut jouée *Amy Robsart,* il en arrive au drame qu'il avait signé :

... Enfin l'Élisabeth de l'*Amy Robsart,* accueillie par des tempêtes dans son unique représentation à l'Odéon, à l'époque des premières périodes du romantisme. On sait que le véritable auteur me fit l'honneur (je sortais à peine du collège) de m'attribuer ce drame, pour lequel Eugène Delacroix, grand ami des romantiques, avait dessiné de très beaux costumes, et qui fut interprété par MM. Lockroy, Auguste, Provost, Thénard, Doligny (qui eut beaucoup de succès en Flibbertigibbet), Mlle Charton (une belle Élisabeth), Mlle Anaïs Aubert, depuis sociétaire de la Comédie-Française. Il fut décidé, après la première représentation, — je prends l'expression du plus poli des journaux classiques et bien pensants d'alors, — «que cette bouffonnerie romantique ne salirait plus les planches du théâtre royal». Si j'ai reparlé de cette chute célèbre, ce n'est pas par amour-propre d'auteur. Je ne fis que la signer, et Victor Hugo, qui a toutes les loyautés du courage, y mit son énergique contre-seing devant les sifflets. — C'est pour un simple avis au public.

[1] *Revue Hebdomadaire* 14 mars 1903.

Le manuscrit a été égaré, et n'a jamais pu se retrouver ni à l'Odéon, ni au ministère. On dit pourtant qu'il est quelque part. Dans ce cas, j'adjure ici le détenteur de se déclarer. Qui sait? il y aurait peut-être quelque intérêt à remonter l'ouvrage aujourd'hui? La pièce qui fit alors l'effet d'une vierge folle, — après toutes les saturnales dramatiques ou lyriques sur lesquelles nous avons été blasés, n'aurait peut-être plus aujourd'hui que les allures d'une rosière. L'idée peut être bonne ou mauvaise; dans tous les cas, pour ma part, elle est complètement désintéressée.

Le manuscrit égaré est retrouvé, mais la pièce ne fut jamais reprise; Victor Hugo n'en a jamais annoncé la publication sur les couvertures de ses ouvrages, elle ne figure même pas sur les listes qu'il dressait soigneusement, en faisant la revision de ses manuscrits, avant de partir en voyage. C'est en 1889, en publiant les œuvres inédites, que Paul Meurice remit au jour *Amy Robsart*, en vue sans doute d'une reprise éventuelle.

La critique fut alors moins sévère qu'en 1828, les querelles littéraires s'étaient apaisées et l'on rendit justice à l'œuvre commencée par Victor Hugo à vingt ans.

II

LA REPRÉSENTATION.

DISTRIBUTION DES RÔLES.

THÉATRE DE L'ODEON
13 février 1828

DIRECTEUR : *M. SAUVAGE*

Personnages :	Acteurs :
LE COMTE DE LEICESTER	MM. LOCKROY.
RICHARD VARNEY	PROVOST.
ALASCO	THÉNARD.
SIR HUGH ROBSART	AUGUSTE.
FLIBBERTIGIBBET	DOLIGNY.
LE COMTE DE SUSSEX	PAUL.
FOSTER	MÉNÉTRIER.
ÉLISABETH, reine d'Angleterre	Mmes CHARTON.
AMY ROBSART	ANAÏS AUBERT.
JEANNETTE	DORGEBRAY.

III

L'ÉDITION ORIGINALE ET L'ÉDITION IN-16.

Il nous a semblé curieux de relever quelques variantes existant entre l'édition originale et l'édition in-16. On les a sans doute établies d'après des notes que nous ne possédons pas :

Édition originale in-8°.	*Édition in-16.*
ACTE PREMIER.	ACTE PREMIER
SCÈNE V.	SCÈNE V.
VARNEY.	VARNEY.
Sur ce, mon cher Alasco, adieu! (A part.) Au diable, empoisonneur infâme!	Sur ce, adieu, empoisonneur!
ALASCO.	ALASCO.
Au revoir donc, mon cher Varney! (A part.) La foudre t'écrase, abominable scélérat!	Au revoir donc, scélérat!
SCÈNE VI.	SCÈNE VI.
ALASCO.	ALASCO.
Dieu, qui m'appelle sous ce nom? ...O ciel! c'est le nom sous lequel je suis proscrit!	Oh! qui m'appelle sous ce nom? ...Le nom sous lequel je suis proscrit!
....	
ALASCO.	
Maudit petit drôle!	*Supprimé.*
SCÈNE VII.	SCÈNE VII.
LEICESTER.	AMY.
...Mais ne vaut-il pas mieux être un libre seigneur d'Angleterre que de partager avec une femme ce triste royaume des rochers du nord?	Mais ne vaut-il pas mieux être un libre seigneur d'Angleterre que de partager avec une femme ce triste royaume des rochers du Nord? J'aurais, quant à moi, toujours préféré la main de Dudley à celle de tous les souverains de la terre. Assurément tu ne crois pas que l'amour d'une reine serait plus tendre et plus ardent que l'amour de ton Amy?
AMY.	
Je pense comme mon noble Leicester. J'aurais, quant à moi, toujours préféré la main	

Édition originale in-8°.	*Édition in-16.*
de Dudley à celle de tous les souverains de la terre. LEICESTER, à part. Hélas! AMY. Qu'as-tu, milord? Est-ce que tu crois que l'amour d'une reine serait plus tendre et plus ardent que l'amour de ton Amy?	
LEICESTER, la baisant au front. Non, oh non! et rien ne t'arrachera de mes bras, rien! ma femme! ma femme bien-aimée!	LEICESTER, la baisant au front. Non, quand je te vois, quand je t'entends, non, oh! non, je ne le crois pas! et rien ne t'arrachera de mes bras, rien, ma femme bien-aimée!
LEICESTER. Mais voilà ton souhait rempli, et, malgré tout mon bonheur près de toi, il faut que je te dise adieu. AMY. Un moment, mon cher seigneur, un moment encore!	LEICESTER. Mais pour l'instant, et malgré tout mon bonheur près de toi, il faut que je te dise adieu. AMY. Une minute encore, mon cher seigneur!
...Mon bien-aimé, relève-moi de mon serment...	...Mon bien-aimé, tu m'as fait solennellement jurer de ne pas révéler ton nom à mon père; relève-moi de mon serment...
LEICESTER. ... Quelle joie quand je pourrai consoler les vieux ans de ton père, et, rejetant les fatigues et les soucis de l'ambition, passer tous mes jours à tes pieds, aux pieds de la femme la plus adorable et la plus adorée!	*Supprimé.*
AMY. Ah! si vous la souhaitiez seulement un peu, rien n'oserait s'y opposer; car jamais une puissance n'aurait servi une plus juste volonté. LEICESTER. Il vous est facile de parler ainsi, Amy!	*Supprimé.*

Édition originale in-8°.

FLIBBERTIGIBBET.

Milord comte, vous pouvez faire de moi trois choses à votre choix : comme voleur, me pendre à la plus haute branche de la forêt; comme espion, me clouer à la grande porte du château; comme sorcier, me renvoyer à l'enfer dans la flamme...

FLIBBERTIGIBBET.

De la chauve-souris.

SCÈNE VIII.

FOSTER.

D'où viens-tu donc, démon aux crins rouges?

FLIBBERTIGIBBET, riant et regardant le costume du concierge.

Des marais, — où j'ai appris l'art d'attraper des oies aux larges pattes jaunes. (Foster le menace du doigt.)

LEICESTER.

C'est le point noir, présage de la tempête.

AMY.

Vous reverrai-je aujourd'hui, milord?

LEICESTER.

Les devoirs que m'impose la présence de la reine ne le permettront pas. Mais demain, quand tu entendras la grosse cloche du château sonner le retour d'Elisabeth dans ses appartements, je profiterai de ce moment de répit.

Édition in-16.

Supprimé.

FLIBBERTIGIBBET.

Du roitelet.

SCENE VIII.

Supprimé.

Supprimé.

AMY.

Quand vous reverrai-je, milord?

LEICESTER.

Hélas! les devoirs que m'impose la présence de la reine ne le permettront pas avant deux ou trois jours.

AMY, joignant les mains.

Deux ou trois jours!..

LEICESTER.

Écoute : la reine doit repartir jeudi; quand tu entendras la grosse cloche du château sonner le retour d'Elisabeth dans ses appartements pour les apprêts du départ, je profiterai de ce moment de répit.

Édition originale in-8°.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Texte non publié dans l'in-8°.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH.

... Qu'est-ce que cette immobilité? qu'est-ce que ce silence? Aucun de vous ne veut faire le premier pas?

LEICESTER.

Madame... (A part.) Un rustre de soldat!

SUSSEX, à part.

Un damoiseau! un parvenu!

LEICESTER, à part.

... Traître qui me fait espionner chez moi!

SUSSEX, à part.

Ce félon qui s'entoure d'empoisonneurs et de sicaires!

VARNEY.

... Je donnerais à mon auguste souveraine des explications qui la satisferaient peut-être, mais dont l'honneur d'une respectable famille pourrait souffrir, si elles étaient publiques. Ces matières sont délicates.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH.

Comte de Leicester, donnez-moi votre épée.

LEICESTER, à part.

L'épée d'abord, la tête ensuite.

Édition in-16.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISABETH.

...Il est arrivé ce matin votre ennemi, il doit repartir ce soir avec moi votre ami.

SCÈNE IV.

Supprimé.

Supprimé.

Supprimé.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH.

Comte de Leicester, donnez-moi votre épée.

LEICESTER.

Madame...

Édition originale in-8°.

SUSSEX, bas à Shrewsbury.

Serait-ce donc la disgrâce?

(Leicester détache son épée et la présente à la reine en fléchissant le genou.)

ÉLISABETH.

Richard Varney, avancez et mettez-vous à genoux.

(Varney obéit. Elle tire l'épée du fourreau. Mouvement de surprise dans l'assemblée et d'émoi parmi les dames.)

LEICESTER, à part.

Que veut-elle?

ÉLISABETH.

(Elle considère l'épée avec complaisance.)

Si j'eusse été homme, nul de mes pères n'eût aimé autant que moi voir reluire une bonne épée. J'aime à contempler de près les armes. Si le ciel m'avait douée de quelque beauté, c'est dans ces miroirs-là que j'aurais plaisir à me regarder. — Richard Varney, au nom de Dieu et de Saint Georges, nous vous faisons chevalier. (Elle le frappe du plat de l'épée sur l'épaule.) Soyez fidèle, brave et heureux. Sir Richard Varney, levez-vous.

(Étonnement dans l'assemblée.)

LEICESTER, à part.

Quoi! récompense-t-elle la trahison de Varney avant de punir la mienne?

ÉLISABETH.

La cérémonie des éperons d'or et les autres formalités se feront demain dans la chapelle. Varney, voilà votre fortune commencée, mais sachez modérer vos désirs, car — c'est, je crois, ce fou de Shakespeare qui dit cela — «l'ambitieux se marque son but, mais c'est toujours au delà qu'il tombe». Allez! (Varney fait un profond salut. La reine se retourne vers Leicester.) Eh bien! comte de Leicester, éclaircissez donc votre front soucieux. Le mal qui a été fait est réparé.

LEICESTER, à part.

Qu'aura-t-il dit?.. (Haut.) Je ne sais encore...

ÉLISABETH.

Oui, milord, vos intentions ont été méconnues...

Édition in-16.

SUSSEX, bas à Shrewsbury.

Serait-ce enfin la disgrâce?

(Leicester détache son épée et la présente à la reine.)

ÉLISABETH.

Richard Varney, avancez et mettez-vous à genoux. (Varney obéit. Elle tire l'épée du fourreau. Mouvement de surprise dans l'assemblée et d'émoi parmi les dames. Elisabeth contemple l'épée avec ravissement.) Epée! toi qui défends le droit et l'honneur, mais que mon sexe, hélas! m'interdit de porter, épée! épée! te voilà! je te tiens, épée! — Ah! si j'eusse été homme, nul de mes pères n'eût aimé autant que moi voir reluire une bonne épée. Si le ciel m'avait douée de quelque beauté, c'est dans ces miroirs-là que j'aurais plaisir à me regarder!

SUSSEX, bas à Shrewsbury.

Une vraie reine!

ÉLISABETH.

Richard Varney! Au nom de Dieu et de Saint-Georges, nous vous faisons chevalier. (Elle le frappe du plat de l'épée sur l'épaule.) Soyez fidèle, brave et heureux. Sir Richard Varney, levez-vous.

VARNEY.

Oh! madame, que de grâces!

ÉLISABETH, cherchant des yeux Leicester.

Et maintenant, milord Leicester... Où vous cachez-vous donc?

LEICESTER, à part.

Bon! après sa récompense, ma punition. (S'avançant.) Madame...

ÉLISABETH.

Eh bien, comte, éclaircissez ce front soucieux : le mal qui a été fait est réparé.

LEICESTER.

Madame, je ne sais encore...

ÉLISABETH.

Vos intentions, milord, ont été méconnues...

Édition originale in-8°.

LEICESTER, s'inclinant.

Madame! tant de bonté!.. (A part.) Ô supplice!

ÉLISABETH.

Milord, nous laissons Varney achever sa justification près de vous. Sir Richard Varney, nous voulons que votre femme Amy Robsart nous soit présentée aujourd'hui même, à notre cercle.

LEICESTER.

Dieu!

VARNEY.

Sa Majesté sera obéie. Une telle faveur honore ma femme et moi.

LEICESTER.

L'impudent!

SUSSEX, bas à Shrewsbury.

Le voilà plus en faveur que jamais!

ÉLISABETH.

Venez, milord de Sussex, venez, messieurs, prendre votre part des divertissements que nous a préparés la courtoisie du noble comte.

Édition in-16.

LEICESTER, s'inclinant.

Madame! tant de bontés!

ÉLISABETH.

Votre main, milord; n'est-ce pas l'heure du ballet? — Sir Richard Varney, nous voulons que votre femme, Amy Robsart, nous soit présentée à notre cercle, aujourd'hui même.

La scène suivante, qui clôt l'acte II dans l'édition in-8°, est reportée, dans l'édition in-16, au début de l'acte III; de là, une avance d'une scène à l'acte III, dans l'édition in-16. Peu de variantes dans cette scène.

Édition originale in-8°.

ACTE III.

SCÈNE V.

SIR HUGH.

Ma pauvre enfant!.. Eh bien, je sors.

VARNEY.

Je vous accompagne. (A part.) Allons trouver Alasco.

(Sortent sir Hugh et Varney.)

Édition in-16.

ACTE III.

SCÈNE VI.

SIR HUGH.

Eh bien, je sors pour aller parler à la reine.

VARNEY.

A la reine! excellente idée!

(Sortent sir Hugh et Varney.)

Cette simple différence explique que, dans l'édition in-16, la reine est attirée par sir Hugh au rendez-vous dans le parc de Kenilworth.

Édition originale in-8°.

ACTE IV.

SCÈNE III.

FLIBBERTIGIBBET.

...de votre citadelle de broussailles; mais prenez garde à vos beaux yeux, car je n'ai jamais vu branches plus disposées à vous caresser les paupières de leurs épines.

(Amy paraît.)

FLIBBERTIGIBBET.

...d'où vous pourrez, au besoin, gagner le taillis... (Il la conduit. Varney reparaît au fond.)

VARNEY, à part.

Il me semble avoir aperçu ce Flibbertigibbet... (Voyant Amy.) Oh! la comtesse!.. Que faire? — Si j'osais?.. Le coup serait bien hardi! Mais l'audace m'a réussi jusqu'à présent, et, dans l'extrémité où je suis, il faut risquer tout pour tout sauver. (Il s'éloigne.)

FLIBBERTIGIBBET.

Attendez-moi là, milady. Avant un quart d'heure, je reviens avec sir Hugh Robsart.

SCÈNE IV.

LA REINE, lisant un billet.

Qu'est-ce que signifie cet avis mystérieux?..

ÉLISABETH.

Robsart! En vérité, je ne suis occupée, depuis deux jours, que de cette famille. Le père me demande sa fille, la fille me demande son père.

AMY, douloureusement.

C'est en présence du comte!..

LA REINE.

Oui; mais qui donc, dis-moi, as-tu épousé? De par le jour qui nous luit, je saurai de qui tu es la maîtresse ou la femme. Allons! parle,

Édition in-16.

ACTE IV.

SCÈNE III.

Supprimé.

FLIBBERTIGIBBET.

...d'où vous pourrez, au besoin, gagner le taillis. Avant un quart d'heure, je reviens avec sir Hugh Robsart.

Supprimé.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH.

Que voulait dire sir Hugh Robsart avec ses airs mystérieux?

ÉLISABEFH.

Ah bon!.. eh bien, c'est précisément votre père qui m'envoie vers vous. La fille de sir Hugh Robsart!..

AMY, indignée.

C'est en présence du comte!..

LA REINE.

Oui, mais qui donc, dis-moi, as-tu épousé? De par le jour qui nous luit, je saurai de qui tu es la maîtresse ou la femme.

Édition originale in-8°.

et sois prompte, car tu risquerais moins à te jouer d'une lionne qu'à tromper Élisabeth d'Angleterre.

AMY.

Demandez au comte de Leicester, il sait la vérité.

ÉLISABETH.

Leicester! le comte de Leicester!.. Femme, tu le calomnies! Qui t'a poussée à cet odieux mensonge? Qui t'a soudoyée pour outrager le plus noble lord, le plus loyal gentilhomme de ce royaume! Viens sur-le-champ avec moi... — Mais le voici lui-même qui nous cherche. (Élevant la voix.) Par ici! par ici! — Nous tînt-il plus étroitement que notre main droite, tu vas être confrontée avec lui, tu seras entendue en sa présence, afin que je sache qui est assez insensé en Angleterre pour mentir à la fille de Henri huit!

SCÈNE V.

LEICESTER, à part, avec un mouvement de terreur.

Ciel! Amy avec la reine!

ÉLISABETH, à part.

Comme il pâlit!

ÉLISABETH.

Est-ce moi que vous avez osé tromper? moi, votre bienfaitrice, votre confiante et trop faible souveraine? Votre trouble semble avouer votre trahison.

ÉLISABETH.

...vous attaquerez ce rebelle en haute trahison.

AMY, à part.

Juste ciel!.. Je ne croyais plus tant l'aimer!

Édition in-16.

AMY.

Demandez-le au comte de Leicester, madame! et qu'il vous dise la vérité, s'il l'ose.

LA REINE.

Leicester! ce serait... Ah! soupçon terrible qui me fait terrible! — Ah! malheureuse! viens sur-le-champ avec moi, viens! — Mais le voici lui-même qui nous cherche. (Élevant la voix.) Par ici! par ici! — Ah! nous allons voir! nous allons voir! Vous allez être confrontés! (Lui abattant sa main sur l'épaule.) Et dis-toi le bien, ma petite : tu risquerais moins à attaquer dans son antre une lionne qu'à te jouer d'Elisabeth d'Angleterre!

SCÈNE V.

Supprimé.

ÉLISABETH.

Ah! ah! vous la connaissez!.. Oui, je le crois bien que vous la connaissez!

ÉLISABETH.

...vous attaquerez ce rebelle en haute trahison.

LEICESTER.

Oh! trahison?..

ÉLISABETH.

Silence!

AMY, défaillante, à part.

Ah! je ne croyais plus tant l'aimer!

Édition originale in-8°.

ÉLISABETH.

Ne levez pas ainsi fièrement la tête, Dudley, comte de Leicester. Notre illustre père Henri huit faisait tomber les têtes qui ne se courbaient pas.

AMY.

Madame! (A part.) O ciel!.. (Haut.) Oui, madame, je suis la femme de Varney!

LEICESTER, à part.

Trop généreuse Amy! Ah! si, en m'exposant, je ne l'exposais pas avec moi!

ÉLISABETH.

Vous avouez donc, jeune femme, que tout le désordre dont vous venez d'être témoin est né de vos mensonges insolents et de vos absurdes impostures? Vous convenez que vous êtes venue ici pour noircir et perdre dans notre estime l'illustre comte de Leicester?

AMY.

Il faut bien que j'en convienne.

LEICESTER, à part.

Ah! son dévouement me déchire! (Haut.) Que votre majesté daigne à présent m'écouter...

ÉLISABETH, souriant.

Un instant encore, cher noble comte; de grâce, laissez-nous le plaisir de voir votre innocence éclater d'elle-même. Vos ennemis ont suscité contre vous cette malheureuse. Laissez-nous l'interroger.

VARNEY, s'avançant.

Madame, elle n'est pas aussi coupable qu'elle le semble à votre majesté. J'espérais que son mal aurait pu rester caché. Mais la reine a dû s'apercevoir que sa raison égarée...

LEICESTER, à part.

Misérable!

Édition in-16.

ÉLISABETH.

...Et vous aurez beau relever audacieusement le front, Dudley, comte de Leicester, je me souviendrai que mon auguste père Henri huit faisait tomber les têtes qui ne se courbaient pas.

AMY.

Madame!.. Eh bien, oui, madame, je suis la femme de Varney!

ÉLISABETH, respirant.

Ah! vous l'avouez!

LEICESTER, s'avançant.

Pardon, votre majesté, je...

ÉLISABETH.

Laissez donc, comte! elle avoue! elle avoue!.. Ainsi, vous confessez, jeune femme, qu'en causant tout le désordre dont vous venez d'être témoin, vous obéissiez à je ne sais quelle passion mauvaise? Vous convenez que votre odieuse et mensongère accusation tendait à noircir et à perdre l'illustre comte de Leicester?

AMY.

Il faut bien que j'en convienne.

LEICESTER.

Votre majesté daignera-t-elle à présent m'écouter?..

ÉLISABETH.

Ah! pour l'amour de Dieu! cher noble comte, ne nous interrompez pas! Laissez-nous le plaisir de voir votre innocence éclater d'elle-même. Vos envieux ont suscité contre vous cette malheureuse...

VARNEY, s'avançant.

Madame, elle n'est pas aussi coupable qu'elle le semble à votre majesté. J'espérais que son mal aurait pu rester caché. Mais la reine a dû s'apercevoir que sa raison, par moments égarée... (Mouvement d'indignation de Leicester.)

Édition originale in-8°.

AMY, à part.

Il faut soutenir le sacrifice jusqu'au bout.

ÉLISABETH.

En vérité, moi, sir Varney, je penche bien plutôt à croire que les ennemis de votre maître se sont servis de votre femme comme d'un instrument pour ébranler un crédit, qu'ils n'ont fait qu'affermir. Nous allons ce soir quitter Kenilworth, nous laisserons des ordres. En attendant que nous disposions d'elle, qu'on emmène cette femme dans la prison de la tour. Lord Hunsdon, c'est vous que je charge de cette prisonnière. Qu'elle soit étroitement gardée, et donnez l'ordre que personne — personne, fût-ce le maître de ce château — ne puisse pénétrer auprès d'elle, s'il n'est muni d'un sauf-conduit signé de notre propre main. Vous entendez, mylord. (Lord Hunsdon s'incline. — On entraîne Amy.)

LEICESTER, à part.

O douleur, ma bien-aimée Amy!

AMY.

Au moins, si je meurs maintenant, ce sera pour lui!

Édition in-16.

AMY, doucement.

C'est ce que je disais, madame, j'étais folle.

ÉLISABETH.

Folle?.. folle?.. Alors, sir Richard, les ennemis de votre maître auront exploité, soufflé peut-être, les étranges rêves de cette folie. Nous allons ce soir quitter Kenilworth, nous éclaircirons ce complot à Londres. Pour aujourd'hui, finissons cela. Qu'on emmène cette femme dans la prison de la tour.

LEICESTER, dans un mouvement désespéré.

Madame!..

VARNEY, bas et vite.

Vous vous perdez! vous la perdez!

(Leicester s'arrête.)

ÉLISABETH.

Lord Hunsdon, c'est vous que je charge de la prisonnière. Et que personne, vous entendez, personne ne puisse pénétrer auprès d'elle, s'il n'est muni d'un sauf-conduit signé de notre propre main. Allez, milord. (Lord Hunsdon s'incline et donne des ordres.)

AMY, à part.

Au moins si je meurs maintenant, ce sera pour lui.

(On entraîne Amy.)

ÉLISABETH, revenant, radieuse, vers les lords sans regarder Leicester.

Ah! c'est bon, que c'est bon, après avoir erré, douté, souffert, que c'est bon de respirer, de se retrouver, de croire! Ah! mes amis, mes bons amis, j'ai été tout à l'heure un peu méchante et injuste, n'est-ce pas? Cette folle m'avait affolée. Par bonheur, tout ceci se passait entre nous, devant vous, qui m'aimez! Et qui aime pardonne! Et vous me pardonnez parce que vous m'aimez! Oh! moi aussi, mes féaux, je vous aime, je vous aime!

Édition originale in-8°.

ACTE V.

SCÈNE V.

VARNEY.

Elle s'est endormie. (A Alasco.) Allons! viens! viens donc!

ALASCO, posant sur une escabelle une lampe de cuivre allumée.

Qu'avez-vous à me traîner ainsi après vous? Mon temps n'est pas si vain que je puisse le perdre à écouter aux portes en votre compagnie. J'étais en train de travailler au grand œuvre. J'ai trois cornues sur le fourneau, et pleines d'une si redoutable substance que la moindre goutte qui en tomberait dans le feu jetterait bas cette tour.

VARNEY.

Alasco, tu viens d'entendre?

ALASCO.

Je n'ai pas écouté.

VARNEY.

Le comte de Leicester veut fuir, fuir avec sa femme! et, dans peu d'heures, si cette fuite s'accomplit, le favori sera un exilé, et l'écuyer du favori retombera, du point où il était monté, cent fois plus bas que le point d'où il était parti!

ALASCO.

Que m'importe!

VARNEY.

Que t'importe?.. Les biens du proscrit seront confisqués, et le domaine de Cumnor sera mis sous le séquestre avec le reste. Adieu ton laboratoire, ton officine, ta pharmacie de philtres, ta cuisine de poisons! Tu vois qu'il t'importe!

ALASCO.

Eh bien! à quoi tiennent tous ces malheurs? A l'évasion de cet oiseau. Va prévenir Élisabeth, et la cage ne s'ouvrira pas.

Édition in-16.

ACTE V.

SCÈNE V.

VARNEY.

Elle s'est endormie. (Appelant.) Allons, viens, Alasco, viens donc!

(Alasco entre et pose sur l'escabelle une lampe allumée.)

Supprimé.

Eh bien! tu as entendu, le comte de Leicester veut fuir! fuir avec sa femme. Si cette fuite s'accomplit, Alasco, pour moi, pour toi, c'est la ruine. Il faut empêcher cette fuite; à tout prix, il le faut. Voyons, conseille-moi, que faire!

ALASCO.

Le conseil n'est pas aisé. Si tu prévenais la reine?

IMPRIMERIE NATIONALE.

Édition originale in-8°.

VARNEY.

Mieux que cela! elle s'ouvrira pour recevoir le comte. Elisabeth l'enverra consommer sur l'échafaud sa noce avec Amy. Et qu'y aurai-je gagné?

ALASCO.

La reine te saura gré de l'avoir détrompée.

VARNEY.

Elle m'en saura gré? Je lui ferai horreur! Si je ne suis pas puni pour mes bons offices, le mieux que je puisse attendre, ce sera d'être oublié.

ALASCO.

Alors ne lui dis pas que c'est le comte qui a tramé l'évasion de sa femme.

VARNEY.

Alors, il reste puissant et favori, et, tôt ou tard, sous un prétexte ou sous un autre, je suis atteint par sa vengeance.

ALASCO.

Eh bien, si tous les partis sont mauvais...

VARNEY.

Non pas tous!.. (Il s'approche d'Alasco et baisse la voix.) Alasco, si la destinée frappait cette femme...

———

ALASCO.

...tu ferais bouillir l'agneau dans le lait de sa mère.

———

Édition in-16.

VARNEY.

Oh! ce serait envoyer le comte à l'échafaud.

Supprimé.

ALASCO.

Ne dis pas à la reine que c'est lui qui a tramé l'évasion de la comtesse.

VARNEY.

Alors, il reste tout-puissant, et il me chasse.

ALASCO.

Ma foi! s'il n'y a rien à faire ni avec la reine, ni avec le comte...

VARNEY.

Regardons d'un autre côté. (Se tournant vers Amy.) Cette femme... Jouer le tout pour le tout, tu le sais, c'est ma manière. — Si la destinée la frappait, cette femme...

———

ALASCO.

...tu ferais bouillir l'agneau dans le lait de sa mère!.. Ne fais pas cela, Varney! ne fais pas cela!

VARNEY.

Alasco a des scrupules! voilà qui est neuf! — Mais, chut! elle s'agite, elle va s'éveiller... Viens, viens! Retourne à ta chimie de damné. Moi je guette.

(Ils sortent tous deux par la porte secrète.)

———

Pour les deux dernières scènes, l'édition in-8° est conforme au manuscrit. Seule l'édition in-16 offre cet autre dénouement :

SCÈNE VII.

VARNEY, seul.

Est-ce fait?.. Oui, j'ai entendu le bruit... Plus personne!.. C'est fait... — Eh bien, quoi! c'est fini! est-ce que tu as peur, Varney!.. Non, mais c'est égal, allons hors d'ici, allons à l'air libre. Et réjouis-toi, Richard Varney! ta fortune est faite!

Au moment où il arrive à la petite porte, elle s'ouvre avec violence, Leicester se précipite, suivi de sir Hugh et de Flibbertigibbet.

SCÈNE VIII.

VARNEY, LEICESTER, SIR HUGH, FLIBBERTIGIBBET.

LEICESTER.

Misérable!

VARNEY, reculant effaré.

Qu'est-ce que c'est?.. qu'y a-t-il encore?

LEICESTER.

Il y a... — Nous savons tout par Alasco... — il y a ton crime!

VARNEY.

Mon crime?.. S'il y a crime, pour qui, pourquoi l'ai-je commis, ce crime?

LEICESTER.

Pour ta basse ambition, infâme!

VARNEY.

Pour *deux* ambitions, mon maître, — la basse... et la haute.

LEICESTER.

Eh bien, la haute, pour commencer, va châtier la basse; nous verrons après! (Il tire son épée.

VARNEY, fuyant devant lui.

Oh! allez-vous donc m'assassiner?

LEICESTER.

Je vais te punir! (Il ouvre la porte et montre la trappe.) Je vais te jeter là, près de ta victime!

VARNEY.

Ah! mais maintenant j'ai aussi une épée.

LEICESTER.

Eh bien, sir Richard, défends ta vie!

Ils se battent. Leicester charge Varney avec furie, le pousse jusqu'à la trappe et le frappe. Varney tombe en jetant un cri.

Un silence.

Édition in-16.

SIR HUGH.

Justice est faite!

LEICESTER.

A l'autre coupable à présent! C'est mon tour, Amy, de te rejoindre!

Il va pour s'élancer dans le gouffre. Sir Hugh et Flibbertigibbet se jettent au devant de lui

SIR HUGH.

Mon fils!

FLIBBERTIGIBBET.

Monseigneur!

LEICESTER, se débattant.

Laissez! laissez-moi!..

SIR HUGH.

Non, mon fils, non, ne m'abandonne pas! Reste-moi, reste-moi, pour que nous pleurions ensemble. C'est la douce morte qui t'en prie! elle t'aime, elle te pardonne...

LEICESTER, tombant à genoux devant lui et sanglotant.

Oh! moi, mon père, je ne me pardonnerai jamais!

IV

REVUE DE LA CRITIQUE.

Le Figaro.

Jeudi 14 février 1828.

(Non signé.)

Il y a chez un jeune homme qui commence une sorte de courage téméraire qui ne déplaît pas, même quand il est suivi de non-succès. A une longue période de la vie, tout vous paraît dramatique, intéressant, naturel; l'on ne voit rien de plus facile que de s'emparer d'un héros, et de le faire parler, agir, penser; de lui donner des passions, une âme, un langage, une vie toute nouvelle. Surtout si le jeune homme, que possède un besoin de création quelconque, se rencontre vis-à-vis un héros tout fait, en face d'événements tout trouvés, il semble alors qu'il n'a plus qu'à disposer ses personnages dans l'ordre convenu. Imprudent, qui ne voit pas qu'une création secondaire n'en est plus une! Il vous met sans pitié sur la scène l'Achille d'Homère ou le Leycester de Walter Scott.

C'était là, en effet, un sujet bien entouré de tentatives de toute espèce. Un drame, un

grand drame, suivi d'une terrible catastrophe et accompli par les personnages les plus imposants de l'histoire d'Angleterre, voilà le sujet du *Château de Kenilworth*. Là, tout est animé, actif, puissant, plein d'entraînement et de charme; là, chaque acteur a son langage, son vêtement, sa physionomie à lui, et le romancier, marchant à l'aise dans une fiction toute de génie, vous transporte aussi avant dans l'illusion dramatique qu'il est possible de le faire sans exception.

Ainsi, le drame d'hier était tout fait, et voilà justement pourquoi il n'était plus possible; ainsi, rien ne manquait à cette admirable composition. C'était entreprise téméraire de vouloir élaguer, retrancher, modifier, torturer ce beau drame, pour l'accommoder aux exigences de notre théâtre; je dis plus, c'était un vol manifeste, un vol honteux; s'il est vrai qu'il y ait de la honte à vouloir enter son nom, un pauvre nom inconnu et faible, sur une gloire consacrée. Et ensuite, à quoi devait s'attendre un auteur qui venait répéter mot pour mot un roman qui est dans la mémoire de tout le monde? Que pouvait faire un spectateur repoussé par ses souvenirs mêmes, et qui ne se rappelait pas sans regret les moments délicieux passés, au coin de son feu, à lire les malheurs d'Amy Robsart, les infamies de Varney, les fureurs d'Élisabeth, et tant de délicieuses et idéales descriptions, tant de saillies spirituelles, tant d'aventures pleines d'intérêt et de charme, qui disparaissaient tout entières, pour la plupart, ou qu'on revoyait privées de leur coloris, de leur charme, à peu près commes ces plantes exotiques qui perdent toute leur beauté dans les serres de nos amateurs.

Il est malheureux, au reste, que les essais infructueux d'un académicien n'aient pas arrêté le nouvel auteur dans la difficile carrière qu'il a voulu parcourir. Il eût évité ce qu'il faut éviter avant tout, une chute dès le premier pas. On a vu souvent des gens d'esprit et de mérite ne pouvoir se relever d'une première imprudence. Espérons pourtant que le nouvel auteur, qui est à bonne école, recommencera avec plus de bonheur. Du reste, s'il n'a pas eu de succès, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. La pièce a été montée avec un soin extrême, ce qui fait le plus grand honneur à l'administration. Rien n'est beau, rien n'est exact comme les costumes. Les acteurs ont fort bien joué pour la plupart. Nous devons surtout des éloges au jeune Lockroy; à Provost, acteur plein d'intelligence et d'esprit; à Doligny, qui est fort bien d'un bout à l'autre; enfin à Mlle Anaïs, qui méritait sans doute un destin plus heureux.

Mlle Charton, qui avait rempli avec beaucoup d'âme et de feu le rôle d'Élisabeth, s'est trouvée sérieusement indisposée à la fin de la pièce. Le cinquième acte, terminé par un coup de théâtre d'un bel effet, avait un peu désarmé la rigueur du parterre. Le tumulte a pourtant empêché Provost de livrer au public le nom de l'auteur; c'est un très-jeune homme qui donne des espérances. M. Victor Hugo n'est pour rien dans la composition de cet ouvrage. Ceci soit dit à l'adresse de beaucoup de gens qui se réunissaient hier pour lui imputer l'œuvre nouvelle.

La Pandore.

Jeudi 14 février 1828.

(Non signé.)

Amy Robsart, drame en cinq actes joué hier pour la première fois au théâtre de l'Odéon, n'a pas réussi. La représentation de cet ouvrage a été fréquemment troublée par des sifflets, des murmures, des rires ironiques, des interruptions railleuses, des propos assez gais, des observations assez ridicules. Provost n'est parvenu à jeter au public le nom de l'auteur qu'après de longues conférences avec le premier banc de l'orchestre. Nous n'avons pu entendre ce nom; nous le savions au surplus, car c'était depuis longtemps le secret de tous les salons où l'on prend intérêt à la guerre du classique et du romantique.

On avait attribué à M. Victor Hugo *Amy Robsart,* dont il a soigné la mise en scène; mais avant la représentation, l'auteur de *Cromwell* avait déclaré que le drame de l'Odéon n'était pas de lui. M. Hugo a dit quelque part qu'il ne conçoit pas la manie de mettre les romans au théâtre; ce n'est donc pas lui qui aurait arrangé Walter Scott pour la scène. La pièce est d'un parent de M. Hugo, fort jeune homme, qui, dans *Amy Robsart,* a montré beaucoup d'inexpérience et quelquefois du talent.

L'insuccès du drame nouveau est encore un argument dont la mauvaise foi des absolutistes classiques s'armera contre les tentatives des novateurs littéraires. *Amy Robsart* ne prouve rien pour ni contre le romantisme; il ne résulte pas des éternelles conversations entre Varney et Demetrius Alasco, de quelques expressions triviales dans la bouche d'Élisabeth, d'une foule de choses extravagantes dans le rôle de Fribber, qu'on ne fera jamais bien parler romantiquement deux scélérats, une reine et un fou, ou qu'on les a toujours bien fait parler dans le système qu'on appelle classique.

L'événement d'hier soir est un malheur; il ajourne le triomphe des idées nouvelles au théâtre; comme certains tableaux accrochés au Louvre retardent le triomphe de la nouvelle école dans les arts du dessin. C'est un échec, mais ce n'est pas une bataille perdue.

La salle avait un aspect singulier; les partis y étaient en présence; on échangeait des épigrammes et des raisonnements; on s'est même un peu fâché. La pièce n'était pas l'objet des contestations, mais seulement leur prétexte. Les jeunes artistes qui luttent avec le pinceau pour la révolution romantique assistaient à la représentation, qui a dû être pour eux comme pour les auteurs dramatiques une bonne occasion d'étude.

Lockroy a bien joué Leicester; Provost et Doligny sont très convenablement placés, le premier dans le rôle de Richard Varney, l'autre dans celui du bon génie grotesque de la malheureuse Amy.

La Pandore.

Vendredi 15 février 1828.

Nous avons dit hier le sort funeste d'*Amy Robsart;* nous ne protesterons point contre la chute de cet ouvrage; il n'était pas bon et ne pouvait réussir; mais cette chute nous la reprocherons autant au public qu'à l'auteur.

Avant le lever du rideau des sifflets nombreux s'étaient fait entendre; l'assemblée était tumultueuse; les dispositions amies d'une portion du parterre se manifestaient sur certains bancs par un grand calme avec lequel contrastait vivement la turbulence des partisans de l'ancien genre dramatique. Sur les traits de ceux-ci se lisait la crainte d'un malheur, sur les traits des autres l'espoir d'une catastrophe fatale au romantisme.

Pendant que d'un côté on était disposé à prendre tout au grave, de l'autre on semblait s'être promis de se moquer de tout. Les amis de l'auteur ont été d'une grande discrétion; quelques-uns cependant, malhabiles à juger et trop dévoués à la cause qui est pour eux comme une religion et qui les a fanatisés, se sont hasardés à de maladroits applaudissements, et les classiques, à qui la porte était ouverte ainsi, ont répondu par de vigoureuses marques d'improbation. Alors la guerre a été déclarée; mais le terrain était si malheureux, que l'avantage est resté aux adversaires des doctrines que M. Auger protège de toute l'autorité de son grand nom.

L'ouvrage de M. Paul Foucher manque tout à fait de composition dramatique : c'est un roman beaucoup trop long pour la scène, beaucoup trop écourté pour intéresser comme roman; c'est Walter Scott moins ses beautés et avec tous ses défauts. Toutes les situations d'*Amy Robsart* sont dans *le Château de Kenilworth,* mélodrame représenté au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans *Leycester,* drame lyrique joué à Feydeau, et dans *Émilia,* drame que sauva Mlle Mars par le charme qu'elle répandit sur le rôle principal, dans la première moitié de la représentation.

M. Paul Foucher, élève de M. Victor Hugo, s'est appuyé des doctrines de son beau-frère; il a voulu mêler le grotesque au sérieux; nous ne lui en ferions point le reproche si le grotesque était seulement dans les rôles de Gibbet et de Varney. L'auteur d'*Amy Robsart* a voulu tout dire, et il n'a pas pensé qu'au théâtre il faut être plus circonspect; il a heurté de front toutes les habitudes, tous les préjugés du public. Une opinion nouvelle ne s'impose pas avec autant de violence; il faut s'y prendre avec plus d'adresse, faire adopter d'abord quelques idées, puis d'autres, et arriver par là au but qu'on se propose.

Amy Robsart n'aura pas une seconde représentation.

Les décorations de M. Gué sont jolies; les costumes, d'une grande exactitude et d'un goût charmant, ont été dessinés par M. E. Delacroix.

Le Moniteur.
15 février 1828.
(Non signé.)

On avait prédit à ce drame un succès extraordinaire ou une chute complète. Ce n'est point la première prédiction qui s'est vérifiée. L'opposition s'est manifestée dès le premier acte, et à la fin de la représentation, le nom de l'auteur n'a pu être prononcé ou du moins entendu. Ce succès de l'école shakespearienne n'est pas de nature à enhardir les imitateurs, on peut même rendre grâce à l'auteur qui, sans le savoir, a rendu un service réel au bon goût. Au reste, que parlait-on d'originalité, d'inventions, de hardiesses? Quel mérite d'originalité y a-t-il à prendre un roman, à le couper en actes et en scènes, à s'emparer des parties les plus remarquables du dialogue et à se tromper au point de croire que tout ce qu'un romancier écossais a pu mettre dans la bouche de ses personnages peut être entendu sur la scène française? Quelle hardiesse que celle qui consiste à réunir l'affectation de l'enflure à la prétention, à la recherche de la trivialité? Est-ce là le naturel qu'on nous promet, la vérité qu'on prétend avoir trouvée? Encore si de ce système il naissait des impressions vives, des émotions profondes; mais ce qu'il y a eu de plus profond à cette représentation, c'est un ennui de quatre heures, dont la dernière est employée à contempler des tableaux que commence à dédaigner le monde du mélodrame. Plaignons le talent qui volontairement s'égare de la sorte; nous aimerions à le reconnaître, à le suivre, à le seconder dans une autre direction.

Journal des Débats.
15 février 1828.
(Non signé.)

On a joué hier, à l'Odéon, un drame historique en cinq actes, intitulé: *Amy Robsart,* sujet emprunté au *château de Kenilworth,* de sir Walter Scott, et qui, déjà traité sur trois théâtres différents, reparaissait pour la quatrième fois sans autre avantage que d'avoir été allongé outre mesure et déparé par une foule de locutions triviales. Les sifflets et les éclats de rire ont fait justice de cette vieille nouveauté!

La Quotidienne.
19 février 1828.
(Non signé).

L'espace nous a manqué pour rendre compte de la représentation d'*Amy Robsart,* drame en 5 actes imité de *Kenilworth,* qui a été outrageusement traité par le public de l'Odéon, mercredi dernier. Le tort le plus grave de cette pièce est d'être venue après plusieurs ouvrages composés sur le même sujet, et dont les détails ne peuvent plus guère exciter ou entretenir l'intérêt. Cet essai dramatique d'un très jeune homme, doué d'une surabondance d'imagination peu commune à son âge, méritait peut-être un peu plus d'égards. Nous nous proposions d'indiquer les passages où un trait de plume eût facilement fait disparaître ce qui a choqué la délicatesse de quelques oreilles classiques, lorsque nous avons été informés que l'auteur avait retiré son ouvrage du répertoire de l'Odéon. Nous avons reçu en même temps la lettre ci-après que nous nous empressons de publier.

(Suit la lettre qu'on a lue page 436.)

Le Globe.
20 février 1828.
(Non signé.)

En retirant leur ouvrage, après la première épreuve, les nouveaux arrangeurs du *Château de Kenilworth* nous ont enlevé le droit d'être sévères, et nous nous retrancherions dans le silence, si nous ne devions mêler quelques éloges à nos critiques. Si nous avons bien saisi l'idée des auteurs, ils semblent avoir voulu se distinguer de leurs pâles devanciers, en reproduisant avec plus d'éclat la spirituelle originalité du dialogue de Walter Scott. Cette intention était excellente, mais elle exigeait d'eux beaucoup de tact et de mesure. Ces deux qualités leur ont manqué. Cette pièce est devenue entre leurs mains comme un moyen de faire l'essai d'une nouvelle langue théâtrale. Au lieu d'un retour au naturel et à la vérité, on n'a vu dans l'étrangeté de leur diction qu'un arrogant défi porté à toutes les habitudes du public. D'ailleurs la plupart de ces bizarreries de style n'étaient motivées ni par les situations, ni par les caractères. Dès lors la

recherche gratuite de ces formes, exclusivement fantastiques ou triviales, n'a semblé qu'un caprice de mauvais goût, et non pas une nécessité du drame. Ces métaphores tirées de trop loin, ces locutions prétentieusement bouffonnes, plaquées au hasard, et clouées indistinctement dans chaque rôle, ont étonné d'abord, bientôt fatigué, et enfin soulevé contre elles la presque totalité de l'auditoire. Mais, cette part faite aux défauts, il est juste de reconnaître qu'il y a, dans plusieurs parties de cet ouvrage, beaucoup d'esprit et d'imagination. L'exposition nous a paru fort ingénieuse. Beaucoup de scènes se présentaient d'une manière charmante, et n'ont succombé que sous d'interminables longueurs. Enfin il faut tenir compte aux auteurs d'un rôle entier plein de hardiesse et de gaieté, celui de *Flibbertigibbet*, qui aurait amusé jusqu'à la fin, si son langage ne fût devenu peu à peu celui de tous les personnages. Le principal auteur d'*Amy Robsart* est, dit-on, fort jeune. Nous lui conseillerons d'éviter à la fois, s'il se peut, le découragement et l'obstination. L'arrêt du public, quoique sévère, n'est que juste : mais une pareille chute à dix-huit ans est presque de bon augure, ou du moins ne peut tirer à conséquence. Il y a de l'avenir dans de telles fautes. *Amy Robsart* est une pièce mal faite, et péniblement écrite; mais elle suppose dans son auteur de l'esprit, de la hardiesse, surtout une heureuse impuissance à balbutier des phrases communes. Nous ne savons guère de drames à grands succès à qui leurs prôneurs osassent donner la moitié de cet éloge.

En 1828, la critique avait été unanimement sévère pour le drame signé Paul Foucher; en 1889, la critique se montra presque unanimement élogieuse pour la même œuvre, signée Victor Hugo. Le prestige du grand nom n'était pas la seule cause de ce revirement; les luttes avaient cessé, et le chef du romantisme était déjà considéré comme un de nos grands classiques.

*
* *

Amy Robsart et *les Jumeaux* ayant paru en 1889 dans le même volume, les articles de critique sont communs aux deux drames. On ne trouvera donc pas de Revue de la Critique après *les Jumeaux*.

Le Temps.
21 juillet 1889.

Anatole France

On voit dans le Romancero le Cid, déjà mort, tout en armes, chevauchant encore dans la bataille, soutenu par deux fidèles chevaliers. C'est l'image de ce Victor Hugo posthume qui prolonge son étonnante carrière, avec le secours de MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, ses exécuteurs testamentaires.

Grâce à ces deux amis excellents, le poète est toujours au combat. Nous devons à l'obligeance de M. Meurice les bonnes feuilles d'un volume qui paraîtra ce soir : Œuvres inédites de Victor Hugo, drame : *Amy Robsart. Les Jumeaux.*

Je ne puis qu'annoncer ce livre et en donner quelques extraits : une étude un peu attentive ne m'est point permise. Songez que j'ai eu à peine le temps de le lire, et que je ne saurais, sans manquer à ce que je dois au public et à moi-même, donner pour un jugement une impression hâtive et légère.

Ce qui est toujours excellent chez Victor Hugo, c'est la facture du vers. On voit dans les légendes du Rhin des bons forgerons à la barbe d'or qui faisaient des chefs-d'œuvre sur leur enclume et ne donnaient jamais un coup de marteau à faux. Ce qu'ils forgeaient était parfois étrange et maléfique. Ils faisaient des ouvrages bizarres, d'un artifice merveilleux et d'un travail inimitable, qu'on attribuait au diable. Quand je lis les vers de Victor Hugo, je songe à ces forgerons bizarres et merveilleux.

La Justice.
21 juillet 1889.

Camille Pelletan.

C'est toujours un des événements littéraires du siècle que la publication d'un volume inédit de Victor Hugo. On sait que l'incomparable poète avait gardé enfouie jusqu'à sa mort une partie de ses trésors. Quatre volumes

ont déjà paru : tous ajoutent une part importante à l'œuvre du maître : le *théâtre en liberté,* où il y a un des plus attrayants chefs-d'œuvre du poète : *la Mort de la Sorcière; Toute la Lyre,* où on le retrouve tout entier; *la Fin de Satan,* grande comme une fresque de Michel-Ange! et le plus curieux peut-être de tous, *Choses vues,* où paraît un Victor Hugo à moitié nouveau, celui qu'on entrevoit dans *le Rhin* et dans certaines pages des *Misérables.* Victor Hugo faisant des rêves gigantesques et peignant ce qu'il a été, — un Victor Hugo réaliste, — j'allais dire un Victor Hugo reporter, et restant aussi grand que dans l'épopée.

Cette fois on nous donne deux drames.

En ouvrant le volume, j'ai couru aux *Deux Jumeaux.*

L'œuvre, outre une puissance sans égale, offre un intérêt d'histoire tout particulier. Celui d'une ébauche de Victor Hugo.

Ébauche d'une œuvre tout à fait à part dans l'œuvre du maître. Rien ne ressemble à cela.

C'est dans l'histoire, dans la légende du Masque de Fer, que Victor Hugo a puisé le drame. Où allait-il? Que devenait l'action? On l'ignore. Dans aucune de ses œuvres, elle n'est plus pressée, plus haletante. Un premier acte, d'une fantaisie et d'un pittoresque extraordinaire; un second acte qui débute par un monologue admirable, tout rempli de l'horreur du prisonnier, dont la figure même a une prison spéciale; le début d'un troisième, rempli par une scène du plus grand intérêt entre la reine-mère et Mazarin... Voilà tout ce que nous possédons. Comment le maître aurait-il dénoué les fils qu'il venait de nouer si puissamment? C'est un secret perdu.

Rien de si puissant et de si curieux à la fois, que cette ébauche qui restera à sa place dans la suite des chefs-d'œuvre commencée à *Hernani* et arrêtée aux *Burgraves.*

Le Figaro.

24 juillet 1889.

Philippe Gille.

... Malgré ses grands défauts, cette œuvre (*Amy Robsart*) méritait mieux que le sort que lui fit le public, un peu étonné des audaces qu'il y trouvait. Ajoutons pourtant qu'on n'y rencontre pas les hautes qualités de Victor Hugo, comme dans la seconde pièce non terminée qui paraît dans le même volume. Néanmoins je signalerai deux scènes capitales : au second acte la scène de Varney et d'Élisabeth, vraiment saisissante, et au quatrième, la grande scène finale entre Élisabeth, Amy Robsart et Leicester. Balzac, dans son étude sur *la Chartreuse de Parme,* dit que cette scène est une des plus belles qui soient dans aucun roman; dans *le Château de Kenilworth* elle n'est qu'indiquée; dans Victor Hugo elle est bien plus juste, bien plus émouvante aussi; le personnage de Flibbertigibbet, très effacé et tout différent dans Walter Scott, appartient tout entier à Victor Hugo.

Malgré ces qualités je préfère de beaucoup à *Amy Robsart* la seconde pièce, quoique incomplète, *les Jumeaux,* qui renferme des parties dignes de figurer à côté des plus beaux morceaux du maître.

Suivent plusieurs citations.

Je m'arrête. Évidemment nous n'avons là que des œuvres incomplètes, quelque chose comme les pierres d'un édifice à construire ou d'un temple écroulé; en tous cas, la grandeur artistique de chaque morceau dit assez qu'il s'agit d'une œuvre de maître et commande le respect en même temps que l'admiration. Les ruines d'Athènes et de Rome, qui ne sont aussi que des fragments, nous ont suffi à les connaître.

Le Rappel.

29 juillet 1889.

Judith Gautier.

Lorsque le soleil disparaît de l'horizon, il laisse, il est vrai, quelques instants encore un rayonnement dans le ciel; mais, en somme, il emporte avec lui la lumière, et bientôt tout s'éteint. Au contraire, quand l'homme de génie quitte ce monde, il lui laisse tout entière et à jamais la clarté splendide et inaltérable de son intelligence. Comme aux premiers temps où il chantait, l'esprit d'Homère luit sur les hommes, par-dessus les empires dé-

truits et les races disparues; et Victor Hugo, dont l'œuvre déborde la vie d'une façon si prodigieuse, bien qu'il soit parti vers cet inconnu qu'il regardait sans terreur, n'a pas quitté parmi nous la place glorieuse qu'il avait conquise; il est toujours le maître, le chef : aujourd'hui, comme de son vivant, la publication d'un de ses livres est l'événement capital de l'art.

... *Amy Robsart* est tirée du *Château de Kenilworth*, de Walter Scott. Emprunter à l'œuvre d'autrui, ce n'était guère dans les goûts de ce créateur incomparable, et il ne l'a fait que cette fois-là.

C'est pourtant avec une aisance bien étonnante et une liberté géniale qu'il a taillé son drame dans le roman, qu'il a su condenser l'intérêt, mettre en relief le caractère des personnages. Cette indécision inquiète du comte de Leicester, tiraillé entre son ambition et son amour, la froide et jalouse coquetterie de la reine Élisabeth qui veut être aimée sans réserve et ne pas engager son cœur; la douce figure d'Amy Robsart, si tendre et si dévouée; la duplicité de Varney et les étranges silhouettes de Flibbertigibbet et d'Alasco sont dessinées avec une vigueur et une vivacité frappantes, elles ne se laissent plus oublier.

On a vraiment peine à comprendre comment ce drame, si poignant, si plein d'intérêt et de couleur, écrit dans une langue déjà robuste et superbe, a pu être accueilli par des sifflets et des éclats de rire. Inutile de dire qu'on y cherche en vain cette foule de «locutions triviales» que signalait, avec indignation, le *Journal des Débats* le lendemain de la première et unique représentation.

... Le second drame, *les Jumeaux*, tout à fait inédit, celui-là, a été écrit, en magnifiques vers, entre *Ruy Blas* et *les Burgraves*, dans l'année 1839. Par malheur il est inachevé.

... Victor Hugo disait que les œuvres inachevées ici-bas seraient achevées ailleurs, que rien de ce qu'a conçu l'esprit ne peut être perdu, et que, si son âme n'était pas immortelle, il n'aurait pas projeté plus d'œuvres qu'il n'en pourrait exécuter dans une existence deux fois plus longue que sa vie terrestre.

Les Jumeaux, c'est l'histoire du Masque de Fer.

Un esprit aussi sensible que celui de Victor Hugo aux souffrances de l'humanité ne pouvait manquer d'être douloureusement impressionné par cette mystérieuse et oppressante aventure du prisonnier masqué qui a tourmenté et fait travailler bien des imaginations.

Suit l'analyse du drame jusqu'à la scène inachevée.

C'est à cet instant, où l'intérêt est à son comble, que, très cruellement, le drame s'interrompt. Le poète a posé la plume, nous ne saurons jamais la fin de l'histoire.

Il faut tâcher de nous en consoler en relisant les magnifiques vers qui forment ce fragment si complet déjà, et qui ruissellent et flamboient avec cette abondance et cette richesse merveilleuses qui sont le propre du génie.

L'Écho de Paris.

31 juillet 1889.

Edmond Lepelletier.

... *Les Jumeaux* s'arrêtent précisément à l'instant où le Masque de Fer, évadé de sa prison grâce à l'intelligent dévouement de Jean de Créqui et à l'amoureuse complicité d'Alix de Ponthieu, va se trouver, dans un château abandonné, machiné comme Udolphe, le manoir mystérieux d'Anne Radcliffe, en présence, soit de Mazarin, soit, ce qui est plus vraisemblable, de la Reine. On demeure consterné en voyant cette page inexorablement blanche, et ce superbe monologue de Mazarin, rappelant les soliloques fameux de Charles-Quint et de Frédéric Barberousse, mais avec un caractère plus politique, se terminer par cet hémistiche «Plus d'écueil! plus d'obstacles!» auquel nul ne coudra les six syllabes finales faisant tinter la rime. L'esprit demeure là éperdu comme lorsqu'au tournant d'un sentier, dans les ruines du Rhin ou parmi les restes de Coucy ou de Château-Gaillard, brusquement on se trouve nez à nez avec un abîme que surplombe un pan de mur écroulé.

Ce monologue de Mazarin n'est pas seulement superbe de facture et d'un souffle poétique entraînant, il formule en plus une philo-

sophie de l'histoire large et sûre, il précise cette figure complexe et incertaine de Mazarin, il rend à ce grand homme d'État sa part de gloire et sa part de justice. Dans des vers frappés sur l'enclume d'airain de *la Légende des Siècles*, Victor Hugo fait dire à Mazarin, énumérant les actions et les pensées des rois et des ministres qui l'ont précédé, de Louis XI à Richelieu : tous ces hommes n'ont vu que le commencement du grand combat, tous ont fait la guerre — moi, j'ai fait la paix du monde!

... Le premier acte des *Jumeaux*, beaucoup trop chargé, et dont le poète eût réduit les proportions, abonde en vers de ce comique large dont le quatrième acte de *Ruy Blas* suffit à donner une idée; le deuxième acte et le troisième acte contiennent des passages dramatiques de toute beauté. Je ne citerai pas le monologue du Masque. Cette plainte forte et touchante, où les vers les plus lumineux éclairent les pensées les plus sombres, est déjà célèbre et connue de tous.

... *Amy Robsart*, qui ouvre le volume, est une œuvre de jeunesse, tirée du roman de Walter Scott, *le Château de Kenilworth*.

... Je me demande encore pour quel motif le parterre de 1828 a sifflé. Nous, plus autorisés à railler cette formule du drame moyen-âge, nous nous inclinons devant la puissance dramatique de l'intrigue, la beauté de certaines scènes, comme l'entretien avec la reine, d'Amy Robsart se sacrifiant, et la vigueur avec laquelle sont peints deux personnages : Varney, le traître, et Amy, la douce victime d'amour.

... *Amy Robsart* n'est pas un drame original, puisqu'il est tiré d'un roman de Walter Scott, mais sauf la scène charmante où Amy Robsart interroge Leicester avec une enfantine vanité sur les décorations qui le chamarrent, l'inspiration d'Hugo provient plutôt du révérend Maturin dont il venait de lire le *Bertram*, ainsi qu'en témoignent de nombreuses épigraphes ornant les poésies du maître vers cette époque; on y sent aussi l'influence des drames lyriques de lord Byron, comme *Warner*. Il y a cependant, en ce drame qu'on ne trouvait pas à la mode en 1828, des scènes, des actes entiers, qui sont d'une éternelle actualité. Et cela suffit à féliciter les exécuteurs testamentaires d'Hugo de ne pas nous en avoir privés.

Le Journal des Débats.
12 août 1889.

Jules Lemaître.

On a été bien sévère pour le dernier volume paru des œuvres de Victor Hugo. Quelques-uns s'en sont pris à MM. Vacquerie et Meurice et leur ont reproché de faire tort à la mémoire du grand poète en nous faisant connaître deux drames, qu'il semblait avoir lui-même condamnés, puisqu'il n'a jamais voulu publier l'un, et qu'il n'a pas eu le courage d'achever l'autre. Mais, outre que MM. Meurice et Vacquerie ne tirent aucun profit de ces publications (puisqu'ils ont refusé la somme que le poète leur avait léguée pour les dédommager de leur peine), on feint d'oublier qu'ils ne sont pas libres. Hugo a formellement ordonné que tous les manuscrits qu'il laissait paraîtraient d'année en année. Ses disciples ne font donc qu'obéir aux volontés écrites d'un mort.

... Mais, au reste, ces publications posthumes me semblent, à moi, fort intéressantes. L'idée en est singulière et belle. Cet homme, ce géant, ce Gargantua, assez attaché à la vie, assez soucieux d'occuper et d'emplir les esprits des autres hommes, assez affamé de gloire, malgré ses longs rassasiemens, pour vouloir étendre par delà la mort son existence active d'homme de lettres, et d'un génie assez fertile pour laisser dans ses tiroirs de quoi réaliser un pareil rêve... je ne saurais exprimer combien je l'admire pour cette voracité et pour cette puissance.

... Malgré tout, il ne semble pas, hélas, que Hugo ait fait un très bon calcul quand, non content d'être un mort glorieux et paisible, il a voulu être un mort qui continue d'écrire. Il avait compté sans la malice des hommes, sans leur paresse et leur pauvreté d'âme. Et ceux qui par hasard ont lu *la Fin de Satan* ont dit : «Ah! le grand poète! Et quelle belle chose que *la Légende des Siècles!*» Et ceux qui ont lu *Toute la Lyre :* «Ah! le grand homme! Et quelle merveille que les *Châtiments!*» Et voilà qu'aujourd'hui les juges les mieux disposés ont dit que *les Jumeaux* étaient une œuvre informe, confuse, absurde, quoique pleine de génie, et propre surtout à amuser la curiosité des lettrés.

Eh bien! cela n'est pas juste. J'ai, moi, l'impression que *la Fin de Satan* vaut exactement *la Légende*, que *les Jumeaux* eussent absolument valu *Ruy Blas* ou *Hernani*, et que tout ça c'est la même chose. Si *les Jumeaux* avaient été terminés et joués en 1839, et si *Ruy Blas*, inachevé, venait de paraître chez Calmann Lévy, soyez sûrs que ce sont *les Jumeaux* qui seraient le chef-d'œuvre, et *Ruy Blas*, l'œuvre informe. La vérité, c'est que la poétique est rigoureusement la même dans le drame posthume de Victor Hugo que dans le reste de son théâtre, que la conception y est de même espèce, l'imagination aussi forte, et tour à tour aussi puérile et aussi grande, la forme aussi magnifique et aussi amusante.

Après avoir analysé le drame et cité une trentaine de vers des *Jumeaux* (le critique passe sous silence *Amy Robsart*), Jules Lemaître termine, à sa façon, le drame de Victor Hugo :

Si la place, le temps et le courage ne me manquaient, j'essayerais d'imaginer la suite. Sans doute, par la complicité de la reine avec le comte Jean et les seigneurs du premier acte, le Masque de fer devait être substitué à son frère le roi, Mazarin arrêté, Louis XIV mis au secret. Mais je me figure qu'au dernier moment le cardinal, ayant trouvé quelque moyen de s'assurer de la personne d'Alix, faisait savoir à son amant qu'elle mourrait s'il poussait son aventure jusqu'au bout. Et, à l'instant décisif où le prisonnier de Pierrefonds n'avait plus qu'un mot à dire pour être le roi de France, je me figure qu'il remettait son masque et qu'il disait : «Messieurs, je retourne en prison». Qu'est-ce que vous croyez, vous?

... Une invraisemblable et très divertissante combinaison d'événements extraordinaires; parmi cela, un sentiment très profond de la fatalité, de soudaines apparitions de figures historiques plutôt agrandies que faussées; sur tout cela les plus beaux vers du monde, les plus hauts en couleur et les plus retentissants... Nous aurions retrouvé je pense, dans *les Jumeaux*, les mêmes beautés, à peu près, que dans *Hernani* ou dans *Ruy Blas*. J'aime donc beaucoup *les Jumeaux* et je le dis : car voyez-vous, j'en ai assez de passer pour «le monsieur qui éreinte Victor Hugo».

V

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Amy Robsart... — Œuvres inédites de Victor Hugo. Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18; Maison Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie Quantin), 1889, in-8°. Couverture imprimée. Édition originale, publiée à 6 francs.

Enregistrée dans la *Bibliographie de la France* du 10 août 1889.

Amy Robsart... — Édition définitive. Drame (V). Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18. A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye), 1889, in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Amy Robsart... — Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, rue de Grenelle, n° 11 (imprimeries réunies A.), 1890. Première édition in-18, publiée à 3 fr. 50.

Amy Robsart... — Petite édition définitive. Hetzel-Quantin, in-16 (s. d.). Prix : 2 francs.

Amy Robsart... — Édition collective illustrée. Théâtre (II). Paris, Eugène Hugues, éditeur, rue Thérèse, n° 13 (imprimerie P. Mouillot [s. d.], 1891, grand in-8°. Couverture illustrée. A paru d'abord en 6 livraisons à 10 centimes, avec *Torquemada*. Prix du volume : 6 francs.

Amy Robsart... — Édition nationale. Drame (V). Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 18 (typographie G. Chamerot et Renouard). Deux compositions hors texte, 1893, in-4°. Prix du volume : 30 francs.

Amy Robsart. — Édition à 25 centimes le volume. Deux volumes in-32. Jules Rouff et Cie, rue du Cloître-Saint-Honoré, Paris.

Amy Robsart... — Collection Nelson. Paris, rue Saint-Jacques, n° 89, et à Londres, Édimbourg et New-York (s. d.), in-12. Couverture illustrée. Publiée à 1 fr. 25 le volume.

Amy Robsart... — Édition de l'Imprimerie Nationale. Paris, Paul Ollendorff. Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, 1933, grand in-8°.

VI

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

Non, non! madame! Grâce, justice! (frontispice), dessin de T.-Robert Fleury, gravé par Méaulle. Édition Hugues, 1891.

Non, non, madame! Grâce! justice! (acte IV, scène v).

Varney! un coup de poignard!.. On verra que c'est toi! (acte V, scène v), dessins de Moreau de Tours, gravés par Manchon. Édition nationale, Testard, 1893.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

ŒUVRES INÉDITES

DE

VICTOR HUGO

DRAME

AMY ROBSART

LES JUMEAUX

PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
7, RUE SAINT-BENOIT

M DCCC LXXXIX

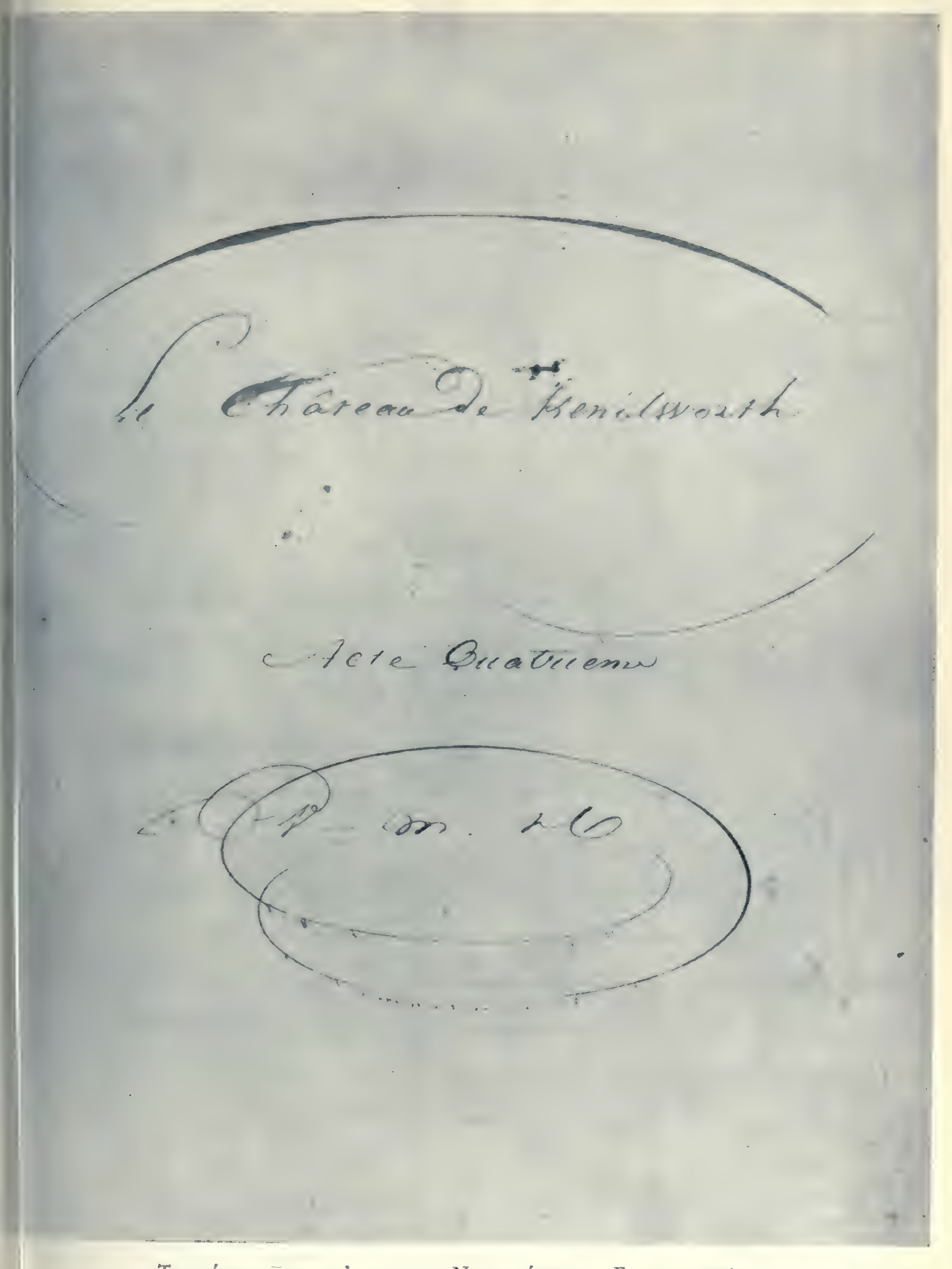
Couverture de l'Édition originale.

IMPRIMERIE NATIONALE.





Costumes d'Amy Robsart et de Lord Shrewsbury, dessinés par Eugène Delacroix.
Maison de Victor Hugo.


Le Château de Kenilsworth

Acte Quatrième

Titre écrit au verso d'une page de Notes inédites. — Feuilles paginées.

Flibbertigibbet.

Je vous dis que oui, — en attendant que je sois au diable.

Alasco.

Hé bien! commence ton service tout de suite. J'ai voulu savoir sur le comte de Leycester et sur sa jeune comtesse plus que Varney ne peut m'en apprendre. Tous deux vont venir ici. Cache-toi dans quelque coin, et écoute leur conversation. Tu me la rediras.

Flibbertigibbet.

Cela vous aidera pour vos horoscopes, je conçois. — Mais où me blottir?

Alasco, lui montrant le grand fauteuil.

Sous ce fauteuil.

Flibbertigibbet.

Je veux bien. — Je serai charmé pour moi-même d'entendre raconter la [illegible].

Alasco.

Hé bien, dépêche-toi. J'entends venir quelqu'un (il aide Flibbertigibbet à se tapir sous le fauteuil) (à part) Si on pouvait le surprendre là et le livrer aux gardiens du château — quel débarras!

Flibbertigibbet, sous le fauteuil.

On vient. Adieu, docteur Doboobie.

Alasco.

Oui, mais notre nom n'est plus Doboobie. Je suis maintenant Démétrius Alasco.

Flibbertigibbet, sous le fauteuil à part.

Bon! le diable lui fait peur ~~[illegible]~~ (Alasco rentre dans sa tourelle)

7ème — Leycester. Amy ~~Emilia~~.

Flibbertigibbet, caché sous le fauteuil —

(La comtesse est appuyée sur le comte. Elle est en déshabillé du matin.)

Leycester.

C'est ici, mon Amy ~~Emilia~~, qu'il faut nous quitter.

Amy.

Déjà! Oh! non, Dudley, à peine m'as-tu embrassée. Tu restes encore un moment, car tu es au premier de me venir voir dans ton costume de prince, et je ne pourrai pas assez que je l'ai admiré. Si je vous ôtais moi-même ton manteau!

Leycester, souriant.

Mais vous êtes comme toutes les femmes, Amy. La soie, les diamants, les plumes sont plus pour elles que l'homme qu'ils parent. — plus d'une mauvaise lame brille dans un fourreau d'or.

Fac-similé du Manuscrit. (Acte I. — Voir pages 281-282.)

LES JUMEAUX

IMPRIMERIE NATIONALE.

PERSONNAGES.

LE ROI.
LE MASQUE.
LE COMTE JEAN DE CRÉQUI.
LE CARDINAL MAZARIN.
GUILLOT-GORJU.
TAGUS.
LE COMTE DE BUSSY.
LE DUC DE CHAULNE.
LE COMTE DE BRÉZÉ.
LE VICOMTE D'EMBRUN.
MAITRE BENOIT TRÉVOUX, lieutenant de police.
M. DE LA FERTÉ-IRLAN.
CHANDENIER.

UN BOURGEOIS.
UN CAPITAINE QUARTENIER.
UN GEÔLIER.

LA REINE MÈRE.
ALIX DE PONTHIEU.
DAME CLAUDE.

BOURGEOIS, MANANTS, SOLDATS, EXEMPTS.

LES JUMEAUX.

ACTE PREMIER.

Une petite place déserte près la porte Bussy. Deux ou trois rues étroites débouchent sur cette place. Au fond, au-dessus des maisons, on aperçoit les trois clochers de Saint-Germain-des-Prés. — Au lever du rideau, deux hommes sont sur le devant de la scène. L'un d'eux, Guillot-Gorju, achève de couvrir l'autre d'habits semblables aux siens, c'est-à-dire du costume fantastique et déguenillé des comédiens de Callot. L'autre a déjà revêtu les bas jaunes, les souliers à bouffantes exagérées, le justaucorps et le haut-de-chausses de vieille soie noire. Les costumes des deux hommes et leurs accessoires sont exactement pareils, de façon que l'un pourrait être aisément pris pour l'autre. A terre sont les habits que vient de quitter celui qui se déguise, habits de couleur sombre, mais d'aspect riche. — A quelques pas d'eux un autre homme, également vêtu en baladin, achève de construire, avec des perches fichées dans les fentes du pavé, quelques nattes de paille, des haillons de damas et d'autres vieux drapeaux, une baraque de saltimbanques, avec un tréteau à l'extérieur, et à l'intérieur une table, des gobelets, un jeu de cartes, une grosse caisse, deux chaises dépaillées et une valise pleine de drogues et de fioles. — A côté est une petite charrette à bras. — Pendant les trois premières scènes quelques bourgeois traversent çà et là le fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLOT-GORJU, L'HOMME, TAGUS, occupé à la baraque.

GUILLOT-GORJU.

Marché fait. — Vous voilà transformé maintenant.

Il examine avec satisfaction l'Homme qu'il est en train de déguiser.

Et vous me ressemblez ainsi!... c'est étonnant.

L'HOMME.

Tu trouves?... — Quand viendra la dame?

GUILLOT-GORJU.

Vers la brune.

L'HOMME.

Jeune?

GUILLOT-GORJU.

Oh! — Oui! Vous croirez être en bonne fortune.

Mystérieusement.

Quand tout sera désert, vers huit heures du soir,

Il montre le fond de la place.

Vous entendrez frapper trois coups dans ce coin noir.

Il frappe trois coups dans sa main.

— Ainsi. — Dites alors tout haut : — Dieu seul est maître!
Compiègne et Pierrefonds! — Vous la verrez paraître.

L'HOMME.

Garde-moi le secret surtout!

GUILLOT-GORJU, protestant par un geste.

Ah! compagnon,
Comptez sur moi!

L'HOMME.

Comment! tu ne sais pas son nom?

GUILLOT-GORJU, continuant son office de valet de chambre.

Je ne la connais pas.

Il montre une masure à droite.

Devant cette chaumière,
Je l'ai vue une fois, la nuit et sans lumière.

L'HOMME.

Le projet est hardi!

GUILLOT-GORJU.

La dame est de haut lieu!

L'HOMME.

Quel intérêt la pousse?

GUILLOT-GORJU.

A cet âge? Eh! mon Dieu,
On cherche à dépenser, partout où Dieu nous mène,

La générosité dont on a l'âme pleine,
On veut se dévouer de toutes les façons,
Et l'on prend un prétexte à défaut de raisons.
Le premier vent qui passe emporte notre voile.
N'allez pas l'effrayer et lui lever son voile.

L'HOMME.

Et sait-elle le nom du prisonnier?

GUILLOT-GORJU.

Oh non!
Personne ne connaît ce redoutable nom.
Hors la reine et monsieur le cardinal.

L'HOMME.

Compère,
Comment s'adresse-t-elle à toi pour cette affaire?

GUILLOT-GORJU.

Pour les évasions nous sommes renommés.
Pour nous, grands murs à pic, barreaux, verrous fermés,
C'est un jeu. J'ai tiré Schomberg de la Bastille,
De Vincennes monsieur l'amiral de Castille,
Gif du Temple, et Lescun du vieux château d'Amiens.
Nous autres, tout nous sert! Voleurs, bohémiens,
Nous avons des amis jusque chez les jésuites.

L'HOMME.

Je pourrai t'employer si la chose a des suites.
Ainsi, sans nul soupçon, pensant parler à toi,
La dame me dira tous ses plans?

GUILLOT-GORJU.

Je le croi.

L'HOMME, lui remettant une bourse qu'il prend dans ses vêtements restés à terre.

Voici les cent louis.

GUILLOT-GORJU, empochant.

Merci, mon capitaine.

L'HOMME.

Ah! la lettre volée au courrier de la reine.

Guillot-Gorju lui remet une lettre que l'Homme examine, puis serre précieusement.

Comment donc as-tu fait?

GUILLOT-GORJU.

C'est fort simple et tout clair.
Hier, Tagus et moi, nous allions prendre l'air
Sur la route d'Espagne et marchions tête à tête.
Un gentilhomme passe au galop et s'arrête
A la Croix-de-Berny. Tagus n'est pas mouchot.
Il me dit : Il va boire un coup; il a grand chaud.
L'homme en effet s'attable à côté de l'église.
Alors Tagus a fait un trou dans sa valise
D'où la lettre est sortie avec quelques ducats.
Si l'on nous avait vus, c'était un mauvais cas;
Mais l'homme est reparti sans soupçonner la chose.

L'HOMME, à part.

Sur quels hasards le sort des empires repose!

Haut.

Crois-tu que les bourgeois, sur la place arrêtés,
Me prendront aisément pour toi?

GUILLOT-GORJU, lui présentant un pardessus de vieux velours noir et une grande cape de moire jaune.

Pardieu! Mettez
Mon surtout de velours et ma cape de moire.
Vous avez comme moi barbe et perruque noire.
Même taille, même air. Une voix d'opéra.
Parlez haut, criez fort, et l'on s'y trompera.

L'HOMME, endossant le surtout et la cape.

Mais ton valet Tagus?

GUILLOT-GORJU.

Tout voir, et ne rien dire,
C'est son instinct. Tagus se laissera conduire

Aveuglément par vous. Croix Dieu! vous savez bien,
Vous courtisans, qu'on dresse un homme comme un chien.

L'HOMME.

Retz ne dirait pas mieux. — Ô Dieu qui nous gouvernes,
Dieu puissant! à quoi bon vivre dans les cavernes
Si l'homme se déprave, en tout point, en tout sens,
Autant chez les voleurs que chez les courtisans!

A Guillot-Gorju.

Ne va pas me trahir surtout, et reparaître!

GUILLOT-GORJU, avec une emphase théâtrale.

Mon pourpoint n'a jamais caché la peau d'un traître.

L'HOMME, souriant.

Mais c'est que ton pourpoint cache fort peu la peau.

GUILLOT-GORJU.

Ne craignez rien!

Il ramasse à terre sous des haillons un vieux feutre crevé et défoncé orné d'une vieille plume jaune et le lui présente avec majesté :

Seigneur, voici votre chapeau.

Appelant Tagus qui a disposé la baraque pendant toute la scène.

Tagus, voilà ton maître.

Tagus s'incline.

Obéis. Sois docile.
C'est un autre moi-même.

Il congédie Tagus du geste.

A l'Homme :

— Et vous, soyez tranquille.
Je ne vous cèle pas d'ailleurs que je m'en vais.
Pour les gens de notre art Paris devient mauvais.

L'HOMME.

Peste! en si beau chemin, toi, Gorju, tu recules!

GUILLOT-GORJU.

Messieurs du Châtelet se font très ridicules!
— A propos, êtes-vous un peu chiromancien?

L'HOMME.

Un peu. C'est un bel art.

GUILLOT-GORJU.

Très noble et très ancien.
L'art de voir dans les mains ce que cachent les âmes.
C'est qu'il advient souvent que de fort grandes dames
Viennent me consulter sur l'avenir.

L'HOMME, *étonné.*

Souvent?

GUILLOT-GORJU.

Fort souvent.

L'HOMME.

Dans la rue?

GUILLOT-GORJU.

Ici même.

L'HOMME.

En plein vent?

GUILLOT-GORJU.

Elles baissent leur voile. On tire la tenture.

Il montre une affreuse guenille qui pend aux perches.

Et puis, on improvise.

L'HOMME.

Allons! je m'aventure.

GUILLOT-GORJU, *lui montrant la valise pleine de fioles.*

Voici les élixirs.

Il ouvre le tiroir de la table.

Et pour écrire un mot
De l'encre et du papier.

Il ramasse les vêtements laissés par l'Homme et en fait un paquet qu'il met sous son bras après en avoir tiré un grand manteau brun dont il s'enveloppe. Il se couvre également du feutre neuf et empanaché de l'Homme.

L'heure approche où bientôt
Les bourgeois vont passer. Je m'en vas. — Ah! j'y pense,
Je dois vous avertir. Sous mon nom on a chance
D'être pendu, mon bon seigneur.

L'HOMME.

En vérité?
Et sous le mien, mon cher, d'être décapité.

GUILLOT-GORJU.

En ce cas, Dieu vous garde!

L'HOMME.

Il a de la besogne,
Comme tu vois. Bonsoir.

Guillot-Gorju sort. Resté seul, l'Homme s'assied sur une borne de pierre couchée à terre sur le pavé, tire de sa poitrine la lettre que Guillot-Gorju lui a donnée et paraît la lire avec une profonde attention qui se change bientôt en une profonde rêverie. Tagus met en ordre les fioles et recoud les vieilles tapisseries de la baraque.

SCÈNE II.

L'HOMME, seul, les yeux fixés sur la lettre.

— Une flotte en Gascogne...
Une armée en Piémont... Des agents à Madrid... —

Relevant la tête.

De son côté la reine a des plans dans l'esprit.

Rêvant.

Mais cette jeune fille! astre hors de sa sphère,
Comment se mêle-t-elle en cette sombre affaire?

Rêvant.

Ce Mazarin n'est bon qu'à tout corrompre. Rien
Dans cet homme! — Oh! les rois! — comme ils choisissent bien
Leurs ministres! — S'il est, quelque part, dans un bouge,
Un noir faquin rêvant une soutane rouge,
Fourbe léchant d'abord ceux qu'il mordra plus tard,
Un faux prêtre, un faux noble à l'âme de bâtard,
Qui fasse, peuple et roi, tout passer par son crible,
Et dont l'esprit ne soit qu'un dissolvant terrible,

C'est lui qu'ils vont chercher, Bourbons comme Valois,
Pour bien nourrir le peuple avec de bonnes lois,
Pour faire vivre tout, le trône et le royaume,
Ils lui livrent l'état du Louvre jusqu'au chaume,
Du haut jusques en bas, de la cave au grenier,
Et d'un empoisonneur ils font un cuisinier!

Rêvant, les yeux sur la lettre.

Certe, — en cas de succès, — sans guerre et sans campagne,
On pourrait obtenir la Comté de l'Espagne.

Il retombe dans sa rêverie et se remet à lire la lettre. Surviennent le duc de Chaulne et le comte de Bussy, qui entrent du fond du théâtre, se parlant bas, avec une sorte de mystère, sans voir l'Homme et sans en être vus.

SCÈNE III.

LE DUC DE CHAULNE, LE COMTE DE BUSSY,
tous les deux en habit de ville. — Dans un coin, L'HOMME.
TAGUS toujours dans la baraque.

LE COMTE DE BUSSY.

Oh! l'histoire est vraiment singulière. Ma foi,
C'était deux ans avant la naissance du roi.

LE DUC DE CHAULNE.

En trente-six?

LE COMTE DE BUSSY.

Tout juste. Il est, près de Compiègne,
Un vieux château, bâti pour tromper quelque duègne
Ou quelque affreux jaloux au profit d'un amant,
Tant le bon architecte y mit artistement,
Pour faire circuler les intrigues discrètes,
De corridors cachés et de portes secrètes!

LE DUC DE CHAULNE.

Mon cher, je le connais! c'est le Plessis-les-Rois.
Un manoir ruiné, fort caché dans les bois,
Qui, dit-on, communique au château de Compiègne,
Par un long souterrain creusé sous l'autre règne,
Puis comblé, puis refait enfin par Mazarin.

La reine et lui, seuls, ont les clefs du souterrain.
C'est là que se fit, grâce aux dispenses de Rome,
Le mariage obscur qui la lie à cet homme.
Comme c'est fort désert, ils y peuvent parler.
Aussi dit-on qu'ils vont parfois s'y quereller.

LE COMTE DE BUSSY.

Juste. En ce temps-là donc se trouvait à Compiègne
Un seigneur dont je crains que le nom ne s'éteigne,
Jean de Créqui.

LE DUC DE CHAULNE.

Pardieu! c'était un beau garçon.

LE COMTE DE BUSSY.

D'autre part le Plessis avait pour garnison
Une douce beauté qui vivait fort recluse.
Jean savait les abords du manoir, et par ruse,
L'amour aidant, un soir, comme il n'était pas sot,
Il entra chez la belle et l'emporta d'assaut.
Or, plus tard il apprit, comment, je ne sais guère,
Que cette belle était la femme de son frère.
Je te donne les faits, arrange tout cela.
Le pire ou le meilleur, c'est qu'à neuf mois de là
Une fille naquit, fille justifiée
Et légale, la dame étant fort mariée,
Oui, mais le comte Jean... — C'est délicat, tu vois.

LE DUC DE CHAULNE.

La fille a nom?

LE COMTE DE BUSSY.

Alix de Ponthieu. Je la crois
Orpheline à présent.

LE DUC DE CHAULNE.

Où vit-elle?

LE COMTE DE BUSSY.

Elle habite
Au diable, on ne sait où, comme une cénobite.
C'est rare, à dix-sept ans.

LE DUC DE CHAULNE.

Belle?

LE COMTE DE BUSSY.

Comme le jour.
Jean de Créqui depuis eut pour unique amour
Cette enfant. Quant à lui, c'est de l'histoire ancienne.
Voilà dix ans qu'il a disparu de la scène.
Banni pour un complot...

LE DUC DE CHAULNE.

Ah oui, je me souviens,
Mazarin l'a proscrit. Les Luyne ont eu ses biens.

LE COMTE DE BUSSY.

Et, s'il rentrait demain, la Grève aurait sa tête.

Les deux gentilshommes continuent leur chemin tout en causant et sortent de la place. Depuis quelques instants Tagus s'est approché de l'Homme sans parvenir à attirer son attention. Enfin il se décide à l'aborder.

SCÈNE IV.

L'HOMME, TAGUS, puis DES BOURGEOIS, hommes et femmes.

TAGUS.

Maître?

L'HOMME.

Eh bien?

TAGUS.

Faut-il pas apprêter tout?

L'HOMME.

Apprête.

TAGUS.

Les bourgeois vont sortir du marché Saint-Germain,
Tu sais. — Donne-moi donc, de grâce, un coup de main.

L'Homme l'aide à jucher la grosse caisse sur le tréteau.

L'HOMME.

Bats la caisse.

Tagus se met à battre la caisse. Quelques rares personnes se montrent au fond de la place. Après avoir battu quelques coups à tour de bras, Tagus essoufflé s'interrompt.

L'HOMME, rêveur, accoudé sur le tréteau, à part.

Une femme en ceci! Quel mystère!

Il se tourne vers Tagus.

Dis, serais-tu pas homme un de ces jours à faire
Une bonne action?

TAGUS.

Maître, nous serions fous.
Une bonne action, chez des gens comme nous,
De reflets fort douteux malgré nous s'illumine,
Et par un nœud coulant bien souvent se termine.
Alors je n'y vois pas grand profit. Mais pourtant
Fais! — Que j'aie à manger, je suis toujours content!

L'HOMME.

Qui crois-tu que je sois?

TAGUS.

Un voleur. Peu m'importe
D'ailleurs!

L'HOMME.

Tagus! sais-tu qu'à vivre de la sorte
Nous serons quelque jour accrochés par nos cous?
Nous sommes des bandits, frère!

TAGUS, ressaisissant le tampon de la grosse caisse.

Étourdissons-nous!

Il se remet à battre violemment la caisse. Un auditoire se forme autour de la baraque, femmes, enfants, quelques vieux bourgeois, force gueux.

TAGUS, monté sur le tréteau et criant de tous ses poumons.

Holà! gens qui coulez un sort doux et tranquille
Dans cette vicomté de Paris la grand'ville,
Manants, bourgeois, venez! venez, page et seigneur!
Qui veut de la santé? qui cherche du bonheur?
Nous en vendons! Chacun sait que l'orgueil, les vices,
L'amour, les avocats, la fièvre, les nourrices
Les propos indiscrets, les folles visions,
Empêchent les effets des constellations.
Venez à nous! Par nous tout homme au bonheur vogue!
Rien n'est rare, manants, comme un bon astrologue.
Manilus est obscur, Firmique est hasardeux,
L'Arabie extravague en un style hideux,
Junctin veut dire tout, Spina voudrait tout taire,
Cardan s'est fourvoyé sur le roi d'Angleterre,
Argolus est trop grec, Pontan est trop romain,
Léonice et Pezel suivent le grand chemin.

Avec un grand soubresaut d'emphase.

Or, pour savoir à fond les secrets de nature,
Pour tirer l'horoscope et la bonne aventure,
Pour montrer l'avenir à tous, comme Apollo,
Par l'air, par les corps morts, par la terre et par l'eau,
Pour extraire des cieux la rosée et la manne,
Combiner Oromaze, annuler Arimane,
Rendre éprise d'un gueux la femme d'un baron,
Et réciter les vers du célèbre Scarron;
Pour prédire à chacun parfaite réussite,
Pour l'hyleg, pour l'antiste et pour la triplicite,
Pour transmuter le cuivre en or, là, sous vos yeux!
Pour vendre à bon marché des philtres merveilleux,
Plombagine, storax, sublimé, mithridate,
Pour deviner un jour, une époque, une date,
Personne, — non, messieurs, personne n'égala
Le grand Guillot-Gorju, mon maître, que voilà!
Jean Tritème n'est bon qu'à baiser sa pantoufle.
Ptolémée est un fat et Calchas un maroufle!

Vive sensation dans l'auditoire. Tagus essoufflé descend du tréteau et vient parler bas à l'Homme.

A toi, maître! — A présent je vais avec mes doigts
Voir ce que ces badauds ont dans leurs poches.

L'HOMME.

Vois.

Il monte à son tour sur le tréteau. Pendant qu'il harangue, Tagus circule parmi les assistants et fouille allégrement dans leurs grègues, profitant de l'attention qu'ils fixent sur la baraque.

L'HOMME, avec l'emphase et l'accent des charlatans.

Manants, j'ai parcouru les terres et les ondes.
Atlas et portulans, routiers et mappemondes
N'ont pas un seul pays que je n'aie arpenté,
Cherché, trouvé, fouillé, visité, constaté!

Tagus, ayant fini sa première tournée, monte sur le tréteau et, en s'abritant de sa cape, fait voir à l'Homme sa main pleine de basse monnaie.

TAGUS, bas.

Maître, ils n'ont que des sous et des liards!

Se tournant vers le peuple avec indignation.

— Canaille!

Il redescend et recommence ses fouilles.

L'HOMME, continuant.

J'ai vu l'Inde et la Chine et la Grande Muraille.
J'ai vu le roi d'Alger rire et jouer aux dés,
Assis dans son fauteuil. Deux beaux oiseaux brodés
Dont le plumage épand ses couleurs dans la frange
Sont au dos du fauteuil.

TAGUS, vidant deux poches de ses deux mains.

L'un boit et l'autre mange.

A part.

— Toujours des sous!

L'HOMME, prenant une fiole et la montrant aux spectateurs.

Voyez! les élixirs d'amour! —

A une chiffonnière.

Vous trouviez-vous à Vienne au gala de la cour,
Madame?

TAGUS.

Nous faisions les délices de Vienne!
Nous étions là!

L'HOMME.

L'infante, autant qu'il m'en souvienne,
Était, sur ma parole, adorable en Hébé.
Elle avait une jupe en gros de Tours flambé;
Allait, venait, riait, et versait à la ronde,
Et grisait, avec l'air le plus galant du monde,
D'un vin qui n'était pas pris dans les aqueducs,
Un olympe de rois, de ducs et d'archiducs!

Il étale ses fioles aux yeux de la foule.

— Des fioles pour les dents, la fièvre et la syncope!

TAGUS, en fausset.

Qui demande un flacon? Qui veut son horoscope?

L'HOMME.

Je viens du Portugal! J'arrive. Ils ont un roi
Tout jeune, — il a seize ans, — et joyeux, sur ma foi!
Quand l'alcade Obregon, maintenant en disgrâce,
Lui demanda : — Comment délivrer Votre Grâce
Du comte de Valderde? — il dit : — En l'assommant! —
Avec la gaîté propre à cet âge charmant.

Mélancoliquement.

— Ô jeunesse! printemps! ciel d'azur!

A la foule.

— Qui demande
Les huiles de beauté?

Se penchant vers les acheteurs.

Lys? jasmin? rose? amande?

TAGUS, avec emphase.

Parlez!!!

Pendant que les spectateurs s'empressent autour du tréteau, achetant, choisissant, payant, Tagus prend à part un bourgeois et l'attire sur le devant du théâtre par un des gros boutons que le bourgeois porte à son habit.

TAGUS, confidentiellement, au bourgeois.

Monsieur! — mon maître est un magicien
Si grand, que...

Il dresse le doigt en l'air, comme pour lui désigner un objet éloigné dans les nuages.

Voyez-vous cet oiseau?

LE BOURGEOIS, levant la tête.

Non.

TAGUS.

Eh bien!
Mon maître, s'il lui plaît, va lui diriger l'aile
Selon la sphère droite, oblique ou parallèle.

Il prend la bourse du bourgeois dans une des poches de son gilet.

LE BOURGEOIS.

Je ne vois pas l'oiseau.

TAGUS.

Regardez. Là! dans l'air!

Il lui prend sa montre dans l'autre poche.

LE BOURGEOIS, après avoir regardé.

Non.

TAGUS.

C'est que vous avez de mauvais yeux, mon cher.

Brouhaha dans l'auditoire. Des gens de police paraissent, archers, gendarmes, exempts, piétons du guet et de la prévôté, conduits par un capitaine quartenier. La foule s'écarte. Tagus paraît inquiet.

LE QUARTENIER, à haute voix.

Lequel des deux marauds qui chantent là leur rôle
Est Guillot-Gorju?

L'HOMME.

Moi.

LE QUARTENIER.

Toi? Nous t'arrêtons, drôle!

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'HOMME, impassible.

Ah! — Vous pourriez, messieurs, parler plus poliment.

LE QUARTENIER, à Tagus.

Marche, toi!

Trois archers entourent et entraînent Tagus qui se débat.

L'HOMME.

Mon valet aussi! Pourquoi? Comment?

LE QUARTENIER.

Monsieur Trévoux, prévôt de police, désire
T'interroger lui-même et pourra te le dire.
Il nous suit. Le voilà.

Paraît maître Benoît Trévoux, lieutenant de police, vêtu de noir, entouré et assisté de sergents.

L'HOMME, toujours sur le tréteau, aux assistants.

Manants, retirez-vous.
Monsieur le lieutenant de police Trévoux
Vient pour me consulter et m'offrir sa pratique.
Nous avons à causer de haute politique.

Il descend du tréteau et salue le lieutenant de police, puis se tourne vers les archers.

Soldats! faites entrer monsieur le lieutenant
De police, et fermez les portes maintenant.

Il tire les vieilles guenilles qui servent de rideau.
Benoît Trévoux entre dans la baraque. Les soldats dispersent la foule.

SCÈNE V.

L'HOMME, MAITRE BENOIT TRÉVOUX.

Deux ou trois exempts, dans la baraque, dehors des soldats de police, postés aux abords de la place.

L'HOMME, regardant le lieutenant de police de haut en bas.

Êtes-vous fou, monsieur?

MAÎTRE TRÉVOUX, stupéfait.

L'apostrophe est civile!

L'HOMME.

Vous êtes lieutenant de police et de ville.
Moi, je suis accepté par tous les bons esprits
Pour le plus grand voleur qu'on ait dans tout Paris,
Et vous m'arrêtez!

MAÎTRE TRÉVOUX.

Bah! voyez donc la merveille!

Il fait signe aux sbires d'entourer l'Homme.

L'HOMME.

Vraiment! je ne sais plus si je dors, si je veille.
Je ne suis pas compris. C'est fort dur, c'est cruel.
— Qu'on soit larron, qu'on soit lieutenant criminel,
Il faut, dans son esprit lors même qu'on se fie,
Mettre dans ce qu'on fait quelque philosophie.
Or, savez-vous, monsieur, si le sort ne m'a pas
A l'état que j'exerce élevé pas à pas?
Écoutez. Je suis né d'humeur vive et féconde.
J'ai fait tous les métiers que peut faire homme au monde;
J'ai tour à tour été, sans but et sans dessein,
Capitaine, docteur, financier, médecin;
Je me suis fait prêcheur voulant sauver des âmes,
Je me suis fait abbé voulant perdre des femmes.
Maintenant que de tout je connais la valeur,
Je suis Guillot-Gorju, bateleur et voleur.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Belle fin!

L'HOMME.

Double port cherché par bien des sages!
Double masque formé de mes anciens visages!

Montrant les archers.

Faites donc éloigner ces sbires, ces valets.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Ils sont bien là.

L'HOMME, avec courtoisie.

Pardon. Ils sont gênants et laids.
Mais n'importe. Il faut prendre en bloc une aventure.
Çà, que gagnerez-vous, monsieur, à ma capture ?

MAÎTRE TRÉVOUX.

Le roi m'en saura gré.

L'HOMME.

Pas à vous, cher seigneur.
Monsieur le cardinal en prendra tout l'honneur.

MAÎTRE TRÉVOUX, souriant.

Il dit vrai, le drôle !

L'HOMME.

Or, Mazarin vous déteste.
C'est lui que vous servez, non vous !

MAÎTRE TRÉVOUX.

Possible. Au reste,
Je remplis mon devoir. Cela suffit. Je dois
Maintenir l'ordre, aider les honnêtes bourgeois,
Veiller sur chaque bourse et garder chaque porte,
Purger les carrefours des bandits de ta sorte,
Extirper les larrons, les gueux et les brigands !

L'HOMME.

Que voilà des propos qui sont extravagants !
Mais, monsieur, ce sont là des doctrines usées,
C'est vieux ! vous vous payez de raisons mal pesées.
La mort d'un grand voleur, monsieur, sans vanité,
Laisse un vide effrayant dans la société.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Ah çà, maraud !...

L'HOMME.

Monsieur ! il faut au moins m'entendre.
Que voulez-vous me faire enfin ?

MAÎTRE TRÉVOUX.

Te faire pendre.

L'HOMME.

Soit. J'y consens, j'admets cela pour en finir.
Bien. Me voilà pendu. Qu'allez-vous devenir?
Commençons par la cour! — L'ennui partout pénètre.
Il faut, vous le savez, faire rire le maître.
Comment les courtisans s'y prendront-ils sans moi
Pour traire à volonté la bonne humeur du roi?
Si je vous sers!!! — Exemple : on veut, en homme habile,
Faire un gendre qu'on a gouverneur d'une ville.
Or, le Guillot-Gorju la veille a dérobé
Près d'un logis suspect la mule d'un abbé,
Ou chez un saint prélat quelque cotillon rose.
Vite, au petit lever on court conter la chose,
On jase, on brode au mieux; le roi rit; c'est charmant,
Et l'on a pour son gendre un bon gouvernement.
Poursuivons. Car il faut que j'use de mes armes.
Voyons, sans les voleurs à quoi bon les gendarmes?
A quoi bon avocats, gens de loi, gens du roi,
Lieutenants de police et guetteurs de beffroi,
Procureurs, présidents, robes rouges et noires,
Clercs griffonnant mandats, arrêts et compulsoires,
Guichetiers, estafiers, geôliers, paperassiers,
Piquiers, pertuisaniers, greffiers, huissiers, massiers?
Qui vous met sur le dos la simarre et l'hermine?
Qui vous fait cette heureuse et florissante mine?
Qui vous nourrit, ingrats? Nous! nous seuls! Quel qu'il soit,
Tout pays opulent à deux signes se voit,
Beaucoup d'archers sur pied, des larrons plein la ville!
Et vous frappez le chef de cette classe utile!
De tout temps, sans le vol le commerce a langui.
Nous sommes le grand chêne et vous êtes le gui.
Sans nous les fabricants des volets de boutiques
Mourraient de faim. — Voilà les raisons politiques.
Si jusqu'aux raisons d'art maintenant vous montez,
N'est-ce donc rien d'avoir dans vos vieilles cités
De torpeur, d'avarice et d'ennui possédées,
Pour faire circuler l'argent et les idées,
Un philosophe aimable, un homme de loisir,
Gentilhomme du peuple ami du seul plaisir,

Ouvrant les yeux à tout, prêtant à tout l'oreille,
Eveillé quand on dort et dormant quand on veille;
Poëte en action aux instincts élégants,
Qui, prenant quelquefois vos poches pour ses gants,
Dérobe avec leurs cœurs leurs bourses aux marquises,
Et dont l'esprit est plein d'inventions exquises,
Un voleur, en un mot, artiste aimé du ciel,
De tout état lettré rouage essentiel?
Et voilà cependant l'homme qu'on calomnie!
Dont l'envie au cœur bas veut borner le génie!
Contre lequel on lâche, avec mauvais dessein,
Des argousins! — Comment peut-on être argousin? —
L'homme qu'on fait saisir, pour quelque sotte histoire,
En plein jour, lâchement, dans son laboratoire!
Au risque de lui nuire ainsi publiquement
Et de discréditer son établissement!

MAÎTRE TRÉVOUX, se bouchant les oreilles.

Ta ta ta! c'est assez! trêve! arrête! à la garde!
Mais que ne t'es-tu fait avocat?

L'HOMME.

Dieu m'en garde!

MAÎTRE TRÉVOUX.

Je t'ai bien écouté. Je te fais compliment,
Tu parles à ravir. — En prison!

L'HOMME.

Mais, vraiment,
C'est sauvage, cela! Vous êtes un vandale!

MAÎTRE TRÉVOUX.

Au Châtelet!

L'HOMME.

Eh bien! je ferai du scandale
Pour me venger! — Songez en me poussant à bout
Que moi, Guillot-Gorju, je sais tout, je vois tout.
Depuis quinze ans je vis, sans peur et sans reproches,
Les yeux dans vos secrets.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Et les mains dans nos poches.
Va, tu seras jugé, pendard !

L'HOMME.

Cela vous plaît ?
Bon ! en plein tribunal, devant le Châtelet,
Je crierai sur les toits, parmi cent épigrammes,
Tout ce que jour et nuit font mesdames vos femmes.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Tu seras condamné ! Tu seras convaincu !

L'HOMME.

Tenez, vous, je dirai que vous êtes...

MAÎTRE TRÉVOUX.

Gorju !

L'HOMME.

Preuve en main !

Baissant la voix et attirant le lieutenant de police sur le devant de la scène.

On pourrait vous faire de la peine
Pour trois rubis volés au trésor de la reine.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Les voleurs pris par nous ont tous été pendus.

L'HOMME, à l'oreille de maître Trévoux.

Les rubis pris par vous n'ont point été rendus.

MAÎTRE TRÉVOUX, à part.

Diable !

Haut.

Mais prouve un peu...

L'HOMME.

Quoi ?

MAÎTRE TRÉVOUX.

Ce que tu supposes.

L'HOMME, avec un sourire majestueux.

Je n'insiste jamais sur ces sortes de choses;
C'est de fort mauvais goût. Je laisse, quant à moi,
Cette pédanterie au procureur du roi.

MAÎTRE TRÉVOUX, aux exempts.

Éloignez-vous un peu.

A l'Homme.

Causons plus à notre aise.
Comment sais-tu cela?

L'HOMME.

Ma foi...

MAÎTRE TRÉVOUX, avec intérêt.

Prends une chaise.

L'HOMME, s'asseyant.

Je sais cela, monsieur, comme je sais, — tenez, —
Certain complot...

Maître Trévoux congédie du geste les exempts qui sortent de la baraque où l'Homme et lui restent seuls.

MAÎTRE TRÉVOUX, inquiet.

Complot!... mon cher, vous m'étonnez!

L'HOMME, impassible.

Dont vous êtes.

MAÎTRE TRÉVOUX, dont l'alarme redouble.

Moi! non!

L'HOMME.

Il est un grand mystère,
— Un prisonnier... —

MAÎTRE TRÉVOUX, *vivement.*

Tais-toi !

L'HOMME.

Soit, je veux bien me taire.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Non, parle !

L'HOMME.

Dans quel but avez-vous fait un jour,
Près de Compiègne, — alors habité par la cour, —
Passer ce prisonnier ?

MAÎTRE TRÉVOUX, *d'une voix altérée.*

Pur hasard !

L'HOMME.

Tout démontre
Que vous rêviez dans l'ombre une étrange rencontre.
Car, bien que Mazarin soit l'objet du complot,
L'explosion peut-être irait frapper plus haut.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Chut ! Comment savez-vous ?...

A part.

— Cet homme est redoutable.

L'HOMME.

Ce que vous dites tous au lit, au prône, à table,
Je le sais.

Il tire de sa poche la lettre que Guillot-Gorju lui a remise.

Regardez la lettre que voici.
Connaissez-vous la main ?

MAÎTRE TRÉVOUX, *jetant les yeux sur la lettre et pâlissant.*

Je ne connais pas.

L'HOMME.

Si.

MAÎTRE TRÉVOUX, à part.

C'est de la reine !

L'HOMME, souriant.

Allons ! pas de peur, qui vous gêne ?
Et dites comme moi tout haut : C'est de la reine !
Examinez l'adresse.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant.

« A mon frère le roi
« D'Espagne. »

A part.

Mais cet homme est le démon, je croi.

L'HOMME.

Lisez donc.

Il présente la lettre à maître Trévoux.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant.

« ... J'ai reçu du pape une sardoine
« Sur laquelle est gravée une tête de moine.
« J'en ai fait un anneau que je porte toujours. — »

L'HOMME.

Plus bas.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant.

« ... Je compte fort sur votre bon secours.
« Pour assurer nos plans il suffira qu'on voie
« Une escadre en Gascogne, une armée en Savoie. — »

L'HOMME.

Plus bas.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant d'une voix de plus en plus altérée.

« ... Du prisonnier nul ne me parle ici.
« Hier Mazarin m'a dit, de colère saisi,
« Que, plutôt que de voir cet enfant reparaître,
« Lui-même il le tuerait de sa main, quoique prêtre,
« Malade et vieux... — »

L'HOMME.

Plus bas.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant.

«Rien ne marche à mon gré,
«Mais j'ai pour moi Thoiras et monsieur de Souvré.
«Trévoux, le lieutenant de police, est des nôtres...»

Pâle et s'interrompant.

D'où tiens-tu cette lettre ?

L'HOMME, remettant la lettre dans sa poche.

Ah bah ! j'en ai bien d'autres.
S'il m'arrivait malheur, je vous le dis à vous,
Quelqu'un les publierait, et gare là-dessous !
Donc ne me fâchez pas et veillez sur ma vie.

Maître Trévoux, comme en proie à un grand combat intérieur, reste rêveur quelques instants, puis se tourne brusquement vers lui et lui tend la main.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Soyons amis !

L'HOMME, prenant la main de maître Trévoux et mettant son chapeau sur sa tête.

Cinna, c'est moi qui t'en convie.

MAÎTRE TRÉVOUX, à part.

Ces bandits ont des yeux qui partout vont plongeant !

Haut, avec un sourire aimable.

Dis-moi, mon cher, tu dois avoir besoin d'argent ?

L'HOMME.

Mon pourpoint a beaucoup de bouches qui le disent,
Car, sous l'ample manteau dont les plis me déguisent,
Le diable fait sortir avec son doigt railleur
Mon linge par des trous non prévus du tailleur.

Maître Trévoux ouvre son portefeuille, y écrit quelques mots au crayon, puis déchire la page et la présente à l'Homme.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Voici de ma cassette un bon de huit cents livres, —
Si tu me dis les noms des gens, si tu me livres
Tous les secrets d'état que tu sais ; — est-ce clair ?

L'HOMME, prenant le papier.

Voleur, cela se peut ; espion, non, mon cher.

Il le déchire.

Maître Trévoux entr'ouvre les tentures de la baraque et congédie les sergents qui sont restés dans le carrefour.

MAÎTRE TRÉVOUX, aux sergents.

Allez-vous-en !

Les sbires obéissent en silence. — La place redevient déserte. — Maître Trévoux s'approche affectueusement de l'Homme.

Causons, — là, — sans qu'on puisse entendre...

Bruit de pas dans la rue voisine.

— Ciel ! quelqu'un !

L'HOMME.

C'est fâcheux, car vous deveniez tendre.

De la petite rue à gauche, opposée à celle par laquelle les sbires ont disparu, sort une femme voilée et vêtue de noir. Elle regarde un instant derrière elle avec inquiétude comme si elle craignait d'être observée, puis elle entre précipitamment dans la baraque.

SCÈNE VI.

L'HOMME, UNE FEMME VOILÉE, MAITRE TREVOUX.

Au moment où la femme entre, maître Trévoux s'enveloppe de son manteau et va s'asseoir sur l'escabeau de Tagus, dans le coin le plus éloigné de la baraque, le dos tourné à la lumière comme un homme qui ne se soucie pas d'être reconnu.

LA FEMME VOILÉE, à l'Homme, sans voir Trévoux.

Ami, rien que deux mots. Vois derrière mes pas
Si personne ne vient.

L'HOMME.

Non.

LA FEMME VOILÉE.

On ne me suit pas ?

L'HOMME.

Non, madame.

LA FEMME VOILÉE.

C'est bien.

L'HOMME, à part.

Qu'est-ce que cette femme ?

LA FEMME VOILÉE.

Tu dis leur horoscope aux passants ?

L'HOMME.

Oui, madame.

LA FEMME VOILÉE.

Bien, dans cette science, et c'est ce qu'il me faut,
Plus l'homme est placé bas, plus son regard va haut.
Sans savoir notre nom il nous dit notre route.
Je viens te consulter. Je suis à plaindre. Écoute... —

Apercevant maître Trévoux.

Quel est cet homme-ci ?

L'HOMME.

Cet homme est mon valet.
Ne craignez rien. Voyons. Votre main, s'il vous plaît ?

LA FEMME VOILÉE, lui présentant sa main.

Regarde. Qu'y vois-tu ?

L'HOMME, à part, examinant un anneau qui brille à cette main.

Se peut-il ? la sardoine
Sur laquelle est gravée une tête de moine ! —
C'est la reine !

LA FEMME VOILÉE, en proie à une violente agitation.

Travaille et cherche ! esprit subtil !
Suppose un front bien fier chargé d'un joug bien vil !

L'HOMME, ôtant son chapeau, puis allant à la tenture du fond et la refermant.

Permettez que je ferme un peu cette fenêtre
Sur votre majesté.

LA FEMME VOILÉE, se retournant comme par une commotion électrique.

D'où peux-tu me connaître ?

L'HOMME, sans s'émouvoir.

Votre main dit le nom de votre majesté.

LA FEMME VOILÉE.

Quoi ! ma main me trahit ! comment ?

L'HOMME.

Par sa beauté.
C'est une main royale. Une main blanche et rose !

A part.

Et la bague en sardoine aide fort à la chose !

LA REINE.

Eh bien ! parle ! poursuis.

L'HOMME.

Vous avez cent raisons
De souffrir, reine ! étant l'anneau de deux maisons
Qui sur vous, à leur loi ne pouvant se soustraire,
Toutes deux à la fois tirent en sens contraire.
L'Espagne a vos aïeux, la France a vos enfants.
Vous souffrez des vaincus comme des triomphants.
Puis le Louvre a pour vous des maux plus vifs encore ;
Car vous avez nourri celui qui vous dévore.
Mazarin, fait par vous, à présent vous détruit.
Vous tombez chaque jour, pierre à pierre, et sans bruit.
L'esprit de Mazarin est la seule fenêtre
Par où le roi regarde. Il voit tout par ce traître,
Et, plein d'un fol amour du cardinal béni,
Veut épouser sa nièce Olympe Mancini.

On vous repousse, on rit de vos plaintes chagrines,
Et tous ces pieds joyeux marchent sur vos ruines.
Vous voulez vous venger pourtant, redevenir
Reine et mère, et lutter, et frapper, et punir;
Mais pour vous tout est plein de visions funèbres,
Et vos rêves vous font pâlir dans les ténèbres!

LA REINE regarde l'Homme avec un mélange de crainte, de curiosité et de profonde surprise.

Malheureux! qui t'a dit ces choses?

L'HOMME.

Je les vois.
Sachez qu'en peu de temps et par leur propre poids
Tous les secrets des grands tombent en bas, madame.
Le peuple a l'œil ouvert dans l'ombre de votre âme.

LA REINE, levant son voile.

Eh bien, plains-moi! mes pleurs en effet sont cuisants.
Avant un mois le roi mon fils aura seize ans.
Alors ils concluront ce mariage infâme.

L'HOMME, bas à la reine.

Un autre à la même heure aura seize ans, madame!

LA REINE, pâlissant.

De qui veux-tu parler?.. — Mon ami, vous rêvez.

L'HOMME, poursuivant, avec une voix de plus en plus basse et significative.

On dit sa ressemblance — avec qui vous savez —
Effrayante. —

Il regarde fixement la reine qui se détourne avec angoisse.

LA REINE, à part.

Quel est cet homme? Ô Dieu, je tombe
Sur des yeux qui verraient à travers une tombe!

Elle se retourne vivement vers lui et le regarde en face à son tour.

Eh bien, toi qui sais tout, sais-tu, devin fatal,
Ce qu'a dit l'autre jour monsieur le Cardinal?

L'HOMME, impassible, en appuyant sur tous les mots.

Il a dit que — lui vieux, — lui malade, — lui prêtre,
— Plutôt que de le voir revivre et reparaître, —
Quoiqu'un vieillard frémisse en frappant un enfant,
— Il tuerait de sa main...

LA REINE, l'interrompant avec terreur.

Quelqu'un qu'on te défend
De nommer !

L'HOMME, continuant.

... Un captif!...

LA REINE, éperdue.

Tais-toi ! tu m'épouvantes.
— Si je ne voyais là tes prunelles vivantes,
Je croirais que je songe et que j'entends la voix
De ces morts effrayants qui parlent quelquefois !
Qu'es-tu donc ?

L'HOMME.

Vous voyez. Un bateleur des rues.

LA REINE.

Mais dis ! des visions te sont donc apparues ?
Tu sais ce que les rois disent... —

L'HOMME.

Et ce qu'ils font.
Mon art est grand.

LA REINE, se rapprochant de lui.

J'ai foi dans ton regard profond.
Conseille-moi.

L'HOMME.

Le temps sert celui qui diffère.
Tenez votre âme prête. Attendez. Laissez faire,
Laissez sur tous ces fronts, éveillés ou dormants,
S'ouvrir la main de Dieu pleine d'évènements !
Votre part y sera. Chacun aura la sienne.

LA REINE.

Oh ! mon Dieu, l'heure passe, il faut que je revienne !
Tire-moi d'embarras. Je voudrais au château
Par la porte de bois rentrer incognito.
Sans qu'on s'en aperçût je me suis évadée.
Par les gens de Trévoux cette porte est gardée.
Comment faire ?

L'HOMME.

Je puis vous aider. Entre nous,
Mon valet contrefait la passe de Trévoux.

LA REINE.

Vraiment ?

L'HOMME.

Connaissez-vous son écriture ?

LA REINE.

Oui.

L'Homme ouvre le tiroir de la table et en tire la plume et du papier que Guillot-Gorju lui a montrés et qu'il donne au lieutenant de police, lequel pendant toute cette scène s'est tenu dans sa position première, le dos tourné, assis sur l'escabeau de Tagus et jetant à peine par moments un regard oblique sur la reine.

L'HOMME, à maître Trévoux.

Vite !
Écris : *Laissez passer cette dame et sa suite.*

Le lieutenant de police écrit, l'Homme prend le papier et le présente à la reine qui en examine l'écriture avec étonnement.

LA REINE, lisant.

Signé TRÉVOUX !

A part.

Il est magicien, je croi.

Elle tire de son doigt la sardoine et la lui donne.

Tiens, garde cette bague en souvenir de moi. —

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quand tu voudras me voir, à Saint-Germain, au Louvre,
A Compiègne, partout, montre-la pour qu'on t'ouvre.

L'Homme pose un genou en terre, prend la bague et la met à son doigt. La reine lui fait signe de regarder dans la place. Le jour a baissé pendant cette scène.

— Aucun passant dehors?

L'Homme soulève la tapisserie, puis revient.

L'HOMME.

Madame, c'est le soir,
Les bourgeois sont rentrés.

LA REINE.

Adieu.

Elle sort précipitamment. — Dès qu'elle est sortie, l'Homme va droit à maître Trévoux qui se lève.

L'HOMME, au lieutenant de police, d'une voix grave et ferme.

Vous devez voir,
Monsieur, que, sans vouloir faire le bon apôtre,
L'un de nous dans ses mains tient la tête de l'autre, —
Et que ce n'est pas vous. — Je puis vous perdre. — Ainsi,
Vous et vos espions, allez-vous-en d'ici.
Et n'y revenez plus. — Si je revois un sbire,
Je vous dénonce. Allez. Je consens à vous dire,
Monsieur, que comme vous j'ai des projets cachés,
Et que je ne suis pas l'homme que vous cherchez.
Votre discrétion vous répond de la mienne.
Silence donc, — sur tout! — Et puis, qu'il vous souvienne
Que toujours dans son piège un traître se perdit.
Donc, pas de mauvais tours. — Est-ce dit?

MAÎTRE TRÉVOUX, comme frappé de stupeur.

Oui, c'est dit.

L'HOMME.

Rendez-moi mon valet.

MAÎTRE TRÉVOUX, à part, jetant sur l'Homme un regard de crainte.

J'ai fait un beau chef-d'œuvre!
On croit saisir un ver, on prend une couleuvre.
Quel est ce diable d'homme?

L'HOMME, le congédiant du geste.

Allez.

Le lieutenant de police sort. L'Homme le suit quelque temps des yeux, puis va se rasseoir rêveur sur la borne renversée. Au fond du théâtre, le duc de Chaulne et le comte de Bussy rentrent du côté par où ils sont sortis. Ils se dirigent en causant vers le devant de la scène, sans voir l'Homme et sans être vus de lui.

L'HOMME, pensif, sur son banc.

Il se fait nuit.

LE DUC DE CHAULNE, au comte de Bussy.

De ton Jean de Créqui l'histoire me poursuit.
Cette Alix de Ponthieu me reste dans la tête.

M. DE BUSSY, lui montrant la rue à gauche qui débouche dans la place.

Tiens! tiens! Brézé qui fait le bruit d'une tempête.

M. DE CHAULNE, regardant.

Comme il semble en fureur!

M. DE BUSSY.

Il n'a lu qu'aujourd'hui
Ce libelle partout répandu contre lui,
Où l'on dit qu'il vola lorsqu'il était à Nîme.

M. DE CHAULNE.

Oui, Mazarin, dit-on, a soufflé l'anonyme.

Entrent le comte de Brézé et le vicomte d'Embrun, en habit de ville. M. de Brézé paraît violemment irrité. Il tient à la main une brochure avec laquelle il gesticule vivement. Au bruit et à l'éclat de son entrée, l'Homme se retourne et observe les quatre gentilshommes, sans être remarqué d'aucun d'eux.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE DE BRÉZÉ, LE VICOMTE D'EMBRUN.

LE COMTE DE BRÉZÉ, à M. d'Embrun.

Que me fait ton tableau des vices d'à présent?
Vois-tu, mon seul souci, chagrin âpre et cuisant,

Il froisse violemment la brochure entre ses mains.

C'est cet affront stupide, atroce, ignoble, étrange,
Que je ne puis venger — et qu'il faut que je venge!

LE VICOMTE D'EMBRUN.

Calme-toi. Tiens, pardieu, voilà Chaulne et Bussy
Qui sont du Mazarin fort mécontents aussi.

LE COMTE DE BRÉZÉ.

Mécontents? Moi, je suis outré!

LE COMTE DE BUSSY.

Mais nous le sommes
Comme toi.

LE VICOMTE D'EMBRUN.

L'on a tant ployé les gentilshommes
Qu'aujourd'hui Mazarin les frappe impunément.
Chaulne a perdu sa charge.

LE COMTE DE BUSSY.

Et moi, mon régiment.

LE COMTE DE BRÉZÉ.

Mais un outrage, Embrun, la plus sanglante injure,
Un : tu mens! un soufflet, ce n'est rien, je vous jure,
Quand on peut, comme il sied entre ennemis bien nés,
Prendre au collet son homme et lui dire : Venez!
Certes, qu'Uzès offense Elbeuf, que Gontaut raille
La Trémouille, qu'Albret fasse injure à Fontraille,

Après qu'il a parlé nul d'eux n'est interdit,
Ce sont de braves gens, ce qu'ils ont dit est dit.
Le lendemain, bravant lois et règle établie,
Et maître Jean, bourreau de la connétablie,
L'œil furieux, le front de colère empourpré,
Épée et tête haute, ils s'en vont sur le pré ;
Coup pour coup, sang pour sang, c'est bien ; — tu les dénigres,
Je les défends ; — ce sont des lions et des tigres,
Terribles, mais grands, beaux dans le cirque fumant,
Qui, vaillamment mordus, mordent superbement !
Mais un cuistre ! un gredin ! un odieux bélître
Qui ramasse un caillou pour me casser ma vitre !
Un moine italien, mauvais drôle enfroqué,
Brave à qui feraient peur les laveuses du quai,
Qui, pour sublime effort de son courage insigne,
Prend la griffe d'un autre et puis m'en égratigne !
Un porteur de surplis ! un gueux, par Jupiter !
Bavant sur moi dans l'ombre en disant son pater,
Qui me fait insulter par l'absurde tapage
D'un sale gazetier payé trois sous la page !
Ah ! ce faquin mitré, ce vil traître tondu
Qui me lâche son dogue et se cache éperdu,
Je veux être moi-même un fat, sans cœur, sans âme,
Si je ne le fais pas demain, comme un infâme,
Rouer par six laquais de coups de nerf de bœuf
Devant le roi Henri qu'on voit sur le Pont-Neuf !

LE DUC DE CHAULNE.

Voilà, sur ma parole, une illustre pensée.
J'en suis !

LE COMTE DE BUSSY.

Pour applaudir j'irai sur la chaussée,
A même avec les gueux, les bourgeois, les piétons !

LE DUC DE CHAULNE.

Je fournis les laquais.

LE COMTE DE BUSSY.

Je fournis les bâtons !

Depuis quelques instants l'Homme s'est levé, s'est approché doucement des gentilshommes par derrière sans qu'ils s'en soient aperçus, et, au plus fort de leur emportement, il pose familièrement la main sur l'épaule de M. de Brézé.

L'HOMME, en souriant, à M. de Brézé, qui se retourne stupéfait.

Rosser un cardinal de l'église romaine,
Un ministre qui tient la France et qui la mène,
Lui rompre sur l'échine un nerf de bœuf, — Brézé,
C'est très beau, c'est royal, mais ce n'est pas aisé.

Étonnement des quatre seigneurs.

LE COMTE DE BUSSY.

A qui parle ce drôle avec sa cape jaune?

LE VICOMTE D'EMBRUN.

Holà! prête-moi donc ta canne, duc de Chaulne.
Se voir apostropher par des on ne sait qui,
C'est par trop fort!

L'HOMME, impassible.

Je suis Jean, comte de Créqui,
Baron de Vaize, armé d'or au créquier de gueule.
En guerre, ma maison réunit elle seule,
Sans même recourir à son arrière-ban,
Blanchefort, Vaize, Agoust, Maubec et Montauban.
Grand d'Espagne du chef de ma mère Farnèse,
Et général de mer sous le roi Louis treize,
Voilà ce que j'étais autrefois. Maintenant,
Moins compté dans l'état que le dernier manant,
Banni par Mazarin depuis dix ans, ruine
D'un seigneur sur lequel croissent les ducs de Luyne,
Ma tête à prix, caché, seul, errant, sans appuis,
Sans amis, sans parents, voilà ce que je suis.
Cela dit, vous plaît-il que nous parlions ensemble?

Les gentilshommes s'approchent vivement de Jean de Créqui.

LE COMTE DE BRÉZÉ.

Ta main, Créqui! Vrai Dieu! même sort nous rassemble.
On ose m'outrager, on osa te bannir!

LE COMTE DE BUSSY, envisageant M. de Créqui comme un homme qui cherche dans sa mémoire.

Au comte Jean.

Oui, c'est bien en effet Créqui. — Ton souvenir
N'est pas mort parmi nous.

Tous serrent la main du comte Jean.

LE DUC DE CHAULNE.

Nous parlions tout à l'heure
De toi.

LE COMTE JEAN.

Merci, messieurs.

LE VICOMTE D'EMBRUN, examinant le costume de Jean de Créqui avec un geste d'admiration.

Comte Jean! que je meure
Si l'on vous reconnaît! — Vous êtes déguisé!

LE COMTE JEAN.

Non. Vieilli. Pour vieillir un pauvre homme, Brézé,
Vois-tu, dix ans d'exil valent vingt ans de vie.

Aux quatre gentilshommes.

Messieurs, que voulez-vous et quelle est votre envie?
La vengeance? Je viens vous l'apporter. — Pardieu!
Faites moins de vacarme et jouez mieux le jeu!
Moi, je tiens le joueur risible et détestable
Qui frappe à tout propos des deux poings sur la table,
Qui se fâche, et maudit brelan ou quinola,
Criant l'argent qu'il perd et les cartes qu'il a.
Pendant tout cet éclat le fer caché s'aiguise.
Jamais un Henri trois n'est empêché d'un Guise.
Donc attaquez, selon qu'il faut l'ombre ou le bruit,
Au grand jour Richelieu, mais Mazarin la nuit.
Donc, aujourd'hui la sape et demain l'estocade.
Le meilleur du combat se fait par l'embuscade.
Donc, calme-toi, Brézé! pas d'esclandre, et, crois-moi,
Garde, sans dire mot, ta charge auprès du roi.
Et puis ne craignez rien, la lutte sera grande.
Que si quelqu'un de vous maintenant me demande
A quoi bon ces haillons que j'emprunte aux ribleurs,
C'est mon secret. J'entends le garder. Et d'ailleurs
C'est l'habit de ce siècle ignoble, fourbe, oblique!
Siècle où rien n'a grandi que la honte publique!
Où notre œil, quelque part que nous pénétrions,
Ne voit que charlatans, baladins, histrions!
Farce où se perd l'honneur de tous! — le mien, le vôtre!
Retz est sur un tréteau, Mazarin sur un autre.

L'Autriche est le souffleur qui tient le manuscrit.
Or, moi, Jean de Créqui, gentilhomme et proscrit,
Messieurs, puisque la France, à qui la pudeur manque,

Il va à la table où sont les gobelets.

Est aux comédiens, je me fais saltimbanque!
Tant qu'il le faudra donc, ainsi qu'un réprouvé,
Je veux faire scandale et bruit sur ce pavé;
Et, comme si j'étais à moi seul la finance,
La cour, le parlement, la fronde et l'éminence,
Le clergé, la Sorbonne et l'université,
Vous épouvanter tous de mon rire effronté!
— Eh bien! cette insultante et haute parodie,
Est-ce mon but, messieurs? non. J'ai l'âme hardie,
Je soutiens l'opprimé, je nargue l'oppresseur,
Mais je n'ai pas le goût de trancher du censeur;
Et, quoique assez épris de mon rôle fantasque,
Dès demain, si je puis, je jetterai ce masque.
Mais au moins, direz-vous, faire d'un ciel serein
Choir un grand coup de foudre au front de Mazarin,
Nous venger tous, reprendre enfin ton héritage,
C'est là ce que tu veux? Messieurs, pas davantage.
Non, bien qu'un sang fort vif batte sous mon pourpoint,
Je suis trop vieux pour être en colère à ce point;
Et, quoique Mazarin, par ce que je vais faire,
Doive tomber, — du moins, je le crois, je l'espère, —
La vengeance n'est pas mon but. Vaincu, vainqueur,
En quatre mots voici ce que j'ai dans le cœur.
Banni depuis dix ans, mon âme était en France.
Toute mon âme, hélas! toute mon espérance,
— Un enfant, — mon bonheur, mon remords, mon devoir,
Aube qui rayonna jadis sur mon front noir,
Et qui resta fidèle à ma tête accablée
Quand toute autre clarté pour moi se fut voilée!
Cet enfant, jeune fille aujourd'hui... — Mais pourquoi
Vous conter des détails qui ne touchent que moi?
D'ailleurs, ce secret triste est muré dans la tombe!
Elle ignore elle-même, humble et pure colombe,
Et ne saura jamais pourquoi je l'aime ainsi.
Messieurs, voilà dix ans, oui, dix ans ce mois-ci,
Que je n'ai vu cet ange! — Eh bien, je ne puis vivre
Sans entendre sa voix, musique qui m'enivre,
Sans voir ses yeux, flambeaux de mes regards troublés,
Sans elle enfin! — Plaignez les pauvres exilés!

Puis autour d'elle aussi tout s'en va, tout décline.
— Je crois vous avoir dit qu'elle était orpheline?
Elle a besoin de moi. Depuis quatre ans passés,
— Ils ont intercepté mes lettres, je ne sais, —
Mais j'ai perdu sa trace. Où vit-elle à cette heure?
Je l'ignore. Ô mon Dieu! pour la revoir, — j'en pleure!
Pour pouvoir être en France et vivre à ses côtés,
J'ai prié, supplié, j'ai fait cent lâchetés,
J'ai dit à Mazarin qu'il était un grand homme,
J'ai fait écrire au roi de Madrid et de Rome.
Rien! on n'a pas voulu me laisser revenir.
Voyant cela, j'ai dit : il est temps d'en finir!
Voilà pourquoi, proscrit, j'arrive en cette ville;
Pourquoi, sous cet habit, livrée étrange et vile,
J'entre en un formidable et sombre évènement,
Où Dieu m'aide, et qui va peut-être en un moment
Changer, secousse immense, imprévue et profonde,
La forme de la France et la face du monde!

Moment de silence.

Maintenant j'ai tout dit. Ne m'interrogez pas,
Ne me connaissez plus, ne suivez point mes pas.
Seulement, indignés, muets, en force, en nombre,
Soyez prêts pour le jour où tout à coup dans l'ombre
Je crierai, surgissant à vos yeux effarés :
— A moi! tout est fini. L'œuvre est faite : accourez!

M. DE BRÉZÉ.

Compte sur nous.

Les quatre seigneurs lui serrent la main de nouveau en silence avec un redoublement d'effusion.

LE COMTE JEAN.

J'y compte. Adieu. L'heure est venue
Où je dois rester seul.

Il reconduit les quatre seigneurs jusqu'à la sortie de la place, puis revient sur le devant du théâtre et retombe dans sa profonde préoccupation. — L'allumeur survient, allume le réverbère, et passe.

LE COMTE JEAN, le front dans sa main, rêvant.

...Cette femme inconnue!... —

La nuit est tout à fait venue. Quelques croisées s'allument aux maisons éloignées. Tagus paraît au fond de la place et court vers le comte Jean avec une expression de joie étrange et effarée.

SCÈNE VIII.

LE COMTE JEAN, TAGUS.

TAGUS.

Merci, maître! Sans toi j'étais pendu. Merci!
Je te dois d'être libre. Ils me l'ont dit! Aussi,
Mon maître, écoute bien : le bohème, homme fauve,
Vit pour qui le fait vivre et meurt pour qui le sauve.
Eh bien! je suis à toi. Va, je te suis partout.
Prends le bout d'un fer rouge et je prends l'autre bout.
Et je dirai : Voyez ce digne gentilhomme.
Je l'aime, car sans lui je ferais un fier somme!
Sans lui, le vent du soir au gibet me berçant,
Comme pris aux cheveux par un arbre en passant,
Dans un enclos fermé de livides murailles,
J'effleurerais du pied la pointe des broussailles!
— Je t'appartiens.

LE COMTE JEAN.

C'est bien. Je compte aussi sur toi,
Tagus. Va maintenant.

TAGUS.

Mais le Louvre est au roi,
La baraque est à nous. Il faut que je l'emporte.

Il se met à démolir lestement la baraque, arrache les perches, défait les tentures et charge le tout au fur et à mesure dans la petite charrette à bras, où il entasse également table, chaises, grosse caisse et tout leur mobilier de saltimbanque. Le comte Jean pensif le regarde faire.

LE COMTE JEAN.

Où te retrouverai-je?

TAGUS, tout en travaillant à son déménagement.

A côté de la porte
Baudoyer, au logis de l'Orme Saint-Gervais.

LE COMTE JEAN.

Bien, dépêche.

TAGUS, s'interrompant.

A propos, les sergents sont mauvais.
Ils brillent fort de loin, mais quand on les approche...

Il tire de son haut-de-chausses un papier qu'il donne au comte Jean.

Maître, je n'ai trouvé que ceci dans leur poche.

LE COMTE JEAN, dépliant le papier et le lisant à la lumière de la lanterne allumée au coin de rue.

«Vous pouvez vous fier au porteur du présent.»
— Signé MAZARIN. — Oui? Mais, dans un cas pressant,
Cela peut fort servir.

Il serre le papier dans sa poche. Pendant ce temps-là Tagus a fini. Toute la baraque est sur la charrette.

Il s'approche du comte Jean et lui prend la main.

LE COMTE JEAN.

Pars.

Tagus s'attelle à la charrette et sort en la traînant. Dès qu'il a disparu, le comte Jean regarde vers le coin de la place que Guillot-Gorju lui a indiqué.

Rien encor!.. —

Revenant sur le devant du théâtre.

Peut-être...

Trois coups frappés dans la main se font entendre dans l'obscurité.

Mais non, c'est le signal! Enfin!

Élevant la voix.

Dieu seul est maître.
Compiègne et Pierrefonds! —

Une femme, toute jeune fille, en noir, avec un long voile de dentelle noire, sort, au fond de la place, de l'angle désigné par Guillot-Gorju, et s'avance avec précaution et à pas lents vers le comte Jean.

SCÈNE IX.

LE COMTE JEAN, UNE JEUNE FILLE, voilée.

LA JEUNE FILLE, à demi-voix.

Ami? c'est vous?

LE COMTE JEAN, baissant également la voix.

Oui, moi,
Madame.

LA JEUNE FILLE.

Êtes-vous seul?

LE COMTE JEAN.

Seul. N'ayez point d'effroi.

LA JEUNE FILLE, avançant jusqu'à lui.

Eh bien?

LE COMTE JEAN.

Tout marche au mieux. Nous romprons chaîne et grille.
Puisque c'est Pierrefonds qui lui sert de bastille,
Le captif est sauvé; je connais Pierrefonds.
Des amis, déguisés en soldats, en bouffons,
M'aideront. Nul danger. Si vous êtes certaine
De ce geôlier gagné par vous, sans grande peine
Nous le délivrerons. Je réponds du succès.

LA JEUNE FILLE.

Je pourrai du donjon vous aplanir l'accès.
Voici : les médecins ont dit l'autre semaine
Que, ne voyant jamais une figure humaine,
Le captif se mourait d'ennui, malgré leurs soins,
Que son cachot le tue et qu'il fallait au moins
Qu'il entendît chanter dans la chambre voisine.
Pour ce chant, seul remède au chagrin qui le mine,

Je me suis fait choisir, grâce au geôlier gagné
Dont on me croit la fille. Or, au jour désigné,
Moi dedans, vous dehors, si pour nous Dieu travaille,
Ami, nous briserons cette affreuse muraille,
Nous fuirons, nous rendrons le bonheur, le foyer,
L'air, le soleil, la vie et l'âme au prisonnier!

LE COMTE JEAN.

Une fois libre, il faut empêcher qu'on l'atteigne.
Où le cacherez-vous?

LA JEUNE FILLE.

Ami, j'ai vers Compiègne,
Dans les bois, — une lieue au nord de Pierrefonds, —
Un grand vieux château plein de repaires profonds,
Plessis-les-Rois; maison construite loin des villes,
Faite pour se cacher dans les guerres civiles.
C'est là que je suis née et que ma mère, hélas,
Est morte. — Depuis lors on ne l'habite pas.
Nous le conduirons là, par des portes secrètes
Que seule je connais...

LE COMTE JEAN, qui a écouté la jeune fille avec une agitation toujours croissante.

Ciel! madame! Vous êtes
Alix de Ponthieu!

LA JEUNE FILLE.

Oui. Mais comment savez-vous?...

LE COMTE JEAN, tombant à genoux.

Madame! au nom du ciel! je vous parle à genoux.
Madame! le péril est très grand, je vous jure.
Sortez de cette noire et tragique aventure!
Je ne suis pas celui que vous croyez; je suis
Un homme qui vous vit naître, hélas! qui depuis
A bien souffert, rongé d'une pensée amère,
Un ancien serviteur de votre noble mère,
Qui, taisant, il le doit, ses droits, sa mission,
Vient faire sous votre ombre une expiation;

Un pauvre homme qui veut, si Dieu pour vous l'emploie,
Vous ôter la souffrance et vous donner la joie;
Que jamais d'aucun nom vous ne pourrez nommer;
Lion pour vous défendre et chien pour vous aimer!

ALIX DE PONTHIEU.

Monsieur!...

LE COMTE JEAN.

Vous m'appeliez votre ami tout à l'heure!
Je suis un vieux soldat, barbe grise, et je pleure!
Jugez de ce que j'ai dans l'âme. Oh! croyez-moi.
Ayez quelque pitié, madame, et quelque foi.
— Venez sous cette lampe un peu, que je vous voie!

Alix s'approche de la lanterne, il la contemple avec une sorte d'admiration.

Que vous êtes grandie et belle! Oh! quelle joie
De vous revoir! Voilà dix ans! — dix ans d'ennui! —
Vous ne me pouvez plus reconnaître aujourd'hui.
Oui, dans ce château même où personne n'habite,
Mon Dieu! je vous ai vue enfant, toute petite,
— Haute comme cela, — rose et le front vermeil,
Dans les prés, dans les fleurs, courir en plein soleil!
Pauvre enfant! — Oh! croyez votre ami! — Sur mon âme,
Je dis vrai! Même un jour, vous eûtes peur, madame,
Voyant des zingaris et des égyptiens,
Vous courûtes à moi!

ALIX.

C'est vrai, je m'en souviens.

LE COMTE JEAN.

Ah! vous voyez! — Eh bien, que ma voix vous arrête!
Vous femme! jeune fille! — Ah! l'on risque sa tête
En touchant aux verrous des bastilles d'état!
C'est un dessein terrible! un crime! un attentat!
C'est fou! Vous attaquer à Mazarin lui-même!
Et que vous fait à vous ce prisonnier?

ALIX.

Je l'aime.

LE COMTE JEAN.

Vous l'aimez!

ALIX.

Croyez-vous que j'agissais ainsi
Pour des raisons d'état?

LE COMTE JEAN, à part.

Oh! le sort m'a saisi
Pour ne plus me lâcher, comme un tigre sa proie!

ALIX.

Oui, je l'aime! et je sens qu'à son aide on m'envoie.
Voyez-vous, tout enfant, livrée à des tuteurs,
Sans parents, sans amis, sans soins, sans protecteurs,
Je n'avais que les champs et les cieux pour études,
Et je passais ma vie au fond des solitudes
A songer. — C'est ainsi que Dieu, loin du grand jour,
Faisait mon âme exprès pour cet étrange amour.
Vous qui m'aimez aussi, vous qu'aussi Dieu m'envoie,
Écoutez : — Le chemin de Montdidier à Roye
Passe près d'un manoir où j'étais l'an dernier.
Un soir, pour y loger un certain prisonnier
Dont j'avais vu venir l'escorte dans la plaine,
On vint me demander ma prison. Châtelaine,
Je dois toutes mes clefs au roi mon suzerain.
J'obéis. Dans la nuit, jusqu'à ce souterrain,
J'osai, par un couloir dont je savais l'issue,
Me glisser curieuse et sans être aperçue.
Le soupirail grillé rayonnait au dehors.
Je n'oublierai jamais ce que je vis alors.
Un prisonnier allait et venait sous la voûte.
— Quoique sans l'avoir vu, vous connaissez sans doute
Quel aspect effrayant il présente aux regards. —
Dans l'ombre on distinguait quatre sbires hagards.
Personne ne parlait. C'était comme une tombe.
Moi, plus pâle qu'un front sur qui la hache tombe,
Je regardais glacée à travers les barreaux
Ce spectre qui marchait gardé par des bourreaux.
Combien de temps restai-je en ce lieu? Je l'ignore.
Le lendemain, captif et sbires, dès l'aurore,
Tout avait disparu comme une vision.
Que vous dire à présent? Folie, illusion,
Bon ou fatal dessein, le fait est qu'une idée

Vit depuis ce jour-là dans mon âme obsédée.
Partout ce prisonnier comme une ombre me suit,
Passe et me tend les bras, puis rentre dans la nuit.
Je le délivrerai. Quelle est cette victime?
On voit bien qu'il est jeune; il n'a pas fait de crime.
De quel droit les bourreaux, qui l'ont au milieu d'eux,
Lui changent-ils la vie en un rêve hideux?
Qu'est-ce que ce mystère? Ainsi, pour ne rien feindre,
J'ai fini par l'aimer à force de le plaindre.
J'ai su qu'à Pierrefonds on l'avait transféré,
Et je veux le sauver et je le sauverai!
Je me suis dit cent fois ce que vous m'allez dire,
Que c'est une démence, un abîme, un délire,
Que je ne connais rien de lui, que je pourrais
Choisir quelque seigneur beau, jeune... — Hé bien, après?
Je l'aime! — C'est un but, une fièvre, une flamme,
Une volonté sombre et qui me remplit l'âme,
Le délivrer! Mon Dieu, je le vois toujours là!
Je ne sais pas quel nom vous donnez à cela,
Mais je sens que je l'aime!

LE COMTE JEAN.

Ô la triste chimère!
Vous n'avez jamais eu les conseils d'une mère,
C'est vrai, pauvre jeune âme! Hélas!

ALIX.

Il souffre tant!
Ayez pitié de lui.

LE COMTE JEAN.

Son visage, pourtant,
Vous ne l'avez pu voir, madame.

ALIX.

Je le rêve.

LE COMTE JEAN.

Et rêvez-vous aussi l'échafaud et la Grève,
Les juges effrayants, pourvoyeurs de tombeaux,
Et les arrêts de mort qu'on vient lire aux flambeaux?

ALIX.

Il faut que je le sauve ou bien que je succombe.
Dieu le veut. J'ouvrirai son cachot — ou ma tombe.

LE COMTE JEAN.

Oh! n'allez pas plus loin, — pour mourir, je le sai, —
Dans ce projet sinistre, impossible, insensé!
Par tous vos parents morts, par leur âme et la vôtre,
Par le lien obscur qui nous joint l'un à l'autre,
Moi vieillard tout à l'heure et vous encore enfant,
Je vous en prie, Alix, — et je vous le défend!

ALIX.

J'entends la voix d'en haut m'ordonner le contraire.
Et, qui que vous soyez, je ne puis m'y soustraire.
Votre défense est vaine. — Écoutez, mon ami;
Quand ma mère, cet ange avant l'heure endormi,
Quand monsieur le marquis Paul de Créqui, mon père,
Sortiraient de la tombe exprès pour me la faire,
Me pardonne le ciel, je n'obéirais pas!

LE COMTE JEAN.

Eh bien, allez! Dieu sait où vous mènent vos pas.
Je n'ai plus rien à faire à présent que vous suivre,
Vous aimer, vous aider, et ne pas vous survivre.

ALIX.

Je vous attends demain.

LE COMTE JEAN.

L'heure?

ALIX.

Minuit.

LE COMTE JEAN.

Le lieu?

ALIX.

Derrière l'arsenal.

LE COMTE JEAN.

J'y serai.

ALIX, lui tendant la main qu'il prend et qu'il serre sur ses lèvres.

Bien.

Elle sort. — Il tombe à genoux.

LE COMTE JEAN.

Mon Dieu,
Protégez, vous, espoir du navire qui sombre,
Cet enfant que le sort emporte à travers l'ombre!

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre très sombre à voûte ogive, pavée en larges dalles, tendue en velours écarlate à crépines d'or, meublée de grands fauteuils à bras dorés et à dossiers de tapisserie; d'un aspect à la fois sinistre et magnifique. A gauche, dans un pan coupé, un large lit de damas rouge et de tapisserie alternés, à colonnes, à dais et à chef d'or sculpté, revêtu d'un riche couvre-pied de dentelle. A droite, dans un autre pan coupé, une haute cheminée, garnie de sa plaque fleurdelysée. Cette plaque est si grande qu'elle occupe entièrement le fond de la cheminée. A droite également, une table recouverte d'un tapis de velours et posée sur un tapis des Gobelins carré. Sur la table un miroir de Venise. Au-dessus du lit, un grand christ d'ivoire sur ébène, non janséniste, c'est-à-dire les bras étendus. — Dans un coin, à droite, près de la table, une partie de la tenture a été déchirée et laisse voir à nu la muraille, sur laquelle on distingue quelques dessins étranges gravés dans la pierre. Un grand clou est jeté sur la table. — La chambre ne reçoit de jour que par une longue fenêtre grillée qui est au fond et à laquelle on parvient par trois hautes marches de pierre. Le rayon de lumière qui passe par cette fenêtre vient se projeter visiblement sur le pavé. La baie de la fenêtre fait voir l'énorme épaisseur de la muraille. — Au lever du rideau, une sorte de figure étrange est debout près de la table. Rien au premier aspect ne laisse deviner l'âge ni le sexe de cette figure, qui est couverte d'une longue robe de velours violet, et dont la tête est entièrement emboîtée dans un masque de velours noir lequel cache les cheveux comme le visage et descend jusque sur les épaules. Un petit cadenas de fer ferme ce masque par derrière. Quand la robe s'entr'ouvre, on peut entrevoir des vêtements de satin noir et les formes d'un adolescent. Ce prisonnier paraît plongé dans une profonde et douloureuse rêverie. — Tout au fond, au-dessus de la fenêtre, dans une petite galerie sombre qui fait le tour du cachot le long du mur à la naissance de la voûte, et qui communique avec la chambre par un escalier-échelle en bois doré appliqué à gauche contre la tenture, on distingue vaguement un vieux hallebardier en cheveux blancs et à barbe grise, le visage traversé d'un bandeau noir qui lui cache un œil. Ce soldat, debout, silencieux et immobile dans les ténèbres comme une statue, tient à sa main droite un long pistolet et à sa main gauche une épée nue. Sa hallebarde, appuyée à un angle des nervures de la voûte, brille derrière lui dans la pénombre. — Au-dessous de l'escalier, à gauche, une porte de fer, à demi-entrevue sous une riche portière.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MASQUE. — Au fond, LE SOLDAT.

LE MASQUE, levant la tête pesamment et parlant comme avec effort.

Pour la vie!

Il tourne la tête comme regardant autour de lui.

Une tombe! — Et j'ai seize ans à peine.

Il marche à pas lourds vers le fond du cachot et semble considérer la lumière de la fenêtre projetée à ses pieds sur le pavé.

Que ce rayon est pâle et lentement se traîne!

Il paraît compter les dalles et mesurer des yeux une distance.

Oh! la cinquième dalle est loin encor!

Il écoute.

— Nul bruit!

Il revient sur le devant du théâtre à pas précipités, et, avec une explosion désespérée :

Vivre dans deux cachots à la fois, jour et nuit!
Oui, les bourreaux — Seigneur! quel dessein est le vôtre? —
Ont mis mon corps dans l'un, mon visage dans l'autre.
— Oh! ce masque est encor le plus affreux des deux!

Il semble se mirer devant la glace de Venise posée sur la table.

Parfois dans ce miroir un fantôme hideux
Me fait peur quand je passe et marche à ma rencontre.
— C'est moi-même! Aux barreaux aussi, quand je me montre,
Je vois le laboureur s'enfuir épouvanté!

Il s'assied et rêve.

Le sommeil ne met pas mon âme en liberté.
Dans mes songes jamais un ami ne me nomme;
Le matin, quand j'en sors, je ne suis pas un homme
Allant, venant, parlant, plein de joie et d'orgueil,
Je suis un mort pensif qui vit dans son cercueil.
— C'est horrible! — Jadis, — j'étais enfant encore,
J'avais un grand jardin où j'allais dès l'aurore,
Je voyais des oiseaux, des rayons, des couleurs,
Et des papillons d'or qui jouaient dans les fleurs!
Maintenant!...

Il se lève.

Oh! je souffre un bien lâche martyre!
Quoi donc! il s'est trouvé des tigres pour se dire :
— Nous prendrons cet enfant, faible, innocent et beau,
Et nous l'enfermerons, masqué, dans un tombeau!
Il grandira, sentant, même à travers la voûte,
L'instinct de l'homme en lui s'infiltrer goutte à goutte;
Le printemps le fera, dans sa tour de granit,
Tressaillir comme l'arbre et la plante et le nid;
Pâle, il regardera, de sa prison lointaine,
Les femmes aux pieds nus qui passent dans la plaine;
Puis, pour tromper l'ennui, charbonnant de vieux murs,
Sculptant avec un clou tous ses rêves obscurs,
Il usera son âme en choses puériles;
Vous creuserez son front, rides, sillons stériles!

Les semaines, les mois et les ans passeront;
Son œil se cavera, ses cheveux blanchiront;
Par degrés, lentement, d'homme en spectre débile
Il se transformera sous son masque immobile;
Si bien qu'épouvantant un jour ses propres yeux,
Sans avoir été jeune, il s'éveillera vieux!
— Oh! je le suis déjà. Mon âme est bien lassée.
Enfant par les terreurs, vieillard par la pensée,
Homme jamais! — Mon Dieu, vous êtes sans pitié!

Il se jette dans le fauteuil, la tête et les bras à plat sur la table, comme abîmé dans son désespoir. Après un instant de silence, il se lève péniblement et va de nouveau examiner le rayon de lumière qui, pendant toute la scène, se meut insensiblement sur le pavé.

Il n'a pas du trajet encor fait la moitié.

Il laisse tomber sa tête avec angoisse et semble se replonger dans sa rêverie.

Ô ma mère! pourtant je vous aurais aimée!
— J'étouffe! —

Il va à la fenêtre du fond, monte les marches et regarde dans la campagne.

Dieu! là-bas, comme cette fumée
Monte blanche et joyeuse et s'en va dans le ciel!

Au fond du cachot, du haut des marches.

— Quoi! l'homme fait sa gerbe et l'abeille son miel!
Quoi! le fleuve s'enfuit! quoi! le nuage passe!
L'hirondelle des tours s'envole dans l'espace,
La nature frissonne et chante dans les bois,
Tout est plein de concerts, de murmures, de voix,
Tout est doux, tout est beau sur la terre où nous sommes;
Et rien ne dit au monde, et rien ne crie aux hommes :
Vous êtes tous heureux! vous êtes libres, vous!
Eh bien! dans ce donjon, là, sous de noirs verrous,
Privé de brise fraîche et de chaude lumière,
Enviant sa fumée à la pauvre chaumière,
Un prisonnier languit que les cachots tueront,
Dont nul ne sait le nom, dont nul n'a vu le front,
Un mystère vivant, ombre, énigme, problème,
Sans regard pour autrui, sans soleil pour lui-même!
Triste et morne captif, ô comble de douleurs,
Qui pleure sans pouvoir même essuyer ses pleurs!

Il revient sur le devant du théâtre

— Oh! baigner un seul jour, dans l'air qui partout vibre,
Mes cheveux, ma poitrine et mon visage libre,
Et puis mourir! — Mais non, jamais! — Masque odieux!

Il cherche, de ses deux mains, à arracher son masque.

Jamais pour déployer mes ailes dans les cieux,
Jamais pour m'envoler fier dans l'azur splendide,
Je ne pourrai te rompre, affreuse chrysalide!
— Ô rage!

Il s'assied, laisse tomber sa tête sur la table et on l'entend sangloter.

Après quelques instants, sa tête se relève.

Mais cet ange! oh! ne blasphémons point!
L'heure vient.

Il va de nouveau voir où en est le rayon.

Le rayon aura bientôt rejoint
La marque que j'ai faite à la cinquième dalle.

Revenant.

— Son approche endort tout dans mon âme fatale,
Et je me sens au cœur un amour infini! —

On entend quelques accords de luth qui semblent venir d'une chambre voisine.

C'est elle! Je l'entends!

Il tombe à genoux.

Mon Dieu! soyez béni!

Profond silence. Une voix s'élève du même endroit que le luth dont elle semble s'accompagner. Le prisonnier écoute, à genoux, dans une attitude de prière et d'extase.

LA VOIX.

Dans l'ombre où Dieu te plonge
Tout le ciel chante en chœur!
Qu'aucun deuil ne te ronge!
Ton âme ébauche un songe
Qu'achèvera ton cœur!

L'ombre a de douces choses
Pour la pauvre âme en feu,
Des étoiles, des roses,
A la même heure écloses,
Pleines du même Dieu!

La nuit, sur le lac sombre,
Sur le coteau dormant,
Entends ces bruits sans nombre!
C'est la chanson de l'ombre
Qui monte au firmament.

Ne te plains pas encore
De ne point voir le jour.
L'aube est tout près d'éclore.
La nuit contient l'aurore,
L'ombre cache l'amour!

LE MASQUE, à genoux, tourné vers la cheminée d'où le chant a paru venir.

Viens!

La plaque de la cheminée tourne lentement sur elle-même comme une porte. Un rayon de lumière se fait jour par cette ouverture, sur laquelle le Masque fasciné fixe son regard, en disant à voix basse :

Oh! viens maintenant!

Une femme vêtue de blanc paraît à l'ouverture. C'est Alix. Derrière elle un geôlier qui tient à la main une lanterne dont la clarté se répand dans le cachot. Le Masque, toujours à genoux, contemple cette femme entourée de lumière comme une vision.

SCÈNE II.

LE MASQUE, ALIX. Au fond, dans la cheminée, LE GEÔLIER.
En haut, dans la galerie, LE SOLDAT.

Alix, de son côté, fixe sur le prisonnier des yeux pleins d'amour et de compassion.

LE MASQUE.

La voilà! — qu'elle est belle!
Et le jour, et la vie, et la joie avec elle!

Joignant les mains.

Oh! laisse, être charmant, femme, apparition,
Laisse-moi t'adorer, car un divin rayon
Va, comme d'une étoile aux cieux épanouie,
De ton œil lumineux à mon âme éblouie!
Car en te regardant je vois clairement Dieu!
— Ta tête aventurée en ce sinistre lieu

Se couronne pour moi d'auréoles étranges; —
Car tu dois être un ange, et le meilleur des anges,
Toi qui viens tous les jours dans ce cachot affreux,
Et qui, douce au milieu de ces murs ténébreux,
Jusqu'au pauvre captif qu'on voile et qu'on enchaîne,
Fais monter tant d'amour à travers tant de haine!
— Depuis un mois tu viens, et chaque jour, tu vois,
Je suis plus enivré que la première fois!

ALIX, s'avançant vers lui.

Ami!

LE MASQUE, sans se lever.

Viens à présent, beau front que rien ne souille,
Viens que je te contemple et que je m'agenouille!
Ta main! — Que je voudrais pouvoir baiser ta main!
— Avant tout, jure-moi que tu viendras demain! —
Ton adorable main si jolie et si pure!

Il presse la main d'Alix sur sa poitrine.

Oh! le Seigneur a mis pourtant, je te le jure,
Sous ce masque une bouche, un cœur sous ce linceul.

Il se lève.

Je dois te faire peur, n'est-ce pas? J'étais seul
Tout à l'heure, attendant l'heure où ton Dieu t'envoie,
— Pardonne! — j'ai maudit ce Dieu qui fait ma joie!
Il me semblait — vois-tu, je comptais les instants, —
Que le rayon de jour mettait bien plus de temps
Qu'à l'ordinaire encor pour gagner cette dalle. —
Et puis ce masque noir... cette voûte infernale... —
Quelqu'un qui m'aurait vu m'aurait pris pour un fou!
Mon esprit s'en allait chercher je ne sais où
Des rêves, des jardins, des champs pleins d'étincelles
Où volaient des essaims dont j'enviais les ailes;
Je pleurais; j'écoutais si j'entendrais tes pas;
Et je ris maintenant! — Mais tu ne le vois pas.
— Tenez, vous êtes belle et charmante, madame.

Il la conduit au fauteuil.

Assieds-toi là. Causons. Si tout le jour, mon âme,
Je t'avais près de moi, même en ma sombre tour,
Tout le jour je rirais. Vous êtes mon amour!
— Vraiment j'avais besoin de te voir!

ALIX.

Ô misère!
Toutes les fois que j'entre ici, mon cœur se serre.
Pauvre infortuné!

LE MASQUE.

Non. Ne parle point ainsi.
Plus de tristes discours. Je suis heureux. Merci!
Je te vois! N'est-ce pas assez que je te voie?
Je crains tout ce qui peut effaroucher la joie
Qui chante dans mon âme en t'entendant parler
Comme un oiseau qu'un bruit pourrait faire envoler!

ALIX.

Que je voudrais vous voir!

LE MASQUE, lui prenant la main.

Ta main! je la réclame.

Alix, apercevant le soldat posté dans la galerie haute, se lève, court au geôlier qui est resté en observation sous la cheminée et lui montre le soldat avec inquiétude.

ALIX, bas au geôlier.

Cet homme?

LE GEÔLIER, l'interrompant, bas.

Il est à nous. Un des vôtres, madame.

LE MASQUE, ramenant Alix et la faisant rasseoir.

Pour s'en aller toujours je ne sais ce qu'elle a.
Je veux te regarder, je t'aime, reste là.

ALIX.

Il faut venir pourtant aux choses sérieuses.
Il est temps. Écoutez. Longtemps mystérieuses,
Mes visites avaient un but.

LE MASQUE.

Lequel?

ALIX.

Je viens
Vous délivrer.

LE MASQUE.

Ô ciel!

ALIX.

Et j'en ai les moyens.

LE MASQUE, tombant à genoux.

Ô mon Dieu, vous avez exaucé ma prière!
La liberté! l'amour! c'est l'âme tout entière!
Ce sont les deux rayons, cachés pour les maudits,
Dont vous faites le jour de votre paradis!

Il se relève.

Libre! moi libre! — Ô ciel! — Éblouissante idée!

A Alix.

Mais comment feras-tu? La tour est bien gardée!
— Non! ne me le dis pas! Qu'importe? je te croi,
Tout doit être possible aux anges comme toi!
— Oh! sera-ce bientôt?

ALIX.

Je l'espère. — Oui, peut-être...

Elle va au geôlier et lui parle bas.

— A quand l'évasion?

LE GEÔLIER, bas.

Pas encor.

ALIX, de même.

Mais quand, maître?

LE GEÔLIER, de même.

La cour est à Compiègne. On pourrait risquer tout.
Ce n'est pas le moment de faire un pareil coup.
Plus tard!

ALIX.

Vous m'aiderez?

LE GEÔLIER, à part, après avoir protesté par un geste de sa fidélité à Alix.

Comptes-y. Pas si bête!
La dame tous les jours pour chaque tête-à-tête,
Me donne dix louis. J'en veux longtemps encor.
Bien sot qui tord les cous des poules aux œufs d'or!

ALIX, au masque.

Vous me croyiez à tort la fille de cet homme.
Non, je suis fille noble et Créqui. Je me nomme
Jeanne-Alix de Ponthieu. Je tiens aux Châteaupers,
Aux Guise, aux Rohan. J'ai des aïeux ducs et pairs,
Amiraux, maréchaux, connétables de France.

LE MASQUE, comme se parlant à lui-même.

Les miens sont grands aussi!

ALIX, avec joie.

Tant mieux!

LE MASQUE.

Hélas!

ALIX.

J'y pense,
Vous venez de parler de vos aïeux...

LE MASQUE, comme réveillé de sa rêverie.

Moi, non!

ALIX.

Vous m'aviez toujours dit ignorer votre nom.

LE MASQUE.

Je l'ignore en effet.

ALIX.

Ne mentez pas!

LE MASQUE.

Mon ange!

ALIX.

Je veux savoir...

LE MASQUE, l'interrompant.

Non! non! L'enfer sur moi se venge.
Ne me demande rien. Le jour où je suis né,
J'avais commis mon crime et j'étais condamné!
Ne me demande rien! Ma famille est fatale,
Et rien qu'en t'en parlant je sens que je suis pâle!

ALIX.

Ce secret...

LE MASQUE.

Est si lourd qu'il pourrait te briser!

ALIX.

Partageons-le!

LE MASQUE.

Jamais! On ne doit pas poser
De tels fardeaux sur ceux qu'on aime.

ALIX.

Cette voûte
Peut m'écraser. Je veux savoir ton nom!

LE MASQUE, se levant avec emportement.

Écoute.
Je ne le dirai pas! tu ne le sauras pas!
C'est pour me l'avoir dit, à l'oreille et tout bas,
Qu'un bon vieux serviteur est mort, et le martyre
Que je subis, c'est pour me l'être entendu dire!

Oh! pourquoi ce secret me fut-il révélé?
Je vivais, humble enfant, sous le ciel étoilé;
Je n'avais pas de nom, mais j'avais la nature,
La liberté, les champs, le soleil, la verdure,
J'avais Dieu dans les yeux! sur le front, dans le cœur!
Dès que ce noir secret comme une âcre liqueur
Fut versé dans mon âme, elle se remplit d'ombre.
On vit que je savais mon nom, car j'étais sombre!
Un soir, j'étais couché, des hommes sont venus;
Je me suis échappé dans la chambre pieds nus;
J'ai perdu connaissance, à mon réveil à peine
Je me ressouvenais, mais j'avais une gêne
Sur la face... Soudain, passant près d'un miroir,
J'ai reculé d'horreur, je venais de me voir!
Et depuis ce jour-là j'habite les ténèbres.
Et depuis ce jour-là, poussant des cris funèbres,
Je redemande à Dieu le jour évanoui!

Avec égarement.

Suis-je un homme? Ai-je un nom? Seul je peux dire oui,
Eh bien, je dis non!

A Alix.

Toi qui viens dans ma demeure,
Es-tu sûre d'avoir sous les yeux à cette heure
Autre chose qu'une ombre et qu'une vision?
Que vient-on me parler, à moi, d'évasion?
Vivants! laissez les morts dans leur sombre royaume!
Ce masque est mon visage et je suis un fantôme!
— Oh! je me meurs! de l'air! de l'air!

Il tombe évanoui sur le fauteuil.

ALIX, le soutenant dans ses bras.

Ce masque affreux
L'étouffe.

Au geôlier.

Ayez pitié du pauvre malheureux!

Montrant l'armature qui ferme le cadenas.

Ouvrez ce cadenas!

LE GEÔLIER.

Peine de mort, madame!

ALIX.

Pour défaire un instant ce masque?

LE GEÔLIER.

Oui.

ALIX.

C'est infâme!

LE GEÔLIER.

Et puis, en ce moment, monsieur le gouverneur
Fait sa ronde ici près.

ALIX, fouillant dans la poche de sa jupe.

Ô Dieu! j'ai par bonheur
Ma bourse.

Elle en tire une bourse qu'elle présente au geôlier.

Vingt louis pour qu'il respire à l'aise
Un seul instant!

LE GEÔLIER, prenant la bourse après quelque hésitation.

Allons.

Il prend une petite clef dans son trousseau et se dispose à l'introduire dans le cadenas.

ALIX, se penchant sur le prisonnier toujours évanoui.

Oh! ce masque me pèse
Plus qu'à lui! — Je vais donc le voir! le délier!

Depuis quelques instants, le soldat posté dans la galerie paraît observer avec plus d'attention la scène qui se passe au-dessous de lui. Au moment où le geôlier met la clef dans le cadenas du masque, tandis qu'Alix pleine de joie et d'anxiété soutient la tête du prisonnier dans ses mains, le soldat se penche brusquement sur la balustrade de la galerie et tire sur le prisonnier un coup de pistolet, qui vient briser la glace posée sur la table à côté de lui. Au bruit du pistolet, tous se retournent effarés et l'on entend ouvrir la porte de fer du cachot.

LE GEÔLIER, se tournant vers le soldat.

Ah! traître!

La porte s'ouvre. Paraît M. de la Ferté-Irlan, gouverneur du château de Pierrefonds, accompagné de guichetiers et de soldats.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. DE LA FERTÉ-IRLAN, SOLDATS, GUICHETIERS.

LE SOLDAT, du haut de la galerie, criant.

Alerte! à moi! Qu'on fouille le geôlier!

Sur un signe du gouverneur, les soldats entourent et fouillent le geôlier.

ALIX, à part.

Ciel!

LE SOLDAT, continuant.

Il a dans sa poche une bourse, une somme
De vingt louis... — comptez! — que pour démasquer l'homme
Il a devant mes yeux de madame reçus.
Moi, j'avais ma consigne et j'ai tiré dessus.

Les soldats ont trouvé la bourse.

L'UN D'EUX, après avoir compté.

Vingt louis!

M. DE LA FERTÉ-IRLAN.

Une femme ici! que signifie?...

LE GEÔLIER, atterré, bas à Alix.

Un homme à vous! voilà les gens où l'on se fie!

LE SOLDAT, au gouverneur, montrant Alix.

Je l'ai laissée entrer. Pour remplir mon devoir,
Je voulais tout entendre afin de tout savoir.

Montrant le prisonnier.

Mais, voyant qu'on allait démasquer son visage,
J'ai cru qu'il était temps d'arrêter.

M. DE LA FERTÉ-IRLAN.

C'est fort sage.

Il referme précipitamment le cadenas du masque, dont il met la clef dans sa poche; puis il se tourne vers les soldats qui entourent le geôlier.

Mettez l'homme au cachot; laissez la femme ici,
Que nous l'interrogions.

LE SOLDAT, au gouverneur.

Je voudrais dire aussi
Deux mots à monseigneur en particulier.

Il descend de la galerie. Les soldats entraînent le geôlier.

LE GEÔLIER, le menaçant du poing.

Traître!

Le geôlier et ses gardes sortent.

M. de la Ferté-Irlan congédie d'un signe les autres guichetiers et se tourne vers le soldat qui est venu se placer près de lui sur le devant de la scène.

M. DE LA FERTÉ-IRLAN.

Eh bien?

LE SOLDAT, lui montrant la croisée du fond.

Veuillez aller jusqu'à cette fenêtre,
Monseigneur. —

M. de la Ferté va à la croisée et en monte les marches.

Secouez les barreaux du milieu.

M. de la Ferté ébranle les barreaux que lui désigne le soldat. Ces barreaux se détachent sous l'effort et laissent un large espace libre.

Qu'en dites-vous?

M. DE LA FERTÉ, examinant les barreaux qui paraissent avoir été sciés avec soin, puis reposés artistement à leur place.

Sans toi!..

LE SOLDAT, allant à la fenêtre.

Faites monter un peu
Le soldat dont on voit briller la hallebarde
Au pied de la tour, — là.

M. DE LA FERTÉ, regardant.

C'est le soldat de garde.

LE SOLDAT.

Sous cette croisée. Oui.

M. de la Ferté entr'ouvre la porte du cachot et donne un ordre à voix basse aux guichetiers qui sont restés en dehors. Puis il revient vers le soldat qui est redescendu sur le devant de la scène.

M. DE LA FERTÉ.

Mon brave compagnon,
Le roi te doit beaucoup. Dis-moi, sais-tu le nom
De la femme?

LE SOLDAT.

Point.

M. DE LA FERTÉ.

C'est — un complot!

LE SOLDAT.

Je le pense.

M. DE LA FERTÉ.

J'aurai soin qu'on te paie et qu'on te récompense.

LE SOLDAT.

Ah! voici le soldat.

Entre, au milieu des guichetiers, Tagus, habillé en soldat, avec le havre-sac sur le dos.

SCENE IV.

LES MÊMES, TAGUS.

LE SOLDAT, à M. de la Ferté.

Permettez, monseigneur.

A Tagus.

Viens çà, maraud!

Tagus s'approche en jetant sur le soldat un regard de profond étonnement.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Devant monsieur le gouverneur,
Qu'on le fouille. Sur l'heure et sans miséricorde.
Il a dans son bissac une échelle de corde.

TAGUS, dont la surprise paraît redoubler.

Je ne comprends pas.

On fouille le havre-sac de Tagus. On y trouve en effet une échelle de corde munie de ses crampons.

M. DE LA FERTÉ.

Oui!

LE SOLDAT, développant l'échelle, à M. de la Ferté.

S'il vous plaît un moment
L'essayer, vous verrez qu'elle a précisément
La hauteur de la tour depuis cette ouverture
Jusqu'en bas.

TAGUS.

Je comprends fort peu.

LE SOLDAT, se tournant vers Tagus, aux geôliers.

Mais d'aventure
Il pourraît s'échapper. Liez moi ce gueux-là
Solidement.

Jusqu'à ce moment, le Masque a paru frappé de stupeur; il tourne la tête comme promenant son regard autour de lui.

LE MASQUE, comme s'il parlait dans un rêve.

Grand Dieu! Que veut dire cela?

Les geôliers attachent les bras de Tagus derrière son dos. Il se laisse faire d'un air stupéfait.

M. DE LA FERTÉ, montrant Tagus.

Au cachot!

LE SOLDAT.

Monseigneur, permettez qu'il demeure.

A Tagus.

Tu seras pendu, drôle, avant qu'il soit une heure!

TAGUS.

C'est fort bien. Je comprends de moins en moins.

Sur un signe du gouverneur, les geôliers mènent dans un coin du cachot Tagus qui continue d'observer la scène avec anxiété. Alix est anéantie. Le Masque semble pétrifié.

M. DE LA FERTÉ, prenant le soldat à part, bas.

Mon cher,
On veut faire évader le prisonnier, c'est clair.

LE SOLDAT, bas.

Toute la garnison au complot est gagnée.
Son éminence hier, du péril renseignée,
M'a sur l'heure envoyé. Le danger est pressant.

Il tire de sa poche un papier plié qu'il donne à lire au gouverneur.

M. DE LA FERTÉ, lisant.

— «Vous pouvez vous fier au porteur du présent.
MAZARIN.» — Il suffit. Que veux-tu que je fasse?
Parle toi-même. Ordonne en mon nom.

ALIX, à part, levant les yeux au ciel.

Ô Dieu, grâce!

LE SOLDAT, aux guichetiers, à haute voix.

De par le roi, qu'on fasse à l'instant, pour raison,
Rentrer dans le château toute la garnison.
Qu'on ferme le donjon. Que nul ne se hasarde
A laisser au dehors un seul homme de garde.
Qu'on abaisse la herse et qu'on lève le pont.
Rapportez-nous les clefs. Votre tête en répond.

M. DE LA FERTÉ-IRLAN, aux guichetiers.

Vous entendez? Allez.

Sortent les guichetiers.

LE SOLDAT, à M. de la Ferté.

La garnison, armée
Et nombreuse, doit être avec soin enfermée.

On pourrait cette nuit tenter un coup de main,
Et de force enlever le prisonnier. Demain
Nous aurons du renfort.

M. DE LA FERTÉ.

Tu crois?

LE SOLDAT.

Son éminence
Nous donne trente archers de sa propre ordonnance.
Vous les verrez céans paraître au point du jour.
En attendant, il faut que nous gardions la tour,
A nous deux. Il nous reste à craindre plus d'un piège,
Et nous aurons peut-être à soutenir un siège.

M. DE LA FERTÉ.

Bien. Barricadons-nous ici, mon compagnon.

LE SOLDAT, montrant la porte de fer.

Cette porte est solide?

M. DE LA FERTÉ.

Il faudrait du canon
Pour l'enfoncer.

ALIX, à part.

Hélas! plus d'espoir!

Rentrent les guichetiers avec des lanternes. La nuit est venue pendant cette scène.

UN GUICHETIER, présentant au gouverneur un trousseau de clefs.

Chaque porte
Est bien close. — En voici les clefs.

M. DE LA FERTÉ, prenant le trousseau qu'il suspend à sa ceinture.

Que nul ne sorte.

LE GUICHETIER.

Ils sont tous enfermés.

M. DE LA FERTÉ, bas au soldat.

Que veux-tu faire après?
Gardons-nous ces gens-ci?

LE SOLDAT.

Non. Je m'en défierais.
Nous allons, s'il vous plaît, interroger ce drôle.

Il montre Tagus.

M. DE LA FERTÉ, aux guichetiers.

Sortez.

Les guichetiers obéissent. Le gouverneur va lui-même fermer la porte de fer, en pousse les verrous, puis revient vers le soldat.

Nous voilà seuls maintenant dans la geôle.
Nul n'y peut aborder. Nous sommes sûrs ainsi...

LE SOLDAT, montrant la plaque de la cheminée qui est restée ouverte depuis l'entrée d'Alix.

Ah! pardon. On pourrait nous prendre par ici.

M. DE LA FERTÉ, allant à la cheminée.

C'est juste. — Oui-dà, l'issue où pénétrait la dame.
Fermons-la.

LE SOLDAT, l'arrêtant.

Cette plaque est une épaisse lame.
Le geôlier seul connaît le secret de l'ouvrir.
Mais les mutins pourraient fort bien y recourir.

M. DE LA FERTÉ.

Où donne cette issue?

LE SOLDAT, regardant.

En une chambre sombre
Sans larmier, sans fenêtre, et dont je vois dans l'ombre
La porte ouverte.

M. DE LA FERTÉ.

Eh bien! va la fermer.

Le soldat obéit et disparaît par la plaque entre-baîllée. On entend un bruit de clefs et de serrures dans le caveau où donne cette ouverture. Puis le soldat reparaît, deux clefs à la main.

LE SOLDAT, au gouverneur.

Les clefs
Étaient à la serrure.

M. DE LA FERTÉ.

Et les verrous?

LE SOLDAT, faisant le geste de pousser les verrous.

Bouclés!

M. DE LA FERTÉ.

Moi, je crains quelque trappe et quelque stratagème.
As-tu bien fermé tout?

LE SOLDAT.

Oui. Mais voyez vous-même.

M. DE LA FERTÉ.

Voyons.

Il pénètre par la petite ouverture dans le caveau noir.

ALIX, à part.

Tout est perdu.

Le soldat a marché derrière le gouverneur, le suivant de près, et au moment où M. de la Ferté disparaît dans le caveau voisin, le soldat ramène vivement la plaque de la cheminée qui se ferme avec bruit, puis arrachant sa perruque blanche et son bandeau noir, il se tourne vers Alix, Tagus et le Masque stupéfaits. C'est le comte Jean.

LE COMTE JEAN.

Tout est sauvé. C'est moi!
Le geôlier vous trompait et vous manquait de foi.
Cette nuit,

Au Masque.

vous dormiez,

Montrant Tagus.

avec lui, mon fidèle,

J'ai scié les barreaux, j'ai préparé l'échelle.
Maintenant tout est fait. Sous clef la garnison;
Le gouverneur sous clef; le geôlier en prison;

Au Masque.

Et vous en liberté. — Partons.

Explosion de joie. Alix court au comte Jean et lui prend les mains qu'elle presse sur son cœur.

LE MASQUE, avec effusion au comte Jean.

Dieu vous le rende!

TAGUS.

Ah! je comprends!

ALIX.

Merci!

LE COMTE JEAN.

Ma joie est aussi grande
Que la vôtre.

ALIX lui baisant les mains.

Ami!

LE COMTE JEAN.

Mais hâtons-nous. C'est pressé.

Il coupe avec son poignard les cordes qui attachent Tagus. Puis il ramasse l'échelle de corde qui est restée à terre.

L'échelle à la fenêtre!

Il court attacher aux barreaux de la croisée l'échelle de corde qu'il fait pendre au dehors.

TAGUS, prenant sur la table les clefs du cachot où est enfermé le gouverneur.

Et les clefs au fossé!

Il jette les clefs par la fenêtre.

LE MASQUE, au comte Jean.

Vite! ôtez-moi ce masque!

LE COMTE JEAN.

Ah! je vous en conjure,
Sortons d'abord d'ici. La nuit est très obscure.

Nous avons à marcher deux heures dans les bois.
Je ne vous l'ôterai que dans Plessis-les-Rois.
— En sûreté d'abord! — Avant tout, qu'on s'en aille.

A Tagus qui est occupé à consolider l'échelle.

Les habits?

TAGUS.

Sont en bas.

LE COMTE JEAN.

Où?

TAGUS.

Dans une broussaille.

LE COMTE JEAN.

Bien. Dépêchons.

On entend le gouverneur heurter violemment à la plaque de la cheminée.

— Oui, cogne!

ALIX, les yeux fixés avec joie sur le Masque.

Il est libre, ô bonheur!

LE COMTE JEAN.

Il tire de sa poche un portefeuille et un crayon, puis il écrit sur son genou :

— VOUS TROUVEREZ ICI MONSIEUR LE GOUVERNEUR. —

Cela fait, il arrache le feuillet et le fixe à la plaque de la cheminée à l'un des clous à crochet rivés dans la fonte. Puis, il va à la fenêtre et examine l'échelle.

A Tagus.

Est-ce solide?

TAGUS.

Oh! oui!

LE MASQUE, au comte Jean.

Le nom dont on vous nomme?

LE COMTE JEAN.

Vous le saurez plus tard.

Le gouverneur continue à frapper sur la plaque.

Oui, cogne, mon brave homme!

Il leur fait signe à tous de se diriger vers la fenêtre. — A Tagus.

Toi, d'abord, —

Montrant Alix.

elle après,

Au Masque.

puis vous, — moi le dernier.

Tagus enjambe la fenêtre, pose le pied sur l'échelle, on le voit descendre, puis il disparaît. Alix monte à son tour, aidée par le comte Jean.

LE COMTE JEAN.

Dieu, garde Alix!

ALIX, descendant et à moitié disparue derrière la fenêtre.

Mon Dieu, sauvez le prisonnier!

Le Masque descend à son tour, et, au moment où le comte Jean met le pied sur l'échelle, la toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Un salon magnifique et délabré; riches tentures tombant en lambeaux. Architecture et meubles du temps de Henri IV. Vieux fauteuils dédorés à grands dossiers. De larges toiles d'araignées aux poutres peintes et sculptées du plafond. Deux grands portraits poudreux, l'un de Louis XIII, l'autre du cardinal de Richelieu, tous les deux en pied, se regardant. La tenture est bleue, semée d'H et de fleurs de lys d'or entremêlées des blasons de Créqui. Au fond, une grande porte surmontée du créquier sous couronne ducale. A droite, dans un pan coupé, une autre porte à deux battants. Au fond, une crédence à chicorées d'or marque l'angle du pan coupé opposé. A gauche, une fenêtre près de laquelle est un vieux paravent. A droite une table et un fauteuil. Aspect humide et sombre d'un appartement inhabité depuis longues années. — Au lever du rideau, la reine-mère, le roi Louis XIV et le cardinal Mazarin sont en scène. La reine vêtue de noir avec des bandes de jais. Le cardinal sans camail, avec soutane, calotte et bas rouges, et le cordon bleu au cou. Le roi, tout jeune, vêtu de noir sous un magnifique habit de brocart d'or; cordon bleu, chapeau à plumes blanches, épée à poignée en diamants, rabat et manchettes de dentelle. — Le roi est un bel adolescent à petites moustaches et à grande perruque. Le cardinal, pâle, toussant, brisé par la maladie, a l'air d'un vieillard, quoique en réalité il n'ait pas encore soixante ans. — Deux flambeaux à branches sont sur la table, bougies allumées.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE-MÈRE, LE ROI, LE CARDINAL MAZARIN.

La reine debout appuie son index fléchi sur la table. — Le cardinal se tient derrière dans une attitude de respect. — Le roi promène un regard presque étonné sur le délabrement du salon.

LE ROI.

Madame, vous nommez ceci Plessis-les-Rois?

Il examine les fauteuils poudreux.

— Mais c'est inhabité depuis cent ans, je crois.

Revenant vers la reine.

Si votre majesté veut parler, je l'écoute.
Monsieur le cardinal n'est pas de trop sans doute.

La reine approuve d'un signe de tête.

Vous nous avez conduits, je l'ai compris du moins,
Dans ce logis désert pour parler sans témoins.

Soit. On eût pu choisir une place meilleure;
Mais je ne me plaindrai ni du lieu, ni de l'heure,
Ni qu'il faille arriver à ce charmant endroit
Par un long souterrain fort maussade et très froid.
J'écoute en fils soumis votre majesté.

LA REINE.

Sire,
En effet, j'ai beaucoup de choses à vous dire.
Et d'abord le traité de Londre et de Paris,
Quoique secret, transpire et choque les esprits;
L'empereur s'en étonne et le roi catholique
Le trouve fort mauvais. Vous voyez, je m'explique.
A Gêne on vous escroque, et les gens de Tunis
Font main basse en Provence et ne sont pas punis.
Qu'on aime un roi chez lui, qu'au dehors on le craigne.
— Ne vous tourmentez pas de rentrer à Compiègne.
S'il se fait tard,

Elle montre la porte à droite.

il est une chambre à côté
Que j'ai dit qu'on tînt prête à votre majesté. —
Je reprends. L'argent manque. On se ruine en fêtes.
Monsieur de Richelieu faisait couper des têtes,
Mais en grand politique, au jour, le front levé.

Elle montre le cardinal Mazarin.

Monsieur tue et se cache; — et je sais maint pavé
Qu'on teint de sang dans l'ombre et que dans l'ombre on lave.
Le saint-père est fort vieux; pour le cas d'un conclave,
Nulle brigue n'est prête avec les cardinaux.
Tout est pour les anglais ou pour les huguenots.
C'est honteux! — Mais je veux m'expliquer sans colère.
Pour faire colonel un gibier de galère,

Montrant Mazarin.

— Un parent de monsieur, — un drôle, un aigrefin,
On a mécontenté le régiment dauphin.
Voilà trois jours qu'ils vont, tant leurs âmes sont lasses,
Aux barrières du Louvre avec les piques basses.
Cela met tout Paris en émoi. C'est fort bien,
Vous êtes à Compiègne et vous n'en savez rien.
Moi je dis tout. Un feu couve dans les provinces;
On n'a rien accordé de raisonnable aux princes,

Leur paix n'est que plâtrée et je crains les éclats.
Les ducs sont indignés. Les parlements sont las.
Jusque sur moi, monsieur, un bras de fer se dresse;
Entre mes quatre murs je ne suis plus maîtresse.
On chasse mon valet de chambre Boisthibaut.
Le pain est renchéri. Tout va mal en un mot.
On ne veut rien de grand, on ne fait rien de sage;
A tous vos ennemis on montre bon visage;
Et voilà comme on perd l'état. C'est évident.
Demandez à monsieur le premier président!

LE CARDINAL, bas au roi, avec un imperceptible haussement d'épaules.

Le sieur Mathieu Molé!

LA REINE.

Je vous parais outrée;
Mais consultez monsieur le maréchal d'Estrée;
Madame du Fargis, une femme d'honneur,
Et dont faisait grand cas le feu roi mon seigneur;
Thou, l'homme le plus pur de ces temps difficiles!
Souvré! le conseiller Vedeau!...

LE CARDINAL, bas au roi.

Des imbéciles!

LA REINE, au cardinal.

Que dites-vous tout bas? Quels propos outrageants?...

LE CARDINAL, saluant profondément la reine.

Je dis que ce sont là de fort honnêtes gens.

LA REINE, montrant Mazarin.

Mais, sire, chaque jour sur vous cet homme empiète!
Mais la France s'émeut! l'Europe s'inquiète!
Mais le coadjuteur est un homme d'esprit!
Mais voyez ce qu'on dit! voyez ce qu'on écrit!
Le duc de Beaufort...

LE CARDINAL.

Retz et Beaufort! deux rebelles.

LA REINE, au roi.

Lisez Maynard, Coffier, Guy-Joli...

LE CARDINAL.

Des libelles!

LA REINE.

Pardieu, monsieur, silence! et trêve à vos discours!
— On ne peut dire un mot et vous parlez toujours!

LE CARDINAL, s'inclinant jusqu'à terre.

Parlez.

LA REINE, avec violence.

Non, je me tais!

LE CARDINAL.

Sire, puis-je répondre?

LE ROI.

Faites.

LE CARDINAL.

Nous n'avons pas de traités avec Londre.
Gênes? Trois millions nous ont été rendus.
Tunis? En ce moment cent pirates pendus
Tremblent au vent de mer sur les côtes de France.
Les parlements? Foyers d'anarchique espérance!
Je conteste leurs droits; leurs arrêts sont caducs.
Quant aux prétentions des princes et des ducs,
J'y consens, parlons-en. Nous en verrons de belles.
Monsieur de Nevers veut en propre les gabelles
Du Rethelois. Beaufort désire en liberté
Lever des régiments chez votre majesté.
Même il promène un corps d'infanterie à Nantes
Qui marche flamme au vent et trompettes sonnantes.
Elbeuf pour son bâtard a rêvé seulement
Une duché-pairie et siège au parlement.
Le comte de Soissons, que votre pouvoir blesse,
Veut le droit de donner des lettres de noblesse.

Rohan a sur Thouars mis votre pavillon,
Mais au-dessous du sien. Pour monsieur de Bouillon,
Il réclame Sedan, et que le roi s'oblige
A réduire Turenne en simple hommage-lige;
Plus pour les huguenots le droit de s'assembler.
Monsieur le prince est doux à nous faire trembler,
Et ne demande, après tant de guerres civiles,
Rien que votre pardon, avec deux ou trois villes.
D'Épernon veut Poitiers; d'Aiguillon veut Nogent;
Vendôme un rang à part et Conti de l'argent.
Tout dans l'arbre est gourmand, jusqu'aux branches cadettes.
Monsieur de Mercœur dit au roi : Payez mes dettes.
Puis Chabot fait revivre, avec un tas d'exploits,
Sa capitainerie au vieux château de Blois.
Enfin, pour ramasser jusqu'aux derniers langages,
Monsieur le chancelier veut qu'on double ses gages;
Et ce bon duc d'Ayen brigue pour tous profits
Un bâton pour son frère et l'ordre pour son fils.
Voilà.

Le roi se tourne gravement vers la reine.

LA REINE, au cardinal.

Pardieu, monsieur, vous triomphez sans peine,
Peuple, princes et ducs, Paris, Tunis et Gêne,
Rome qu'on laisse aller, Londres qui s'enhardit,
Tout ce que vous direz et tout ce que j'ai dit,
Cela m'est fort égal; — mais j'ai la mort dans l'âme!
Mais ce que je déclare et ce que je proclame,
C'est qu'il est monstrueux qu'une fille de peu,
Une fille de rien, — votre nièce, pardieu! —
Dont l'aïeul à Palerme était greffier, je pense,
Ose lever les yeux jusqu'à mon roi de France!
C'est qu'on ne vit jamais de pareilles horreurs!
C'est que soixante rois et quarante empereurs
Reçoivent de cet homme un soufflet sur ma joue!
C'est qu'Autriche et Bourbon sont traînés dans la boue!
C'est qu'on me pilera sans que je dise oui!

Au roi.

C'est qu'il est odieux, impossible, inouï,
Que d'une Mancini vous fassiez votre femme!
C'est que je ne veux pas et qu'enfin c'est infâme!

LE ROI, blessé.

Madame...

LA REINE, à demi tournée vers Mazarin.

Ô Dieu! cet homme! Oh! quels maux j'ai soufferts!
Pour son ambition il irait aux enfers!
Donc jusqu'au nid de l'aigle une vipère monte!
Ô Jésus! en songeant combien c'est une honte,
Que de fois j'ai passé les nuits à Saint-Germain,
Seule sur mon balcon, ma tête dans ma main!

LE ROI.

Madame...

LA REINE.

Oh! ce sont là des scènes déplorables.
Ces mariages-là sont toujours misérables,
Croyez-moi, mon cher fils!

LE CARDINAL, avec une révérence.

Je sais tout ce qu'on doit
A la reine, et me tais. Quoique ma nièce soit
Une fille de race et dont le sang, en somme,
A d'illustres reflets de la pourpre de Rome,
Je dis comme madame à mon roi généreux :
Ces mariages-là sont parfois malheureux.
On les fait quelquefois pourtant, — par convenance, —

Il se tourne vers la reine et s'incline profondément.

Sa majesté le peut savoir.

LA REINE.

Votre Éminence
En a menti! — Pardon, sire, il me pousse à bout.
J'ai tort et j'ai raison, c'est l'histoire de tout. —
Mon Dieu! j'aimerais mieux Richelieu! Votre père
Me faisait respecter. Cet homme m'exaspère!
Je ne suis qu'une femme et je ne connais rien
Aux affaires d'état.

A Mazarin.

Et vous le savez bien.

Au roi.

Mais je suis reine, on m'a manqué! mais je suis mère,
On me prend votre cœur, mon fils! ô peine amère!

Elle s'interrompt, sa voix est altérée par des larmes qu'elle ne laisse pas couler.

Vous n'épouserez point cette fille sans nom
Et qui fait les yeux doux à monsieur d'Epernon ?
N'est-ce pas ?

Elle s'assied, attire le roi près d'elle et l'entoure de ses bras.

Venez là.

Montrant Mazarin impassible.

C'est une âme bien noire.
Vous avez trop bon cœur. Ayez de la mémoire.
Quand vous étiez petit comme il était méchant !
Vous souvient-il ? Quinteux, pour un mot se fâchant,
Avare, il vous laissait, en plein mois de décembre,
Sans draps dans votre lit, sans feu dans votre chambre.
On m'en faisait, à moi, des reproches sanglants.
Un jour il vous donna pour aller à Conflans
Un carrosse si vieux que le peuple en eut honte.
Comme il voulait régner et ne rendre aucun compte,
Il avait défendu, sire, qu'on vous apprît
Les choses qui pouvaient agrandir votre esprit.
Même il ne voulait pas qu'on vous montrât l'histoire.
Il emplissait Paris d'une guerre sans gloire,
D'une guerre civile, impie et sans pitié,
Qui vous forçait à fuir, pauvre enfant effrayé !
Votre peuple souffrait. — Il le pille ! il l'affame !
Il doit vous souvenir de cette pauvre femme
Qui se mourait de faim sur le pont de Melun.
Il se prétendait prince et duc, n'étant ni l'un
Ni l'autre. Il vous prenait d'une manière vile
L'argent que vous donnait monsieur de la Vieuville.
La nuit vous dormiez mal, le sentant près de nous.
Puis jusqu'à s'égaler par le cortège à vous
Ses vanités s'étaient follement échappées.
Quand il rentrait, suivi d'un cliquetis d'épées,
Vous vous le rappelez ? ce tumulte insolent
Vous réveillait dans l'ombre en sursaut tout tremblant,
Vous le roi, vous son roi, vous chef de votre race !
Et vous disiez : Il fait bien du bruit quand il passe !

Elle embrasse le roi qui paraît supporter ses caresses avec quelque impatience et dont le regard ne quitte pas le cardinal, comme pour lui demander inspiration et conseil.

— Enfin vous êtes roi, monsieur ! Il faut songer
Qu'en France on n'aime pas le joug d'un étranger.
Il est italien.

LE ROI.

Vous êtes espagnole.

LA REINE, relevant la tête et essuyant une larme.

Je vous pardonne, enfant, cette dure parole
Qui sort de votre bouche et qui vient de son cœur.

Jetant un coup d'œil indigné sur Mazarin.

Il est là, qui sourit comme un démon moqueur!

Elle laisse tomber sa tête dans ses mains et pleure.

Oh!...

Le Cardinal, tout en jouant avec la grosse montre qu'il porte sous sa soutane, la fait sonner comme par mégarde.

LE ROI, froidement à la reine.

Madame, il est tard.

LA REINE.

C'est vrai, la chambre est prête.
Eh bien, rentrons. Venez, et nous vous ferons fête.
Mes femmes serviront le roi.

Se tournant vers le Cardinal.

— Ce sont mes droits.

Attirant le roi dans ses genoux.

Mon bon petit Louis, tu sais, comme autrefois!...

LE ROI.

Non, je rentre au château. J'entends minuit qui sonne.
Monsieur de Villequier répond de ma personne;
Et je baise les mains de votre majesté.

A Mazarin.

Venez, monsieur.

LA REINE, l'œil fixé à terre, sans regarder le roi.

Hélas!

Mazarin s'approche de la table et y prend un flambeau. En même temps il se penche à l'oreille de la reine.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE CARDINAL, bas à la reine.

En toute liberté
Nous nous expliquerons. Je reviens tout à l'heure.

Le roi baise la main de la reine, la salue profondément et sort, précédé du Cardinal, qui porte le flambeau devant lui.

SCÈNE II.

LA REINE seule, puis DAME CLAUDE.

LA REINE.

Plutôt que de t'attendre, infâme, que je meure !
Il viendrait me narguer, le traître ! — En vérité !

Elle sonne. Une de ses femmes, dame Claude, paraît à la porte du pan coupé à droite.

— Claude, mon lit est prêt ?

DAME CLAUDE, désignant la chambre d'où elle sort.

Oui, madame, à côté.

LA REINE, sur le devant du théâtre, rêvant.

Le roi n'est plus mon fils. La cour est mazarine.
Cet homme me mettrait le pied sur la poitrine
Que mon fils en rirait !... — Mes amis sont exclus. —

Silence et rêverie profonde.

Si Monsieur seulement avait deux ans de plus !

Rêverie plus profonde encore.

Ou bien... — si... —

Relevant la tête.

Ce sont là d'effrayantes pensées.

Elle entre dans la chambre voisine, précédée de dame Claude qui a pris le flambeau resté sur la table.

Moment de silence. La chambre est redevenue déserte et obscure. Tout à coup, dans le pan coupé à gauche, un panneau de boiserie, pareil du reste à tous les autres, tourne sur lui-même et laisse voir une entrée qu'il masquait. Cette entrée paraît donner sur un petit escalier à vis. On voit monter un homme vêtu de couleur sombre, enveloppé d'un manteau, une lanterne sourde à la main. C'est le comte Jean. — Il entre laissant le panneau ouvert derrière lui.

SCÈNE III.

LE COMTE JEAN, puis LE MASQUE et ALIX.

LE COMTE JEAN.

Nous y voici.

Il promène son regard autour de lui.

Dix ans ! que de choses passées !
Que de pleurs j'ai versés dans cette chambre en deuil !
Encor la même table et le même fauteuil !
Dix ans sont écoulés ! dix siècles ! — Pauvre femme ! —
Ô murs ! excepté vous, nul ne connaît mon âme.
On est seul ici-bas à savoir le secret
Du mal qu'on a souffert et du mal qu'on a fait.
Mais je n'ai pas le temps de pleurer sur moi-même.
Hâtons-nous.

Il se retourne vers le panneau entr'ouvert et se penche sur l'escalier obscur.

C'est ici. Montez.

Paraît le Masque enveloppé d'un grand manteau et coiffé d'un large chapeau rabattu, accompagné d'Alix.

LE MASQUE, jetant à terre manteau et chapeau.

Alix ! Je t'aime !
Je suis libre ! À présent le monde est à nous deux !

Au comte Jean.

Oh ! faites-moi sortir de ce masque hideux !

LE COMTE JEAN.

Sur-le-champ.

Il fait signe au Masque de s'asseoir, puis il tire une lime du havre-sac et se met à limer le cadenas du masque.

LE MASQUE.

Enfin ! — Mais — où sommes-nous ?

LE COMTE JEAN.

Nous sommes
Sous la garde des morts, près de Dieu, loin des hommes.

Une ombre amie et sainte ici veille sur nous.
Un vieux soldat vous guide.

Montrant Alix qui en entrant s'est agenouillée en silence sur un prie-Dieu dans le coin du théâtre.

Un ange est à genoux.
Ne craignez rien.

LE MASQUE.

Merci!

LE COMTE JEAN.

Demain vers la frontière
Nous fuirons. En deux jours nous serons à Mézière.
Nos amis vont s'armer. En attendant, sans bruit,
Dans ce château désert il faut passer la nuit.

Tout en parlant, il a achevé de limer la serrure du masque, qui cède et s'ouvre enfin.

Voilà.

Il ôte le masque au prisonnier et le pose sur un guéridon dans l'angle du salon.

Au moment où il est délivré du masque, le prisonnier reste un moment comme éperdu de bonheur, et semble respirer à l'aise avec une joie immense. — C'est un beau jeune homme d'environ seize ans.

LE PRISONNIER.

Dieu!

ALIX, le contemplant.

Qu'il est beau! Plus encor que mon rêve!

LE PRISONNIER.

L'ombre qui me couvrait, l'ombre affreuse se lève!
Ma tête se redresse et plonge avec fierté
Dans l'air, dans la lumière et dans la liberté!
Tout brille! Je voudrais tout saisir au passage!
Alix! Alix! on voit avec tout le visage!
De l'air! de l'air partout! De l'air dans les cheveux!
Je puis baiser ta main et je vais où je veux!
C'est donc moi! c'est donc vrai! Que cette nuit est pure!
Ton sourire m'enivre, et toute la nature
Parle en foule à la fois à tous mes sens ravis!
Je regarde! j'entends! je respire! je vis!
Alix! je sors enfin de la nuée obscure.
Regarde-moi : — Je sens que je me transfigure!

LE COMTE JEAN, qui n'a pas quitté le prisonnier du regard et qui paraît plongé dans une profonde rêverie.

Étrange ressemblance!

LE PRISONNIER, allant à la fenêtre et l'ouvrant avec impétuosité.

Oh! le ciel étoilé!
— Oui, j'étais mort! — Pour moi le monde est dévoilé.
Ce masque était l'enfer! — Viens donc à la fenêtre!

Il attire Alix près de la fenêtre.

Que ces arbres sont beaux! tout rit! tout me pénètre!
Comme la brise est douce!... — Oh! mais c'est étonnant!

ALIX.

Pauvre ami!

LE COMTE JEAN, pensif.

Je comprends le masque maintenant.

LE PRISONNIER, enivré.

Mon Alix, nous fuirons! — oui, nous fuirons ensemble,
Dans quelque heureuse terre où jamais on ne tremble
Et nous aurons à nous la nature de Dieu!
Les astres brilleront — ainsi — dans le ciel bleu;
Les bois, comme à présent, salueront de la tête
Et nous accueilleront avec un bruit de fête;
Nous boirons cet air pur qui rafraîchit le sang,
Et nous nous aimerons... —

Il tombe à genoux tenant Alix embrassée.

Merci, Dieu tout-puissant!

LE COMTE JEAN, au prisonnier.

Le temps presse. Le soin du départ nous réclame.

A Alix.

Venez, vous qui savez où sont les clefs, madame,
Rejoignons vite en bas Tagus qui nous attend.

Au prisonnier.

Nous reviendrons vous prendre ici.

Il sort avec Alix par le panneau qui se referme sur eux.
Resté seul, le prisonnier fixe ses yeux sur le ciel avec extase.

LE PRISONNIER.

Ciel éclatant!
Demain je marcherai fièrement sous ta voûte.
Je serai comme un autre, et j'irai sur la route
Comme tous ceux qui vont librement, sans penser
Qu'un prisonnier parfois les regarde passer!
— Ô bonheur!

Bruit de pas dans la galerie au fond. Il se retourne effrayé.

Mais j'entends marcher.

Il va à la porte du fond et regarde.

Non! rien ne bouge.

Une lueur paraît dans la galerie. Il y fixe son regard avec terreur.

Quel est cet homme pâle avec un linceul rouge?
— Ils sont deux. — L'autre est noir. — Ils viennent par ici!
Où fuir?

Il court à la porte par où il est entré, et cherche inutilement à l'ouvrir.

Cette porte? — Oh! — fermée!

Il court à la porte de droite. Elle résiste également.

Et l'autre aussi!

Il va se cacher derrière le paravent qu'il reploie et referme sur lui.

Juste ciel!

Entre le Cardinal, accompagné de Chandenier, capitaine de ses gendarmes. Chandenier porte un grand portefeuille fermé, d'une main, et de l'autre un flambeau à branches. Le Cardinal, pâle, malade, toussant par intervalles et portant la main à sa poitrine, s'appuie sur le bras de Chandenier. Il jette un coup d'œil dans le salon et paraît surpris de n'y trouver personne.

SCÈNE IV.

LE CARDINAL, CHANDENIER, LE PRISONNIER, caché.

LE CARDINAL.

Personne! — Ah! —

A Chandenier.

Céans je me hasarde;
Pose autour du château cent hommes de ma garde.

LE PRISONNIER, entr'ouvrant le paravent.

Quels sont ces deux démons? Grand Dieu! je suis perdu!

LE CARDINAL.

Allons! Sa majesté ne m'a pas attendu.

CHANDENIER.

Elle est irritée?

LE CARDINAL.

Ah! pourquoi s'en mettre en peine?
Mon cher, c'étaient jadis des colères de reine,
Ce ne sont que des cris de femme maintenant.
— Reste dans le couloir avec ton lieutenant. —
Je puis jusqu'au matin ici, sans trop de gêne,
Attendre en travaillant le réveil de la reine.
Il faut que je lui parle absolument. — C'est bien,
Pose tout sur la table.

Chandenier pose le flambeau et le portefeuille sur la table.

Ah! pour n'oublier rien,
Laisse-moi ton poignard.

Chandenier ôte le poignard de sa ceinture et obéit, puis il sort sur un signe du Cardinal.

LE CARDINAL, jouant avec le poignard et en essayant la pointe sur le bout de son doigt.

Qui sait? Prudence est mère
De sûreté.

Il pose le poignard sur la table.

LE PRISONNIER, qui a tout observé avec terreur, refermant le paravent.

Mon Dieu! sauvez-moi!

Dès que Chandenier a disparu, le Cardinal prend une petite clef à sa ceinture et ouvre le portefeuille, dont le couvercle, garni d'une glace intérieurement, fait miroir en se renversant. Le portefeuille ainsi ouvert fait pupitre. Dans un coin est une écritoire, dans l'autre un pot de rouge avec ses accessoires. Une carte sort à demi du portefeuille. Le Cardinal la déroule, l'examine quelques instants, c'est une carte d'Europe; puis il se redresse en toussant.

LE CARDINAL, rêvant.

La chimère
C'est la santé. J'ai tout, pouvoir, richesse, honneurs,
Tout, excepté la vie! Et je sens que je meurs.

Jouant avec le poignard.

Comme j'étais heureux quand j'étais mousquetaire!
Quand j'avais vingt-cinq ans!

Il se lève et se regarde dans la glace.

Je fais peur.

Il met du rouge. — Puis il se regarde un moment et retombe dans sa rêverie.

Comment faire
Ce mariage? Il va manquer! Tous ces affronts
Rebuteront le roi. — Hé bien! nous en prendrons
Un autre. — Charles deux, prétendant d'Angleterre; —
Ou l'infant que me fait offrir par le saint-père
Jean, roi de Portugal et seigneur de la mer; —
Ou Conti... — Nous verrons. — Ce serait bien amer! —
N'importe! je suis maître et sur moi tout repose!

Mettant la main sur sa poitrine.

— Je souffre!

Il tousse.

Travaillons! Faire une grande chose
C'est oublier qu'on doit mourir.

Il déroule la carte et y promène son regard avec une attention profonde.

Plus de revers!
La France en se calmant a calmé l'univers.

Il se penche sur la carte, puis relève la tête.

L'épée est insolente et la robe est jalouse.
Mais j'ai tout subjugué. Bordeaux, Rennes, Toulouse,
— Paris! — le grand Paris! l'hydre! — Plus de fureur!
Plus de combats!

Il déploie une lettre.

Voyons ce qu'offre l'empereur.

Parcourant la lettre.

Bien. Il veut étouffer aussi toute étincelle,
Il cède.

Promenant ses yeux sur la carte.

En attendant Besançon et Bruxelle,
Prenons Brisach, l'Alsace et les Trois-Evêchés.

Plus tard j'achèverai mes plans encor cachés.
La France doit aller du Rhin aux Pyrénées.
Paris qu'on peut atteindre en deux ou trois journées
Est presque à la frontière. Il doit être au milieu.
J'y parviendrai sans bruit, sans guerre.

Il lève la tête vers le portrait du cardinal de Richelieu.

— Ô Richelieu!
Nous aurons accompli chacun une œuvre immense;
Il a construit le roi, moi je bâtis la France.

Promenant ses yeux sur la carte.

Mais ce n'est rien encor.

Il se lève.

Mon édifice, à moi,
Plus vaste qu'un royaume et plus complet qu'un roi,
Le rêve qui brûla tant de nuits ma paupière,
L'ébauche où j'ai porté mes travaux pierre à pierre,
Que Dieu fit, même avant de pétrir nos limons,
Avec des caps, des mers, des fleuves et des monts,
Qu'après Philippe deux Richelieu m'a laissée,
Et que j'ai terminée avec une pensée,
L'œuvre qu'enfin j'achève et qui subit ma loi,
C'est toi que je crois voir pendre au-dessus de moi,
Toi qui t'ouvres dans l'ombre à ma vue effrayée,
Europe, voûte énorme à la France appuyée!

Revenant à la carte.

L'Allemagne pâlit de moments en moments.
L'Espagne s'amoindrit de nos accroissements.
Le traité de Munster rend la France maîtresse.
Le lion se fait chat, l'empereur nous caresse.
Le Nord ne fléchit plus qu'à demi les genoux
Devant le Saint-Empire et se tourne vers nous;
Seul l'électeur de Trève hésite pour se rendre
A mes plans. — Il est prêtre et vieux. Comment le prendre? —
Pardieu! par la maison des Deux-Ponts dont il est.

Rêvant.

Changer l'ambassadeur! — Gagner quelque valet. —
Le sultan a douze ans, et son empire tombe.
Chaque état a son roc qui sur son front surplombe,
Copenhague a Stockholm, Varsovie a Moscou.
J'ai brisé les suédois. Je tiens par le licou
Le grand-duc moscovite et, pour toute croisade,
Je le laisse envoyer au doge une ambassade.

Je veille sur Turin, anneau qui souvent rompt.
— Farnèse, Gonzague, Est, — maisons qui s'éteindront!
A Parme le vieux duc mourra de mort soudaine;
Une duègne à Mantoue, un enfant à Modène;
J'y suis maître déjà, sans fracas, sans émoi.
Les républiques sont à des doges à moi.
Je tiens, car des Brutus la vertu s'humanise,
Gênes par Paoli, par Cornaro Venise.
— Bons pays! — le poignard, mais jamais l'échafaud.
— Quant aux petits états populaires, il faut
Laisser comme hochet, malgré les diplomates,
Lubeck aux allemands et Raguse aux dalmates.
Donc, tout marche à mon but, tout va bien, tout est sûr.

Rêvant.

A peine deux points noirs dans ce beau ciel d'azur.
C'est Madrid qui conspire et Londres qui résiste;
C'est Cromwell, heureux fou; Philippe, idiot triste.
— Mais bah!

Retombant sur la carte.

Rome!...

Rêvant.

O cité que les ans font courber,
Qui parle sans comprendre et penche sans tomber,
Si bien qu'en la voyant la pensée indécise
De la tour de Babel flotte à la tour de Pise!

Relevant la tête.

— Expliquons d'une part, et de l'autre étayons! —
Hors d'Europe, la France a d'immenses rayons.
La France partout veille. Heureuse, forte, armée,
Elle éteint en passant toute guerre allumée.
Le sophi voulait prendre avec le Kurdistan
Candahar au mogol, Babylone au sultan.
Nous l'avons arrêté. Pour la vente et l'échange
Déjà nous remplaçons, du Tigre jusqu'au Gange,
Marchands arméniens et marchands esclavons.
Partout nous devenons les maîtres; nous avons
Dans l'Inde des soldats, en Chine des jésuites.
Nos machines de guerre en tous lieux sont construites;
Sûr moyen de régner sans lutter. — Je suis vieux;
Tout brisé par les ans, nos pires envieux,
Je vois déjà, dans l'ombre où pas à pas je tombe,
Quelque chose d'ouvert qui ressemble à la tombe.

Eh bien, si l'heure sombre est tout proche en effet,
Quand Dieu dans mon cercueil me criera : Qu'as-tu fait?
Je pourrai dire : Ô Dieu! l'onde a battu ma tête.
Quand je suis arrivé tout n'était que tempête.
L'esprit des temps nouveaux, l'esprit du temps ancien,
Luttaient. C'était terrible, et vous le savez bien.
Louis onze a livré la première bataille;
François premier, venu pour élargir l'entaille,
Est mort à l'œuvre avant que le géant tombât;
Richelieu n'a pas vu la fin du grand combat;
Tous ces hommes, suivant leur loi haute et profonde,
Ont fait la guerre. — Moi, j'ai fait la paix du monde!

Se levant.

La paix du monde! — oh! oui! spectacle éblouissant!
Dans ce travail sacré chaque jour avançant,
Je vais. Le roi de France est mon outil sublime.
J'ai fini maintenant et je suis sur la cime!
Plus d'écueil! plus d'obstacle!

NOTES

DE CETTE EDITION

LE MANUSCRIT
DES JUMEAUX.

Ce manuscrit, relié en parchemin, est semblable comme dimensions, papier et écriture à celui de *Ruy Blas;* il est paginé par lettres alphabétiques, le premier acte va de la lettre A à la lettre O; le second, des lettres A^2 à E^2; le troisième, des lettres A^3 à E^3; chaque feuillet double, écrit au recto et au verso, ne compte que pour une lettre, et donne quatre pages. Viennent ensuite les notes. Pour plus de clarté, nous indiquerons la pagination faite en chiffres à l'encre rouge par les soins de la Bibliothèque nationale : soixante-dix-huit feuillets en comptant les *bis,* plus deux articles de journaux.

Après le texte interrompu au cours du troisième acte, nous trouvons une scène inédite pour le premier acte et dix-huit feuillets de notes et de vers jetés en tous sens, points de repère pris par Victor Hugo, clairs pour lui seul, mais qui nous permettent d'entrevoir comment le drame aurait pu être terminé. Une certaine confusion règne dans ces notes, tel détail biographique voisine avec des vers employés au premier acte ou un passage destiné au dénouement; nous présenterons ces fragments après chacun des actes auxquels ils se rapportent et nous grouperons ceux qui donnent quelque lueur sur les scènes projetées.

ACTE PREMIER.

Cet acte est le plus travaillé, il a subi plusieurs retouches; des vers barrés, des passages ajoutés le constatent.

Date en tête : *26 juillet 1839.*

Indication biffée dans la description du décor :

A droite, une mature à laquelle est adossée une sorte de baraque [1].

SCÈNE PREMIÈRE. — GUILLOT-GORJU, L'HOMME, TAGUS.

GUILLOT-GORJU.

Tes habits! Bien.
Donne-moi tes habits.
Comptez sur moi.

L'HOMME.

Et son âge? et son nom?
Comment! tu ne sais pas son nom?

[1] Les variantes et indications en italique sont biffées dans le manuscrit.

En marge, quatre vers amenant le mot de passe convenu entre Guillot-Gorju et Alix.

Un peu plus bas, sur le même feuillet, trois vers rayés, puis recopiés et développés en marge :

L'HOMME.

Un si hardi projet! Une femme de cour!
Qui peut la pousser là?

GUILLOT-GORJU.

Mais, je pense, l'amour.
vingt ans
A cet âge on n'a pas d'autre vent dans sa voile.

....

GUILLOT-GORJU.

Nous avons tant d'amis!
Tout le monde nous sert!
Nous autres, tout nous sert.

Après ce vers dit par l'Homme :

Je pourrai t'employer si la chose a des suites.

un ajouté marginal de seize vers dans lesquels Guillot-Gorju apprend à l'Homme comment a été volée la lettre de la reine.

Voici, pour la même scène, quelques variantes :

L'HOMME.

badauds
passants
Crois-tu que les bourgeois, sur la place arrêtés,
Me prendront aisément pour toi?

GUILLOT-GORJU.

Pardieu! mettez
masque
Mon balandran d'Alger, mon pourpoint de Venise.
pourpoint
Mon surtout de velours et ma cape de moire.
grise
Vous avez comme moi barbe et perruque noire.

....

GUILLOT-GORJU.

... Tagus se laissera conduire
partout où vous le voudrez bien.
Aveuglément par vous. Croix Dieu! Vous savez bien,
C'est mon élève. On dresse un homme comme un chien.
Vous courtisans, qu'on dresse un homme comme un chien.

Au verso du feuillet 4, cinq vers, rayés, terminent la scène après cette réplique de *l'Homme :*

Autant chez les voleurs que chez les courtisans!

GUILLOT-GORJU, qui est allé chercher Tagus au fond du théâtre.

Tagus, voilà ton maître.

Tagus s'incline et sur un geste de Guillot-Gorju retourne au fond de la scène.

Adieu donc.

Ah! j'y pense,
Je dois vous avertir. Sous mon nom, on a chance
D'être pendu, mon bon seigneur.

[L'HOMME.][1]

En vérité!
Et sous le mien, mon cher, d'être décapité.

[GUILLOT-GORJU.]

En ce cas, Dieu vous garde!

[L'HOMME.]

Il a de la besogne,
Comme tu vois. Bonsoir.

En marge le texte définitif où nous relevons ces variantes :

L'HOMME.

Comment! Guillot-Gorju, tu fléchis?
Peste! en si beau chemin, toi, Gorju, tu recules!

GUILLOT-GORJU.

Les procureurs du roi
Messieurs du Châtelet se font très ridicules!

Un peu plus loin trois vers rayés :

Plus l'homme est placé bas et moins on s'aventure
En le venant trouver quand on est placé haut,
Il ne vous connaît pas.

L'HOMME.

Je me risque.
C'est bien. Adieu.

GUILLOT-GORJU.

Bientôt
Les bourgeois vont passer...

[1] Les répliques se suivent, dans cette partie rayée, sans indication de personnages.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SCÈNE II. — L'HOMME, seul.

Certe, — en cas de succès, — sans guerre et sans campagne,
Mais cette jeune fille! astre hors de sa sphère,
On pourrait obtenir la comté de l'Espagne [1].
Comment se mêle-t-elle en cette sombre affaire?

. . . .

que le soleil change
se changer en serpent
Ver qui doit devenir couleuvre tôt ou tard.
Fourbe léchant d'abord ceux qu'il mordra plus tard.

. . . .

On pourrait agrandir la France, et,
Certe, — en cas de succès, — sans guerre et sans campagne,
Sans guerre, on obtiendrait
On pourrait obtenir la comté de l'Espagne.

SCÈNE III. — LE DUC DE CHAULNE, LE COMTE DE BUSSY, L'HOMME, TAGUS.

LE COMTE DE BUSSY.

, un grand secret.
C'est une histoire étrange et secrète.
Oh! l'histoire est vraiment singulière. Ma foi...

. . . .

château, fait jadis
Un vieux château bâti pour tromper quelque duègne
noir
vieux
Ou quelque affreux jaloux au profit d'un amant,
Tant le bon architecte y mit artistement,
y favoriser
Pour faire circuler les intrigues discrètes,
De corridors cachés et de portes secrètes!

LE COMTE DE BUSSY.
LE DUC DE CHAULNE.

Mais bah! tu le connais. La cour y va parfois,
Mon cher, je le connais! c'est le Plessis-les-Rois.
Le cardinal s'y plaît.

LE DUC DE CHAULNE.

Hé! c'est Plessis-les-Rois.
Un bouge inhabité maintenant, dans les bois...
Un manoir ruiné, fort caché dans les bois...

. . . .

[1] Ces deux variantes sont utilisées plus loin, même scène.

seule avait
La reine et lui, seuls, ont les clefs du souterrain...

....

Le bouge étant désert
Comme c'est fort désert, ils y peuvent parler.
parfois, dit-on, ils vont
Aussi dit-on qu'ils vont parfois s'y quereller...

....

LE COMTE DE BUSSY.

fort aimé du roi, sous l'autre règne...
Un seigneur dont je crains que le nom ne s'éteigne...

....

sa maîtresse
Que cette belle était la femme de son frère.

Après ce vers dit par le comte de Bussy :

Et s'il rentrait demain la Grève aurait sa tête.

vient un passage rayé, reporté avant la scène VI, et qui annonçait, en cinq vers, le comte de Brézé, et donnait les indications qu'on a lues page 507.

SCÈNE IV. — L'HOMME, TAGUS, puis DES BOURGEOIS.

L'HOMME.

Va. Commence.
Bats la caisse.

....

TAGUS.

l'amour
... Chacun sait que l'orgueil, les vices,
La fièvre, la croyance aux contes des
L'amour, les avocats, la fièvre, les nourrices...

....

Amouracher
Rendre éprise d'un gueux la femme d'un baron...

....

l'axil,
Pour l'hyleg, pour l'antiste et pour la triplicite...

....

drôle
Ptolémée est un fat...

....

L'HOMME.

Ah! — Vous pourriez, messieurs, parler plus poliment.
De quelle part?

LE QUARTENIER, à Tagus.

Marche, toi!
Vrai Dieu! le pendard est charmant!

L'HOMME.

Mon valet aussi! Pourquoi? Comment?

SCÈNE V. — L'HOMME, MAÎTRE BENOÎT TRÉVOUX.

Dans cette scène, 83 vers sont largement barrés d'un trait au crayon rouge, 20 au début, et 63 à partir de cette réplique de l'Homme :

Que voilà des propos qui sont extravagants!

Ces deux suppressions, faites peut-être en vue d'une adaptation à la scène, sont rétablies en note, dans les diverses éditions; nous avons préféré les maintenir à leur place dans le texte (voir p. 491-494) et nous en donnons les variantes ici :

L'HOMME.

Clerc, maquignon, bretteur,
Casuiste, soldat,
Capitaine, docteur, financier, médecin...

....

Ah!!! — Mais ce sont, monsieur,
Mais, monsieur, ce sont là des doctrines usées,
vous dites là des choses
C'est vieux! vous vous payez de raisons mal pesées.

....

Tenez, rien qu'à la cour!
Commençons par la cour.

....

sonneurs
Lieutenant de police et guetteurs de beffroi...

....

Sans nous toujours le sbire et le juge ont langui.
Où le vol fut gêné,
Où l'on bannit le vol
De tout temps, sans le vol le commerce a langui.

....

Enfin jusqu'aux beaux arts, monsieur, si vous montez...
Si jusqu'aux raisons d'art maintenant vous montez...

....

poëte, un penseur,
Un philosophe aimable, un homme de loisir...

. . . .

Aimable philosophe
Poëte en action aux instincts élégants...

. . . .

Dont le travail
Et dont l'esprit est plein d'inventions exquises...

. . . .

vol
Dont l'envie au cœur bas veut borner le génie!

. . . .

sotte et honteuse
L'homme qu'on fait saisir, pour quelque sotte histoire...

Plus loin, Victor Hugo avait écrit d'un trait le vers :

Tenez, vous! je dirai que vous êtes cocu!

Ce n'est qu'en marge que vient l'atténuation telle qu'elle est publiée page 495.

L'HOMME.

... Dans quel but avez-vous fait un jour,
Près du château d'Anet où séjournait la cour
Près de Compiègne, — alors habité par la cour, —
Voyager ce captif
Passer ce prisonnier?

Au bas de ce feuillet, on lit, en retournant le manuscrit, un vers qu'on retrouvera à la scène VII :

Embrun,
Vois-tu, dix ans d'exil valent vingt ans de vie![1]

. . . .

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant.

... A mon frère le roi
Catholique
D'Espagne.

SCÈNE VI. — L'HOMME, UNE FEMME VOILÉE, MAÎTRE TRÉVOUX.

LA FEMME VOILÉE.

voit
Plus l'homme est placé bas, plus son regard va haut.

. . . .

Je suis dans un moment d'angoisse affreuse.
Je viens te consulter. Je suis à plaindre... Écoute... —

. . . .

[1] Douze ans après avoir écrit ce vers, Victor Hugo était exilé.

L'HOMME.

pleurez les les
Vous souffrez des vaincus comme des triomphants.

. . . .

quelqu'un
Car vous avez nourri celui qui vous dévore.
votre ouvrage,
Mazarin, fait par vous, à présent vous détruit.

Ici deux vers rayés, qui donnent ces variantes :

Mazarin fait par vous, vous renverse aujourd'hui.
Le roi veut épouser sa nièce, et croit en lui,

. . . .

courent
Et tous ces pieds joyeux marchent sur vos ruines.
Vous voulez vous venger pourtant, redevenir
combattre,
Reine et mère, et lutter, et frapper, et punir;
d'anxiétés
Mais pour vous tout est plein de visions funèbres,
trembler
Et vos rêves vous font pâlir dans les ténèbres.

LA REINE.

Oh! réponds!
Malheureux!

L'HOMME.

qu'avec le temps
Sachez qu'en peu de temps et par leur propre poids...

. . . .

toujours l'œil
Le peuple a l'œil ouvert dans l'ombre de votre âme.

LA REINE.

esprit
J'ai foi dans ton regard profond.

. . . .

LA REINE.

[du mail]
Par la porte de bois rentrer incognito.
[Le roi se fâcherait me croyant] [1]
Sans qu'on s'en aperçût je me suis évadée.

[1] Les variantes entre crochets sont extraites des notes reliées à la fin du manuscrit.

L'HOMME.

[Hé mon Dieu, c'est bien simple
[Tenez, mon valet, entre nous,
Je puis vous aider. Entre nous,
Contrefait à ravir]
Mon valet contrefait la passe de Trévoux.

....

LA REINE, lisant.

[Parfait! — Je rentre auprès du roi]
Cet homme est le démon, ma foi!
Signé: TRÉVOUX! Il est magicien, je croi.

Après la sortie de la reine, indication rayée :

à Maître Trévoux qui a considéré toute cette scène avec un mélange d'étonnement, de crainte et de curiosité.

SCÈNE VII. — LES MÊMES, LE COMTE DE BRÉZÉ, LE VICOMTE D'EMBRUN.

LE VICOMTE D'EMBRUN.

les brise
fait tout
Qu'aujourd'hui Mazarin les frappe impunément.

....

LE COMTE DE BRÉZÉ.

affront, messieurs,
Mais un outrage, Embrun, la plus sanglante injure...

....

Albret Aumont, Souvré
Certes, qu'Angenne offense Egmont, Cossé
que Guise Albret, Brissac
Biron
Certes, qu'Uzès offense Elbeuf, que Gontaut raille
que Retz
Montmorency, qu'Elbeuf affront à Saintraille
La Trémouille, qu'Albret fasse injure à Fontraille...

....

l'injure
L'œil furieux, le front de colère empourpré...

....

Lâche
Brave à qui feraient peur les laveuses du quai,
sa bravoure
Qui, pour sublime effort de son courage insigne...

....

maraud
coquin
Ah! ce faquin mitré, ce vil traître tondu
son chien
sa meute
Qui me lâche son dogue et se cache éperdu...

. . . .

L'HOMME.

J'ai nom
... Je suis Jean, comte de Créqui...

. . . .

Montlor
Blanchefort, Vaize, Agoust, Maubec et Montauban...

. . . .

Banni par Mazarin depuis dix ans, ruine
laquelle a crû le duc
ont crû
D'un seigneur sur lequel croissent les ducs de Luyne...

. . . .

RETZ
EMBRUN, avec un geste d'admiration.

Pas reconnu du tout!
reconnaîtrait...
Nul ne devinerait...
Si l'on vous reconnaît! Vous êtes déguisé!

Le feuillet 22 a été intercalé. En tête, trois vers rayés qu'on trouvera recopiés au verso du feuillet 23.

LE COMTE JEAN.

Pendant que vous criez,
Pendant tout cet éclat le fer caché s'aiguise.
Un Henri trois suffit pour jeter bas un Guise
Jamais un Henri trois n'est empêché d'un Guise.
sachez attaquer, sans prodiguer le bruit,
Donc attaquez, selon qu'il faut l'ombre ou le bruit...

. . . .

La moitié du succès se prend dans l'embuscade.
Le meilleur du combat se fait par l'embuscade.

. . . .

soyez en paix,
Et puis ne craignez rien, la lutte sera grande.
, messeigneurs,
Que si quelqu'un de vous maintenant me demande...

. . . .

avili,
C'est l'habit de ce siècle ignoble, fourbe, oblique,
hors l'impudeur
Siècle où rien n'a grandi que la honte publique,
Où notre œil, quelque part que nous pénétrions,
gens fardés
Ne voit que charlatans, baladins, histrions!

....

grand d'Espagne
Or, moi, Jean de Créqui, gentilhomme et proscrit,
honte
Messieurs, puisque la France, à qui la pudeur manque,
Est aux comédiens, je me fais saltimbanque!
Attendez un instant. Restez. Jusqu'à la nuit,
Tant qu'il le faudra donc, ainsi qu'un réprouvé,
Je vais sur ce pavé faire scandale et bruit;
Je veux faire scandale et bruit sur ce pavé...

....

Tomber un coup de foudre, et frapper Mazarin,
Choir un grand coup de foudre au front de Mazarin...

....

Mort ou
La vengeance n'est pas mon but. Vaincu, vainqueur...

....

tête
Et qui resta fidèle à ma vie accablée
s'était
Quand toute autre clarté pour moi se fut voilée!

....

sombre
D'ailleurs, ce secret triste est muré dans la tombe!

....

Que mes yeux ne l'ont vue!
Que je n'ai vu cet ange!...

....

enfin! — Plaignez les
Sans elle!... — Ayez pitié des pauvres exilés!

....

Alors je me suis dit : Comte, il faut en finir!
Voyant cela, j'ai dit : il est temps d'en finir!

....

J'entre en un formidable et sombre évènement,
doit changer
Où Dieu m'aide, et qui va peut-être en un moment
D'une seule secousse effrayante
Changer, secousse immense, imprévue et profonde...

SCÈNE IX. — LE COMTE JEAN, UNE JEUNE FILLE, voilée.

LE COMTE JEAN.

à point
... Tout marche au mieux.

. . . .

Des amis, déguisés en soldats, en bouffons,
et pour peu que [1]
Nul danger.
M'aideront. Tout va bien. Si vous êtes certaine
Des deux geôliers gagnés
De ce geôlier gagné par vous...

. . . .

Dont vous êtes l'espoir, le but, l'ambition,
Qui doit taire son but,
Qui, taisant, il le doit, ses droits, sa mission,
Qui vient faire en
Vient faire sous votre ombre une expiation,
, autrefois chéri de vous peut-être,
Un pauvre homme qui veut, si Dieu pour vous l'emploie,
Que vous ne pouvez plus à présent reconnaître...
Vous ôter la souffrance et vous donner la joie...

Ajouté marginal prenant à ce vers :

Venez sous cette lampe un peu, que je vous voie!

et finissant, après quatre vers, par cette variante :

Il faut à vos projets renoncer tout de suite!

. . . .

Alix! quittez vos projets!
Pauvre enfant! — Oh! croyez votre ami! — Sur mon âme...

. . . .

Songez que l'œuvre est... [2] *et qu'on*
Vous femme! jeune fille! — Ah! l'on risque sa tête...

. . . .

une idée affreuse!
projet
C'est un dessein terrible! un crime! un attentat!

. . . .

ALIX.

Une figure
Un prisonnier allait et venait sous la voûte.

. . . .

[1] Variante inachevée. — [2] Un mot illisible.

espoir
projet
Bon ou fatal dessein, le fait est qu'une idée
ma tête
Vit depuis ce jour-là dans mon âme obsédée.
noir captif
Partout ce prisonnier comme une ombre me suit...

Un peu plus loin trois vers barrés, le dernier n'est pas terminé :

Un jour je me suis dit, — je parle sans mensonges,
— Si c'était là l'ami composé par mes songes!
L'époux mystérieux à qui Dieu m...

....

Voyez-vous !
Aidez-moi !
Je l'aime ! — C'est un but, une fièvre, une flamme,
ferme
Une volonté sombre et qui me remplit l'âme...

LE COMTE JEAN.

sans espoir,
Oh! n'allez pas plus loin — pour mourir, je le sais —

ALIX.

Dieu dans mon cœur
J'entends la voix d'en haut m'ordonner le contraire.

....

Je n'obéirais pas, car Dieu m'entraîne ailleurs.
Me pardonne le ciel, je n'obéirais pas!

LE COMTE JEAN, à part.

Le sort veut combler mes malheurs!
Ce coup manquait à mes douleurs.
Eh bien, allez! Dieu sait où vous mènent vos pas.

....

Victor Hugo a refait les trois derniers vers de l'acte deux fois avant d'arrêter le texte définitif : voici la première rédaction, qui changeait le lieu du rendez-vous :

LE COMTE JEAN.

Le lieu?

ALIX.

Senlis.

LE COMTE JEAN.

A demain donc!

ALIX.

A demain.

LE COMTE JEAN.

Ô mon Dieu,
Espoir du matelot dont le navire sombre,
Protégez cette
Veillez sur cette enfant qui se plonge dans l'ombre!

Deuxième rédaction en marge du feuillet 28, *verso :*

LE COMTE JEAN.

Le lieu?

ALIX.

Aux Chartreux.

LE COMTE JEAN.

J'y serai.

ALIX.

Bien. A demain.

LE COMTE JEAN.

Mon Dieu!

Les deux derniers vers comme plus haut.

La date *8 août* est tracée au dernier feuillet, au-dessus du compte des vers dont le total, après des surcharges, donne 866.

VERS, NOTES ET PLANS RELIÉS A LA FIN DU MANUSCRIT.

PREMIER ACTE.

Scène inédite :

GUILLOT-GORJU.

C'est effrayant! — Vraiment, c'est fou! —
Nettoie un peu
Les cuivres. Bien, Tagus. —
Oui, c'est jouer gros jeu.

Jamais à mon esprit plein de rêves sans nombre,
m'offrit un aspect aussi
Un projet ne s'offrit sous un aspect plus sombre.
Tout est péril. Comment se dénoûra ceci ?
Dieu le sait. — Ah ! n'importe !
Hé ! Tagus !

TAGUS.

Maître ?

GUILLOT-GORJU.

Ici. —
Il faut que nous ayons ce soir à la nuit close
Cent doubles louis d'or.

TAGUS.

Pourquoi ?

GUILLOT-GORJU.

Pour quelque chose.

TAGUS.

Ah ! très bien. Je suis bête.

GUILLOT-GORJU.

Et combien avons-nous
En caisse maintenant ?

TAGUS.

Trois livres douze sous.

GUILLOT-GORJU.

Il ne nous manque... — Bien, nettoie un peu les cuivres.

TAGUS.

Que deux mille trois cent quatre-vingt-seize livres
Huit sous.

GUILLOT-GORJU.

Bon.

TAGUS.

Bagatelle.

GUILLOT-GORJU, se remettant à disposer son tréteau.

A l'œuvre.

TAGUS.

Je vais voir
Comment tu t'y prendras pour avoir tout ce soir.

GUILLOT-GORJU.

La poche des passants est profonde.

TAGUS.

Ah! — Bien!

GUILLOT-GORJU.

Frère,
Ne serais-tu pas homme un de ces jours à faire
Une bonne action?

TAGUS.

Maître, nous serions fous.
Les bonnes actions, pour les gens comme nous,
De reflets fort douteux malgré nous s'illuminent,
Et par un nœud coulant quelquefois se terminent.
Alors je n'y vois pas grand profit. Mais pourtant
Fais ce que tu voudras[1]. Content ou mécontent,
Je t'aiderai.
Je te suivrai.

[GUILLOT-GORJU.] [2]

Personne encor.
Personne encore dans la place.

TAGUS.

Si! par ces grilles
Je viens de voir sortir deux ou trois jeunes filles
Non. — Si fait! — Tiens! là-bas une fille qui passe,
En voiles noirs,
Voilée, en noir, les mains jointes comme cela.
L'air d'une sainte
L'air d'un pauvre ange, quoi!

[1] Ces sept vers ont été utilisés. (Voir p. 485.)
[2] Le nom des personnages a été omis pour quelques répliques. Nous le rétablissons entre crochets.

[GUILLOT-GORJU.]

Mon cher, ces mines-là,
Bah! dans ces mines-là [1]
Quand le sage les voit, n'ont rien qui le rassure.
Bien sot qui se confie et bien fou qui s'assure!
Pendant un certain temps que le diable mesure,
Une
Toute fille, à Madrid aussi bien qu'à Paris,
Sous le gouvernement de la duègne au front gris,
Se tient, qu'elle s'appelle Anne, Aurore ou Jacinthe,
Droite et les yeux baissés comme une vierge peinte.
Mais qu'un matin l'amour lui traverse l'esprit,
Brrr! la voilà qui part, jase, ment, chante, rit,
Et dépasse au besoin en actions hardies
Le valet Trappola des vieilles comédies!

TAGUS.

Vraiment!

GUILLOT-GORJU.

Rien ne l'arrête alors, renier Dieu,
Faire des faux, tromper son père, et c'est un jeu
Qu'escalader un mur ou rompre une fenêtre
Pour ces chers petits cœurs qui ne font que de naître.
[hauts faits]
Si comme nos exploits on recherchait les leurs,
Moi qui te parle ici, vois-tu, je sais plusieurs
[anges d'amour]
beautés
De ces douces brebis qui seraient aux galères
blonds
Avec leurs beaux Damis et leurs charmants Valères.

TAGUS.

Encore une qui sort de l'hôtel de Bissy.
Sa duègne
Son page à son côté.

GUILLOT-GORJU.

Tais-toi sur celle-ci.

---

[1] Une copie, reliée quelques feuillets plus loin, reproduit dix-huit vers de cette scène, mais sous forme de dialogue entre Maglia et Lucio; Maglia commençait ainsi :

«Mon cher, ces mines-là n'ont rien qui me rassure.»

Les noms des personnages sont de la main de Victor Hugo.

Dans les quatre vers suivants, écrits certainement avant que la première scène des *Jumeaux* soit établie, on sent une hésitation : l'action se passera-t-elle en Espagne ou en France, à Madrid ou à Paris ? On y fait connaissance avec Matalobos, le voleur bienfaisant qui, dans *Ruy Blas,* habille don César.

Je ne vous cache pas d'ailleurs que je m'en vais.
Madrid
Pour les gens de notre art Paris devient mauvais.

MATALOBOS.

— Comment, Guillot-Gorju ! c'est lâche. Tu recules ?
les alcades
— Messieurs du Châtelet se font très ridicules.

Au verso, nous lisons ces vers :

... Mon cher Monsieur,
Le repas le plus sain, le festin noble, auguste,
ne pesa jamais au doux sommeil du
Qui n'a jamais troublé le sommeil d'aucun juste,
C'est une gousse d'ail, vrai régal d'espagnol,
Qu'on mange en écoutant chanter le rossignol.

Notes et vers jetés pêle-mêle sur la couverture d'une brochure intitulée : *le Musée de Versailles* et portant une dédicace d'E. Fouinet : *A mon ami Victor Hugo.*

Les vers suivants semblent destinés à une scène entre Guillot-Gorju et Tagus à qui son maître ferait part des projets d'Alix :

— Vous vous associez à ces beaux projets-là ?
— Oui. — Vous les approuvez ?
— Non, je trouve cela
Absurde. Elle le veut. J'obéis. Que m'importe !
— Mais nous serons pendus à faire de la sorte !
— Hé bien ! après ?

Vois un peu dans leurs poches.

Bien des secrets tombent en bas

Votre main me le dit. — Ma main en vérité
Comment me trahit-elle ami
— Par sa beauté !
C'est une main de reine.

Qu'est-ce que ce soldat? — C'est ma garde, madame.

Plus loin, une page donne, avec quelques variantes, une partie du « boniment » débité par le faux bateleur aux badauds qui l'écoutent [1]; le texte, répété deux fois, met en scène l'infant ou l'infante d'Espagne :

... Monsieur l'infant d'Espagne
Était, sur ma parole, adorable en Hébé.
Il avait une jupe en gros de Tours flambé,
Il allait et venait et versait à la ronde... etc.

La princesse d'Espagne,
Avec sa jupe courte en gros de Tours flambé,
Était, sur ma parole, adorable en Hébé.
allait et venait, montrant ses jambes roses,
Elle riait, faisant rire les plus sévères,
riant aux plus moroses,
malgré leurs fronts moroses,
Et grisait galamment, en remplissant leurs verres
D'un vin..., etc.

Plus bas, les quelques vers sur le « joyeux roi de Portugal » [2].

Les derniers vers publiés à la page 499 ont été repris dans une scène inutilisée de *Ruy Blas* [3].

ACTE II.

Daté *10 août.* — Août vient en surcharge sur *juillet,* écrit par inadvertance, le premier acte ayant été terminé le 8 août.

Un joli dessin, dont nous donnons la reproduction page 607, tient la moitié de la marge du feuillet 32 et commente la longue description du décor, qui a nécessité un important ajouté marginal.

Par instants, l'encre, plus noire pour certaines corrections et intercalations, montre que cet acte a été revisé avec soin.

SCÈNE PREMIÈRE. — LE MASQUE; au fond LE SOLDAT.

LE MASQUE.

cruel
Oh! ce masque est encor le plus affreux des deux!

....

(1) Voir page 488. — (2) *Idem.* — (3) Voir Reliquat de *Ruy Blas,* page 463. (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

vient
Me fait peur quand je passe et marche à ma rencontre.

. . . .

volaient
Et des papillons d'or qui jouaient dans les fleurs!

. . . .

l'enchaînerons,
Et nous l'enfermerons, masqué, dans un tombeau!

. . . .

Il regardera, pâle, et secouant sa chaîne,
Pâle, il regardera, de sa prison lointaine,
marchent
courent
Les femmes aux pieds nus qui passent dans la plaine...

. . . .

œuvres
Il usera son âme en choses puériles...

. . . .

homme
Enfant par les terreurs, vieillard par la pensée...

. . . .

le lac bleu sourit!
Quoi! le fleuve s'enfuit!...

. . . .

s'émeut
La nature frissonne et chante dans les bois...

. . . .

Loin des champs, loin des prés, de la chaude lumière...
Privé de brise fraîche et de chaude lumière...

. . . .

contient
L'ombre cache l'amour!

SCÈNE II. — LE MASQUE, ALIX, LE GEÔLIER, LE SOLDAT.

LE MASQUE.

Plus près de moi,
... Viens à présent, beau front que rien ne souille...

. . . .

sacrée
bénie
Ton adorable main si jolie et si pure !

. . . .

oiseaux
Où volaient des essaims dont j'enviais les ailes...

. . . .

t'écoutant
Qui chante dans mon âme en t'entendant parler...

. . . .

ALIX.

parler de
Il faut venir pourtant aux choses sérieuses.
Écoutez. Mes , chansons, longtemps...
Il est temps. Écoutez. Longtemps mystérieuses...

. . . .

LE MASQUE.

C'est vrai, tout est possible
Tout doit être possible aux anges comme toi.

. . . .

LE GEÔLIER.

On risquerait beaucoup.
La cour est à Compiègne. On pourrait risquer tout.

. . . .

Je veillerai sur lui comme sur un trésor.
Bien sot qui tord les cous des poules aux œufs d'or !
Du diable si je laisse échapper le jeune homme !

ALIX.

Écoutez-moi. Je suis fille noble, et me nomme
Vous me croyiez à tort la fille de cet homme.
Jeanne Alix de Ponthieu. Je tiens aux Châteaupers,
Non. Je suis fille noble et Créqui, je me nomme...

. . . .

Et je suis Créqui.
Aux Guise, aux Rohan, j'ai des aïeux ducs et pairs.

. . . .

LE MASQUE.

J'avais Dieu ! — J'avais Dieu sur le front...
J'avais Dieu dans les yeux ! sur le front, dans le cœur !

. . . .

qui j'étais : — j'étais sombre !
On vit que je savais mon nom, car j'étais sombre !

. . . .

Et je ne dis rien.
Eh bien, je dis non !

. . . .

SCÈNE III. — Les Mêmes, M. de la Ferté-Irlan, Soldats, Guichetiers.

LE SOLDAT.

valait mieux le tuer.
J'ai cru qu'il était temps d'arrêter.

. . . .

M. DE LA FERTÉ-IRLAN.

Je prétends
J'aurai soin qu'on te paie et qu'on te récompense.

SCÈNE IV. — Les Mêmes, Tagus.

M. DE LA FERTÉ-IRLAN.

Qu'on l'enferme au donjon.
Qu'on ferme le donjon.

. . . .

LE SOLDAT.

Elle peut
On pourrait cette nuit tenter un coup de main...

. . . .

M. DE LA FERTÉ-IRLAN.

Eh bien, enfermons-nous
Bien. Barricadons-nous ici, mon compagnon.

. . . .

l'entrée
C'est juste. — Oui-dà, l'issue où pénétrait la dame.

. . . .

LE SOLDAT.

Les mutins au geôlier pourraient bien recourir.
Mais les mutins pourraient fort bien y recourir.

....

LE COMTE JEAN.

leurrait
Le geôlier vous trompait et vous manquait de foi.

....

sauve
Dieu, garde Alix!

A la fin de l'acte le total des vers : 328 et la date : *15 août.* Au verso du feuillet 45 cette note :

Muselières de lions.

Une seule note, après le texte, se rapporte au second acte :

Le masque à la jeune fille — qui dit qu'elle est Rohan, Montmorency, duchesse et peut l'épouser.

— Non, ce n'est pas assez!

ACTE III.

Daté : *17 août.* — Août en surcharge à juillet.
Dans les indications qui précèdent la première scène, quelques mots barrés :

Le roi adolescent, beau, hautain, froid.

SCÈNE PREMIERE. — La Reine-Mère, le Roi, le Cardinal Mazarin.

LE ROI.

maison
Soit. On eût pu choisir une place meilleure.

LA REINE.

pape se fait vieux
Le Saint-Père est fort vieux; pour le cas d'un conclave
faite
Nulle brigue n'est prête avec les cardinaux.

Tout est pour les anglais et pour les huguenots.

affreux
C'est honteux !

....

chez
Jusque sur moi, monsieur, un bras de fer se dresse.

....

Je ne dis rien de vague ;
Je vous parais outrée ;
d'Entrague,
Mais consultez monsieur le maréchal d'Estrée,
de Cramail,
Madame du Fargis, une femme d'honneur...

....

Pons,
Thou, l'homme le plus pur de ces temps difficiles !
Charton !
Souvré ! le conseiller Vedeau !

....

Marigni
Lisez Maynard, Coffier, Guy-Joli...

....

A partir du moment où le cardinal prend la parole, douze vers en marge modifient le premier début qui s'enchaînait ainsi :

Parlez.
Non, je me tais !
Quant aux prétentions
Des princes, parlons-en. Nous en verrons de belles.

La rime à *prétentions* n'existe pas.

LE CARDINAL.

tant de guerres civiles...
Et ne demande, après les discordes civiles...

....

Guise
Vendôme un rang à part et Conti de l'argent.

....

d'Elbeuf
Et ce bon duc d'Ayen brigue pour tous profits...

....

LA REINE.

le père
Dont l'aïeul à Palerme était greffier, je pense...

....

soixante
C'est que soixante rois et quarante empereurs...

....

m'égorgera
C'est qu'on me pilera sans que je dise oui!

....

LE CARDINAL.

sait fort bien.
Sa majesté le peut savoir.

....

LA REINE.

m'ôte
On me prend votre cœur, mon fils!

....

Grondeur,
Vous souvient-il? Quinteux, pour un mot se fâchant,
hiver, en
Avare, il vous laissait, en plein mois de décembre...

....

trouvait mauvais
Même il ne voulait pas qu'on vous montrât l'histoire.

....

Et votre peuple aussi souffrait. C'était infâme.
Votre peuple souffrait. — Il le pille! il l'affame!

En tête du feuillet 51, quatre vers avant la fin de la scène première, un passage rayé et déjà employé.

SCÈNE II. — LA REINE, DAME CLAUDE.

LA REINE.

Moi, t'attendre! oh! plutôt mille fois que je meure!
Plutôt que de t'attendre, infâme, que je meure!

....

Mon Dieu! l'on
Cet homme me mettrait le pied sur la poitrine
Que le roi ne ferait qu'en rire!... — Je conclus... —
Que mon fils en rirait!.. — Mes amis sont exclus. --

SCÈNE III. — LE COMTE JEAN, LE MASQUE, ALIX.

Une note en marge : (Peut-être leur laisser les costumes de la prison ?)
Dès le début de la scène, quatre vers ajoutés en marge à partir de celui-ci :

Et dix ans écoulés !
Dix ans sont écoulés ! dix siècles ! — Pauvre femme ! —

LE COMTE JEAN.

souffrir pour
Mais je n'ai pas le temps de pleurer sur moi-même.

....

ALIX.

C'est bien lui ! c'est mon rêve !
... Qu'il est beau ! Plus encor que mon rêve !

LE PRISONNIER.

Oh ! l'ombre de mon front,
L'ombre qui me couvrait, l'ombre affreuse se lève !
Mon âme avait un masque aussi. C'est inouï !
Ma tête se redresse et plonge avec fierté
Oh ! dans l'air rayonnant mon front plonge ébloui !
Dans l'air, dans la lumière et dans la liberté !

....

J'ai de l'air sur le front.
De l'air ! de l'air partout !

....

J'aime cette nuit pure,
C'est donc moi ! c'est donc vrai ! Que cette nuit est pure !

....

L'air est doux, l'air est frais !
cet air est doux !
Comme la brise est douce ! —

....

aurons tout l'immense
Nous irons devant nous dans le grand univers !
Et nous aurons à nous la nature de Dieu !
, les coteaux seront verts,
Les astres brilleront — ainsi — dans le ciel bleu...

SCÈNE IV. — LE CARDINAL, CHANDENIER, LE PRISONNIER.

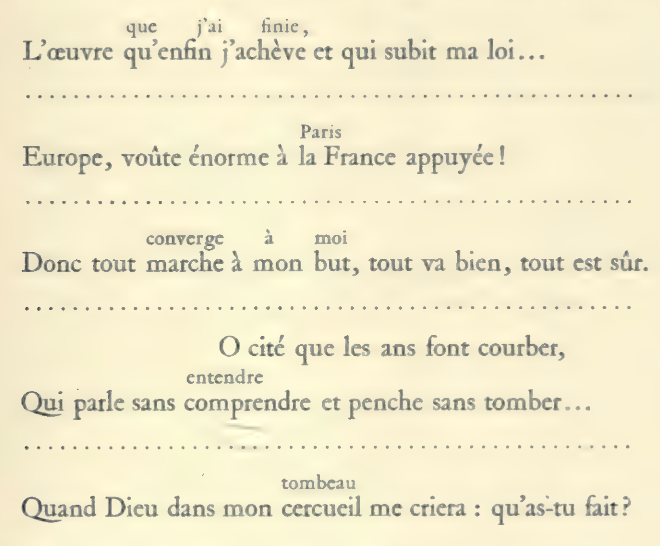
LE CARDINAL.

La nuit avance,[1]
Je puis jusqu'au matin ici, sans trop de gêne...

. . . .

Ce mariage? il va manquer! Tous ces affronts
Rebuteront
Dégoûteront le roi.

Les quatre dernières pages, comme on peut s'en rendre compte par le *fac-simile,* p. 613, sont différentes comme écriture des feuillets précédents et semblent une mise au net.



que j'ai finie,
L'œuvre qu'enfin j'achève et qui subit ma loi...

. . . .

Paris
Europe, voûte énorme à la France appuyée!

. . . .

converge à moi
Donc tout marche à mon but, tout va bien, tout est sûr.

. . . .

O cité que les ans font courber,
entendre
Qui parle sans comprendre et penche sans tomber...

. . . .

tombeau
Quand Dieu dans mon cercueil me criera : qu'as-tu fait?

Après les derniers mots de la scène, la note suivante :

Interrompu le 23 août par maladie.

VERS, NOTES ET PLANS DU DÉNOUEMENT.

Voici maintenant, prose et vers pêle-mêle, les notes prises en vue du dénouement. Nous croyons y démêler la rencontre du jumeau de Louis XIV, délivré de son masque, avec la reine qui lui conseillerait d'être avec elle moins tendre afin de mieux se rapprocher de l'attitude habituelle du roi; quelques phrases semblent indiquer le projet de substituer au Masque un être condamné d'avance; puis une scène entre

[1] Variante non terminée.

la reine et Alix; enfin une scène de violence mettrait aux prises le comte Jean, qui voudrait venger sur le Masque sa fille en péril, et la reine qui défendrait son fils.

Mais tout cela est vague; espérons que le lecteur, aidé par les renseignements qu'il trouvera dans l'historique, pourra conclure.

Il me dit tu!

J'ai là l'en-cas du roi.

Ma mère! — Appelle-moi madame.

Pas si tendre avec moi! — Sois vraisemblable.

Mazarin brûlant la lettre. — Je mets ma correspondance au courant.

Êtes-vous pour qu'on fasse
Mourir ceux qui gênent?

LE CARDINAL MAZARIN.

— Ah! — secrètement!

Le masque de fer.

Le jeune prince et Louis XI [1]. — L'antre du tigre.

La reine. — Brézé. — M. de Vitri a tué le maréchal d'Ancre. — Un criminel d'état.

Mettre quelqu'un à la place — un page, n'importe qui. — Nous avons ordre de masquer le mort et de ne chercher ni le sexe ni l'âge.

Le cardinal absent
L'église ayant horreur du sang.

---

(1) Par inadvertance, Victor Hugo aura oublié de tracer le chiffre V.

Qu'est-ce c'est que cela? — C'est la reine, madame!

Vous l'aimez?
Dites, pour qu'il fût roi?
Mon Dieu, pour qu'il fût libre.

---

sans doute
Vous mourriez bien pour lui? — Oui, madame.
— Dites? pour qu'il fût roi? — Mon Dieu! pour qu'il fût libre.
— C'est bien. Allez.

EFFET DE LA RESSEMBLANCE.

IV

Oui, madame. Je suis ce bateleur-là même.
Madame a délivré votre fils. Elle l'aime.
Elle l'épousera si vous le trouvez bon.
Elle est Créqui. Créqui peut s'unir à Bourbon.

Mais ce n'est pas le temps de s'expliquer — Je suis très inquiet, je ne vous le cache pas.

Il aperçoit le masque.
Il se jette sur le poignard.
Il verrouille la porte. — Il cherche. — Il trouve. — Devient une bête fauve. — Le tigre dans sa caverne.

Il faut mourir ici!

Votre majesté
Ciel! Venez me défendre, ma mère!

Avec joie : — Hé bien, mon fils?
terrible : — Ma fille!

La grande scène — les deux bêtes féroces réclamant leurs petits.

Rendez-moi mon enfant.
C'est ma fille! Ce n'est pas le moment
De vous dire pourquoi, de vous dire comment,
Et de vous raconter mes amours de jeunesse.

Rendez-moi mon enfant et je vous rends le vôtre.

Nous pouvons aisément traiter l'un avec l'autre.
Rendez-moi mon enfant et je vous rends le vôtre.

Paraît la prisonnière :

Alix!

Le Comte Jean ferme la porte du fond.

LE PRISONNIER, à genoux, à Alix.

Oh dis! tu voulais donc me prendre mon tombeau.

Il remet son masque.

— Adieu madame.

— Hélas!

Puis quelques notes qui semblent n'avoir pas de rapport avec l'action :

Couvrez-vous, Sire, votre Majesté
Nous fait assez d'honneur quand elle nous salue.

(M. le prince à L. 14.)

Cette larve d'un peuple qu'on appelle révolution.

chrysalide
Le consulat, larve de l'empire.

Caïn, Abel, vos races sont... dans le monde
les justes, les héros,
Esclaves et tyrans, victimes et bourreaux,
Abel dit Providence! et toi : Fatalité!

Le roi monsieur mon fils aura demain seize ans.

Un père théatin.

NOTES.

Marthioli. —

Cte de Vermandois. Soufflet au grand dauphin.

Duc de Beaufort — chef de la faction des importants. — Tué au siège de Candie.

Duc de Monmouth — dit décapité à Londres, mais soustrait à la mort.

Cte Girolanno Magni, 1er ministre du duc de Mantoue, frère jumeau de L. XIV.

Fouquet, le surintendant.

Un fils adultérin de Buckingham et d'Anne d'Autriche.

Un fils légitime de Mazarin marié secrètement avec Anne d'Autr.

Un patriarche arménien nommé Awediko, enlevé de Constantinople par les jésuites.

Don Jean de Gonzague frère (bâtard) de Charles Ferdinand, duc de Mantoue.

Suivent six pages de biographie sur Mazarin. — Un feuillet est rempli de notes sur Anne d'Autriche.

Au milieu des notes, nous lisons cette indication :

Voir Mémoires de Montrésor et Mémoires de Laporte.

Nous nous sommes reporté à ces *Mémoires* et nous avons constaté que, dans ceux de Laporte, Victor Hugo avait puisé beaucoup de détails dont il s'est servi au troisième acte pour les griefs formulés par Anne d'Autriche (scène I, p. 552). Nous reproduisons ici quelques-unes de ces notes copiées par Victor Hugo :

Le cardinal prenait au petit roi son argent (cent louis d'or que lui avait envoyés M. de La Vieuville pour ses menus plaisirs).

Le Cardinal

La moustache en désordre, ayant fort mal dormi.

Combats du papier et de la paille.
(roi) (fronde)

Voilà le Grand Turc qui passe (Louis XIV de Mazarin à Compiègne). Il fait grand bruit quand il passe. Je crois qu'il a plus de 500 pers. à sa suite.

La coutume est que l'on donne au roi tous les ans douze paires de draps et deux robes de chambre, une d'été, l'autre d'hiver : néanmoins je lui ai vu servir six paires de draps trois ans entiers et une robe de chambre de velours vert doublée de petit-

gris servir hiver et été pendant le même temps, en sorte que la dernière année elle ne lui venait qu'à la moitié des jambes, et pour les draps ils étaient si usés que je l'ai trouvé plusieurs fois les jambes passées au travers à cru sur le matelas.

(1649.)

Carrosses usés.

———

Un mulet de la litière de la reine tombe dans la plaine de Longboyau, elle envoie un de ses gentilshommes, Desgaret, à Paris, pour savoir d'un italien nommé Nerli qui était à Mme de Combalet, à présent Madame d'Aiguillon, tireur d'horoscopes, ce que signifiait la chute de son mulet, *tant*, dit Laporte, *elle était prévenue de la vaine science des charlatans.*

———

De Montereau nous vînmes à Corbeil où le Roi voulut que Monsieur couchât dans sa chambre qui était si petite qu'il n'y avait que le passage d'une personne. Le matin, lorsqu'ils furent éveillés, le Roi sans y penser cracha sur le lit de Monsieur qui cracha aussitôt tout exprès sur le lit du Roi qui un peu en colère lui cracha au nez. Monsieur sauta sur le lit du Roi et pissa dessus; le Roi en fit autant sur le lit de Monsieur; comme ils n'avaient plus de quoi cracher ni pisser, ils se mirent à tirer les draps l'un de l'autre dans la place, et peu après ils se prirent pour se battre.

Pendant ce démêlé je faisais ce que je pouvais pour arrêter le Roi, mais n'en pouvant venir à bout, je fis avertir M. de Villeroy qui vint mettre les holà. Monsieur s'était plus tôt fâché que le Roi, mais le Roi fut bien plus difficile à apaiser que Monsieur.

(1652. Fuite du roi et de la reine devant l'armée des princes.)

———

Au bas d'un feuilleton intitulé : *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort,* Victor Hugo semble établir, par une note, un parallèle entre Louis XVII et le masque de fer.

Louis XVII — masque de fer
Drame de l'invisible.

———

Masque du f. de Louis XIV.
Guichet de Louis XVII.

NOTES DE L'EDITEUR.

I

HISTORIQUE DES *JUMEAUX*.

L'idée d'écrire un drame sur *le Masque de fer* était déjà présente à l'esprit de Victor Hugo vers 1830. Sur une liste inédite de drames projetés, liste dont l'écriture paraît être de 1828 ou 1830, nous lisons : *Le Masque de fer*. (Mazarin. — L'enfant dans la grotte du tigre.)

Dans une lettre inédite adressée à Auguste Vacquerie, nous retrouvons la trace de ce drame qui devait s'appeler plus tard *les Jumeaux;* mais il ne semble pas qu'à ce moment un seul vers en eût été écrit.

23 juillet [1839].

Vous m'envoyez des vers charmants, et vos reproches sont des caresses. Je voudrais, moi, vous remercier en vers, et c'est tout au plus si je puis vous remercier en prose. Figurez-vous que je suis dans ces jours décisifs où l'on tourne autour d'une œuvre qu'on a dans l'esprit afin de trouver le meilleur côté pour l'entamer. Vous avez vu l'an dernier combien j'étais absorbé au moment de commencer *Ruy Blas*. Il y a une sorte de tristesse sombre et mêlée de crainte qui précède l'abordage d'une grande idée. Vous savez cela, n'est-ce pas? Je suis dans un de ces instants-là. Seulement, l'idée est-elle grande? Je le crois. Vous en jugerez un jour.

Ma famille sera bien heureuse en vacances, grâce à vous, mon cher poëte [1]. Je voudrais bien en être. Mais j'ai un tas de cathédrales à voir pour nos travaux du comité, et j'aurai à peine six semaines à moi. Vous me regretterez un peu, n'est-il pas vrai?

Adieu, je suis à vous de toute âme.

VICTOR H.

Trois jours après, Victor Hugo commença son drame et, brusquement, le 23 août, s'interrompit.

Il y a là une petite énigme que nous essayerons, au cours de cette étude, de deviner en partie.

Le manuscrit que possède la Bibliothèque nationale s'arrête au cours du troisième acte, au milieu d'un vers; au bas de la page, nous lisons :

Interrompu le 23 août par maladie.

D'autre part, une lettre adressée à Mme Victor Hugo précise :

27 août 1839.

J'ai fini mon troisième acte, chère amie. Il est presque aussi long que le premier, ce qui fait que ma pièce a déjà la longueur d'une pièce ordinaire.

Je suis tellement souffrant et la solitude de la maison m'est si insupportable que je vais partir. Je ferai mon dernier acte à mon retour. Il n'y perdra pas, car je suis épuisé de fatigue, et, si j'allais plus loin maintenant, je crois que je tomberais malade. Quand je reviendrai je serai refait, et en huit jours j'aurai fini.

Ainsi, tout est pour le mieux.

Si le troisième acte est fini, et il a été fini, que signifie cette interruption au milieu d'un vers?

Nous reviendrons tout à l'heure sur cette question.

[1] Mme Victor Hugo et ses enfants passèrent l'été de 1839 à Villequier chez la mère d'Auguste et Charles Vacquerie.

Autre point d'interrogation : dans cette lettre, Victor Hugo, après avoir annoncé l'achèvement de son troisième acte, dit qu'il fera son dernier acte à son retour; il ne prévoyait donc que quatre actes, et pourtant toutes les annonces ultérieures en indiquent cinq. Il se peut que, plus tard, des péripéties envisagées aient nécessité un cinquième acte.

Donc, Victor Hugo entreprend son voyage au Rhin, puis revient par la Suisse, le midi de la France et la Bourgogne; la dernière page de l'album de 1839 pleine de notes sur la cathédrale de Sens, est datée 24 octobre; en route, il s'est arrêté à l'île Sainte-Marguerite, a pris des notes sur la prison du Masque de fer et en a dessiné un croquis[1]; il écrit, de Cannes, à sa fille Léopoldine, le 8 octobre :

> Je suis ici dans un lieu admirable où j'étais venu voir la prison du Masque de fer.

Pourquoi, dès son retour, Victor Hugo n'a-t-il pas fini son drame, comme il l'avait annoncé ?

Edmond Biré, après avoir cité la note finale du manuscrit, donne cette explication :

> Quand Victor Hugo sera revenu à la santé, il aura relu ses trois actes et il aura reconnu que son drame n'avait pas le sens commun, que les plus beaux vers du monde ne pouvaient déguiser l'inanité du sujet et le ridicule de l'action, que derrière ce masque enfin il n'y avait pas de visage. Et voilà pourquoi *les Jumeaux* sont restés inachevés[2].

L'auteur ne partageait sans doute pas cette opinion, car il annonce *les Jumeaux* sur la couverture de la *Légende des Siècles*, en 1859, puis sur celle de *William Shakespeare* en 1864, et nous les voyons encore cités dans le projet de publication fait en 1869 et dont nous avons parlé dans l'Historique de *Torquemada*. (Voir p. 226.)

[1] Voir *Alpes et Pyrénées*. Édition de l'Imprimerie Nationale.

[2] Edmond Biré. — *Victor Hugo après 1830*.

En rentrant à Paris, dans les derniers jours d'octobre 1839, Victor Hugo apprit qu'une vacance s'était produite à l'Académie, un immortel était mort; pour la troisième fois le poète se présenta; après sept tours de scrutin, l'élection fut remise à deux mois et le 20 février 1840... il subit un nouvel échec.

Il s'en vengea en publiant *les Rayons et les Ombres* qui parurent le 15 mai 1840; puis, en août, il repartit pour le Rhin et n'en revint que fin octobre, les yeux et l'esprit pleins des visions et des légendes d'où sortira la trilogie si discutée en 1843, si acclamée en 1902 : *les Burgraves.*

De nouveau un fauteuil fut vide à l'Académie, Victor Hugo se présenta de nouveau et fut élu — enfin ! — le 7 janvier 1841.

Il prépara son discours de réception tout en mettant au point et en complétant les lettres qui devaient former les deux volumes du *Rhin*, dont il termina la conclusion en juillet 1841 et qu'il publia le 28 janvier 1842. Puis il écrivit *les Burgraves* (le dernier acte est daté du 19 octobre 1842), dont l'échec, en 1843, l'éloigna pour longtemps du théâtre.

Il n'est plus question des *Jumeaux* que sur une liste que nous trouvons reliée dans le manuscrit du *Théâtre en Liberté* (Reliquat).

THÉÂTRE.
Comédies ébauchées.

MAGLIA.
DON CÉSAR DE BAZAN
LE COMTE JEAN[1].

Cette liste est écrite sur une partie, proprement découpée, du papier dont Victor Hugo s'est servi pour dresser l'inventaire de ses manuscrits et qu'il a daté : 11 mars 1848[2].

[1] *Le Comte Jean*, premier titre des *Jumeaux*.

[2] Voir *les Chansons des Rues et des Bois* (Historique). Édition de l'Imprimerie Nationale.

Plus tard, en exil, Victor Hugo était tout aux grandes œuvres qu'il composait à Guernesey, quand il reçut cette lettre de Paul Meurice :

Jeudi [15 mars 1861].

On annonce, pour les premiers jours de la semaine prochaine, au Cirque de M. Hostein, la première représentation d'un drame d'Alexandre Dumas, qui devait s'appeler *Les Jumeaux de la Reine Anne,* mais qui sera intitulé *Le Prisonnier de la Bastille.* Laferrière y joue le rôle double de Louis XIV et de l'Homme au masque de fer. Croyez-vous que, pour l'édification du vulgaire, il soit utile de faire rappeler par nos amis du feuilleton, que vous avez achevé depuis des années un drame intitulé *Les Jumeaux,* lequel repose sur la même légende historique? Ou bien faut-il laisser aller silencieusement les choses, sans se soucier de l'opinion de la majorité contemporaine des imbéciles? En tout cas, vous absent, je crois que nous devions vous avertir et vous consulter[1].

Il est question de cet incident dans un livre de Richard Lesclide; voici ce passage :

Contre son habitude, il (Victor Hugo) parla prématurément de son œuvre. Content de ce qu'il avait fait, il en lut quelques passages dans une soirée tout intime, à son ami Boulanger, qui s'en montra enthousiasmé

Cet enthousiasme fut bavard, Louis Boulanger, le soir même, raconta devant quelques personnes la nouvelle œuvre du poète et l'impression qu'elle avait produite sur lui. Au nombre des auditeurs se trouvait Alexandre Dumas père. Nous n'avons pas l'intention d'accuser ce grand romancier d'un plagiat quelconque! Mais les idées qui flottaient autour de lui devenaient facilement les siennes; il s'en emparait avec une aisance et une naïveté qui ne permettaient guère de lui en vouloir. Quelque temps après, sans songer peut-être au récit de Louis Boulanger, il écrivit *le Vicomte de Bragelonne.*

Hugo l'apprit; Louis Boulanger confessa sa faute, et, dans un premier mouvement de colère, Hugo jeta au feu le manuscrit des *Deux Jumeaux,* drame en vers, qu'il avait poussé jusqu'au quatrième acte[1].

Que d'inexactitudes en moins d'une page!

Louis Boulanger n'eut pas à *confesser* une indiscrétion dont rien ne prouve qu'il ait été l'auteur.

Quelque temps après, Alexandre Dumas écrivit *le Vicomte de Bragelonne.*

Ce roman fut commencé, en collaboration avec Auguste Maquet, en 1847[2] et publié en feuilleton, dans *le Siècle,* en 1849; dix ans après la lecture des *Jumeaux.*

Dans un premier mouvement de colère, Hugo jeta au feu...

Nous verrons qu'en apprenant, en 1861, l'indiscrétion commise en 1839, Victor Hugo ne manifesta aucune colère.

Il s'est cependant trouvé un critique, dont les gros volumes, pourtant bourrés de références, débordent, en général, d'accablantes précisions, pour accepter sans examen, sans contrôle, le récit fantaisiste de Richard Lesclide.

E. Biré, puisqu'il faut l'appeler par son nom, après avoir cité l'anecdote, y ajoute sa note personnelle :

Il est parlé des *Jumeaux* dans *Victor Hugo raconté;* mais le *témoin* s'est gardé d'y donner l'explication qu'on vient de lire. C'est qu'à ce moment Alexandre Dumas vivait encore. On attendra sa mort pour l'accuser, non d'un simple plagiat fait à ses risques et périls, mais d'un véritable abus de confiance, d'une honteuse trahison[3].

On *attendra la mort d'Alexandre Dumas. Qui? on?* Évidemment Victor Hugo; n'oublions pas que Biré n'a jamais admis que Victor Hugo ne fût pas l'auteur de sa propre biographie; *le témoin,* c'est Victor Hugo lui-même, qui n'a pas osé

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

[1] Richard Lesclide. — *Propos de table de Victor Hugo.*

[2] Gustave Simon. — *Histoire d'une collaboration.*

[3] Edmond Biré. — *Victor Hugo après 1830.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

accuser Dumas tant qu'il était vivant, mais qui, lâchement, a attendu la mort de son ami.

Il est fâcheux que ce grave critique, si intransigeant pour les erreurs, ait négligé, dans sa... légèreté, de regarder la date de publication du volume de Richard Lesclide — 1885, — d'en lire les dernières pages : mort de Victor Hugo. Puisque Victor Hugo était mort, ce n'est pas lui qui aurait accusé rétrospectivement Dumas; doit-il être rendu responsable du *Propos de table* qu'on lui attribue?

Le critique et le conteur ne connaissaient ni l'un ni l'autre — et pour cause — la *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*, publiée en 1909; ils ne pouvaient donc prévoir le démenti formel qu'allait leur infliger la lettre citée page 601 et qui amène cette réponse de Victor Hugo :

Dimanche, 18 mars 1861.

Merci avant tout. Comme vous êtes bon de me garder ainsi! Voici le fait : en juillet 1839 [1], il y a vingt-deux ans, je lus à divers amis, Auguste Vacquerie, Louis Boulanger, toute ma famille, MM. Gustave d'Arnay et H. Ducros (je crois, je ne suis pas sûr de Ducros), les trois premiers actes du drame *Les Jumeaux*. C'était le Masque de fer, Auguste s'en souvient, à coup sûr. Une des principales situations dans un moment où, par une péripétie, l'homme au masque était démasqué (adolescent, j'avais supposé le masque, comme c'est probable, dès l'enfance), une des principales situations du drame, la principale peut-être, c'était la mère, Anne d'Autriche, se trompant entre ses jumeaux, et prenant le Masque de fer pour Louis XIV. J'ai su cet hiver, par ma femme, que cette situation a été mise par A. Dumas dans un de ses romans dont le titre m'échappe. Il est probable qu'elle se retrouve dans son drame. J'ai évidemment l'antériorité, puisque mon drame, lu à des amis, date de 1839. C'est là tout ce qu'il serait utile de constater. Mon idée a-t-elle été éventée (par G. d'Arnay peut-être qui voyait beaucoup Dumas)? Est-ce simplement une rencontre? C'est possible. Je ne dis pas du tout, et il ne faut pas qu'on dise, que Dumas est plagiaire, mais ce qui est certain, ce qui peut être prouvé et attesté par les auditeurs d'alors, c'est que l'idée première est de moi ou à moi. Tout cela peut être dit, ce me semble, sans froisser Dumas et comme un hasard littéraire en prenant date en mon nom, pour me préserver d'une accusation de plagiat, si grave dans mes préjugés que je jetterais mon drame au feu plutôt que de l'encourir. Maintenant faites pour le mieux, *præsidium et decus meum* [1].

[1] Victor Hugo se trompe d'un mois : il n'a dû lire que fin août, puisqu'il s'est interrompu le 27 août.

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

Nous voici loin de la colère de Victor Hugo et de son accusation posthume.

Ce qu'il faut surtout retenir de cette lettre, c'est que le troisième acte des *Jumeaux* a été entièrement écrit, puisqu'il a été lu. De la principale situation expliquée à Paul Meurice, il ne reste que les notes publiées pages 594, 595 et 596. Certaines de ces notes doivent même aller au delà du troisième acte et se rapporter au dénouement, en particulier celle où le prisonnier dit adieu à Alix et remet son masque.

Qu'est devenu le texte rédigé et lu par Victor Hugo? Que signifie cette page incomplète qui termine le manuscrit des *Jumeaux?* Autant de questions auxquelles l'avenir répondra peut-être.

II

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Jumeaux... — Œuvres inédites de Victor Hugo. Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18; Maison Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie Quantin), 1889, in-8°. Couverture imprimée. Édition originale, publiée à 6 francs.

Enregistrée dans la *Bibliographie de la France* du 10 août 1889.

Les Jumeaux... — Édition définitive. Drame (V). Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18; A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye) 1889, in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Les Jumeaux... — Petite édition définitive. Hetzel-Quantin, in-16 (s. d.). Prix : 2 francs.

Les Jumeaux... — Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, rue de Grenelle, n° 11 (Imprimeries réunies), 1890. Première édition in-18. Publiée à 3 fr. 50.

Les Jumeaux... — Édition collective illustrée. Théâtre (II). Paris, Eugène Hugues, éditeur, rue Thérèse, n° 13 (imprimerie P. Mouillot) [s. d.], 1891, grand in-8°. Couverture illustrée. A paru d'abord en cinq livraisons à 10 centimes. Prix du volume : 6 francs.

Les Jumeaux... — Édition nationale. Drame (V). Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 18 (typographie G. Chamerot et Raynouard), 1893, in-4°. Une composition hors texte. Prix du volume : 30 francs.

Les Jumeaux... — Édition à 25 centimes le volume. Deux volumes in-32. Jules Rouff et Cie, rue du Cloître-Saint-Honoré, Paris.

Les Jumeaux... — Collection Nelson. Paris, rue Saint-Jacques, n° 89, et à Londres, Édimbourg et New-York (s. d.), in-12. Couverture illustrée. Publiée à 1 fr. 25 le volume.

Les Jumeaux... — Édition de l'Imprimerie Nationale. Paris, Paul Ollendorff. Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, 1933, grand in-8°.

III

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

Viens! oh! viens maintenant! (frontispice), dessin de Tony-Robert Fleury, gravé par Méaulle. Édition Hugues, 1891.

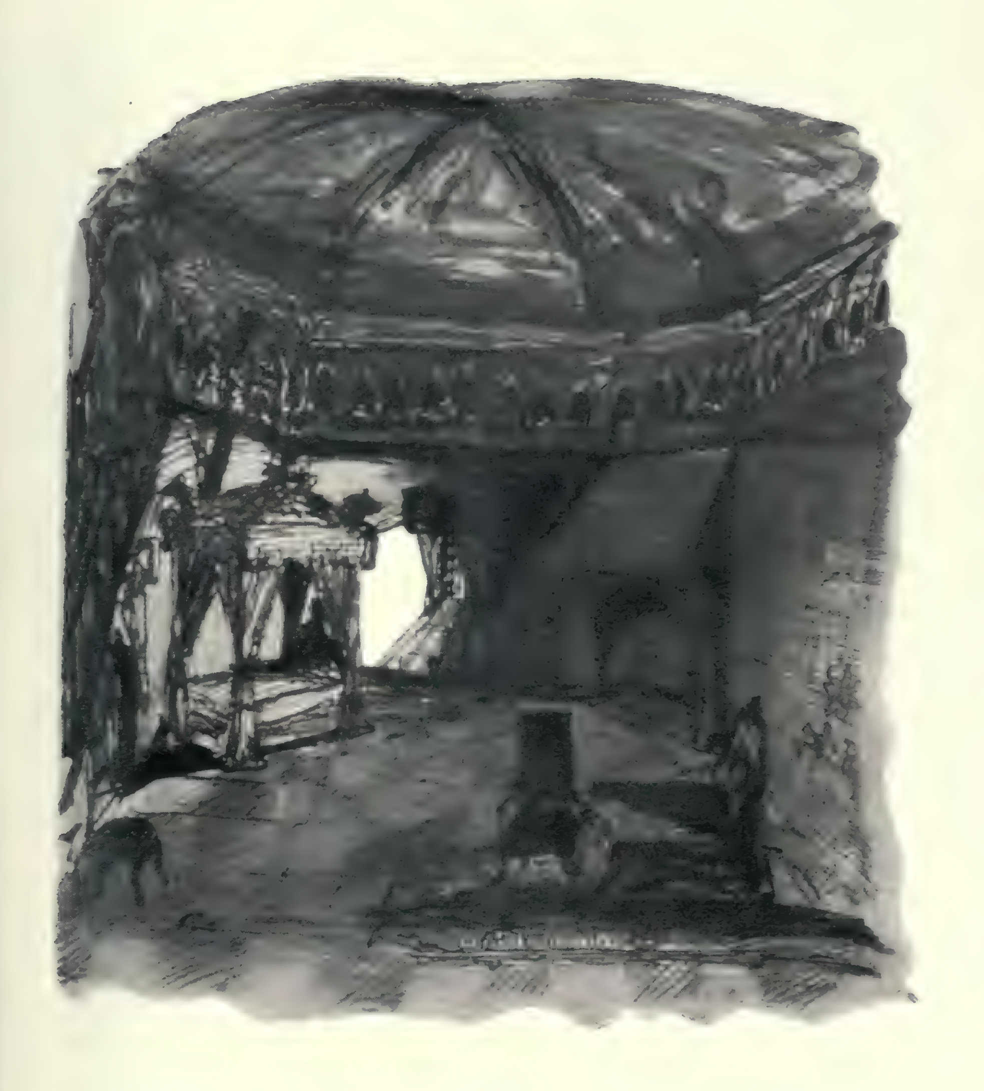
Viens! oh! viens maintenant! (acte II, scène II), dessin de E. Fichel, gravé par Krathé. Édition nationale, Testard, 1903.

Oh! viens maintenant! (acte II, scène II), dessin de F. Flameng, gravé à l'eau forte par L. Ruet.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.



Dessin de Victor Hugo. — Décor du deuxième acte.
Fac-similé du Manuscrit.



Les Jumeaux (Acte II). — Composition de Tony-Robert Fleury.
Édition nationale Testard.

Depuis quelques instants l'Homme s'est levé, s'est approché doucement des gentilshommes par derrière sans qu'ils s'en soient aperçus, et [illegible] il a posé familièrement la main sur l'épaule de M. de Brézé.

l'Homme, intervenant, à M. de Brézé qui le regarde stupéfait.

Rosser un cardinal de l'église romaine,
un ministre qui tient la France et qui la mène,
lui rompre sur l'échine un nerf de bœuf, — Brézé,
C'est très beau, c'est loyal, mais ce n'est pas aisé.

[illegible]

À qui parle ce drôle avec sa cape jaune ?

le Vicomte d'Embrun.

Holà ! prête-moi donc ta canne, duc de Chaulne.
Je vais apostropher par des coups ce je ne sais qui,
c'est par trop fort !

l'Homme, impassible.

Je suis Jean, comte de Créqui,
baron de Vaize, armé d'or au créquier de gueules.
En guerre, ma maison réunit elle seule,
Sans même recourir à son arrière-ban,
Blanchefort, Vaize, Agoult, Maubec et Montauban
Grand d'Espagne du chef de ma mère Farnèse,
Le général de mer sous le roi Louis treize,
Voilà ce que j'étais autrefois. Maintenant,
Moins compté dans l'état que le dernier manant,
banni par Mazarin depuis dix ans, ruine
d'un seigneur sur lequel croissent les ducs de Luynes,
ma tête à prix, caché, seul, errant, sans appuis,
Sans amis, sans parents, voilà ce que je suis.
À présent, vous plaît-il que nous parlions ensemble ?

Les gentilshommes s'éloignent de Jean de Créqui.

Fac-similé du Manuscrit. (Acte I. — Voir page 510.)

ne plonge à la frontière. il doit être au milieu.

J'y parviendrai sans [redacted] ! [bruits, sans guerre.]

(il tient le bras du buste en marbre du cardinal de Richelieu.) — ô Richelieu !

Nous étions autrefois chacun une âme immense ;

il a construit le Roi, moi j'ai bâti la France.

(promenant les yeux sur la carte.)

mais on n'est rien vieux.

[redacted])

(il se lève.)

Mon édifice, à moi,

plus vaste qu'un royaume et plus complexe qu'un roi,

le rêve qui brûla tant de nuits ma paupière,

l'ébauche où j'ai posé mes travaux pierre à pierre,

que Dieu fit, mais avant de pétrir son limon,

avec des caps, des mers, des fleuves et des monts,

qu'après Philippe deux Richelieu m'a laissée,

et que j'ai terminée avec une pensée,

[qu'enfin j'affermis]

l'œuvre que j'ai finie et qui subit ma loi,

c'est toi que je vois poindre au dessus de moi,

toi qui trouves dans l'ombre à ma tête appuyée,

[Paris]

Europe, œuvre énorme à la France appuyée !

(revenant à la carte.)

l'Allemagne pâlit de moments en moments.

l'Espagne s'amoindrit de nos accroissements.

le traité de Munster rend la France maîtresse.

le lion se fait chat, l'empereur nous caresse.

le Nord ne fléchit plus qu'à demi les genoux

devant le Saint-Empire et se tourne vers nous ;

[mais]

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT. (ACTE III — VOIR PAGE 561.)

TABLE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

POUR

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

LE 15 SEPTEMBRE 1933




PQ
2279
F04
1904
v.31
c.1
ROBA

